
3 1761 07966471 0

J.-J. ROUSSEAU

JUGÉ PAR

LES FRANÇAIS D'AUJOURD'HUI

AUTRES OUVRAGES DE M. GRAND-CARTERET

RELATIFS A J.-J. ROUSSEAU

Préface pour **La Nouvelle Héloïse**, édition Jouaust, illustrée par Hédouin et Lalauze. 6 volumes 1889-90 .... **45 fr.**

Iconographie de J.-J. Rousseau (*sous presse*), nombreuses reproductions de portraits et d'estampes. 1 fort volume tiré à 300 exemplaires numérotés.

II



STATUE DE J-J. ROUSSEAU A PARIS. (ÉRIGÉE LE 3 FÉVRIER 1889.)

Œuvre de Paul Berthet (Voir page 522)

JOHN GRAND-CARTERET

J.-J. ROUSSEAU

JUGÉ PAR

LES FRANÇAIS D'AUJOURD'HUI

AVEC 11 GRAVURES HORS TEXTE

ÉTUDES DE MM. PHILIBERT AUDEBRAND, M. BERTHELOT CHARLES BIGOT, ÉMILE BLÉMONT, HIPPOLYTE BUFFENOIR, AUGUSTE CASTELLANT, JULES CLARETIE, OSCAR COMETTANT, ALPHONSE DAUDET, MARIA DERAISMES, LÉON DUVAUCHEL, A. ESCHENAUER, FABRE DES ESSARTS, CHARLES FAUVETY, EUGÈNE GARCIN, CHARLES GIDEL, JULES DE GLOUVET, ERNEST HAMEL, JULES LEVALLOIS, A. MÉZIÈRES, Dr MONIN, EDGARD MONTEIL, EUGÈNE MOUTON, ARTHUR POUGIN, ALBERT RÉVILLE, GUSTAVE RIVET, PAUL ROUAIX, Dr J. ROUSSEL, JULES SIMON, J. STEEG, SUTTER-LAUMANN, JULES TROUBAT, C. VAPEREAU.

POÉSIES DE MM. HENRI CHANTAVOINE, CH. GRANDMOUGIN, CLOVIS HUGUES, EUGÈNE MANUEL, MARC BONNEFOY.

PARIS
LIBRAIRIE ACADÉMIQUE DIDIER
PERRIN ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS
35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 35,
1890

A JEAN-JACQUES

LE GRAND CALOMNIÉ
DONT ON MÉCONNAIT LES VERTUS
POUR NE PLUS VOIR QUE LES VICES ;

A JEAN-JACQUES

PÈRE DU ROMANTISME ET DU NATURALISME
QUI EN POLITIQUE,
EN DROIT PUBLIC, EN MORALE,
EN LITTÉRATURE, EN ART, EN SCIENCES
A PRÉPARÉ LA SOCIÉTÉ MODERNE ;

A L'IMMORTEL AUTEUR DES « *Confessions* »

CES PAGES LIBRES
SONT DÉDIÉES

J. G.-C.

INTRODUCTION

L'ESPRIT DE CE LIVRE

A EUGÈNE GARCIN.

Un jour viendra, j'en ai la juste confiance, que les honnêtes gens béniront ma mémoire, et pleureront sur mon sort

J.-J. R. (1)

Quand le courant des idées publiques sera aux choses saines et généreuses, la renommée de Jean-Jacques revivra.

(Sainte-Beuve à Ernest Hamel.)

I

En 1878, — centenaire de la mort du grand philosophe, — paraissait à Genève un volume qui, longtemps encore, sera consulté avec fruit : *Rousseau jugé par les Genevois d'aujourd'hui;* recueil collectif dû à la collaboration de six écrivains appartenant à la fois à l'enseignement et aux lettres et jouissant, deux surtout, Marc Monnier et Frédéric Amiel, d'une très réelle réputation.

Or, c'est en relisant ces intéressantes études que l'idée du présent livre m'est venue. Et, pour donner

(1) Rousseau. Troisième dialogue.

en France un pendant à la publication genevoise, je me suis arrêté également à la forme collective ; cette forme qui, grâce à la variété des jugements, a le grand avantage d'écarter toute accusation « d'idolâtrie personnelle », lorsqu'il s'agit d'une individualité puissante, capable encore de faire vibrer les passions. Les grands écrivains, les grands penseurs ont bien réellement le privilège de l'immortalité : ils vivent en esprit parmi nous plus ou moins longtemps, et, toujours, conservent une place dans ce patrimoine social que les siècles expirants lèguent aux siècles à venir.

Appréciés par leurs contemporains d'une façon plus ou moins juste, par eux dénigrés ou portés aux nues, suivant que leurs idées cadraient ou non avec l'air ambiant, il leur faut encore subir les critiques ou les éloges des descendants, et souvent les petits-fils ne se montrent guère plus impartiaux que les ancêtres, parce qu'ils ne savent pas se dégager du milieu, placer l'image évoquée dans le cadre qui lui convient. C'est ainsi que varient si profondément les opinions que tous, à notre tour, nous sommes appelés à porter sur les figures et sur les choses du passé.

Il est des générations enthousiastes et reconnaissantes ; il en est d'autres sceptiques et inconsciemment oublieuses. Tels hommes autour desquels s'était créée une légende de grandeur et d'héroïsme surhumain, demain ne seront plus que des médiocrités bruyantes, en attendant qu'ils soient considérés comme de vulgaires scélérats. Nous jugeons les autres d'après nos propres conceptions : notre pensée porte trop la marque de son temps.

Mais souvent aussi il appartient au présent de réparer les injustices du passé. C'est pourquoi on a vu, il y a une année, s'élever enfin la statue de Rousseau, statue saluée par tous et même par l'Académie, rendant ainsi un suprême hommage, suivant les éloquentes affirmations de M. Jules Simon, « à l'incomparable écrivain, à l'un des maîtres de la langue » ; c'est pourquoi, aidé d'hommes d'étude et de conscience, je publie le livre actuel, destiné à jeter quelque lumière sur celui qu'on semble vouloir méconnaître de parti pris, et cela au moment où, dans tous les domaines, triomphent les idées préconisées par lui ; au moment où son nom intervient sans cesse, où apparaissent et de luxueuses éditions de ses œuvres et de curieuses études, imbues d'un esprit moderne, bien faites pour le placer en relief. N'est-ce pas lui que Sarcey prend pour type de son tout récent article sur le timide ; n'est-ce pas toujours lui qu'on invoque dans les travaux sur la Révolution, lui, l'initiateur, le réformateur idéaliste !

Et les recherches continuent également sur les points encore obscurs de sa vie. Chaque jour apparaissent quelques nouveaux documents : lettres inédites ou particularités non signalées.

M. Albert Jansen, l'auteur des deux remarquables volumes : *Rousseau als Musiker*, *Rousseau als Botaniker*, recueille dans les archives secrètes de Berlin des pièces complètement inconnues, — copies ou extraits d'originaux, — qui ne permettront plus, à l'avenir, le moindre doute sur le fameux incident de Motiers, ce qu'on a appelé la lapidation de Rousseau. Rapports

et dépositions, — y compris celles du philosophe et de Thérèse, — nous avons maintenant en main toutes les « pièces officielles » du procès.

Ici, aux Archives, tous ceux qui ont eu communication des Mémoires de Mme d'Épinay ont pu, comme moi, constater cette particularité : changement d'écriture dans le manuscrit, à plusieurs endroits où il est question de Rousseau. Donc, évidemment, pages coupées, que d'autres, par la suite, sont venues remplacer.

Qui, désormais, voudra suivre les errements du passé, et continuer à considérer comme parole d'Évangile des mémoires ainsi remaniés ?

II

Esprit universel, Rousseau a surtout influé sur la France et sur l'Allemagne après avoir suscité en Angleterre de véritables enthousiasmes, après avoir donné naissance, dans ce pays, aux caravanes d'admirateurs allant entreprendre le classique pèlerinage des bosquets de Clarens et des rochers de Meillerie.

Dans la littérature, sa marque est impérissable. Lisez les descriptions de paysages des romans d'André Theuriet, de Theuriet qui, tout récemment, allait chercher en Savoie, dans le pays où s'aimèrent Jean-Jacques et Mme de Warens le sujet de son *Amour d'automne;* et vous trouverez là, sous la voussure du ciel étoilé, une peinture du lac d'Annecy qui pourrait prendre place dans un chapitre de la *Nouvelle Héloïse* mise au

point de la langue actuelle pour la couleur et le sens du pittoresque.

En politique, en religion, en matière d'éducation, au point de vue des réformes sociales, même dans des questions plus spéciales, comme l'hygiène de la première enfance, il s'est montré hardi novateur.

Depuis cent ans, pas une réforme qui ne se voie formulée dans un quelconque de ses ouvrages.

Toutes nos théories politiques actuelles sont dans le *Contrat social.*

Toutes nos aspirations de justice sont dans le *Discours sur l'inégalité.*

Tous nos programmes d'enseignement, d'éducation, se trouvent énoncés dans l'*Émile.*

Tous les essais de rénovation religieuse dérivent de la *Profession de foi du vicaire savoyard.*

Toutes les grandes idées d'arbitrage, de pacification dans les esprits, de nation armée, de prépondérance du pouvoir civil sur les autorités militaires ou religieuses ; en un mot, toute la science politique moderne se trouve en germe dans ses nombreux écrits.

Et, de plus, il a hautement réclamé pour les lettres, au théâtre comme dans le roman, cette notion à la fois moralisatrice et éducatrice que, de nos jours, Louis Figuier cherchera à introduire dans ses œuvres. Le feuilleton, s'il l'avait voulu, eût été créé par lui ; mais il considéra comme indigne ce découpage d'un Livre en tranches (1). Quant à sa méthode musicale elle lui survit glorieusement, popularisée par les Chevé.

(1) Voir dans les *Confessions* de quelle façon il éconduisit M. Bastide, fondateur du journal *Le Monde*, qui lui avait fait des offres fort

Il y a vingt-cinq ans, on n'eût pas pu écrire pareille chose ; aujourd'hui, il semble que nous assistions à la mise en pratique générale des théories de Rousseau, reprises par une société qui dans son ignorance du XVIIIe siècle se figure avoir trouvé ce que le grand philosophe proclamait, lui, à la face des privilégiés.

Or, qu'on le veuille ou non, le fait n'en est pas moins considérable, car c'est la France qui reprend possession d'un de ses enfants, le Parisien Rousseau, descendant de religionnaires, dont les idées, puisées aux sources même de l'antique République de Genève (1), avaient été, précédemment déjà, proclamées, élargies, vulgarisées par la Révolution

Comme Benjamin Constant, comme Victor Cherbuliez, comme l'auteur de ces lignes lui-même, comme tant d'autres, qu'ils soient nés à Paris ou à Genève, Rousseau, en effet, est un Français qui revient à la mère-patrie, avec des idées plus larges, avec la juste conception des réformes à opérer, avec ce je ne sais quoi de nature, d'enthousiasme, ce besoin d'air et d'espace, cet esprit d'étude et d'analyse, qui sont le propre du Gaulois ayant passé par le pays des Allobroges.

avantageuses pour obtenir le droit de publier au jour le jour la *Nouvelle Heloïse*.

(1) Voir les curieux mémoires publiés dans le *Bulletin de l'Institut national Generois*, de 1878 à 1882, par M. Jules Vuy, vice-président de ce corps savant, et historien distingué. M. Vuy prouve, à l'aide de textes indiscutables, émanant souvent de Rousseau lui-même, que les principes les plus saillants du *Contrat social* ont été empruntés par lui aux antiques franchises de Genève, promulguées en 1387 par le prince-évêque Adhémar Fabri.

Cette thèse a été d'autant plus remarquée qu'à Genève toute question se double d'une controverse religieuse.

Entre Paris et Genève ce fut, de tout temps, échange d'hommes et d'idées. La grande Ville n'est-elle pas le seul théâtre d'où puissent partir et rayonner les réformes profondes ! Ce petit coin de terre n'est-il pas, par excellence, le Pays du Refuge ! « Vous nous avez donné Calvin, » disait en 1878 Marc-Monnier aux Français venus à Genève pour honorer le grand philosophe, « nous vous avons rendu Rousseau. » Et, effectivement, deux siècles après avoir rejeté la Réforme religieuse, la France recevait de Genève, qui la repoussait, la Réforme politique et sociale.

III

Donc, il y a, à la fois, un Rousseau Genevois et un Rousseau Français ; Genevois par certains côtés de son caractère, par certaines tournures de phrase, par sa tendance religieuse, par son esprit de discipline républicaine, par son respect pour la Souveraineté de l'État ; Français par son imagination, par son sens esthétique, par son respect pour la forme littéraire, par ce style ample, coloré, rythmé, toujours limpide et sonore, résultat, comme le démontrera si bien Oscar Comettant, d'un profond sentiment musical, d'une oreille particulièrement accessible au chant et à la mélodie.

Le premier de ces deux Rousseau a été étudié à fond, et dans ce qu'il doit à Genève et dans ce que Genève, par lui, a donné à la France : les Genevois ont toute une littérature *rousseauiste* spéciale et locale,

je veux dire consacrée à certaines recherches, à certains incidents, à certains points peu connus de la vie, de la parenté, des influences, des écrits du philosophe. Ils ne l'ont considéré dans son œuvre générale, c'est-à-dire comme penseur, politique, éducateur, que dans ce *Rousseau jugé par les Genevois d'aujourd'hui* qui vise à former un tout harmonique. Ainsi, jusqu'en 1878, le grand côté à la fois français et humain du « Citoyen de Genève » leur avait échappé.

Or, quoique formant un ensemble parfaitement coordonné, notre volume n'a point cette harmonie, d'abord parce que tous les genres, même la fantaisie, même la poésie, y ont pris place, ensuite parce qu'il a été conçu sur un plan beaucoup plus vaste, embrassant à la fois l'homme et l'œuvre, et dans un esprit plus émancipé de la tradition classique.

Comme M. Mézières, dont on retrouvera ici les impartiales appréciations, plusieurs de mes collaborateurs ont pensé qu'il était permis de dire beaucoup de mal du philosophe, à la condition d'en dire aussi beaucoup de bien. Cette liberté absolue, nécessaire à toute œuvre collective s'élevant au delà d'un groupe restreint, a eu également pour conséquence de nous donner quelquefois, sur l'homme ou sur l'œuvre, des opinions diamétralement opposées, et j'ai la conviction que le public ne s'en plaindra pas. Un panégyrique en 600 pages n'eût rien ajouté à la gloire de Rousseau : les appréciations contradictoires permettront, au contraire, de voir combien diverses sont les raisons de la sympathie ou de l'antipathie manifestée à l'égard du plus prestigieux de nos écrivains.

Dans cette sorte de pesée posthume, pour ainsi dire, de la somme du bien et de la somme du mal, il est intéressant de voir Jean-Jacques jugé, apprécié par deux écrivains-magistrats, deux « enquêteurs littéraires », si l'on peut s'exprimer ainsi : Jules de Glouvet, Eugène Mouton. Tous deux l'admirent profondément sans toutefois l'aimer. Ce qui désarme Jules de Glouvet, c'est la sincérité de l'homme ; ce qui l'épouvante, ce sont ses aveux. Pour Eugène Mouton, qui a fait preuve en sa *Zoologie morale* d'une si profonde pénétration d'esprit, le génie de l'écrivain n'a d'égal que les misères de l'homme moral. Mais, tout en se servant des couleurs les plus chargées, ils demandent, eux aussi, qu'on mette enfin terme à ce procès au cadavre.

Sous la plume de mes collaborateurs, l'homme apparaît ainsi en ses faces diverses : intellectuel, moral, physique. M. Eschenauer, le sympathique président de la *Société des Études philosophiques et sociales*, cherche à l'expliquer à l'aide des données qu'il nous fournit lui-même sur son caractère. M. Emile Blémont voit dans l'imagination, dans la rêverie, la caractéristique essentielle de son génie. N'ayant pu se faire aux gens et aux choses du monde, il s'est créé pour lui un amour et une société. Et c'est cette même imagination qui, suivant M. Sutter-Laumann, le rendra en amour bien plus intellectuel que sensuel.

IV

« Le propre du génie, c'est de tenir de très près à la folie. » C'est pour cela, sans doute, que le Dr Ball,

qui s'est fait une spécialité des maladies mentales, range J.-J. Rousseau parmi les aliénés persécutés. Plus juste, ce me semble, est la définition de mon savant ami le Dr Roussel qui voit en lui un cerveau mal équilibré, un mélancolique dans le sens mondain, un esprit hyperbolique, une imagination romanesque se plaisant aux fictions, aux récits mensongers. Et c'est pourquoi, malgré les remords poignants de l'*Émile*, malgré les minutieux détails des *Confessions*, il affirme que les enfants dont l'abandon avoué constitue toujours le principal grief à la charge de Rousseau n'ont existé que dans l'imagination de l'écrivain atteint de « vanité génésique ».

De toutes les raisons qu'il donne, de tous les longs développements dans lesquels il entre, étudiant les phases successives par lesquelles a passé la maladie de Rousseau, je retiendrai ce fait seul, à savoir : qu'un homme sujet au mal dont fut atteint notre philosophe, s'il n'est pas impuissant, est très certainement infécond.

Cette donnée de l'impuissance de Rousseau avait été déjà effleurée par Ulbach, dans une note d'un de ses derniers romans : *Les inutiles du mariage;* mais, chose curieuse, au moment où le Dr Roussel développe ainsi sa thèse, bien faite pour passionner le monde médical, un écrivain anglais, Mme Macdonald, se propose de prouver que Rousseau n'a jamais eu d'enfants de Thérèse et que les cinq grossesses dont parlent les *Confessions* ont été simulées.

D'autre part, M. Brièle, archiviste de l'Assistance publique, annonce l'intention de donner le dossier com-

plet de la publication du recueil : *Consolations des misères de ma vie*, entreprise suivant la volonté de Thérèse, au bénéfice de l'Administration hospitalière, et cela « en payement de la dette volontairement contractée par son mari ».

Voilà donc une question pour le moins aussi embrouillée que certaines de nos affaires passionnelles.

Quant à la mort, — cette disparition si subite et si singulière, — il se peut qu'elle ait été avancée par quelques mauvais traitements de Thérèse, sans qu'il faille toutefois accuser cette dernière du meurtre de Rousseau, comme inclinerait à le penser M. Castellant, dans un intéressant article du *Figaro* (1). Mais, de toute façon, elle n'est due ni au poison, ni à un coup de pistolet. Le Dr Roussel fait définitivement justice de cette fable.

« L'étude de la vie et des ouvrages de Rousseau, » avait écrit Musset-Pathay, « donne lieu de croire que s'il avait élevé ses enfants, il n'aurait pas écrit ; que s'il avait eu un autre caractère, il n'aurait composé que des ouvrages médiocres. » Or, en se plaçant au point de vue purement médical, Roussel écrit aujourd'hui :

« Que fût-il advenu de son génie, si Rousseau n'eût pas été atteint d'un coryza mal placé et infectieux ? »

Et voici que, — rencontre assez curieuse, — un esprit chercheur, philosophique, Edgard Monteil se demande si un Rousseau mieux pondéré, n'ayant pas eu le misérable défaut que l'on sait, eût écrit les *Con-*

(1) *Figaro* du 16 juin 1883 (supplément).

fessions, le *Contrat social*, l'*Émile!* Les vices, eux aussi, auraient donc des vertus!

V

Passons à Rousseau écrivain. Dabord une intéressante notice de M. G. Vapereau, donnant un résumé exact, précis, de sa vie et de ses œuvres, et un exposé de la fameuse querelle avec Voltaire, dû à M. Charles Gidel, auteur. on ne l'a pas oublié, de l' « Éloge de Rousseau », couronné en 1865 par l'Académie française (1); — deux sujets particuliers qui, quoique rentrant dans le domaine des biographies ordinaires, ne pouvaient être omis en un pareil recueil.

Puis viennent les études destinées à mettre en relief les aptitudes spéciales de Rousseau, les différentes faces de son talent, ses travaux dans les domaines les plus divers. Ici, M. Albert Réville, le savant professeur au Collège de France, définit son caractère religieux et montre son influence sur l'éclosion d'une religion moderne « simple, virile, sans superstitions, comme sans mièvreries débilitantes ». Là, M. Fabre des Essarts cherche à dégager la nature particulière de son socialisme. Ailleurs, voici un travail impartial, consciencieux, de M. Arthur Pougin sur Rousseau musicien, qui a le grand avantage de ne point émaner d'un enthousiaste, mais bien d'un juge compétent, sachant rendre justice à la puissante originalité de Jean-Jacques.

(1) On sait que M. Gidel est également l'auteur d'un recueil, *Morceaux choisis de J.-J. Rousseau.*

L'esthétique particulière au grand écrivain dans les œuvres d'imagination comme le roman me paraît avoir été excellemment définie par M. Paul Rouaix, auteur d'un très remarquable *Dictionnaire des arts décoratifs*, quand il affirme que Rousseau possède, à la fois, le pittoresque concret et le pittoresque abstrait.

On sait quelle place considérable tiennent dans l'œuvre du philosophe les doctrines éducatrices, mais l'on n'ignore pas, non plus, combien il a été écrit sur ce sujet. Tout récemment encore, M. Gréard, dans son volume : *L'éducation des femmes par les femmes*, montrait les doctrines de Rousseau propagées par Mme d'Épinay, par Mme Necker, par Mme Roland. J'ai donc cherché, de préférence, des points de vue nouveaux.

Pour avoir de l'éducation des filles, telle que la concevait Rousseau, l'opinion d'une femme lettrée représentant les idées modernes d'émancipation, je me suis adressé à Mlle Maria Deraismes. On verra en lisant les pages de l'éloquente conférencière combien nous sommes loin, aujourd'hui, du sentimentalisme de l'*Émile*.

Pour mettre en relief tout ce qui, jusqu'à présent, avait pour ainsi dire passé inaperçu dans ce traité de l'éducation, c'est-à-dire tout ce qui touche à l'hygiène de la première enfance, je me suis adressé au Dr Monin. Les pages du sympathique secrétaire de la Société d'hygiène nous font connaître un Rousseau inédit ayant, sur plus d'un point, ouvert la voie aux recherches des savants modernes : elles font de l'*Émile* l'Évangile pédagogique qui précéda Frœbel et Pestalozzi, une sorte de Déclaration des droits de l'enfant,

préparant la proclamation des Droits de l'homme.

Voici maintenant deux travaux qui n'ont plus en vue l'œuvre de Rousseau elle-même, mais bien l'historique de son influence soit sur un principe, sur un système de gouvernement, soit sur une époque.

Remarquable par son envolée, par sa haute conception philosophique, le travail de M. Fauvety examine la souveraineté du peuple et le suffrage universel, — deux choses trop souvent confondues, — en prenant comme base le *Contrat social*, évangile de toutes les sociétés politiques modernes, et véritable point de départ, avec sa date de 1762, de la Révolution française. Par ce temps de basse politique, tous les penseurs seront d'accord avec lui pour demander qu'on organise, qu'on instruise le suffrage universel avant de lui confier plus longtemps les destinées de la France.

Que de fois a-t-on parlé de l'influence exercée par Jean-Jacques sur la Révolution ! Mais jamais encore le côté réel, tangible, de cette influence, sur les hommes, sur les choses, sur les idées de la grande période n'avait été mis en relief comme dans le travail d'Eugène Garcin : *Jean-Jacques dans la Révolution.*

Ce qu'Émile Acollas, un des légistes qui honorent la France moderne, a fait au point de vue juridique pour l'étude des principes de Jean-Jacques, par rapport aux lois fondamentales de la société, — voir notamment son volume : *Philosophie de la science politique*, — Garcin vient de le tenter au point de vue gouvernemental et historique. Ce ne sont plus des formules vagues, c'est toute une révélation : Rousseau à la fois préparant la Paix et purifiant la Guerre.

La Paix, parce que, contrairement aux affirmations des économistes qui ne voient que l'abbé de Saint-Pierre, il eut, sur la possibilité d'arriver à la Paix perpétuelle, des visées bien personnelles ; la Guerre, parce qu'il a proclamé le principe de la Nation armée, parce que, le premier, il a indiqué les moyens de démocratiser, de nationaliser, d'humaniser le fléau, posant ainsi les principes de la future armée de la Révolution, se contentant d'être la Parole, là où ses disciples, et le plus éminent surtout, Lazare Carnot, seront l'Action ; Carnot, comme Jean-Jacques couronné par l'Académie de Dijon. Et c'est ainsi que l'influence du doux philosophe, qu'on croyait s'être manifestée surtout dans le domaine de la pensée, se trouve avoir été souveraine sur les lois et les actes militaires de la période révolutionnaire.

Abrégé pour pouvoir prendre place ici, le remarquable travail de Garcin doit, très prochainement, faire l'objet d'un volume spécial.

VI

Et maintenant, voici des pages brèves, nettes, souvent hardies, impressions notées comme en une chronique ou sous la forme d'une causerie familière, résumant avec une concision remarquable un point de vue quelconque.

En quelques lignes vives, ailées, entrant en plein cœur du sujet, Alphonse Daudet prend la défense du grand persécuté ; en deux mots, Charles Bigot nous

donne les véritables raisons de sa grande popularité ; en termes clairs, précis, Berthelot, le savant chimiste, secrétaire de l'Académie des sciences, expose les motifs de son admiration pour le précurseur de la Révolution française. Partisan, comme Mézières, du juste milieu, Jules Claretie, à propos de Schiller, s'élève contre les enthousiastes irréfléchis et contre les détracteurs systématiques, rappelant ici le mot de Pascal : « ni ange, ni bête. » Gustave Rivet définit la caractéristique du Rousseau réformateur, tandis que Jules Levallois, en une spirituelle fantaisie, s'amuse à faire descendre Diderot de son piédestal et nous le montre allant rendre visite à son ami Jean-Jacques, à la grande indignation de M. de Voltaire.

Alors qu'il a été tant question, à une certaine époque, d'un prétendu fils de Rousseau, on ne lira pas sans intérêt, aujourd'hui, ce chapitre inédit des mémoires toujours curieux de Philibert Audebrand : *Un petit-fils de Rousseau*. Enfin, voici des souvenirs du centenaire d'Ermenonville, en 1878, notés par Duvauchel, le descripteur ému de nos paysages et de nos forêts, et quelques impressions ressenties à Bossey par M. Castellant, un des promoteurs du mouvement *rousseauiste*.

Tel quel, ce livre contient une lacune, et je m'empresse de la signaler : c'est l'absence de toute étude sur Rousseau botaniste, ce Rousseau popularisé par l'image. Ceux qui s'intéressent à ce côté de la physionomie de l'homme si extraordinaire par la variété de ses aptitudes pourront lire avec fruit l'*Histoire de la botanique genevoise* par Pyrame de Candolle, l'intro-

duction de Jules Janin pour le *Jardin des plantes* de Boitard (1845), l'ouvrage de Deville : *la Botanique de Rousseau* (1823), la relation de la première fête champêtre célébrée par la Société Linnéenne, en 1822, enfin le discours du professeur Baillon au centenaire d'Ermenonville (1878). (1) Comme on le voit, les matériaux ne manquent pas, et j'espère que la publication du volume de M. Albert Jansen, *Rousseau als Botaniker* (1885) fera comprendre à un de nos savants la nécessité d'un pareil ouvrage en français (2).

Sans insister autrement, j'attire l'attention du lecteur sur les notices qui, avec une bibliographie très complète, embrassant tout ce qui a été publié depuis 1879, terminent ce livre et en font ainsi un véritable *Rousseanum.*

Suivant mon habitude, j'ai fait appel à l'élément graphique qu'on pourra voir figurer ici soit à titre de documents, — reproductions de statues et de manuscrits, — soit à titre d'illustrations originales pour les quatre pages de la fraîche et idyllique musique du philoso-

(1) Comme on le verra plus loin aux notices (p. 521), il y a eu en quelque sorte deux célébrations du Centenaire à Ermenonville Celle dont je parle ici eut lieu le 2 juillet 1878 : ce fut une manifestation toute intime, touchante dans sa simplicité, à laquelle prirent part les Drs Lannelongue, de Lanessan, Baillon et quelques-uns de leurs amis. Un étudiant (l'île, alors, n'étant pas reliée, comme aujourd'hui, au rivage, par un pont) traversa à la nage le lac et déposa sur le tombeau de Jean-Jacques une couronne de pervenches des bois, faite par ces messieurs.

L'autre cérémonie eut lieu le 21 juillet sous la présidence d'Henri Martin, et fut organisée par M. Castellant avec un serrurier du village nommé Cottier, dont le père très âgé avait vu J.-J. Rousseau. Près de 3,000 personnes vinrent visiter le tombeau du philosophe.

(2) Ce volume contient, en appendice, plusieurs pièces inédites provenant du fond de la Bibliothèque de Neuchâtel : quelques pages de R. sur la botanique et des lettres à lui adressées sur ce sujet.

phe. Ces pages ont reçu des encadrements de style admirables d'esprit, de délicatesse, de couleur, pour lesquels je ne saurais trop remercier M. Maurice Leloir, le maître illustrateur, le traducteur inspiré de Rousseau, et M. Fernand Fau, dont le modernisme sait se prêter aux galantes compositions du XVIIIe siècle.

Et puisque j'en suis aux remerciements, que mes collaborateurs veuillent bien tous en prendre leur part, leur très grande part. Grâce à eux, ce volume voit enfin le jour, ce volume qui, je l'espère, ne restera point isolé, qui rappellera à nos générations trop oublieuses que les grands esprits du siècle de l'Intelligence, de la Philosophie, de la Raison attendent encore leur Livre d'Or ; qu'aux côtés de Rousseau il y a Voltaire, d'Alembert, Diderot. Laissant les querelles individuelles, pour nous sans intérêt, notre devoir est de rendre justice à ces grands calomniés et d'assurer à jamais le triomphe de l'Esprit menacé à la fois et par une féodalité nouvelle, la Bourgeoisie d'argent et par l'invasion encore irraisonnée du Nombre.

JOHN GRAND-CARTERET.

Paris, janvier 1890.

POÉSIES

A LA GLOIRE DE ROUSSEAU

Strophes dites au Panthéon, le 3 février 1889.

Il est venu le jour de justice éclatante,
Où l'oubli de ta gloire est enfin réparé;
Où sur un piédestal si longtemps espéré,
Réalisant le vœu de la Constituante,
La France libre dresse, après cent ans d'attente,
Ton bronze, ô maître vénéré!

Ah! tu pouvais l'attendre un siècle et plus encore,
Ta statue, ô penseur au front monumental!
Car les temps ne pourront en user le métal,
Lorsque plus d'un héros, dont l'image décore
Nos places, tombera, tête vide et sonore,
De son précoce piédestal.

Comme ce mont géant que la neige couronne,
Pour le mesurer l'œil a peine à s'enhardir:
Plus il est éloigné, plus il semble grandir.
A l'extrême horizon, seul son sommet rayonne,
Et l'ombre efface, éteint tout ce qui l'environne
Qu'on le voit encor resplendir.

O Jean-Jacques! ainsi grandira ta mémoire.
Les siècles auront beau s'épuiser dans leur cours,
Et les jours s'entasser, dans l'oubli, sur les jours,
Et la nuit s'épaissir autour de toute gloire:
Aux deux bouts de la terre, à la fin de l'histoire,
Ton nom resplendira toujours.

MARC BONNEFOY.

A JEAN-JACQUES

Voyageur amoureux des fraîches rêveries,
Quand tu vins de Genève, un bâton à la main,
Ton siècle philosophe ignorait le chemin
Qui mène de la ville aux retraites fleuries.

Mais toi, tu défendis aux poitrines flétries
Les murs tristes, les cités mornes, l'air malsain,
Et tu mêlas au sang brûlé du genre humain
Les philtres qui refont les races appauvries.

Ta petite maison, blanche, aux contrevents verts,
Sourit sur la colline, et le vieil univers,
Charmé de t'obéir et ravi de t'entendre,

Te suivit, promeneur pensif, aux grand bois sourds
Dont la vertu, forte et suave, rend toujours
Notre corps plus robuste et notre âme plus tendre.

HENRI CHANTAVOINE.

A JEAN-JACQUES ROUSSEAU

Jean-Jacques, avant toi la nature incomprise
N'était pour la plupart des cœurs, depuis longtemps,
Qu'un aimable prétexte à bergers palpitants
Dont les habits soyeux frissonnaient à la brise ;

Les forêts qu'un mystère enténèbre à nos yeux
Se transformaient alors, par un constant mirage,
En bosquets où Philis, bergère sans ouvrage,
Accueillait de Lindor les discours précieux ;

Houlettes et rubans se mêlaient aux ramées
Dans les tableaux rêvés par les heureux du jour,
Et de blanches brebis, sans doute parfumées,
Reflétaient la douceur de ce pays d'amour,

Dans un air transparent glissait le son des flûtes,
Les hymens souriaient sous le calme du ciel,
Et la sérénité de passions sans luttes
Eclairait les regards de son charme éternel ;

Mais toi, chassant la mode et dédaignant son rite,
Tu fis de la nature un être harmonieux,
Et tu ressuscitas, vrai comme Théocrite,
L'intimité des bois et la splendeur des cieux.

Tu devins hardiment le poète sans rimes
Qui s'émut du frisson musical des forêts ;
Dans le sommeil des eaux, sur le désert des cimes,
Ton esprit retrouvait Pan et ses vieux secrets.

L'âme des fleurs parlait doucement à ton âme;
Parmi les cerisiers ombreux des grands vergers,
Campagnard inspiré, tu chérissais la femme
De l'amour chaud et vrai des antiques bergers;

Et pareil en toi-même à la nature immense
Qui, dans ses floraisons, se livre toute à nous,
Tu dévoilais ton rêve intime ou ta démence;
Au pied de tes candeurs tombe notre courroux!

Aussi nous t'admirons comme un beau paysage
Où tout frémit au loin de grands souffles vivants,
Où l'amour sans respect paraît un amour sage,
Où les instincts épars flottent avec les vents!

Dans la lourde fumée et l'horreur de nos villes,
Dans les étouffements des faubourgs populeux,
Jean-Jacques, je t'envie, avec tes frais asiles,
Tes amours en plein air et tes calmes lacs bleus,

Et dans ton savoureux et délicat génie,
Je retrouve un écho des forêts et des champs,
Un reflet de nature à la grâce infinie,
Un rayon de l'or pur des grands soleils couchants!

Charles Grandmougin.

JEAN-JACQUES ROUSSEAU

II

. . . .

Ah! qu'on n'outrage plus cet homme,
Ce philosophe audacieux
Qui, pareil aux sages de Rome,
Méprisait les rois et les dieux!
Qu'on ne raille plus ce prophète
Dont l'âme tragique était faite
De faiblesse et de passion,
Et qui, martyr de son génie,
Portait dans sa tête punie
Toute la Révolution!

Qu'on n'offre plus à la risée
Cet amant du juste et du beau,
Qui, dans sa poitrine brisée,
Ecoutait gronder Mirabeau,
Et qui, devinant l'heure énorme
Où tout au monde se transforme
Au gré des penseurs inspirés,
Voyait peut-être dans ses rêves
Luire déjà, comme des glaives
Les mots terribles et sacrés!

Il est, dans la mêlée humaine,
Deux sortes d'hommes de combat:
Les uns sont voués à la haine
Et sur eux le mépris s'abat.

Les autres, couronnés de roses,
S'en vont droit aux apothéoses
Sans que leurs noms soient reniés ;
Dans ce partage dérisoire,
Les uns sont revêtus de gloire,
Les autres sont calomniés.

Quelquefois la justice arrive
Pour ces sublimes torturés;
Quelquefois la pitié tardive
Les traite en martyrs vénérés ;
Quelquefois on leur dresse un temple,
Où le peuple ému les contemple ;
Mais c'est toujours quand ils sont morts
Que nous les proclamons augustes ;
Et le souvenir de ces justes
S'éveille en nous comme un remords.

Inquiet, raillé, misérable,
En proie aux devoirs irritants,
Rousseau n'était qu'un grain de sable
Au pied des maîtres de son temps.
Il avait sur lui l'ombre vile
De tous ceux qui vont par la ville
Flétrissant les cœurs les plus purs !
Ah! pourquoi nous rendrait-il compte ?
Leurs vices étaient dans sa honte
Comme le ver dans les fruits mûrs!

On peut fonder avec le livre
Un éblouissant avenir ;
Etre le penseur qui délivre
Les peuples lents à le bénir ;
On peut, à force de génie,
Ecouter de près l'harmonie
Eparse dans le ciel vermeil ;
Mais, si grand qu'on soit en ce monde,
Toujours à quelque chaîne immonde
On est rivé sous le soleil.

Caton, l'homme du sacrifice,
Disait : « Tu n'es qu'un nom, vertu ! »
Socrate ignorait la justice ;
Horace s'était mal battu.
Les sages flattaient Alexandre ;
Mirabeau rêvait de se rendre ;
Cicéron, le tribun aigri,
Eût fait clouer par une balle
Catilina, superbe et pâle,
Au poteau blanc de Satory.

Et que parle-t-on de Jean-Jacques ?
Qui donc était juste, ô Rousseau,
Lorsque le roi dans les cloaques
Se vautrait ainsi qu'un pourceau ?
Quand l'orgie était souveraine ?
Quand la cour était encore pleine
Des hontes de la Pompadour ?
Quand les valets de la couronne
Ne se pressaient autour du trône
Qu'afin de tarifer l'amour ?

Toutes ces luisantes poupées,
Tous ces beaux courtisans fougueux,
Tous ces fringants traîneurs d'épées
Etaient-ils meilleurs que les gueux ?
Les dieux étaient-ils sans faiblesse ?
La rieuse et folle noblesse
Adoptait-elle ses bâtards ?
Avait-on droit à l'innocence,
Dans la monstrueuse alliance
Des Phrynés avec les soudards ?

Va, nous respecterons ta vie
Comme nous respectons ta mort,
O Rousseau, géant que l'envie
Eclabousse, déchire et mord !
Dors en paix ! Le grand jour se lève !
Le monde entier comprend ton rêve ;

Ton nom brille sur tout sommet ;
Et, près de toi, viennent d'éclore
Ces belles fleurs pleines d'aurore,
Que Madame Warens aimait.

. . . .

CLOVIS HUGUES.

JEAN-JACQUES

Le voyez-vous, fouillant les bois, les prés, les rives,
Pour découvrir la fleur sauvage, et la nommer?
Près du lac qui sommeille, ou le long des eaux vives,
Il rêve à son herbier qu'elle va parfumer.

Dans le parc séculaire aux longues perspectives,
L'entendez-vous chanter, tour à tour, et rimer,
Notant la mélodie aux paroles naïves,
Et, dans les yeux, des pleurs qu'il ne peut réprimer?

O Jean-Jacques, ton âme inquiète et troublée
A la calme nature, à la musique ailée,
Demande en vain l'oubli de ses bouillonnements:

Mais rien n'arrêtera les heures fatidiques,
Pour le monde ébranlé jusqu'en ses fondements
Par cet amant des fleurs et des chansons rustiques!

EUGÈNE MANUEL.

L'HOMME

JEAN-JACQUES ROUSSEAU

JUGÉ PAR LES FRANÇAIS D'AUJOURD'HUI

I

DÉFENSE DE ROUSSEAU

CONTRE SES CALOMNIATEURS

Les accusations.— Justes appréciations de George Sand, de Louis Blanc, d'Ernest Hamel. — Opinions des modernes. — Page inédite de J.-J. Weiss. — Sympathie des femmes du XVIIIe siècle.— Antipathie des femmes actuelles — Les attaques des contemporains de Rousseau. — Les attaques de la critique moderne. — Le caractère de Rousseau expliqué par Eugène Ritter. — Éloquent plaidoyer de Villemain.

I

Quoi dire sur Jean-Jacques qui n'ait été déjà écrit ? — Ainsi penseront, — je dis « penser », faute de terme propre, — les sceptiques, les railleurs, les beaux esprits, tous ceux qui, dans leur audacieuse ignorance, n'ayant jamais lu Rousseau, sont pour Voltaire, qu'ils ne connaissent guère mieux..., parce qu'il fut un fortuné, un puissant,

un adulé, parce qu'il a écrit *la Pucelle* et quelques piquantes gauloiseries.

Quoi dire..., mais..., tout, absolument tout, puisque, malgré ses éloquents défenseurs, il continue à être le point de mire d'attaques ridicules et d'accusations sans fondement.

Ah ! l'on comprendrait et cette haine féroce et ce refus de pardon, si nous vivions en un siècle donnant l'exemple de toutes les hautes vertus et flétrissant tous les vices.

Mais en une société où le bien et le mal ne sont plus qu'affaire de convention, d'argent et de code, on est loin d'un tel idéal.

Qu'a-t-il donc fait, cet éloquent malheureux et persécuté, selon l'expression de Sainte-Beuve, pour qu'une telle injustice soit la récompense des éclatants services par lui rendus à l'humanité !

Son plus grand crime, ce ne sont ni ses vices ni ses actions coupables, ce sont ses éclats de sincérité, son audace à venir publiquement se confesser, se frapper la poitrine en criant bien haut : *Ego sum ! mea culpa ! mea culpa !* — Or, de tels aveux dans la bouche d'un penseur, d'un philosophe, revêtent une gravité exceptionnelle, parce qu'ils prouvent que l'infamie humaine est chose éternelle et générale, qu'elle persiste au milieu des grandeurs, que les rêves généreux, les hautes aspirations ne suffisent pas à cuirasser l'homme contre toute atteinte du mal, que chacun de nous porte en lui sa part d'ombre ; et que les mains pleines de péché sont toujours là pour jeter des pierres à ceux qui osent avouer.

La confession intime, d'homme à homme, celle qui sort de la bouche, et par les lèvres murmurantes va se perdre à jamais dans les profondeurs de l'oreille, la confession catholique, cela est bien ; — mais la confession publique, celle qui, par la tribune ou par le livre, ces deux porte-

paroles, pénètre partout et conserve à tout jamais, pour les siècles à venir, les infamies d'un membre de la grande famille, la confession humaine, — celle-là, il n'en faut point.

Là est la seule raison ; je dirai plus, là est la seule excuse qui se puisse donner à une poursuite pareillement acharnée.

Comment expliquer autrement une semblable sévérité à l'égard d'un homme de génie, alors que nous sommes si pleins de mansuétude pour de vulgaires criminels sans intérêt ; alors que, pour eux, chaque jour nous faisons appel à tout un arsenal de circonstances atténuantes.

Et, les choses étant ainsi, nous serions sans pitié pour un penseur, persécuté de son vivant, livré à la risée des sots et à la brutalité des puissants, tombé, suivant la juste appréciation de George Sand, « par l'effet d'une réaction inévitable, dans des erreurs ou dans des travers causés par l'amertume et l'indignation de la souffrance ! »

Ah ! comme il avait bien saisi le côté faible des hommes de pensée et de recueillement, le grand écrivain féminin quand il disait : « Les penseurs, les grands hommes, toujours rebutés par le spectacle de la corruption existante, et toujours exaltés par le rêve d'un état meilleur, arrivent aisément à l'orgueil, à l'isolement, au dédain, à l'humeur sombre et méfiante, heureux quand ils s'arrêtent à l'hypocondrie et ne vont pas jusqu'à l'égarement du désespoir. »

Et pourquoi toujours deux poids et deux mesures ! Pourquoi cette immense pitié pour des êtres infimes dont la société ne récoltera jamais rien, et cet acharnement barbare contre un des génies qui ont le plus donné à l'humanité !

Qu'est-ce qu'une justice qui, poursuivant sans cesse le mal à travers les siècles, ne cherche même pas à noter le bien !

Oui, certes, Rousseau commit des fautes, incompréhensibles et lamentables. Mais, d'abord, ces fautes vous ne les connaissez que parce qu'il lui a plu de vous les divulguer, et ensuite, que pouvez-vous ajouter au blâme dont il les a stig-

matisées après les avoir dévoilées ? Frapper un ennemi avec les armes qu'il a lui-même forgées, c'est peu digne de la part des vivants ; c'est sans excuses de la part des descendants.

Vous tous qui, sans cesse, rouvrez un procès dont la cause est entendue depuis longtemps, écoutez l'éloquente parole de Louis Blanc au Centenaire de 1878. « Non, Rousseau ne fut pas impeccable ; mais l'histoire doit à la vérité de reconnaître qu'il racheta ses faiblesses par beaucoup de vertus, qu'il poussa le désintéressement jusqu'à l'héroïsme ; qu'il fut toujours prêt à se priver du nécessaire, lui qui était pauvre, pour nourrir les pauvres ; que son âme ne connut pas la jalousie et fut fermée au ressentiment ; qu'il eut des amis qui, après s'être brouillés avec lui, ne purent parvenir, même en le déchirant, à l'empêcher de les aimer ; que lui, si prompt à s'accuser de tout ce qu'il fit de mal, a souvent et volontairement omis de dire ce qu'il fit de bien ; qu'il n'a rien dit, par exemple, du testament dans lequel, en 1787, il légua tout ce qu'il possédait à Mme de Warens, et enfin que, s'il s'égara, au point d'abandonner ses enfants à la charité publique, il expia cette faute horrible par des remords dont les lignes de l'*Émile* expriment bien l'amertume poignante et la profondeur. »

Cet aveu implicite de la grande faute de sa vie, un autre homme courageux, un autre esprit éclairé, M. Ernest Hamel, ne la jugeait pas avec moins de sens dans un discours prononcé pour la même circonstance.

« Pour moi, en qui les cordes paternelles vibrent aussi puissamment que chez personne, je me crois le droit à l'indulgence... Combien n'ont pas eu à abandonner leurs enfants naturels, parce qu'ils ont abandonné la mère ! Combien ont abusé de la faiblesse de quelque pauvre fille, sans s'inquiéter des conséquences funestes qu'une liaison éphémère pouvait avoir pour elle ! Que de malheureuses se sont jetées à l'eau ou ont allumé un réchaud, par suite de cet

abandon! Ah! si tant de monde croyait devoir faire ses confessions, en grossissant les moindres peccadilles, comme Jean-Jacques Rousseau, je vous le demande, combien de réputations resteraient debout? »

Répondez, vous, les vertueux, vous, les intègres, que le vice fait rougir. Depuis Voltaire jusqu'à Victor Hugo, ces deux puissants génies, à qui donc oserait-on élever une statue!

Tous n'eurent-ils pas l'ombre de leur propre lumière; tous n'eussent-ils pas eu bien des faiblesses, bien des erreurs à confesser! — Oui, mais, justement, ils ne firent jamais l'aveu public de leurs vices.

Et c'est pourquoi Jean-Jacques reçoit à la figure les accusations qu'on ne saurait formuler envers les autres et, seul parmi les grands génies, se trouve traité avec une sévérité toute particulière.

Or, les esprits supérieurs ne peuvent être jugés comme de simples mortels. Vous ne pouvez leur demander d'avoir, à la fois, les plus hautes qualités de l'intelligence et les plus belles vertus de l'homme privé : un tel assemblage, une telle réunion nous conduirait à ce qui n'existe pas sur terre, c'est-à-dire à la perfection même.

« Ce n'est pas sur tel ou tel acte de leur vie privée qu'il faut prendre exclusivement la mesure des esprits supérieurs. Si, comme individus, ils s'exposent au blâme, qu'on ne le leur épargne pas, c'est justice; mais qu'on ne les juge pas sur cela seulement, et qu'on n'oublie pas qu'ils ont deux existences : l'une par laquelle ils se confondent avec le reste des autres hommes, l'autre qui forme une partie essentielle de la vie générale; l'une qui leur appartient à eux et à leurs proches, l'autre qui appartient à l'humanité. Eh bien! c'est de la seconde surtout qu'ils nous doivent compte. Les grands hommes d'État nous doivent compte de leur politique; les grands orateurs de leurs

discours; les grands écrivains de leurs livres (1). »

Assurément, cela ne veut point dire qu'il faille laisser l'homme de côté; que sa physionomie, ses passions agissantes ne doivent pas être étudiées; qu'il ne soit pas intéressant d'établir la corrélation existant entre ses principes personnels et ses productions ; — mais, pour curieuses qu'elles soient, ces recherches ne sauraient avoir pour conséquence d'écraser l'homme public sous le poids des faiblesses de l'homme privé.

Quand donc voudra-t-on comprendre que nous n'avons pas à rendre des jugements d'outre-tombe sur les vertus ou les vices des hommes publics; que ce que nous devons examiner c'est leur œuvre, le bien qui a pu en résulter pour l'humanité; que toutes ces disputes sont oisives; et que ces accusations finissent, à la longue, par devenir enfantines !

S'il est vrai que péché avoué est à moitié pardonné, il faut reconnaître que, pour Rousseau, le monde met du temps à oublier l'autre moitié.

II

Lorsqu'il reprochait à notre siècle de se désintéresser si fort de Rousseau, Sainte-Beuve n'avait assurément pas prévu les critiques passionnées, les attaques sanglantes, qui se déchaîneraient sur l'homme. Que son nom vienne seulement à être prononcé, et, dans la presse, dans le livre, voilà tout aussitôt les vieilles accusations qui reprennent forme, sortant du fonds inépuisable de la bêtise hu-

(1) Louis Blanc, Discours du Centenaire.

maine, — clichés stéréotypés lancés à la tête de l'homme qui a pourtant assez crié son infamie; lieux-communs formulés par des gens qui n'ont même pas pris la peine de le lire. Ah! certes, on peut dire beaucoup de mal de Rousseau, mais à la condition d'en dire beaucoup de bien, suivant la juste affirmation de M. Mézières. Oui, certes, les Chateaubriand, les Lamartine, les Saint-Marc Girardin, les Villemain, les Lamennais, les Proudhon, peu sympathiques en général aux idées prêchées par l'homme, ont souvent porté sur son caractère des jugements sévères, mais, tout au moins, l'avaient-ils lu et étudié; ils en parlaient avec connaissance de cause.

Dans son virulent réquisitoire contre Jean-Jacques, alors qu'il se demande si notre philosophe avait une seule des qualités nécessaires pour se poser en législateur des nations, Lamartine est sincère.

Économiste doctrinaire, en la circonstance, le poète reproche au philosophe de n'avoir rien possédé de ce noviciat de raison, de vertu, de science, de voyages à travers le monde, d'études spéciales des institutions, de pratique des idées et des hommes, nécessaire selon lui lorsqu'on aspire à donner des constitutions aux sociétés. C'est là un point de vue qui peut être discuté.

Il est permis de préférer Montesquieu à Rousseau, d'accuser le *Contrat Social* d'avoir engendré toutes les erreurs de la démocratie actuelle : ce sont là affaires d'appréciation et de tempérament.

Il est permis, comme Proudhon, de voir, avant tout, dans Jean-Jacques un esprit paradoxal ne comprenant ni le mouvement philosophique ni le mouvement économique : c'est là affaire d'école.

Tous, qu'ils approuvent ou qu'ils déplorent, n'en reconnaissent pas moins la magie de son style et de sa parole.

Aujourd'hui, si j'en excepte les dévoués collaborateurs

qui ont bien voulu se mettre avec moi sur la brèche, tout autre est l'appréciation des gens de plume.

Chez les uns, les curieux, les chercheurs, ce sont les petits côtés qui prédominent, vie intime, anecdotes, caractère, rapports avec les contemporains; — je ne parle ni des physiologues, ni des psychologues; — chez les autres, ce n'est rien du tout, Rousseau, à les entendre, ne valant même pas la peine d'être étudié.

Faut-il s'étonner d'une telle outrecuidance, alors que le « fumisme » littéraire, élevé à la hauteur d'une institution, est en train de désarticuler la langue française, de l'écarteler dans tous les sens, de la rendre inintelligible, sous prétexte de mots nouveaux! Des jeunes gens de vingt ans se posent tout à la fois en maîtres et en blasés;... « décadents » avant même d'avoir été « accadents »! Que leur importent les ancêtres, les penseurs du XVIIe siècle! Il faudrait les lire, les étudier, rechercher leur part d'influence, se demander pourquoi les uns ont marqué plus profondément que les autres; toutes choses qui seraient longues, et risqueraient de ne pas amuser la galerie, cette galerie si sceptique, elle aussi, qu'il ne lui faut plus, en art, en littérature, en politique, que des clowns ou des virtuoses.

Mais que des maîtres en l'art d'écrire et d'observer en soient là, eux aussi; qu'ils ne voient pas une idée originale, pas un point de vue nouveau à mettre en scène, voilà ce qui me confond. « Je me suis interrogé sur Rousseau, » m'écrit l'un d'eux, « sans trouver, en moi, un jugement qui valût la peine d'être exprimé. » Un autre, dont les romans fort bien écrits, il faut le reconnaître, ont toute une clientèle féminine, m'avoue très franchement n'avoir jamais eu le temps « ni, du reste, la curiosité » de lire une ligne de Jean-Jacques, et ajoute que, d'instinct, le personnage lui est antipathique. Banville et les de Goncourt, en leur préciosité de langage, n'avaient-ils pas trouvé

mieux encore, quand ils appelaient ce grand ancêtre un « talenteux? »

Combattu par les chefs de cette école libérale, dont toutes les sympathies sont pour Montesquieu, envisagé par eux comme ayant exercé une influence néfaste et sur la Révolution et sur la société actuelle, qui en est la résultante, le voilà méconnu, ignoré des jeunes, de ceux-là qui devraient voir en lui un des maîtres du naturalisme, un des plus merveilleux metteurs en scène du roman passionnel. Les romantiques, eux, au moins, lui avaient été reconnaissants ; ils ne perdirent jamais une occasion d'affirmer tout ce qu'ils lui devaient. George Sand ne l'appelait-elle pas « l'immortel ami ! »

Que ses livres, après un siècle, puissent, au point de vue pratique et pris à la lettre, paraître défectueux, cela n'a rien qui doive surprendre. N'en est-il point de même pour Voltaire et les Encyclopédistes ? Le même fait ne se produira-t-il pas, dans cent ans, pour les écrivains du jour, puisque les plus grands génies, malgré leurs envolées, tiennent toujours par un côté à leur époque ?

A ceux qui ont la sotte prétention de ne procéder que d'eux-mêmes, de tenir l'œuvre du passé pour nulle et non avenue, je recommande cette page inédite d'un observateur perspicace et délicat entre tous, J.-J. Weiss :

« Rousseau, très dénigré, aujourd'hui, quoiqu'on lui élève des statues, n'en est pas moins au premier rang de ceux qui ont manié la prose française. Il a des égaux et n'a point de supérieurs depuis 1530 ou 1550 jusqu'à nos jours. Il est la source de poésie la plus riche, la plus haute et la plus frémissante. Il a été un promoteur, non seulement pour l'imagination française, mais encore pour toute la littérature européenne du XIXe siècle. »

« Qu'est-ce que les idées fausses ou exagérées, prestigieuses ou pernicieuses qu'il a répandues en politique et

en sociologie, auprès du coup de baguette de magicien dont il a renouvelé, rafraîchi et enrichi l'âme humaine ! Quand je veux lire quelque chose de si simple et de si beau qu'il n'y ait rien de plus simple et de plus beau, je lis quelques vers des *Géorgiques* ou de l'*Odyssée*, ou la visite de Solon à Crésus, dans Hérodote, mais je lis aussi une idylie des *Confessions* ou l'une des lettres à M. de Malesherbes. »

Et c'est qu'effectivement il n'est pas un de nous qui ne lui soit redevable de quelque chose, pas un penseur, pas un observateur, pas un lutteur pour le noble combat des lettres, qui ne doive s'incliner devant celui qui nous a appris à sentir, comme d'autres nous ont appris à penser.

Sur ce chapitre de l'ingratitude humaine, il y aurait fort à dire.

Fille de Sa Majesté l'Argent, ce Dieu de l'Égalité moderne, notre génération méprise profondément les rêveurs, les contemplateurs, les réformateurs, les chercheurs d'Idéal, toute la puissante poussée du XVIIIe siècle qui a eu, en 1830 et en 1848, ses derniers échos.

Conspuez tant que vous voudrez ce siècle dont les mœurs, après tout, n'étaient pas plus corrompues que les nôtres : vous ne l'empêcherez pas d'avoir été par excellence le siècle du respect de la pensée et de la supériorité intellectuelle, le « siècle de l'esprit ». Où seraient, aujourd'hui, les Stanislas de Girardin pour donner asile à un Rousseau ! Certes point chez les gens de la finance. Sans un Corot, le plus grand maître de la pensée humoristique à notre époque, j'ai nommé Daumier, ne serait-il pas mort de faim !

III

L'étude des opinions et des passions actuelles au sujet de Rousseau nous réserve bien d'autres surprises.

Voyons les femmes, cette moitié du genre humain dont l'influence sur les mœurs est telle qu'aucune réforme sociale ne se peut accomplir sans leur assentiment. Rousseau, on le sait, va leur parler de l'éducation des enfants, de l'amour, du mariage.

Lorsque l'*Émile* paraît, toutes, même les plus mondaines, les plus vouées aux plaisirs, reviennent à des devoirs trop longtemps méconnus, se mettent à allaiter leurs enfants. L'homme qui a eu l'initiative de ce retour à la nature est considéré par elles à l'égal d'un dieu. Un écrivain qui n'est pas particulièrement tendre pour notre philosophe, Paul Albert, ne fait nulle difficulté de le reconnaître :

« Combien la femme, » dit-il (1), « fut reconnaissante pour l'homme qui, en lui enseignant son devoir, la relevait, faisait d'elle la véritable créatrice de la famille, l'inspiratrice première, la providence toujours présente ! C'est dès ce jour que l'admiration pour Rousseau revêt chez les femmes tous les caractères d'une tendresse passionnée, d'un véritable culte. » Désormais, elles le défendront en tout et partout, et contre leurs maris et contre les envieux.

La *Nouvelle Héloïse*, naturellement, va encore accroître l'engouement, enflammer les imaginations.

« Interrogez toutes les productions de la littérature au XVIIIe siècle : il n'y a pas un écrivain, pas un livre qui sou-

(1) *La Littérature française au* XVIIIe *siècle.* 1 vol. in-16. Paris, Hachette et Cie, 1874.

tienne le parallèle avec Rousseau. Romans, poèmes badins, pièces de théâtre, tout cela glisse sur elles ; elles s'en amusent un instant, et n'y pensent plus. Tout ce que Rousseau écrit, elles le dévorent, elles s'en pénètrent, elles y reviennent sans cesse. Pourquoi ? D'abord c'est un homme chez qui l'imagination et la sensibilité dominent ; et puis, il possède le grand secret pour être aimé : lequel ? c'est d'aimer. »

L'existence de Rousseau n'avait-elle pas commencé par la femme, et grandi sous cette influence ! Les femmes ne venaient-elles pas le voir en foule, dans son petit logement de la rue Plâtrière, sous prétexte de musique à lui faire copier ! Qui ne se souvient de cette déclaration de grande dame : « Ce J.-J. Rousseau, comme je l'aimerais malgré son âge ! »

Et la postérité, grâce aux *Confessions*, n'a pu que confirmer cet entraînement général, unissant pour toujours au souvenir de notre philosophe les noms de Mme de Warens, de Mm de Larnage, de Mme d'Houdetot, de Mme d'Épinay, de Mme de Verdelin, de Mme de la Tour-Franqueville, etc.

Chose caractéristique, l'apparition des *Confessions*, recueil posthume, ne modifie en rien ces sentiments : au contraire, l'homme qui se mettait ainsi à nu devant les siècles à venir devint d'autant plus sympathique qu'il avouait avoir été plus malheureux. Bien des femmes de la Révolution, au premier rang desquelles se place Mme Roland, furent imprégnées de cette doctrine de l'entraînement irrésistible des orages de la passion, ce qui ne les empêcha pas de traverser l'histoire absolument chastes. Notez, du reste, que, de l'aveu même de Rousseau, les *Confessions* n'ont point été écrites pour le public féminin.

Or, voilà que, un siècle après, mû par je ne sais quel singulier assemblage de pudibondes réticences, ce même public, que ne choquaient nullement les confessions les plus

osées, s'est mis à abhorrer celui que nos arrière-grand'mères aimèrent passionnément. Des femmes honnêtes, des mères, avoir l'ombre d'estime pour celui qui a abandonné ses enfants, qui a divulgué la légèreté de mœurs de ses contemporaines, qui a trahi, par ses indiscrétions, toutes celles qui l'ont aimé, y pensez-vous ! Et comme on ne saurait s'arrêter en si bon chemin, on va jusqu'à l'accuser d'avoir vécu aux crochets de Mme de Warens et de Mme d'Épinay. Et des écrivains appartenant au sexe faible se font, dans la presse, l'écho de ces imputations calomnieuses.

Est-ce de la pitié, est-ce du dégoût qu'il faut avoir pour les femmes qui, trempant leur plume en je ne sais quel bourbier, osent écrire ceci :

« Rousseau est un larbin qui, à table, guigne les épaules des femmes, plonge son regard dans les corsages en passant les plats et va résumer ses impressions à l'office en plaisanteries canailles, en propos orduriers.

« Qu'a-t-il fait d'autre vis-à-vis de Mme de Warens ? Qu'a-t-il fait d'autre vis à-vis de Mme d'Épinay ? Qu'a-t-il fait d'autre vis-à-vis de Mme d'Houdetot ?

« Je ne sais rien de plus répugnant à lire, au point de vue féminin, que les *Confessions*. — C'est simplement écœurant.

... « Sa passion consistait à profiter des occasions où sa vanité aussi bien que son appétit charnel trouvaient leur compte, ça ne lui coûtait rien, au contraire ! — et c'était toujours autant de pris sur la classe enviée et haïe.

« Puis l'aventure fournissait de la « copie », autre source de bénéfices. Il y met tout, comme dans un manuel de confesseur : le nom, les détails, le nombre de fois (1) ! »

O digne hypocrisie d'un siècle sans mœurs ! Se peut-

(1) *Gil-Blas* du 8 février 1889. Article intitulé *Un Pion* et signé du pseudonyme Jacqueline, autre incarnation de Séverine.

il qu'on joigne tant d'ignorance à tant d'impudeur! Rousseau, « profitant des occasions qui ne lui coûtent rien, » Rousseau poussant à « la copie »..., pour un ouvrage posthume dont les recettes, encaissées par nombre d'éditeurs, lui auront été sans doute transmises dans l'autre monde. On n'est pas plus effrontément menteur, ni plus platement ridicule.

A ces calomnies qu'il faut bien enregistrer, puisque Basile est, aujourd'hui, le digne compagnon des Messalines bourgeoises, je répondrai par une page du discours d'Ernest Hamel, en 1878 :

« Jamais Rousseau ne fut à la charge de celle qu'il considéra toujours comme sa bienfaitrice. A peine majeur, il était allé recueillir à Genève l'argent provenant de la succession de sa mère, et il l'avait intégralement versé entre les mains de Mme de Warens. Plus tard, précepteur des enfants de M. de Mably, prévôt général du Lyonnais, il lui faisait passer régulièrement une partie de ses appointements. Lors de la mort de son père, il fit deux parts de son patrimoine, lui donna une de ces deux parts, et jusqu'à la fin de sa vie il pourvut à ses besoins en lui envoyant des secours d'argent dans la limite de ses ressources. Rousseau avait toutes les délicatesses du cœur, il n'aurait jamais consenti à vivre aux dépens d'une femme, et s'il fut l'obligé de Mme de Warens, il le lui rendit au centuple. Je ne parle pas des aumônes du cœur qu'il en a reçues, il les lui a payées en affection d'abord, puis en immortalité. »

Avec non moins d'à-propos Ernest Hamel réfute l'accusation, si souvent formulée contre le philosophe, d'avoir étalé au grand jour des faiblesses et des noms qui, sans lui, fussent restés ignorés des générations à venir :

« On a quelquefois reproché à Rousseau d'avoir, dans ses *Confessions*, divulgué la légèreté de mœurs de Mme de

Warens. C'est là un reproche spécieux. Qu'un homme trahisse le secret d'une femme qui s'est confiée à son honneur, à sa loyauté, à son amour, c'est là une infamie suprême, la dernière des lâchetés. Mais Mme de Warens était libre; elle ne se cachait pas ; ses actes, ses faiblesses étaient connus de tout le monde, à Annecy, à Chambéry, aux Charmettes. Rousseau n'a jamais parlé d'elle qu'avec une extrême réserve. Et puis quelle délicieuse peinture il en a tracée! Il n'a pas de mots assez tendres pour elle. Ange, âme angélique, créature céleste, telles sont les expressions qui reviennent à chaque instant sous sa plume. Par lui elle est restée pour nous un charme, un parfum, une grâce exquise. Ah! j'imagine que si l'aimable femme revenait au monde, elle dirait aux détracteurs de Rousseau : « Laissez-moi donc tranquille avec vos pruderies affectées. Si Jean-Jacques a divulgué mes faiblesses, il a mis en relief mes qualités. Quiconque l'a lu est disposé à m'aimer. Il a révélé mes vertus... Grâce à lui, je suis tirée du néant, et je vivrai à jamais dans la mémoire des hommes. Il m'a faite immortelle comme lui, nous sommes quittes. »

Voilà qui est fort bien dit, et qui se peut également appliquer aux querelles avec Mme d'Épinay, aux bouderies avec Mme d'Houdetot. Quand on a étudié ce mystère impartialement, on acquiert la conviction que tout le mal a dû être fait par Mme d'Épinay, jalouse de sa belle-sœur qui lui enlevait son ami, le philosophe qu'elle logeait, qu'elle s'était réservé pour les jours de solitude, et par Grimm qui, très piqué de l'inutilité de ses tentatives auprès de la comtesse, et maître du cœur de Mme d'Épinay, après M. de Francueil, en voulait à Rousseau et de son échec auprès de l'amie de Saint-Lambert, et de l'amitié que lui témoignait toujours Mme d'Épinay.

La logique, le bons sens, amènent tout au moins à cette conclusion.

Eh bien, non! Grimm qui est un adroit, qui a, à l'égard de tous, un parti pris de hauteur, de dédain, et Marmontel, le type de l'homme de lettres voulant arriver *per fas et nefas*, attribuent à Rousseau la fameuse lettre anonyme à Saint-Lambert, dans laquelle Mme d'Houdetot est représentée comme une coquette, prête à écouter notre philosophe. Et sur la foi de ces deux personnages, n'ayant ni l'un ni l'autre l'impartialité voulue pour que leur témoignage puisse être accepté sans bénéfice d'inventaire, on charge Rousseau de cette nouvelle noirceur, Rousseau qui, victime des perfidies de Grimm, jaloux de la situation de son ancien ami, a été desservi, par lui très certainement, auprès de Saint-Lambert comme auprès de Mme d'Houdetot.

On sait toutes les impolitesses, toutes les grossièretés calculées, voulues, qu'il eut à subir de Grimm; on sait que, pour être agréable à Mme d'Épinay, au lieu de rompre avec un faux ami, il alla jusqu'à prendre, lui l'offensé, l'initiative d'une réconciliation. Malgré cela, la brouille avec Grimm sera encore son œuvre.

Dans l'étude de ses démêlés avec Mme d'Épinay, on ira plus loin. C'est à qui ne l'accusera pas de « noire ingratitude », pour ne pas avoir voulu accompagner la châtelaine de la Chevrette dans son voyage à Genève. Elle est malade, elle a besoin de distractions, il faut que Rousseau, — alors que Grimm est là, — se rende avec elle dans une ville où il a toutes sortes de raisons pour ne pas aller. Le motif de ce voyage, l'auteur des *Confessions* l'indique discrètement : il s'agit de cacher une grossesse qui était l'œuvre de Grimm (1). Une grossesse, y pensez-vous! « Calomnie », disent les femmes qui se piquent de littérature; « commérage d'antichambre », s'écrient avec indi-

(1) Mme d'Epinay fit une fausse couche à Châtillon de Michailles, si bien qu'elle arriva à Genève après avoir été ainsi délivrée. (*Dernières années*, par Luce Harpins, page 7.)

gnation MM. Saint-Marc Girardin, Scherer et autres. Et pourtant Mme d'Épinay s'était déjà trouvée en pareil cas, et Rousseau, qui le savait, n'a rien dit de la naissance clandestine de l'enfant qu'elle avait eu de M. de Francueil (1). Du reste, il tint ferme. Quoiqu'on ait mis tout en œuvre pour le décider, quoiqu'on ait lancé Diderot à la rescousse, il refusa net le rôle d'accompagnateur forcé, de garde-malade masculin. Qui donc pourrait l'en blâmer?

Mais, répondent ses ennemis, il avait accepté de Mme d'Épinay une maisonnette; donc, il lui fallait accompagner à Genève la maîtresse du baron Melchior. Quelle logique! Et pour ne s'être point plié à cette exigence, il verra les Grimm lancer contre sa mémoire force invectives et la postérité continuer à lui faire un crime d'un refus plus que justifié.

Certes, il a fallu une étrange déviation du sens moral, une longue suite de calomnies, toute une éducation faussée, pour arriver chez la femme à un aussi complet revirement.

Dans le groupe littéraire, à part Maria Deraismes, dont les critiques sont naturelles, si l'on se place à son point de vue, celui de l'émancipation du sexe, je cherche en vain une plume pour continuer l'œuvre de Mme Necker et de Georges Sand. Par contre, voici une lettre de Mme Henry Gréville sollicitée par moi de collaborer à notre *Rousseanum*.

(1) Une lettre de Rousseau à Duclos, en date du 13 janvier 1765, fait allusion à cet événement sous une forme gazée. « Il vient de « paroître à Genève, » y lit-on, « un libelle effroyable pour lequel la « dame d'Epinay a fourni des mémoire à sa manière, lesquels me « mettent déjà fort à mon aise vis-à-vis d'elle et de ce qui l'entoure. « Dieu me préserve toutefois de l'imiter, même en me défendant! « Mais, sans révéler les secrets qu'elle m'a confiés, il m'en reste « assez de ceux que je ne tiens pas d'elle pour la faire connaître « autant qu'il est nécessaire en ce qui se rapporte à moi. Elle ne me « croit pas si bien instruit : mais puisqu'elle m'y force, elle apprendra quelque jour combien j'ai été discret. »

et cette lettre se trouve pleinement confirmée par le spirituel dialogue d'Alphonse Daudet avec sa femme.

« Tout en rendant justice à l'œuvre et aux efforts du célèbre philosophe, » dit Mme Gréville, « j'ai ressenti, dès que j'ai été à même de le juger par ses écrits, une antipathie violente contre sa personne. Or, quand je n'ai pas de bien à dire des gens, j'ai pour règle absolue de garder le silence; d'autre part, je ne saurais séparer, spécialement en ce qui concerne Rousseau, l'homme de l'écrivain. Si j'en disais du bien, cela me serait désagréable, et si je n'en disais que du mal, ce ne serait pas juste envers un esprit qui a contribué à la grandeur de ce siècle par son influence. »

Ces quelques lignes, d'une sincérité, d'une honnêteté si touchante, prouvent que si la femme a changé de manière de voir à l'égard de Rousseau, elle ne s'est point modifiée quant à son caractère général.

Comme au XVIIIe siècle, elle est toujours l'être profondément impressionnable, à la fois passionné et tout d'une pièce que nous connaissons. Elle ne peut pas, elle ne sait pas aimer les gens à demi. Or, Rousseau écharpé, mutilé par la critique, ne la fait plus tressaillir d'enthousiasme, et la *Nouvelle Héloïse*, lui montrant comment après la première faute on peut se relever, la *Nouvelle Héloïse*, pétrie de sang, de chair et d'âme humaine, n'est même plus lue par elle. En un mot, le charme est rompu.

IV

Dans cette campagne de désaffection menée contre Rousseau, où sont les coupables ? Sont-ce les contemporains du grand homme, sont-ce leurs descendants?

Certes, le philosophe ne fut exempt ni des petites taqui-

neries ni des persécutions d'une nature plus sérieuse qui sont le sort habituel des esprits supérieurs.

De ses querelles avec Voltaire je ne parlerai point. Tous deux ne s'aimaient pas et ne pouvaient s'aimer, leur caractère, tout différent, étant fait pour se contredire et se heurter. Rousseau, du reste, n'avait il pas envoyé, en 1760, au seigneur de Ferney, à propos de l'introduction du théâtre à Genève, la fameuse lettre qui peut être considérée comme un défi ?

Ce qu'il faut dire à la louange de Jean-Jacques, dans la lutte qui s'ensuivit, c'est que jamais il ne descendit aux basses injures que Voltaire lui prodiguait si facilement.

Ses discussions, puis ses brouilles successives avec Grimm, Diderot, d'Holbach sont d'un ordre plus intime. Ces trois philosophes, dont le second, très certainement, fut pour lui un ami sincère, avaient formé contre lui une sorte de conspiration qui se disait amicale et dont le but, au fond, était de le dissuader de ce qu'ils appelaient ses sottises, ses excentricités, et de ce qu'il considérait, lui, au contraire, comme autant de vivantes affirmations de ses principes. D'où les agaceries, d'où les griefs, d'où les brouilles. Installé à l'Ermitage, au milieu des bois, il prétendait vivre en homme de la nature, et c'était à qui l'empêcherait de mettre ses idées à exécution. On ne voulait pas le laisser libre d'agir, de penser, d'écrire à sa guise; il fallait qu'il se pliât aux volontés des Encyclopédistes.

Ces taquineries assombrirent peu à peu le naturel de Rousseau, déjà porté à la mélancolie, à la misanthropie; il finit par s'imaginer qu'un complot avait été formé contre lui « pour le rendre malheureux pendant sa vie et le flétrir après sa mort ». Cet état d'âme, proche de la folie hypocondriaque, était arrivé à son maximum d'intensité, lorsqu'éclata la querelle avec David Hume. Sans vouloir apprécier ici la conduite de l'historien anglais il est cer-

tain que Hume, faisant de cette querelle privée une affaire d'État, « ameuta contre le pauvre Rousseau toutes les vanités, toutes les colères, toutes les rancunes, et le jeta en pâture à la risée publique. »

Donc les soupçons et la mélancolie qui empoisonnèrent sa vieillesse n'eurent pas leur unique source dans ses défauts, ainsi qu'on s'est plu à le répéter, « dans l'excès d'un orgueil ombrageux ou d'une sensibilité morbide. »

Rousseau n'a pas eu contre lui que les fantômes créés par une imagination trop facilement surexcitable, il a eu de très réels ennemis, et cela se conçoit. « Il a vécu pauvre, ne voulant ni places ni pensions ; il a eu contre lui tous les coureurs de places et de pensions, tous les mendiants de faveurs officielles. Il était sans fiel et sans haine, dépourvu de tout esprit d'intrigue; il a eu contre lui tous les envieux, tous les intrigants (1). »

Que d'Alembert qui, un jour, l'avait appelé « un fou de beaucoup d'esprit », se soit, par la suite, déchaîné contre sa mémoire; que de La Harpe, le plat critique, ait, au lendemain même de sa mort, essayé de le déconsidérer par des appréciations de ce genre : *le plus éloquent des rhéteurs, le plus impudent des cyniques*, qu'est-ce que cela peut bien faire à sa réputation ?

Et, du reste, si, de son vivant, il eut à lutter contre nombre d'ennemis, il rencontra aussi plus d'une noble amitié, sans parler de toutes les marques d'estime et d'admiration consignées en maintes circonstances.

Si son ombrageuse méfiance, si sa malheureuse tendance à toujours douter de lui et des autres n'avaient empoisonné sa vie, que d'amis seraient à lui compter depuis Diderot jusqu'à Du Peyrou, Bernardin de Saint-Pierre, Corancez et Moultou !

(1) Discours d'Ernest Hamel.

Le temps écoulé, le sérieux et le pondéré qu'on apporte, aujourd'hui, à tous les travaux nous permettent à cette heure de juger l'homme impartialement. Or l'on peut dire que jamais personne ne fut plus capable de goûter les douceurs de l'amitié, mais que jamais personne non plus ne fut plus impressionnable, plus inquiet, plus dénué de sens pratique. Et c'est ainsi que peuvent s'expliquer les divagations d'un esprit qui s'obstina à voir l'homme suivant l'état de nature, c'est-à-dire seul sur terre et entier de caractère. L'erreur ne fut-elle pas, chez lui, la conséquence des exagérations d'une vérité toujours surexcitée ; la méfiance, la suite inévitable d'une tendresse facilement effarouchée ; l'antipathie, de l'amour aigri !

Pour tout dire, Rousseau est l'homme de la nature, avec ses instincts originaux, avec ses élans passionnels et ses vices instinctifs. Incivilisé, insociable, il considère la société comme une création factice, fausse, perfide, parce que, par suite des problèmes vitaux qu'il n'a pas su approfondir, l'homme est sans cesse obligé d'aliéner certaines parties de son individualité, de ses sentiments personnels, et même de sa dignité, pour arriver à ce qu'un auteur moderne a si bien appelé « les mensonges conventionnels » (1).

V

Donc les vrais coupables, ce ne furent point les contemporains du philosophe, ceux qui, plus ou moins, avaient pu avoir à se plaindre de ses accès de misanthropie ; ce ne furent pas non plus ceux qui, succédant aux années en-

(1) Titre d'un très remarquable ouvrage de Max Nordau.

thousiastes de la fin du siècle, déversèrent les injures et les injustices qui sont toujours le propre des époques de réaction violente, mais bien les critiques de la période moderne, ceux qui se sont déchaînés contre lui uniquement parce que l'homme ne fut pas un riche, un heureux, un des privilégiés de ce monde, ou bien parce qu'ils poursuivent toujours en lui le véritable précurseur de la Révolution française. Ce prestige du rang, de la situation sociale, la critique le subit encore : c'est un préjugé dont elle a peine à se défaire.

Les querelles littéraires des siècles passés ne sont pas autre chose pour nous que des procès instruits devant une génération qui, ayant en main toutes les pièces, est appelée non pas à reviser des jugements antérieurs, mais à se prononcer en dernier ressort, d'une façon plus impartiale.

Eh bien ! le reproche qu'il faut adresser à la critique, depuis le cours professé à la Faculté des lettres par Saint-Marc Girardin, c'est-à-dire depuis 1838 jusqu'à nos jours, c'est d'avoir, dans la masse des documents mis en œuvre, suivi une voie diamétralement opposée. Pour elle, quoi qu'il ait pu dire ou faire, Rousseau est toujours le grand coupable. On veut bien le croire sur parole quand il dit du mal de lui : se plaint-il des procédés des autres à son égard, aussitôt il cesse d'être véridique. Tous ont raison contre lui.

Seuls, quelques penseurs au sens critique, à l'esprit large et ouvert, — je laisse de côté à dessein les enthousiastes, les idolâtres, — quelques écrivains, dis-je, au premier rang desquels se plaçent Lanfrey, Nourrisson, Victor Cousin, Villemain, Ferdinand Brunetière, se sont élevés contre cette suprême injustice.

« Il ne m'est pas permis de passer sous silence, » écrivait Lanfrey dans son beau livre : *L'Église et les Philosophes au* XVIIIe *siècle*, « l'espèce de conspiration peu géné-

reuse et peu loyale à l'aide de laquelle la critique contemporaine presque tout entière s'est efforcée dans ces derniers temps de noircir sa mémoire. Je sais bien quelles injures on vengeait sur lui et quels ennemis on espérait frapper dans ce mort glorieux. Mais ce n'est pas tout que d'insulter un mort : il faut encore le convaincre. Les critiques qui ont eu ce facile courage ont pour principe que les morts ne se défendent pas. Il faut les détromper. Les morts illustres grandissent sous les outrages. C'est ainsi que Dieu les venge. Leurs détracteurs peuvent briser la statue de Rousseau sur les places publiques; mais comment renverseront-ils celle que ses lecteurs lui élèvent chaque jour dans leur cœur, tant qu'il restera une page de ses impérissables écrits? Le monde les sait et les aime, et s'en inspire, parce qu'il y reconnaît, malgré des erreurs bien expiées, le ton et l'accent d'une grande âme. »

Personne, après Villemain, n'a jugé la querelle de Voltaire et de Rousseau avec la hauteur de vues, avec la logique serrée dont a fait preuve M. Brunetière en ses études de la *Revue des Deux-Mondes*; personne, non plus, n'a pareillement rendu justice à Rousseau, tout en déclarant que les *Confessions* renferment, comme la correspondance de Voltaire, plus d'une erreur, plus d'un mensonge. « Je voudrais que l'on fût juste, » écrit-il. « On ne veut pas recevoir le témoignage de Rousseau dans sa propre cause et, comme on disait, quand il fait pour lui; pourquoi le reçoit-on quand il fait contre lui?

« Que signifie l'étrange acharnement que l'on met à le prendre en défaut sur Voltaire, sur Diderot, sur Grimm, sur Mme d'Épinay? Est-ce que, d'ailleurs, les *Mémoires* de Mme d'Épinay, par exemple, est-ce que les déclamations de Diderot, dans son *Essai sur les règnes de Claude et de Néron*, est-ce que tant d'autres écrits n'ont pas été composés justement pour répondre aux *Confessions* elles-mêmes?

On en croit les *Confessions*, et on serait fâché de ne pas les en croire, quand elles contiennent l'aveu des fautes ou du crime de Rousseau, on ne les en croit pas quand elles contiennent son excuse ou sa justification ; et elles sont le cri du pécheur contre lui-même quand il s'agit de lui jeter la pierre, mais elles sont l'œuvre de son délire ou le monument de sa folie quand il y ose attaquer un Grimm ou un Diderot. Mais nous, sont-ce des dieux pour nous, qu'il n'y faille toucher? C'est bien assez qu'ils en soient pour leurs éditeurs ; et je les mets tous au même rang ; et s'il faut décidément opter, je préfère encore Rousseau (1). »

M. Brunetière, avec une logique toujours serrée, démontre que, sans Rousseau, nous n'eussions pas eu le Voltaire de la seconde manière, le Voltaire apôtre de la tolérance et du christianisme, et il expose nettement le caractère de l'hostilité des Encyclopédistes contre le philosophe de Genève.

Il y a là un tableau tracé de main de maître qu'il faut reproduire sans en rien changer.

« Les Encyclopédistes, » écrit M. Brunetière, « répondaient non pas ouvertement,—ce n'était pas leur manière, — mais obliquement, par de petites insinuations perfides, en attaquant les écrits, la personne, le caractère de Rousseau ; en le peignant comme un « monstre d'orgueil » à ceux qui ne le connaissaient pas ; en détachant de lui ceux qui le connaissaient mal ; en le ridiculisant aux yeux de ceux qui le connaissaient mieux. Et comme ils étaient nombreux, comme ils remplissaient les salons de Paris, comme, en l'absence de Rousseau lui-même, de Buffon, de Voltaire, ils avaient des façons de grands hommes et une assurance

(1) *Etudes critiques sur l'histoire de la littérature française*, 3e série, librairie Hachette, 1887, 3 vol. in-16.

d'oracles, comme ils étaient enfin les vrais dispensateurs de l'estime et de la réputation littéraire, ils créaient ainsi, parmi les gens de lettres et les femmes, un préjugé défavorable et bientôt injurieux à Rousseau. Les Encyclopédistes ont « persécuté » Rousseau, comme ils ont fait de tant d'autres, avec les mêmes procédés, de la même manière, dans la même mesure qu'ils ont « persécuté » Fréron, par exemple, et généralement tous ceux qui n'étaient pas de leur chapelle. »

Ce qu'il y a de particulièrement significatif dans cette juste appréciation, c'est que la manière de procéder des Encyclopédistes du XVIII[e] siècle se retrouve absolument intacte chez les « Encyclopédistes » du XIX[e] siècle. Tout un groupe de révolutionnaires, je veux dire de vulgarisateurs à leur façon de l'œuvre de la Révolution, a recours, dans la presse, dans l'enseignement, à des moyens identiques. On poursuivra Robespierre pour faire de Danton un colosse. On cherchera les prétextes les plus tortueux, les plus nettement jésuitiques pour nuire à ceux qui étudient la Révolution sans parti pris, en dehors de la petite chapelle. Et c'est ainsi que les Tartufes de la démocratie se trouvent être les dignes descendants des Encyclopédistes de la monarchie.

Dans cette haine contre un homme poursuivi avant tout pour son œuvre, les accusations sont quelquefois grotesques.

Voici M. Nisard qui, sans ambages, reproche à Rousseau de s'être, toute sa vie, plaint d'infirmités qui ne l'incommodèrent jamais, et cela « par pure hypocrisie et perversité », vu qu'il avait une santé de rustre (*sic*).

Voici M. Saint-Marc Girardin qui en fait un effronté, un Priape (pourquoi pas un Germiny ?), un « portier déclamateur ».

Voici M. Deschanel qui, publiquement, dans ses cours,

a traité Jean-Jacques de « voleur », M. Deschanel, qui m'écrit avoir à dire sur le compte du grand moraliste « plus de mal que tout ce qui a été dit jusqu'à ce jour ».

Voici M. Ed. Scherer, qui déclare odieuse une lettre (janvier 1757) où il se débat contre Mme d'Épinay, qui lui fait une obligation d'aller à Paris soigner son ancien ami Gauffecourt, à l'égard duquel, pourtant, il avait quelque raison d'être froid.

Voici enfin tous les critiques s'évertuant sur l'histoire du ruban pris chez Mme de Vercellis. Et comme ce ruban sans valeur tournait à la plaisanterie, ils en font tour à tour une bague ou une pièce d'argenterie ? Le préfacier de l'édition Hachette (1853) le dit fort bien : « Pourquoi ne pas accepter le témoignage de Rousseau contre lui-même ? Ce n'est pas la valeur de l'objet volé, c'est le vol qui fait le crime. » Eh bien ! publier les remords de l'auteur, ce serait trop simple. Mieux vieux broder à plaisir (1).

Ernest Hamel qui, dans *La statue de J.-J. Rousseau*, a répondu à bien des calomnies, fait ressortir en excellents termes tout le ridicule de cette critique s'amusant à compter des grains de sable :

« Enfant, le grand homme a pissé dans la marmite d'une voisine, et il l'avoue. Ah ! le gredin ! Adolescent, il s'est approprié un vieux ruban trouvé, et il s'en confesse humblement ! Ah ! le voleur ! Jeune homme, il a bu à la dérobée quelques bouteilles de vin, et il croit devoir nous le raconter en toute humilité. Ah ! le pendard, et comme il mérite bien qu'on lui dise son fait !

(1) Un écrivain suisse, le baron de Grenus, révoque en doute l'anecdote de Turin, les deux premiers livres des *Confessions* ayant été rédigés, dit-il, d'après de vagues souvenirs d'enfance et n'étant que de simples réminiscences. Selon lui, le ruban a dû être trouvé sur la pauvre Marion, et Rousseau, lui ayant donné cet objet, le nia quand il la vit accusée de son propre vol. (Voir *Notices biographiques* de M. de Grenus.)

« De ses *Confessions*, les clientes de M. Deschanel n'ont vu que le petit côté, et grâce à un professeur trop spirituel, elles n'ont pas aperçu ce qu'il y avait de grandeur d'âme dans certains aveux dont on s'est efforcé d'exagérer la portée, et dont on s'est servi pour couvrir d'opprobre la mémoire d'un des plus grands hommes de bien que la terre ait portés. »

Et plus loin, revenant sur les remords dont Jean-Jacques était obsédé, Hamel ajoute :

« Quand je vois des hommes graves se faire de cet enfantillage un texte d'accusation contre sa mémoire, je ne puis m'empêcher de sourire et de me rappeler involontairement tel et tel de mes camarades qui, lorsque nous étions au collège, prenaient plaisir à dérober les fruits du proviseur, faisaient volontiers main basse dans la caisse paternelle, s'appropriaient sans scrupule certains objets trouvés, voire même de l'argent; et qui, aujourd'hui, occupent dans l'Administration ou dans la Magistrature de superbes positions. Je suis bien sûr que le souvenir de leurs petits méfaits ne leur occasionne, à cette heure, aucune espèce de remords et n'a jamais troublé leur quiétude. »

Ce n'était pas assez d'avoir voulu faire passer un de nos grands hommes pour un voleur, il fallait encore lui donner un vice honteux, l'ivrognerie. Précepteur chez M. de Mably, il a emmagasiné quelques bouteilles d'un petit vin blanc d'Arbois qui lui a chatouillé agréablement le palais. On s'en aperçut et on lui retira la direction de la cave, ce dont, entre parenthèses, il se montra fort heureux, ce qui, par la suite, ne l'empêchera pas de conserver l'estime de M. de Mably et de son illustre beau-frère, de Condillac; mais, de nos jours, les purs, les critiques sans peur et sans reproche n'en jugent point ainsi. Pour eux, c'est « un ivrogne » comme ce fut « un voleur ». Heureusement, il est encore des âmes plus humaines, des penseurs connais-

sant mieux les vicissitudes des existences troublées, car si une chose doit nous surprendre, c'est qu'ayant mené durant des années une vie errante et misérable, Rousseau « se soit conservé aussi pur, aussi scrupuleux en toutes choses, et ait gardé tant de fierté et d'indépendance de caractère ».

VI

Plus froide, plus mesurée, plus serrée, ne se passionnant plus pour les théories de l'homme, ne s'inquiétant que des faits et gestes de sa vie accidentée, de ses rapports avec les uns et les autres, la critique documentaire est-elle plus impartiale ? Un exemple suffira à nous édifier.

M. Gaston Maugras, à qui l'on doit une série d'études fort intéressantes sur le XVIIIe siècle, racontant par le menu la querelle des deux plus puissantes individualités de l'époque, accorde d'emblée à Voltaire toute la raison, toute la modération, toute la générosité, tandis que les torts, d'instinct, sont pour Rousseau. Et il ne lui vient même pas à l'idée qu'un tel partage pourra paraître quelque peu inégal.

Dans tous les écrits du citoyen de Genève, M. Maugras voit toujours des attaques dirigées, plus ou moins, contre le seigneur de Ferney, et c'est à peine s'il consent à reconnaître les sarcasmes, les calomnies dont sont émaillés les écrits de ce dernier à l'adresse du plébéïen Rousseau. Voltaire n'a pas conspiré contre Rousseau dans le sens propre du mot, cela est évident ; mais il a fait tout ce qui était en son pouvoir pour lui nuire, soit en France, soit, surtout, auprès de ses concitoyens genevois Ce fut peut-être de bonne guerre, mais enfin il ne faudrait pas proclamer Voltaire le

plus pacifique, le plus bienveillant des hommes, alors que Rousseau serait un gêneur, un malotru, passant son existence à « attraper » les gens. Cette thèse de l'innocence de Voltaire me paraît bien difficile à plaider.

Par contre, que le citoyen de Genève ait eu quelques raisons de se croire vertueux, M. Maugras ne peut l'admettre. Et voilà qu'à cette seule idée les calomnies reprennent de plus belle :

« Vertueux ! l'homme qui a mis ses cinq enfants à l'hôpital, qui a vécu toute sa vie en concubinage, qui séduisait les maîtresses de ses amis ! Vertueux ! l'homme qui, pour venger des griefs personnels, soulevait la guerre civile dans sa patrie, l'homme qui a fait de l'ingratitude la règle unique de sa vie et qui, dans son délire orgueilleux, s'est cru au-dessus de tous les devoirs afin de n'en remplir aucun ! Vertueux ! l'homme qui a trahi et diffamé tous ses amis ! »

Vraiment l'on croit rêver en trouvant encore pareils lieux communs en 1886, dans le volume d'un érudit et d'un observateur minutieux.

Ah ! combien Paul Albert voyait plus juste quand il écrivait à ce sujet : « Ce n'est pas à la critique à assigner des rangs de vertu. »

Eh bien ! oui, ne vous en déplaise, Jean-Jacques fut vertueux, si l'on veut bien, encore une fois, se placer à son point de vue de nature. Il eut, comme tout être humain, des vices, et fut loin d'être exempt de fautes, mais il ne commit pas de bassesse, il vécut en dehors des compétitions humaines ; jamais, pour parvenir, il ne porta préjudice à qui que ce soit ; la science de l'intrigue resta, pour lui, un livre fermé. Il put manquer à ses devoirs comme membre du corps social, l'homme resta propre, exempt de toute souillure, ayant cette fierté que donne la conviction de ne jamais s'être livré à certaines de ces actions hon-

teuses flétries par la conscience et si généreusement admises par la corruption sociale.

Dans une chambre où vivraient cinquante personnes, l'air serait vite vicié et deviendrait pestilentiel. Or, ce qui est vrai au physique l'est également au moral. Ce qui corrompt l'homme, c'est l'homme.

Et c'est pourquoi, malgré leurs faiblesses, ce sont encore les isolés, les observateurs, les renfermés en eux-mêmes qui sont les purs. Comment voulez-vous rester vertueux ou tout au moins conserver cette pureté morale que conçoit la nature, au milieu des agglomérations humaines, constituées justement sur l'intrigue, sur le principe de la fourberie, de l'hypocrisie sociales, toutes choses contraires, pour ne pas dire diamétralement opposées, aux lois naturelles. Sous prétexte de juste condescendance, d'égards dus au prochain, la société tue l'indépendance, la fierté du caractère ; sous prétexte de fraternité, elle abaisse l'individu à des promiscuités, à des attouchements sans nom.

Le malheur, c'est qu'on n'a encore voulu comprendre ni Rousseau ni le système préconisé par lui de retour à la nature, contre une civilisation artificielle, composée d'éléments factices. Or, on aura beau chercher à les ridiculiser, à les travestir, invoquer les bons mots et les plaisanteries de Voltaire, jamais le philosophe n'a eu en vue, en s'exprimant ainsi, la barbarie, la sauvagerie des premières agglomérations humaines (1). L'état de nature, c'est la vie douce,

(1) Rousseau, de son vivant déjà, se trouvait interprété de travers par des imitateurs qui n'avaient pas tenu un compte suffisant de l'exagération voulue de sa forme littéraire. A plusieurs reprises il s'élève contre eux. « Avait-il raison, » se demande Saint-Marc Girardin « de combattre ainsi l'exagération de ses imitateurs ? Oui, assurément ; il montrait par là ce qu'il avait voulu : réformer et non pas détruire, retarder les raffinements de la civilisation ; et *non pas replonger le monde dans la première barbarie*, s'opposer à la mollesse

loyale, sans supercherie, et non les compromissions honteuses des sociétés parvenues à de tels besoins factices qu'on en est à se demander si, quelque jour, on ne s'égorgera pas pour satisfaire à cette loi terrible de la concurrence vitale.

Et quant à ceux qui, au milieu des viduités de nos salons modernes, si pleins de bruit et de papotages, croiraient encore aux attaques de Diderot contre les solitaires, qu'ils méditent cette simple phrase de Villemain : « Le monde est admirable pour aiguiser l'esprit, pour donner de *l'esprit* ; mais l'inspiration durable, le génie veulent la solitude. Hors d'elle, rien de grand, etc... (1) »

Si l'on n'a pas compris ou si l'on a falsifié à dessein ce que préconisait Rousseau, a-t-on mieux compris l'homme ? J'en doute. Le philosophe de Genève est double, il porte en lui deux civilisations différentes. Impossible de le connaître, et même de l'étudier, si l'on ne possède tous les secrets de cette dualité d'origine.

Ceci, M. Maugras paraît l'avoir entrevu lorsqu'il écrit : « Non seulement par son infirmité, mais encore par sa nais-

et non pas introduire la grossièreté. » C'est ainsi que l'académicien répond victorieusement à cette stupide accusation, si souvent formulée, de retour à la barbarie. Cette opposition entre l'état de nature et l'état de civilisation est une des thèses les plus chères au XVIII[e] siècle. Restif ne dit-il pas (*Monsieur Nicolas*, année 1757) : « Dès que l'homme est policé, il a des goûts factices. »

() Géruzez, dans son *Histoire de la littérature française* (Paris, librairie académique Didier), insiste également sur les avantages de la retraite. « Remarquons en passant, » dit-il, « et pour qu'on y réfléchisse, cette fécondation de l'intelligence par la solitude. Quatre grands écrivains ont laissé, au XVIII[e] siècle, des monuments durables, et le nom de chacun d'eux rappelle une retraite illustrée par leurs travaux. Le château de la Brède raconte la gloire de Montesquieu ; Montbar parle de Buffon ; Cirey de Voltaire, et on ne sépare plus du nom de Rousseau celui de la vallée de Montmorency. » — Il est bon de rappeler que Chamfort s'est montré, par moments, plus misanthrope que le philosophe de Genève.

sance, Rousseau semblait prédestiné à l'hypocondrie. Bien des Génevois, en effet, sont sujets à une mélancolie maladive qui empoisonne leur vie et devient fréquemment héréditaire. » Et pour ne point être accusé de prêter à plaisir à un peuple voisin des défauts imaginaires, il s'appuie sur l'autorité d'un écrivain de même race, le pasteur Gaberel, qui, dans son volume *Rousseau et les Génevois*, dit que beaucoup de ses concitoyens voient leurs meilleures années absolument détruites par cette fatale pensée : *tout le monde m'en veut.*

Il y a là, en effet, une prédisposition naturelle au laisser aller, au découragement, au fatalisme de cette espèce de mauvais sort jeté sur l'individu, —prédisposition qui se retrouve encore de nos jours chez nombre de Génevois facilement irritables, peu enclins à prendre la vie sous son bon côté, — et conséquence, très certainement, de l'air ambiant, de la situation du pays en Europe, de la forme du culte.

Rousseau, qu'on le remarque bien, a des hauts et des bas ; des éclairs de génie et des affaissements subits. Travailleur infatigable, un rien l'impressionne et l'arrête. Non pas, comme on l'a faussement avancé, qu'il ne soit propre à subir la fortune contraire, mais un des inconvénients de la solitude est qu'elle ne permet pas toujours de porter avec une égale tranquillité d'esprit le fardeau de la vie.

Parfaitement logique en cela avec les principes qu'il essaie de faire prévaloir, Rousseau obéit bien plus à la voix de la nature qu'aux préceptes de la sagesse de la science de la vie. Il va toujours droit devant lui et ne sait pas biaiser : un rien, une idée noire qui lui passe à travers le cerveau, fait qu'il éclate ; d'où les brouilles subites, d'où les coups de tête. Qu'il me soit permis, à ce propos, de reproduire ici la très intéressante page publiée par M. le professeur Eugène Ritter, — un de ceux qui ont le plus fait pour la connaissance de notre philosophe — dans son

récent opuscule : *Nouvelles recherches sur les Confessions et la correspondance de J.-J. Rousseau.*

Jamais, ces brusqueries, ces éclats, ces façons de partir en guerre contre le genre humain, ce côté *bougonneur, ronchonneur* de l'individu n'ont été établis par des faits aussi précis. Partant de cette irréparable sottise qui brouilla Rousseau avec la meilleure amie qu'il ait eue, — l'échange de billets, puis l'entrevue avec Mme d'Épinay, — M. Ritter écrit :

« Rousseau venait, pour la première fois, de mettre au jour une des plus fâcheuses particularités de son caractère : *le tic de la brouillerie violente.* Énumérons les explosions successives qui témoignent de ce défaut essentiellement génevois. Rousseau rompit en visière successivement :

1° A Mme d'Épinay, dans la journée des cinq billets, au commencement de l'été de 1757 ;

2° A Diderot, par une note de la « Lettre à d'Alembert » qui parut à Paris le 2 octobre 1758 ;

3° Au docteur Tronchin, par une lettre encore inconnue, qui doit exister dans les archives de la famille Tronchin, à Genève ;

4° A Voltaire, par une lettre du 17 juin 1760 : « Je ne vous aime point, Monsieur, je vous hais » ;

5° A Mme de la Tour-Franquevitle, par une lettre du 11 janvier 1762, dont la dernière phrase, dit M. Sainte-Beuve, est une grossière injure ;

6° A la République de Genève, par la lettre du 17 mai 1763, au syndic Favre ;

7° A Moultou, par une lettre du 16 octobre 1763, dans laquelle il lui disait : « La robe (de ministre du Saint-Évangile) que vous portez ne peut plus que vous déshonorer » ;

8° A Mme la maréchale de Luxembourg, par une lettre du 5 juin 1764 ;

9° A Vernes (lettre à Duchesne, du 6 janvier 1765) ;

10° Enfin à Hume (lettre à Mme de Boufflers, du 9 avril 1766).

« Après le grand éclat de cette rupture, tous ceux qui soutinrent encore des relations avec Rousseau étaient avertis, et personne ne s'étonnait plus de rien. »

Et notez qu'il n'est pas question, ici, des lettres folles à ses éditeurs, à ce malheureux Duchesne, sur le compte duquel il avait émis les plus noirs soupçons. Mais les faits se trouvant ainsi classés et nettement exposés, le vrai caractère de la monomanie de Rousseau ressort d'une façon évidente. « Il a un esprit, » dit plus loin M. Ritter, « où les soupçons viennent en une nuit, comme des champignons, et en même temps une extrême inertie ; il ne fait rien pour découvrir la vérité ; il ne sait que s'effrayer, s'enfoncer dans ses idées noires, se nourrir d'épouvante, et écrire lamentablement à ses amis pour les appeler au secours. Il faut alors que ses amis s'empressent et suppléent par leur entregent, par leur zèle éclairé à tout ce qui manque à Rousseau, absolument dépourvu des qualités d'un *détective*. »

Voilà, ce me semble, une véritable photographie morale de Jean-Jacques, le portrait qui était à faire ; que nul n'avait encore tracé avec autant d'impartialité et de netteté. Peut-être eût-il fallu en accentuer les lignes, faire ressortir certaines particularités, notamment celle-ci, que Jean-Jacques, homme d'impression et de sentiment, n'était point fait pour les luttes de l'existence quotidienne, pour les démêlés de la vie, qu'il avait la conscience de faire œuvre utile à l'humanité, et qu'il ne se trouvait pas trop exigeant en demandant pour lui un peu de cette affection dont son cœur débordait ; mais il n'en reste pas moins acquis que M. Ritter a mis au point la figure toujours si complexe de Rousseau.

VII

On a souvent discuté sur les *Confessions*, on s'est souvent demandé si Rousseau avait eu tort ou raison de livrer ainsi au public les faiblesses de sa vie privée. Aujourd'hui encore, les avis sont partagés.

En commençant cette étude, j'ai mis au jour la raison qui me paraît concluante : l'humanité lui en veut d'avoir ainsi étalé des vices humains (1). Et voici qu'en terminant, en relisant tous mes auteurs *rousseauistes*, je trouve, dans Ritter comme dans Georges Sand, des impressions qui confirment pleinement mon dire.

« Rousseau, au lieu de garder ses cartes cachées, les pose toutes sur la table; ce n'est pas ainsi qu'on joue. » Qui dit cela? Ritter. Donc, c'est bien un tort, et un grand, de se disséquer ainsi, de s'exposer en une absolue nudité aux yeux de l'avenir. Et le tort n'existe, comme je le disais, que parce qu'il en rejaillit toujours quelque chose sur l'humanité.

« Il n'y a point de faute isolée, » ajoute Georges Sand (2); « il n'y a point d'erreur dont quelqu'un ne soit la cause ou

(1) Cinq hommes célèbres ont, on le sait, entrepris, poussés par des motifs différents, d'écrire leur vie, de se montrer tels qu'ils étaient : saint Augustin, Montaigne, le cardinal de Retz, Cardan et Rousseau. Les deux derniers paraissent avoir fait plus particulièrement le sacrifice de leur amour-propre, en avouant des actions avilissantes. L'œuvre de Cardan, que Villemain appelle « un charlatan de génie », après avoir excité en Europe la plus vive surprise, fut vite oubliée et sans être jamais sortie d'un cercle restreint de savants et de littérateurs.

(2) *Histoire de ma vie*, tome I. Calmann Lévy, éditeur.

le complice, et il est impossible de s'accuser sans accuser le prochain, non pas seulement l'ennemi qui nous attaque, mais encore parfois l'ami qui nous défend. »

Et le grand penseur féminin, tout plein d'estime et de sympathie pour Jean-Jacques, se demande si chercher des torts puérils et raconter des fautes inévitables peut être de quelque utilité, surtout quand on révèle « des fautes ignorées afin d'avoir le droit de repousser des calomnies publiques ».

« La plupart de nos fautes, à nous autres, honnêtes gens, ne sont rien de plus que des bêtises, et nous serions bien bons de nous en accuser devant des gens malhonnêtes qui font le mal avec art et préméditation. Le public se compose des uns et des autres. C'est lui faire un peu la cour que de se montrer pire que l'on est, pour l'attendrir ou pour lui plaire.

« Je souffre mortellement quand je vois le grand Rousseau s'humilier ainsi et s'imaginer qu'en exagérant, peut-être en inventant ces péchés là, il se disculpe des vices de cœur que ses ennemis lui attribuaient. Il ne les désarma certainement pas par ses *Confessions*. »

Bref, pour Georges Sand comme pour la plupart des écrivains, favorables ou non à l'œuvre du philosophe, la pénitence publique ne sert à rien, et cette manière de s'accuser manque d'humilité, surtout quand on y mêle, comme l'a fait Rousseau, et comme le ferait tout autre à notre époque où l'apologie individuelle est un besoin, des préoccupations purement personnelles (1).

(1) Il a été souvent parlé, en ces derniers temps, des *Mémoires intimes* de Restif de la Bretonne, parus en 1796 sous le titre de : *Monsieur Nicolas ou le Cœur humain dévoilé*, et réimprimés depuis par MM. Liseux et Belin, en 14 vol. à 3 fr. 50. Restif, on le sait, n'a jamais écrit qu'un livre sous les titres les plus différents, l'histoire de sa vie, de ses impressions, de ses amours, de ses aventures, de ses idées. M. Alcide Bonneau estime que ni les *Confessions* de

Je ne chercherai pas à établir, pour la vingtième fois, une comparaison quelconque entre saint Augustin et Jean-Jacques, vu que toute comparaison de cette espèce me paraît puérile et sans portée. Quels rapports peut il exister entre le chrétien des âges héroïques et le philosophe qui, luttant dans un milieu frivole et incrédule, veut donner à la société des bases plus solides, plus pures. Qu'il y ait plus d'humilité dans saint Augustin, cela est de toute évidence, cela ne demande même pas à être démontré. Ce sont les mœurs de l'époque qui veulent cet état d'âme. L'un écrit pour un peuple de persécutés dont il faut soutenir la foi; l'autre jette le cri d'alarme et, avec un art passionné, lance à l'humanité ses souillures, ses petitesses,

Rousseau ni les *Mémoires* de Casanova n'ont un plus grand accent de sincérité, ni une plus grande intensité de vie Soit. Seulement Restif nous fait assister à tous les débordements de sa nature essentiellement sensuelle, sans avoir jamais eu en vue la moindre idée de confession.

Peut-être au point de vue de la franchise du vice avoué, naïveté ou impudence, comme on voudra, — y aurait il plus de rapports entre les *Confessions* de Jean-Jacques Bouchard (la similitude des prénoms est, ici, assez singulière), ce Parisien de la première moitié du XVIIe siècle, que M. Liseux vient également de réimprimer, et les *Confessions* de Rousseau. Les confessions de Bouchard donnent en effet des détails fort scabreux sur ses mœurs d'écolier et sur celles de ses camarades, ainsi que des détails plus que piquants sur ses amours.

Dans son avertissement-préface à ce curieux volume, M Alcide Bonneau dit : « Lorsque Rousseau écrivait son fameux préambule, la plume lui serait tombée des mains, si quelqu'un lui avait mis sous les yeux le manuscrit de Bouchard. Avec quelle surprise et quel désappointement il aurait vu qu'un Jean-Jacques complètement inconnu s'était, bien avant lui, avisé de dévoiler son intérieur et de montrer un homme dans toute la vérité de la nature ! »

Qu'il y ait encore plus d'ingénuité chez Bouchard; qu'il n'ait jamais songé à nous peindre les mouvements du sublime; qu'il ait traduit on ne peut mieux tous les sentiments qu'inspirent « la ruse, la vanité, la poltronnerie, la friponnerie », je le crois volontiers, mais chez Bouchard comme chez Restif, il y a une recherche constante de l'érotique qui n'existe pas chez Rousseau.

ses malheurs, forçant la postérité à admirer en lui un esprit supérieur dont le mécontentement provient pour beaucoup du fait que la société au milieu de laquelle il vivait n'a pas voulu se laisser façonner par lui. Beaucoup appellent cela un orgueil illimité. J'appellerai cela, tout simplement, la juste conscience de la valeur que nous sentons en nous. Et le tort de Rousseau n'est point de s'être confessé, de nous avoir montré un martyr à la poursuite d'un idéal, mais bien de *ne* pas avoir compris que ses malheurs étaient la résultante de son propre caractère; que s'il ne s'imposa point à ses contemporains, c'est parce qu'il lui manquait et l'habileté et le savoir-faire; parce que, vis-à-vis du monde comme vis-à-vis des individus, il ne connut jamais que les moyens violents et heurtés par lesquels on blesse sans convaincre, je veux dire sans s'imposer, sans faire prévaloir la marque de son génie individuel.

Il y a là, du reste, des questions de temps et d'à-propos. On ne s'empare pas de l'esprit d'une société frivole qui voit en toute nouveauté une curiosité, une amusette, un sujet de distraction, comme d'une société en mouvement, en pleine ébullition révolutionnaire. L'une veut vivre sur place d'une vie toujours égale, tandis que l'autre est faite pour la marche en avant, pour les tentatives hardies, pour les enjambées à pas de géant.

Pour ma part, encore une fois, j'estime que la confession publique, qu'il s'y mêle ce qu'on voudra en fait d'orgueil ou de tout autre sentiment tenant à l'égoïsme du moi, est la seule vraie, la seule utile. L'autre n'est que la satisfaction des âmes timorées, elle échappe à tous, puisque celui-là seul qui pourrait en faire des documents humains pour l'histoire des époques et des mœurs, j'ai nommé le prêtre, est l'esclave d'un secret.

Mon sentiment est que tout, en nous, l'âme comme le corps, appartient à cette humanité dont nous sommes des

expressions agissantes. Nous pesons les cerveaux des grands morts, pourquoi la psychologie de leur état intellectuel et, par suite, l'aveu de leurs fautes, de leurs faiblesses, ne seraient-ils pas également pour nous un sujet d'étude ! Du moins, j'ai la conviction qu'il en sera ainsi lorsque l'humanité sera entrée dans sa période d'observation scientifique.

VIII

Et maintenant, je conclus, persuadé que les ennemis de Rousseau sont, aujourd'hui, ce qu'ils étaient il y a quarante ans, des gens à parti pris, ne connaissant pas l'homme, ne l'ayant jamais étudié et ne le voulant pas. Leur arme, c'est la calomnie, et l'on sait, — M. Courtat l'a démontré tout au long dans son volume : *Défense de Voltaire contre ses amis et ses ennemis*, — sous combien de faces diverses se montre la calomnie. Calomnie de l'insulte, de citation, d'insinuation, de chronologie, il y a là toute une école, tout un traité qu'il faudrait, comme le demande M. Courtat, imprimer en tête des œuvres dela plupart des polémistes qui se sont acharnés contre les grands hommes, faisant de la calomnie leur *meilleure* arme de combat.

J'ai dit que les ennemis de Rousseau n'avaient jamais désarmé. Au lendemain de l'inauguration de sa statue au Panthéon, ils sont ce qu'ils étaient après le cours si brillamment professé par Villemain. Aujourd'hui, comme il y a cinquante ans, c'est pour eux un cynique, un misérable solitaire rejeté par la société; — il y a mieux, c'est Tartufe. Ne lui reproche-t-on pas d'avoir été « un des plus

funestes ennemis du bon sens, du clair génie, de l'instinct de franchise et d'équilibre des Français »!

N'ose-t-on pas, en plein journal, le représenter comme un cabotin ayant soigné sa vogue avec une infernale habileté, à l'exemple de quelque farceur contemporain ; n'ose-t-on pas écrire : « On lui attribue des pensions, il les refuse lorsque cela doit faire du bruit ; si non, il en empoche le montant sans rien dire. »

Eh bien ! puisque la calomnie n'a pas désarmé, puisque, chaque fois que le nom du grand penseur revient sur l'eau, elle va chercher tous les lieux communs d'autrefois, j'estime que les belles paroles prononcées par Villemain, à l'ouverture de sa 26e leçon (1), n'ont rien perdu de leur actualité, et c'est pourquoi je les reproduis ici, certain qu'elles seront une nouveauté pour la génération présente :

« Lorsque je parle de Rousseau, » disait à ses auditeurs l'illustre professeur, « en mêlant à des critiques sincères l'admiration qu'il est impossible de lui refuser, on me reproche dans des écrits publics d'avoir fait l'apothéose de ce *vil*, de cet *infâme Rousseau*. Et cependant, Messieurs, vous savez je ne dis pas avec quelle sévérité (car l'expression de la conscience n'est ni de la sévérité ni de l'indulgence, elle est involontaire, elle est impérative), vous savez avec quelle conscience j'ai dit le bien, le mal, j'ai longtemps appuyé sur les erreurs qui avaient souvent obscurci, dans Rousseau, l'éclat d'une imagination forte et d'une âme naturellement portée aux choses élevées... Eh bien ! tout cela ne suffit pas. Cependant, ce n'est pas ma faute si sa parole, puissante comme le glaive et comme le feu, agitait les âmes de ses contemporains. Je ne suis pas un homme de son siècle, je ne suis pas M. de Malesherbes ; je n'ai pas,

(1) *Cours de littérature française*, par M. Villemain : XVIIIe siècle. Tome II, Paris, librairie académique Didier.

dans mon enthousiasme, corrigé secrètement les épreuves de l'*Émile;* je n'étais pas M. de Luxembourg ou le prince de Conti; je n'ai pas, malgré les préjugés du rang et les scrupules de la croyance, accueilli dans mon château J.-J. Rousseau, philosophe démocrate et libre-penseur; je n'ai point consolé ses revers, idolâtré sa gloire présente et factieuse, dit-on; c'est après soixante ans que, par curiosité, par étude, ouvrant un livre dont les pages sont encore animées d'une éloquence qui ne passera pas, je rends compte des impressions d'enthousiasme, d'étonnement, de doute, de blâme que ce livre fait naître en moi. Je vous les communique sans art; vous les jugez vous-mêmes : je ne veux ni vous imposer l'admiration, ni vous défendre la censure; je vous ai dit seulement la vérité, et c'est la vérité qu'on accuse. »

En 1889, comme en 1838, c'est la vérité qu'on accuse, et je doute fort que les applaudissements donnés sans réserve aux sages paroles de l'académicien Villemain viennent accueillir aujourd'hui ceux qui essaient à nouveau d'expliquer et de juger cet homme formidable, à la raison si imposante, à l'éloquence si communicative, à l'imagination si puissante.

Lâchement, on a profité de tous ses aveux, pratiquement on a collectionné toutes les fausses idées contenues dans ses ouvrages, et c'est ainsi que, continuant la tradition du dénigrement systématique, se forgent les diatribes et se répandent les calomnies.

Vices et sophismes de Rousseau, pudeur des contemporains, tout cela n'est que mauvais prétextes. Ce sont les vérités si hautement affirmées qui arment encore contre lui les foules égarées; c'est l'influence exercée par ce solitaire dans tous les domaines de l'organisme social qui irrite les impuissants et les esprits arriérés.

Conscience, toi qu'invoquait notre écrivain, en sa belle

langue à l'allure oratoire, conscience, juge infaillible du bien et du mal, quand viendras-tu, enfin, remettant toutes choses en place, le blâme comme l'éloge, rendre à Rousseau la place qui lui est due, dans le souvenir, à l'éternelle reconnaissance des humains ?

Puissent ces libres études y contribuer pour une bonne part !

J. Grand-Carteret.

———

II

JEAN-JACQUES ROUSSEAU

VIE ET OUVRAGES

I. Origine, jeunesse et débuts. — II. Premiers coups d'éclat de l'écrivain. — III. Les trois grands ouvrages. — IV. Persécutions, mort, derniers écrits. — V. Conclusion.

L'écrivain qui, avec Voltaire, contribua le plus à pousser la littérature du XVIIIe siècle vers la philosophie, tout en se faisant lui-même une renommée littéraire indépendante des passions des hommes et des partis, comme des controverses des doctrines, Jean-Jacques Rousseau est né à Genève, le 28 juin 1712, et mort à Ermenonville, près de Paris, le 2 juillet 1778. Sa vie, malgré beaucoup de traverses, moins longue et moins éparpillée que celle de Voltaire, mais non moins remplie, peut se suivre aisément et servir de lien à l'étude de ses ouvrages, publiés tard et concentrés dans une assez courte période. La bizarrerie et les inégalités de son caractère, les erreurs et les défaillances de sa conduite expliquent, en grande partie, les aspects si divers de son génie, les contradictions de son œuvre, les ardentes sympathies, les répugnances honnêtes et les haines intéressées dont son nom a été et reste l'immortel objet.

I

La famille de Jean-Jacques Rousseau était d'origine française, parisienne même. Un de ses aïeux, qui exerçait la

profession de libraire, ayant embrassé la religion réformée, avait dû quitter la France, au XVIe siècle, et était allé s'établir à Genève. Son père était horloger et d'une habileté renommée. Sa mère était morte, non pas en lui donnant le jour, mais quelques mois plus tard. Élevé dans la maison paternelle avec plus de tendresse que d'intelligence, il lut avec une extrême passion les romans du XVIIe siècle et les *Vies* de Plutarque, concevant un égal enthousiasme pour les chimères et pour l'héroïsme. Il avait dix ans lorsque son père avait été forcé de s'expatrier; il fut placé à Bossey, près de Genève, chez le pasteur Lambercier. Là, dans un milieu d'idées et d'affections plus conformes à son âge, il prit le sentiment de la nature et de la vie des champs. A la suite d'une punition qu'il trouvait injuste et qui l'exaspéra, il fut renvoyé à Genève chez son oncle Bernard, ingénieur. Il y resta trois ans. Placé d'abord chez un greffier, il fut jugé incapable de toute autre profession que d'un état manuel et fut mis en apprentissage chez un graveur qui le traita avec brutalité. S'efforçant en vain de tromper le sentiment de cette situation par la lecture et l'imagination, il se sentait entraîné vers des vices dont la bassesse humiliait cet esprit naguère si exalté. « Jamais, dit-il, César plus précoce ne devint plus promptement Laridon. » Il prit enfin le parti de s'y soustraire par la fuite (mars 1728) et fut recueilli par Mme de Warens, jeune veuve protestante nouvellement convertie qui devint dès lors sa bienfaitrice. Il fut envoyé à Turin, dans un hospice de catéchumènes, pour abjurer le protestantisme, avec la perspective d'obtenir de la charité catholique une situation meilleure. Les promesses ne sont pas tenues, et pour lui recommence la vie errante, avec des humiliations et des fautes que l'on ne connaît que par son témoignage et qu'il crut sans doute expier en les confessant.

Après diverses aventures, il entre chez la comtesse

de Vercellis, comme laquais, et est renvoyé pour le vol d'un ruban, aggravé d'une dénonciation calomnieuse contre une jeune servante. Il passe au service du comte de Gouvon, officier du roi de Sardaigne, et se distingue des autres domestiques en profitant des bonnes leçons de l'abbé Gaime. Il allait devenir secrétaire du fils du comte, l'abbé de Gouvon, lorsqu'il se fit congédier par suite de son engouement pour un jeune vaurien génevois, avec lequel il se remit à courir la campagne, en montrant comme curiosité une fontaine intermittente. Il retourne, en vagabondant, à Annecy où Mme de Warens lui donne de nouveau asile; puis il entre au séminaire de cette ville où un jeune prêtre, l'abbé Gâtier, prend soin de son instruction. Les abbés Gaime et Gâtier ont fourni, suivant Rousseau, les principaux traits de la figure du vicaire savoyard. Renvoyé à sa protectrice, comme « n'étant pas même bon pour être prêtre », il avait conçu un goût passionné pour la musique et, malheureusement aussi, pour un aventurier musicien qui l'entraîna à toute sorte de sottises. Audacieux et timide tout ensemble, il n'avait pas vingt ans qu'il avait déjà ébauché plusieurs romans en action sans dénouement, perdu par extravagance les ressources offertes par des rencontres bizarres et poussé jusqu'à Paris un voyage d'aventures sans résultats.

Mme de Warens, qu'il alla retrouver à Chambéry, lui ayant procuré un emploi dans les bureaux du cadastre, il le quitta pour enseigner la musique qu'il commençait à savoir, et trouva quelques leçons. L'étrange femme qui mettait tout en système, ses vertus et ses défaillances, et qui l'avait traité comme un fils, redoubla de soins et de tendresses : elle lui fit reprendre toute son éducation, le soutenant dans les études qui le rebutaient le plus, comme le latin, lisant avec lui les grands écrivains et les philosophes, de préférence ceux de Port-Royal et de l'Oratoire,

enfin se donnant toute à cette œuvre de dévouement à la fois et de faiblesse, dont Jean-Jacques devait divulguer les mystères, les hontes comme les délices. Il passa près de huit ans de cette existence heureuse, féconde en études, en rêves et en émotions dont la solitude des Charmettes, près de Chambéry, fut surtout le poétique et mémorable théâtre. Une maladie dangereuse dont il fut atteint fut suivie d'accès d'hypocondrie profonde, compliqués d'une excessive dévotion. Un voyage à Montpellier le guérit de ses vapeurs, moins par la vertu de la médecine que par l'effet d'une aventure galante. Quand il revint aux Charmettes, il ne trouva plus auprès de Mme de Warens qu'une situation inacceptable, dont il aurait bien dû épargner l'ignominie à sa mémoire, et il s'éloigna pour entrer comme précepteur chez le grand prévôt de Mably, le frère du publiciste de ce nom et de l'abbé de Condillac. Il se consacra une année à l'éducation de ses deux élèves, avec un médiocre succès et en résistant mal aux tentations de son ancienne vie, puis il essaya de rentrer aux Charmettes; mais il y retrouva les hontes dont il ne voulait être ni le témoin ni l'associé, et il les quitta sans retour, pour venir à Paris chercher la fortune à l'aide d'un système de notation musicale chiffrée dont il était l'inventeur et duquel il attendait une révolution dans la musique même. Il avait alors vingt-neuf ans.

Accueilli par Réaumur et par Fontenelle, Jean-Jacques Rousseau fut admis à lire un mémoire sur sa découverte dans la séance du 22 août 1742 de l'Académie des sciences et vit son système condamné. Tombé dans une grande gêne et empêché par la maladie de trouver un emploi, il composa, dans sa convalescence, l'opéra des *Muses galantes*, puis obtint, par l'entremise de Mme Dupin, une place de secrétaire auprès de M. de Montaigu, ambassadeur à Venise. Il la garda dix-huit mois, malgré les violences et

les avanies qui furent le seul payement de son zèle. Revenu en France plus indigent qu'il n'en était parti, il parvint à faire représenter les *Muses galantes* chez le fermier général La Popelinière et put croire un instant qu'il serait joué à Versailles. Son seul profit fut d'entrer en relations avec Grimm, Diderot, d'Holbach, Mme d'Épinay et autres notabilités des salons littéraires.

Dès cette époque, Jean-Jacques Rousseau connut à son hôtel une jeune ouvrière, Thérèse Levasseur, dont il s'éprit et qu'il associa à sa vie. Il l'épousa seulement vingt-cinq ans plus tard. Il en eut cinq enfants qu'il mit à l'hôpital, expliquant sa conduite moins par la misère que par des sophismes. « Hors d'état de les élever moi-même, dit-il, il aurait fallu, dans ma situation, les laisser élever par leur mère qui les aurait gâtés, et par sa famille qui en aurait fait des monstres. » Tristes excuses de la part de l'auteur de l'*Émile!* Il dit ailleurs que l'abandon de ses enfants fut un des remords de toute sa vie La tyrannie basse et tracassière exercée sur lui par la mère de Thérèse fut le châtiment de cette funeste liaison.

Rousseau n'avait, en ce moment, d'autres ressources que celles qu'il trouvait comme copiste de musique, son métier de prédilection, auquel le ramenait souvent son instinct d'indépendance. Mme Dupin et son beau-fils, de Francueil, le prirent pour secrétaire commun, au prix de huit cents francs par an, et l'emmenèrent, pendant l'été de 1747, à leur château de Chenonceaux, où il écrivit la comédie de l'*Engagement téméraire*. Ses relations de plus en plus intimes avec Diderot lui firent confier par celui-ci les articles de musique de l'*Encyclopédie*. Elles devaient être l'occasion d'une grande révolution dans son existence.

II

Un jour, que Jean-Jacques Rousseau allait visiter son ami, emprisonné à Vincennes pour sa *Lettre sur les aveugles*, il lut par hasard, dans le *Mercure*, l'annonce d'un concours ouvert par l'Académie de Dijon sur cette question : « Si le rétablissement des sciences et des lettres a contribué à corrompre ou à épurer les mœurs. » Si l'on en croit Diderot, ce serait lui qui aurait suggéré à Rousseau l'idée de rompre avec les lieux communs et de soutenir, comme paradoxe à effet, la thèse de l'influence corrruptrice des lettres et des sciences ; mais, suivant Jean-Jacques, la question posée avait été à ses yeux, par elle-même, une soudaine illumination. « Je vis, dit-il, un autre univers et je devins un autre homme. » La route de Vincennes, était, pour lui, un vrai chemin de Damas. Sur-le-champ, il écrivit au crayon la fameuse prosopopée de Fabricius. Il arrivait tout d'un coup à la pleine conscience de toutes les idées exagérées ou exclusives qui avaient jusque-là fermenté en lui à l'état de sentiments. Au nom de la nature, il se déclarait contre la société elle-même, contre les sciences et les arts, contre la civilisation entière. Obéissant à un instinct de révolte longtemps comprimé contre les idées reçues et les règles établies, il s'abandonnait à l'empire d'un sentiment personnel et passionné, en prenant pour guide cette lueur de vérité qui est au fond du paradoxe.

Le *Discours* de Jean-Jacques Rousseau fut couronné par l'Académie de Dijon, et son succès l'engagea d'une façon définitive dans une lutte en règle contre la civilisation

qu'il accusait de tous les vices des hommes et de ses propres lâchetés. Le fermier général Dupin lui offrit alors chez lui une place de caissier. Il refusa, par conscience sans doute de son inaptitude, et résolut de rompre avec le monde, les habitudes extérieures et le costume même de la société mondaine, déclarant qu'il n'exercerait plus d'autre métier que celui de copiste, et se soumettant, malgré toutes les récriminations de la famille de Thérèse, à une systématique austérité. Les observations de ses amis contre les résolutions bizarres de cette misanthropie de parti-pris, où l'on ne vit que de l'orgueil et où l'hypocondrie, la névrose avait une grande part, lui parurent l'effet d'un système universel d'hostilités contre sa personne; il y répondit par un sentiment d'universelle défiance, et de là le malheur de sa vie : malheur qui ne fera que grandir en même temps que son génie et sa gloire.

Rousseau avait trente-huit ans, lorsque son premier *Discours* le fit sortir de son obscurité. Il dut d'abord à ce succès littéraire un triomphe musical. Le roi voulut entendre un opéra d'un aussi célèbre écrivain. Le *Devin du village* eut, à Versailles et à Paris, un succès d'enthousiasme. Le philosophe en profita pour mieux marquer la rigueur de ses nouveaux principes; il affecta d'assister en tenue négligée à la représentation de la cour et voulut rester copiste de musique. Il se jeta, avec Grimm, dans la fameuse querelle entre les partisans de Rameau et ceux de la musique italienne, et se déclara pour cette dernière dans sa *Lettre sur la musique française* (1753), qui accrut sa réputation en excitant contre lui d'incroyables fureurs. La même année, sa comédie de *Narcisse ou l'Amant de lui-même*, en un acte et en prose, rebutée jusque là par les comédiens, était jouée au Théâtre-Français et lui valait un échec.

L'auteur devait se relever avec éclat, à propos d'un

second concours académique, par son *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes* (Amsterdam, 1755, in-8), qui, sans être couronné, fit non moins de bruit et avait plus de portée que le premier. S'attaquant de nouveau à la société, il mettait à nu les vices de sa constitution et leurs conséquences. Il combattait avec la même ardeur la noblesse, la royauté de droit divin et les prétendues convenances sociales. Il s'en prenait aux fondements mêmes des institutions, en rapportant tout le mal à la propriété. « Le premier, dit-il, qui, ayant enclos un terrain, s'avisa de dire : *ceci est à moi*, et trouva des gens assez simples pour le croire, fut le vrai fondateur de la société civile. Que de crimes, de guerres, de meurtres, que de misères et d'horreurs n'eût point épargnés au genre humain celui qui, arrachant les pieux ou comblant le fossé, eût crié à ses semblables : « Gardez-vous d'écouter « cet imposteur ; vous êtes perdus si vous oubliez que les « fruits sont à tous et que la terre n'est à personne. » Opposant pour la seconde fois la nature à la civilisation, Rousseau prétendait que celle-ci rend l'homme malheureux et coupable, tandis que le sauvage, l'homme primitif, est bon, libre et heureux. « Vous nous donnez envie de marcher à quatre pattes, » disait Voltaire à l'auteur, sans arrêter par cette ironie le goût naissant du siècle pour ces erreurs ou ces exagérations.

On peut considérer comme un plaidoyer de plus contre la civilisation la *Lettre à d'Alembert contre les spectacles*, à propos de l'article *Genève* dans l'*Encyclopedie*. C'est, en quelque sorte, le pendant du manifeste de Bossuet contre le théâtre. Il est curieux de voir, non seulement un auteur d'opéra et de comédies lancer un décret de proscription contre les représentations dramatiques, mais encore l'écrivain qui a porté la passion à l'excès dans tous les genres littéraires, s'élever contre celui où la passion a le

plus naturellement sa place De cette lettre contre les spectacles Rousseau fait une étude complaisante de critique dramatique. Il y rend compte particulièrement du théâtre de Voltaire et discute chacune de ces pièces, dont le mérite littéraire lui paraît rendre les séductions de la scène plus dangereuses. A cette époque, il en était encore aux polémiques courtoises avec le philosophe de Ferney, qu'il prenait à partie dans ses lettres sur le poème de la *Loi naturelle et le Désastre de Lisbonne*. Peu à peu, il s'aigrit contre lui et ne le distingua de ses innombrables persécuteurs de la « coterie holbachienne » que pour l'accuser de former, avec d'Alembert et Hume, un des triumvirats qu'il voyait successivement à la tête des conspirations contre sa personne.

III

Établi par Mme d'Épinay à l'Ermitage, sur la lisière de la forêt de Montmorency (avril 1756), Jean-Jacques Rousseau vivait partagé entre de charmantes rêveries dans une belle solitude, les tracasseries quotidiennes d'un intérieur vulgaire, les craintes plus ou moins chimériques d'inimitiés encore assez inoffensives et l'enchantement de sa passion pour Mme d'Houdetot, la belle-sœur de Mme d'Épinay : passion attardée qui lui avait envahi la tête, le cœur et les sens. C'est dans ces conditions qu'il composa le roman de *Julie ou la Nouvelle Héloïse* (Amsterdam, 1760, 6 vol. in-12), qui mit le sceau à sa popularité d'écrivain.

Ce n'était pas seulement une histoire d'amour, très simple de composition et très sobre d'incidents, où la sensibilité s'épanchait en flots d'éloquence, parfois de déclama-

tion ; c'était, dans la pensée de l'auteur, un moyen de réformation sociale, une satire, une leçon à la fois et un modèle offerts à ses contemporains. « J'ai vu les mœurs de mon temps, dit-il, et j'ai publié ces lettres ; que n'ai-je vécu dans un siècle où je dusse les jeter au feu ! » Singulier ouvrage de moralisation dont l'auteur, avec son exagération ordinaire, dit que « celle qui en osera lire une seule page est une fille perdue », et qui, toujours suivant l'auteur, « doit déplaire aux libertins, aux dévots, aux philosophes, choquer les femmes galantes et scandaliser les honnêtes femmes. » Malgré des sentiments hors de nature, également guindés dans la passion et dans la vertu, malgré la tension ou l'emphase du style, la *Nouvelle Héloïse* a pris place parmi les œuvres les plus populaires des temps modernes, et son héroïne parmi les créations impérissables de la fiction littéraire. La supériorité et l'originalité de l'écrivain éclatent particulièrement dans le paysage où, prédestiné à faire école, il porte une vérité, une poésie inconnues jusque-là.

Brouillé avec Mme d'Épinay et, par contre-coup, avec le poète Saint-Lambert et Diderot, Rousseau l'était déjà avec le jaloux et vindicatif Grimm, et, à en juger par les correspondances du temps, il commençait à être poursuivi de haines véritables, provoquées par son talent et ses succès, autant que par son humeur fantasque et ombrageuse. Mme d'Épinay l'avait brusquement renvoyé de l'Ermitage, et il s'était retiré à Montlouis-sous-Montmorency, n'acceptant que d'une façon provisoire l'hospitalité du maréchal de Luxembourg. Malgré sa haine contre l'aristocratie, il se voyait recherché et, à l'occasion, protégé par elle. Par amitié pour le maréchal, le directeur de la librairie, Malesherbes, lui témoignait de l'intérêt et favorisait la publication et la circulation de ses livres. Rousseau devait voir sous ce patronage même un piège et, dans

les facilités accordées pour l'imprimer, des machinations destinées à le perdre. Quoi qu'il en soit, Malesherbes lui offrit de collaborer au *Journal des savants*, ce que Jean-Jacques refusa, comme une sorte d'esclavage auquel il préférait son métier de copiste. Ce fut au milieu de ces inquiétudes et de ces relations si troublées qu'il publia coup sur coup les deux livres qui achèvent de marquer sa place, dans son siècle, comme politique et comme philosophe, et, dans l'histoire littéraire, comme écrivain : *Du Contrat social ou Principes du droit politique* (Amsterdam, 1762, in-12), et *Émile ou de l'Éducation* (Amsterdam, La Haye, Paris même année, 4 vol. in-12 et in-8).

Le *Contrat social* n'est que le développement et la mise en système des idées du *Discours sur l'inégalité des conditions*. « L'homme est né libre, et partout il est dans les fers : » voilà le principe et le fait qui servent de point de départ. La servitude de l'homme né dans la liberté et pour la liberté vient de la société qu'il s'agit de constituer de manière à conserver le plus possible de l'indépendance primitive. Rousseau croit y arriver par l'organisation de la souveraineté nationale, dont il trouve moyen de faire un instrument de despotisme plus oppressif que les législations les plus tyranniques de l'antiquité. Au rebours de Montesquieu, qui contrôle sans cesse les principes par les faits, il part de principes absolus et en déduit les conséquences avec une rigueur géométrique, ne tenant compte ni de l'histoire, ni de l'expérience, ni de l'économie politique. Il imagine, par la seule force de la méditation, une machine simple et puissante, dont il combine les rouages, sans préoccupation de la nature, des facultés, des aspirations des êtres qu'elle doit entraîner dans ses mouvements. Jamais la liberté n'eut moins de place que dans cette prétendue restauration de la liberté naturelle. L'État est tout, l'individu n'est rien qu'un élément soumis, corps et âme, à l'inflexible justice et à

l'infaillible sagesse du peuple ; celui-ci fait la morale et la religion, comme il fait les lois. Celui qui ne croit pas aux dogmes décrétés par le législateur doit être banni de l'État ; celui qui, les ayant reconnus, cesse d'y croire, sera puni de mort. Car rien ne doit rompre l'unité sociale.

Si l'*Esprit des lois* a inspiré le grand mouvement d'affranchissement qui aboutit, avec la Constituante, à la Déclaration des droits de l'homme, le *Contrat social* est le préambule de la politique absolutiste de la Convention. Il donne la théorie ; Robespierre et les Jacobins se chargeront de la pratique. Le style, contenu par la méthode, est d'une netteté, d'une rigueur, d'une précision mathématique. Dégagé, par exception, des entraînements oratoires familiers à l'auteur, il a quelque chose d'inflexible et d'impassible comme la pensée, et ne comporte d'autre mouvement que celui de la déduction logique. Jean-Jacques Rousseau a subi, pour la forme plus que pour le fond, l'influence de Montesquieu. Ajoutons que le *Contrat social* n'était qu'un extrait d'un ouvrage beaucoup plus vaste, les *Institutions politiques* que l'auteur eut longtemps sur le chantier et qu'il détruisit, n'ayant pas le loisir de l'achever.

L'*Émile* est le monument le plus complet de la philosophie de Rousseau. Sous prétexte d'éducation, il reprend à leur origine même les principes de la religion et de la morale, et les suit dans toutes leurs applications à la vie humaine et à la société. L'idée mère est celle que les précédents ouvrages nous ont déjà fait connaître ; c'est que l'homme est naturellement bon et que la société le déprave. « Tout est bien, sortant des mains de l'auteur des choses ; tout dégénère entre les mains de l'homme » : tels sont les premiers mots du livre. L'éducation ordinaire est l'instrument de cette dépravation ; elle substitue nos préjugés et nos vices acquis à la rectitude originelle de la nature. La seule bonne éducation est « l'éducation négative », qui ne

donne pas les vertus, mais prévient les vices ; qui n'apprend pas la vérité, mais préserve de l'erreur. « Il faut, dit-il, former de bonne heure une enceinte autour de l'âme de l'enfant, poser une barrière. » Toute influence étrangère étant écartée ou paralysée, il faut laisser l'enfant grandir et se développer dans sa liberté naturelle. Isolé et livré à lui-même, il inventera successivement les arts, les sciences, la religion et la morale ; il apprendra à connaître le monde, il trouvera Dieu. Chacun aura donc à refaire pour son propre usage l'œuvre des siècles, à reconquérir par lui-même tout ce qu'il y a de légitime dans les acquisitions de l'humanité ! Cet isolement de la société et de ses traditions, des progrès que celles-ci résument ou des erreurs qu'elles transmettent, est une chimère que, par une contradiction flagrante, le précepteur d'Émile abandonne presque constamment dans la pratique. Préoccupé de l'enseignement que chaque événement de la vie peut contenir, sa prévoyance assidue dispose autour de son élève tous les incidents, toutes les rencontres, pour en faire sortir une notion scientifique ou une leçon morale ; il n'est lui-même qu'un instrument de transmission des influences sociales, seulement il les transmet à point voulu et dans une mesure savamment calculée pour les convenances du système. Il ajourne, par exemple, jusqu'à dix-huit ans le moment d'ouvrir l'intelligence aux idées religieuses. Émile n'a pas encore entendu prononcer le nom de Dieu, quand son précepteur le conduit, aux premières lueurs du jour, sur les plus belles cîmes des Alpes, pour qu'il puise la révélation de l'être divin dans les magnificences de la nature. Tout le système religieux qu'une telle éducation comporte se résume dans les admirables pages de la *Profession de foi du vicaire savoyard*, où l'affirmation, alors suspecte et dangereuse, de la loi naturelle est rachetée par un pompeux éloge de l'Évangile. Dans le cadre du système le plus arti-

ficiel qui se puisse imaginer, se développent tour à tour, avec une égale éloquence, les paradoxes les plus étranges et les plus justes observations, les excentricités de parti-pris et les réformes les plus sensées On se sent partout en présence d'un penseur et d'un écrivain qui propage les idées moins par la vérité que par le sentiment et s'adresse moins « à la raison qu'à la passion ».

IV

Ce fut la passion qui répondit. Si le livre fit plus qu'aucun autre d'ardents prosélytes, il suscita d'acharnés persécuteurs. En vain plusieurs des innovations éducatrices de l'*Émile* devaient être rapidement adoptées par la mode et passer dans nos mœurs ; en vain ses principales idées allaient devenir le point de départ de toute une pédagogie européenne traduisant ses ardentes inspirations en doctorales théories et les dissimulant plus ou moins sous une phraséologie pédante; en attendant, une bruyante et universelle réprobation atteignait l'œuvre et l'écrivain. On a remarqué ce contraste : les précédents ouvrages de Jean-Jacques, qui blessaient ouvertement la morale établie, ébranlaient les gouvernements, sapaient les bases même de la société, avaient paru sans scandale ; l'*Émile*, avec ses appels éloquents aux vertus de la famille et ses protestations au nom de la conscience contre l'athéisme et le matérialisme du siècle, souleva partout des tempêtes. Dès le milieu de juin 1762, le Parlement de Paris ne se borna pas à censurer le livre et à le condamner au feu, il lança un décret de prise de corps contre l'auteur à qui le maréchal de Luxembourg fournit les moyens de fuir. Les mêmes condamnations fu-

rent portées à Genève, avant même qu'un seul exemplaire de l'*Émile* y fût arrivé. Quelques jours après, l'ouvrage était solennellement brûlé en place publique.

Proscrit de ses deux patries, Rousseau trouva une retraite à Motiers-Travers, dans la principauté alors prussienne de Neuchâtel, dont le gouverneur, lord George Keith, le reçut avec bonté; mais les intrigues et les haines l'en chassèrent bientôt; la population soulevée faillit le lapider. Il passa dans l'île de Saint-Pierre, au milieu du lac de Bienne, avec la permission du Sénat de Berne qui, deux mois plus tard, lui intima l'ordre d'en sortir. Il fut sur le point de se rendre dans l'île de Corse pour laquelle Paoli lui avait demandé de rédiger un projet de constitution, puis il prit à contre-cœur la route de Berlin. Sur les instances de l'historien Hume, il revint sur ses pas et consentit à aller s'établir en Angleterre; il s'arrêta, en passant, à Paris où sa présence fut tolérée quelques semaines, et partit pour Londres au mois de janvier 1766. Installé dans un village du Staffhordshire, il y fut encore l'objet d'attaques dans lesquelles son esprit soupçonneux crut voir la main même de Hume, complice de ses ennemis, et, quinze mois après, il revenait en France, sous la protection du prince de Conti, en prenant le nom de Renou. Après quelque séjour au château de ce prince, près de Gisors, il alla se réfugier au fond du Dauphiné. Enfin, se sentant toujours entouré de persécutions et de haines que ses précautions ne pouvaient tromper, il résolut de reprendre son nom et de rentrer à Paris. Il y passa, dans la rue Plâtrière, qui depuis a porté son nom, sept années d'une existence assez triste, malgré les hommages d'une croissante popularité. Au commencement de 1778, le marquis de Girardin lui offrit, dans sa terre d'Ermenonville, une retraite où, quelques mois plus tard, il mourut presque subitement. On prétendit qu'il s'était tué lui-même d'un coup de pisto-

let, après avoir pris préalablement du poison ; mais aucun témoignage direct ne confirme l'hypothèse d'un suicide, démentie d'ailleurs par l'autopsie et les circonstances de l'inhumation. Il mourait plein de jours, s'il est vrai, comme il le dit lui-même, que « l'homme qui a le plus vécu est celui qui a le plus senti la vie ». Au mois d'octobre 1794, ses cendres furent solennellement transférées d'Ermenonville au Panthéon, d'où elles ont été clandestinement enlevées aux premiers jours de la Restauration.

Au milieu des derniers orages de cette destinée errante, des persécutions réelles, des terreurs et des soupçons qui les aggravaient, Jean-Jacques Rousseau avait publié un certain nombre d'écrits. Plusieurs sont consacrés à la défense de ses idées et de ses ouvrages, notamment sa *Lettre à l'archevêque de Paris*, Christophe de Beaumont (1763, in-8), réponse hautaine à de violentes injures, et ses *Lettres écrites de la montagne* (Amsterdam, 1764, 2 vol. in-12), provoquées par les *Lettres écrites de la campagne*, du procureur général genevois J.-R. Tronchin, et véritable monument d'une polémique où les philosophes et les théologiens prirent une part ardente. Il écrivait et publiait aussi de nouveaux essais littéraires, tels que : *De l'Imitation théâtrale* (1764, in-12) ; un mélodrame, *Pygmalion*, mis en vers par Berquin ; un discours sur *la Vertu la plus nécessaire aux héros* (Amsterdam, 1769, in-8) ; plusieurs suites de *Lettres*. Il réunissait ses articles sur la musique et éditait son *Dictionnaire de musique* (Genève, 1767), dont un musicographe moderne a dit beaucoup de mal en lui empruntant des centaines d'articles.

Rousseau composait, en outre, d'assez nombreux ouvrages qui ne furent publiés qu'après sa mort : le *Lévite d'Éphraïm*, poème en prose, en quatre chants, dont le sujet horrible est traité avec grâce et simplicité, et l'un des ouvrages que l'auteur chérissait le plus, peut-

être parce qu'il l'avait écrit dans ses plus mauvaises heures; *Émile et Sophie ou les Solitaires,* suite de l'*Émile*, destinée à montrer l'élève de l'éducation philosophique aux prises avec les difficultés et les douleurs de la vie; les *Considérations sur le gouvernement de Pologne*, et, pour finir, le plus étonnant de ses ouvrages : les *Confessions*, complétées par les *Rêveries du promeneur solitaire*, sorte de journal de ses pensées pendant ses dernières années.

Les *Confessions*, qui restent la principale source des études biographiques sur J.-J. Rousseau, sont le récit de sa vie entière, suivie, à travers toutes ses relations sociales ou littéraires, jusque dans le détail des incidents les plus minimes. C'est pourtant moins encore l'histoire des faits que de ses sentiments et de ses pensées. L'auteur met à nu toute son âme et tourne contre lui-même une véritable fureur d'analyse. Dans des accès de sincérité ou de cynisme, il avoue, il détaille ses faiblesses, ses fautes, ses hontes; mais en se confessant lui-même, il fait la confession des autres, et son génie d'écrivain voue à d'éternels souvenirs les défaillances, les turpitudes mêmes des personnes qu'il a trouvées sur son passage et qui ont eu le malheur de le trop aimer. L'historien génevois Senebier regrette que les amis de Rousseau n'aient pas supprimé les *Confessions*, le plus dangereux de ses livres, comme le plus séduisant : dangereux surtout contre lui-même, puisque les faits qu'on reproche le plus à sa mémoire ne sont connus de la postérité que par son propre témoignage. Les *Confessions*, écrites en deux parties, dont la seconde, d'après les intentions de l'auteur, ne devait paraître qu'en l'année 1800, furent données au public avec les *Rêveries*, trois ans après sa mort, et rapidement complétées (Genève, 1782, 4 vol. in-8; Paris, 1790, 7 vol. in-8 et in-12 ; 1798, 4 vol. in-12).

V

Rousseau est, avec Voltaire, l'une des deux figures qui dominent le XVIIIe siècle et semblent le partager. Il n'est guère d'écrivain qui ait exercé une action plus puissante, plus étendue, plus diverse ; car son influence est aussi mêlée de bien et de mal que sa vie elle-même et ses ouvrages. Il est superflu de revenir sur les contradictions entre l'homme et l'écrivain, et, dans l'écrivain, entre les sentiments et les idées, le but et les moyens, les théories et la mise en œuvre : une lecture superficielle suffit à les saisir, et elles ressortent même des résumés et des analyses qui précèdent. Remarquons surtout combien Rousseau diffère de la plupart des philosophes de son temps, qui ne virent jamais en lui qu'un allié suspect, souvent un ennemi. Tandis que ceux-ci sont tout entiers à l'ardente tâche de battre en brèche la religion du passé et de détruire l'ordre politique et social qui repose sur elle, il éprouve le besoin de reconstruire, au milieu des ruines déjà faites, une société nouvelle où l'homme régénéré soit à la fois meilleur et plus heureux. Il en trace le plan de toutes pièces avec autant d'imagination que de logique et de sentiment. Après les grands rêveurs philosophes, les Platon, les Thomas More, les Fénelon, il ouvre la voie, il donne l'élan à tous les utopistes modernes. Au lieu de l'humanité telle qu'elle est, telle que l'ont faite, au jour le jour, les nécessités de l'histoire et de la vie, il lui faut un homme nouveau pour la société de ses rêves, et il fait l'un aussi chimérique que l'autre, et tous les deux conformes à son idéal. Lui qui n'a

pas toujours tenu compte des devoirs vulgaires et qui s'accuse indiscrètement de tant de bassesses, il veut façonner et soumettre d'autorité tous les hommes à la plus régulière et à la plus haute perfection. L'enthousiasme de la vertu et l'ardent désir de faire par elle le bonheur de ses semblables, tel qu'il l'a conçu, l'animent, le conduisent et l'égarent. Il demande à des systèmes de politique et de philosophie sociale la satisfaction de ses aspirations de moraliste et de philanthrope; il a foi dans les créations de sa raison et de son imagination, et son amour du bien suffit à justifier à ses yeux ses paradoxes sur l'état de nature, ses théories décevantes en faveur d'une égalité chimérique ou mal comprise, les flottantes révélations de sa sensibilité religieuse.

Au service de ses idées personnelles qui, outre la part de vérité qui leur est propre, répondaient à certains entraînements de notre caractère national, il apporte la magie d'un style d'un genre nouveau, une éloquence toute de mouvement et de passion, savante et émue, factice et personnelle, pompeuse et colorée, d'une puissance irrésistible.

Il possède le sentiment, presque inconnu jusque-là, des beautés de la nature, et donne à la prose descriptive une vertu sympathique qui fait défaut à la froide élégance des innombrables poètes didactiques de son temps. Il y joint le don de l'observation et de l'analyse psychologique; il a ce quelque chose d'intime et de douloureux, si différent de la sérénité des précédents âges littéraires, et qui fait pressentir la littérature à la fois plus pittoresque, plus réfléchie, plus orageuse des différentes nations modernes. Aussi Rousseau est-il le maître et le précurseur de Bernardin de Saint-Pierre, de Byron, de Gœthe, de Mme de Staël, de Chateaubriand, de Lamennais, de Lamartine, de George Sand, etc.; sans compter les philosophes, les publicistes ou les

orateurs qui, appartenant à des écoles opposées, témoignent encore de l'influence du philosophe de Genève, en combattant ses idées dans les formes mêmes qu'il a créées pour les répandre.

G. Vapereau.



MAQUETTE COLOSSALE DU CENTENAIRE DE GENÈVE (1878).

(Œuvre de Jules Salmson. Il existe de cette statue des réductions en bronze.)

III

JEAN-JACQUES ROUSSEAU

EXPLIQUÉ PAR LUI-MÊME

Rousseau ! Que de souvenirs, que d'impressions, ce nom évoque à ma pensée ! Et, répondant naturellement au caractère ombrageux, bizarre, fantasque, contradictoire de celui qui l'a porté, et qui, le premier, s'accuse lui-même de tant d'inconséquences, combien ces souvenirs et ces impressions m'offrent de diversités et même de contrastes flagrants !

Il y a de tout dans Rousseau. Il fut, au dire des principaux écrivains de son temps qui l'ont le mieux connu et apprécié, — Mirabeau, par exemple, son énergique et éloquent défenseur, — le principal auteur de la Révolution, l'inspirateur des constitutions de 1791 et 1793, toutes deux très libérales et pourtant si dissemblables au point de vue de la forme du gouvernement : l'une monarchique, l'autre essentiellement républicaine. Et cela est juste, car nul, jusqu'à lui, n'avait été aussi ardent à proclamer les principes de liberté et d'égalité, à attaquer les conventions, les préjugés, les injustices qui les mettent en péril. Mais comme il se laissa parfois entraîner par son zèle et par son éloquence, les violents de modération ont été jusqu'à l'incriminer des fureurs de 93, à en faire un précurseur, le père même de

Marat; ce qui est souverainement injuste. Rousseau déclarait dans ses *Lettres* « que le sang d'un seul homme est d'un plus grand prix que la liberté du genre humain, que pour rien au monde, il ne voudrait être le fauteur de la guerre civile » et, dans ses *Confessions*, qu'il se sentait « absolument incapable d'écraser même un insecte (1) ». Il eut le culte de la fraternité, et c'est sur elle qu'il a fondé la Souveraineté populaire.

Il a préconisé l'état de nature, pour la société comme pour l'individu, et il a poussé si loin sa démonstration contre les vices de la civilisation et les raffinements de la culture, que l'on a soutenu qu'il prétendait ramener les hommes à l'état de communisme et de barbarie. C'est une erreur fondée sur un examen superficiel ou partiel de ses écrits. Rousseau n'en a pas moins, somme toute, exalté la vraie civilisation, le culte des lettres, des sciences et des arts, ce que nous appellerons avec lui *l'état civil*, où les libertés sont réglées et les appétits contenus, où la propriété et les droits de chacun sont consacrés par une loi sage et tutélaire pour tous. Il a fait de l'éducation, de l'instruction libéralement données à tous sans exception, deux des plus solides fondements de la société idéale qu'il rêvait, comme Fénelon, sa Salente. Il y aurait d'ailleurs un parallèle des plus intéressants à établir entre le « Cygne » de Cambrai et « l'Ours » de l'Hermitage.

Quant à l'individu, Rousseau en fait le meilleur ou le pire, selon qu'il l'envisage tour à tour par ses bons ou ses mauvais côtés existant tous en lui-même : car, reconnaissons-le, si, dans ses *Confessions*, la plus sérieuse, la plus captivante des autobiographies que je connaisse, il s'appelle complaisamment « le meilleur des hommes », il s'accuse et s'y condamne aussi lui-même de la manière

(1) Voir à ce sujet, dans *La Revue Bleue* du 23 février 1889 : *Un jugement à réviser*, J.-J. Rousseau, par Edme Champion.

la plus sévère. Et, du reste, toutes les fois que la fantaisie, la passion, le besoin de se singulariser ou le goût inné du paradoxe l'ont égaré, il a pris soin de se réfuter lui-même par la suite, et cela d'un ton si franc, si net, si catégorique, si éloquent, que l'on est surpris de l'injustice criante que des critiques de parti-pris ont commise à son égard en le jugeant, en le condamnant sans rémission, sur un seul fait, sur un seul sophisme, comme s'il était tout d'une pièce, rigide et sec, à la façon d'une formule algébrique.

Le vrai, c'est que Jean-Jacques a été non pas un pur théoricien, procédant par A + B et soumettant impitoyablement la société au lit de Procuste, non pas un philosophe systématique n'obéissant qu'à la froide logique; mais bien, et avant tout, un homme, un cœur profondément humain et réfléchi, partant, un *moraliste* passionné: « l'homme de la nature et de la vérité, » disait l'inscription adoptée pour le tombeau que la Convention lui fit ériger dans les caveaux du Panthéon, dans ce temple magnique élevé à la mémoire de nos grands hommes et où il devait avoir sa place longtemps avant celui que, par ironie sans doute, on a surnommé « l'ami du peuple ». Je me souviens encore, comme si c'était d'hier, de la vive émotion que, lors de mon passage à Paris, en 1843, — j'avais alors quinze ans, — je ressentis à la lecture de cette inscription. Connaissant Jean-Jacques assez intimement par ce que m'en avait conté ma mère, née et élevée à Genève, alors que l'influence de son grand « citoyen » s'y faisait encore sentir, les pensées se pressaient tumultueusement dans mon esprit, tandis que mes regards s'arrêtaient sur la main armée d'un flambeau qui semblait éclairer ces simples paroles, — paroles pleines de sens et de justesse pour qui sait embrasser le tout d'un lumineux génie tel que Rousseau, mais très discutables si l'on prétend réduire ce dernier au rôle de dogmatiste.

Il a été l'*homme de la nature :* non seulement de la belle et grande Nature, du monde extérieur et infini qui nous enveloppe de ses innombrables merveilles et que nul n'a comprise ni chantée mieux que lui ; mais encore de la nature interne et mobile de l'homme, et surtout de son cœur, — *punctum saliens primum vivens, ultimum moriens*, a dit Aristote ; — vivant, palpitant et variant, lui aussi, à l'infini.

Il a été l'*homme de la vérité :* non pas tant de la vérité immuable à la poursuite de laquelle tant de nobles esprits se sont attachés, non sans gloire et sans profit pour eux-mêmes comme pour l'humanité, que de la vérité multiforme aux mille aspects variés, rayonnant tour à tour selon le milieu où elle éclate, selon le jour où l'on se place pour la contempler, évoluant sur elle-même et progressant sans cesse pour l'observateur intelligent et désintéressé.

Disons-le enfin : Rousseau a été naturel, vrai, sincère, parce qu'il a toujours parlé (à part peut-être ses deux premiers *Discours*, qui laissent trop sentir le besoin de percer) selon sa conscience et son cœur, sans feintise, se révélant lui-même, parfois cyniquement, tel qu'il fut, en son existence romanesque et orageuse, à travers tout son développement intellectuel et moral, sous l'empire des circonstances tantôt extérieures, tantôt intérieures qui s'imposaient à lui, ne pouvant s'en défendre aussi bien que l'eût fait un homme mieux trempé, mieux équilibré, moins imaginatif, moins *névrosé*, mais aussi moins sensible que lui. Par là même il est moraliste, grand moraliste, et j'ajoute « moralisant », pour qui sait lire et penser, c'est-à-dire peser ; un maître, en un mot, ne fût-ce que pour nous apprendre par contraste comment il nous faut vaincre les obstacles et dompter notre nature quand elle nous dissuade du devoir. Il a eu soin de l'indiquer.

Ne l'oublions jamais : Rousseau a traversé les milieux les plus divers, subi les influences les plus contradictoires ; c'est par là surtout qu'il s'explique, comme moraliste, et qu'il s'est expliqué lui-même dans ses *Confessions*. Écrit vers la fin de sa carrière littéraire, avec cette merveilleuse mémoire de ses états d'âme successifs qui fait partie intégrante de son génie, ce livre exige, pour être bien compris et sainement apprécié, une grande maturité de jugement et une ferme expérience de la vie, le tout accompagné de cette équitable bienveillance à laquelle ne s'élèvent jamais que les caractères nobles, les âmes délicates et compatissantes.

Je voudrais ici, et malgré mes légitimes hésitations en face d'une tâche aussi difficile que m'impose l'amitié, je voudrais, dis-je, en mémoire des deux circonstances de ma vie littéraire qui m'ont rapproché de Rousseau, aux deux grands foyers où sa flamme s'est alimentée, essayer de dégager les éléments, les facteurs principaux de sa nature si complexe et si ardente vivement reflétée en ses nombreux écrits.

La première date de septembre 1886 : j'étais à Genève, au congrès de l'*Association littéraire et artistique internationale*, et je fus appelé à célébrer à ma manière, après mon ami Grand-Carteret, *le sentiment de la Nature chez Rousseau* (1). Là, sous l'empire des grands spectacles qui nous transportaient tous d'admiration, comme aussi dans le souvenir d'une ravissante excursion faite, quinze jours auparavant à Montmorency, Ermenonville, Mortefontaine, j'insistai sur l'heureuse influence qu'avait eue sur l'imagination, sur le cœur même de Jean-Jacques, si richement doué d'ailleurs, la contemplation habituelle de cette belle nature tour à tour majestueuse ou souriante, sauvage ou

(1) Voir *Bulletin de l'Association littéraire et artistique internationale*, n° 5 (décembre 1886).

gracieuse, qu'il a si profondément sentie et si poétiquement dépeinte.

La seconde est toute récente : elle date de l'imposante cérémonie organisée au Panthéon pour l'inauguration de la belle statue en bronze due au ciseau de Paul Berthet; là, tout en suivant attentivement d'éloquents et sympathiques discours, il me semblait voir défiler devant moi, comme en un cortège, tous les personnages, tous les héros, — et surtout les héroïnes, — immortalisés par Jean-Jacques, empressés à lui rendre, malgré toutes ses boutades, un dernier hommage, et venant saluer son image. Je les entendais aussi, chacun d'eux, et jusqu'à ceux qui avaient interprété ou simplement applaudi sa musique, réclamer modestement, — qui de nous n'a pas été agréablement chatouillé dans son amour-propre à frayer avec un grand homme? — une part, si petite fût-elle, dans la substance même dont son âme avait été comme pétrie. Oui, depuis Mme de Warens jusqu'à Thérèse, depuis l'humble pasteur de Bossey jusqu'au maréchal de Luxembourg, — les deux hommes qui l'ont peut-être le mieux aimé, — tous, en passant, ils me glissaient à l'oreille : « Il me doit quelque chose; ne l'oubliez pas, si jamais vous tentez d'écrire son histoire. » Mon ambition ne va pas jusque-là; mais, docile à cet avis qui ne me parait pas dénué de justesse, remettant d'ailleurs toutes les prétentions en leur lieu et à leur mesure, me souvenant combien Rousseau fut, — hélas! plus que personne, — impressionnable et tenace, je me dis : Genève, Paris! Ces deux noms de ville — et, dans l'intervalle, combien d'autres stations caractéristiques qui en dépendent — en disent long pour l'intelligence de Rousseau moraliste.

Privé d'une « mère belle, intelligente et bonne », qui mourut en lui donnant le jour; livré à lui-même, son père, modeste horloger, « religieux et probe », d'ailleurs, ne

pouvant faire grand'chose pour lui ; élevé par trois tantes dévotes, dont l'une surtout, femme de son oncle Bernard et sœur de son père, le fatiguait de son pédantisme puritain, il voyait à Genève un type de République aristocratique, libre, sans doute, mais passablement autoritaire en matière de foi et non moins guindée en ses mœurs. Dans sa propre famille, il est « du bas vis-à-vis de ceux du haut », pour me servir d'une expression locale. Sa tante s'en prévalait. Tout cela n'était pas du goût de Jean-Jacques, indépendant, fier, impétueux dès son enfance. Son protestantisme n'allait pas jusqu'à la prédestination absolue, jusqu'à la censure étroite de Calvin. Pas plus que son disciple, Victor Cherbuliez, il n'aimait que « les matrones génevoises, qui ont du bon (j'ajoute : et beaucoup), avalent leur perchoir ».

Le sens de l'égalité, c'est-à-dire de la dignité humaine, de la liberté et tout d'abord de la liberté d'esprit et de conscience, s'éveille, s'enracine fortement dans son âme. Depuis, tout contribua à l'y développer : et ses humiliations comme laquais et ses privations; et les souffrances des pauvres, des petits; et l'arrogance des grands, et les prétentions des lettrés. Une légère incartade, aggravée par l'amour-propre, l'entraîne, à quinze ans, à fuir, à passer en Savoie où règne le catholicisme abhorré à Genève, qui se souvient encore de l'escalade tentée par les Savoyards. L'insinuant curé de Confignon, M. de Pontverre, l'accueille, le gagne, « fait, » comme aurait dit Tœpffer, « des ravages dans sa moralité », en apaisant sa faim de loup par un excellent repas. Puis, pour mieux achever l'œuvre commencée, il l'envoie à Annecy, chez Mme de Warens, nouvelle convertie séparée de son mari, pour laquelle Jean-Jacques prend feu : « Maman, » qui a à peu près le double de son âge, ne s'en défend guère et réussit admirablement à *féminiser* « Petit ». Et l'on sait que, à partir de cette première et mé-

morable conquête, constamment environné, amorcé par les grâces, Rousseau tomba de plus en plus dans les écarts d'une imagination exaltée, d'une sensibilité et d'une inégalité d'humeur vraiment maladives, car son état de santé, précaire par la suite, contribua pour beaucoup à ses accès de misanthropie.

C'est ainsi que, par soumission autant que par imitation, par admiration pour « Maman », il consent à se rendre à Turin, au collège des catéchumènes, à s'y faire instruire dans la religion romaine, et qu'il se convertit, — à 16 ans! Il s'en accuse et se reconnaît « apostat et dupe » à la fois.

En 1753, âgé de 41 ans, il rentra publiquement dans le sein de l'Église où il était né et redevint ainsi citoyen de sa ville natale qu'il aimait toujours passionnément malgré les pénibles souvenirs de l'enfance, malgré les querelles envenimées, en politique comme en religion, dont il avait été le témoin. Ce n'est pas qu'il n'eût fréquenté, même en Savoie, des « catholiques fort aimables et même tolérants, tels que l'honnête abbé Gaime ». Mme de Warens elle-même, « peu attachée aux cérémonies du culte, avait gardé le goût du protestantisme. » Mais c'est à Paris surtout, la ville de ses préférences jusqu'au jour où, fatigué de lutter, il voulut fuir le monde, qu'il rencontra, et en nombre considérable, ces caractères indépendants et aimables, tolérants pour les opinions et pour les défauts d'autrui, qui devaient gagner son cœur.

C'est aussi à Paris, et dans ses tranquilles retraites des environs, Montmorency et autres, qu'il se passionna pour les grandes idées qui, depuis longtemps, fermentaient dans son âme, comme pour la musique, la botanique, et même pour le travail plus modeste de copiste que d'autres eussent jugé indigne.

C'est à Paris enfin que, à l'instigation de Diderot, son fidèle

et puissant ami, il entreprit un beau jour, pris d'une illumination subite, de traiter le sujet mis au concours par l'Académie de Dijon sur l'influence morale des lettres et des arts, et qu'il acquit ainsi tout à coup, à l'âge de 38 ans, une réputation éclatante d'écrivain et de moraliste, augmentée depuis par chacun de ses écrits. C'est là, dans ses relations habituelles avec cette société polie, élégante, raffinée du XVIIIe siècle; avec les philosophes et notamment les Encyclopédistes indépendants; avec des poètes, des littérateurs sans nombre, qu'il sentit, à la faveur de ses souvenirs et de ses expériences, grâce à sa « lecture fréquente de la Bible », renaître fortement dans son âme son aversion instinctive pour le fanatisme, et qu'il conçut la pensée d'établir des principes religieux simples et universels, « élevés au-dessus de toutes les querelles que les dogmes incompris enfanteront toujours.» De là sa *Profession de foi du vicaire savoyard*. Il y professe le déisme le plus pur, et son spiritualisme inspire et domine toute sa morale. Par contre, il reste encore l'homme de son temps et de ses premières impressions, reçues soit à Genève, soit à Turin, quand il revendique une religion d'État d'où les citoyens ne sauraient s'écarter sans forfaire à l'honneur et encourir les plus terribles châtiments. Sous ce rapport, un autre grand génie qui, n'abdiquant rien de son despotisme militaire, n'eut guère que dédain pour celui qu'il traitait de « rêveur », Napoléon Ier, a singulièrement dépassé Jean-Jacques quand il a prononcé cette parole mémorable : « L'empire de la loi finit où commence l'empire illimité de la conscience. »

Quant à l'amour, le grand ressort de la vie morale, il le conçut si souvent pour ses belles, ses séduisantes amies, qu'il se persuada aisément, en actes du moins, de la nécessité de l'affranchir de toute entrave, et qu'il est devenu par là le père de l'école littéraire qui proclame la souveraineté de la passion, qui trouve dans le fait même de son empire

sa propre justification. Georges Sand en est la personnification vivante et éclatante dans notre siècle.

Quoi qu'il en soit, quels qu'aient été les sophismes, les contradictions, les torts de Jean-Jacques, il n'en est pas moins indiscutable qu'il aima d'un ardent amour le vrai, le beau, le bien, et qu'il se repentit amèrement toutes les fois qu'il se laissa entraîner à les trahir. Cela est vrai même du déplorable abandon de ses enfants, bien qu'il ait tenté de s'en disculper par la détestable influence des incorrigibles parents de sa triste femme, Thérèse Le Vasseur. Il est certain qu'il eut, qu'il prêcha le culte de l'amitié, de la patrie, de l'humanité.

On sait avec quel zèle il popularisa, en les condensant, les idées de l'abbé de Saint-Pierre sur la paix universelle.

On sait de quel amour il aima la France, sa patrie adoptive, Paris surtout, « les Français, peuple si doux, si poli, si généreux. » Et, — tant il est vrai qu'on ne gagne guère les hommes que par l'amour, — il gagna les Français. Son influence morale a été immense parmi nous. Toute une pléïade de grands écrivains, amants de la nature, goûtée du monde entier, en est issue. Plus que personne, il a déterminé le noble élan de 1789 sous l'invocation des généreux principes si éloquemment défendus et propagés dans les âmes. Partout se voit l'empreinte de son génie; partout le souvenir encore vivant des ravissantes créations de son imagination et de son cœur. Qu'on me permette d'en citer un exemple assez significatif, bien que très familier : son nom, les noms de ses héroïnes, de Julie, de Sophie, d'Amélie, de Thérèse, ont été prodigués après lui dans le monde entier. Beaucoup d'entre nous en seront frappés s'ils recherchent dans leur parenté.

Qu'on dise ce qu'on voudra; quand Rousseau n'aurait écrit que ces pages sublimes sur l'Écriture, sur le suicide, sur le duel, sur l'éducation progressive qui, pour lui,

« commence au berceau et finit à la tombe » ; quand il n'aurait fait qu'inculquer à toutes les mères, et même aux plus grandes dames, le devoir sacré d'allaiter leurs enfants toutes les fois qu'elles le peuvent; quand il n'aurait fait que démontrer, par son infatigable activité victorieuse de toutes les persécutions, ce qu'il a si bien dit, « l'oisiveté est un fléau dans la société non moins que dans la solitude »; et, par toute sa vie, « que le mal vient de l'abus que l'homme fait de ses facultés bien plus que de la nature elle-même »; enfin, quand il n'aurait inspiré d'autres amitiés que celles de Mme d'Houdetot, de Saint-Lambert, de Diderot, du maréchal de Luxembourg, Rousseau, dis-je, aurait droit à nos respects, à notre admiration; Rousseau aurait encore sa place, et une place éminente, dans notre histoire littéraire, dans notre évolution morale. Après tout, et pour finir par une parole du Maître qu'il a toujours honoré : « Que celui qui est sans péché lui jette la première pierre! »

Voilà ce que nous nous dirons toutes les fois que nous verrons son image ou relirons ses écrits. Et, pour l'évoquer une dernière fois, vivant, après tous les deuils de son cœur, il nous semble que s'il venait à passer en l'île de Genève qui porte son nom et où, à deux pas du lieu où fut brûlé son *Émile*, on admire sa statue, ou bien en plein Paris, sur la place du Panthéon, désormais vouée à sa mémoire, il serait plus modeste encore que ses contempteurs ne sont sévères. Malgré tous les éloges qui lui furent prodigués et qu'il ne s'épargne guère, tout en se frappant la poitrine, oui, il serait le premier surpris, confondu de tant de gloire, plus de cent ans après sa mort. Il se dirait, il nous dirait à tous : c'est trop d'honneur, je ne méritais pas tant d'ovations. Et nous pourrions lui répondre, avec Térence : « Il suffit : »

Tu fus homme et d'humain rien ne t'est étranger...

Tu fus vraiment l'homme de la nature et de la vérité.

Vitam impendere vero sera notre devise comme elle fut la tienne.

A part les monstres ou les fléaux de l'humanité, on ne comprend, on ne juge bien que ceux qu'on aime malgré leurs défauts. Il n'a manqué à Rousseau que d'être *mieux* aimé pour être mieux compris et plus heureux.

A. Eschenauer.

IV

LA QUERELLE DE VOLTAIRE

ET DE JEAN-JACQUES ROUSSEAU

De plus loin qu'il m'en souvienne, j'ai l'habitude de ne jamais séparer ces deux noms : Voltaire et Rousseau. Bien longtemps avant que j'eusse pu lire leurs ouvrages, je les unissais dans mon esprit, l'un appelait l'autre, et tous deux me semblaient les génies tutélaires de la France nouvelle. Voici comment cette association s'était faite dans ma mémoire. Ma grand'mère avait sur sa cheminée deux petites statues de bronze montées sur un fût de colonne en marbre blanc. Toutes deux étaient coiffées du bonnet phrygien. Elles dataient de 1790, ou plutôt de 1793. Ma grand'mère, qui avait traversé toute la Révolution, non sans angoisses et sans tourments, m'avait appris à prononcer ces deux noms, en même temps qu'elle me répétait ceux de Mirabeau, de Lafayette, de Robespierre, de Couthon, de Lebon, de St Just et de Marat. Elle aimait à me raconter les beaux faits ou les crimes des uns et des autres ; mais tous ses panégyriques ou toutes ses invectives se terminaient invariablement par une même phrase. Elle me montrait du doigt ses deux statues, bien laides, bien grossièrement faites, et ajoutait : « Souviens-t'en, ce sont ces deux-là qui ont tout fait, le bien comme le mal. »

Ce jugement, d'une simplicité populaire, ne manquait pas tout à fait de justesse. Il plaisait aux amis aussi bien qu'aux ennemis de notre Révolution. Il se reproduira plus tard en mille rencontres. Il s'est même fixé dans un dicton célèbre : « C'est la faute à Voltaire, c'est la faute à Rousseau. »

A la distance où nous commençons d'être de chacun d'eux, on pourrait croire qu'ils ont uni leurs efforts pour travailler ensemble à la même œuvre, qu'ils ont marché vers le même but en parfaite intelligence, qu'ils se sont jetés dans la mêlée avec une communauté fraternelle de sentiments, ardents à se soutenir, à se protéger l'un l'autre comme deux fidèles champions de la même cause. Oui, sans doute, après leur mort, les fondateurs du régime nouveau ont pu les confondre dans un hommage unique. On a pu porter leurs cendres au Panthéon et leur assurer les honneurs d'une sépulture patriotique et nationale. La Convention, qui les déposa pieusement dans ce funèbre asile, les consacrait, par cet acte de juste rétribution, aux regrets des générations à venir. Mais, en réalité, c'étaient deux frères ennemis qu'elle rapprochait dans la tombe. Elle effaçait le souvenir de leurs divisions ; dans la paix et dans le silence de la mort, elle voulait qu'il ne restât plus rien de leurs désaccords personnels. Il ne devait plus survivre à ces tristes disputes que la mémoire des bienfaits dus par la France, par le monde, au génie de ces illustres écrivains.

Jamais hommes ne furent plus divers d'esprit, de fortune et de condition. Il n'est pas étonnant que, ne s'étant rencontrés nulle part, ils se soient si violemment heurtés dans leurs écrits. Les premières hostilités vinrent du côté de Voltaire. Avant d'être en cause lui-même, il se sentit attaqué dans la cause générale de la philosophie et des lettres. Rousseau n'avait pas pu échapper à l'admiration

qu'inspirait alors à tout le monde le génie de Voltaire. Il exprime cette admiration pour la première fois dans une lettre datée du 11 décembre 1745. Le duc de Richelieu, mettant à profit son talent de musicien, avait chargé Jean-Jacques de lier les divertissements de la *Princesse de Navarre*. Il l'avait associé au travail du poète, et exigé même qu'il fît, dans le canevas, les changements nécessaires pour rendre ces divertissements convenables à son nouveau sujet. Jean-Jacques s'en excuse le plus humblement qu'il peut. « J'ai fait, dit-il, mes respectueuses représentations; M. le duc a insisté, j'ai obéi : c'est le seul parti qui convienne à l'état de ma fortune. » Ces changements, il les présente avec une timidité fort soumise : « Je vous supplie, Monsieur, de les examiner, ou plutôt d'en substituer de plus dignes de la place qu'ils doivent occuper. » Il avait commencé sa lettre en ces termes : « Il y a quinze ans que je travaille pour me rendre digne de vos regards et des soins dont vous favorisez les jeunes muses en qui vous découvrez quelque talent. » Il la termine par cette conclusion : « Quel que soit pour moi le succès de ces faibles essais, ils me seront toujours glorieux, s'ils me procurent l'honneur d'être connu de vous et de vous montrer l'admiration et le profond respect avec lesquels j'ai l'honneur d'être, Monsieur, votre très humble, etc. »

C'était comme il le dit lui-même une lettre très honnête, et même respectueuse. Le musicien savait s'y tenir à sa place et n'exagérer pas les mérites de ses vers, non plus que la valeur de sa musique.

Voltaire y répondit avec la bonne grâce qu'il mettait envers ses amis ou envers ceux qui devaient l'être, seulement sur la montre de quelque aptitude à bien faire. Dès le 15 décembre 1745, étant alors en Lorraine, il écrivit à Rousseau : « Vous réunissez, Monsieur, deux talents qui ont toujours été séparés jusqu'à présent. Voilà déjà deux

bonnes raisons pour moi de vous estimer et de chercher à vous aimer. Je suis fâché pour vous que vous employiez ces deux talents à un ouvrage qui n'en est pas trop digne. » Il conclut sa lettre par des paroles de confiance : « Je me rapporte de tout à vous, » et par ce compliment : « Je compte avoir bientôt l'honneur de vous faire mes remerciements et de vous assurer, Monsieur, à quel point j'ai celui d'être, etc. » Il n'y a rien là que « d'honnête » et d'avenant. Jean-Jacques dut être content. Il n'était pas alors très célèbre. Il n'était pas inconnu non plus ; mais il travaillait, dans un genre qui ne pouvait inspirer d'inquiétude à Voltaire : il n'était encore que le rival de Rameau. Il avait pourtant les bonnes grâces du duc de Richelieu. C'est à cette circonstance qu'il attribua plus tard la politesse de Voltaire à son égard. « Il a eu grand tort d'écrire ce qui suit : qu'on ne soit pas surpris de la grande politesse de cette lettre, comparée aux autres demi-cavalières qu'il m'a écrites depuis ce temps-là. Il me crut en grande faveur auprès de M. de Richelieu ; et la souplesse courtisane qu'on lui connaît l'obligeait à beaucoup d'égards pour un nouveau venu, jusqu'à ce qu'il connût mieux la mesure de son crédit. » On peut bien croire que Voltaire n'y mit pas tant de calcul. Rousseau y apportait de sa part la bile de son humeur défiante.

Enfin vient le grand éclat du *Discours sur les sciences et les arts*. Il n'y a plus à s'en dédire. Jean-Jacques prend un air de singularité parmi les écrivains de son temps. Son paradoxe, que met davantage en lumière son style original et vif, pique la curiosité, et, malgré quelques contradicteurs, s'attire une admiration générale. Les bizarreries de conduite se succèdent chaque année plus saillantes dans la vie de Rousseau. Sa misanthropie s'exalte, il rompt en visière avec la société, se sépare de ses amis et s'enfonce dans la solitude. Mis au courant de ces accès d'un Alceste

renouvelé, Voltaire s'en amuse d'abord. Il traite Jean-Jacques de sauvage « et trouve sa sagesse » par trop iroquoise.

Rousseau était entré dans une réforme morale dont personne ne mesurait les effets. « Jusque-là, dit-il, j'avais été bon : dès lors je devins vertueux, ou du moins enivré de la vertu. Cette ivresse avait commencé dans ma tête, mais elle avait passé dans mon cœur. Le plus noble orgueil y germa sur les débris de la vanité déracinée. Je ne jouai rien : je devins en effet tel que je parus ; et pendant quatre ans au moins que dura cette effervescence dans toute sa force, rien de grand et de beau ne peut entrer dans un cœur d'homme dont je ne fusse capable entre le ciel et moi. Voilà d'où naquit ma subite éloquence ; voilà d'où se répandit ce feu vraiment céleste qui m'embrasait, et dont, pendant quarante ans, il ne s'était pas échappé la moindre étincelle, parce qu'il n'était pas encore allumé. »

Voltaire fut des premiers à croire que Jean-Jacques jouait la vertu. Dans les écrits où Rousseau versait « un feu vraiment céleste » et une subite éloquence, le bon sens de Voltaire trouvait trop à redire, pour qu'il ne perdît pas patience. Quoi ! les lettres et les arts seraient des causes fatales de corruption pour les hommes ? l'ignorance et la rusticité protégeraient mieux les mœurs ? Quoi ! le théâtre serait une école de perdition ? un philosophe reprendrait à son compte les anathèmes de l'Église et les censures des théologiens ? L'auteur de l'*Enfant prodigue* qui se vantait d'avoir, à l'aide de sa pièce, corrigé dix-huit fils de famille de leurs fougueux déportements, serait un empoisonneur public? Voltaire n'y pouvait consentir. Rien n'était, à ses yeux, plus déraisonnable et plus fou. Sa colère était déjà montée assez haut par cette doctrine étrange, il ne fallait plus qu'une imprudence de la part de Jean-Jacques pour la faire déborder. Jean Jacques ne manqua pas de la commettre.

Dans un mouvement de zèle indiscret, il entreprit de défendre la Providence contre Voltaire. Lisbonne venait d'être à moitié détruite par un tremblement de terre (1er novembre 1755). Suivant son usage de trouver que tout était mal et de rire de l'optimisme, le philosophe avait écrit un poème sur la ruine de cette ville. « Accablé pour ainsi dire de prospérités et de gloire » il déclamait dans cette œuvre amèrement contre les misères de la vie. Rousseau n'y tint pas, il « forma l'insensé projet de le faire rentrer en lui-même et de lui prouver que tout était bien ». Il lui écrivit donc une longue lettre.

Il essayait d'y prouver que de tous les maux bui affligent la vie des hommes, il n'y en a pas un dont la Providence ne soit disculpée et qui n'ait sa source dans l'abus que l'homme fait de ses facultés plus que dans la nature elle-même. Il y avait quelque intérêt à voir Jean-Jacques défendre cette doctrine contre Voltaire. Autorisé plus que lui à compter et à peser les maux de la vie humaine, il en faisait un plus équitable examen. Il lui semblait révoltant qu'un « homme comblé des biens de toute espèce », « du sein du bonheur » s'appliquât à dénigrer la Providence, et à « désespérer ses semblables par l'image affreuse et cruelle de toutes les calamités dont il est exempt ».

Rousseau était dans son droit quand il opposait ses sentiments et sa fortune à la fortune et aux sentiments de Voltaire. « Je ne puis m'empêcher, Monsieur, lui disait il, de remarquer à ce propos une opposition bien singulière entre vous et moi dans le sujet de cette lettre. Rassasié de gloire, et désabusé des vaines grandeurs, vous vivez libre au sein de l'abondance, bien sûr de votre immortalité, vous philosophez paisiblement sur la nature de l'âme ; et, si le corps ou le cœur souffre, vous avez Tronchin pour médecin et pour ami. Vous ne trouvez pourtant que mal sur la terre. Et moi, homme obscur, pauvre et tourmenté d'un mal sans

remède, je médite avec plaisir dans ma retraite et trouve que tout est bien. D'où viennent ces contradictions apparentes ? Vous l'avez vous-même expliqué : vous jouissez, moi j'espère ; et l'espérance embellit tout. »

En vain Jean-Jacques croyait avoir traité dans cette lettre le philosophe avec tous les égards, toute la considération, tout le ménagement, tout le respect possible. Avec son amour-propre extrêmement irritable, Voltaire n'y vit que la contradiction. Il en sentit la pointe cuisante. Il oublia que Rousseau lui disait à la fin de son écrit : « A Dieu ne plaise que je veuille offenser celui de mes contemporains dont j'honore le plus les talents et dont les écrits parlent le mieux à mon cœur ; mais il s'agit de la cause de la Providence, dont j'attends tout. Après avoir si longtemps puisé dans vos leçons des consolations et du courage, il m'est dur que vous m'ôtiez maintenant tout cela pour ne m'offrir qu'une espérance incertaine et vague, plutôt comme un palliatif actuel que comme un dédommagement à venir. Non, j'ai trop souffert en cette vie pour n'en pas attendre une autre. »

Tout autre que Voltaire eût pu se laisser attendrir ; mais le philosophe de Ferney, tout entier aux jeux badins dont il amusait sa vieillesse, ne pouvait plus se réconcilier avec Jean-Jacques. Il lui « répondit en peu de lignes qu'étant malade et garde-malade lui même, il remettait à un autre temps sa réponse », et ne dit pas un mot sur la question. Cette réponse fut le roman de *Candide*.

Une affaire de théâtre et de théologie née dans les murs de Genève, une discussion de ministres protestants, des invectives de la part de Rousseau contre la littérature dramatique, sa rétractation religieuse, sa communion, ses attaques personnelles contre Voltaire achevèrent de brouiller à jamais les deux ennemis déjà trop disposés à se haïr.

L'écrivain qui passa toute sa vie à se moquer des autres ne pouvait pas accepter les railleries d'un contradicteur. Dans la cinquième des lettres écrites de la Montagne, Rousseau avait eu la main heureuse, et il avait assez bien persiflé son ennemi. Il supposait que les magistrats de Genève auraient bien pu prendre de lui des conseils de politique et de tolérance! « il ne faut pas toujours l'exiger des autres, et n'en jamais user avec eux. Ce pauvre homme croit en Dieu; passons-lui cela, il ne fera pas secte : il est ennuyeux; tous les raisonneurs le sont; nous ne mettrons pas celui-ci de nos soupers; du reste, que nous importe? Si l'on brûlait tous les livres ennuyeux, que deviendraient les bibliothèques? et si l'on brûlait tous les gens ennuyeux, il faudrait faire un bûcher du pays. Croyez-moi, laissons raisonner ceux qui nous laissent plaisanter; ne brûlons ni gens ni livres, et restons en paix; c'est mon avis. — Voilà, selon moi, ce qu'eût pu dire d'un meilleur ton M. de Voltaire; et ce n'eût pas été là, ce me semble, le plus mauvais conseil qu'il aurait donné. »

C'était de bonne guerre; il faut l'avouer. Voltaire était battu par ses propres armes. La raillerie était vive et forte; l'atteinte irritante. Le philosophe de Ferney ne se ménagea pas; il reprit la plume et répondit à cette plaisanterie par un pamphlet virulent intitulé *Sentiments des citoyens;* il n'y gardait nulle mesure, il versait sur Jean-Jacques les outrages les plus effrénés et des calomnies indignes d'un homme d'honneur. Le poème intitulé la *Guerre de Genève* est du même ton, et l'on peut dire qu'il déshonore la plume de Voltaire.

Dès lors J.-J. Rousseau ne publie plus rien qui puisse trouver grâce à ses yeux.

C'est surtout dans sa correspondance avec d'Alembert que Voltaire laisse déborder ses sentiments de haine. Celui-ci, qui estime Jean-Jacques, qui l'aime encore, essaie de le

défendre. Il reconnaît bien quelques-uns de ses torts. « il pense être cynique, dit il, mais il n'est qu'inconséquent et ridicule. »

D'Alembert voudrait bien désarmer Voltaire ; il lui accorde que le citoyen de Genève lui ait écrit une lettre impertinente ; il reconnaît que lui et ses amis ont à se plaindre de ses procédés : malgré tout cela, il n'approuve pas que Voltaire se déclare publiquement contre lui, comme il le fait. « Je n'aurai, lui dit-il, sur cela qu'à vous répéter vos propres paroles : Que deviendra le petit troupeau, s'il est détruit et dispersé? » Il le rappelle à la dignité que la philosophie réclame et qu'elle doit inspirer. « Nous ne voyons point que Platon, ni Aristote, ni Sophocle, ni Euripide aient écrit contre Diogène, quoique Diogène leur ait dit à tous des injures. » Prenant enfin un plaisir de dilettante aux diatribes, aux invectives, aux violences de Rousseau, il conclut ainsi : « Jean-Jacques est un malade de beaucoup d'esprit, et qui n'a d'esprit que quand il a la fièvre. Il ne faut ni le guérir, ni l'outrager. »

Ces raisonnements n'attendrissent pas Voltaire. Sa vivacité dans l'insulte s'émoustille de plus en plus, l'injure pétille sous sa plume : « A l'égard de Jean-Jacques, s'il n'était qu'un inconséquent, un petit bout d'homme pétri de vanité, il n'y aurait pas grand mal; mais qu'il ait ajouté à l'impertinence de sa lettre l'infamie de cabaler, du fond de son village, avec des pédants Sociniens, pour m'empêcher d'avoir un théâtre à Ferney, ou du moins pour empêcher ses concitoyens, qu'il ne connaît pas, de jouer avec moi; qu'il ait voulu, par cette indigne manœuvre, se préparer un retour triomphant dans ses rues basses ; c'est l'action d'un coquin, et je ne lui pardonnerai jamais. J'aurais tâché de me venger de Platon s'il m'avait joué un pareil tour; à plus forte raison du laquais de Diogène. Je n'aime ni ses ouvrages ni sa personne, et son procédé est haïssable.

L'auteur de la *Nouvelle Aloïsia* n'est qu'un polisson malfaisant. » (20 d'avril 1761.)

La lutte entre les deux adversaires n'était pas près de finir ; ils étaient irréconciliables. Voltaire pourtant avait offert chez lui un asile à Rousseau. Que Jean-Jacques l'ait refusé, personne ne s'en étonnera. La philosophie y perdait beaucoup ; les lettres n'y gagnaient pas davantage. Ce décri des choses que Voltaire aimait par-dessus tout choquait également d'Alembert. Il aurait bien voulu les désarmer l'un et l'autre ; il prévoyait bien qu'il n'y arriverait pas. Il craignait surtout que Voltaire n'allât trop loin dans ses critiques et ne compromît à la fois et la dignité de son caractère et la délicatesse de sa plume. « Je suis bien fâché, lui dit-il, pour la philosophie et pour les lettres, du parti que prend Jean-Jacques, et en particulier de ce qu'il a dit contre vous dans son dernier livre (*Lettres écrites de la Montagne*, lettre V). Il a couru un bruit que vous lui aviez fait une réponse injurieuse (*Sentiments des citoyens*). Je ne l'ai pas cru... Au nom de Dieu, si vous lui répondez, ce qui n'est peut-être pas nécessaire (du moins c'est le parti que je prendrais à votre place), répondez-lui avec le sang-froid et la dignité qui vous conviennent. Il me semble que vous avez beau jeu. »

Peine perdue, adjurations inutiles. Voltaire ne se souciait plus de sa dignité, il était incapable de garder son sang-froid : il s'écriait : « Jean-Jacques est devenu entièrement fou ; il s'était imaginé qu'il bouleverserait sa chère patrie que je corrompais, dit-il, en donnant chez moi des spectacles ; il n'a pas mieux réussi en qualité de boute-feu qu'en qualité de charlatan philosophe. Tout ce qu'il a gagné, c'est d'être en horreur à tous les honnêtes gens de son pays ; ce qui, joint à des carnosités et des sophismes, ne fait pas une situation agréable. »

Le mot de fou revient à chaque instant sous sa plume

quand il parle de Rousseau. « Jean Jacques est un fou ; il a été fou à Genève, à Paris à Motiers-Travers, à Neuchâtel ; il sera fou en Angleterre, à Port-Mahon, en Corse, et mourra fou. Or la folie fait grand tort à la philosophie et c'est de quoi j'ai le cœur navré. »

La philosophie ne souffrait pas moins de la bile et de l'aigreur que déversait Voltaire sur celui qu'il appelait un *maître-fou*. Il faut convenir que les incartades de Jean-Jacques étaient pour démonter la raison la plus solide et aigrir les cœurs les mieux disposés à l'indulgence. D'Alembert avait persisté longtemps dans les sentiments de sympathie qu'il avait d'abord eus pour lui. Les querelles successives que Jean-Jacques s'était attirées avaient de beaucoup diminué l'inclination qui avait joint d'abord les deux amis ; peu à peu les liens s'étaient relâchés ; ils finirent par se rompre.

D'Alembert n'y pouvait plus résister, il écrit donc ceci le 11 d'auguste (août) 1766 : « Une autre sottise (car nous sommes riches en ce genre), qui occupe beaucoup le public, c'est la querelle de Jean-Jacques et de M. Hume. Pour le coup, Jean-Jacques s'est bien fait voir ce qu'il est, un fou, un vilain fou, dangereux et méchant, ne croyant à la vertu de personne, parce qu'il n'en trouve pas le sentiment au fond de son cœur, malgré le beau pathos avec lequel il en fait sonner le nom ; ingrat, et, qui pis est, haïssant ses bienfaiteurs (c'est de quoi il est convenu plusieurs fois lui-même) et ne cherchant qu'un prétexte pour se brouiller avec eux, afin d'être dispensé de la reconnaissance. Croiriez-vous qu'il veut aussi me mêler dans sa querelle, moi qui ne lui ai jamais fait le moindre mal, et qui n'ai jamais senti pour lui que de la compassion dans ses malheurs, et quelquefois de la pitié de son charlatanisme ? Il prétend que c'est moi qui ai fait la lettre sous le nom du Roi de Prusse, où on se moque de lui. Vous saurez

que cette lettre est d'un M. Walpole, que je ne connais même pas, et à qui je n'ai jamais parlé. Jean-Jacques est une bête féroce qu'il ne nous faut voir qu'à travers des barreaux, et toucher qu'avec un bâton. Vous ririez de voir les raisons d'après lesquelles il a soupçonné et ensuite accusé M. Hume d'intelligence avec ses ennemis. M. Hume a parlé contre lui en dormant; il logeait à Londres dans la même maison avec le fils de Tronchin; il avait le regard fixe, et surtout il a fait trop de bien à Rousseau parce que sa bienfaisance fût sincère. Adieu, mon cher maître; que de fous et de méchants dans ce meilleur des mondes possibles! »

Eh bien, non, Rousseau n'était pas un méchant. Il avait le cœur tendre et l'âme bonne, l'amitié était à ses yeux le bien le plus précieux de la vie. Il est vrai de dire qu'il aimait à aimer. Il ne connaissait pas la haine; on peut le croire quand il affirme qu'elle n'entra jamais dans son cœur. Il avait de l'amour-propre, mais sans les jalouses comparaisons et les fureurs qui le suivent d'ordinaire. La nonchalance et la timidité faisaient le fond de sa nature, un tempérament ardent et bilieux causa seul les singularités de sa vie.

Son malheur fut d'être entouré de gens de lettres remuants et irritables. A ses débuts, ils l'accueillirent comme un auxiliaire. Ils croyaient pouvoir compter sur lui et faire servir ses talents aux progrès d'une cause où se débattaient les intérêts de la philosophie et de la raison. Ce fut une déception cruelle pour eux de le voir s'éloigner brusquement des amis qui l'avaient reçu dans leurs rangs. Une fois qu'il se fut mis en contradiction avec eux, il devait leur porter ombrage. Ses idées sur la religion ne pouvaient que leur déplaire. Tout ennemi de la philosophie pouvait s'en faire une arme contre elle. Il en résultait une sorte de levée de boucliers dont Jean-Jacques était désigné comme le porte-enseigne. Il devint la cible

de tous leurs coups. Chacun d'eux mit à le dénigrer un acharnement odieux. On ne lui épargna aucune injure, on amassa contre lui les calomnies les plus stupides, on les couvrit de couleurs perfidement nuancées; il ne tarda pas à passer auprès de la cabale pour un maître-fou, pour un monstre furieux.

Un défaut qu'on peut lui reprocher, c'est l'ingratitude. Il s'en était fait comme un devoir, et bien des malheurs, presque tous ses malheurs, lui sont venus de là. Il n'a pas pu le méconnaître lui-même. Il avoue qu'il a toujours redouté les bienfaits, « car tout bienfait exige reconnaissance, et je me sens le cœur ingrat. » En vain, il allègue que cet esprit de liberté lui vient moins d'orgueil que de paresse, d'une paresse que tout effarouche, à qui les moindres devoirs de la vie civile sont insupportables: il n'en est pas moins vrai qu'ingratitude et injustice ont même origine; elles déplaisent à ceux qui les voient se produire autant qu'à ceux-mêmes qui en souffrent. Jean-Jacques a fait sur ce point ses plus grandes noirceurs. On est en droit de lui reprocher d'avoir noyé son cœur de fiel et de bile quand il pouvait l'abreuver de bienveillance et d'amour. En maintes circonstances, il a manqué de rectitude. Ceux-là même aujourd'hui qui le jugent avec le plus de bienveillance en conçoivent un vrai dépit et un juste chagrin.

Aucun d'eux pourtant ne saurait se mettre à la suite de Voltaire. Il n'est personne qui ne blâme ses invectives. Combien le philosophe de Ferney s'est rapetissé dans cette querelle! On s'afflige de le voir descendre aux insultes les moins dignes de son esprit. Les contemporains ont bien pu s'amuser des coups d'escrime où brillait la légèreté de main d'un joueur incomparable. Nous n'y prenons ni le même intérêt, ni le même plaisir; l'aigreur de Voltaire nous attriste, il faut dire le mot précis : ses polissonneries nous rebutent. Ce n'est pas dans les sarcasmes et les injures

qu'il prodigue à son ennemi que résident ses meilleurs titres à la mémoire des siècles. On y voit luire, si l'on veut, un éclair de son bon sens qui dissipa tant d'erreurs; mais le souvenir des malheurs et des souffrances de Jean-Jacques nous ramène à lui; il fixe sur son nom une sympathie mêlée de quelques reproches, mais véritable et sincère.

Rousseau nous prend aux entrailles parce qu'il a eu de la tendresse en son âme. Il dit lui-même qu'il était né pour la vie heureuse et douce. Les honneurs, les frivolités mondaines, les plaisirs déréglés n'étaient pas à ses yeux les éléments du bonheur. Il l'eût trouvé dans le repos de l'esprit, s'il eût été maître de diriger sa vie à son gré. La solitude avec ses amusements simples, le charme d'une étude oisive et paresseuse, comme la botanique, devaient surtout l'attirer et le retenir. Rien ne flattait plus son cœur que ces plaisirs auxquels il a su le premier intéresser les lecteurs français. En nous les racontant, il a créé une littérature nouvelle. Qui ne se souviendra à jamais des lettres qu'il écrivit à M. de Malesherbes? Avec quelle simplicité de ton n'a-t-il pas raconté ces jours rapides, mais délicieux, « que j'ai passés, dit-il, tout entier avec moi seul, avec ma bonne et simple gouvernante, avec mon chien bien-aimé, ma vieille chatte, avec les oiseaux de la campagne et les biches de la forêt, avec la nature entière et son inconcevable auteur. »

Quelle nouveauté d'entendre un écrivain nous occuper, non plus de complots littéraires, de succès de théâtre, de rivalités d'académie, mais du lever du soleil, des commencements d'une belle journée, des soins d'un promeneur qui ne songe qu'à se ménager un plus long et plus tranquille après-midi ! Où trouver rien qui vaille ce passage? « Quand une fois j'avais pu doubler un certain coin, avec quel battement de cœur, avec quel pétillement de joie, je commençais à respirer en me sentant sauvé, en

me disant : Me voilà maître de moi pour le reste de ce jour ! J'allais alors d'un pas plus tranquille chercher quelque lieu sauvage dans la forêt, quelque lieu désert où rien ne montrant la main des hommes n'annonçât la servitude et la domination, quelque asile où je crusse avoir pénétré le premier, et où nul tiers importun ne vînt s'interposer entre la nature et moi. C'était là qu'elle semblait déployer à mes yeux une magnificence toujours nouvelle. L'or des genêts et la pourpre des bruyères frappaient mes yeux d'un luxe qui touchait mon cœur ; la majesté des arbres qui me couvraient de leurs ombres, la délicatesse des arbustes qui m'environnaient, l'étonnante variété des herbes et des fleurs que je foulais sous mes pieds tenaient mon esprit dans une alternative continuelle d'observation et d'admiration : le concours de tant d'objets intéressants qui se disputaient mon attention, m'attirant sans cesse de l'un à l'autre, favorisait mon humeur rêveuse et paresseuse, et me faisait souvent redire en moi-même : Non, Salomon dans toute sa gloire ne fut jamais vêtu comme l'un deux. »

La voilà, cette source nouvelle, cette veine jaillissante d'une eau vive et fécondante ! Notre littérature française en est toute rajeunie et parée. Il est vrai de le dire avec Sainte-Beuve : Grâce à Jean-Jacques, le *vert* rentre, ou mieux, entre pour la première fois dans nos écrits. Grâce à lui, il s'y répand un parfum printanier ; il y éclôt des couleurs qui charment les yeux. Il en résulta pour toute sa génération un élancement de cœur, un attendrissement de l'âme qui ne s'étaient jamais vus chez nous.

L'imagination de Jean-Jacques ne se bornait pas à découvrir et à peindre des paysages, elle y plaçait des êtres chimériques animés de ses propres passions et faits pour remuer celles des jeunes gens et des femmes. Sa manière enflammée de traiter l'amour après Racine, après Voltaire, donnait aux sentiments un tour particulièrement neuf, une

étonnante puissance. Ce n'est plus ni Phèdre ni Zaïre. Ce ne sont plus les transports furieux que le théâtre demande : c'est un mélange de faiblesses et de candeur, un goût de sensualité et en même temps de vertu : tout le roman moderne est là, avec ses analyses séduisantes du cœur et l'appareil enchanteur des scènes de la nature.

C'est ainsi qu'à la suite des années et à l'aide du temps, par qui bien des choses s'effacent, la figure de Jean-Jacques Rousseau se dégage et se transforme. Si l'opinion publique n'oublie pas ses fautes, elle s'explique ses défauts, elle en absout plusieurs. Les injures de Voltaire restent bien au-dessous de son front et ne l'offusquent plus. A mesure que les années s'écoulent, un jugement plus rassis, je dirai même une ignorance équitable et bienveillante jettent un voile sur ces vieilles discordes, et la voix de la nation tout entière unit encore dans ses hommages le nom de Voltaire et celui de Rousseau.

CH. GIDEL.

Je réunis ici comme devant, en quelque sorte, servir de complément à l'intéressante étude de M. Gidel, quelques appréciations sur Voltaire, portées, en différentes circonstances, par Rousseau.

A un dîner chez M. Dusault, où on lui avait demandé son opinion sur les plus grands écrivains, voici comment, au dire de l'amphitryon, il s'exprima sur son ennemi : « Quand il en fut à Voltaire, qui l'avait si indignement outragé, il se plut à rendre justice entière à sa fécondité inépuisable, à la diversité de ses talents et de son caractère ; il n'en dit que ces mots remarquables : Je ne sache point d'hommes sur la terre dont les premiers mouvements aient été plus beaux que les siens. »

« Rousseau déjeunait avec un de ses amis, » dit Cousin d'Avalon dans son *Rousseana*. « La conversation tomba sur Voltaire. « Il m'a fait, dit le Philosophe de Genève, tout le mal qu'un homme peut faire à un autre homme ; mais, ensuite, il m'a bien vengé par les sottises qu'il m'a dites. D'ailleurs, Voltaire a enseigné aux hommes tant de vérités utiles qu'on doit tirer le rideau sur ses faiblesses. »

Lorsque Voltaire revint à Paris, en 1773, on peut dire qu'il fut royalement accueilli du public, tant la foule se pressait autour de lui pour le voir et l'admirer. Quelqu'un, s'étant imaginé que ce triomphe sans exemple avait dû particulièrement irriter le Philosophe de Genève, lui en parla avec dédain et comme d'un hommage rendu par la vanité à l'orgueil d'un homme qui en était indigne. Or, voici ce que lui répondit Rousseau. » Je ne puis approuver ni partager vos sentiments injustes envers le plus grand poète de la nation. Les honneurs qu'il reçoit sont sincères, si l'on considère ceux qui les rendent, et légitimes, si l'on a égard à celui auquel ils sont rendus; ils lui étaient dus depuis longtemps à plus d'un titre. Celui qui a fait couler tant de larmes, développé de si beaux sentiments sur la scène, remué et captivé les cœurs par une séduction si douce; celui qui a si vivement excité la sensibilité et dont les succès ont été aussi mérités que constants; celui enfin qui est en possession, depuis soixante années, de régner en souverain sur cette scène qu'il a agrandie et embellie tout ensemble par ses immortelles productions, ne devait pas moins attendre de la reconnaissance publique que ce qu'elle lui accorde en cette conjoncture. »

Trait charmant, trait admirable, ajoute à cet effet Cousin d'Avalon, qui publie dans son entier la réponse de Rousseau.

J. G.-C.

V

JEAN-JACQUES DEVANT LA NATURE

Je ne parlerai pas de l'œuvre, mais de l'homme. Rousseau a besoin qu'on le défende, même à l'heure des apothéoses. Sa figure est peu sympathique, ses contemporains n'ont vu souvent en lui qu'un ingrat et un méchant. Aussi son souvenir serait-il odieux, si son caractère n'était expliqué. C'est à ce dernier point de vue que je veux me placer pour plaider les circonstances atténuantes en faveur d'un homme que je n'aime pas, mais que je comprends.

Un mot résume tout : Rousseau n'a jamais été dans le monde qu'un homme des bois dépaysé. Réfractaire à la vie policée, il a peiné au milieu de ses semblables comme en terre ennemie. En vain sa jeunesse errante a été féconde en heureuses rencontres, en vain la tendresse d'une femme a écarté de sa route les premières épines : il n'en resta pas moins un sauvage indomptable. Plus tard, il répondit à l'amitié par des soupçons, à l'amour par la défiance; ne vit jamais la fortune passer à sa porte sans croire à un piège; toujours sombre et inquiet comme le loup captif.

Il fut soupçonneux parce qu'il avait peur, mordit parce qu'il supposait toujours les autres prêts à mordre ; la conviction d'être sans cesse victime engendra chez lui, après la misanthropie, le délire de la persécution. D'où vin-

rent ces injustices et ces souffrances? De l'effroi que lui causait la société. Il ne se sentait pas chez lui parmi les hommes, et ne pensait qu'à les fuir. Son mal a été la nostalgie de la solitude.

C'est la pauvreté seule qui l'a condamné au travail commun dans la cage humaine. Physiquement trop faible pour bêcher aux Charmettes, il s'est fait citadin pour vivre. Aux jours de succès et de gloire, ce Parisien malgré lui ne cessait de supputer le prix de ses livres pour savoir quand il pourrait chercher le repos au fond de quelque campagne perdue. Mme d'Houdetot, lui souriant à l'hôtel d'Épinay, l'a laissé froid; apparaissant à ses yeux sous bois, elle lui a inspiré le plus violent amour de sa vie.

La compagne de son choix, Thérèse, était une paysanne primitive, bornée et sans culture ; c'est seulement devant cette femme qu'il a pu respirer librement.

Sans doute, sa pensée est allée toujours plus loin, toujours plus haut; il n'en a pas moins été, de sa naissance à sa mort, un être rustique, et c'est par la vie contemplative qu'il a grandi. Personne n'eut au même degré le culte de la nature. Lui, qui dédaignait de se couper la barbe pour paraître devant le roi de France, se levait précipitamment dès l'aube, afin d'aller saluer, sous les frondaisons, la fleur nouvelle ou l'oiseau printanier. La nature était sa grande inspiratrice, le consolait du contact des hommes ; assis à l'entrée d'un val solitaire, il se retrouvait dans sa vraie patrie ; sur l'herbe vierge des pas humains il s'étendait avec délices, oubliait ses pensées amères pour devenir bon et tendre; un rayon de soleil lui faisait verser de douces larmes, et son génie s'éveillait.

Il a exprimé plusieurs fois son opinion, en cherchant à voir l'homme « tel qu'il est en dedans ». D'après lui, plus on se rapproche de la vie naturelle, plus on vaut. La vertu habite les cœurs simples, l'existence sociale corrompt et

rapetisse ; l'état idéal est dans la liberté des champs. Rousseau, croyant passionné, n'a jamais pu pardonner à Diderot d'avoir écrit cette phrase : « Il n'y a que le méchant qui soit seul. »

II

Il est intéressant de le suivre pas à pas dans les diverses phases de sa carrière, pour faire comprendre, derrière les luttes inégales de l'écrivain, l'immuable penchant du rêveur.

A l'âge de dix ans, il est transplanté de Genève dans un hameau. La simplicité de cette vie champêtre lui fit, dit-il, un bien d'un prix inestimable en ouvrant son cœur aux affections. « La campagne était pour moi si nouvelle, que je ne pouvais me lasser d'en jouir. Je pris pour elle un goût si vif qu'il n'a jamais pu s'éteindre. »

A dix-neuf ans, il est à Annecy. Sa jeunesse, contenue par la timidité et la gaucherie qu'il ne pourra jamais vaincre, s'épuise en vaines aspirations. Ses pensées, intenses et tumultueuses, le condamnent à une existence vagabonde ; il ne se mettra que bien tard en route ; jusque-là il se borne à errer, n'ayant d'autre goût précis que son amour de la campagne. Écoutez le poète inconscient : « L'aurore un matin me parut si belle, que, m'étant habillé à la hâte, je gagnai les champs pour voir lever le soleil. Je goûtai ce plaisir dans tout son charme ; c'était la semaine après la Saint-Jean. La terre, dans sa plus grande parure, était couverte d'herbes et de fleurs ; les rossignols, presque à la fin de leur ramage, semblaient se plaire à le renforcer ; tous les oiseaux, faisant en concert leurs adieux au printemps, chantaient la naissance d'un beau jour d'été. »

C'est alors que se déroule la plus fraîche idylle qu'on puisse imaginer. Seul au milieu de la riante vallée, il jouissait délicieusement de ce spectacle grandiose, lorsqu'un bruit de chevaux et des cris de femmes frappèrent son oreille. Il courut, deux jeunes amazones de la ville essayaient en vain de faire traverser un gué à leurs montures. Elles le connaissaient et invoquèrent son appui. Rousséau d'abord s'arma d'une branche feuillue, mais les bêtes indociles ruaient, au grand effroi des jolies promeneuses. Il s'avisa alors d'un autre expédient, prit les chevaux par la bride, entra résolûment dans le ruisseau, et conduisit ainsi sans encombre ses protégées sur l'autre rive. Il ne songeait plus qu'à s'enfuir, mais non : ces demoiselles allaient dîner à une heure de là dans une ferme. Vite, Rousseau, sautez en croupe, vous serez notre compagnon. Comment refuser lorsque, dans chaque buisson, les rossignols parlaient de joie et d'amour ? La voix de ces jeunes filles était-elle moins douce ? « En m'élançant sur le cheval de M[lle] de Graffenried, je tremblais de joie ; et quand il fallut l'embrasser pour me tenir, le cœur me battait si fort qu'elle s'en aperçut ; elle m'avoua que le sien battait aussi par la frayeur de tomber... Et durant tout le trajet, mes deux bras lui servirent de ceinture. » Quelle journée ! Ils étaient seuls, courant à travers champs et mangeant la crème servie par la fermière ; l'aîné des trois n'avait pas vingt ans ! Que de pâquerettes furent cueillies ! La plus folle prolongeait encore l'école buissonnière, la plus charmante demeura près de Rousseau. « Nous étions seuls, je respirais avec embarras, elle avait les yeux baissés. Ma bouche, au lieu de trouver des paroles, s'avisa de se coller sur sa main, qu'elle retira doucement après qu'elle fut baisée, en me regardant d'un air qui n'était point irrité. »

Il fut ramené en croupe jusqu'au bord du ruisseau ; les rossignols chantaient encore, et la délicieuse vision s'éva-

nouit pour ne pas reparaître. Il revint plus d'une fois près du pré, mais n'y trouva que la campagne en fleurs, l'éternelle amie qui console du Passé perdu.

Une autre étape. Il arrive à Lyon, et ses promenades le conduisent hors de la ville, à la découverte des champs et des bois. « Absorbé dans ma douce rêverie, je prolon-« geai ma course fort avant dans la nuit sans m'apercevoir « que j'étais las. Je m'en aperçus enfin. Je me couchai « voluptueusement sur la tablette d'une espèce de niche « enfoncée dans un mur de parc. Le ciel de mon lit était « formé par la tête des arbres; un rossignol était précisé-« ment au-dessus de moi ; je m'endormis à son chant. Mon « sommeil fut doux, mon réveil le fut davantage. Il était « grand jour, mes yeux en s'ouvrant virent l'eau, la ver-« dure, un paysage admirable. »

Il aime toujours et partout la nature, mais ses préférences sont connues ; son imagination ardente et tourmentée place au-dessus des tableaux monotones l'image des contrastes et des convulsions. « Il me faut des torrents, des sapins, des rochers, des bois noirs, des chemins raboteux, des précipices à mes cotés qui me fassent peur. »

Ici, sa pensée n'est pas achevée, car ce qu'il lui faut pardessus tout, c'est le site solitaire; et ce qu'il aime le plus dans ces régions, c'est l'absence des hommes. Sa joie nous l'apprend alors que nous le voyons prendre possession à vingt-quatre ans, du paysage riant et désert des Charmettes; « terre retirée comme si l'on était à cent lieues des villes... Entre deux coteaux assez élevés est un petit vallon au fond duquel coule une rigole entre des cailloux et des arbres. Le long de ce vallon, à mi-côte, sont quelques moissons éparses fort agréables pour quiconque aime un asile un peu sauvage et retiré. Au-devant de notre maison, était un jardin en terrasse, une vigne au-dessus, vis-à-vis un bois de châtaigners; plus haut, dans la montagne,

des prés... J'étais transporté. Oh ! dis-je à cette chère amie en l'embrassant et en l'inondant de larmes d'attendrissement et de joie, ce séjour est celui du bonheur et de l'innocence. Si nous ne les trouvons pas ici l'un et l'autre, il ne les faut chercher nulle part. »

S'il s'agissait d'un autre que de Rousseau, on pourrait croire que ce lyrisme était moins inspiré par les Charmettes que par Mme de Warens, et que le jeune homme y voyait plutôt le nid d'amour que la retraite du sauvage; mais l'erreur serait étrange, car, à cette époque, l'auteur de Julie n'éprouvait pour « sa chère maman » qu'une amitié passionnée, aussi éloignée du désir que de la possession ; et sa vie entière atteste que son culte de la solitude a été immuable et dominant en face de toutes les évolutions psychologiques qu'il a pu subir. Ne le voit-on pas, d'ailleurs, regretter jusqu'aux larmes sa Thébaïde quand les neiges le chassent vers la ville, où pourtant son amie l'accompagne ? « Je croyais dire adieu aux Charmettes. Je ne les quittai pas sans baiser la terre et les arbres, et sans me retourner plusieurs fois en m'éloignant. »

C'est ici qu'il convient de détruire une fausse légende: Jean-Jacques n'a jamais eu le faible qu'on lui prête pour la pervenche. Il n'a vu cette fleur que deux fois dans sa vie, sans s'arrêter pour l'admirer ou la cueillir. Le jour de son arrivée aux Charmettes, il suivait avec Mme de Warens le bord d'une haie. Sa « maman » aperçut quelque chose de bleu sur le tapis de verdure et lui dit : voilà de la pervenche fleurie. « Je n'avais jamais vu de la pervenche, écrit-il, et j'ai la vue trop courte pour distinguer à terre des plantes de ma hauteur. Je jetai seulement en passant un coup d'œil sur celles-là, et près de trente ans se sont passés sans que j'aie revu de la pervenche, ou que j'y aie fait attention. »

En 1764 (il avait 52 ans), se promenant avec Du Peyrou, il s'agenouilla près d'un buisson pour herboriser, et revit la fleur bleue. « Je poussai un cri de joie. Ah! voilà de la pervenche! C'en était en effet. Du Peyrou s'aperçut du transport... On peut juger par l'impression d'un si petit objet de celle que m'ont faite tous ceux qui se rapportent à la même époque. »

Ainsi donc, il n'a pas aimé la pervenche et il ne l'a pas même connue, si ce n'est pour saluer en elle, pendant une minute, à l'âge des cheveux gris, un souvenir de jeunesse.

Non, il faut évoquer Rousseau tel qu'il fut, trop myope pour distinguer une fleur et s'en éprendre. Toujours le détail lui échappait. Il ne saisissait d'un paysage que la physionomie générale et les grandes lignes; condamné à ne pas voir le fini merveilleux des premiers plans, il cherchait l'ensemble; son imagination avait suivi la direction imprimée par son infirmité physique. Ce qu'il comprit toujours le mieux dans la nature, ce fut la vie puissante qui l'anime. Dans sa parure de l'été radieux ou dans sa nudité de l'hiver morne, elle faisait pénétrer jusqu'au fond de l'âme du penseur ses sourires et ses tristesses; les mouvements profonds des bois l'agitaient, leur voix puissante le rendaient attentif et charmé. Le musicien écoutait en même temps que le poète; Rousseau percevait par l'oreille des jouissances supérieures à celles que lui refusaient ses yeux : ce qu'il aima le plus dans la nature, il l'a cent fois avoué, ce fut le chant du rossignol.

Le haut spiritualisme qu'une autre fausse légende lui dénie devait être la conséquence de ces ardentes contemplations. Jean-Jacques ne dissimula jamais ses idées religieuses. Tour à tour protestant et catholique, souvent déiste, il ne fit jamais profession d'athéisme, et c'est comme amant de la nature qu'il fut croyant. « Je priais tout en me promenant, a-t-il dit dans ses *Confessions;* je priais

dans une sincère élévation de cœur à l'auteur de cette aimable nature dont les beautés étaient sous mes yeux. Jamais dans ma chambre ; il me semble que les murs et tous les petits ouvrages des hommes s'interposent entre Dieu et moi. J'aime à le contempler dans ses œuvres tandis que mon cœur s'élève à lui. »

III

Lorsqu'on le trouve, plus tard, enfermé dans un taudis parisien, en lutte avec l'Idée, ses inclinations d'origine n'ont pas changé. Au milieu des plus âpres épreuves il répète sans cesse l'exclamation du poète latin : O campagne ! quand te verrai-je ! A la veille d'écrire pour l'Académie de Dijon son discours sur l'*Origine de l'inégalité parmi les hommes* il tressaille ; c'est la thèse chère à son cœur qu'il va développer. Pour être bien lui, les bois lui sont nécessaires. Rousseau va chercher l'inspiration et la retraite à Saint-Germain. « Il faisait très beau... Tout le jour, enfoncé dans la forêt, j'y poursuivais, j'y trouvais l'image des premiers temps ; je faisais main-basse sur les petits mensonges des hommes... Et, comparant l'homme de l'homme avec l'homme naturel, je montrais la source de ses misères. Mon âme, exaltée par ses contemplations sublimes, semblait crier : Insensés qui vous plaignez de la nature, apprenez que tous vos maux viennent de vous. »

Son opéra le *Devin du village* avait été applaudi par la Cour, son discours fut couronné et le rendit célèbre comme écrivain, l'argent tomba enfin dans sa bourse d'indigent ; il devait être heureux. Non. Pourquoi ? « Dans la fumée de la gloriole, toujours mes bosquets, mes ruisseaux, mes promenades solitaires venaient, par leur souvenir, me dis-

traire, me contrister, m'arracher des soupirs et des désirs. Tous mes travaux, tous mes projets d'ambition n'avaient d'autre but que d'arriver un jour à ces bienheureux loisirs champêtres. »

Il ne devait jamais réaliser ce rêve d'avoir à lui la maison du repos. Un autre homme de génie, Chateaubriand, s'est vu condamner à l'existence errante et précaire; mais au moins ce dernier a goûté l'heure calme et pu dire quelques jours en revenant des champs : voici mon toit. La Vallée-aux-Loups a été, au milieu de sa carrière cruelle, l'étape du maitre et du sage. Jamais Rousseau n'a eu son bois ni sa chaumière; le paysan en a plus souffert que le gentilhomme; il ne s'est couché que sous l'arbre des autres; c'est la maison de louage qui seule a abrité sa tête; il ne fut, au milieu des champs adorés, qu'un hôte de passage. Heureux l'ami de la solitude qui s'asseoit à l'ombre des ormeaux qu'il a plantés, entend voler autour des fleurs de son pré l'abeille de sa ruche, et voit d'un œil attendri le logis rustique qu'il a gagné de ses mains ou reçu de son père, asile béni de la vieillesse!

Rousseau, toujours pauvre, oublia sa fierté et accepta les bienfaits de Mme d'Épinay. Que pouvait lui donner celle-ci pour qu'il fût heureux? Avec cette délicatesse et cette intelligence du cœur qui sont l'apanage de la femme, Mme d'Épinay offrit l'Ermitage au paysan dévoré de la nostalgie. Le locataire devait la payer en amitié. Jean-Jacques acquitta-t-il sa dette? On n'oserait l'affirmer, mais toujours est-il qu'avant de se montrer ingrat il fit preuve de la plus vive reconnaisssance. Sa félicité était parfaite en arrivant dans cette retraite isolée où il lui serait permis de mériter le nom « d'ours ». Quitter Paris pour vivre dans les bois! Laissons-lui la parole : « Quoiqu'il fît froid et qu'il y eût même encore de la neige, la terre commençait à végéter, les bourgeons des arbres

commençaient à poindre ; et la nuit même de mon arrivée fut marquée par le premier chant du rossignol, qui se fit entendre presqu'à ma fenêtre, dans un bois qui touchait la maison. Après un léger sommeil, oubliant, à mon réveil, ma transplantation, je me croyais encore dans la rue de Grenoble, quand tout à coup ce ramage me fit tressaillir, et je m'écriai dans mon transport : Enfin tous mes vœux sont accomplis ! »

L'Inconnu charmant lui souhaitait la bienvenue, mais n'avait-il pas toute sa vie pour lui répondre ! La neige ne le condamnait-elle pas à la réclusion ! Et ses meubles intimes, ses chers papiers à mettre en place ? Bast ! Il n'y put tenir : « Au lieu de commencer à m'arranger dans mon logement, je commençai par m'arranger pour mes promenades ; et il n'y eut pas un sentier, pas un taillis, pas un réduit autour de ma demeure que je n'eusse parcouru le jour même. Ce lieu solitaire plutôt que sauvage me transportait en idée au bout du monde. Il avait de ces beautés touchantes qu'on ne trouve pas auprès des villes. Ce ne fut qu'après quelques jours livrés à mon délire champêtre que je songeai à m'établir. »

Rousseau, alors en pleine possession de son génie, enfanta ses plus fortes créations dans cette solitude. Non pas à l'intérieur de l'Ermitage ; son imagination, resserrée entre les quatre parois d'une chambre, se glaçait et demeurait stérile. Il avait besoin de la marche, de l'espace et de l'isolement pour voir les fantômes, leur donner un corps et les animer. « Je faisais ces méditatious au mois de juin dans des bocages frais, au chant du rossignol, au gazouillement des oiseaux... Oubliant tout à fait la race humaine, je me fis une société de créatures parfaites, aussi célestes par leurs vertus que par leurs beautés ; d'amis sûrs, tels que je n'en trouvai jamais ici-bas. Je pris un tel goût à planer ainsi dans l'empyrée, que j'y passai les heures sans

compter, et, perdant le souvenir de toute autre chose, à peine avais-je mangé un morceau à la hâte que je brûlais de m'échapper pour courir retrouver mes bosquets et le monde enchanté. »

Les visions peu à peu se fixèrent. « Je me figurai l'amour et l'amitié (les deux idoles de mon cœur) sous les plus ravissantes images... Ces fictions, à force de revenir dans un plan si vague, prirent enfin plus de consistance et me hantèrent sous une forme déterminée... Rappelant tout ce que j'avais senti dans ma jeunesse, la fantaisie me prit de donner ainsi l'essor en quelque sorte au désir d'aimer que je n'avais pu satisfaire, et dont je me sentais dévoré. »

C'est alors qu'il posa sur ses genoux un carnet, au milieu du bois, et d'un crayon qui tremblait entre ses doigts écrivit les pages enflammées du plus admirable roman idéaliste qui existe, la *Nouvelle Héloïse*. Les apparitions de la solitude vivaient désormais ; elles appartenaient à l'humanité; son âme, en libre contact avec la nature, avait conçu Saint-Preux aux pieds de Julie.

Épris de son travail, il le conduisit avec une lenteur jalouse; les saisons succédaient aux saisons sans qu'il eût conscience des heures écoulées dans la peinture de l'éternel amour. Mme d'Épinay, inquiète de le savoir seul en hiver au milieu des bois, dans une maison isolée, envoyait souvent savoir de ses nouvelles; Jean-Jacques, invisible au fond des sentiers perdus, écoutait d'autres voix.

IV

La vie rustique l'avait rajeuni, ses contemplations lui avaient apporté l'apaisement et rendu la tendresse; ses luttes ardentes avaient allumé dans son cœur ce feu d'amour

inassouvi qui survit à la jeunesse. C'est alors que la réalité s'offrit à ses regards; vaincu d'avance par le rêve, il crut voir Julie. Mme d'Houdetot apparaissait plutôt en fée forestière qu'en femme du monde; elle ne cherchait pas l'écrivain, mais l'ermite. La première fois, égarée dans des chemins impraticables, elle fut réduite à changer ses vêtements souillés contre la bure d'une paysanne; lors de sa seconde visite, elle sortit au galop d'un hallier, sous le juste-au-corps et le feutre d'un hardi cavalier. L'imagination enflammée de Jean-Jacques n'y résista pas; vue dans un autre cadre, il l'aurait fuie; sous les ramées des chênes et sous son toit de chaume, il l'aima éperduement. Cette passion, contagieuse comme toutes celles qui sont sincères, donna le vertige à la comtesse; mais elle avait un amant aux armées et ne voulait être infidèle qu'à son mari. Ce fut une lutte poignante. Jean-Jacques l'enivrait de la poésie terrible du premier amour; elle ne savait ni lui céder, ni lui résister, et ils vivaient ainsi dans la solitude, parlant d'amitié sans y croire, et ne condamnant dans l'amour que le plaisir.

Rousseau raconte avec une émotion qui n'est pas jouée une de ses dernières entrevues avec Mme d'Houdetot. L'Ermitage est à une lieue d'Eaubonne, il franchissait la distance en courant, et la futaie voisine cachait d'habitude leurs rendez-vous mystérieux. « Un soir, dit-il, nous allâmes ainsi nous promener par un très beau clair de lune. Ce fut dans les bois qu'assis avec elle sur un banc de gazon, sous un acacia chargé de fleurs, je trouvai, pour rendre les mouvements de mon cœur, un langage vraiment digne d'eux. Que d'enivrantes larmes je versai sur ses genoux! Que je lui en fis verser malgré elle! Elle s'écria : Non, jamais amant n'aima comme vous. Mais Saint-Lambert nous écoute, et mon cœur ne saurait aimer deux fois... Je me tus en soupirant, je l'embrassai; quel embrassement!...

Et après deux heures de l'entretien le plus tendre, elle sortit, au milieu de la nuit, de ce bosquet et des bras de son ami, aussi pure qu'elle y était entrée. »

La femme bientôt se détourna de lui, et les bois lui restèrent; les quarante-cinq ans de l'auteur de Julie avaient peut-être effrayé l'une; les autres ne lui demandaient que la jeunesse du cœur; ils continuèrent de l'appeler et de lui sourire.

Le lutteur ombrageux et fantasque n'eut pas la sagesse de pleurer tout bas sa dernière passion sous les saulaies murmurantes ; il se tourna vers les hommes, dont le bruit lui semblait une offense; et, Juif-Errant infatigable, il s'éloigna à jamais de l'Ermitage. Montmorency lui offrit ses ombrages prochains, et la vue de ses beaux arbres rendit la paix à cette âme endolorie. Comme il étudia cette nature nouvelle avant de savoir s'il la pourrait aimer! « Le parc n'est pas en plaine. Il est inégal, montueux, mêlé de collines et d'enfoncements dont l'habile artiste a tiré parti pour varier les bosquets, les eaux, les points de vue, et multiplier ainsi l'espace. Dans le bas, il forme une gorge qui s'ouvre et s'élargit vers la vallée et dont l'angle est rempli par une grande pièce d'eau. » Sur le coteau qui domine ce lac est un castel abandonné. « Ce fut dans cet édifice solitaire qu'on me donna le choix d'un logement... Je m'amusai, quand j'y fus, à orner la terrasse qu'ombrageaient déjà deux rangs de tilleuls; j'en fis ajouter deux, pour faire un cabinet de verdure; je l'entourai de lilas et de chèvrefeuilles. J'apprivoisai des oiseaux qui venaient se poser sur les branches. »

L'amitié sérieuse de la maréchale de Luxembourg avait remplacé les fièvres d'amour de l'Ermitage; le bonheur était peut-être là; mais l'auteur d'*Émile* fut contraint à déserter ses bois et son asile pour éviter la Bastille. Il quitta la France en fugitif et se cacha dans le village de Motiers,

en Suisse, sur le penchant d'une vallée profonde, entourée de pics majestueux où brillent les neiges éternelles. C'est là qu'il prit le goût d'herboriser, « parmi l'or des genêts et la pourpre des bruyères... Bientôt, de la surface de la terre, j'élevai mes idées à tous les êtres de la nature, au système universel des choses, à l'être incompréhensible qui embrasse tout. Alors, l'esprit perdu dans cette immensité, je ne pensais pas, je me sentais avec une sorte de volupté accablé du poids de cet univers... J'aurais voulu m'élancer dans l'infini. »

De là, chassé par les haines qu'il a déchaînées, il se réfugia dans une île du lac de Bienne. « Ce choix était si conforme à mon humeur solitaire que je le compte parmi les plus douces rêveries dont je me suis le plus vivement passionné... Les rives du lac étaient sauvages et romantiques, les rochers et les bois y bordaient l'eau... J'avais pris l'habitude d'aller m'asseoir sur la grève, surtout quand le lac était agité. Je sentais un plaisir singulier à voir les flots se briser à mes pieds. Je m'en faisais l'image du tumulte du monde et de la paix de mon refuge; et je m'attendrissais quelquefois à cette douce idée, jusqu'à sentir des larmes couler de mes yeux. »

V

Adieu le lac et la montagne ; Jean-Jacques est de nouveau proscrit. La Suisse, pays du berceau, la Suisse, pays des souvenirs, lui est à jamais fermée; les Choses dont il est l'amant lui sont ravies, l'infortune le rejette parmi les hommes. Le désespoir de l'auteur de la *Nouvelle-Héloïse* fait songer à une page sublime de son livre : Saint-Preux est

au bord du torrent, condamné à quitter la Suisse, lui aussi; à perdre sa Julie. Il interroge le gouffre tentateur, et se demande si un maudit n'a pas le droit de chercher sa délivrance dans la mort volontaire.

Mais non, Rousseau le pauvre, Rousseau l'infirme, coupe encore un bâton de voyage dans la haie voisine et s'enfonce une fois de plus dans les ténèbres.

Le voici au fond de la brumeuse Angleterre, dans la solitude de Wootton. C'est encore la campagne, la verdure, les voix grandioses du vent qui parle aux arbres inclinés ; il se reprend à aimer ; et pour lui, aimer c'est vivre. Mais les passions humaines l'y viennent assiéger ; il fuit à leur souffle, telle qu'une feuille flétrie ; les yeux vers la France, il s'achemine encore, et Paris le recueille, Paris, théâtre de ses luttes, de sa gloire et de ses misères. Ira-t-il revoir son ancien nid de la rue de Grenelle ? Loin de là, ses pensées orageuses l'en éloignent ; c'est dans la campagne qu'il essaie de respirer, de se ressaisir.

Nous le trouvons sur les bords de la Bièvre, un pâle sourire entr'ouvre un moment ses lèvres. « Vivifiée par la nature et revêtue de sa parure de noces, la terre offre à l'homme un spectacle plein de charmes, le seul spectacle au monde dont ses yeux et son cœur ne se lassent jamais. »

Mais les hommes le reprennent, il combat encore. Le grand inconsolable ne peut plus goûter ici-bas qu'une joie : il évoque le souvenir des campagnes perdues dans son dernier écrit, les *Rêveries d'un promeneur solitaire*. Quels tableaux mélancoliques et tendres ! « Je me rappellerai toute ma vie une promenade que je fis du côté de la Bobeila. J'étais seul, je m'enfonçai dans les anfractuosités de la montagne, et de bois en bois, de roche en roche, j'arrivai à un réduit si caché que jamais je n'en vis d'aussi sauvage. De noirs sapins entremêlés de hêtres prodigieux, dont plusieurs tombés de vieillesse, fermaient ce réduit impénétra-

ble; quelques intervalles que laissait cette sombre enceinte n'offraient au delà que d'âpres rochers et d'horribles précipices. Le duc, la chevêche et l'orfraie faisaient entendre leurs cris dans les fentes de la montagne ; seuls quelques petits oiseaux tempéraient l'horreur de la solitude. »

Il recueille de la sorte ses souvenirs et les retrace pour mieux oublier l'heure présente ; il ne vit plus, il revit.

Jean-Jacques Rousseau a soixante-six ans ; l'admiration et la pitié lui donnent encore des amis. M. de Girardin l'entraîne à Ermenonville, où il sera défendu des hommes par les arbres. Va, vieux pèlerin qui as ébranlé une société et tracé à l'humanité des voies nouvelles sans trouver pour toi ni le pain assuré, ni la paix, ni une chaumière, ni la compagne honnête; va : il y aura encore pour toi des fleurs, de l'ombre et du silence. C'est ta dernière étape, tu ne perdras la vue de ces grands chênes que pour dormir dans un tombeau parmi leurs racines enlacées. Que les soucis de l'avenir ne te hantent plus, à l'heure des songes ; car, dans deux mois, l'herbe germera sur ta froide dépouille. Arrête-toi, pélerin, jouis en repos de tes dernières journées.

Il arrive dans ces bois d'Ermenonville ; Dieu lui accorde le temps de les voir, de les comprendre, de les chérir.

Gérard de Nerval, qui ne saisit jamais que le côté littéraire de la nature, a tenté la description du dernier asile de Rousseau. « J'ai revu le château, les eaux paisibles qui le bordent, la cascade qui gémit dans les roches, et cette chaussée réunissant les deux parties du village, dont quatre colombiers marquent les angles ; la pelouse qui s'étend au delà comme une savane, dominée par des coteaux ombreux ; l'écume bouillonne, l'insecte bruit. »

Ce n'est pas cela que voyait Jean-Jacques, mais l'âme des choses. Il fut heureux. Parfois, il emmenait dans ses courses le jeune fils de son hôte, lui enseignait la botanique, levait les yeux plus haut, et lui montrait la grande nature.

Puis un jour la maladie le foudroya. Il n'eut qu'une heure, pas même une heure pour se souvenir de sa vie et pour saluer la mort. Le bruit de ses pas avait ébranlé le siècle; il n'y songea pas, le lendemain terrible ne l'effraya pas, lui qui se croyait juste et avait assez souffert pour être pardonné ; non, il n'eut qu'une pensée, une seule avant de mourir : Jean-Jacques demanda à être porté sur le seuil de sa chambre pour voir une dernière fois le soleil et la verdure des champs.

Fidèle à son unique amour, le paysan expirait en souriant aux bois et à la solitude.

VI

N'en déplaise aux soi-disant psychologues de la nouvelle école, on n'explique jamais l'œuvre par l'homme ; Rousseau en est le plus frappant exemple. L'*Emile* ne correspond pas aux opinions de celui qui refusa d'élever ses enfants ; le rêveur larmoyant n'a rien de commun, comme aspirations, avec le *Contrat social*. L'esprit de Jean-Jacques fut avant tout celui d'un sophiste, son âme fut avant tout celle d'un poète ; il n'a été vraiment lui que dans la *Nouvelle Héloïse*.

Je n'ai cherché que l'homme. Il me désarme par sa sincérité, m'épouvante par ses aveux, m'attendrit par son immense amour de la nature.

Je lui reproche de n'avoir pas été bon et indulgent pour ses semblables; l'homme de génie doit comprendre la bassesse humaine, et l'homme de cœur, l'excuser. Voilà qui m'empêche de l'aimer, mais je l'admire.

JULES DE GLOUVET.

VI

LE GÉNIE PAR L'IMAGINATION

Le génie de J.-J. Rousseau a pour élément essentiel l'imagination. De là, son éclatante originalité. On pourrait le définir : une imagination passionnée, exaltée, une merveilleuse imagination subjective.

Cette imagination tenait à une sensibilité extraordinaire, à une impressionnabilité excessive de l'appareil sensitif et du système nerveux, d'où affluaient continuellement au cerveau une innombrable quantité d'émotions vives et subtiles, d'images intenses et étincelantes. Profondément affecté par la louange et le blâme, peu sûr de lui-même en raison de son tempérament fébrile et de son éducation incomplète, Jean-Jacques fut à la fois très glorieux et très timide, avec de justes et de fausses hontes, des pudeurs exquises et des lâchetés sournoises, d'étranges défaillances et des effervescences inouïes.

S'il naquit à Genève, c'est un vrai Français. Avec ses yeux et ses cheveux noirs, sa nature délicate mais résistante, ses extrémités fines, n'est-il pas de pure race celtique, comme Sterne, l'Irlandais sensuel et sentimental ? Son origine parisienne est incontestable. Il descendait d'Antoine Rousseau, libraire à Paris, dont le fils, Didier Rousseau, refugié calviniste, vint s'établir à Genève en 1529. Il ne connut pas sa mère, morte en lui donnant le

jour ; et il était tout jeune encore, lorsque son père, l'horloger, dut s'expatrier à la suite d'une querelle. Il ne sut donc pas bien ce que vaut la famille : circonstance qui pourrait excuser, sinon justifier, l'abandon qu'il fit plus tard de ses cinq enfants.



Dès le début de son existence, tout semble concourir à développer sa faculté maîtresse. Avant le départ de son père, Jean-Jacques passe les nuits à lire avec lui des romans et Plutarque. Son imagination vierge, si fraîche et si tendre à cet âge, en reçoit une empreinte indélébile, en reste à jamais romanesque et républicaine.

Ses études, assez irrégulières, furent vite interrompues. Apprenti greffier à quinze ans, puis apprenti graveur, et très malheureux en apprentissage, il lisait toujours avec furie, au hasard ; et pour lire, il vendait jusqu'à ses chemises. Sa vie de travail machinal et d'assujettissement à un patron grossier lui parut d'autant plus dure et basse que son cerveau s'emplissait davantage de douces et nobles fictions littéraires. Il finit par se sauver. Les aventures commencèrent. Ce fils de bourgeois devint peuple ; ce chimérique et vaniteux adolescent fut obligé, pour gagner son pain, de se faire laquais. Avili par ses fonctions, dépravé par son entourage, en son cœur couvait pourtant le feu sacré. Il fait penser alors, tantôt à Gil Blas, tantôt à Des Grieux ; mais toujours il garde un fonds de poésie latente. On dirait parfois Chérubin, un Chérubin honteux, réduit au métier de Figaro.

Par suggestions d'amour-propre, par emportements fiévreux, pour surgir de la foule, il essaie de tout, musique, pédagogie, diplomatie. Il trouve enfin sa voie. Il a ses

deux révélations, l'une, celle de l'esprit, en allant voir Diderot, l'autre, celle du cœur, aux pieds de Mme d'Houdetot; et son imagination déborde en littérature. La qualité, selon lui, la plus nécessaire aux héros, la force d'âme, l'*action*, lui manque. Il se fait donc philosophe et romancier. Faible, pauvre, ignorant, timide, ne possédant guères le sens exact de la réalité, ayant directement peu de prises sur le monde, et ne pouvant satisfaire en personne sa double postulation d'amour et de vertu, il la satisfait par l'invention cérébrale, par le livre : « L'impossibilité d'atteindre aux êtres réels me jeta dans le pays des chimères ; et ne voyant rien d'existant qui fût digne de mon délire, je le nourris dans un idéal que mon *imagination créatrice* eut bientôt peuplé d'êtres selon ma nature. »

Plus que jamais, sa vie est un rêve ; mais ce rêve, il le fixe désormais, et, faute de mieux, il l'immortalise en l'écrivant. C'est ainsi que Pétrarque avait adoré Laure. Mais Jean-Jacques se révolte souvent contre ce qu'il trouve de pénible dans un pareil dessein ; et il se relève à l'occassion par un superbe cri d'orgueil. Après avoir raconté, avec détails probants, ses efforts plus ou moins involontaires, mais absolument vains, pour tourner la tête à la maîtresse de Saint-Lambert, son ami, il s'écrie ingénûment : « Je l'aimais trop pour vouloir la posséder ? » Le pauvre amant ! L'admirable poète ! Quelle sentimentalité sincère, quelle chimérique délicatesse ! Aucune affectation en cela. Il ne joue pas un rôle. Tout ce qu'il dit, il le croit, comme fera plus tard son plus fameux disciple. Il émeut, à force d'être ému. Il est platonique éperdûment.

***

L'esprit aussi déçu que le cœur par l'expérience acquise, il éprouva le besoin, après s'être inventé un amour, de

s'inventer une société. *Émile* et le *Contrat social* sont, comme la *Nouvelle Héloïse*, de belles fictions. Le procédé reste le même, un procédé radical. Seulement l'imagination, au lieu de fournir des sensations et des affections, fournit alors des idées. Ne pouvant se faire aux gens et aux choses, le penseur refait les choses et les gens à son usage. Ce même homme, si faible et si désarmé lorsqu'il veut agir, le voilà tout puissant dès qu'il n'est plus gêné par la lourde matière. Ame libre et légère, il se meut en plein idéal, en pleine harmonie. Contre ce qui est, contre le réel, sottises, laideurs et infamies, à la façon du grand Corneille, il suscite ce qui doit être. Et ce n'est pas en l'air qu'il construit son édifice. Il ne relègue pas l'idéal au ciel. Il bâtit sur la terre, pour l'humanité vivante, logiquequement, mathématiquement.

Ce qui le distingue des mystiques purs, c'est qu'ayant la foi, il ne s'abandonne pas aveuglément aux entraînements de la foi. Il veut que la raison contrôle le sentiment; la raison est sa pierre de touche. Et réciproquement, le sentiment contrôlera la raison. De ces deux forces, Rousseau n'accepte l'une que prouvée, vérifiée, justifiée par l'autre. D'ailleurs, c'est le sentiment, notons-le bien, qui, conformément à sa nature, exerce l'initiative dans toutes ses conceptions, même les plus abstraites. L'intuition lui ouvre l'espace. Il sent, il voit, il aime, il pense, par transports, par illuminations. Des lueurs subites et profondes, de vives phosphorescences, éclairant de part en part son immense réserve de souvenirs, suscitent les enthousiasmes généreux et les idées générales. Tout d'abord, il a le coup d'aile, l'envolée, la vision d'en haut et d'ensemble, la conception rapide dans la joie et la clarté. Puis il retombe ; et patiemment, laborieusement, péniblement, il exécute son œuvre. Longues gestations, enfantements douloureux. Cerveau tourmenté, orageux, chargé

d'électrictés contraires, pour la fécondation il lui faut l'éclair, le coup de foudre, les torrents de chaudes larmes. Mais cette force titanique s'apaise bientôt, se règle, se rythme, s'épanouit harmonieusement, et, Minerve aidant, devient une puissance olympienne.



Sous l'action de son milieu et la réaction de son tempérament, il produit ainsi les chefs-d'œuvre qui commencent par le modifier lui-même et qui finissent par transformer le monde. Il ose attaquer Voltaire, et presque toujours il a raison contre ce triomphateur. Vanité secrète, tendresse pénétrante, invincible logique, il s'est mis tout entier dans la lettre sur le désastre de Lisbonne.

Génie fait d'imagination, il est naturellement l'homme de tous les contrastes, comme de toutes les harmonies. Résolûment il traverse le paradoxe, pour parvenir à la vérité. Artiste et philosophe, il se révolte contre l'art et la civilisation, dès qu'il comprend que, par leur développement excessif, la civilisation et l'art, comme une végétation parasite, masquent, faussent et stérilisent la nature, l'humanité.

Pour y voir clair, il a besoin de fermer les yeux. « Je ne sais rien voir de ce que je vois, dit-il; je ne vois bien que ce que je me rappelle. » L'actualité flagrante l'éblouit; elle blesse ses organes de perception en leur susceptibilité morbide.

Il ne la perçoit bien que par réflexion, par l'*image* imprimée en lui et contemplée à loisir, au repos, dans l'isolement; et tout se trouble « au moindre vent qui d'aventure vient rider la face de l'eau ». Il n'a pas le primesaut libre. Son premier mouvement est toujours inconscient, souvent mauvais. Les travers des gens le froissent, l'irritent, l'af-

folent, quand il les fréquente, quand il est aux prises avec eux. Seul, il déborde de sociabilité. Pour être fraternel, il lui faut la retraite. C'est du fond de son ermitage qu'il embrasse avec effusion l'univers. Il se croit très observateur, très perspicace, très analyste ; et son esprit absolu, exclusivement synthétique, ne fait bien, ne sent bien, ne saisit bien, que ce qu'il crée de toutes pièces, avec amour.



Sur son siècle et le nôtre, son influence a été prépondérante. Il a donné à la France et au monde ce qu'avaient donné à sa propre imagination les romans et Plutarque : le tempérament romanesque et républicain. Plus que personne, il a contribué à former l'homme et l'idée modernes. Il a fondé une littérature, une politique ; et parmi ses héritiers, ceux qui possédaient ce qui lui a manqué, la faculté et les moyens d'action, ont travaillé, victorieusement parfois, à incarner dans l'histoire ses passions et ses principes. Une telle force d'attraction résidait dans son idéal, qu'il eut vite conquis l'élite et les masses. Devant un tel espoir, devant un tel exemple, la vieille erreur devenait intolérable ; et la sève humaine, comme un métal en fusion, s'élança tumultueusement dans le moule de beauté proposé par le génie.

De Bernardin de Saint-Pierre à George Sand et à Musset, presque à chaque instant, on retrouve dans les livres Jean-Jacques, son inspiration, sa manière. On lui doit la première formule de la grande névrose contemporaine. Werther, René, combien d'autres, sortent de lui. Telle scène entre Faust et Méphistophelès semble un dialogue entre Jean-Jacques et l'auteur de *Candide*. Jean-Jacques est le prototype de « l'homme sensible », qui si vite devient « l'homme fatal ».

Il a vulgarisé la rêverie lyrique, avec tous ses charmes et tous ses périls. Il a rouvert aux fils d'Ève le paradis perdu de la nature et de l'amour. A travers un âge desséché par le rire, flétri par l'ironie, il a épanché un torrent de tendresse, déroulé une large Voie lactée. « Otez de nos cœur l'amour du Beau, écrivait-il, vous ôtez tout le charme de la vie. »

Par le pathétique et le pittoresque, il est l'initiateur de l'Ecole romantique. Didier, Antony, Julien Sorel, continuent ce déclassé pensif, cet isolé sublime, cet Alceste plébéien, cet amant de l'amour ; c'est ce laquais devenu grand homme qui sert de modèle à Ruy-Blas.

Rousseau a mis dans la prose française un charme tendre, une onction passionnée, qu'elle ignorait. Le style des *Confessions* est incomparable ; on connaît cet art sans artifice, redevenu nature : tout y est vie et lumière ; c'est la pensée même, dans sa forme pure et son harmonie intime. Et comme ce magicien sait évoquer toute une scène par un trait caractéristique, suggérer tout un ordre d'idées par un mot-symbole ! Vous rappelez-vous son père, dans la maison de Genève, après une nuit de lecture fiévreuse, « entendant le matin les hirondelles ? »



Une révolution est l'avènement d'une nouvelle force morale. Au XVIIIe siècle, Rousseau créa la Foi nouvelle. Sans lui, les Etats-Unis d'Amérique ne seraient probablement pas une République. Il est l'âme de la Révolution française. Toute cette époque est imprégnée de lui. Mirabeau l'interprète. Mme Rolland, c'est sa Julie au pouvoir. Par la voix de Saint-Just, il s'écrie : « Les malheureux sont les puissances de la terre ! » On le retrouve dans les deux camps, à la fête de l'Être suprême et dans le *Génie du*

Christianisme. Sa parole devient un Évangile. De l'Ile des Peupliers, on le transporte au Panthéon.

Il méritait cet honneur. Il avait dégagé un idéal supérieur de société : la conciliation des principes d'autorité et de liberté par l'association des âmes, des volontés, des intérêts; et un idéal supérieur de religion : la conciliation de la raison et de la foi par le culte du Beau. Là est sa gloire la plus haute, son meilleur titre à l'éternelle reconnaissance des générations. Au Droit divin il a substitué le Droit humain. La République n'est plus l'antique Cité fermée, si étroite et si jalouse, fondée sur la puissance paternelle et l'esclavage. Il veut que chacun y ait sa part de liberté, de bonheur. Et pour que cette loi ne reste pas une formule abstraite, un vain mot, il y attache le pouvoir effectif pour chacun d'exercer et de développer ses facultés selon la justice.

Pour mettre son œuvre au dessus de toute contestation, il réhabilite le peuple. Plein d'un généreux désintéressement, le peuple n'a-t-il pas au suprême degré la force morale; et la force morale n'est-elle pas aussi nécessaire au Progrès que la force intellectuelle ! Par cette supériorité des humbles, Rousseau a justifié la souveraineté de tous, consacré le suffrage universel. Puis, sentant de quelle importance est l'éducation du peuple devenu souverain, il a montré qu'il ne faut laisser à personne la licence de dépraver la foule comme Villeroi dépravait Louis XV enfant, et qu'un gouvernement doit être avant tout un système d'éducation nationale. « Les vrais chrétiens, a-t-il ajouté, sont faits pour être esclaves. » Et il a prouvé l'incompatibilité d'une Église dogmatique, d'une Église intolérante, avec l'État libre. Si la Religion civile ébauchée aux dernières pages du *Contrat social* soulève de graves objections, Rousseau n'en a pas moins solidement établi la légitimité absolue du sentiment religieux, sa puissance féconde, sa

suprême grandeur. Il avait trouvé dans son cœur la preuve irréfutable du principe d'ordre, de justice et d'amour, qui préside aux destinées de l'univers. Écoutez cette profession de foi si simple et si ferme : « Il ne dépend pas de moi de croire que la matière passive et morte a pu produire des êtres vivants et sentants; qu'une fatalité aveugle a pu produire des êtres intelligents; que ce qui ne pense point a pu produire des êtres qui pensent. »

***

Aucun effort vers le bien n'est perdu à jamais.

Le mouvement réformateur du XVI[e] siècle semblait avoir échoué dans notre France. Mais il y avait alors en Europe un petit pays indépendant : il fut l'asile des réformés. La Suisse, affranchie de la féodalité allemande et victorieuse de Charles le Téméraire, accueillit les réfugiés français. Deux siècles plus tard, l'arrière-petit-fils d'un de ces réfugiés rapportait à la vieille patrie, avec la jeunesse et la force, les clefs d'un avenir meilleur. Sois honorée sans fin, belle et robuste Helvétie, saine région des hauts sommets et des neiges éternelles, terre libre qui verses aux peuples les grands fleuves nourriciers, et d'où, pareil à une de ces sources intarissables et fertilisantes, a jailli vers nous en larges ondes le génie généreux des temps nouveaux!

Émile Blémont.

VII

DE L'AMOUR CHEZ JEAN-JACQUES

Il est toujours très périlleux de parler d'un homme de génie comme Jean-Jacques, d'abord parce que tout a été dit sur son compte, ensuite parce que le célèbre philosophe fut plus complexe encore que ses écrits ne le révèlent. On peut, avec une facilité relative, prendre tel de ses livres, l'analyser, comparer les idées qui y sont exprimées et relever leurs contradictions avec celles qui ont cours de nos jours, constater si ce qui était alors considéré comme d'extraordinaires hardiesses de la pensée, est devenu banalité courante, vérité contrôlée, vérifiée. Mais prendre l'ensemble de ses productions, étudier l'œuvre, et, après l'avoir étudiée, en dégager le système, voilà qui est plus malaisé. Quant à porter un jugement sur l'homme, si l'on ne s'en réfère pas aux appréciations passionnées et presque toujours malveillantes de ses contemporains, c'est une tâche autrement ardue et que seul un familier de Rousseau peut mener à bien.

Certes, nous avons lu et relu Rousseau avec une admiration toujours aussi vive, car, même dans ses erreurs, ce puissant et magnifique écrivain est irrésistiblement attachant. La magie de son style, son enthousiasme, parfois un peu amer, entraînent et captivent, et ses plus violents paradoxes, ceux qu'on trouve dans le *Traité de l'inégalité*

et dans l'*Émile*, par exemple, sont pour le moment acceptés d'emblée, comme mots d'évangile, par des croyants. Mais réellement, il faudrait le connaître à fond, cet étonnant personnage, pour dire ce qu'il fut, pour expliquer les « pourquoi » et les « comment » de ses faits et gestes. Voir l'homme à travers l'écrivain, le juger par ses livres, exige un véritable exégète, qui s'est tout particulièrement adonné à l'étude du penseur, qui le sait par cœur, qui a même dans la mémoire ses moindres phrases, dont la plus insignifiante en apparence, pour des lecteurs ordinaires et même des lecteurs fervents, peut être pour lui un trait caractéristique.

Aussi ne nous est-il jamais venu à l'esprit la prétention de tracer un Jean-Jacques en pied, de recommencer un portrait plus ou moins ressemblant, mais celle, simplement, de le saisir par un des côtés où il nous échappe le moins, de peindre en lui l'amoureux, laissant à d'autres le soin de représenter le littérateur et le philosophe.

En suivant avec attention telles pages des *Confessions* et de la *Nouvelle Héloïse*, où il s'est le mieux dévoilé en tout ce qui touche l'amour, on est bientôt convaincu que Rousseau, en dépit de ses affirmations sur l'ardeur de son tempérament, fut avant tout un amoureux intellectuel et que la volupté n'eut qu'une place secondaire dans ses affections. Ses nombreuses passions pour des coquettes qui ne demandaient qu'à succomber, passions qui n'aboutirent que rarement, prouvent bien qu'il ne s'enflammait volontiers que par l'imagination, littérairement, et que ses joies restaient assez calmes, quoique et parce qu'il était affligé de ce vice qui flétrit l'enfance, dont il n'avait jamais pu se guérir, et qui éloigne de la femme.

A une époque où la galanterie était une mode, où les mœurs étaient relâchées plus qu'à tout autre, où la frivolité féminine était acceptée, admise à l'égal d'une loi, un

homme comme lui, bien fait de sa personne, d'agréable visage, comme nous le montrent ses portraits, notamment le pastel de La Tour, doué d'une rare éloquence, aimable et spirituel quand il lui en venait l'envie, devait peu trouver d'insensibles. Sa timidité, plus apparente que réelle, car il a dans sa vie de véritables traits d'audace, timidité en tout cas intermittente, ne pouvait même être un obstacle qui l'empêchât de triompher de ces délicieuses friponnes du XVIII[e] siècle dont les Goncourt ont si finement analysé le caractère.

Il y avait de l'inquiétude dans ses rencontres avec le sexe, l'inquiétude d'un délicat qui cherche des jouissances plus exquises que celles qu'il trouvera, qui veut plus encore que le plaisir, qui tient à l'illusion et qui a peur de la perdre. De là ces tentations, ces perpétuels « flirtages », ces passionnettes qui ont quelque chose de la grâce des amours enfantines, où le cerveau a plus de part que le reste, où le désir est souvent absent, où un serrement de main furtif, un baiser rapide, une œillade, un mot même transporte, comme par un coup d'aile, dans les hautes sphères de la passion où l'âme seule est émue avec violence, alors que le corps demeure indifférent. Les chastes : solitaires, prêtres, savants, certains poètes, connaissent le charme de cette exaltation particulière que Rousseau aimait et qu'il a traduite dans maints passages de ses œuvres. Il dit dans les *Confessions*, le livre où il s'est mis à nu :

« L'innocence des mœurs a sa volupté qui vaut bien l'autre, parce qu'elle n'a point d'intervalle et agit continuellement. »

Et c'est à propos de sa ravissante idylle avec M[lles] Galley et Graffenried qu'il tient ce langage. Une autre aventure lui fera dire plus tard :

« Ce qui nous attache le plus aux femmes est moins la débauche qu'un certain agrément à vivre auprès d'elles. »

Ce qui pouvait d'autant mieux le rendre heureux avec les femmes, c'est la gaîté, l'enjouement, on pourrait même ajouter la drôlerie de son esprit. A certaines anecdotes qu'il conte avec une verve malicieuse très plaisante, on devine que surtout dans sa jeunesse, ce qu'il avoue lui-même, du reste, Rousseau savait rire (1) : or, les femmes aiment les hommes joyeux et n'ont qu'une médiocre sympathie pour les rêveurs. Ces anecdotes abondent dans les *Confessions*, et à leur allure on acquiert la certitude que ce misanthrope, dont les écrits sont toujours élevés de pensée, de style sentimental et parfois de ton un peu déclamatoire, devait être dans l'intimité, quand il savait à qui il avait affaire, un brillant causeur. Y a-t-il beaucoup de portraits comiques de la force de celui-ci?

« M. le juge-mage Simon n'avait assurément pas trois pieds de haut. Ses jambes droites et même assez longues l'auraient agrandi si elles eussent été verticales, mais elles posaient de biais, comme celle d'un compas très ouvert. Son corps était non seulement court, mais mince, et en tous sens d'une petitesse incroyable. Il devait paraître une sauterelle quand il a été nu. Sa tête de grandeur naturelle, avec un visage bien formé, l'air noble, d'assez beaux yeux, semblait une tête postiche qu'on aurait plantée sur un moignon. »

(1) Ce côté du caractère de Rousseau, qui a échappé à la plupart des critiques, avait cependant déjà frappé Louis Blanc. Voici, en effet, comment le grand historien s'exprime dans son remarquable discours du Centenaire de 1878 :

« Dans cette âme ouverte aux mélancoliques délices de la contemplation, il y avait place pour la gaieté. Rousseau, chose à remarquer, était né rieur. On s'en apercevrait s'il ne l'avait dit lui-même à la manière si charmante et comique dont il se moque du pauvre Jean-Jacques en racontant dans les *Confessions* les déconvenues musicales de sa jeunesse et son enthousiasme d'alors pour le fameux Voiture. »

J. G.-C.

Certes, il reste entendu que Rousseau n'a pas menti ou plutôt ne s'est pas trompé tout à fait, quand il a déclaré qu'il était de tempérament ardent. Mais les fougues furieuses qui le prenaient subitement tenaient peut-être de l'irrégularité qu'il apportait dans ses rapports avec les femmes, à ses longues phases de continence absolue, ponctuées par les tristes hontes du péché d'Onan.

En vieillissant, ces qualités et ces défauts s'accentuèrent, et c'est dans ses amours bizarres avec Mme d'Houdetot qu'on les constate le mieux, en toute leur intensité. Si tant il est vrai que la maîtresse de Saint-Lambert ait jamais été la sienne — car on peut bien soupçonner, sans irrévérence envers la mémoire du grand homme, que Rousseau a pu atténuer, pour un ami, quelque histoire audacieuse — elle aurait très bien pu le devenir (1). La gloire est aussi

(1) Rousseau montre à plusieurs reprises, dans les *Confessions*, combien il était tourmenté de son amour invincible pour Mme d'Houdetot; leurs visites réciproques, leurs longues promenades, l'intéressante conversation de Sophie, son extrême amabilité, tout avait allumé ses sens. Jamais femme ne fut plus désirée. L'eut-il? On ne peut répondre à ce point d'interrogation que par ces extraits des *Confessions :*

1er *Extrait.* « Elle ne m'accorda rien qui pût la rendre infidèle et j'eus l'humiliation de voir que l'embrasement dont ses légères faveurs allumaient mes sens n'en porta jamais chez elle la moindre étincelle. »

2e *Extrait.* « L'éclat de toutes les vertus ornait à mes yeux l'idole de mon cœur : en souiller la divine image eût été l'anéantir. J'aurais pu commettre le crime; il a cent fois été commis dans mon cœur: mais avilir ma Sophie! Ah! cela se pouvait-il jamais? Non, non.., je l'aimais trop pour l'avilir. »

3e *Extrait.* Ce « crime » ne fut-il pas bien près de se commettre le soir où, après avoir dîné en tête-à-tête avec sa Sophie, il alla s'asseoir avec elle dans le bosquet de l'Ermitage « sous un acacia tout chargé de fleurs ». Sublime d'éloquence elle lui fit verser des larmes, et c'est alors que, dans un transport amoureux, elle s'écria, suivant le récit des *Confessions* :

« Non, jamais homme ne fut si aimable, et jamais amant n'aima comme vous! Mais votre ami Saint-Lambert nous écoute, et mon

un miroir pour ces jolies alouettes, les femmes; et Rousseau, célèbre comme il l'était, en pleine maturité de l'âge et du talent, ne devait pas rencontrer beaucoup de « cruelles ».

Instruit par l'expérience, moins timide que dans sa jeunesse, il eût peut-être, malgré ses théories, malgré son respect pour l'amitié qu'il pouvait nourrir à l'égard de Saint-Lambert, mis la conclusion logique, naturelle, à son amour pour Mme d'Houdetot, et peut-être aussi eût-il été victorieux si l'infirmité très douloureuse dont il souffrait ne l'eût sans doute empêché d'être entreprenant (1). Au fond, rien ne prouve qu'il n'ait pas possédé cette belle personne. On en est encore sur ce point à conjecturer. La jalousie de Thérèse pourrait faire supposer que leurs rapports ne furent pas purement platoniques. Mais on sait qu'une femme s'alarme

cœur ne saurait aimer deux fois. » Je me tus en soupirant, je l'embrassai... Quel embrassement ! Mais ce fut tout. »

4e *et dernier Extrait.* « Après l'entretien le plus tendre, elle sortit au milieu de la nuit de ce bosquet et des bras de son ami, aussi intacte, aussi pure de corps et de cœur qu'elle y était entrée. »

J. G.-C.

(1). Les *Confessions* contiennent à ce sujet un renseignement précieux. Voici, en effet, de quelle façon Jean-Jacques dépeint l'effet que produisait sur lui l'image de Sophie. « J'arrivais à Eaubonne faible, épuisé, rendu, me soutenant à peine ; à l'instant que je la voyais tout était réparé : je ne sentais plus auprès d'elle que l'importunité d'une vigueur inépuisable et toujours inutile... Cet état et surtout sa durée pendant trois mois d'irritation continuelle et de privation me jeta dans un épuisement dont je n'ai pu me tirer depuis plusieurs années, et finit par me donner une descente que j'emporterai ou qui m'emportera au tombeau. »

On ne saurait être plus clair, plus précis. Et ne peut-on pas logiquement conclure que Mme d'Houdetot fut une coquette qui se fit désirer, qui, par ses agaceries, mit le comble à l'état de surexcitation de Jean-Jacques, lequel la voulait et ne put l'avoir par suite de cet état d'épuisement physique, conséquence d'un trop long désir, état que connaît la physiologie médicale.

M. de Lisieux, tuteur de Mme d'Épinay, rapporte que Jean-Jacques était extrêmement jaloux de l'union intime qui existait entre Saint-Lambert et Mme d'Houdetot.

J. G.-C

facilement et n'a pas besoin de preuves pour être jalouse. Ses plaintes à Mme d'Épinay n'ont jamais été admises comme fondées par celle-ci, qui a écrit dans ses *Mémoires* :

« J'avais bien raison lorsque je soutenais que les amours de Rousseau n'étaient qu'un bavardage ; il n'y a pas un mot de vrai à tous les propos de Thérèse (1). » Du reste, Rousseau lui-même s'illusionnait assez facilement sur son pouvoir auprès des femmes. A un âge où l'amour n'est plus qu'un souvenir, n'affirmait-il pas que la maîtresse du prince de Conti, Mme de Boufflers, lui faisait les yeux doux et qu'il ne dépendait que de sa discrétion de l'ajouter à la liste de ses conquêtes ?

On comprend très bien l'amour un peu étrange qu'il garda si longtemps pour Mme de Warens, sa charmante éducatrice. Elle était la première en date, et c'est bien de la première maîtresse dont on conserve la plus douce, la plus durable souvenance. Pourtant, il dit qu'il n'éprouva jamais avec elle une satisfaction complète et que plus d'une fois, dans les joies de la possession, il versa des larmes. Mais d'abord, si on l'en croit, Rousseau pleurait sans difficulté ; puis, tout amant qu'il fût, il ressentait pour Mme de Warens une affection quasi filiale, et ce doux nom de « maman », qu'il lui donnait, n'était pas un vain mot dans sa bouche.

Par contre, on n'a jamais bien compris sa liaison avec Thérèse. Cette créature sans intelligence, sans éducation, sachant à peine lire et incapable de connaître les heures au cadran d'une horloge, était bien la femme la moins préparée à devenir la compagne de l'auteur des *Lettres à Julie*. Cependant, après réflexion, il n'est pas impossible de

(1) D'autre part, on sait que Rousseau, dans les *Confessions*, accusa Mme d'Épinay d'avoir essayé de corrompre Thérèse pour pouvoir lire les lettres de Mme d'Houdetot.

J. G.-C.

trouver les raisons de cette stupéfiante union d'un homme de génie et d'une niaise.

Jean-Jacques, quand il prit sa grande résolution de se retirer du monde, de vivre seul et d'appliquer dans toute sa rigueur la devise qu'il avait adoptée : « vitam impendere vero », ne pouvait évidemment que s'attacher à une femme de condition plus que modeste, afin de conformer sa conduite à sa doctrine. Tout autre choix lui semblait interdit, et c'est ainsi, peut-être, qu'une liaison qui pouvait, qui devait être passagère, devint une liaison durable; car Rousseau, quoi qu'il fasse pour démontrer que Thérèse avait des charmes physiques propres à plaire, et une rectitude de jugement pouvant faire pardonner à son peu d'esprit, à sa mauvaise éducation, n'eut jamais d'amour vrai pour cette malheureuse. Peut-être aussi que Rousseau, un peu désabusé, moins enthousiaste qu'autrefois, ne voyait plus en elle, par moments, quand il était dans ses heures noires, que le rôle tout physiologique à elle assigné par la nature, le complément *nécessaire* à tout homme dans la plénitude de sa vigueur corporelle. Et ce serait dans un de ces moments qu'il aurait pris Thérèse, indifféremment, comme il aurait pris toute autre, pourvu qu'elle fut de bonne et régulière performance. En outre, il craignait l'influence d'une femme intelligente, sa critique, se connaissant faible de caractère : or, en faisant sa compagne de la fille Levasseur, il n'avait pas à redouter ce danger.

Puis, Rousseau, en choisissant Thérèse, n'obéissait-il pas à cette secrète impulsion qui a conduit tant d'hommes illustres à prendre pour maîtresse des femmes très inférieures en grâce et en beauté, créatures neutres, pour ainsi dire, dans lesquelles ils incarnaient toutes leurs inspirations, tous leurs rêves !

SUTTER-LAUMANN.

VIII

JEAN-JACQUES ROUSSEAU

SES MISÈRES ET SON GÉNIE

Frivole sans joie, dissolue sans amour, raisonneuse sans croyance; papillonnant dans un tourbillon de dentelles, de tabac d'Espagne et de poudre à la maréchale ; ricanant de tout, ne songeant qu'à jouir et, pour comble de détraquement, menant à grand fracas une orgie d'enthousiasme pour la science et la philosophie, dont elle ne savait pas un mot, voilà ce qu'était la « haute société » du XVIIIe siècle quand Rousseau lui apparut. Tombant au milieu de ce beau monde tout au plaisir de rire et de caqueter galanterie, physique, astronomie, géométrie et politique, le *Discours sur les sciences et les arts* produisit l'effet d'un coup de foudre dans un bal. Avec quelques lignes de son écriture, un homme inconnu de la plupart, méconnu du petit nombre de ceux qu'il avait pu approcher, sortait tout à coup comme d'un nuage, et tonnait contre le genre humain avec « des accents inconnus à la terre ».

Jean-Jacques avait alors quarante ans. Depuis l'âge de cinq ans, que son père avait commencé à lui faire lire des romans, il n'avait pas cessé un instant d'être en proie à toutes les passions, à tous les désirs, que l'amour, l'orgueil,



PROJET DE MONUMENT POUR PARIS. — ŒUVRE DE JULES SALMSON.

D'après une maquette en plâtre et en cire perdue. Voir page 524

l'envie, la misère, peuvent fomenter dans le cœur d'un malheureux. Il n'avait pu réussir à rien, et comme il arrive à ceux dont le malheur est l'ouvrage de leurs propres fautes, il avait pris la société en une haine implacable.

Cette haine, elle ruisselait, elle débordait, dans les écrits de ce misanthrope, de ce sauvage, de ce prophète, qui prêchait la vertu avec des imprécations contre ses semblables : on se mit à l'adorer ; à côté du dieu Voltaire on vit s'élever le dieu Rousseau, et si le temps a fait son œuvre en renversant les deux idoles du XVIIIe siècle, il ne faut pas oublier que le culte a duré longtemps, et que des hommes d'aujourd'hui ont pu voir dans leur enfance quelques survivants de cette génération qui ne jurait que par Voltaire et Rousseau.

Qu'est-ce que c'était donc que cet homme, et qu'est-ce que c'était que ces gens-là ? Tout bien considéré, on peut répondre : un orateur d'une éloquence extraordinaire subjuguant un auditoire hors d'état de résister à cet entrainement. Comme moralité, ces gens-là (je parle de la société littéraire et philosophique du XVIIIe siècle, et non de la nation française, qui ne change jamais), ces gens-là n'avaient ni cœur ni âme : ils se rendaient compte de leur énervement, et comme état intellectuel, ils étaient à peu près de la force d'un médiocre élève de rhétorique qui s'en croirait beaucoup. Quarante ans d'égoïsme, d'orgueil, de fiel amassé pendant les longues insomnies de l'envieux, éclataient sur leurs têtes, les prosternaient épouvantés devant cette puissance inconnue, et à l'instant, du jour au lendemain, commençait le règne de Rousseau, qui allait durer près d'un siècle.

Que tout cela est loin de nous, et qu'on serait tenté de sourire à cette merveilleuse histoire comme à un conte de fées, si les documents, œuvres de l'écrivain et mémoires du temps, n'étaient là pour nous convaincre ! On ne voit

que la légende de Napoléon qui s'y puisse comparer pour l'invraisemblance, car Voltaire lui-même, bien qu'il ait régné lui aussi, a dû travailler pendant trois quarts de siècle pour établir sa puissance, tandis que Rousseau a fait son empire du premier coup.

Mais où la chose semble décidément incroyable, c'est quand on lit Rousseau. On est à la campagne, il pleut, on ne sait que faire. On monte à la bibliothèque, on avance une main distraite sur une rangée de vieux in-12 à dos fauve, cartonnés d'un papier rose que le temps a jauni ; on feuillette, on parcourt : on n'en peut croire ses yeux. Le *Discours sur l'Inégalité*, la *Lettre sur les spectacles*, le *Contrat social*, *Émile*, la *Constitution de la Corse*, la *Nouvelle Héloïse*, quoi ! se dit-on, c'est là ce génie qui a bouleversé tout un monde, c'est là ce qui m'a passionné moi-même lorsque j'avais quinze ans ! Qu'on ouvre alors les *Confessions*, et à l'aspect de ce portrait de lui-même que Rousseau y a tracé de ses propres mains, on jette là le livre et on s'enfuit.

Et pourtant Rousseau est immortel, son nom ne périra jamais : on conçoit, on peut présager même un jour où il ne restera plus au monde un seul homme ayant ouvert un seul volume de Voltaire ; mais Rousseau ! tant que la langue française résonnera sous le ciel, ses œuvres demeureront partie intégrante de l'âme de la France.

Aussi n'est-ce pas dans le domaine de la critique qu'on pourrait encore, à ce qu'il semble, chercher les pièces décisives de ce procès à la gloire qui se fait depuis plus d'un siècle contre Rousseau. Tout ce qu'on peut dire a été dit, tout ce qu'on a pu découvrir a été mis en lumière, et cependant la cause n'est pas jugée. Le temps a éteint les clameurs qui s'étaient prolongées pendant tant d'années autour de cette figure, mais si l'indifférence publique est venue, le doute reste, et comme devant un de ces monu-

ments extraordinaires qui déconcertent la raison et épouvantent le cœur, quiconque a une raison et un cœur ne peut, quand il songe au philosophe de Genève, s'empêcher de se sentir passer une espèce de frisson, comme au seuil d'une de ces grottes antiques où se cachaient de redoutables mystères.

C'est qu'en effet, même pour nous autres qui sommes si loin du temps où il a vécu, Rousseau garde et gardera toujours le prestige suprême, celui contre lequel les siècles passent sans pouvoir l'entamer jamais, et qui va saisir l'homme jusqu'au plus profond de son cœur : le prestige du mal. Celui-là, c'est le grand maître de la tragédie humaine, et quiconque en porte le masque est sûr d'émouvoir toutes les âmes. Voilà donc le mot : Rousseau est un tragique; sa vie est l'histoire d'une conscience à la fois tourmentée par les remords du vice et brûlée d'un amour éperdu pour la vertu. Il semble voir Prométhée enchaîné au rocher qui le meurtrit, et poussant des cris de douleur, tandis que, pour punition d'avoir dérobé le feu du ciel, un vautour lui ronge le foie. Son vautour à lui, c'était le génie, mais un génie, hélas! sorti d'un des plus noirs replis de l'âme humaine, de ce dernier antre de la conscience où l'orgueil et l'égoïsme sont accroupis à côté de la folie.

Car quand on le prend pour ce qu'il était, il n'y a pas même à essayer de le défendre; quel accusateur pourrait dire de lui autant de mal qu'il en a dit lui-même? Sur ce point il n'y a pas de question. Mais de savoir comment il a pu se faire que de ce désordre il soit sorti un si grand art; que de ce vice il se soit répandu tant de bien ; que ce pécheur misérable, au lieu d'être écrasé sous la réprobation publique, soit devenu un des grands apôtres de la vertu et de l'humanité, là est le problème. Or, après tout ce qui a été dit et redit en sens contraire à la gloire ou à la charge de Jean-Jacques, il semble qu'il ne reste plus rien

à imaginer, mais peut-être qu'en consultant l'histoire de l'homme on desserrerait l'angoisse de conscience qui nous trouble si fort à l'aspect de cette figure mystérieuse. Devant son caractère, devant les énormités de ses paradoxes, faudra-t-il donc dire que, de ce moraliste farouche, de ce philosophe formidable, de cet écrivain sublime, il ne reste qu'un rhéteur hypocrite et malhonnête?

Grâce à Dieu et à la misère humaine, non.

A mesure qu'on avance en âge, à mesure qu'on découvre avec plus d'évidence à quel point la grandeur des hommes est égalée par leur infamie, on se sent de plus en plus maîtrisé par un sentiment d'une douceur et d'une puissance irrésistibles : c'est un attendrissement, une miséricorde, pour ces vaincus de l'honneur, dont pas un peut-être ne serait tombé si, quand la fatalité les poussait, ils avaient eu assez de force pour résister... Si fier qu'il puisse être de sa vie, quel est l'honnête homme qui ne remercie Dieu chaque jour de lui avoir épargné les épreuves où l'on voit succomber les plus vaillants? Et ainsi, le cœur s'amollissant enfin, l'esprit s'éclaire. C'est alors que l'on peut rendre bonne justice.

La statue qu'on vient d'élever à Rousseau est le monument de la paix qui s'est faite sur sa mémoire. Désormais les vivants ne passeront plus qu'en s'inclinant devant sa tombe si longtemps piétinée par la haine et la rage de ses ennemis. En nous réunissant autour de lui pour publier ce livre à la gloire de Jean-Jacques, M. Grand-Carteret nous associe à un acte de reconnaissance dont tous les écrivains de France doivent le remercier, car quel est celui d'entre nous qui aurait jamais osé écrire si Rousseau n'avait pas enrichi la langue française des trésors où nous puisons à pleines mains?

Ce n'est pas en niant ce qui n'est pas niable qu'on peut plaider pour Rousseau : dans tout ce qu'il a fait de hon-

teux, d'odieux même, il fut un coupable. Mais la responsabilité de ses égarements, est-ce qu'on est en droit de la lui infliger tout entière? Faible, maladif, nerveux, bilieux, hypocondriaque, sous un ciel brumeux et fantasque, au souffle de l'aigre bise des glaciers, il entre au monde par la boutique d'un pauvre diable d'horloger. Ce père, non content de s'être farci la tête de philosophie et indigéré le cœur de romans, prend son malheureux enfant dès l'âge de cinq ans pour le gaver de toutes sortes de lectures, depuis l'Astrée jusqu'à Plutarque; après avoir chassé un frère de Jean-Jacques, son aîné de sept ans, il chasse Jean-Jacques, le remet à un oncle qui l'abandonne à son tour et le place chez un graveur. Ce maître brutalise le pauvre enfant, qui s'enfuit, et alors commence cette lamentable odyssée que chacun sait, et qui se termine chez Mme de Warens. Jusque-là Rousseau n'a connu de la vie que l'égoïsme et l'absurdité d'un père, la dureté d'un maître. Pour se diriger à travers tant de misère, il n'a qu'un corps chétif, une sensibilité prématurée suscitée par les romans, et le voilà qui tombe entre les mains de Mme de Warens; Mme de Warens, un des êtres les plus glacialement vicieux qui se pût rencontrer dans ce siècle sans entrailles!

Voilà comme il entre dans la vie, empoisonné de corruption, gonflé de ressentiment, sans espoir, sans appui, la tête éperdue de billevesées accrochées à tort et à travers dans ses lectures indigestes; avec cela, la misère qui le mord : de bonne foi, quel dieu aurait résisté à pareille éducation? Une sensibilité développée avant l'heure l'a déjà dépravé, qu'il en est encore à ignorer le secret de l'amour; avant d'avoir l'âge de raison, son intelligence s'atrophie sous un fouillis d'idées artificielles dont elle ne se dégagera jamais; il a perdu la raison, ou plutôt il ne la trouvera jamais, et c'est à travers le délire des sens et de la pensée que ce possédé de la vertu va suivre, de chef-

d'œuvre en chef-d'œuvre et de triomphe en triomphe, la voie qui doit le conduire à la folie et à la mort.

Voilà au milieu de quel chaos s'est formé l'orage de génie qui allait épouvanter le monde de ses grondements, mais l'éblouir de ses éclairs; voilà comment, par le seul pouvoir de la force et du beau, une intelligence ivre de paradoxes a pu imposer ses idées; comment un homme plein d'orgueil, de haine contre le genre humain tout entier, s'est fait le maître de la morale et l'arbitre de la vertu. Et qu'on ne dise pas que c'était un hypocrite : il ne trompait personne; loin qu'il essayât de cacher ses plaies, il les étalait avec orgueil comme les stigmates glorieux de son étrange martyre, et tandis que quelques-uns le maudissaient comme un démon, la plupart le vénéraient comme un dieu.

Au surplus, dès qu'on approfondit et qu'on serre de près sa morale, elle ne résiste pas mieux que sa philosophie ou sa politique. La forme est une merveille, le fond n'est qu'un assemblage incohérent de maximes relativement vraies, souvent fausses dans l'application. Que si par hasard il s'en découvre quelqu'une dont il faille convenir avec lui, il n'y a qu'à prendre un trait de sa vie pour le voir, non pas seulement se contredire par ses actes, mais faire l'apologie de sa conduite, comme par exemple lorsque, « gaillardement, sans aucun scrupule, par expédient que lui permettait l'usage du pays », ainsi qu'il le dit lui-même, il abandonna l'un après l'autre ses cinq enfants.

Son intelligence, — c'est peut-être une grande témérité qu'il faut pour dire cela, mais enfin c'est la vérité, — son intelligence n'était pas plus saine que sa moralité. Admirable comme machine intellectuelle, elle ne produisait que des idées fausses. Si l'intelligence, comme le marque l'étymologie de ce mot, est la faculté de lier ensemble les idées qui s'accordent pour former une conception claire

et vraie des choses, il n'y a pas de contrepied plus exact à l'intelligence que le paradoxe : autant le paradoxe est ingénieux et saisissant quand on s'en sert pour mettre en évidence une vérité méconnue, autant il est insupportable dès qu'il se réduit à un simple jeu d'esprit. Or, qu'on prenne d'un bout à l'autre tous les ouvrages de Rousseau, à part les descriptions de la nature et certains tableaux de sentiment, on n'y trouvera pas une ligne qui soit autre chose qu'un paradoxe éternellement reproduit sous toutes les formes. Tout ce qui peut décrier, humilier, déconcerter, indigner, révolter, exciter la haine ou le dégoût, il le voit partout, il le montre à chaque mot, et avec un élan, avec une ardeur, avec une éloquence qui ne peuvent laisser le moindre doute sur sa sincérité. Il voit l'envers de toutes choses, c'est-à-dire toutes choses à l'envers ; il ne voit pas l'endroit, il est hors d'état de le voir où il est : il ne s'avise pas qu'il lui suffirait de retourner l'étoffe. C'est un esprit déformé dès l'enfance et qui n'a jamais pu se restaurer. Non, il sort du monde réel, il se bâtit, avec l'encre et le papier des vieux livres dont il s'est bourré jadis la cervelle, un monde moral et philosophique où des hommes imaginaires jouent je ne sais quelle féerie de vertu idéale. Voilà les modèles de raison et de vertu qu'il propose à ses contemporains, et pour comble, c'est toujours au nom de la nature et de la vérité qu'il croit parler.

Quand on s'est bien rendu compte de tout cela, on se croit édifié ; mais, ô miracle ! si l'on regarde aux résultats, on est confondu de voir qu'avec ces maximes décevantes, ces raisonnements fallacieux, cette humanité aveugle, cette sensibilité malsaine et, pour tout dire, tant d'exemples, donnés par lui-même, des vices les plus noirs, cet enchanteur a restauré la morale, relevé les âmes, rafraîchi les cœurs, et légué au siècle qui allait le suivre une langue et une littérature nouvelles.

Et ce n'est pas tout, car plus cet effrayant paradoxe se développe et se confirme par le témoignage des faits, plus on voit s'éclairer l'évidence d'un autre paradoxe non moins inquiétant, et dont on est contraint de convenir : c'est que si Rousseau, au lieu des idées imaginaires qui troublaient son intelligence, au lieu du dérèglement moral qui lui bouleversait le cœur, n'avait eu qu'un esprit sain et ferme, un cœur pur et droit, il y aurait eu au XVIIIe siècle un brave homme de plus, mais un grand homme de moins.

Brave homme, il aurait élevé ses enfants au lieu de les mettre à l'hôpital, il aurait fait des montres et des horloges de qualité loyale et marchande, il n'aurait pas eu d'ennemis, il aurait vécu heureux et serait mort en paix.

Grand homme, voici ce qu'il a fait.

Il a ramené au respect de Dieu et de la vertu une société rongée d'irréligion et de débauche ; il a rendu à la famille le sentiment de cette poésie humble du foyer, qui, dans la condition la plus médiocre, peut faire de la vie une félicité sans fin ; il a ramené l'homme à la nature, il lui en a fait boire la douceur et révérer la puissance; il lui a montré, dans l'ordre et la magnificence de la création, la source éternelle de toute justice et de toute vérité; il lui a enseigné, pour jouir des grands spectacles de la vie et de la terre, comme un art nouveau, la rêverie : car on peut dire hardiment qu'avant lui l'humanité ne savait pas rêver. Martyr de tout ce que l'âme humaine peut avoir de passions exquises ou dévorantes c'est du milieu de ces flammes qu'il poussait jusqu'aux astres ces cris de douleur ou d'amour qu'après plus d'un siècle nous ne pouvons entendre sans frémir. Pour sa récompense, il a vécu le plus malheureux des hommes, il est mort Dieu sait comment; sa mémoire même n'a pas eu de repos : aussi malheureuse que sa vie, elle est traînée du pinacle à l'égout et de l'égout

au pinacle par des ennemis ou par des admirateurs également furieux.

Le génie serait donc à ce prix! La folie et la douleur, telle serait la rançon de la gloire? Une maladie mentale, une névrose, comme on l'a appelé, c'est à quoi se réduirait ce don presque surhumain! Rousseau n'en serait qu'un cas pathologique! A cela, pour répondre, il suffirait de nommer simplement Voltaire, Buffon et tous les hommes éminents de ce XVIIIe siècle qui ont pour caractère distinctif la vigueur joyeuse de l'esprit, la mâle assurance du bon sens. Non, mais ce qui est vrai pour le malheur de Rousseau et de tous les artistes dont la voie douloureuse est semée d'épines, c'est que s'il a pu dépeindre si éloquemment les maux de la vie et de la société, s'il a décrit avec tant de charme et d'enthousiasme les beautés de la nature, s'il s'est enflammé, pour la vertu, d'un véritable délire, c'est qu'il se voyait victime d'une éducation abominable, affolé par les enseignements insensés et par les exemples odieux de son père, corrompu par Mme de Warens, vicieux, avili, en même temps qu'au fond de son pauvre cœur il sentait palpiter tout une autre âme éprise du beau et du bien, essayant en vain de déployer ses ailes brûlées par l'enfer où elle était captive. Ce supplice, il lui a fallu le subir quarante ans, ce n'est qu'au bout de quarante ans de misère qu'il a pu enfin s'en échapper. Alors, armé de tous les ressentiments de l'évadé qui se voit libre, il trouve, pour foudroyer la société qu'il accuse de ses malheurs, des accents d'une puissance inouïe; ses malédictions contre le mal l'emportent, comme par un choc en retour, jusqu'à l'idéal du bien. En même temps, par l'effet de la sensibilité maladive dont il est agité depuis son enfance, son âme s'ouvre au soleil, la paix des choses le pénètre, l'enveloppe et monte jusqu'à son cœur. La nature le caresse, le dompte, le calme, et alors, comme sortant

d'un mauvais rêve, ce furieux s'attendrit et tombe à genoux devant le ciel, devant les montagnes, devant les brins d'herbe. De ces lèvres encore amères de la bile qu'elles distillaient, on voit couler le miel. La chenille humaine ne rampe plus, c'est le papillon glorieux qui s'envole au ciel avec des ailes de pourpre et d'or.

Donc, n'importe ce qu'il a été, voilà ce qu'il est devenu, et si quelque chose est fait pour ajouter à sa grandeur et pour expliquer la sympathie passionnée dont il fut l'objet, sa misère morale, son égarement intellectuel, autant que son génie d'écrivain, ont fait sa renommée.

On oserait presque dire que ses défauts ont donné plus d'éclat à la vertu, que ses erreurs ont rendu plus frappantes les vérités opposées à ses déclamations : si étrange que cela paraisse, peut-être, sans ses paradoxes, n'eût-il pas aussi triomphalement conquis le monde moral et intellectuel de son temps. Et de fait, pour peu qu'on examine la substance intime de ce procédé oratoire, le paradoxe n'est qu'une forme inverse du raisonnement direct ; en y regardant bien, il est rare qu'on ne découvre pas derrière le plus fin des paradoxes un lieu commun gros comme une maison : quelle que soit donc la forme empruntée par l'écrivain, c'est le lieu commun qui porte. Tel est le cas de Rousseau : il n'y a qu'à retourner tous ses paradoxes, depuis le premier jusqu'au dernier, pour y trouver autant de lieux communs sur la religion, la philosophie, la morale, et même le sentiment. Voilà ce qui a fait sa force, voilà ce qui explique la merveille apparente de cet insensé couronné empereur de la raison et gouvernant comme un sage. On en peut dire autant de sa morale : on y voit toujours une vertu hors des gonds, une fureur de justicier implacable, mais, au fond, il y a la passion du bien et l'amour de l'humanité !

Voilà comment, en « faisant des scènes » à la civilisa-

tion, en les faisant avec toute la violence, toute l'exagération, toute l'absurdité, imaginables, avec ce débordement d'injures où une colère juste au fond peut entraîner l'homme qui se sent dans son droit, voilà comment il s'est fait reconnaître pour arbitre du bien et du mal en toutes choses, depuis l'allaitement des nouveau-nés jusqu'au gouvernement des peuples.

C'est qu'aussi, à part son génie d'écrivain, il avait dans son caractère un trait qui est à lui seul d'une puissance presque indéfinie : c'est ce que, faute d'un mot qui manque à notre langue, on pourrait appeler « l'identité continue ». Du premier jusqu'au dernier de ses jours, il a toujours, sans cesse, sans relâche, sans repos, imperturbablement refait le même livre, et dans le même livre, la même phrase : « L'homme a été créé bon, la société l'a gâté. » Il n'est jamais sorti de là. Jamais il ne lui est arrivé de se demander comment, si l'homme était tellement bon à son origine, il aurait pu lui venir jamais à l'esprit de faire une association à l'effet de se rendre méchant ; et même comment, ne connaissant pas le mal, il aurait pu s'y porter par suite d'un penchant vicieux. Mais il suffit de cette remarque pour voir que, sous l'absurdité de la donnée où il le fausse si outrageusement, c'est au fond l'éternel problème du bien et du mal, de la fatalité et de la liberté morale : et cela, c'est l'intérêt suprême pour quiconque a une conscience. On peut donc dire, au pied de la lettre, qu'il a pris pour thème de ses variations le sujet le plus intéressant du monde. Or, comme ce sujet se trouvait être, au temps où Rousseau vécut, plus poignant et plus actuel que jamais ; comme, par une rencontre providentielle, jamais écrivain ne s'était incarné plus intimement dans ses ouvrages, on peut juger quelle sympathie s'établit du premier coup entre le maître et les disciples ; comment sa popularité prit feu de cœur en cœur comme

un incendie. Et c'est ainsi que sa gloire, comme toutes ces renommées tantôt passagères et tantôt éternelles dont nous savons l'histoire, se fit de deux parts : l'une, de son génie, l'autre, de l'âme de ses contemporains.

Pourtant, si l'on revient à considérer dans leur ensemble ces livres si frappants d'énergie et d'unité, on finit par découvrir sous l'écrivain, sous le philosophe, sous le moraliste, sous le peintre de la nature, le personnage intime de cette figure aux aspects si divers, celui qui mène tout, parce qu'il porte en lui le secret suprême : l'*ouvrier*. Ouvrier il est né, ouvrier il a vécu, en dépit des hasards de sa destinée. Ce qui donne à l'œuvre comme à la vie de Rousseau cette violence sauvage, cette colère d'enfant, cette ivrognerie de morale ou de raison, cet emportement dans l'erreur, cette foi dans les choses qu'il ignore, c'est ce cœur d'ouvrier qui bat sous l'habit de l'homme du monde, c'est cette fibre populaire que rien n'a pu énerver en lui et qui palpite toujours. Voilà ce qu'on n'a pas assez vu et que peut-être on n'avait pas dit encore.

La civilisation a beau passer comme un fleuve, elle n'emporte pas plus les éléments primordiaux de l'âme humaine, que le fleuve n'emporte le roc vif sur lequel il coule. Au-dessous des classes privilégiées que la culture intellectuelle transforme indéfiniment par le double effet du travail personnel et de l'hérédité, il y a, dans ces masses populaires qui sont comme le sol de l'humanité, un fonds d'âmes primitives où le sentiment et l'intelligence sont à l'état brut, grossiers comme le métal dans sa gangue, mais purs comme le fer ou l'or natifs. Qu'une grande idée, vraie ou fausse, mais juste ou généreuse, un devoir, une passion, une douleur, un besoin, hélas ! vienne à les soulever comme le vent soulève les flots de la mer, on voit éclater des horreurs ou des miracles, parce qu'il y a dans ces âmes et dans ces cœurs une puissance irrésis-

tible, la simplicité. Eh bien qu'on relise Rousseau en l'observant à ce point de vue, on y verra paraître à chaque ligne la violence et la crédulité, la généreuse ardeur, l'enthousiasme aveugle, l'égoïsme enfantin, le vice enfin, naïf jusqu'à la fanfaronnade, qui forment le caractère si terrible et si touchant de l'homme du peuple. C'est faute de penser à cela qu'on a trouvé tant de difficulté à expliquer les égarements d'un cœur et d'un esprit dont on ne saurait pourtant méconnaître la grandeur; on peut, en en tenant compte, se laisser aller sans regret à quelque faiblesse pour ce grand artiste à l'âme plébéienne, et qui, se ressentant toujours de son origine, resta sous beaucoup de rapports un grand enfant.

Quoi qu'il en soit, maintenant que les misères de ce pauvre homme sont enterrées avec lui, il est temps que la mort, qui absout jusqu'aux assassins, mette enfin pour toujours un terme à ce procès au cadavre qui, trop longtemps, a tenu en échec la justice de la postérité. L'homme est mort, qu'il dorme en paix : mais son génie reste, et celui-là, quoi qu'en puissent dire quelques ingrats et quelques ânes littéraires, est plein de vie et anime encore de son souffle cet art d'écrire qui est le premier des arts. On peut le dire hardiment : c'est Rousseau qui a fait la littérature du XIXe siècle. Il l'a faite par son inspiration, il lui a donné le sang et les nerfs de l'homme moderne, le cœur et l'âme de la France. Il l'a faite encore par son travail; il est le plus consommé des dialecticiens, le plus puissant des artistes, qui aient approfondi, étendu et élevé, la science de la pensée.

Ce n'est pas, ainsi que nous avons essayé de le faire voir, par le nombre des idées, ni par leur diversité, qu'il s'est fait une telle place dans l'histoire de l'esprit humain, c'est par la sensibilité : entre ses mains, le sentiment a été comme un levier pour soulever l'intelligence. En recommençant continuellement ce *Discours sur les sciences et les*

arts, où il est tout entier, il a en fin de compte posé et résolu plus de questions humaines ou sociales qu'aucun écrivain de son temps ; à coup sûr, il a *changé le cours des idées*.

Changer le cours des idées, voilà le coup de génie, voilà ce que le génie seul peut faire, mais il ne peut faire davantage, car c'est à Dieu qu'il faudrait s'adresser pour demander le reste. Rousseau s'est trompé, dit-on. L'erreur dans les doctrines philosophiques ou morales, autant en emporte le vent. Tant que l'homme ne sera pas devenu un dieu, que pourra-t-il faire, sinon sortir d'une erreur pour entrer dans une autre ? La science elle-même marche-t-elle autrement que d'hypothèse en hypothèse, c'est-à-dire d'incertitude en incertitude ? Qu'on prenne tous les écrivains et tous les penseurs, que reste-t-il de leurs œuvres ? L'histoire des vanités de la raison humaine. Les idées que ces maîtres de la pensée étaient venus proclamer comme des vérités éternelles sont mortes avec eux : pétrifiées sur leur tombe, elles ne sont plus que des statues du génie, des images glorieuses de l'esprit : des formes.

Des formes, voilà ce qui reste de l'œuvre des grands hommes, voilà les monuments que le temps ne peut détruire, parce qu'ils portent en eux la seule chose certaine et indestructible qu'il y ait en ce monde : l'idéal.

Quand donc il ne resterait de Rousseau que l'artiste, c'en serait assez pour sa gloire. Il a rendu à l'art littéraire l'imagination, que le siècle de Louis XIV en avait bannie. A la langue fraîche et légère du XVIII[e] siècle, il a fait succéder un français coloré, chaleureux, plein de véhémence et d'ardeur ; il a fait de la prose un instrument d'une souplesse et d'une puissance infinies, et qui, sous l'archet des maîtres de l'art, résonne comme un violon de Stradivarius. En renouvelant les idées, il a régénéré la langue française. La langue d'un peuple, n'est-ce pas l'âme de la patrie ?

Et puis, il fut homme jusqu'au plus profond des entrailles : il a cru, il a aimé, il a haï, il a joui, il a souffert, avec une ardeur, avec une violence, avec des transports, qui ont bouleversé toutes les consciences et fait palpiter tous les cœurs : personne avant lui, personne après lui, n'a dépeint et ne dépeindra jamais en traits aussi pathétiques le tourment de la vie.

EUGÈNE MOUTON.

IX

JEAN-JACQUES ROUSSEAU

SON ÉTAT PATHOLOGIQUE, SA MORT, SES ENFANTS

I

État des lieux. — Les témoignages. — Thérèse homicide par imprudence. — La version du coup de pistolet. — Le masque de Houdon.

M. Grand-Carteret, laborieux chercheur de documents intéressant les lettres et les arts, nous pose les questions suivantes :

Comment est mort J.-J. Rousseau?

A-t-il eu réellement des enfants ?

De telles questions, nettes et brèves, sont souvent adressées au médecin légiste par le juge d'instruction, lorsque la rumeur publique lui a dénoncé une mort, ou la disparition d'une famille, entourées de circonstances mystérieuses, peut-être coupables.

Le Juge accompagne alors sa réquisition d'un ordre d'exhumation, et le cadavre, troublé dans son repos funéraire, apparaît étendu sur la table de la Morgue ; là, il est

fouillé par le scalpel du médecin légiste, distillé viscère par viscère et analysé par le chimiste.

En même temps, l'expert a reçu « pouvoir » de compulser les procès-verbaux de constat et toutes les pièces de la procédure; de relire les interrogatoires des témoins, enfin, de rechercher les documents d'où la vérité pourrait jaillir.

Cette enquête médico-légale, toujours fort difficile à mener à bien, le devient à l'excès, lorsque quelques années ont étendu leurs ombres sur les faits de la cause, obscurci la mémoire des témoins et décomposé le cadavre. Elle paraît inéxecutable lorsque les années sont devenues des lustres, et que la prescription a éteint, sinon la culpabilité des meurtriers, du moins le droit social de les punir. L'affaire est alors *classée*, et le juge d'instruction le plus curieux renonce à découvrir le mystère.

Mais les lettrés et les artistes de la plume sont plus curieux que les *curieux*, plus tenaces que le procureur général, et, quand il s'agit de leurs grands hommes, les littérateurs n'admettent pas la prescription, fût-elle centenaire. Ils ne classent jamais le procès tant qu'il peut être possible d'éclairer l'histoire.

Donc, mon juge d'instruction littéraire, chargé de l'enquête générale sur les faits et gestes du citoyen Jean-Jacques Rousseau, me réquisitionne pour son médecin légiste, et me demande : comment est mort J.-J. Rousseau, le 2 juillet 1778, dans un pavillon attenant au château du comte René de Girardin, à Ermenonville?

Mon premier devoir est de me transporter à Ermenonville, et de dresser l'état des lieux. Arrivé dans la prairie qui s'étend devant le château, je vois la maison que Jean-Jacques habita et que des arbres semblent dérober aux regards. Je franchis le pont, je monte, je suis dans la chambre.

Voici la table sur laquelle le philosophe écrivait, le cla-

vecin avec lequel il aimait à jouir de ses mélodies; voici son herbier aux feuilles étiquetées suivant le système de Linné, et le fauteuil sur lequel il se reposait de préférence.

Je questionne d'abord les châtelains sur l'état d'esprit du défunt et sur ses habitudes. Depuis le 20 mai 1778, jour de son établissement à Ermenonville, il paraissait, me dit-on, fort content de son sort, était en bonne santé, jouissait de sa liberté dans la campagne avec de véritables transports d'ivresse.

Quand il n'errait pas au gré de sa fantaisie, dans la forêt, dans les plaines, sur les montagnes qui dominent le village, il s'occupait de littérature ou de musique. Tout son temps était employé comme il le voulait, à donner un libre cours à ses goûts et à ses rêveries.

Exhibant alors les sceaux de justice qui certifient les pouvoirs discrétionnaires à moi délégués par la magistrature artistique, j'ai évoqué en témoignage les mânes des derniers commensaux de la vie de Jean-Jacques Rousseau et celles des habitants de la contrée.

J'ai écouté la rumeur publique, cette *vox populi* que d'aucuns disent être *vox Dei*, mais que d'autres, moins savants, taxent aussi de bavardages ou de potins.

La plus violente de ces rumeurs, venue d'Ermenonville, a passé par la bouche édentée de Payen, le maître de poste mort depuis cent ans, et grossie de mille échos populaires, elle m'a crié : « Jean-Jacques Rousseau s'est tué volontairement, d'un coup de pistolet à la tempe, au matin, dans sa chambre, après avoir prié d'en sortir notre bonne châtelaine Mme de Girardin, dont l'âme sensible et tendre se fût pâmée à la détonation et à ses suites. »

Cette affirmation me surprit grandement; une mort volontaire, sanglante, brutale, due à l'emploi d'une arme dont la manœuvre n'était alors familière qu'aux gens de guerre, paraît invraisemblable de la part de Rousseau.

D'après les quelques renseignements déjà recueillis sur lui, il avait été un philosophe fort occupé de l'éducation des enfants nés sans tares ni vices originels et de certaines questions transcendantes sur le meilleur état social à appliquer à un peuple d'hommes sages. Il avait passé une grande partie de sa vie à composer de la musique pour les dames de la Cour, à faire de la botanique locale, en classant dans ses herbiers la flore et les simples des forêts qu'il aimait à fréquenter.

Je savais qu'il s'était livré à des objurgations plaintives contre les chasseurs, dont les armes à feu déciment le gibier et les oiseaux ; que même, un jour, assistant à une partie de pêche, il avait été tellement ému par les souffrances des goujons tirés sur l'herbe et palpitants, qu'il s'était juré de ne plus jamais manger de poisson, et qu'il avait tenu son serment.

Je savais aussi que, souvent, il s'était montré chagrin, irritable et même injuste; mais ses colères contre les gens dont les opinions philosophiques ou littéraires ne cadraient point avec les siennes s'étaient toujours répandues en grandes phrases harmonieuses, en lettres et en chapitres, amers peut-être à la lecture, mais parfaitement inoffensifs.

Un tel homme me paraissait incapable d'avoir su amorcer un pistolet d'arçon, incapable surtout d'avoir pu se le décharger dans la tête.

Pressé de questions de plus en plus précises, Payen m'avoua que ni lui, ni personne peut-être, n'avait entendu la détonation homicide, mais il déclara savoir pertinemment que le corps de Jean-Jacques avait été trouvé au milieu de la chambre, étendu face contre terre, ensanglanté, et portant une vaste blessure à la tempe droite.

Le corps, ajoutait-il, a été relevé par Thérèse Levasseur, sa compagne dévouée, cuisinière, infirmière, servante et

maîtresse du grand homme, accessible, familière et bonne aux petites gens, étant elle-même de roture.

Payen s'étendit en louanges sur cette femme, dont il vanta le dévouement envers son vieux mari, la patience avec laquelle elle supportait ses accès de misanthropie et la charité dont elle faisait preuve en le soignant dans ses nombreuses infirmités.

Les ombres évoquées des servantes du château et des femmes du village se montrèrent généralement hostiles à Thérèse Levasseur, et jalouses de la renommée que celle-ci avait acquise au contact de Rousseau. Elles affirmaient d'un commun accord que Thérèse, quoique déjà vieille, menait la conduite la plus honteuse, la plus dissolue, ne craignait pas de chercher des amants jusque dans les cuisines et même dans les écuries du château ; qu'avec les jeunes hommes et pour les payer de leur complaisante lubricité, elle mettait au pillage les caves de M. de Girardin ; qu'elle était si fortement portée à l'ivrognerie que Jean-Jacques en était réduit à aller lui-même à la cave, disant : « quand Thérèse y descend elle n'en revient pas. »

Ces femmes nous affirmèrent que lorsque Thérèse était en état d'ivresse, elle maltraitait et injuriait son vieux mari, avec tant de violence, que l'éclat de ces scènes scandaleuses arrivait à leurs oreilles. Enfin, elles allèrent jusqu'à insinuer que la blessure de Rousseau et sa mort pourraient bien avoir été le résultat d'un coup violent porté par Thérèse, ou la suite d'un heurt contre l'angle de la cheminée, au pied de laquelle, on le sait, le corps a été trouvé étendu.

Thérèse, ivre et furieuse des reproches mérités, aurait brutalement poussé le vieillard chancelant, et ainsi occasionné sa mort, toutefois sans intention précise de la donner.

Même en négligeant les dispositions jalouses de ces ba-

vardes, la culpabilité de Thérèse, si ce n'est d'assassinat, au moins d'homicide par coups et blessures ayant entraîné la mort, paraît ressortir des variations et des contradictions de Thérèse elle-même en ses témoignages.

Ne pouvant, au premier moment, nier la chute de Rousseau et dissimuler « le sang dont elle était couverte », elle dit : « qu'au matin son mari s'était senti indisposé et ne dé-
« jeuna point, qu'étant sortie pour affaires du ménage, elle
« le trouva étendu sur le carreau, l'aida à se mettre au lit
« et lui fit prendre quelques remèdes ; bientôt après, il se
« rendit à la garde-robe » et elle ajoute : « là il tomba le
« visage *contre terre avec une telle force qu'il me renversa.*
« Je fus couverte du sang qui coulait de son front. »

Cette partie de la narration nous paraît déjà un aveu. Bien souvent les criminels, dans leur émoi, attribuent à leur victime ou à leur complice un fait, une phrase, un incident dont ils sont eux-mêmes les auteurs, et on leur arrache une contradiction qui est un nouvel aveu lorsqu'on leur interjecte brusquement : « c'est vous et non lui qui avez fait *telle* chose. »

Dans l'espèce, — nous remarquons qu'il est absolument impossible qu'un malade atteint de coliques, assis sur le siège de la garde-robe où il se soutient à peine, puisse se projeter en avant avec une telle force qu'il renverse une femme robuste, se tenant debout devant lui, et que sa tête frappe le sol si violemment qu'il se produise à la tempe une profonde blessure.

Nous remarquons que, même tombât-il du siège face en avant, sur le plancher, parquet ou carrelage de la garde-robe, il ne rencontrera aucun corps saillant, anguleux, qui vienne lui déchirer la tempe jusqu'à l'os. Puis, que la violence de cette chute sera presque totalement amortie, s'il tombe sur une femme debout devant lui et la renverse, car, en ce cas, le corps ou les vêtements de cette femme

lui offriront un matelas protecteur contre toute blessure sérieuse.

Alors, nous disons brusquement à l'inculpée : « non, nous savons que c'est vous qui avez poussé le vieillard, *avec une telle force qu'il a été renversé face contre terre*, après que sa tempe a heurté l'angle d'un meuble ; la profondeur de la blessure nous indique que ce meuble, très résistant, anguleux et dur, était le marbre de la cheminée. Ce n'est pas Rousseau qui vous a renversée, c'est vous qui avez renversé Rousseau. » Et Thérèse, confondue, commence à avouer sa brutalité !

Ailleurs encore, dans sa narration de l'accident, nous allons prendre le témoin en flagrant délit de mensonge.

Tout d'abord, Thérèse raconte que Rousseau est mort sans prononcer une parole, ce qui est probablement la vérité ; car la commotion cérébrale, suite de la violence qui lui avait ouvert la tempe, a dû lui enlever à l'instant et la connaissance de soi, et la parole.

Mais, plus tard, lorsque, revenue de son émotion, et stylée par M. de Girardin, elle fut interrogée par Corancez, elle reprit le langage poétique qu'elle ne parlait certainement pas, mais qu'elle entendait employer autour d'elle. — Elle prétendit que Jean-Jacques Rousseau, se sentant mourir, fit ouvrir les fenêtres et dit : « voyez comme le ciel est pur ; il n'y a pas un seul nuage, la porte m'en est ouverte, et Dieu m'attend. »

Paroles que M. de Girardin fit inscrire au fronton de son château d'Ermenonville et qu'il avait certainement dictées à Thérèse.

Jusqu'ici, notre enquête nous a fourni un point indiscutable et reconnu de tous les témoins. Le cadavre de Rousseau portait à la tempe une blessure intéressant toute la peau, ayant ouvert l'artère temporale et produit une hémorrhagie profuse. — Nous ne savons pas encore si la

blessure a fracturé le crâne et altéré la substance cérébrale. Nous devons approfondir ces doutes.

Nos premiers témoins, le maître de poste Payen et les femmes de service ayant hâte de nous renseigner, n'ont parlé que par ouï-dire. — Les témoins oculaires, Thérèse et M. de Girardin, sont intéressés à déguiser la vérité, l'un pour se disculper d'une accusation possible, l'autre parce que sa vanité de Mécène, de gentilhomme protégeant les lettres et les lettrés, lui interdit de laisser supposer que le grand homme qu'il a attiré chez lui pour s'en faire gloire a trouvé si amer le pain de son hôte, si odieuse sa prison, qu'il a voulu mourir pour mettre fin plus vite à ses souffrances.

Un troisième témoin, désintéressé en apparence, celui-là, et véridique, M. Corancez, nous dira la vérité peut-être !

Corancez fut aussi l'un de ceux qui, par amour des lettres, par pitié pour le malheureux écrivain, ou par ostentation de générosité, offrirent à Rousseau cette hospitalité que, dans sa pauvreté, dans sa négligence des charges de la vie, il accepta trop souvent, mais que maintenant, dans un besoin de liberté solitaire, inspiré par une misanthropie croissante, il était décidé à refuser.

Corancez avait proposé à Jean-Jacques de venir vivre dans sa maison de campagne de Sceaux. — « Peu après, il apprit, à la fois, que le philosophe avait accepté la maison du comte de Girardin, à Ermenonville, qu'il s'y était trouvé malheureux, et qu'il venait d'y mourir. »

Très ému, il prit aussitôt la poste, se faisant accompagner de son beau-père le Génevois Romilly. Au dernier relai, Payen étant monté sur la voiture leur affirma que la mort de Rousseau était la suite d'un coup de pistolet que le vieillard s'était tiré lui-même.

Arrivé à Ermenonville, Corancez fut reçu par M. de Girardin qui nia formellement le coup de pistolet, et affirma

que Rousseau était mort simplement d'une attaque d'apoplexie, mais qu'en tombant il s'était fait un trou au front. Cette première partie de la déposition de Corancez nous fait espérer que cet ami si particulier de Jean-Jacques va nous renseigner d'une façon précise, car il est bien certain que, dans son chagrin, il a dû se précipiter sur le cadavre, pour contempler encore une fois les traits du grand homme qu'il estimait tant.

Nous allons donc enfin tenir un témoin oculaire et digne de foi. Mais non : Corancez nous dit que par « égard pour son âme sensible et tendre il refusa d'entrer dans la chambre de Rousseau », et que son beau-père fut retenu par la même délicatesse de cœur, ce qui nous étonne quelque peu. Toujours est-il que ces deux témoins qui, ayant pu tout apprendre, n'ont rien voulu savoir, méritent le blâme sévère qu'après le procureur du Roi, la littérature et l'histoire leur infligent par notre bouche.

La liste des témoins oculaires est donc épuisée, sans nous avoir apporté de documents sérieux, et nous devons enfin procéder à l'exhumation du cadavre, espérant que cette « pièce à conviction » nous dévoilera la vérité.

Mais on nous apprend que le corps de Rousseau fut enterré d'abord à Ermenonville, au milieu d'une petite île plantée de hauts peupliers, sous un monument dont M. de Girardin se servit comme d'un point d'attraction amenant chez lui les lettrés, les poètes, les gentilhommes de tous pays ; visites flatteuses pour sa vanité. Et nous savons, d'autre part, que, devenu libre, le peuple français rendit les honneurs suprêmes au précurseur de la Révolution.

Exhumé d'Ermenonville, le corps du philosophe fut apporté à Paris, et transporté en grande pompe dans les caveaux du Panthéon, le 20 vendémiaire an III (1794).

Mais la faveur du peuple est fugace comme celle d'un enfant capricieux, et lorsqu'en 1815, le parti clérical revint

au pouvoir, les restes de Rousseau, arrachés du Panthéon, furent dispersés au vent, — et les Parisiens, oublieux, ne s'émurent point de cette profanation.

La pièce de conviction nous manque, toute recherche de ce côté est donc inutile.

Cependant, nous savons que le sculpteur Houdon a exécuté un moulage du masque de Rousseau. Ce masque a été reproduit plusieurs fois, mais ces exemplaires paraissent avoir disparu, comme emportés par le même esprit d'intolérance qui a jeté au vent les cendres du philosophe.

Il semble ne rester que deux de ces intéressantes images, dont l'une est au Muséum, dans la galerie d'anthropologie du Jardin des Plantes. Le conservateur actuel l'a retrouvée par hasard, dans le grenier de l'École de médecine. Ce plâtre, abandonné pendant de longues années à l'humidité d'un galetas ouvert à tous vents, est maintenant absolument fruste; à peine y peut-on reconnaître la forme générale du visage de Rousseau, tous les détails de surface ont disparu.

Un autre exemplaire appartient à M. Benjamin Raspail par héritage de son père (1), le chimiste jadis bafoué, promoteur de la doctrine de la cellule vivante et de la médication parasiticide; — fleurons de la science moderne attribués aujourd'hui à tous autres qu'à leur auteur, paradoxes de la veille, devenus vérités du lendemain! Ce démocrate révolutionnaire avait précieusement conservé l'image du précurseur de la Révolution, et lorsque M. Grand-Carteret, au moment de la souscription ouverte pour le monument de Rousseau, put montrer en une Exposition générale l'iconographie et les documents historiques se rattachant

(1) C'est le masque lui-même moulé sur le cadavre, qui figura dans la vente Houdon, en 1822, et fut acheté, alors, pour 1800 fr. par M. Gossuin. J.-G.-C.

au grand écrivain, nous avons tenu dans les mains le masque modelé par Houdon.

Admirablement conservé, il porte à la tempe droite la trace d'une blessure ou plutôt d'un enfoncement long de quelques centimètres, au fond duquel on peut suivre encore les extrémités des rides qui sillonnaient le front du penseur.

Nous ne retrouvons là aucune déchirure de la peau, et à l'examen de ce seul document, on a le droit de nier non seulement le coup de pistolet, mais même une blessure ayant produit l'hémorrhagie abondante sur laquelle les témoignages oculaires concordent tous.

Cette trace n'est point celle d'un coup de pistolet. En effet, les armes à feu du siècle passé portaient de très gros canons (on peut facilement introduire le bout du doigt dans un pistolet de 1780), chargés de poudre grossièrement fabriquée contenant une grande quantité de charbon. Les balles, rondes et de plomb mou, étaient de fort calibre, la poudre était très grosse, ronde, n'ayant pas loin d'un millimètre. Enfin, la charge se trouvait retenue par une bourre formée d'étoupe, d'étoffe ou de papier, pressée au-dessus de la balle.

La décharge à bout portant d'une telle arme, sur un crâne humain, ne pouvait donc manquer d'y causer des ravages énormes, impossibles à dissimuler.

Deux fois, nous avons relevé les corps de gens s'étant suicidés avec les gros pistolets de l'ancien modèle. Chez ces deux hommes, le trou d'entrée de la balle pouvait admettre le pouce ; le haut de la calotte crânienne était broyé et béant comme une grenade ouverte, la cervelle dissociée avait jailli au loin. Sur un côté du front, une seconde trace noircie et éraillée avait été produite par le choc de la bourre, et tout autour du trou de la balle la peau également noircie était fortement tatouée de particules de charbon.

Rien de cela n'apparaît dans le masque de Rousseau. On a prétendu que Houdon, très embarrassé de pratiquer le moulage de ce crâne déformé, avait dû boucher le trou avant d'appliquer le plâtre. Houdon a formellement nié le fait, mais s'il a commis cette restauration, plus artistique que respectueuse de la vérité, il a poussé trop loin les précautions, et pourrait être trahi par son excès de zèle, même au cas où la blessure aurait été occasionnée par un violent choc sur l'angle d'un meuble (1).

Nous avons dit, en effet, que sur le masque les rides du front se prolongent, et peuvent être reconnues au fond du creux de la blessure. Arrêtons-nous un instant sur ce point singulier.

Rousseau était *vivant* lorsqu'il a été *tué* ou par la balle du pistolet, ou par le corps contondant avec lequel Thérèse l'a frappé, ou par l'angle aigu du meuble contre lequel elle l'a projeté.

Cette phrase ridicule contient peut-être le nœud de la situation. Rousseau était *vivant* lorsqu'il a été frappé, puisque son sang a coulé avec abondance, et que la mort n'a pas été instantanée. Or, la peau d'un vivant ne demeure pas enfoncée, déprimée au fond d'une contusion ; il s'y produit aussitôt un afflux sanguin, qui, concourant avec

(1) D'après le récit de Corancez, le trou au front était si profond que Houdon lui aurait dit « avoir été embarrassé pour en remplir le vide ».

Plus tard, c'est-à-dire en 1819, par une lettre adressée à M. Petitain qui préparait alors une édition de Rousseau, Houdon a formellement contredit cette assertion. « La contusion qui existe au front », y lit-on, « paraît bien la suite d'un coup violent et non l'effet d'un trou. Je crois bien que la peau a pu être endommagée ; néanmoins on aperçoit parfaitement, au travers de cette contusion, les lignes non interrompues des rides. »

Musset-Patay fait observer à ce sujet que lorsque Houdon signa cette lettre,— 41 ans après la mort de Rousseau,— il avait 78 ans et toutes ses facultés étaient fort affaiblies.

l'élasticité du derme, la gonfle et la relève, si bien que même au-dessus d'un enfoncement du crâne, la peau offre non pas un creux mais une bosse.

Si, cependant, la violence du choc s'est trouvée telle que la peau a été écrasée sur un petit point et désorganisée, on ne reconnaîtra pas en ce point les fins linéaments de l'épiderme, ou le régulier prolongement des rides voisines. Le masque de Houdon, comme la plupart des documents de notre enquête, aurait donc été retouché, falsifié d'une façon qui a pu longtemps obscurcir la vérité.

Au contraire, si Rousseau était *mort* lorsque sa tempe a été contusionnée, le choc a parfaitement pu produire un enfoncement permanent de tissus dépourvus de l'élasticité vitale, au fond duquel l'épiderme conservera tout ou partie de ses rides. Alors, le masque de Houdon redevient un témoin véridique.

Mais cette blessure posthume, même profonde, ne saignera pas; il faudra admettre que le sang répandu en abondance par Rousseau, a jailli de la bouche ou du nez, pendant l'agonie, ce qui nous amène à déduire qu'il est mort d'une rupture vasculaire du poumon ou de l'estomac, résultante ultime d'un précédent état morbide; à moins que, encore, elle n'ait été causée par d'excessifs et brutaux vomissements, suites eux-mêmes de l'ingestion d'un violent toxique!

Puis dans la chute du corps ou plus vraisemblablement pendant le transport que Thérèse dit avoir entrepris, la tête aura frappé quelque angle qui a imprimé sur le crâne la trace fidèlement conservée jusqu'à nous par le moulage de Houdon dont je proclame la véracité.

Enfin, un autre détail d'un tout autre caractère, qui a bien son importance, contribue à réduire l'assertion du coup de pistolet à l'état de mensongère légende. — Ni Thérèse, ni M. de Girardin, ni Corancez, ni Moultou, ni Payen n'ont

dit avoir vu ce pistolet et n'ont su le décrire ; il se serait donc évanoui aussi vite que la fumée de la poudre sortie de son canon. Cependant il est certain qu'une arme illustrée par la mort de Rousseau fût devenue pour quelqu'un une relique précieuse, et nous eût été conservée.

II

La version de l'empoisonnement. — Le rapport des chirurgiens d'Ermenonville.

Presque sans le vouloir, je viens d'être appelé à parler d'un empoisonnement. Et voici que d'autres documents m'arrivent en foule. Ils proviennent soit de compatriotes de Rousseau, tels que Mme de Staël, Moultou, Coindet, secrétaire du Génevois Necker, plus tard ministre des finances, soit des philosophes, ses concurrents littéraires, comme Grimm, soit des médecins, Le Bègue de Presle ou Castérès, le chirurgien de Senlis; il en vient même encore de ces hauts personnages du clergé catholique, qui déjà, dans l'espoir chimérique de venger leur Église des attaques de Voltaire, n'avaient pas craint d'affirmer que, frappé de la malédiction céleste, le philosophe de Ferney était mort en mangeant ses excréments, et qui ont insinué que le doigt de Dieu avait également frappé Rousseau, en le jetant d'une façon honteuse et volontaire dans les bras de la mort.

Ces documents prétendent affirmer un suicide par le poison. Ils disent que Rousseau, très bien portant au matin, est sorti de bonne heure pour parcourir, selon son usage, les bois qu'il affectionnait, qu'il y a recueilli certaines plantes vénéneuses dont sa science botanique lui avait fait reconnaître le pouvoir délétère; que, rentré à la maison, il a fait

infuser ces plantes dans le café composant son repas du matin, et que, peu après avoir pris ce breuvage, il a succombé à l'empoisonnement.

Tout d'abord, il est bien douteux que les bois d'Ermenonville aient recélé sous leurs ombrages des plantes douées d'une puissance toxique telle que la simple infusion, dans une tasse de café, d'une pincée de leurs feuilles vertes ait pu si rapidement donner la mort.

Cherchons quelle aurait été cette plante, guidés par les seuls phénomènes toxiques qu'elle a pu produire.

Thérèse a affirmé que Rousseau avait été saisi de violentes « coliques de ventre », et qu'il était mort à la garde-robe.

Le grande ciguë vireuse, fréquente dans les lieux humides, devait abonder sur les bords du petit lac d'Ermenonville. La ciguë peut tuer un homme. Socrate, disent les anciens, est mort d'avoir bu la ciguë. Mais la ciguë des pays ensoleillés a une puissance bien autre que celle de France, et Socrate a bu une large coupe du « poison judiciaire » savamment préparé.

Les brins de ciguë verte que Rousseau aurait infusés pendant quelques minutes dans sa tasse de café ont bien pu, par leur propriété vireuse, lui causer nausées et coliques, mais certainement elles ne l'ont pas tué.

D'autre part, le médecin Le Bègue de Presle, ami de Rousseau, qui assista à l'ouverture du corps et publia le mois suivant une notice sur cet événement, ne parle pas de douleurs de coliques, mais il dit : « Il se préparait à sor-« tir une seconde fois lorsqu'il commença à se sentir dans « un état de malaise, de faiblesse et de souffrance générale. « Il se plaignit successivement de picotement très-incom-« mode à la plante des pieds; d'une sensation de froid le « long de l'épine du dos, comme s'il y coulait un fluide « glacé; de quelques douleurs de poitrine, et surtout,

« pendant la dernière heure de sa vie, de douleurs de
« tête d'une violence extrême qui se faisaient sentir par
« accès; il les exprimait en portant les deux mains à sa
« tête, en disant qu'il semblait qu'on lui déchirait le crâne.
« Ce fut dans un de ces accès que sa vie se termina, et il
« tomba de son siège par terre. On le releva à l'instant,
« mais il était mort. »

Ces symptômes si soigneusement décrits pourraient se rapprocher de ceux que produit l'empoisonnement par l'aconit, la jolie renonculacée qui croît en abondance dans les bois et les prairies de nos climats. Ses délicates fleurs bleues, étoiles des buissons, ont dû bien souvent composer le petit bouquet que Rousseau aimait à porter à la main, et certainement notre botaniste était loin d'ignorer qu'un actif poison se cache sous l'enveloppe gracieuse de l'aconit (1). Aujourd'hui que la chimie végétale a porté au plus haut point l'art d'extraire des fleurs les plus charmantes les plus dangereux poisons, il suffit d'un ou deux milligrammes d'aconitine pour tuer l'homme le plus vigoureux; et les symptômes toxiques ressemblent trait pour trait à ceux qu'a décrits Le Bègue de Presle. C'est d'abord un malaise avec une prostration irrésistible, un affaissement du corps que les jambes ne savent plus soutenir, puis un picotement très incommode partant de la plante des pieds et de l'extrémité des doigts pour gagner bientôt le tronc : le long de la colonne vertébrale paraît courir un ruisseau d'eau froide. De la pointe de la langue, qui semble pincée, un

(1) Voir dans l'ouvrage de Thiébaut de Berneaud, *Voyage à Ermenonville* (édition de 1826), la flore d'Ermenonville. Rousseau, durant les courtes journées qu'il passa en cet endroit, s'était occupé d'en recueillir les materiaux. Celles qui avaient été ramassées par lui figurent dans la nomenclature des plantes que donna Thiébaut de Berneaud.— On y trouve mentionnées plusieurs espèces toxiques : les euphorbes, les orchidées, les siccutées, les ombellifères.

Dr J. R.

fourmillement froid gagne la gorge et bientôt paralyse les muscles respirateurs en produisant une violente douleur de poitrine. Bientôt une atroce céphalalgie vient obnubiler la connaissance de soi et éteindre la pensée, en même temps que la paralysie du thorax suspend la parole et la respiration.

Si Rousseau eût été l'un de nos contemporains, je serais très disposé à admettre qu'il est mort de l'absorption de quelques milligrammes d'aconitine cristallisée; mais il ne fut certainement pas un chimiste précurseur de Brandès, de Morton ou de Duquesnel, et quelques fragments d'aconit frais, jetés dans une tasse de café, n'ont pu le tuer.

Si son autopsie eût été opérée par l'un de nos légistes, l'analyse chimique des viscères eût pu élucider la question de l'empoisonnement, ou celle de la mort par quelque cause morbide définie, mais les deux chirurgiens du baillage d'Ermenonville et ceux qui leur ont succédé le lendemain, opérant, pour ainsi dire, sous les yeux et par l'ordre du comte de Girardin, paraissent avoir eu pour première préoccupation celle de complaire au grand seigneur qui payait leurs honoraires. Ils prétendent avoir constaté la présence de plusieurs pouces de liquide dans le cerveau, et concluent à « la mort probable par apoplexie séreuse ». — Nous ne pouvons discuter ce diagnostic d'après les symptômes incohérents dont on nous a conservé les récits variables. Cette affirmation d'un liquide surabondant, encore présent dans le cerveau, paraît répondre à l'intention de nier la blessure du crâne par la balle d'un pistolet.

Les chirurgiens nous ont appris cependant que Rousseau avait été affligé de deux hernies, et qu'une hypertrophie de la prostate était accompagnée d'une déviation du canal de l'urèthre. Ils n'ont pas trouvé de « pierre dans la vessie », mais leur talent en anatomie pathologique fut insuffisant pour nous éclairer sur l'état des reins, ce qui est

fort regrettable, car Rousseau a souffert toute sa vie de ces organes et de leurs annexes.

Une néphrite chronique peut avoir occasionné la mort subite par embolie, et le diabète, l'albuminurie ou l'urémie, qui accompagnent les maladies des reins, expliqueraient les périodes alternées d'excitation mentale, de colère, d'humeur intolérante, et celles de dépression frileuse pendant lesquelles Jean-Jacques, plein de chagrins, de tristesse et de frissonnements, s'enveloppait dans sa robe de chambre, et se dérobait aux regards des humains.

III

État pathologique de Rousseau.

Bien mieux que le rapport peu véridique des chirurgiens d'Ermenonville, et que les témoignages partiaux de ses amis et ennemis, quelques recherches sur l'histoire pathologique de Rousseau peuvent nous conduire à la vérité sur les causes de sa mort, sur les particularités de sa conduite, et peut-être aussi, par la même occasion, sur les raisons de son génie.

Rousseau se fit remarquer de ses contemporains par des périodes d'humeur chagrine, souvent injustes, par ses querelles bruyantes avec les Encyclopédistes et les Holbachiens, avec les grands seigneurs qui s'efforçaient de lui être utiles, avec les grandes dames qu'il avait le plus aimées.

Mais, par mille témoignages, et surtout par ses propres confidences, nous savons que sa vie entière fut troublée par un déplorable état de santé et par des crises morales confinant parfois à la folie.

Arrivé à une forme intermittente du délire des persécutions, il voyait alors partout des ennemis acharnés contre sa gloire, sa tranquillité et même contre sa vie (1).

Pendant longtemps, ce délire reste triste, vague en son objet ; c'étaient des ennemis collectifs, la société entière, les Encyclopédistes, les Jésuites, les éditeurs de l'*Émile* ou ses concitoyens de Genève, ou même les enfants du Val de Travers qui le poursuivaient de leurs cailloux (2).

(1) Grimm et Tronchin, particulièrement, devenus, dit-il, « mes deux plus implacables ennemis par goût, par plaisir, par fantaisie, et dont la rage s'accroît de jour en jour, comme celle des tigres, par la facilité qu'ils trouvent à l'assouvir. » J. G.-C.

(2) Rousseau qui, à vingt-quatre ans (voir : *Confessions*, à la date de 1736), était encore agité par la peur de l'enfer, ne dit-il pas lui-même : « Après avoir eu peur des jésuites, j'eus peur des jansénistes et des philosophes », et ne se plaint-il pas de sa cruelle imagination « qui se tourmente sans cesse à prévenir des maux qui ne sont point encore ».

On peut dire qu'il a eu, tout le temps, l'idée fixe qu'on voulait disposer de lui, sinon contre son gré, du moins à son insu, et qu'on voulait faire servir Thérèse et sa mère d'instrument à quelque dessein caché.

On sait son état d'exaltation lors de l'impression de l'*Emile*, en 1761. Le livre XI des *Confessions* contient à ce sujet des lignes caractéristiques : « Le mystère m'inquiète toujours, il est par trop antipathique avec mon naturel ouvert. L'aspect du monstre le plus hideux m'effraierait peu, ce me semble : mais si j'entrevois de nuit une figure sous un drap blanc, j'aurais peur. Voilà donc mon imagination, qu'allumait ce long silence, occupée à me tracer des fantômes.

« Je ne voyais partout que jésuites, sans songer qu'à la veille d'être anéantis, et tout occupés de leur propre défense, ils avaient autre chose à faire que d'aller tracasser sur l'impression d'un livre où il ne s'agissait pas d'eux.

« Je me sentais mourant : j'ai peine à comprendre comment cette extravagance ne m'acheva pas. »

Dès ce moment, Rousseau voit se dresser contre lui « le plus noir, le plus affreux complot, qui jamais ait été tramé contre la mémoire d'un homme.

Cette monomanie de la persécution ne peut plus être mise en doute quand on a lu les *Dialogues* et les *Rêveries d'un promeneur solitaire*. « Je ne puis plus regarder une bonne œuvre qu'on me pré-

Cependant, il ne paraît pas avoir gardé de rancunes bien prolongées contre ces ennemis plus ou moins réels (1).

Puis, par la progression pathologique ordinaire, ce délire vague parut se systématiser, se fixer sur Voltaire, Diderot, Grimm, Tronchin ou Hume, Mme de Boufflers, Mme de la Popelinière ou Marmontel (2).

sente à faire que comme un piège qu'on me tend et sous lequel est caché quelque mal. »

Le complot contre Jean-Jacques, « c'est un plan médité de longue main, c'est l'œuvre d'un génie infernal »... « Tout est si bien concerté à son égard qu'un ange descendrait du ciel pour le défendre sans pouvoir y parvenir »..« L'immense édifice de ténèbres qu'on a élevé autour de lui ne suffit pas à rassurer les persécuteurs ». On l'entoure d'émissaires, on lui ferme la voie à toute explication, etc., etc. (*Rousseau juge de Jean-Jacques*, IIIe dialogue.)

J.G.-C.

(1) Avec Diderot, avec d'Holbach, et même avec Grimm, qui ne cessait de le décrier, Rousseau fit toujours preuve de la plus grande condescendance. « Les basses vengeances sont indignes de mon cœur, et la haine n'y prend jamais pied, » dit-il dans une note des *Confessions* (livre IX, 1757).

Alors qu'il se laissa aller à faire à Grimm excuse des offenses qu'il en avait reçues, on lit dans les *Confessions*, à la même date de 1757 : « Nous étions réconciliés ; c'étoit toujours un soulagement pour mon cœur, que toute querelle jette dans des angoisses mortelles. »

Enfin, ces lignes, datées de 1762 (*Confessions*, partie II, livre XII), sont encore plus significatives :

« C'est à cette heureuse disposition (le rappel du bonheur passé) que je dois de n'avoir jamais connu cette humeur rancunière qui fermente dans un cœur vindicatif, par le souvenir continuel des offenses reçues. Naturellement emporté, j'ai senti la colère, la fureur même dans les premiers mouvements ; mais jamais un désir de vengeance ne prit racine au-dedans de moi. »

J. G.-C.

(2) A la date de 1753, on lit dans une note des *Confessions*, après quelques éloges à l'adresse de Diderot : « Je n'avais encore aucun soupçon d'un grand complot de Diderot et de Grimm : sans quoi j'aurais aisément reconnu combien le premier abusait de ma confiance, pour donner à mes écrits ce ton dur et cet air noir qu'ils n'eurent plus quand il cessa de me diriger. Le morceau du philosophe qui s'argumente en se bouchant les oreilles pour s'endurcir

Mais chez Jean-Jacques, le délire des persécutions n'atteignit point l'apogée ordinaire, l'état où il devient dangereux, alors que le persécuté, concentrant son animosité tenace et constante sur un seul personnage, le chargeant de tous les crimes, possédé par le démon de la vengeance ou par la crainte, tue pour ne pas être tué, et, de persécuté, devient persécuteur homicide.

L'analyse de l'état psychique de Rousseau, qui nous permet de le rapprocher des persécutés, nous apporte un argument scientifique de plus contre la probabilité de son suicide.

Les persécutés sont souvent homicides; ils ne sont presque jamais suicides.

Et cela est logique; le délire des persécutions prend sa source mentale dans une immense vanité, dans une très haute appréciation de sa valeur personnelle et de l'excellence de ses œuvres, dans l'incommensurable gloriole qui caractérise la manie des grandeurs, période prodromique par laquelle Jean-Jacques a certainement passé si l'on veut bien lire entre les lignes de certaines parties des *Confessions* (1). Convaincu de posséder une valeur surhumaine,

aux plaintes d'un malheureux est de sa façon : et il m'en avoit fourni d'autres plus forts encore que je ne pus me résoudre à employer. Mais attribuant cette humeur noire à celle que lui avait donnée le donjon de Vincennes, et dont on retrouve dans son Clairval une assez forte dose, il ne me vint jamais à l'esprit d'y soupçonner la moindre méchanceté. »

J. G.-C.

(1) « Bientôt je ne vis plus qu'erreur et folie dans la doctrine de nos sages, qu'oppression et misère dans notre ordre social. Dans l'illusion de mon sot orgueil, je me crus fait pour dissiper tous ces prestiges, etc.

« Jusque là j'avois été bon : dès lors je devins vertueux, ou du moins enivré de la vertu. Cette ivresse avoit commencé dans ma tête, mais elle avoit passé dans mon cœur. Le plus noble orgueil y germa sur les débris de la vanité déracinée. Je ne jouai rien : je devins, en effet, tel que je parus ; et pendant quatre ans au

le délirant est persuadé que ses ennemis, jaloux de lui, ne cessent de vouloir lui dérober une partie de sa renommée, plagier ses œuvres, voler ses pensées, attenter même à son honneur, dans le but de se débarrasser de l'immense génie qui les rejette tous à l'arrière-plan; et quand il a découvert, par une hallucination morbide, le chef de ses ennemis, il le tue, certain que, délivrée de ce seul contempteur, sa gloire va briller, comme elle le mérite, aux yeux de l'univers.

Après le meurtre, l'aliéné n'a jamais de remords, puisque son action fut une légitime défense ; il n'a pas de regrets puisqu'il est certain de ne s'être pas trompé. Mais il ne se suicide pas, puisque tous les hommes cessant d'être détournés de lui vont tomber à ses pieds et l'adorer.

Au contraire, les délirants mélancoliques se suicident souvent. Plongés dans une incessante et noire tristesse, accablés d'un éternel chagrin dont ils se figurent avoir mérité l'horreur, redoutant le châtiment qui ne sera que la

moins que dura cette effervescence dans toute sa force, rien de grand et de beau ne peut entrer dans un cœur d'homme dont je ne fusse capable entre le ciel et moi. »

(*Confessions*, partie II, livre IX, 1750.

Les *Confessions* abondent en interjections dans lesquelles Rousseau se présente comme le plus pur, le plus vertueux, le plus aimant,

« J'étois sûr qu'à travers mes fautes et mes faiblesses, à travers mon inaptitude à supporter aucun joug, on trouveroit toujours un homme juste, bon, sans fiel, sans haine, sans jalousie, prompt à reconnaître ses propres torts, plus prompt à oublier ceux d'autrui, cherchant toute sa félicité dans les passions aimantes et douces, et portant en toute chose la sincérité jusqu'à l'imprudence, jusqu'au plus incroyable désintéressement. (Partie II, livre XII, 1765.) »

Il ne trace pas un tableau moins favorable de lui quand il parle de l'abandon de ses enfants. On n'y voit que « chaleur du cœur, amour ardent du grand, du vrai, du beau, du juste, horreur du mal en tout genre, impossibilité de haïr, de nuire, et même de le vouloir, vive et douce émotion à l'adresse de tout ce qui est vertueux, généreux, aimable. (Partie II, livre XIII, 1751).

J. G.-C.

juste punition de leurs forfaits imaginaires, ils se tuent pour se délivrer d'une existence dont ils n'ont rien de bon à attendre et terminer un supplice pour eux pire que la mort.

Les persécutés homicides, les mélancoliques suicides qui arrivent à ces paroxysmes sanglants, y sont conduits par une progression logique, par une déduction parfaitement raisonnée d'idées fausses à leur base. Leurs griefs contre l'humanité jalouse, ou contre le sort cruel, sont imaginaires et sans causes matérielles, car ils n'ont eu ni ennemis sérieux, ni misères véritablement lamentables.

Or, quoique Rousseau n'ait nullement été fou, quoique la persécution n'ait pas été chez lui un pur délire imaginatif, puisqu'il a eu à lutter contre des ennemis très réels; quoiqu'il ait été un mélancolique dans le sens mondain, poétique, du mot, et non point dans le sens que possède ce terme en psychiatrie, cependant certaines particularités, certaines tendances permettent de voir en lui un cerveau mal équilibré.

S'il n'a pas étéfou, il fut certainement un esprit exagéré, hyperbolique, une imagination romanesque se plaisant aux fictions, aux récits mensongers. Les gens, les choses, les circonstances ont démesurément développé les caractères originels de sa personne mentale.

Il fut malade, et précisément atteint de l'affection qui devait être pour lui la plus insupportable dans la société des grandes dames qu'il courtisait poétiquement ou physiquement, la plus incompatible avec les honneurs mondains qu'il aurait pu désirer recevoir, soit à la Cour, soit chez les grands seigneurs. En d'autres termes, son apparent dédain de la Cour, ses refus d'en accepter quoi que ce soit, pension ou charge honorifique, n'ont-ils pas eu une autre

raison que le stoïcisme républicain dont on aime à le revêtir (1)?

Les fréquentes crises d'humeur noire qui lui faisaient fuir la société des humains et répondre souvent par d'amères rebuffades aux plus amicales propositions, les crises pendant lesquelles il se complaisait à dépeindre sous les couleurs les plus sombres ses misères mentales ou corporelles eurent des sources trop réelles. Leur explication, si ce n'est leur justification, se trouve dans une maladie intime, contractée dans la jeunesse, devenue chronique et incurable, et dont les traces évidentes furent retrouvées sur son cadavre (2).

(1) Voici, d'après les *Confessions*, la propre appréciation de Rousseau sur les raisons qui l'engagèrent à ne se point présenter à la Cour au lendemain du succès du *Devin du village*.

« Ma première idée après celle de cette présentation se porta sur un fréquent besoin de sortir, qui m'avoit fait beaucoup souffrir le soir même, au spectacle, et qui pouvoit me tourmenter le lendemain quand je serois dans la galerie ou dans les appartements du roi parmi tous ces grands, attendant le passage de Sa Majesté. Cette infirmité étoit la principale cause qui me tenoit écarté des cercles et qui m'empêchoit d'aller m'enfermer chez des femmes. L'idée seule d'un état où ce besoin pouvoit me mettre étoit capable de me le donner au point de m'en trouver mal, à moins d'un esclandre au quel j'aurois préféré la mort.

« Je me figurois ensuite devant le roi, présenté à Sa Majesté, qui daignoit s'arrêter et m'adresser la parole. C'est là qu'il falloit de la justesse et de la présence d'esprit pour répondre. Que deviendrois-je en ce moment et sous les yeux de toute la Cour, s'il alloit m'échapper dans mon trouble quelqu'une de mes balourdises ordinaires ? »

Ces impressions de Jean-Jacques viennent pleinement confirmer on le voit, les raisons invoquées par le Dr Roussel. J. G.-C.

(2) « J'ai dit que j'étois né mourant. Un vice de conformation dans la vessie me fit éprouver durant mes premières années une, rétention d'urine presque continuelle : et ma tante Suson, qui prit soin de moi, eut des peines incroyables à me conserver. Ma robuste constitution prit enfin le dessus, et ma santé s'affermit tellement, durant ma jeunesse, qu'excepté la maladie de langueur dont j'ai raconté l'histoire, et de fréquents besoins d'uriner que le moindre échauffement me rendirent toujours incommodes, je parvins jusqu'à

Que fût-il advenu de son génie, si Rousseau n'eût pas été atteint de ce « coryza mal placé » et infectieux dont les suites se nomment orchite, stricture et néphrite ; voilà un sujet de dissertation capable de tenter quelque médecin lettré ou quelque curieux (1).

Chaque homme se dépeint dans ses œuvres, cela est plus visible encore chez Rousseau que chez tout autre. En le lisant on peut affirmer que telles pages, telles lettres furent écrites pendant une période de bonne santé et de bonne humeur; que telles autres, plus philosophiques ou plus nuageuses, furent composées dans la solitude, pendant la convalescence d'un grave accident morbide, alors que le sang affaibli et les nerfs épuisés laissent l'intelligence cérébrale planer loin de la terre, ou vagabonder sans guide réfléchi dans les espaces de la rêverie ; puis que telles autres, irritées et mordantes, furent assombries par un retour inopiné de souffrances.

Les inégalités de sa pensée dérivent des inégalités de sa santé.

Jean-Jacques se fût-il élevé aux admirables hauteurs qu'il a atteintes, si, pour augmenter son élan, il n'eût eu la réaction qui suit les phases d'affaiblissement physique et de concentration morale? Fût-il devenu notre Rousseau s'il eut été un père de famille contraint à une vie réglée et sédentaire par les soins à donner à des enfants et par les nécessités du pain quotidien? Certainement non. Mais il fut probablement resté un excellent ouvrier graveur (2).

l'âge de trente ans sans presque me sentir de ma première infirmité. (*Confessions*, partie II, livre XII, 1750.) J. G.-C.

(1) Voir plus loin l'étude de notre sympathique collaborateur, Edgar Monteil. J. G.-C.

(2) Rousseau le reconnait lui-même dans la 1re partie des *Confessions* : « J'aurois été bon chrétien, bon citoyen, bon père de famille, bon ami, bon ouvrier, bon homme en toutes choses. J'aurois aimé un état, je l'aurois honoré peut-être, » etc.

J. G.-G.

Le génie est une névrose, une irrégularité souvent morbide du fonctionnement cérébral, et les maladies du corps entraînent fréquemment les maladies de l'âme. Avons-nous à regretter que la médication vésicale de l'époque n'ait pas valu la thérapeutique antiseptique actuelle, qui guérit en huit jours, comme un simple « rhume de cerveau », la maladie dont Rousseau fut tourmenté jusqu'à sa mort ?

Que nous importent les souffrances physiques ou morales de Jean-Jacques, si elles furent le levain qui fit fermenter sa pensée ?

En compensation de ses douleurs nous lui avons donné l'immortalité. Et il n'eût certes pas refusé le marché.

IV

Les enfants de Rousseau.

Rousseau, le Génevois, descendait de l'une de ces familles d'artistes ouvriers, que le talent élève à une sorte d'aristocratie populaire et remplit d'un remarquable esprit d'indépendance, augmenté par l'éducation républicaine. Beaucoup de ces hommes sont d'une liberté de paroles et d'allures qui frisent l'originalité morbide. Tels avaient été le père et les oncles de Rousseau (1), tel il fut lui-même, abandonné et presque vagabond sur le pavé de la ville, commençant sans les achever divers apprentissages, quit-

(1) Voir, dans cet ordre d'idées, les très intéressants travaux de deux Génevois qui apportent sans cesse de nouveaux documents à l'histoire de Rousseau, MM. Eugène Ritter (*La famille de Jean-Jacques*), et Louis Dufour-Vernes (*Recherches sur J.-J. Rousseau et sa parenté*).

J. G.-C.

tant le pays pour voyager au gré du hasard, ou de la rencontre de quelque camarade du même acabit; s'arrêtant où il trouvait de bonnes gens intéressés par sa juvénile gentillesse; les quittant pour chercher de nouvelles aventures et revenant sans gêne lorsqu'il n'avait pas trouvé meilleur gîte.

La prédisposition de Rousseau à certaines hallucinations, à des terreurs, à des méfiances non motivées, paraît avoir été un apanage de famille. L'un de ses oncles avait subi de pareilles erreurs d'impression ; un cousin de son âge, conduit par son humeur aventureuse jusqu'en Perse, où il passa sa vie sans avoir connu Jean-Jacques, fut rencontré à Paris par Corancez qui le prit pour Rousseau ressuscité. Ce Rousseau d'une étonnante ressemblance par les traits, les yeux, la tournure et la voix, revenait vêtu d'une robe persane fort analogue à l'habit arménien de notre philosophe. Comme lui, il était pris, sans motifs, de terreurs presque folles (1) ; comme lui, il se croyait entouré d'ennemis conspirant contre son repos ou sa vie.

Mais pour expliquer les crises de mélancolie, de méfiance, de misanthropie du grand homme, est-il besoin de rechercher en lui les traces d'une maladie personnelle, ou les stigmates congéniaux d'une affection héréditaire ?

(1) Ledit Rousseau étant dans la forêt de Fontainebleau, dans une voiture traînée par six chevaux de poste, voulait en plein jour faire arrêter subitement, et comme le postillon, étourdi sans doute par le bruit des roues sur le pavé, n'entendait point, il l'accusa de complicité avec des brigands pour le faire égorger dans la forêt.

Corancez dit avec beaucoup de raison à ce propos : « C'est un trait de folie dans le genre de ceux de Rousseau. Tous deux croient à des brigands ou ennemis qui veulent les perdre, et tous deux ne voient dans les autres que des complices et des agents. Si l'on joint à cela l'expression étonnante des regards et de la physionomie qui les fait confondre l'un et l'autre, et le degré de leur consanguinité, il n'est plus douteux que tous deux charriaient dans leur sang le même principe de maladie. » (*Lettre de M. de Corancez sur J.-J. Rousseau.*) J. G.-C.

Est-il de nos jours un homme assez certain de sa solidité d'esprit pour prétendre, qu'ayant eu le génie de créer quelque œuvre absolument transcendante, il aura la philosophie de supporter, sans émotions, un décret de prise de corps, ou l'exil à propos de son œuvre, puis d'apprendre que cette œuvre même, — toute sa vie, — est détruite et brûlée par la main du bourreau, comme chose infâme?

Avoir subi tout cela, demeurer souriant et dire merci, serait surhumain.

Rousseau n'eut rien de surhumain; son génie philosophique, libéral, radical même, fut la résultante d'un atavisme plein de fierté personnelle et de libre examen, d'un esprit de compassion mystique pour les malheurs de l'humanité, qui se retrouve chez certains prêcheurs évangélistes. Doué du sens analytique, il découvrait la source des malheurs publics dans la mauvaise éducation des enfants par des pères ignorants, et dans la mauvaise éducation du peuple par une noblesse insoucieuse des droits de l'homme ainsi que des grands devoirs du pacte *social*.

Remonter jusqu'à la racine des misères humaine, avec l'intention de les remplacer par les semences du bonheur, c'est faire de la politique radicale. Jean-Jacques Rousseau fut le promoteur du radicalisme qui reconstruit, bien plus que l'apôtre de la révolution qui renverse.

Son génie fut inégal et incomplet comme tout ce qui est humain, et soumis aux vicissitudes internes et externes de la vie. L'homme fut assez réellement malheureux, assez longuement et douloureusement malade pour s'attribuer le droit de ne plus vivre, s'il eût eu le courage de mourir, mais ses lamentations incessantes nous semblent démontrer qu'il ne posséda ni le courage de se défendre et de vivre pauvre, ni le courage de mourir à la période réellement aiguë de ses souffrances morales et physiques.

Peu m'importent, au point de vue médical, ses belles

phrases contre ou pour le suicide, la vie et la mort sont les résultantes de faits, et les phrases ne tiennent pas devant les faits.

Ceci posé, passons à l'examen de la dernière question qui nous reste à résoudre.

Rousseau a-t-il abandonné ses enfants?

Tout d'abord, a-t-il eu des enfants? Thérèse Levasseur a t-elle été mère?

En 1778, Rousseau mourant était âgé de 66 ans et Thérèse, sa femme selon la nature, en avait 60.

Leurs cinq enfants « putatifs » étaient nés, selon les *Confessions*, vers 1747, d'autres de 1750 à 1757; ils avaient donc alors, à la mort de leur père, les uns 30 ans, les autres de 24 à 20 ans.

Plusieurs, dit Rousseau, étaient nés à Paris et avaient été déposés aux Enfants-Trouvés, avec certains signes devant faciliter leur reconnaissance (1).

A la mort de son mari, Thérèse fut longtemps dans une situation proche de la misère (2); pour s'attirer quelques aumônes, elle se parait du titre de « veuve Jean-Jacques Rousseau ». Pourquoi ne s'est-elle pas ornée de ces enfants

(1) Ces signes, on le sait, ne se retrouvèrent point, lorsque Mme d'Épinay et Mme de Luxembourg voulurent faire des recherches. Qu'étaient, du reste, ces signes? « Un chiffre, fait à double sur deux cartes, dont une fut mise dans les langes de l'enfant et déposée par la sage-femme au bureau des enfants trouvés dans la forme ordinaire. » Mais Jean-Jacques n'a jamais fait connaître en quoi consistait ce signe. Tout ce qu'il nous apprend, c'est qu'au second enfant la formalité du chiffre fut négligée.

J. G.-C.

(2) D'après une réponse faite par M. René de Girardin, en 1792, à la lettre de Thérèse adressée à Corancez, la veuve de Rousseau aurait eu, à la mort de son mari, une modeste rente viagere de 300 livres sur Michel Rey, le libraire d'Amsterdam. Mais M. de Girardin serait parvenu à lui faire avoir, en plus, 1900 livres de rente, sans compter une certaine somme comptant.

J. G.-C.

nés de Rousseau ? Pourquoi, à son tour, n'a-t-elle pas cherché à retrouver l'un d'eux, ne fut-ce que pour se rendre plus intéressante, ou tout au moins pour être soutenue dans sa vieillesse ?

Quels que furent les vices où Thérèse se soit abaissée, jamais l'instinct maternel, si vivace chez les femmes du peuple, n'a pu être chez elle assez dévoyé par les sophismes égoïstes de son mari (1), pour lui laisser oublier ses enfants. Thérèse ne s'est pas dite la mère des enfants de Rousseau, parce qu'elle ne l'a pas été.

Selon moi, Jean-Jacques Rousseau n'a jamais eu d'enfants, et cela, parce que, avant l'époque où il connut Thérèse, il avait déjà souffert de cette uréthrite et de ces orchites répétées, qui, devenues chroniques par la suite, s'exaspéraient, comme il l'avoue, au voisinage de Mme d'Houdetot (2).

Or, l'orchite chronique rend infécond, si ce n'est impuissant.

Cette observation pathologique est récente, elle est fondée sur des faits certains, qui se produisaient jadis comme ils se répètent aujourd'hui.

Le médecin gynécologue, au courant de la science actuelle, trouve presque toujours là la cause réelle de la stérilité de tant de ménages de jeunes hommes, beaux et vigoureux en apparence, unis à de splendides jeunes femmes.

(1) On sait que Rousseau, disant s'être déterminé « *guillardement, sans scrupule* », à mettre sa progéniture aux enfants trouvés, déclare avoir eu à vaincre « le scrupule de Thérèse à qui » dit-il, «j'eus toutes les peines du monde de faire adopter cet unique moyen de sauver son honneur. » J. G.-C.

(2) « J'arrivois à Eaubonne, foible, épuisé, rendu, me soutenant à peine. A l'instant que je la voyois tout étoit réparé : je ne sentois plus auprès d'elle que l'importunité d'une vigueur inépuisable et toujours inutile. Cet état et surtout sa durée, pendant trois mois d'irritation continuelle et de privation, me jeta dans un épuisement dont je n'ai pu me tirer de plusieurs années, et finit par me donner une descente que j'emporterai ou qui m'emportera au tombeau. » *Confessions*, partie II, livre IX, 1767.) J. G.-C.

Jadis, on accusait toujours la femme; avant de se prononcer, aujourd'hui, le gynécologue s'adresse au microscope.

L'homme qui, par suite de quelque faiblesse de jeunesse, a souffert d'une orchite double, ne crée plus, dans ses canalicules étranglés par l'inflammation, ces mystérieux vibrions, ces cellules-ferments qui transmettent la vibration de la vie à l'ovule femelle.

L'organe peut paraître guéri, il demeure inapte à remplir sa fonction créatrice, la vie n'habite plus en lui; les trésors qu'il semble encore prodiguer ne sont que de la fausse monnaie. La bourse est encore pleine, elle peut, parfois, faire de généreux cadeaux à l'amoureuse mendiante, mais les pièces d'argent qui s'en échappent sont mal frappées. Le côté face ne porte plus l'image du souverain créateur, sur le côté pile, le millésime et le nom du Roi sont effacés.

Lorsque le microscope ne distingue plus les mouvements de la vie et la forme en épingle du têtard humain, le jugement est sans appel.

Or Rousseau, très certainement, a été l'un de ces condamnés.

Non seulement il fut physiquement infécond, il fut encore, si ce n'est réellement impuissant, du moins rendu frigide par ses infirmités sexuelles et morales.

Dès sa jeunesse initié au vice solitaire, par le sale exemple du « Maure », cathécumène avec lui à l'hospice des cathécumènes de Turin, peut-être ne fut-il pas, autant qu'il le dit, dégoûté par ce spectacle, puisque peu après il le donna lui-même. A Turin, il devint *exhibitionniste.* Il avoue dans les *Confessions* qu'embusqué au coin d'une allée, il se montra aux fillettes venues à la fontaine, et qu'il faillit, pour punition, recevoir d'un « grand homme moustachu » une fessée autrement appliquée que celles qu'à dix ans il recherchait de la main de Mlle Lambercier.

Pendant toute sa vie, il sacrifia à Onan ; même après cinquante ans, il « se console et jouit de lui-même » lorsqu'il n'a pu ou osé profiter de la bonne volonté d'une admiratrice de son génie.

Or nous savons que Vénus, pudique et jalouse, se refuse à ceux qui lui ont préféré Onan ; elle les frappe d'une « timidité » presque insurmontable et les renvoie à leur « solitude ».

Cependant, un jour, vers vingt ans, sa timidité avait été encouragée par une femme plus experte que lui. Et dès ce moment, sa vie va être empoisonnée par d'incessantes douleurs qui dureront jusqu'à sa mort. Vénus s'était-elle cruellement vengée ? Tout porte à le croire.

Épuisé à la fleur de l'âge, ayant, nous dit il, des palpitations, crachant du sang, Rousseau tomba dans cet état de langueur qui est la conséquence de l'abus solitaire des plaisirs sexuels.

D'abord soigné par Mme de Warens, sa première éducatrice, — on ne saurait mieux appeler cette maîtresse qui se donna à lui afin de lui ôter le désir d'en posséder d'autres, — il la vit recueillir pour lui les plantes que, plus tard, il prétendra dédaigner dans ses recherches botaniques, sans doute en souvenir des cataplasmes et des tisanes inefficaces qu'on en avait tirées pour son usage (1).

L'uréthrite, — c'est ainsi que nous appellerons désormais la maladie de Rousseau d'après les détails qu'il en donne lui même, — fut suivie d'orchite à grand spectacle, ainsi que cela se produit d'ordinaire avec un pareil traite-

(1) Voici de quelle façon il s'exprime à ce sujet, dans les *Rêveries* (septième promenade) : « Ces idées médicinales ne sont assurément guère propres à rendre agréable l'étude de la botanique...,l'on n'ira pas chercher des guirlandes pour les bergères parmi les herbes pour les lavements. Toute cette pharmacie ne souillait point mes images champêtres ; rien n'en était plus éloigné que des tisanes et des emplâtres. »

ment et, comme le dit encore notre auteur, malgré les soins de Salomon, le brave médecin-commensal de Mme de Warens, sa santé délabrée le mit aux portes du tombeau. Dépérissant à vue d'œil, maigre comme un squelette, continuellement oppressé d'une faiblesse telle qu'il ne pouvait se mouvoir, ne pouvant se baisser sans avoir des vertiges, — atteint, pour tout dire, de stricture consécutive, — il se mit à étudier l'anatomie, si bien que, trouvant dans chaque maladie des symptômes de la sienne, il crut bientôt souffrir de toutes.

Se figurant avoir un polype au cœur, — « Salomon lui-même parut frappé de cette idée, » nous dit-il, — il s'en fut à Montpellier consulter un spécialiste, M. Fizes, « qui avait guéri un pareil polype, » et plusieurs autres praticiens célèbres dont il ne nous donne pas les noms.

Mais le polype n'existait que dans son imagination. « Distrait par des passions vives, je ne songeais plus à mon état. » Et, effectivement, durant ce voyage de Chambéry à Montpellier (1740), il parcourut le pays dans la chaise de cette bonne Mme de Larnage, lui devant « de ne pas mourir sans avoir connu le plaisir ».

Passons sur une fluxion de poitrine, dont, comme toujours, il faillit mourir en 1742, et constatons que chez lui la maladie urétrale était devenue chronique.

Le voici à Venise en 1743, et, comme il le reconnaît, ce n'est pas dans une ville pareille qu'on s'abstient de filles. Ses exploits avec La Padaona et Julietta ne nous intéressent que parce qu'ils nous permettent de constater certaines particularités de son état, et surtout cette crainte d'attraper certaine maladie, crainte qu'il aura toute sa vie et qui est le propre des gens déjà plus ou moins atteints (1).

(1) Cette impression fut également celle qu'il ressentit la première fois qu'il vit Thérèse. Ecoutez : « Je la vis, interdite et confuse avant de se rendre, vouloir se faire entendre, et n'oser s'expliquer.

« Je m'en revins au palais, » après avoir vu La Padoana, « si persuadé que j'étais poivré, que la première chose que je fis en arrivant fut d'envoyer chercher le chirurgien pour lui demander des tisanes. Rien ne peut égaler le malaise d'esprit que je souffris durant trois semaines, sans qu'aucune incommodité réelle, aucun signe apparent le justifiât. Je ne pouvois concevoir qu'on pût sortir impunément des bras de La Padoana. Le chirurgien lui-même eut toute la peine du monde à me rassurer. Il n'en put venir à bout qu'en me persuadant que j'étais conformé d'une façon particulière à ne pouvoir pas aisément être infecté, etc. »

De ceci, plus ou moins arrangé par Jean Jacques, ne retenons qu'un fait : c'est qu'il avait, comme lui-même, du reste, va nous le dire, un vice de conformation (1), ce qui concorde pleinement avec l'expression employée par le médecin de Venise. Or, si l'on rapproche ce fait de la rétention dont il souffrit dès sa jeunesse, ce qui montre une

Loin d'imaginer la véritable cause de son embarras, j'en imaginai une bien fausse et bien insultante pour ses mœurs : et, croyant qu'elle m'avertissoit que ma santé couroit des risques, je tombai dans des perplexités qui ne me retinrent pas, mais qui, durant plusieurs jours, empoisonnèrent mon bonheur.... Enfin, nous nous expliquâmes : elle me fit, en pleurant, l'aveu d'une faute unique, au sortir de l'enfance, fruit de son ignorance et de l'adresse d'un séducteur. Sitôt que je la compris, je fis un cri de joie : « Pucelage ! m'écriai-je : c'est bien à Paris, c'est bien à vingt ans qu'on en cherche ! Ah, ma Thérèse ! je suis trop heureux de te posséder sage et saine, de ne pas trouver ce que je ne cherchois pas. »

Avec Zulietta, la seconde courtisane de Venise, cette crainte est encore plus caractéristique. « En doute encore sur mon état depuis la Padoana, je me faisois plutôt un scrupule de n'être pas assez sain pour elle. »

J. G.-C.

(1) Voir de nouveau, à ce sujet, la note 2 de la page 167 qui donne les propres appréciations de Rousseau sur son « vice de conformation ».

J. G.-C.

prédisposition aux accidents urinaires, on pourrait supposer qu'il était atteint d'hypospadias ou de phimosis, et ces « difformes », par suite justement de leur vice de conformation, sont toujours très timides avec les femmes et ordinairement inféconds.

C'est à partir de 1743 surtout que les souffrances devinrent pour lui intolérables. Bientôt, après la vessie, le rein fut envahi par l'inflammation infectieuse. « Après la détention de Diderot, » dit-il, c'est-à-dire en 1749, « l'échauffement contracté dans mes courses de Vincennes, durant les terribles chaleurs qu'il faisait alors, me donna une violente néphrétique, depuis laquelle je n'ai jamais recouvré ma première santé. » Avec la douloureuse néphrite apparurent les phénomènes ordinaires de dépression physique et mentale, bien reconnaissables chez Rousseau.

Dès lors, ce fut une véritable course aux médecins ; et il vit successivement Morand, une des célébrités de l'époque, qui « malgré son habileté et la délicatesse de sa main ne put pas venir à bout de le sonder » ; Daran, celui qui parvint le mieux à le soulager ; Thierry, un de ses amis personnels, celui-là même qui est censé avoir accouché Thérèse ; Helvétius et Malouin. On lui brise une sonde dans la vessie, et il est mis à deux doigts de la mort par la fièvre uréthrale, suite de la laborieuse extraction du fragment d'algalie (1).

(1) Dans les *Confessions*, partie II, livre VIII, on lit : « Je crois que les médecins auxquels je me livrai me firent bien autant de mal que la maladie. Tous très savants, tous mes amis, ils me traitèrent chacun à sa mode, ne me soulagèrent point et m'affaiblirent considérablement. Plus je m'asservissois à leur direction, plus je devenois jaune, maigre, foible. Mon imagination, qu'ils effarouchoient, mesurant mon état sur l'effet de leurs drogues, ne me montroit avant la mort qu'une suite de souffrances, les rétentions, la gravelle, la pierre. Tout ce qui soulage les autres, les tisanes, les bains, la saignée empiroit mes maux. M'étant aperçu que les sondes de Daran, qui, seules, me faisaient quelque effet, et sans lesquelles je ne croyois plus pouvoir vivre, ne me donnoient cependant qu'un

En 1756, en 1757, nouvelles attaques. Ses rétentions ne lui laissent plus de relâche en hiver; il ne peut plus vivre sans sondes.

En 1758, « incommodité nouvelle d'une descente. » En 1762, dans un moment grave, le mal empirant toujours, M. de Luxembourg lui amène le frère Côme, « qui avait la main d'une adresse et d'une légèreté sans égales » et qui parvint à le sonder, sans le guérir.

Frère Côme lui parla d'abord d'une pierre dans la vessie, mais au second examen il ne la trouva plus, et après trois sondages il déclara « que la prostate était squirreuse et d'une grosseur surnaturelle ».

Ce diagnostic parut plaire davantage à notre malade, quoiqu'on lui eût annoncé que ses maux ne finiraient qu'avec ses jours. « Mon imagination réprimée par cette connaissance ne me fit plus voir en perspective une mort cruelle dans les douleurs du calcul. »

Ce fut pendant ces périodes de fièvre constante et de frissons que Rousseau demeura enveloppé de sa chaude robe de chambre dont il fit, par la suite, un peu par coquetterie, beaucoup pour pouvoir paraître en public d'une façon qui ne fût pas celle de tout le monde, un habit d'Arménien.

L'utilité réelle de ce vêtement, en outre de sa confortable chaleur, fut, ainsi qu'il l'avoue, de pouvoir dissimuler quelque bandage soutenant ses hernies ou ses varicocèles ou bien maintenant une sonde à demeure, avec un

soulagement momentané, je me mis à faire à grands frais d'immenses provisions de sondes, pour pouvoir en porter toute ma vie, même au cas que Daran vint à manquer. »

Rousseau avait raison, mais c'est l'état des connaissances médicinales et non les médecins qu'il fallait accuser. Nul de nous n'ignore, aujourd'hui, que l'introduction répétée des sondes ne fait que multiplier les points infectés et rendre l'uréthrite incurable. Dr J. R.

urinal impossible à dissimuler sous l'habit ouvert (1).

La maladie ainsi nettement définie, voyons un peu le malade. La douloureuse expérience qu'avait Rousseau du redoublement de ses souffrances après chaque amoureuse entreprise (2), peut-être aussi un vague soupçon de la nature de son mal, lui donnait auprès des femmes la singulière allure dont plusieurs eurent certainement à se plaindre, puisque, après une cour empressée, après un beau zèle dépensé aux « bagatelles de la porte », souvent après des vivacités telles « qu'il fallait le contenir, tant il était ivre ou plutôt furieux (3), » son élan tombait sou-

(1) Rousseau, parlant de son costume d'Arménien, reconnaît lui-même que « c'était une folie commode ». L'idée de ce vêtement, veste, cafetan et bonnet fourré, lui était déjà venue diverses fois dans le cours de sa vie, mais c'est peu après son établissement à Motiers-Travers (1762) qu'il le revêtit définitivement Voici, du reste, ce qu'il dit, à ce sujet, dans les *Confessions* (partie II, livre XII, p 190) :

« Cette idée me revint souvent à Montmorency où le fréquent usage des sondes, me condamnant à rester souvent dans ma chambre, me fit mieux sentir tous les avantages de l'habit long. La commodité d'un tailleur arménien, qui venoit souvent voir un parent qu'il avoit à Montmorency, me tenta d'en profiter pour prendre ce nouvel équipage, au risque du qu'en dira-t-on, dont je me soucieis très peu. Cependant avant d'adopter cette nouvelle parure, je voulus avoir l'avis de Mme de Luxembourg, qui me conseilla fort de la prendre. Je me fis donc une petite garde-robe arménienne : mais l'orage excité contre moi m'en fit remettre l'usage à des temps plus tranquilles, et ce ne fut que quelques mois après, que, forcé par de nouvelles attaques de recourir aux sondes, je crus pouvoir, sans aucun risque, prendre ce nouvel habillement à Motiers, surtout après avoir consulté le pasteur du lieu, qui me dit que je pouvois le porter au temple même sans scandale. »

C'est là sans doute ce que Julie von Bondeli appelait, dans une de ses lettres, la « quatrième raison » qui ne se peut dire aux femmes.

J. G.-C.

(2) « J'avois d'ailleurs remarqué que l'habitation des femmes empiroit sensiblement mon état. Le vice équivalent, dont je n'ai jamais pu bien me guérir, m'y paraissoit moins contraire. » (*Confessions*, livre III, 1762.) J. G.-C.

(3) Voir *Confessions*, partie II, livre VII, le récit de ses amours avec Zulietta. J. G.-C.

dain, un froid mortel coulait dans ses veines, ses jambes flageolaient, et il s'en allait sans tenir ses amoureuses promesses.

Déçues au moment où elles comptaient sur l'hommage le plus complet, pudibondes de leur pudeur trop respectée, exaspérées d'un apparent dédain de leurs charmes trop facilement offerts, les femmes, bien souvent, ont dû se répandre contre lui en paroles amères, et le terme d'impuissant a pu, plus d'une fois, venir jusqu'à ses oreilles.

Obligé de s'enfuir du salon ou du boudoir, souffrant et la rage au cœur, il se renfermait alors dans sa solitude et, tout à ses accès de misanthropie, il écrivait les épîtres acariâtres, maussades, quelquefois parfaitement injustes, qui abondent dans sa correspondance à des dates concordant aux époques de crise morbide (1).

D'autres fois, il se consolait avec Thérèse dont les mœurs plus rustiques, les sentiments moins délicats, lui pardonnaient des infirmités que d'autres eussent bafouées. Elle l'acceptait tel qu'il était, le soignait sans dégoût et récrimination, affermissant ainsi de plus en plus son empire matériel sur lui, se rendant, à ses yeux, incomparable comme femme, indispensable comme infirmière.

Au fond, quoi qu'il en ait dit, l'amour qu'il affectait pour Thérèse était non pas tant celui d'un cœur « qui a besoin d'être compris », d'avoir « une âme sœur », que celui d'un corps « qui demande à être soigné » (2).

(1) A remarquer que sa fameuse résolution de vivre loin du monde, en réformant sa parure comme sa vie morale, concorde avec la crise morbide de 1750.

(2) A plusieurs reprises dans les *Confessions*, et notamment au livre IX (partie II, 1756), Rousseau insiste sur son besoin d'une société intime par le cœur.

A la même place, se trouve également cette singulière déclaration : « Du premier moment que je la vis (il s'agit de Thérèse), jusqu'à ce jour, je n'ai jamais senti la moindre étincelle d'amour pour elle ;

Très certainement, sa vanité a dû conserver le souvenir des moqueries échappés aux grands dames auprès desquelles il était resté coi : il voulait donc leur prouver que s'il n'avait pas trouvé avec elles le mot juste, c'est que leur conversation ne l'avait pas intéressé, alors qu'avec d'autres comprenant mieux son langage, le dialogue n' avait pas chômé.

C'est l'observation scientifique des fanfaronnades ordinaires aux impuissants qui m'a fait considérer Jean-Jacques sous ce jour nouveau, et je m'explique. Pour qu'on ne dise pas de lui : « il était plus fort en paroles qu'en actions », il se vante précisément des choses qu'il a le moins faites, et qu'il sait ne pouvoir faire. Pour ne plus être soupçonné d'une impuissance dont il ne connaît que trop l'origine et la réalité, il s'attribue une paternité féconde, il entreprend de tromper l'histoire, illusionnant les autres d'un récit d'exploits imaginaires.

Rousseau avait cinquante-huit ans à l'époque où il mit la main à ses *Confessions*. Il était, dit-il, « déjà vieux et dégoûté des vains plaisirs de la vie », et n'eut pas même la force de volonté suffisante pour achever l'œuvre commencée. Sa vieillesse explique peut-être certain défaut de mémoire et les illusions de l'imagination malade d'un être passionné.

Dans son autobiographie, dans ses *Promenades*, dans ses dialogues, ce singulier factum intitulé *Rousseau jugé*

je n'ai pas plus désiré de la posséder que Mme de Warens, et les besoins des sens, que j'ai satisfaits auprès d'elle, ont uniquement été pour moi ceux du sexe sans avoir rien de propre à l'individu. »

Plus tard, le second sentiment, celui du besoin d'aide et de soins, parait s'être fait jour, plus particulièrement ; mais n'en est-il pas de même chez tous les hommes malades, parvenus à un certain âge ?

Tous les contemporains qui virent Rousseau de 1765 à 1778 ont fait observer que le philosophe se trouvait dans la plus vive agitation dès que Thérèse venait à lui manquer.

J. G.-C.

par Jean-Jacques, 1795, on ne peut toujours facilement distinguer où finit la stricte vérité et où commence la fiction ; car, à ce moment, il n'est plus un homme sain moralement. Ses gémissements, ses soupçons, ses invectives, ses protestations d'innocence ont atteint au paroxysme de l'exaltation.

Or, en écrivant l'histoire d'un homme qu'il prétendait donner comme modèle aux autres, il ne pouvait laisser une lacune aussi grande qu'est l'absence de l'enfant.

Ce besoin de faire une addition à sa vie, joint à la manie de démentir son impuissance, dut l'amener très directement à s'attribuer la paternité des trois premiers enfants dont il a décoré, en son récit romanesque, l'amour de sa Thérèse et la période de sa vie qui aurait pu être effectivement celle de la pleine virilité.

Mais, dira-t-on, s'il en est ainsi, pourquoi tant de détails, pourquoi des noms, pourquoi dire que Thérèse fut assistée par la Gouin, « une honnête femme, très discrète, sur laquelle je comptais parfaitement » ; pourquoi mettre en avant le médecin Thierry « qui soigna ma pauvre tante dans une de ses couches, où elle se trouva fort mal » ; pourquoi déclarer, « pouvant aisément le cacher, » qu'il a « librement, franchement, sans aucune espèce de nécessité », effectivement, « dit la chose à Diderot, à Grimm, à Mme d'Épinay, à Mme de Luxembourg » ?

Pourquoi ?

Tout simplement par une logique nécessité. Il avait inventé une fable : voulant la donner pour une réalité, il fallait que les détails la rendissent vraisemblable ; il fallait que, faute de témoins oculaires pour certifier les faits, il suggestionnât à des témoins auriculaires une conviction suffisante pour que les narrations répétées par ces divers témoins pussent transmettre à la postérité et établir à la hauteur d'une conviction la fable imaginée.

Mais, objectera-t-on encore, si nous admettons qu'il ait inventé cette histoire de la naissance de ses enfants, quel besoin avait-il de se charger gratuitement du forfait de leur abandon ; ne pouvait-il pas simplement annoncer leur mort en bas âge? A une époque où les enfants tenaient si peu de place dans la famille, cette indication eût été suffisante. Là, encore, je crois retrouver la trace d'une exagération géniale confinant à ce que nous nommons aujourd'hui le délire des grandeurs.

Rousseau entendait être considéré par la postérité comme un homme en tous points différent des autres hommes, inaccessible même aux sentiments ordinaires qui dirigent la vie du vulgaire. Pour mieux établir la thèse à laquelle il avait consacré sa vie, il voulut se montrer stoïque, mais non sans entrailles, puisqu'il disait avoir agi pour le bien de ses enfants ; il voulut prouver qu'il fallait, alors que le cœur et la raison sont aux prises, se mettre au-dessus, en dehors de la paternité elle-même. Et c'est pourquoi, attiré par le besoin de rompre en visière avec toutes les erreurs d'un état social faussé, il a choisi le plus humain des sentiments humains pour mieux montrer et son stoïcisme et son dédain des préjugés ; et c'est pourquoi, voulant prêcher d'exemple, voulant ajouter quelque chose de plus personnel aux farouches principes de la *Nouvelle Héloïse* et de l'*Émile*, il a déclaré avoir froidement, inhumainement, abandonné les enfants qui lui étaient nés. Toutes les belles phrases qu'il écrira plus tard à ce sujet, tous les remords dont il se montre tourmenté sont la conséquence de sa première fanfaronnade, et celle-ci est elle-même la conséquence naturelle de son impuissance et du besoin qu'il éprouve de la dissimuler.

Une fois engagé dans cette voie, peu lui importait naturellement le nombre des enfants abandonnés. Peu lui importe de vivre avec le remords, puisqu'il est fictif, et de

charger sa mémoire de ce crime, pourvu que l'exemple frappe, pourvu qu'on comprenne les idées qui lui sont chères. Or, ce que veut le dialecticien, le voici :

« Je me contenterai de dire qu'en livrant mes enfants à l'éducation publique, faute de pouvoir les élever moi-même, en les destinant à devenir ouvriers et paysans, plutôt qu'aventuriers et coureurs de fortunes, je crus faire un acte de citoyen et de père; et je me regardai comme un membre de la républiqne de Platon. Plus d'une fois, depuis lors, les regrets de mon cœur m'ont appris que je m'étois trompé; mais loin que ma raison m'ait donné le même avertissement, j'ai souvent béni le ciel de les avoir garantis par là du sort de leur père, et de celui qui les menaçoit quand j'aurais été forcé de les abandonner, Si je les avais laissés à Mme d'Épinay ou à Mme de Luxembourg..., auroient-ils été plus heureux, auroient-ils été élevés du moins en honnêtes gens? Je l'ignore, mais je suis sûr qu'on les auroit portés à haïr, peut-être à trahir leurs parents ; il vaut mieux cent fois qu'ils ne les aient pas connus... »

Or Rousseau ne parlerait pas ainsi, — puisque ni Mme d'Épinay, ni Mme de Luxembourg n'ont retrouvé trace des enfants, — s'il ne s'agisssait, au fond, de tout autre chose, c'est-à-dire de ses rêveries.

En précurseur prêt à tous les sacrifices pour soutenir sa foi et convertir le monde, Rousseau proclame, par son exemple, que lorsque les parents ne sont pas en situation morale d'élever leurs enfants, tout au moins de leur procurer un métier qui leur permette de vivre en *liberté* par le travail et en *égalité* au niveau commun, l'État, de par la *fraternité*, a le *droit* de se substituer à ces parents insuffisants, et le *devoir* de sortir l'enfant de la honteuse promiscuité familiale, ou de la boue de la rue.

Il a voulu démontrer que l'État n'a pas à rechercher si

ces malheureux enfants sont nés avec ou sans les formalités sociales que la nature dédaigne. Ils sont nés, donc ils ont le droit de vivre, utiles et heureux. Après un siècle, notre société remplit-elle enfin son devoir? Tout récemment l'école radicale a entrepris quelques « œuvres pour les enfants abandonnés », mais elle n'a pas encore compris ses droits contre les parents indignes, et ses devoirs envers les familles pauvres. A chaque instant des meurtres, injustifiables, mais explicables peut-être, d'enfants, par leurs parents déchus au fond de misères affamées, viennent démontrer, à notre honte, que nous sommes encore incapables d'appliquer les préceptes de l'éducateur sublime auquel nous élevons des statues. — A quoi bon mettre « l'ami des enfants » sur un piédestal, quand il n'y a ni lait, ni crèches, ni pain, ni écoles pour tous ces enfants qu'il aimait ?

Mais Rousseau n'était certainement pas sans savoir que dans l'état social de son époque, rien ou presque rien de bon n'était préparé pour assurer la survie et l'éducation des enfants abandonnés, et que, pour presque tous, l'abandon était une condamnation à mort. Donc lorsqu'il dit : « J'aurais voulu, je voudrais encore avoir été nourri et « élevé comme ils l'ont été », il me démontre que ces enfants sont nés de son esprit, non de son corps, et que son esprit les a doués d'une vitalité exceptionnelle, capable de les faire résister aux innombrables fatalités accumulées dans les asiles de son temps.

Si ces enfants eussent été en chair et en os, fragiles comme les autres, comment leur père eût-il pu supposer qu'ils auraient survécu dans ces asiles où la mortalité était, alors, si énorme, où la vie et la mort d'un petit être était considérée comme chose si minime, qu'on n'en chiffrait pas même le nombre.

Il eût, tout au moins, montré plus d'incertitude dans ses

exclamations, émis quelque doute, écrit ces mots qu'on est toujours étonné de ne pas rencontrer chez lui : « s'ils ont vécu; » — et cela quand bien même il est très certain que « les entrailles de père ne sauraient parler bien puissamment pour des enfants qu'on n'a jamais vus ».

Si la détermination scientifique de la raison pathologique pour laquelle Rousseau ne put pas avoir d'enfants paraît à quelques-uns trop en contradiction avec le récit des *Confessions*, je ne fais nulle difficulté d'admettre que le ou les enfants dont il s'agit furent le fruit des relations quasi-adultérines de Thérèse, ainsi que l'ont du reste laissé à entendre quelques historiens, soit pour excuser l'inhumanité de l'abandon, soit pour donner une raison aux incessantes querelles survenues entre le philosophe et Thérèse.

Cette thèse, en effet, ne contredit nullement la mienne, car si j'ai voulu démontrer que Rousseau avait été médicalement infécond, et peut-être impuissant, je n'ai pas de raisons pour supposer que Thérèse soit restée stérile; on comprendrait alors aussi pourquoi cette femme a si vite oublié les enfants qu'elle savait bien ne pouvoir faire adopter à son mari.

Selon moi, je le répète, Rousseau n'a pas eu d'enfants (1),

(1) Malgré toutes les bonnes raisons du Dr Roussel, je crois cependant devoir reproduire ici, à titre de document tout au moins, une note qui figure dans l'édition des œuvres de Rousseau par M. Petitain.

« Dès le temps où Rousseau résidoit à Paris, l'envoi succesif de ses cinq enfants à l'hôpital étoit, dans le quartier qu'il habitoit, un fait de notoriété publique. Voici ce que rapporte à ce sujet celui qui rendit compte, dans le *Journal Encyclopédique*, de l'ouvrage de Ginguené sur les *Confessions*, à l'époque de sa publication en 1791 : « Le hasard m'avoit logé rue de Grenelle-Saint-Honoré, vis-à-vis la maison où M. Rousseau occupoit un appartement au troisième. Un perruquier tenoit la boutique de cette maison et il devint le mien. J'avois toujours redouté la conversation de ses pareils, et au

donc il n'a point abandonné sa progéniture aux soins mercenaires des servantes des hospices. Naissances, abandons, remords sont les jeux de scène d'une « pièce à thèse » donnée sur le grand théâtre du XVIIIe siècle ; pièce tirée d'un roman rêvé plus que vécu, inspiré par une vanité fanfaronne, vanité génésique unie au besoin de prêcher inné chez tout Génevois.

Dr J. ROUSSEL

moment de l'accommodage, je manquois rarement de me munir d'un livre. Mais ce fut ma précaution même qui me trahit. J'avois un jour à la main un des volumes de M. Rousseau, et voilà mon homme qui part de là pour me dire qu'il en est fort connu et qu'il est l'ami de sa gouvernante qu'il plaint fort, attendu que les enfants que lui fait son maître sont barbarement envoyés aux enfants trouvés, etc. » (*Esprit des Journaux,* août 1791.)

D'autre part, il faut attirer l'attention sur le singulier silence gardé par Thérèse qui vécut, on le sait, jusqu'en 1801.

Si le récit des *Confessions* était entièrement faux, si ni Rousseau ni elle n'eussent eu des enfants, elle eût certainement protesté. Si elle n'a rien dit, on peut le présumer tout au moins, c'est parce que les enfants étaient bien d'elle et que le fait de les voir adoptés par Rousseau ne pouvait que la flatter.

J. G.-C.

Pour moi, ces témoignages auriculaires qui ne sont que de simples cancans de « merlan », doivent être rangés parmi les racontars répétés qui ont créé pour les historiographes de Rousseau la « suggestion » dont la science arrivera à les délivrer.

Dr J. R.

L'ŒUVRE

X

LE CONTRAT SOCIAL

LA SOUVERAINETÉ DU PEUPLE ET LE SUFFRAGE UNIVERSEL (1)

Les hommes qui vécurent à la fin du dernier siècle et qui, témoins ou acteurs, assistèrent aux événements de cette grande époque professaient pour Rousseau un véritable culte. Les républicains, qu'ils fussent Montagnards, Modérés ou Girondins, et les Royalistes eux-mêmes, les uns pour l'honorer, les autres pour le maudire, voyaient dans l'auteur du *Contrat social* le vrai père de la Révolution. Tous les auteurs de mémoires contemporains confirment cette unanimité d'impression, et les historiens, venus à la suite, n'ont jamais parlé de la Révolution française sans y rattacher les noms de Voltaire et de Rousseau. Mais Voltaire représentait plus particulièrement l'émancipation religieuse, tandis que Rousseau personnifiait l'affranchissement politique et social des populations. Les foules

(1) A l'occasion du Centenaire de la Révolution et de la statue de Rousseau, j'ai pensé qu'il serait intéressant de présenter quelques considérations sur *la Souveraineté du Peuple* et le *Suffrage universel*, en les rattachant au livre du *Contrat social*, leur source commune. Il faudrait un volume pour traiter convenablement la question. Je ne puis disposer que d'un petit nombre de pages. Aussi ne ferai-je que poser des prémisses : les faits ne se chargeront que trop tôt de prouver et de conclure.

avaient accepté ce jugement et en conservèrent la tradition. Elles ne songèrent jamais à séparer, dans leur respectueuse admiration, les noms de Voltaire et de Rousseau, tandis que les lettrés, plus justes encore, parce qu'ils étaient plus éclairés, savaient unir à ces deux grandes personnalités toute cette pléïade de philosophes rationalistes qui leur font cortège : Diderot et d'Alembert, Condillac et son frère Mably, tous deux abbés, d'Holbach et l'abbé Raynal, Fréret, Duclos, Boulanger et tant d'autres, qui, tous, avaient mérité, en parlant au nom de la Raison, qu'on dise de chacun d'eux ce que Voltaire avait dit de Montesquieu, leur initiateur et leur modèle, « qu'il avait retrouvé les droits perdus du genre humain ! » Ce sont ces droits sacrés qui inspirèrent Rousseau dans son *Contrat social*, et devinrent, en 1776, sous le nom de *Déclarations des Droits des États*, la base des treize constitutions des États confédérés d'Amérique et le point de départ de cette grande république américaine, immense champ d'asile et d'efflorescence de tous les droits et de toutes les libertés. La Révolution française ne fit que reprendre son bien, lorsque, ayant conquis ces droits, elle en fit dans sa constitution de 1791, et itérativement, dans celles de 1793 et de l'an III, la déclaration solennelle, non plus seulement des droits d'un État ou d'une nation particulière, mais *des droits de l'homme (de tout homme !) et du citoyen.* — Tant il est vrai que l'âme de notre France, toutes les fois qu'elle a repris possession d'elle-même, n'a jamais séparé sa cause de celle de l'humanité !

Les deux générations qui vécurent sous le premier Empire, la Restauration et la Monarchie de juillet, sans aller jusqu'au culte, comme celle qui fit la Révolution de 89, prisaient plus haut qu'on ne fait de nos jours le génie de Jean-Jacques. Non seulement les libéraux de cette époque honoraient en lui *le père intellectuel* de la Révolution, mais

ils voyaient dans l'auteur de l'*Emile* et de la *Profession de foi du vicaire savoyard*, le *réformatéur* de l'Éducation et comme le *révélateur* d'un christianisme raisonnable, ou plutôt d'un théisme chrétien, empreint tout à la fois des sentiments de l'Évangile et du courant philosophique du dix-huitième siècle. Ce nouveau christianisme, dont la théophilanthropie, protégée par Larévcillère-Lépaux, ne fut que l'une des formes plus ou moins heureuses, avait si bien pénétré les âmes que la plupart des prêtres assermentés s'en étaient *infectés*, au dire d'un écrivain catholique, « sans pour cela cesser de dire leurs messes, » et que la grande majorité des pasteurs protestants l'avaient tout doucement substituée à la confession de la Rochelle, sans pour cela avoir renoncé au titre de Calvinistes et aux traditions de leur Église. Il y avait là, en effet, une heureuse tentative de conciliation entre la raison et la foi. Si elle avait pu se généraliser et entrer dans les institutions, avec la protection de l'État, une telle réforme religieuse, en servant de pont entre l'ordre ancien et l'ordre nouveau, aurait pu abréger les épreuves d'une transformation sociale, impossible à réaliser, si elle n'est, en même temps, politique, économique et religieuse.

Le césarisme militaire ne le permit pas.

Déjà Napoléon perçait dans Bonaparte,

et le premier Consul, pressé de recoudre à son profit le présent au passé, en signant le *Concordat*, livra la France à l'Église romaine, dont il espérait se faire un instrument, et prépara pour les Bourbons la restauration du trône et de l'autel.

Quant aux populations, il faut bien le dire, trop indifférentes en matière de religion et trop peu éclairées pour concevoir un idéal nouveau et même en éprouver le besoin, elles ne demandèrent pas mieux que de se laisser bercer,

encore et toujours, sur les genoux de l'Église et de revenir à la bouillie sacerdotale de leur première enfance.

Cependant l'idée ne meurt pas, quand elle porte un germe de vérité. Celle d'un *nouveau christianisme*, compris dans sa pure expression évangélique de fraternité et de solidarité humaine, fut reprise de nouveau sous la Restauration (1825) par Saint-Simon. Mais associée à une pensée pratique née de la Révolution francaise et formulée par Condorcet, dans son rapport à la Convention sur l'instruction publique, elle devint le point de départ et comme le drapeau du socialisme moderne, c'est-à-dire l'idéal d'un ordre nouveau : « Toutes les institutions sociales doivent avoir pour but l'amélioration, sous le rapport physique, intellectuel et moral, de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre. »

Cette parole sacrée, mot de passe du socialisme, est appelée à faire la conquête du monde.



Il y a toujours eu des gens, à l'esprit sectaire, qui ne peuvent pas rendre également hommage à deux hommes supérieurs et ne savent pas se résoudre à exalter l'un sans rabaisser l'autre.

Voltaire et Rousseau avaient été brouillés de leur vivant. On les fit ennemis, quand ils pouvaient être considérés comme rivaux de gloire, tant leur génie était différent et leurs services pareillement nécessaires à la cause qu'ils servaient tous deux, avec le même dévoûment !

Sans nous demander de quel côté furent les plus grands torts, ce qui est toujours difficile à connaître et nous importe peu, nous sommes obligés de constater, nous qui sommes pour eux la postérité, que si chacun de ces deux

hommes éminents eut de son vivant ses partisans et ses détracteurs, la chose se continua après leur mort. Et cela existe encore de nos jours. Il paraît que c'est dans la nature humaine, même chez les libre-penseurs, d'avoir son fétiche à soi pour l'adorer exclusivement à tout autre et s'en servir au besoin pour assommer celui du voisin.

Les coryphées de la République, ceux qui dirigent comme ceux qui conseillent, députés, journalistes, littérateurs, ne se conduisent pas autrement à l'égard des hommes de la Révolution. C'est ainsi que, après Marat, adoré pendant sa vie et renié après sa mort par tous les partis, Robespierre et Saint-Just ont eu leurs zélateurs qui faisaient bon marché de Danton. Aujourd'hui, Robespierre est démodé et vilipendé, avec tous ses amis, pour avoir *inventé* l'Être suprême.

Mais Danton est au pinacle. Il a sa statue ; on a réhabilité sa mémoire ; on nous dit qu'il représente, à lui seul, le génie de la Révolution et l'a emporté avec lui dans la tombe. Quant aux autres acteurs et martyrs de cette grande et glorieuse lutte, Constituants, Girondins, Montagnards, morts sur le même champ de bataille, on n'a pour eux que la flétrissure, ou le dédain et l'oubli. Et cependant, s'ils commirent tous la même faute : celle de se déchirer mutuellement, de s'entre-détruire, ils eurent tous le même dévoûment à la République, à la patrie, à l'humanité future, et tous ont scellé de leur sang « le pacte qu'ils avaient fait avec la mort » !

Et nous, leurs héritiers, tout en profitant de l'œuvre qu'ils ont accomplie au prix de luttes héroïques, nous voudrions déshonorer les uns, exalter les autres, sous prétexte de prendre parti dans de vaines querelles qui ne peuvent plus nous passionner !

Ah ! finissez enfin ces jeux cruels d'*un âge sans pitié* pour les fautes des pères ! Ces fautes, que vous leur re-

prochez, cessez vous-même de les commettre, et tâchez, en imitant leurs vertus, d'être plus unis, plus tolérants, plus charitables, et montrez-vous mieux que vous ne l'avez fait jusqu'ici, capables d'achever leur œuvre et de clore enfin la Révolution.

Voilà un siècle écoulé, et il semble que nous en soyons encore, sinon à la prise de la Bastille, du moins au lendemain du 10 août, entre la chute de la royauté et les journées de septembre, avec la guerre civile en perspective, l'étranger à nos portes, et n'ayant plus à choisir qu'entre deux genres de dictature : ou le gouvernement révolutionnaire d'une convention nationale, ou le joug d'un César d'occasion.

Il est grand temps de s'arrêter dans cette voie funeste qui mène aux abîmes et de clore, non pas seulement la Révolution de 1789, mais l'ère même des révolutions violentes et des cataclysmes sociaux, pour inaugurer l'avènement de l'évolution continue et ascendante qui doit devenir la loi des Sociétés comme elle est celle de la nature.

Pour cela, il ne suffirait pas de reprendre l'œuvre de la Convention, en poursuivant l'*ancien régime* jusque dans les cœurs et dans les consciences, sous prétexte, comme on dit, de débarrasser le sol des ruines qui le couvrent et de bâtir à nouveau. Voilà plus d'un siècle qu'on s'obstine après ces prétendues ruines, et elles repoussent toujours. Si elles repoussent, c'est qu'elles ne sont pas mortes, et qu'il y avait dans cet *ancien régime* quelque chose de vivant, quelques besoins légitimes que vous n'avez pas su ou pu satisfaire, ou quelque force nécessaire que vous n'avez pas su utiliser en la transformant.

Ah ! Nous ignorons trop combien ces forces spirituelles qui font les sentiments, les opinions, les croyances, vraies ou fausses, acquièrent d'énergie par la compression et combien aussi elles sont nécessaires au progrès social par

la résistance même qu'elles lui opposent, dans un milieu organique sagement équilibré par les deux principes d'ordre et de liberté, aussi sacrés, aussi nécessaires l'un que l'autre.

Il y a là une lutte qui est la vie même des sociétés.

L'une, l'idée conservatrice d'*ordre social*, représentant les intérêts collectifs dans leur ensemble; l'autre, l'idée initiale de *liberté*, inspirée par le sentiment de l'intérêt personnel et nécessitée d'ailleurs par la lutte quotidienne de l'existence, qui représente tout ce qu'il y a dans l'homme de passions égoïstes (l'amour de soi et l'égoïsme familial, l'ambition, l'amour du luxe, etc...) et forme au sein de chaque société le courant de l'*individualisme.*

Individualisme et *collectivisme*, tel est le double courant de forces antagonistes qu'il s'agit de concilier dans un principe supérieur en puissance à la somme des deux courants opposés pour les faire concourir à la vie harmonique du corps politique.

On le voit : il s'agit de résoudre l'antinomie de deux principes également respectables et nécessaires à la vie des sociétés : *l'ordre* et *la liberté.*

Mais qu'on sache bien que ces deux principes ne sont pas deux vaines abstractions. Ils sont bien réels lorsqu'on leur fait représenter ce double courant de forces qui se retrouvent dans tous les organismes sociaux et que nous qualifions par les deux termes *individualisme* et *collectivisme*, celui-ci représentant les intérêts collectifs, celui-là les intérêts particuliers, ou si l'on préfère, et c'est peut-être plus exact, l'un répondant à ce qu'il y a de collectif ou d'intérêt commun dans la vie de l'organisme social, l'autre à ce qu'il y a de particulier et d'intérêt privé.

Il s'agit de concilier ces deux termes antagonistes pour les faire concourir au bien de tous et de chacun, en les faisant se limiter mutuellement sans jamais songer à les sacrifier l'un à l'autre, soit pour les immobiliser, — car

ils sont, par leur jeu antinomique, la cause permanente du progrès social, — encore moins à les détruire, car ils sont la source même de la vie sociale !

Eh bien ! ce troisième terme, synthèse nécessaire des deux autres, c'est l'État, le gouvernement, quel qu'il soit, mais qui doit être armé de LA DOUBLE AUTORITÉ DE LA LOI et de LA SOUVERAINETÉ DE LA FORCE pour *dominer la diversité des éléments et les faire concourir au but voulu par une intelligence consciente, éclairée, et toujours en harmonie avec la raison des choses.*

Telle est la véritable définition de l'État et par conséquent du gouvernement, quel qu'il soit, qui le personnifie ici ou là, à tel moment donné.

Seulement, le gouvernement peut être extérieur et superposé à l'organisme social ou bien lui être immanent.

Extérieur, vous avez Louis XIV qui en est le type parfait lorsqu'il dit : « l'État, *c'est moi* », ou encore Napoléon Ier et M. de Bismarck, avec leur semblant de parlementarisme représentatif.

Immanent, vous avez la souveraineté du Peuple se gouvernant lui-même sous l'autorité de la loi, égale pour tous, et ne soumettant toutes les volontés à son empire que pour les faire concourir au bien de tous les membres du corps social, en tant qu'ils concourent eux-mêmes à la vie de la nation et de l'humanité.

Il y a donc des forces psychiques et intellectuelles comme il y a des forces physiques et cosmiques. Les unes et les autres nous sont invisibles, mais nous les connaissons par leurs effets. Vous ne voyez pas le souffle du vent, et vous savez l'utiliser. Vous ne voyez pas l'oxygène, et vous le mettez en bouteille avec l'eau que vous en avez saturée. Vous ne voyez pas l'hydrogène, et vous le faites circuler dans des conduits pour en faire, sans vous soucier des distances, du feu et de la lumière. Vous ignorez la nature de

l'électricité, absolument invisible et insaisissable, et vous l'emmagasinez pour la transformer en mouvement en l'appliquant à la transmission de la pensée, de la parole, de la chaleur et à la production de la lumière.

Eh bien! les forces de l'âme humaine et de l'intelligence ne sont pas moins réelles que celles de la nature et du cosmos. Invisibles, elles aussi, elles sont accessibles à notre entendement qui les recueille, les classe, les transforme, et notre raison, qui les crée et les domine, est toujours apte à les diriger.

Il y faut la science, mais la science elle-même est fille de l'intelligence, soit que celle-ci se serve des sens et de la mémoire pour observer les phénomènes et les ramener à leurs lois, soit qu'elle interroge la conscience et la raison pour remonter aux causes premières et aux principes de la raison pure. Intelligence, raison, conscience sont des termes différents pour exprimer une seule chose : l'âme vivante et spirituelle arrivée à des degrés divers de développement. L'intelligence observant les phénomènes, c'est l'âme intelligente se servant de ses sens matériels, de ses organes terrestres, de *ses sensations* pour percevoir les objets. Et l'homme qui ne va pas plus loin que la sensation directe n'est guère au-dessus de l'animalité. La sensation, devenue *sentiment*, ne suffirait pas à l'en faire sortir, si l'intelligence ne se développait chez l'être social par ses rapports avec ses semblables et avec la nature; mais il est bien rare que la culture de l'esprit humain unie au sentiment n'élève pas à la fois la vie de l'âme, au double point de vue du sentiment et de l'intelligence. Cependant, si cette culture n'était point aussi celle de la conscience, elle n'embrasserait point l'homme tout entier dans l'ensemble de ses rapports. Mais l'intelligence consciente d'elle-même et capable de se connaître e de se posséder, c'est la raison, c'est l'autonomie, c'est la souveraineté de l'homme sur lui-même et la source même

de cette souveraineté collective que nous invoquons lorsque nous posons, avec Rousseau, la *souveraineté du Peuple* comme la vraie base de l'État social et le point de départ de l'ordre nouveau.



Il existe pour l'homme deux genres de connaissances : d'une part, les faits ou les phénomènes ; d'autre part, les idées ou concepts de l'entendement.

Le mot *phénomène* est employé pour les manifestations d'ordre naturel. C'est ainsi qu'on dira : « Tous les phénomènes de la nature sont soumis à des lois, et c'est l'enchaînement de ces lois qui constitue l'ordre universel. »

Les *faits* s'entendent surtout des choses (actes ou événements) qui appartiennent à l'histoire ou aux relations des hommes entre eux et à tout le domaine social. Ainsi l'on peut dire : « Le massacre des huguenots le jour de la Saint-Barthélemy (24 août 1572) fut le crime de la Royauté ; le massacre des prisons, les 2 et 3 septembre 1792, fut le crime du Peuple ; et ces *deux faits* ne sont pas moins odieux l'un que l'autre. »

On le voit, les deux termes « faits et phénomènes » sont à peu près synonymes, en ce sens que les faits comme les phénomènes sont donnés par nos sens, soit que nous les ayons appris par l'observation directe ou par celle d'autrui. D'où cet adage posé par Aristote : « *Nihil est in intellectu quod non prius fuerit in sensu ;* » adage si heureusement complété par Leibnitz : « *Nisi intellectus ipse » :* ou, en français : « Rien n'arrive à l'intelligence qui n'ait passé par les sens, « *si ce n'est l'intelligence elle-même.* »

Et en effet l'intelligence, c'est-à-dire la faculté de perce-

voir et de comprendre, est antérieure à l'objet compris, et la raison humaine, qui n'est que l'intelligence assez cultivée et assez libre pour se posséder, se connaître et avoir conscience, domine tout le savoir acquis et embrasse l'homme tout entier dans l'ensemble de ses rapports.

C'est elle, c'est l'intelligence consciente, c'est la raison humaine, laquelle n'est autre chose que *notre âme vivante et pensante*, qui convertit les impressions ou sensations en idées, compare et juge. Ainsi, quand nous avons tout à l'heure formulé un jugement sur deux faits historiques accomplis à deux siècles de distance, nous avons émis une *idée*. Cette idée n'était que le *concept* des rapports que nous avons établis ou constatés entre deux faits distincts, mais comparables l'un à l'autre. L'arrêt que nous avons rendu au nom de la morale, c'est-à-dire au nom des lois de la conscience, porte un caractère de moralité incontestable, mais on peut discuter si nous avons fait des *lois de la conscience* , qui sont aussi les *principes de la Raison*, un bon usage, une droite et correcte application. C'est là le côté relatif des choses. Mais la loi de la conscience qui condamne le meurtre, le massacre de gens surpris, en pleine paix, dans leur lit, ou des prisonniers sans défense, cette loi est *absolue*. Elle reste *absolue*, alors même que nous la violons ou que ne savons pas en faire une application équitable. En tout cas, elle nous est indispensable pour *mesurer* le fait, le phénomène, comme on se sert d'un *mètre* pour mesurer une surface ou d'une *unité* de poids pour peser un objet pesant. —Les principes de la raison, qu'ils s'appliquent à la vie de l'individu conscient ou à la vie des sociétés, sont les *types absolus* qui servent à estimer tous nos rapports de moralité et de socialité. Le procédé est donc le même que dans l'ordre cosmique, où nous rapportons aussi à une même loi tous les phénomènes de même nature. Newton n'a pas procédé autrement, lorsque, de la chute

d'une pomme, il a conclu à une même loi de gravitation embrassant tous les astres et tous les corps de l'Univers. C'est qu'en effet toute loi de la nature, comme tout principe moral ou social, possède ce caractère d'universalité qui est propre à la raison pure, de n'être limité ni par le temps ni par l'espace, ou, en d'autres termes, d'être vrai partout et toujours.

Mais c'est le concept du principe qui est ainsi. Il en est tout autrement quand il s'agit de *le réaliser* , de le convertir *en fait*. Alors, obligé de subir les conditions *du milieu*, qui sont celles de toutes les réalités tangibles, il devient phénoménalement relatif à ce milieu de temps et d'espace, et ne peut lui-même s'y réaliser qu'approximativement. C'est ainsi que *nous concevons* un cercle parfait avec ses rayons égaux, son centre et sa circonférence, et que nous n'arriverons jamais à le tracer dans son absolue perfection. L'idée du cercle a-t-elle été changée parce que nous n'avons pu la reproduire exactement comme nous l'avions conçue? Pas le moins du monde, et sa définition pour l'esprit reste bien toujours la même. Ceci doit suffire, je pense, pour faire comprendre la différence qu'il y a entre l'*idéal* et le *réel* entre le *fait* ou *phénomène* et les concepts de la raison.

Le dix-huitième siècle a été en France une époque de contentions philosophiques, mais il y a cela de remarquable que toutes se sont faites sous le drapeau du *rationalisme*. On était plus ou moins *naturistes* ou *matérialistes* avec Diderot, d'Holbach ou Helvétius, plus ou moins *sensualistes* ou *idéalistes* avec Locke et Condillac, plus ou moins *déistess* ou *spiritualistes* avec Montesquieu, Voltaire et Rousseau; mais on n'a jamais cessé de s'incliner devant les principes éternels de la Raison et de s'en servir pour battre en brèche la vieille foi avec ses miracles, ses superstitions, ses fanatismes.

La philosophie rationaliste a commencé avec le : *Je pense, donc je suis* de Descartes, et a produit les deux plus grands siècles de notre histoire, si la grandeur d'un siècle se mesure à la valeur intellectuelle et morale des esprits et des caractères et à l'importance des services rendus à l'esprit humain. C'est cette philosophie qui a retrouvé les droits sacrés de l'humanité et lui a transmis un monde. La Révolution n'a été que le couronnement logique de cette philosophie toute française, son testament spirituel et la *bonne nouvelle* d'un ordre nouveau.

Il a fallu l'épuisement intellectuel produit par nos luttes intestines et les guerres incessantes de la Révolution et de l'Empire, pour amener l'affaiblissement — momentané, espérons-le ! — dont la pensée philosophique a été frappée, dans notre pays, durant les premières années du dix-neuvième siècle, et faire descendre l'enseignement éclectique de la philosophie à n'être qu'un cours de littérature et une histoire des systèmes, en même temps que le Positivisme s'emparait de toutes les avenues de la science pour pousser l'esprit humain dans ce cul-de-sac de l'empirisme expérimental, où, sous prétexte de l'affranchir de l'*Absolu* et des vaines spéculations métaphysiques, on lui interdit la recherche des *causes* et du *pourquoi* des choses ; on relègue les *origines* et les *fins* dans l'*inconnaissable* et l'on réduit ainsi le champ de la connaissance à ce qui tombe sous les sens, en même temps qu'on tue la philosophie, comme recherche des vérités premières, pour la subordonner *à la science*, — une science sans âme ! — comme jadis on en avait fait *la servante* de la foi. Et quelle foi !

Ainsi les *savants de carrière* ne procèdent pas autrement que les *théologiens de profession* et arrivent au même résultat. C'est qu'en effet les uns et les autres ne veulent tenir compte que du *fait* ou du *phénomène* qui tombe sous les sens. Il importe peu que, pour les uns, le fait soit mi-

raculeux, tandis que, pour les autres, il est dit *naturel* (1). La méthode, dans les deux cas, est la même. Elle consiste à ne tenir compte que des faits, du phénomène, et à réduire la science, toute science à la méthode expérimentale, qu'on décore faussement du titre de *méthode scientifique* par excellence.

Il y a là une erreur capitale, qui, si l'on n'y prend garde, une fois généralisée dans l'enseignement des sciences morales et politiques, est de nature à arrêter le progrès social et à produire un véritable abaissement du niveau de l'esprit humain. On peut même avancer que cet abaissement est déjà sensible, en France, dans le domaine politique et dans tout le domaine de la conscience. Il est à croire que le trouble mental qui existe de nos jours, à un degré si inquiétant, au sein des grand corps de l'État, n'a pas d'autre cause. On ne veut connaître que les *faits*, en sociologie, en morale, en religion, et même en philosophie. Il y a une politique *expérimentale*, une morale *expérimentale*, une philosophie *expérimentale*, et même un religion positiviste et *expérimentale*, qui a remplacé l'idéal divin par le fétichisme primitif, avec le culte d'un Manitou quelconque qu'on peut faire, soi-même, de ses propres mains. C'est commode !...

Certes, nous ne sommes pas de ceux, — s'il y en a de nos jours ! — qui, dédaigneux des faits ou des phénomènes, prétendent trouver la vérité dans les vaines abstractions de la vieille métaphysique ou dans les affirmations gratuites de la théologie. Nous ne voudrions revenir ni aux syllogismes qui partent de l'inconnu pour conclure

(1) L'*attraction newtonienne* a beau être la *moitié* d'un fait *naturel*, elle est aussi inexpliquée et inexplicable que « *la folie de la croix* » dont saint Paul, après l'avoir qualifiée, fait l'objet même de la foi et le fondement du christianisme. Supprimons le fait, qui est contradictoire à la raison, tout s'écroule. Il en est de même de ce qui n'est pas accepté par la raison pure,

à l'incompréhensible, ni aux inépuisables discussions de la scolastique. Nous croyons que ces procédés d'une époque d'enfance où la Raison humaine, engourdie entre les bras de l'Église, y était étouffée par une foi aveugle, ont fait leur temps, et nous espérons qu'ils ne reviendront plus. Mais nous affirmons avec le poète que non seulement

« L'homme est fait pour penser, pour croire et pour aimer ! »

mais qu'il est fait aussi pour agir, créer son être futur et construire son grand organisme humanitaire au profit de tous et de chacun, en montant toujours plus haut vers la lumière.

Or, cette méthode expérimentale, qui n'est que la moitié ou même le tiers de la vraie méthode scientifique, dont elle usurpe le nom, est telle qu'elle ne peut qu'arrêter l'essor de la pensée, couper les ailes à l'idéal comme à l'amour, et ramener l'homme à la brute. Ne la voyez-vous pas déjà lui fournissant tous les moyens de satisfaire ses appétits par le luxe et les jouissances bestiales, sans avoir rien à lui offrir pour développer son être moral ; et l'expérimentalisme scientifique ne se montre-t-il pas tous les jours aussi impuissant à établir le règne des principes éternels de la Raison et de rien ajouter aux conquêtes des sciences sociales, qu'il est ingénieusement fécond quand il s'agit de demander aux sciences de la matière des objets de luxe et de jouissance ou des éléments de désordre et de destruction !

Tel n'est sans doute point le but de ceux qui ne veulent connaître que le règne de la sensation et de la perception externe, mais c'est le résultat inévitable de ce positivisme ignorant des principes et dédaigneux de l'idéal, qui prend le progrès pour un simple développement végétatif, l'univers pour un immense mécanisme sans vie, sans but et sans raison, et qui, ne voulant pas reconnaître que l'homme

social est créateur avec Dieu et ne modifie son sort, n'améliore son être comme son domaine terrestre qu'en puisant sans cesse dans l'idéal infini pour introduire *du nouveau* dans le monde, prétend borner l'âme humaine à la limite de son organisme matériel, en lui interdisant toute recherche dans l'*invisible* et toute communion avec l'*absolu.*



L'homme n'est pas seulement « une intelligence servie par des organes », comme le dit de Bonald ; mais il est aussi autre chose qu'un animal et un organisme matériel. Il part en effet de l'animalité, mais, entré dans le monde avec une étincelle de la Raison divine, il est marqué au sceau de la divinité. Placé au sommet de la création terrestre, il est venu inaugurer sur la terre le stade d'une nouvelle évolution progressive et ascendante, dont il est le coryphée. L'homme social, qu'il faut bien distinguer de l'homme resté animal ou retourné par rétrogradion persistante à la simple animalité, l'homme social pourrait être défini : « une raison consciente associée à un organisme matériel » s'il ne convenait mieux de se contenter pour lui de l'antique définition d'*esprit*, *âme* et *corps*, l'âme étant prise pour le centre d'unité intégrale, où le moi conscient se possède dans l'ensemble de ses rapports, — rapports corporels avec son milieu terrestre, rapports spirituels avec l'intellectualité et avec la Raison éternelle.

Il y a donc ainsi, pour l'être humain, deux genres de rapports distincts, mais inséparables pour la connaissance. Il y a les faits accomplis ou les phénomènes qui tombent sous les sens ; il y a les idées, les lois, les principes, qui

appartiennent à l'intellectualité, à la Raison, et constituent la sphère immense de l'*invisible*.

Un exemple, qui nous est fourni par notre sujet, peut servir à faire comprendre le rôle de ces deux classes de rapports et leur égale importance dans la recherche de la vérité et de la réalité des choses. Voici :

Lorsqu'on veut déterminer les origines de la Révolution et en fixer le point de départ, comme cela est arrivé récemment à propos de l'Exposition, on est très embarrassé, si l'on ne consulte que les faits, les événements, les actes matériels et visibles. Ainsi, pour ne parler que des dates les plus remarquables, est-ce au 14 juillet et à la prise de la Bastille qu'on fera s'ouvrir la grande période?

Mais cet acte, beaucoup trop loué, de violence populaire, ne fut que le résultat de faits antérieurs, produits, eux aussi, par l'ébullition des esprits.

Choisira-t-on le 20 juin, jour anniversaire de la dramatique séance du *jeu de Paume*, où le Tiers-État manifesta si hautement sa résolution et sa virilité; ou bien s'arrêtera-t-on à l'ouverture des *États-généraux*, faite solennellement par le Roi, 45 jours auparavant (5 mai 1789)?

Mais la Révolution n'était-elle pas déjà dans l'air comme dans les âmes, quand les députés se réunirent à Versailles, et n'est-ce pas plutôt *la lettre du Roi* aux bailliages pour la convocation *des trois ordres* qui fut la source des événements qui suivirent?

Non, évidemment, car les cahiers avaient de beaucoup précédé la convocation, et ces cahiers, fidèle expression de la pensée populaire, contenaient tout le programme de la Révolution future. Puisque, en même temps qu'ils revendiquaient au nom du peuple, foulé et refoulé depuis des siècles, les droits éternels de la justice et de l'humanité, ils dénonçaient au monde et à la postérité les crimes d'un état de choses qui avait épuisé sa raison d'être, amnistiant

ainsi d'avance tous les actes futurs de la Révolution contre la royauté, la noblesse et le clergé qui avaient plus ou moins bénéficié des droits féodaux, des exactions du fisc, des iniquités commises et accumulées, sans trêve et sans pitié, de génération en génération, sur les classes populaires.

Les cahiers, en mettant à jour les griefs des populations contre le gouvernement royal et les classes privilégiées, firent mieux comprendre les causes de la misère des campagnes et montrèrent en un seul bloc, un bloc énorme, tous les mécontentements épars jusque-là dans le pays ; mais, en réalité, cet état de choses n'était pas nouveau ! Il était pire encore sous les règnes précédents ; et ni Louis XV ni Louis XIV n'ignoraient que leurs sujets mouraient plus ou moins de faim et qu'ils étaient réduits souvent « à manger de l'herbe ». Comment donc se faisait-il que la pensée d'une Révolution destinée à changer *tout cela* ne fût venue à personne ? C'est que les esprits n'étaient pas mûrs pour l'idée émancipatrice, et qu'il fallait que la formule en fût préalablement émise et pénétrât dans les âmes comme le levain qui fait fermenter et soulever la pâte.

C'est une justice à rendre à la philosophie du dix-huitième siècle ; elle s'y est merveilleusement appliquée. Jamais le flambeau du *Logos* n'avait brillé à ce point sur le monde et de façon à éclairer tous les esprits. C'est la gloire de la France, après avoir produit le siècle de Descartes, qui fut le siècle du bon sens, d'avoir enfanté le rationalisme philosophique qui, sans se préoccuper des ruines qu'il faisait, passa imperturbablement toute chose au creuset de la Raison.

Mais, en vérité, au milieu de tant de concours favorables, c'est à Rousseau, tout particulièrement, qu'il faut reporter l'honneur d'avoir prononcé le *fiat lux*, au milieu de ce monde en fusion. Il le fit en opposant le principe de

la Souveraineté du Peuple au pseudo-principe de la royaute héréditaire dite légitime et *de droit divin*, alors qu'elle n'avait de divin que son ancienneté traditionnelle, — comme si la Raison n'était pas encore plus ancienne, et comme s'il pouvait y avoir de *droit divin* plus légitime que *le droit et le devoir* qu'ont les hommes de se posséder et de se gouverner eux-mêmes !

En un mot, c'est l'idée *de la Souveraineté du Peuple*, proclamée par l'auteur du *Contrat social* comme la seule base naturelle et légitime du pouvoir politique et de la vie nationale, qui a rendu possible la Révolution, en lui fournissant à la fois un drapeau, un mobile, un idéal à réaliser et un but à atteindre.

C'est donc du moment où fut publié le livre de Jean-Jacques qu'il conviendrait de faire partir l'origine de la Révolution française. Tout le temps qui s'est écoulé entre l'année 1762, où parut le *Contrat social*, et les premiers actes du drame révolutionnaire, n'a été que la période d'une gestation nécessaire à l'éclosion des germes déposés dans les âmes par la formule donnée 40 années auparavant avec le livre de J.-J. Rousseau.



Si nous avons insisté sur cette question qui peut paraître puérile du *point de fait*, générateur de la Révolution française, pour montrer qu'il faut le chercher dans le domaine des idées, c'est pour faire comprendre, par un exemple à la portée de tous, combien l'on se trompe de nos jours lorsqu'on prétend, en toutes choses, s'en tenir à l'observation des faits et à l'expérimentalisme, en négligeant la marche des idées, et l'action des principes sur les âmes. C'est

cependant là, dans le domaine de la raison et du sentiment, que se trouve la source de toutes les pensées généreuses et de toutes les forces qui, en affectant les opinions, les croyances, les passions, les intérêts, agitent les esprits et soulèvent les masses. C'est de là que sortent tous les grands courants de l'esprit humain : de là que sont venues toutes les conquêtes du progrès social, et c'est là que résident les causes génératrices du libre arbitre humain.

Eh ! sans doute, ce domaine de la pensée est celui de l'*invisible*, et aussi, puisqu'il faut le dire, celui de l'*absolu*. Mais c'est une erreur de croire qu'il nous soit inaccessible et inconnaissable. Il n'est inaccessible et inconnaissable que pour *l'homme animal*, l'homme fait uniquement *de sensation* et *de sentiment*, qui n'est pas encore arrivé à savoir se servir de sa pensée pour comprendre l'invisible par le visible, remonter des effets aux causes et, en étudiant la corrélation des forces entre elles, en déterminer les lois.

Ce sera la gloire immortelle de la philosophie du dix-huitième siècle d'avoir fait appel à la raison de chacun et d'avoir parlé raison à tous en un langage à la portée de tout le monde. Mais si le rationalisme philosophique a su populariser la philosophie et enseigner aux hommes à se servir de leur raison, il faut bien convenir qu'il s'est montré plus habile à critiquer et à démolir qu'à synthétiser et à reconstruire. Non pas que les plus éminents parmi les écrivains de cette époque ne l'aient point tenté, mais peu y ont réussi, et la plupart ont mérité le reproche qu'un de ses contemporains adressait à Voltaire : « Vous renversez, c'est bien, mais vous ne mettez rien à la place. » A quoi celui-ci de répondre avec plus de présence d'esprit que de justesse : « Je les délivre d'un monstre, et ils me demandent ce que je mets à la place ! » Il y a toujours *des monstres* à détruire dans l'organisation sociale, mais ils renaissent. On ne détruit que ce qu'on remplace, Voltaire le savait aussi

bien que nous, et il aurait pu, avec bien plus de raison, au lieu de s'en tirer par une pirouette, dire qu'il avait fait son œuvre et que c'était à ceux qui viendraient après lui de faire le reste. Malheureusement, si les fils de Voltaire sont morts à la peine, ses petits-fils et arrière-petits fils ont ressassé son œuvre de critique et poursuivi l'œuvre de démolition sociale et religieuse sans parvenir à rien fonder !...

L'œuvre de J.-J. Rousseau, pris dans son ensemble, a cela de remarquable qu'à part son *Mémoire sur l'origine de l'inégalité parmi les hommes*, qui n'est qu'un affreux paradoxe et une éloquente *mauvaise action*, l'auteur de l'*Émile* et du *Contrat social*, s'est toujours, en critiquant, préoccupé de ce qu'on mettrait à la place. Ce dernier ouvrage est bien, au suprême degré, une tentative de reconstruction politique et sociale, puisqu'il a eu justement pour objet de remplacer l'ancien régime monarchique et féodal par une organisation toute démocratique et républicaine.



La vénération des amis du progrès et de la liberté n'avait que bien exceptionnellement manqué à la mémoire de J.-J. Rousseau, jusqu'à la fin du règne de Louis-Philippe. C'est de la Révolution de février qu'il faut faire partir le revirement qui se fit dans les âmes contre l'auteur du *Contrat social*, comme pour prouver une fois de plus que, dans les démocraties, la roche Tarpeïenne est près du Capitole. Ainsi, c'est en 1848, au moment où la Souveraineté du Peuple battait son plein, et alors que le Suffrage universel venait d'être proclamé en même temps que la république, c'est au lendemain du jour où les masses populaires ve-

naient pour la première fois d'exercer leur puissance souveraine en nommant leurs représentants, que les meilleurs amis de la liberté et du progrès commencèrent à s'effrayer de cette arme terrible que, sur la parole de Rousseau et de ses adeptes, les chefs improvisés du gouvernement provisoire avaient mise aux mains de la classe la plus nombreuse et la plus intéressante, parce qu'elle est la plus pauvre, mais aussi la plus ignorante, la plus inconsistante, la plus crédule, la plus passionnée pour le mal comme pour le bien ; la plus accessible à tous les entraînements et à toutes les influences.

Certes, le principe de la Souveraineté du Peuple n'a pas été découvert par Rousseau. Tous les principes sont éternels. Celui-là, visible ou invisible, existait dans les cœurs et a joué un grand rôle dans l'histoire des civilisations humaines. Mais l'auteur du *Contrat social* en a donné une assez bonne théorie, quoique confuse et très incomplète. Son livre, accessible à toutes les intelligences, et arrivé à son heure, dans un milieu admirablement préparé, est devenu comme l'évangile de la Révolution, et, plus que de tout autre, les hommes de la Révolution s'en sont inspirés. Une méthode en est sortie, dangereuse et antiscientifique, la MÉTHODE RÉVOLUTIONNAIRE du *radicalisme* et de la *table rase*, qui, poussée à l'extrême, a fini par produire l'*anarchisme* et le *nihilisme* : « deux monstres, » comme dirait Voltaire, avec raison, car ce sont deux variétés du *fanatisme*, qu'il croyait avoir écrasé.

Je n'ai pas le temps d'étudier ici cette regrettable filiation, dont J.-J. Rousseau ne saurait être rendu responsable. Je voudrais seulement dire quelques mots d'un procédé de gouvernement, que l'on a fait dériver aussi du même ouvrage, mais qui n'y est formulé qu'accidentellement et ne résulte point de l'esprit de l'œuvre et de la conception de l'auteur. J'entends parler du *Suffrage universel*, tel qu'on

l'a compris et réalisé de nos jours, en l'associant au régime parlementaire.

Et d'abord, on a tort de confondre le principe de *la Souveraineté du Peuple* avec le suffrage universel qui n'en est que l'instrument. — C'est toujours la même confusion du fond et de la forme, du *noumène* et du *phénomène*, de l'idée et du fait, tous deux inséparables, dans leur dynamisme antinomique, comme la *force et la matière*, mais ne devant jamais être confondus.

Or, le Suffrage universel, à l'état brut et inorganique, comme on l'a appliqué généralement jusqu'ici, est un instrument très dangereux. C'est une grande force, certainement, mais une force aveugle, comme l'électricité et toutes les forces de la nature. Il ne vaut que par la direction qui lui est donnée. Livré à lui-même, il est incapable d'aucune initiative et peut produire beaucoup de mal, s'il tombe aux mains de meneurs qui sachent le faire servir à la satisfaction de leurs intérêts particuliers ou à de coupables ambitions.

C'est ainsi qu'on l'a vu, en 1848, se mettre au service de Louis-Napoléon Bonaparte et acclamer, en 1851, le coup d'État, comme il avait acclamé le *18 Brumaire*, et sanctionner *les faits accomplis*, en des plébiscites qui avaient toujours pour but d'amnistier le vainqueur, en donnant raison à la force contre le droit. Il est prêt à recommencer aujourd'hui les mêmes défaillances et à se jeter entre les bras du premier Panache venu qui promettra : aux paysans qu'ils vendront leur blé *cher*, et aux ouvriers qu'ils payeront leur pain *bon marché*, en même temps, qu'une fois à la tête de ces troupeaux humains, il se chargera de payer pour eux.

Et au fond de leur cœur, les pauvres ! c'est bien là ce qu'ils souhaitent ! Leur inutile souveraineté leur pèse, et ne sachant qu'en faire, alors qu'elle ne leur a rien rapporté

jusqu'ici et n'a pas amélioré leur sort, ils sont disposés à la céder pour un *plat de lentilles*.

Que de peuples et des races entières sont morts ainsi pour avoir préféré le repos dans l'oisiveté et la servitude aux pénibles efforts du travail quotidien et aux luttes de la liberté !

Est-ce à dire qu'il faille méconnaitre la Souveraineté du Peuple et condamner la pratique du Suffrage universel, ou plutôt, d'un suffrage populaire aussi général, aussi étendu que possible?

Non, certes, mais il faut organiser le principe de la Souveraineté du Peuple et le fonctionnement du droit de suffrage, comme celui de tous les autres droits, d'une façon toute relative, en harmonie avec le milieu social et le degré de développement de chacun.

Vous demandez aux classes les plus pauvres des services qu'elles ne sont pas en état de vous rendre et vous imposez indistinctement à tous les membres du corps social des fonctions que le plus grand nombre n'est pas en état de remplir.

Eh quoi ! Vous livrez les destinées d'un grand pays à des majorités politiques composées d'hommes qui, pour être âgés de plus de 20 ans, n'en sont pas moins des personnes *mineures* au point de vue de la raison et le seront probablement toute leur vie !

Pour quelle part, pour quel chiffre figurent, dans ces majorités, les illettrés, les ignorants, les inconscients, les ivrognes, les alcooliques ! Vous l'ignorez, et moi aussi, et je ne veux pas le savoir, parce que je ne vois en eux que les membres d'une même humanité dont je fais partie, et je sais que chacun d'eux porte en soi une âme également divine en puissance, mais bien près de la bête chez le plus grand nombre et arrivée chez les meilleurs à des degrés bien divers de développement, de sorte que je respecte également

en eux tous le corps même de notre humanité commune et que les moins avancés me sont les plus chers, parce que, comme les tout petits enfants, ils ont plus besoin de charité fraternelle et de tendresse! Mais enfin ce n'est pas aux enfants que l'on confie ordinairement les intérêts de la famille et le soin de la représenter. Et nous savons tous combien cet âge est sans pitié, comme il brise avec bonheur les jouets qui l'ont amusé un instant et les idoles d'un jour qu'il s'était faites.

En admettant même que les citoyens intelligents et capables de se gouverner eux-mêmes l'emportent généralement en nombre au sein du Corps électoral, il restera toujours que les masses, telles qu'elles sont aujourd'hui, se composent d'hommes qui gagnent leur pain à la sueur de leur front et sont préoccupés avant tout des rudes conditions de l'existence. Toutes les nouvelles couches sociales sont dans ce cas. Les plus intelligents dans leur sein sont les plus âpres au gain et les plus désireux de s'enrichir. C'est à ces hommes, dont le *Struggle of the life* absorbe tous les instants, qu'est dévolue la direction des masses populaires. C'est parmi eux que se recrutent les *Politiciens*, les meneurs d'élections, les chefs des comités électoraux, et l'on sait que leurs services ne sont pas gratuits et que leurs intérêts particuliers à satisfaire ne l'emportent que trop souvent auprès de leurs élus sur les intérêts généraux.

Comment ne voyez-vous pas que ce n'est pas le nombre des individus qui constitue la Souveraineté nationale, mais celui des consciences autonomes?

Comptez donc les consciences, et non pas les têtes!

J'appelle ici *consciences* les membres du corps social assez intelligents et assez éclairés pour se posséder dans la plénitude de leur raison et se déterminer librement, en connaissance de cause, dans toutes les sphères de leur activité.

Vous direz peut-être que de telles restrictions seraient la négation du Suffrage universel?

Comme vous l'entendez, oui! mais non pas dans la vérité réelle des choses.

Votre Suffrage universel, tel qu'il est, n'est qu'un mensonge et une fiction. Les habiles de la politique le savent bien. On ne le voit que trop à la façon dont ils en usent et savent l'exploiter!

Et il n'est pas universel, puisque vous en excluez, non seulement les jeunes gens au-dessous de 20 ans, mais les femmes, toutes les femmes, bien qu'elles ne soient pas moins intelligentes que les hommes, et ni plus ni moins capables de se choisir des représentants ou de voter *Oui* ou *Non* dans un plébiscite.

Mais comprenez donc enfin que la Souveraineté du Peuple n'a rien de commun avec ce que vous appelez le « Suffrage universel », qui ne peut jamais être absolu comme le principe, parce que le principe de la Souveraineté du Peuple réside dans l'*Unité nationale* et non pas dans sa *multiplicité* plus ou moins nombreuse, laquelle ne peut concourir utilement à la vie de l'ensemble que là où, par ses rapports, elle se subordonne à l'unité.

C'est par la Raison universelle ou par les lois et les principes qui en émanent que tous les rapports, dans le monde, se ramènent à l'Unité suprême, et c'est là qu'ils s'universalisent pour faire régner, dans tout l'univers, cette harmonie des rapports que nous ne nous lassons pas d'admirer, même quand nous en ignorons les conditions ou en méconnaissons la source.

Eh bien! ces conditions sont les mêmes partout, et c'est en vain que nous en chercherions d'autres pour établir en chacun de nous et dans les sociétés humaines quelque chose de l'ordre et de l'harmonie de l'éternel Cosmos.

Cela revient à dire, en langue vulgaire, que la diversité

des éléments doit, en tout être, en tout organisme et en toute organisation, qu'elle soit sociale ou naturelle, être comprise dans l'unité collective du tout et lui être subordonnée.

C'est parce qu'il avait compris l'importance de cet apophtegme, lorsqu'il étudiait la philosophie d'Hégel, que M. de Bismarck a fait l'Allemagne, a réduit l'Autriche, a écrasé la France et finira peut-être par l'avaler, si celle-ci, en lui prenant son principe, ne sait pas l'élever jusqu'à l'absolu en l'universalisant, au profit de toutes les nations civilisées et par conséquent de tout l'organisme humanitaire !...



Vers la fin du règne de Louis-Philippe, M. de Lamartine disait à la tribune de la Chambre des députés, dans son beau discours contre le suffrage restreint, qu'on accusait d'être corrompu, et en faveur du Suffrage universel, alors à l'état d'idéal : « On peut empoisonner un verre d'eau, mais on n'empoisonne pas la mer. » C'est vrai, mais dans la mer, aux lieux où les grands fleuves déversent leurs eaux, comme à l'estuaire du Mississipi, dans le golfe du Mexique, à celui de l'Orénoque et de la rivière des Amazones, aux bouches du Gange et ailleurs, on trouve de vastes lagunes formées par les eaux croupissantes, mêlées de matières végétaleset animales en putréfaction qui engendrent la malaria, la fièvre jaune, le choléra, de sorte que l'air qu'on y respire va porter, jusqu'aux continents les plus lointains, les germes accumulés de la corruption et de la mort !

La mer peut donc aussi s'empoisonner, au moins sur ses bords, et répandre ses infections sur le monde. Il en est

de même du Suffrage universel, quand il est fait de matières corrompues ou corruptibles et quand, livré à lui-même, sans direction intelligente et désintéressée, il est l'expression de toutes les ignorances, de toutes les haines, de toutes les insolidarités qui pèsent, depuis des siècles, sur les âmes populaires.

Que faire?

Ceci : Organiser le Suffrage universel et, avec lui, toutes les forces vives de la France en commençant par la Presse qui le trouble et l'égare, alors qu'elle devrait l'éclairer, le guider; en instruisant le peuple de ses droits, de ses devoirs et lui apprenant, avec la gérance de la vie et la responsabilité des actes, à se servir de sa souveraineté, avant de lui confier les destinées de la France, qui sont inséparables de l'émancipation et de l'élévation progressive des classes populaires comme du salut même de notre commune humanité.

Ch. Fauvety.

XI

J.-J. ROUSSEAU PRÉCURSEUR

La France contemporaine a enfin payé sa dette à l'un des hommes qui ont le plus puissamment orienté son génie à partir de la fin du siècle dernier. La statue de Jean-Jacques Rousseau s'élève aujourd'hui sur la place du Panthéon. Nous sommes de ceux qui pensent que c'est justice et qui n'ont à exprimer qu'un regret : c'est que la justice ait été bien tardive.

I

Ce n'est pas que nous nous dissimulions les lacunes de cette rare intelligence, ni les taches qui ont terni cet étrange caractère, ni les sophismes où cette pensée s'est plus d'une fois égarée. La grandeur humaine est bien rarement immaculée. S'il ne fallait perpétuer le souvenir que des parfaits, la liste des monuments commémoratifs serait singulièrement écourtée. Le Moyen Age a pu se bercer de l'idée qu'il immortalisait des héros de tous points irréprochables. Ces naïvetés ne nous sont plus permises. Quand une vie s'est écoulée tout entière au grand jour de l'histoire, quand le héros lui-même a pris le soin maladif de nous révéler par le menu ses fautes et ses faiblesses, — au point qu'on pour-

rait soupçonner Rousseau de s'être plus d'une fois calomnié lui-même, — il ne s'agit plus que de savoir si l'œuvre accomplie a été grande, féconde et en somme bienfaisante. Comparé à cette mesure, qui seule nous paraît équitable, Jean-Jacques Rousseau reste un très grand homme et depuis longtemps il méritait sa statue.

Je sais bien que sa popularité a subi une éclipse qui n'est pas encore finie. Non seulement cette éclipse n'a jamais été totale, elle ne pouvait pas l'être ; de plus, il est arrivé à Jean-Jacques ce qui arrive très souvent aux initiateurs qui ont déterminé un grand mouvement de la pensée et de l'activité humaines. Ils sont fatalement des promoteurs de révolution, et la révolution qu'ils déchaînent, quelque légitime qu'elle soit en principe, ne se réalise pas sans léser de nombreux intérêts, sans froisser encore plus de préjugés invétérés. Or, il est dans l'ordre des choses que ceux qui en profitent sont beaucoup moins sensibles aux avantages qu'elle leur procure que ceux qu'elle contrarie ne le sont, soit aux pertes qu'elle leur inflige, soit aux contradictions qu'elle oppose à leurs idées favorites. Ces derniers parlent donc beaucoup plus fort que les autres et créent une sorte d'opinion factice dont le temps seul à la longue peut avoir raison. Ce fut le malheur de Rousseau pendant la première moitié de ce siècle, c'est encore aujourd'hui la principale cause des préventions dont il est l'objet.

Ajoutons ceci. Les grands initiateurs ne peuvent pas prévoir eux-mêmes toutes les conséquences qu'on devra ou qu'on pourra tirer des principes qu'ils ont lancés dans la conscience en mouvement de l'humanité. Celle-ci, en s'en emparant, les mêle à d'autres dont elle est également pénétrée, mais dont l'accord avec les éléments nouveaux n'est pas immédiat ni toujours possible. De là, des chocs d'idées et des désharmonies prolongées. Si les principes

nouveaux rencontrent des sympathies chaleureuses, il est à prévoir qu'on s'y attachera avec l'engouement des premiers enthousiasmes; par conséquent, on les appliquera d'une manière trop exclusive, on les outrera, on voudra les réaliser, contre vents et marées, dans des conditions qui eussent fait reculer d'effroi l'initiateur lui-même, on prétendra devancer le temps, violenter les concours, et on oubliera que les réalisations de l'idée ne sont bienfaisantes, ne sont pratiques et durables, que le jour où l'adhésion générale leur prête le support indispensable à toute construction solide. De là des réactions aussi aveugles, aussi injustes que l'action avait été excessive, et la gloire du prophète souffre momentanément des fautes commises par ses disciples.

Enfin, tout initiateur a pour destinée de paraître au bout d'un certain temps ou trop hardi ou trop timide, je dirai même trop hardi et trop timide à la fois. Remarquons ici que ce jugement contradictoire a bien des chances d'être fondé jusqu'à un certain point. Le promoteur des principes nouveaux les conçoit et les expose à l'état abstrait, et comme il n'est pas ordinairement en position de les faire entrer lui-même dans le domaine des faits, il est tout simple qu'il les développe dans toute leur beauté qui le séduit, dans toute leur vérité qui le subjugue, à peu près comme un ingénieur déroule mathématiquement ses devis sans tenir compte des obstacles que la nature des choses opposera à leur application rigoureuse : c'est le côté de la hardiesse. — Mais en même temps, tout novateur qu'il soit, il ne raisonne pas sans être plus ou moins dominé par son temps, par le milieu d'où il sort, par le prestige d'institutions qui paraissent inébranlables, et il peut, à son insu même, faire de graves concessions théoriques, dans la crainte précisément des insurmontables difficultés de la pratique. C'est le côté de la timidité.

D'où il suit que la postérité, dans les jugements qu'elle porte sur lui, est très capable de le trouver, alternativement ou à la fois, trop révolutionnaire et trop conservateur. C'est ce qui est arrivé à Jean-Jacques. Pour les uns, il a été l'une des grosses têtes, et non la moins venimeuse, de l'hydre révolutionnaire; pour les autres, il a été un inconséquent, un timoré, un attardé, dont on n'avait plus à tenir compte. Des deux côtés, on s'est accordé à le déprécier.

Il me semble que peu à peu on revient de ces jugements extrêmes. La période de fétichisme pour sa mémoire est finie, celle de l'exécration touche à sa fin. On sait aujourd'hui faire la part des inconséquences et des fautes sans nier pour cela tout ce qu'il y a eu de fécond en toute sorte de domaines dans l'œuvre littéraire, sociale et philosophique de Rousseau. Ne parlons pas des taches de sa vie privée, qui furent grandes, ni de son caractère insociable, qui fit régulièrement de son amitié un danger pour ses meilleurs amis. Les défauts de son éducation, les malheurs de son adolescence, enfin l'état morbide de sa constitution, l'espèce de névrose dont il eut à souffrir expliquent et atténuent ses torts. D'autres voix plus compétentes que la mienne ont relevé ses mérites comme inaugurateur d'une manière nouvelle d'écrire et de décrire. Nos plus grands auteurs en ce siècle ont sciemment ou non subi l'influence de l'admirable prosateur. Rousseau ne fut pas seulement un écrivain descriptif du plus vigoureux talent, il fut aussi un écrivain-orateur d'une incomparable éloquence. Les grands tribuns de la Révolution et de nos assemblées parlementaires relèvent de lui, de Mirabeau à Gambetta. L'amour de la nature, le discernement de ses beautés petites et grandes, le cadre indéfiniment grandiose des harmonies et des contrastes dont elle entoure les mouvements de la conscience et de la passion, l'énergie des sentiments personnels, le sens de l'infini dans les choses et

dans les âmes, ce qui manquait le plus en un mot à nos écrivains classiques, ce qui a permis à tant d'écrivains actuels de faire vibrer des cordes nouvelles, c'est Rousseau qui en a révélé le charme puissant. L'idée de justice appliquée aux institutions, les réformes rationnelles en matière d'éducation et de constitution sociale, la sympathie sacrée dont le législateur doit s'inspirer pour les couches pauvres et sans moyens efficaces de défense, le devoir de travailler au redressement des iniquités publiques, c'est Rousseau qui a fait flamber le premier foyer intense de ces axiomes qui dominent de si haut aujourd'hui toutes les fluctuations de notre vie collective. Qu'en s'aventurant sur un champ si nouveau, il soit tombé dans plus d'une illusion, ou qu'il se soit complu dans plus d'un paradoxe, là n'est pas la question. Il n'est pas de réformateur au monde chez qui l'on ne doive distinguer soigneusement l'*esprit* de la lettre dans laquelle il a donné à sa réforme des formes tangibles, et à ce point de vue social l'esprit de parti a singulièrement exagéré ce qu'on pourrait appeler le radicalisme de Jean-Jacques (1).

Mais s'il est un domaine sur lequel sa mémoire, après un temps d'engouement peut-être excessif, a souffert de la double dépréciation dont nous venons d'analyser les causes, c'est le domaine religieux. Lorsque la réaction politique et religieuse après 1815 triompha en apparence de la révolution compromise, vaincue en celui qui l'avait confisquée à son profit, ce furent Voltaire et Rousseau qu'elle prit, si l'on me permet cette expression, pour ses têtes de Turc préférées. La profanation brutale de leurs cendres au Panthéon ne fut que le commentaire en action d'une période de basse rancune dont la devise était : « C'est la « faute à Voltaire, c'est la faute à Rousseau. » Je crois

(1) Voir en particulier un très judicieux travail de M. E. Champion dans la *Revue bleue* du 23 février 1889, *Un jugement à reviser.*

même qu'on en voulait encore plus au *Vicaire savoyard* qu'à *Candide*, parce que les fanatismes ont pour habitude de s'en prendre plus violemment à ceux qui critiquent et réforment qu'à ceux qui se bornent à démolir. Au temps de ma jeunesse, dans l'esprit de la plupart des hommes religieux, Rousseau passait encore pour un libre-penseur aussi dangereux que radical. Le siècle a marché depuis lors. D'autres tendances, d'autres écoles politiques et philosophiques ont conquis les préférences de l'opinion. A l'affirmation passionnée des dogmes traditionnels a succédé leur négation absolue. Le nom de Dieu même est devenu scandaleux aux oreilles pudibondes d'une partie notable de la jeune génération. Par conséquent, le pauvre Jean-Jacques est classé parmi les arriérés, ce n'est plus qu'un bigot à peine différent de ceux qui naguère le vouaient aux gémonies. Rousseau est en train de passer superstitieux.

Heureusement ces jugements passionnés ne sont pas sans appel. Quand deux vagues furieuses se rencontrent, elles se brisent l'une contre l'autre avec fracas, mais elles ne tardent pas à se neutraliser. Rousseau, comme penseur religieux, a été un précurseur aussi bien que comme théoricien social et comme écrivain. Il ne s'agit nullement de faire de lui un cinquième évangéliste ou l'auteur d'un *credo* qu'on n'aurait plus qu'à répéter. En présentant quelques réflexions sur ses idées religieuses, nous voudrions simplement montrer que là aussi il a été un semeur en vue de l'avenir. Ce qu'il y a de meilleur dans la religion, telle qu'elle est comprise et mise en œuvre par les esprits religieux les plus instruits et les plus indépendants de l'heure présente, remonte à lui.



LE BUSTE DE J.-J. ROUSSEAU A ASNIÈRES.

Œuvre de Carrier-Belleuse. (Croquis de Fx. Régamey, pris en Décembre. Voir page 525.)

II

Il y a dans le monde de la libre-pensée contemporaine deux courants bien distincts qu'il importe de ne pas confondre : celui de la négation absolue de toute idée religieuse, et celui de la critique, très libre en fait, mais religieuse en principe, des doctrines et des églises traditionnelles.

Le premier s'est trouvé, nous dirions plus volontiers s'est cru légitimé par l'évolution scientifique du siècle et les théories de la philosophie positiviste. La science, en reculant toujours plus les limites de la connaissance et en délogeant successivement le surnaturel d'une quantité de positions où, depuis longtemps, il défiait ses atteintes, a naturellement affaibli et même détruit le sentiment religieux dans une quantité d'esprits habitués depuis l'enfance à le confondre avec la vénération du miracle. Le positivisme authentique se contentait d'ignorer Dieu en le reléguant dans l'inconnaissable ; on est parti de là pour en ranger la notion elle-même parmi les illusions chimériques dont l'humanité s'est longtemps bercée et dont, seuls, les esprits faibles peuvent encore se préoccuper. C'est à la pointe extrême de cette tendance athée qu'est apparue la formule retentissante « ni Dieu ni Maître », qui a servi et sert encore de devise à tout un parti de révolution sociale.

Il est clair que, pour tous ceux qui sont entraînés par ce courant radicalement irréligieux, Rousseau, qui même au milieu de ses désordres fut toujours animé d'un sentiment religieux très individuel et très vif, ne saurait conserver le prestige dont il jouit longtemps aux yeux des

hommes de la libre-pensée. Il en est autrement dans l'esprit de ceux qui savent par l'histoire que les crises d'athéisme n'ont jamais été dans l'humanité que partielles et temporaires, par l'étude analytique de la nature humaine que cette nature est spontanément et librement religieuse, et par l'observation de l'athéisme lui-même qu'un élément religieux se mêle à chaque instant sans qu'il s'en doute à ses manifestations les plus négatives.

« Ni Dieu ni Maître. » O vanité! Les plus chauds partisans de cette formule auront beau faire, ils auront toujours une maîtresse. Où donc? Tout bonnement dans la nature des choses autour d'eux et en eux-mêmes, une maîtresse qui se rit bien de leurs révoltes et qui, au bout de peu d'années, leur fait impérieusement sentir comme à nous tous qu'on peut négocier avec elle jusqu'à un certain point, mais que c'est elle qui commande. Quant à leur Dieu, il n'est pas difficile de le découvrir. Leur Dieu, c'est leur cher Moi, dont ils font une idole très encensée, une divinité jalouse, qui n'admet pas le partage des adorations qu'elle requiert et qui, en fait d'intolérance, n'a le plus souvent rien à reprocher au Jahvé du peuple juif.

Les hommes, au contraire, qui entendent rester d'accord avec le fond de leur nature et par conséquent de leur raison, sympathiseront de plus en plus, je ne dis pas avec toutes les idées, je dis avec la tendance dont Jean-Jacques a été le courageux initiateur.

Jean-Jacques n'est pas un métaphysicien. Je ne crois pas qu'il ait lu Baruch, ou, s'il l'a lu, que Baruch ait beaucoup occupé sa pensée. Jean-Jacques est, comme tant d'autres, sceptique devant les théories métaphysiques, assez enclin à croire que, dans ce jeu de subtilités quintessenciées, le cliquetis des abstractions remplace trop aisément le franc-parler des réalités, mais aussi très disposé à prêter l'oreille à ce que les choses lui disent, commençant par

s'en rapporter à leur témoignage, quitte à reconnaître de très bonne grâce les limitations de l'entendement humain aux approches de l'inaccessible. Personne n'est plus fortement convaincu de notre impuissance au delà des bornes imposées à notre observation. Voyez de quelles réserves prudentes il entoure la théologie du *Vicaire savoyard*. Mais il n'entend pas non plus que notre ignorance invincible de l'au-delà nous autorise à le nier non plus qu'à révoquer en doute ce que l'en-deçà nous autorise à proclamer. En véritable amant de la nature, il a les yeux grands ouverts sur son infinie variété ; mais il ne les ferme pas davantage devant son unité, son intuition d'artiste guide ici sa raison et cette unité révélée par le concours des lois qui régissent la nature l'amène irrésistiblement à stipuler l'existence d'une force centrale et suprême dont tout ce qui est ne peut être que l'irradiation. Je crains que, contrairement à ses propres prémisses, il ne s'embrouille quelque peu dans sa théorie des rapports de la matière et du mouvement. Lui-même n'y attacherait pas plus d'importance qu'il ne convient, pourvu qu'on lui accorde qu'il y a de la finalité dans les choses. Point d'exagération. Il ne s'acharne pas à trouver la finalité partout ni à en faire une explication scientifique. Il se borne à la constater là où elle lui paraît évidente. Il ne prévoit pas qu'il se trouvera des penseurs qui, après avoir fait de l'homme un composé purement physico-chimique, capable pourtant d'adapter ses actes aux fins qu'il se propose, refusent d'admettre la finalité dans la nature, comme si l'homme, dans leur système, pouvait en être distingué. Il s'insurge, et à bon droit, contre les théories qui prétendent expliquer le monde par une combinaison fortuite d'éléments aveugles. Ceux-là mêmes qui se résignent à cette hypothèse profondément irrationnelle ne doutent pas que ce monde en a encore pour longtemps, et cependant, si l'on se met

à leur point de vue, qui nous répond que la combinaison dont le monde actuel est sorti par hasard ne contient pas un ou plusieurs facteurs qui, demain ou l'un des jours suivants, ramèneront l'univers organisé au chaos le plus complet ? Ce n'est pas petite affaire que de reconnaître que le monde est régi par des lois qui ne sont pas en dehors des choses, qui sont en elles, se révèlent en elles et par elles, et maintiennent leur harmonique ensemble. Qu'on s'arrange comme on voudra, encore faut-il admettre une loi des lois, un centre d'épanouissement, un foyer permanent de force et de vie, distinct en soi de tout ce qui remplit le cercle immense où se déploie sa puissance, et en même temps présent dans chacun des phénomènes particuliers qui tirent de lui leur nature et leur être. La métaphysique pourra subtiliser longuement sur les rapports de cet être suprême et central et des êtres particuliers qu'il domine, qu'il soutient et qu'il enserre; elle se prononcera pour tel ou tel genre de panthéisme ou de déisme, Rousseau n'en a pas grand souci, ou plutôt il se défie d'avance de ces imposants systèmes qui séduisent par leur grandeur abstraite et qui n'en sont pas moins à la merci d'une critique encore plus raffinée, laquelle ne manque jamais de ronger une maille qui, détruite, désagrège le filet tout entier. Pour Rousseau, comme pour tous les hommes de bon sens, reconnaître la légitimité du principe de causalité et prétendre ramener le monde à une succession infinie de causes, c'est se contredire gratuitement, parce que cette succession infinie de causes est égale à l'absence de cause, à moins qu'on n'observe que la série n'étant pas et ne pouvant être une simple addition de choses sans connexion, contient elle-même et constitue elle-même cette cause des causes dont on prétendait se débarrasser. De quelque côté qu'on se retourne, l'idée de l'Être supérieur et interne aux êtres particuliers s'impose.

Qu'on relise la première partie du *Vicaire savoyard*, on pourra faire mainte objection de détail, révoquer en doute la valeur de maint raisonnement, s'étonner du silence gardé sur certaines difficultés métaphysiques, on verra pourtant que telle est bien la substance de la théologie de Rousseau et que cette substance est autrement résistante qu'il ne le semble à ceux qui s'imaginent en avoir facilement raison.

Du reste Rousseau ne se borne pas à ce postulat de la raison abstraite. Pour lui, et en cela encore il est dans le vrai, le sentiment des réalités supérieures les révèle plus positivement que la spéculation purement rationnelle, ou plutôt il entend que cette spéculation soit de telle sorte qu'elle puisse concorder avec ce sentiment. Rousseau sent Dieu plus qu'il ne le démontre, et par là il assure à son théisme une base inébranlable. L'humanité n'a pas procédé autrement. La raison éclairée par l'expérience rectifie et purifie les inspirations du sentiment, elle n'a pas le droit d'en supprimer la source ni le pouvoir d'y suppléer. Quand on sait trouver Dieu dans la nature et dans ses lois, on doit aussi savoir le trouver dans l'homme et en soi. Car en définitive l'homme fait aussi partie de la nature. Il en est, du moins sur cette terre, l'exemplaire le plus achevé, et si, comme tel, il peut se distinguer de tout le reste, il n'en est pas moins partie du tout. De son éminence même, on peut déduire l'espoir fondé qu'on en saura plus en l'étudiant qu'on n'en avait appris en observant tout ce qui n'est pas lui. Peu importent ici, malgré tout ce qu'elles ont d'intéressant, les questions d'origine, d'évolution ou de création spéciale. Il suffit de prendre l'homme tel qu'il est.

Or, dans l'homme la force suprême, à laquelle Rousseau reconnaissait en vertu de ses conclusions antérieures les attributs d'infinité, de toute-puissance et de volonté intel-

ligente, se révèle essentiellement comme loi morale. La sainteté et la justice devront donc se joindre à ces notions fournies par la révélation cosmique, et c'est surtout par cette face de son être à tant d'égards incompréhensible que le Dieu de Rousseau doit être l'objet des hommages et des adorations de ses créatures. C'est par là que l'homme peut oser se regarder comme créé pour grandir à son image, et constitué dans un rapport tout spécial, unique même, avec lui. C'est sur cette révélation de la nature morale qu'il peut fonder son espoir d'immortalité ou de destinée posthume sans donner pour cela dans les niaiseries enfantines ou dans les affreux cauchemars qu'il a trop souvent mêlés à cette sublime attente. Là aussi la réserve est obligatoire, l'inconnaissable commence, tout doit se résumer dans un élan de confiance, c'est une question de foi.

De là résulte aussi que le véritable hommage que la créature humaine doit rendre à l'auteur de son être consiste dans la pratique du bien et dans la fréquente élévation de l'âme vers ses perfections, c'est-à-dire vers l'idéal dont il est le soleil rayonnant : « Je le bénis de ses dons, » dit Rousseau, « mais je ne le prie pas. » En quoi il est logique, s'il est vrai que la prière n'est autre chose qu'une demande dictée par l'intérêt particulier et par conséquent toujours entachée d'un certain égoïsme, en tous cas d'un grand aveuglement sur nos droits et le gouvernement divin du monde. Mais Rousseau conviendrait lui-même qu'il rétrécit excessivement l'idée de prière. Qu'est-ce donc que ces bénédictions qu'il adresse à la suprême puissance, ces attendrissements, ces contemplations, ces expressions vraiment onctueuses de soumission, de confiance et d'espoir, si ce n'est autant de prières dans le sens le plus large et le plus vrai du mot?

C'est que Rousseau, en conformité de ses principes de

religion, a l'antipathie du miracle, de tout ce qui ressemble à une intervention anormale de Dieu dans ce cours des choses qui est son œuvre et qui le révèle précisément par son ordre constant et son enchaînement rigoureux. C'est surtout par là, par cette union d'une piété mystique et de la négation du miracle, que Rousseau a été le précurseur d'un genre de religion décidément moderne et qui, on peut le dire, caractérise notre siècle, car il se retrouve chez beaucoup de ceux-là mêmes qui, en théorie et s'il s'agit de l'antiquité, regimbent le plus énergiquement contre cette exigence inéluctable de la raison cultivée. Tout le travail de la science et de la critique historique a pour présupposition que le miracle n'est jamais qu'une fausse apparence provenant de ce qu'on n'est pas suffisamment renseigné, et chacun de leurs pas en avant, chaque nouvelle solution des difficultés auparavant invincibles confirme l'excellence de cette prémisse. La critique des révélations surnaturelles, telle qu'elle est exposée par Rousseau dans la seconde partie du *Vicaire savoyard*, qu'il s'agisse de l'infaillibilité de l'Église ou de la révélation contenue dans un livre écrit il y a longtemps en deux langues mortes, demeure un chef-d'œuvre de logique incisive et n'a jamais été sérieusement réfutée. La religion naturelle reste la seule possible pour tout homme qui sait, qui raisonne, et qui veut être religieux.

Expliquons-nous pourtant sur ce qu'il faut entendre par religion naturelle. On a reproché à Rousseau d'oublier que sa religion n'était autre chose qu'un précipité de christianisme soumis aux dissolvants de la critique et d'une philosophie contestable. Je ne sais pas s'il l'a oublié autant qu'on l'a dit. Il me paraît qu'il s'est plutôt préoccupé de savoir quelle était vis-à-vis des églises existantes la position de l'homme qui aurait passé par ses doutes et ses expériences, qui pourtant voudrait nourrir son sentiment

religieux en se rattachant honnêtement à l'une de ces grandes sociétés chrétiennes où il retrouve sous les dogmes et les rites traditionnels ce qui fait le fond de sa pensée religieuse à lui-même. En religion, l'isolement dessèche et tarit. D'autre part, Rousseau n'a pas la moindre prétention de fonder une secte nouvelle (ce que plusieurs de ses disciples au temps de la Révolution n'ont pas compris), et il préfère alimenter sa religion personnelle en prenant aux institutions existantes ce qu'elles peuvent lui offrir de nourriture assimilable.

Cela ne se fait pas sans réflexion ni méthode. Rousseau s'est attaqué à l'hypothèse la plus délicate et la plus compliquée. Son vicaire savoyard est un prêtre catholique, sincèrement attaché à son Église, mais non à ses dogmes, et qui se croit honnête en disant avec recueillement une messe à laquelle il ne croit pas. Mais il est d'avis que ces formes dogmatiques et rituelles sont indispensables à la grande multitude des simples qui ne sauraient concevoir la religion en dehors d'elles et il se réserve de s'en servir pour les améliorer moralement puisque c'est là la chose essentielle. Il ne m'appartient pas de décider si Rousseau a trouvé de cette manière la vraie solution du problème. Je crains qu'on n'ait raison de lui reprocher qu'il condamne son vicaire à l'hypocrisie continue. La difficulté est surtout dans le fait que son vicaire est un prêtre. S'il était un simple laïque, on pourrait le taxer d'inconséquence, on ne pourrait accuser sa probité religieuse. Pourquoi l'homme pénétré des mêmes convictions que Rousseau ne peut-il pas demander aux institutions établies ce qu'elles contiennent de substance morale et mystique en harmonie avec ses propres sentiments? Après tout c'est son droit, et au point de vue même de la foi on ne peut pas le lui contester.

Il eût été intéressant de savoir comment Rousseau eût compris la position analogue d'un ministre de l'Église

protestante. Il y aurait eu de ce côté moins d'obstacles à écarter, vu la simplicité beaucoup plus grande et l'élasticité des liturgies et des rites. En réalité, la prédication protestante est depuis trois siècles dans un *devenir* continu. Mais, précisément à cause de cette rigidité moindre, on supporte plus difficilement encore que la parole du prédicateur protestant ne soit pas l'expression exacte de sa pleine persuasion. C'est, pour le dire en passant, ce qui est au fond du conflit entre le protestantisme orthodoxe et le protestantisme libéral.

Mais il serait injuste de blâmer Rousseau de n'avoir pas résolu des problèmes ecclésiastiques qu'il n'avait pas la mission de discuter. Rousseau, comme tout son siècle, ignorait l'histoire des religions qui commençait seulement à rassembler ses premiers matériaux. Il était très dominé par l'idée qu'il faut partout une religion d'État, superposée par les lois à tout citoyen quelles que soient ses idées particulières. Il ne prévoyait pas le régime de pleine liberté religieuse sous lequel nous avons le bonheur de vivre. C'est de là, ce me semble, qu'il faut partir pour juger avec équité la ligne de conduite qu'il propose afin de concilier le mieux possible l'institution qui s'impose et la liberté de penser dont il est le vaillant défenseur. Je ne pense pas non plus qu'il ait jamais beaucoup réfléchi sur les connexions directes ou indirectes, visibles ou latentes, qui rattachent les divers systèmes d'éducation religieuse au progrès, au développement scientifique, à la moralité sociale, à la liberté du peuple qui la reçoit. Tout cet ordre de considérations ne devait venir qu'après lui. Semeur il a voulu être, et semeur il a été.

Assurément, c'est lui qui a vu que ce qui, dans le christianisme historique, rachetait bien des inconvénients et bien des fautes, c'était la beauté de sa morale et la sublimité de son fondateur. C'est lui qui a dégagé ces perles de l'entourage

d'incroyables prodiges dont il semblait jusqu'alors qu'elles fussent inséparables. Qui pourrait nier qu'il a par cette opération de génie ouvert à la pensée chrétienne une voie nouvelle qui la conduit à une transformation profonde? Ceux mêmes qui ne se résignent pas à cette amputation du miracle ne conviennent-ils pas dans leurs apologies de la tradition que c'est surtout par sa substance morale que l'Évangile demeure puissant et vivifiant? Une église ne saurait se contenter, je le reconnais, du résidu de religion que Rousseau propose. Il a été aussi trop pélagien, en ce sens qu'il n'a pas compris un traître mot à la doctrine de la grâce, qui du reste n'est guère mieux comprise par la plupart de ceux qui la mettent continuellement en avant. Il n'a pas vu qu'elle était l'expression théologique du fait d'observation expérimentale que pour faire vraiment le bien, le faire avec constance, courage et dévouement, la loi, le commandement pur et sec n'a jamais suffi, qu'il faut aussi être conquis par l'attrait du bien, être amoureux de sa beauté suprême et trouver sa volupté dans le sacrifice de soi-même à l'idéal de la conscience. S'il avait saisi ce côté de l'être moral, le magnifique et inoubliable portrait qu'il a tracé de Jésus aurait perdu quelques traits d'une justesse douteuse et gagné quelques autres d'une vigueur extraordinaire.

Mais encore une fois Rousseau ne prétend ni à l'omniscience ni à l'exercice d'une autorité quelconque. On peut critiquer, élaguer, contester, amplifier sa théorie religieuse, on ne lui ôtera pas la gloire d'avoir transporté au centre d'un nouvel horizon la philosophie religieuse de son temps et de la postérité. Ses adversaires religieux devraient se rappeler que si le XVIIIe siècle, en pleine réaction contre les folies et les odieuses tyrannies du passé, n'a pas complètement rompu avec le principe religieux, on le doit à Jean-Jacques. C'est grâce à lui qu'on a pu, sans fausse honte et

sans se séparer de la grande armée de la réforme politique et sociale, professer une religion simple, virile, exempte de superstition comme de mièvreries débilitantes, et quand de nos jours on entend rester un homme religieux tout en sympathisant avec le progrès sous ses formes multiples, tout en aimant passionnément la lumière, la liberté et la patrie, je pose en fait qu'on l'est toujours plus ou moins à la façon de Rousseau. Il ne fut donc ni un théologien, ni un métaphysicien, ni un grand savant, il fut un précurseur. Cela suffit à son immortalité.

ALBERT RÉVILLE.

XII

LE SOCIALISME DE ROUSSEAU

I

Debout, en sa sève superbe, sur la décrépitude du vieux monde, J.-J. Rousseau est pareil à ces étranges végétaux exotiques qui, s'élevant de quelque pan de mur ruiné, n'ont d'attache au sol que par de maigres et flottantes racines et s'en vont puiser toute leur force et toute leur vie, en pleine lumière, en plein espace, en pleine liberté. Ils montent, s'élancent en jets exubérants, s'étalent en gerbes immenses et grandissent encore, grandissent sans fin, éperdument, follement, jusqu'à ce qu'une énorme floraison vienne couronner le colosse et condenser en elle cent années d'incessante élaboration. Le mur peut maintenant s'écrouler. La plante demeure vivace, indestructible sur sa base immuable. Elle n'a plus rien désormais à demander à la poussière où plongeaient ses racines. Elle vit tout entière du ciel.

Rousseau tient vaguement au passé par une sorte d'opportunisme religieux qui lui dicte la conclusion de la *Profession de foi du vicaire savoyard*, par un éclectisme platonicien qui lui inspire les pages consacrées au gouvernement monarchique dans le *Contrat social*, et puis aussi par

je ne sais quels douloureux préjugés naïvement avoués dans les *Confessions*. Mais à côté de ces faiblesses, quelles vertigineuses envolées, quel prodigieux épanouissement, et quel géant que cet homme !

On ne saurait de bonne foi le contester, il n'y a pas, dans les événements accomplis depuis cent cinquante ans, un fait révolutionnaire, une réforme, une amélioration sociale, dont l'énoncé ne se trouve dans quelqu'un des livres de Rousseau. Si, comme on l'a souvent écrit, Robespierre fut son élève, que d'idées fécondes, que d'inspirations heureuses ne lui doivent pas de plus modernes gouvernants ! Et à l'heure présente encore, chaque fois qu'un progrès s'impose, qu'un pas en avant veut être fait, c'est à ce fonds inépuisable qu'on s'adresse. Ouvrez l'*Émile*, vous y trouverez par le menu, pour ainsi dire, tous nos programmes actuels d'enseignement et d'éducation, exercices corporels, leçons de choses, enseignement par les yeux, etc., etc. Relisez le discours sur l'*inégalité*, vous y rencontrerez les postulats de toutes les théories sociales les plus osées.

De Rousseau procèdent toutes les révolutions modernes, de 1789 à 1871. Il n'est pas seulement l'inspirateur de la Convention, il est aussi le père du Romantisme et de la Commune.

Ces hommes-là ne meurent pas. Ils sont éternels comme le Décalogue. L'impiété peut, à de certaines heures, jeter un voile sacrilège sur cette loi vivante. L'impiété passe, et les cœurs altérés de clarté et de justice reviennent à ces livres fulgurants, où flamboie, autrement commenté que par la creuse rhétorique du jour, ce trinome glorieux, qui contient tout l'avenir : Liberté, Égalité, Fraternité !

II

Rousseau n'est point un socialiste, au sens courant du mot, c'est-à-dire qu'il n'est inféodé à aucune école et n'en commande aucune. Il avait l'envergure trop large pour s'accommoder d'un système. Un système, si vastes d'ailleurs qu'en soient les limites, est toujours une église, une église fermée souvent. Il y a au dedans l'hiérophante et les initiés; au dehors, les profanes. Rousseau n'eut ni la petitesse de se croire assez grand pour fonder une église, ni la faiblesse de suivre un maître. Son temple à lui fut et resta l'univers. Il pensa qu'il ne doit y avoir ni profanes ni initiés mais simplement des frères, qui cherchent ensemble le mot de l'éternelle énigme et le plan de la République future.

Rousseau aussi bien n'avait rien de ce qui constitue les dehors du pontife, du chef d'école ou de religion. Chétif, souffreteux, myope, comment eût-il pu exercer sur les foules cette fascination qui est le levier de l'apostolat, et qui fut à un si haut point la prérogative des Pierre Leroux, des Proudhon et des Enfantin?

Il n'était nullement orateur, encore qu'il ait pris une fois la parole en public et l'ait tenue avec quelque succès, ainsi qu'il le raconte dans les *Confessions*. Il avait ce qu'on peut appeler l'audace des timides, — l'épisode du morceau de musique d'ensemble de Lausanne nous prouve jusqu'où il était capable d'aller en pareille voie, — mais cette audace, qui peut mener à tout, ne mène souvent à rien, et, dans tous les cas, elle ne saurait suffire au tribun et à l'apôtre.

D'aucuns, je le sais, ont bien haut proclamé le pessimisme de Jean-Jacques, et conclu par ce fait à l'impossibilité de dégager de son œuvre un corps de doctrine sincère, étudié, vécu. Ses livres ne seraient, avec d'habiles amplifications de rhétorique, que de brillants amusements de misanthrope désœuvré. Et, à l'appui, on cite son dialogue avec Diderot au moment où il se disposait à écrire ce fameux discours, qui marqua sa vocation littéraire. Voici, d'après Marmontel, le récit de l'aventure.

« L'Académie de Dijon venait de lancer son programme. Dans une promenade de Diderot et de Rousseau, celui-ci dit à son ami qu'il se proposait de traiter la question. — « Quel parti prendrez-vous, demanda Diderot. — Celui « d'affirmer que les arts épurent les mœurs, — C'est le « pont aux ânes; tous les talents médiocres prendront « ce chemin-là. Le parti contraire présente à la philoso- « phie et à l'éloquence un champ nouveau, riche et « fécond. — Vous avez raison, répond Rousseau, après « y avoir réfléchi un moment, et je suivrai votre conseil. »

Je n'ai pas besoin d'insister sur le peu de portée de ce très contestable document. Quand l'aventure serait vraie, que prouverait-elle, sinon que Diderot aurait été pour Rousseau un de ces amis providentiels, qui tout à coup nous ouvrent les yeux et nous révèlent à nous-mêmes.

Pessimiste est une de ces grosses épithètes sonores dont notre siècle se plaît trop souvent à couvrir le bruit des plus pures gloires. Certes, il en est plus d'un par le monde, qui va se lamentant sur les destinées humaines. Mais encore faudrait-il préciser, définir, dire exactement le sens qu'on attache au mot, car c'est ici comme en matière de fagot : il y a pessimiste et pessimiste. Je vois d'abord les pessimistes de surface, bonnes gens qui, très satisfaits au fond de la façon dont la terre tourne pour eux, vu leur repos et leur bien-être, adoptent et prêchent l'évangile du pire,

par genre, plaisants copistes de Schopenhauer, qui cisèlent des phrases désespérées avec une plume d'or, et geignent sur les misères de la vie, en manchettes de dentelles. Il y a les sombres exaspérés, ceux qui ont souffert toutes les souffrances, épuisé tous les calices, et qui, las des hommes, maudits de Dieu, ne voient plus devant eux qu'abîme et néant et n'ont plus de consolation que dans l'affirmation lugubre du mal absolu, du mal éternel et sans remède.

Rousseau ne doit être classé ni parmi ceux-ci ni parmi ceux-là. Il fut de ceux qui pensent que tout est pour le pire dans la pire des sociétés, mais qui, sous l'amoncellement des douleurs personnelles, comme devant la contemplation des maux extérieurs, gardent au fond de leur âme une foi invincible en l'idéal, un immuable espoir en l'avenir.

Sans doute, le mal existe, énorme. Il s'étend comme un nuage de cendre et de sang sur l'humanité tout entière. Sans doute, il y a des crimes, des larmes qui brûlent les yeux, des douleurs qui rongent le cœur, des terreurs qui affolent le cerveau. Mais ces choses ont-elles toujours été et seront-elles toujours? Est-ce bien la volonté du créateur que la créature passe ainsi sa vie à mourir?

Et, hanté de ce formidable problème, Rousseau se réfugiait, éperdu, dans le sein de la grande nature, comme un enfant peureux court dans les bras de sa mère, aux heures des visions noires. Alors, l'oreille tendue au mélodieux babillage des oiseaux et du vent, saisi par la majesté sereine des cieux, et croyant sans doute entendre ces musicales symphonies des astres que Scipion entendit autrefois dans son rêve, le pauvre sublime enfant se remettait lentement de ses frayeurs, et concluait avec joie que le mal était l'œuvre de la volonté humaine et que, pour retrouver le bonheur perdu, nous n'avions qu'à revenir à la simplicité des âges primitifs, qu'à nous conformer à l'exemple de la sainte, de l'impeccable Nature.

III

C'est certainement durant une de ces périodes de détente féconde, suivant de près la phase crisiaque, que le grand névrosé écrivit ce troublant livre qui s'appelle le *Discours sur l'inégalité*. Il avait dû en élaborer longuement la douloureuse genèse, au cours de ses voyages à travers le désert humain, sous les affronts essuyés, sous les hontes subies, ivre d'amertume, brisé d'épreuves, criant merci vers le destin, et au moment où, terrassé sous le poids d'atroces angoisses, il allait tomber dans ce pessimisme noir, dont nous parlions, et mourir avec son fruit, comme une femme enceinte qui étouffe un enfant qui ne veut pas naître, tout à coup ce livre avait jailli du fond de ses entrailles, des abîmes insondables de son âme, des replis ténébreux de son cœur.

C est là, c'est dans cette œuvre toute de vérité et de sincérité, plus vraie et plus sincère peut-être encore que les *Confessions*, qu'il faut étudier le Socialisme de Rousseau.

Rousseau est un anarchiste d'allure non équivoque. Un siècle avant l'auteur du *Principe fédératif*, il a trouvé la formule des théories proudhoniennes. « Les fruits sont à tous, la terre n'est à personne ! » C'est la naissance de la propriété, c'est la distinction entre le tien et le mien, qui a perdu l'humanité. Et comme il s'exalte à cette pensée des époques préhistoriques, de ce merveilleux âge d'or, qui est derrière nous et non devant nous, comme Saint-Simon l'affirmera plus tard !

« En considérant l'homme tel qu'il a dû sortir des mains de la Nature, je vois un animal moins fort que les uns,

moins agile que les autres, mais, à tout prendre, organisé le plus avantageusement de tous; je le vois se rassasiant sous un chêne, se désaltérant au premier ruisseau, trouvant son lit au pied du même arbre qui lui a fourni son repas; et voilà ses besoins satisfaits! »

Il est curieux que Rousseau et les Harmoniens, partis de deux points absolument opposés, arrivent identiquement au même résultat, en ce qui concerne la famille, à savoir: sa suppression. Car les apôtres du phalanstère ont beau s'en défendre, en association, la famille est absolument comme si elle n'était pas. Pour Rousseau, le groupement familial est contraire au vœu de nature. L'institution de la famille est le premier pas vers l'inégalité. Elle est née avec la propriété. L'autorité du père porte atteinte à la liberté de l'enfant. Pour Fourier, la résonnance harmonique ne peut résulter d'une combinaison aussi restreinte que la famille. La somme des inégalités y est insuffisante. Il faut la grande famille, il faut le groupement sociétaire.

Dans le premier discours de Dijon, Rousseau nous montre les déplorables conséquences de la culture des sciences et des arts. Dans le discours sur l'*Inégalité*, c'est au blé même qu'il s'en prend. C'est bien dans l'état sauvage, dans l'état rudimentaire sans restrictions, qu'il fait résider le bonheur humain.

IV

Mais cette régression vers l'aurore des âges était-elle possible? L'homme, graduellement transformé, déformé par la civilisation, pouvait-il redevenir cet heureux solitaire, évoluant en pleine indépendance, sans maître, sans

chaînes et presque sans douleurs? Non, assurément. C'était folie que de rêver ce formidable recul.

Rousseau eut un remords et le *Contrat social* fut l'œuvre de ce remords.

Son fait n'est point une apostasie, c'est une sorte de concordat entre le radieux passé et le triste présent. Ce n'est point une abdication de son cœur, c'est une capitulation de sa raison.

Aussi bien, huit ans se sont écoulés depuis la publication du *Discours sur l'inégalité*. Il a pu dans l'intervalle étudier, démonter pièce à pièce le mécanisme des diverses constitutions sociales, anciennes ou modernes. Et ce sont ces pièces qu'il ajuste à nouveau et fait jouer sous nos yeux dans son *Contrat*.

Le contrat est passé, soit. L'homme a pu le consentir, puisqu'il est libre. Il a pu renoncer à la vie errante et solitaire, aux grands monts ensoleillés, au bonheur pur : c'était son droit. Mais une richesse lui reste, inaliénable celle-là, c'est cette liberté même, en vertu de laquelle il a abandonné l'existence d'autrefois. Est-elle menacée, toute arme est bonne pour la sauver. « L'émeute qui finit par détrôner et étrangler un sultan est un acte aussi juridique que ceux par lesquels il disposait la veille des vies et des biens de ses sujets. » Les fils de Rousseau donneront plus tard une forme axiomale à cet audacieux aphorisme, en déclarant que l'insurrection est le plus saint des devoirs.

V

En adoptant la légitimité du contrat, Rousseau était fatalement emporté dans la voie des concessions. Il ne faut

point trop s'étonner de le voir reconnaître que chaque forme de gouvernement est la meilleure ou la pire, selon la latitude.

Nous l'avons dit, ce n'est plus l'ardent socialiste, l'inexorable démolisseur de la prime cuvée, qui parle. La logique de l'imagination a fait place chez lui au délire de la raison. Il discute, il ratiocine, tombe parfois jusqu'aux mesquines considérations du politicianisme. Des énormités de ce genre lui échappent : « La liberté, n'étant point un fruit de tous les climats, n'est pas à la portée de tous les peuples ! »

Ailleurs, il déclare que la démocratie n'est bonne que pour les petits États.

Plus loin, sans admettre positivement l'utilité de l'esclavage, il l'étudie du moins, comme un point discutable, lui que la seule idée des chaînes indignait autrefois jusqu'à la rage, lui qui, au frontispice de ce même *Contrat social*, a inscrit ces mots : « L'homme est né libre ! »

O citoyen de Genève, quand vous contestez aux grands États le droit de s'ériger en démocratie, vous oubliez trop qu'on est mal venu de défendre à son voisin de cultiver les fruits qu'on a dans son propre verger ! D'ailleurs les États-Unis d'Europe, utopie aujourd'hui, réalité demain, vous donneront quelque jour le plus solennel des démentis, nous en avons l'absolue confiance.

Du reste, Rousseau avoue en un autre passage que s'il y avait un peuple de dieux, il se gouvernerait démocratiquement.

Il faut le reconnaître, l'égalitarisme de Rousseau l'a plus d'une fois aveuglé. Le même faux-point de vue qui lui a fait jadis condamner les sciences et les arts l'empêche de voir toujours juste au sein de la société en proie au contrat. Certes, nous le proclamerions aussi haut que lui, ce principe de l'égalité, si tous nous étions sortis identiquement égaux en facultés des mains de la Nature, et si la

divergence des aptitudes, des goûts et des talents individuels n'impliquait une différence de fonctions et de devoirs, sinon une différence de droits.

Le grand mal, c'est que les deux hiérarchies subsistent, l'une en fait, l'autre en puissance. Mais au lieu de se pénétrer, de se contrôler, elles se heurtent, se contredisent à chaque rouage administratif ou social. En sorte que tel esprit borné remplit souvent les plus hautes fonctions, tandis que telle âme d'élite sert, végète, s'atrophie, dans une besogne indigne d'elle.

De là une lutte sourde, mais terrible, qui ne finira que le jour où les deux hiérarchies, se confondant en une seule, signeront ensemble le contrat définitif que l'Humanité et la Justice attendent.

Nous le répétons, mettre fin au conflit des hiérarchies en les harmonisant, tout le salut est là.

VI

Rousseau est l'irréconciliable adversaire de tout système représentatif. « Le souverain, qui n'est qu'un être collectif, ne peut être représenté que par lui-même. »

En somme, c'est au nom de la liberté qu'il parle. La souveraineté pour lui est dans la volonté générale; or, la volonté générale ne se représente point, elle s'exprime. Le peuple ne saurait avoir des mandataires, mais simplement des délégués chargés de voir ce qui est conforme à la volonté générale.

J.-B. Millière, qu'on nous a si cruellement reproché de comparer à Jean-Jacques Rousseau a, dans ce style net et tranchant qui lui était propre, écrit une brochure, *le*

Gouvernement direct du Peuple par lui-même, où cette théorie est magistralement développée. Il ne nous paraît point déplacé de citer le grand méconnu à côté du grand incompris.

« Quand le peuple fera lui-même ses lois, il sera le seul arbitre de ses destinées. Quand l'on aura transformé, non plus par des paroles, mais par la loi fondamentale de leur institution, les représentants du peuple en simples commissaires, ayant pour mission de préparer le travail législatif, de recueillir et de formuler la volonté manifestée par le souverain, l'on convertira nos quelques centaines de petits rois en autant de commis du Peuple. Par le seul fait de cette organisation démocratique, et nonobstant toutes les résistances imaginables de l'orgueil et du privilège, la dernière forme officielle de l'aristocratie sera détruite ! »

On sait s'il en va autrement. Il semble, vu la somme de vénération à laquelle on veut nous condamner à l'égard des assemblées nationales, que l'élection confère aux élus une sorte de sacerdoce auguste, comme s'ils incarnaient l'intégralité de la volonté du souverain.

En fait, ils représentent tout au plus la confiance qu'il avait en eux, au moment de l'élection.

Ces vérités n'empêchent pas que chacun peut impunément insulter, outrager, avilir le Peuple, qui est l'unique souverain, tandis qu'on brise impitoyablement ceux qui hasardent un soupçon sur l'honnêteté du dernier de ses mandataires.

VII

Au lieu de déclarer que la démocratie ne convient qu'aux petits États, Rousseau n'eût-il pas mieux fait de s'insurger

contre ces hyperboliques agglomérations qui rendent impossible le règne de l'harmonie et de la liberté, proclamer en un mot l'excellence du système fédératif, dont la république natale lui offrait un si parfait modèle ?

Non, ce n'est pas de démocratie que se meurent les grands États, c'est de centralisation !

Il faut relire les lignes que Rousseau consacre aux justes proportions que doit avoir, selon lui, un État bien constitué : « Comme la nature a donné des termes à la stature d'un homme bien conformé, passé lesquels elle ne fait plus que des géants ou des nains, il y a de même, eu égard à la meilleure constitution d'un État, des bornes à l'étendue qu'il peut avoir, afin qu'il ne soit ni trop grand pour pouvoir être bien gouverné, ni trop petit pour pouvoir se maintenir par lui-même. Il y a dans tout corps politique un maximum de force qu'il ne saurait dépasser et duquel souvent il s'éloigne à force de grandir. »

Fourier, réduisant à des limites plus restreintes encore son groupement sociétaire, ne demandait que 2000 citoyens pour constituer la phalange harmonique.

VIII

Nous le redisons, en terminant cette rapide esquisse, il ne faut point chercher dans Rousseau un manuel technique de reconstitution sociale. Il n'a fondé aucune école, mais toutes vont à lui et viennent de lui. Foyer à la fois convergent et divergent, il absorbe en lui Platon, Campanella, Morus, et c'est de lui que sont nés Saint-Simon, Fourier, Proudhon et Cabet.

Il réunit dans son œuvre immense, mystérieux cosmos

générateur, les éléments de tous les rêves, de toutes les chimères, de toutes les utopies et aussi de toutes les possibilités. Et c'est ce qui le fait si grand, malgré ses faiblesses et ses contradictions.

Les forgeurs de systèmes passeront, parce qu'ils sont le reflet; Rousseau restera, parce qu'il est la lumière !

FABRE DES ESSARTS.

XIII

JEAN-JACQUES DANS LA RÉVOLUTION

IL GLORIFIE LA PAIX. IL PURIFIE LA GUERRE EN INSPIRANT LAZARE CARNOT.

Bien des fois, dans ces longs rêves qu'on fait tout éveillé, j'ai vu passer les ombres de ceux qu'on appelle les *Titans* et qui furent simplement des hommes, « ce qui vaut, dit Gœthe, la peine d'être un homme. » Je leur ai demandé le secret de leur puissance et de leurs triomphes, et tous, les guerriers comme les tribuns, ou plutôt ces guerriers et tribuns tout ensemble, m'ont répondu : Ce secret réside dans notre idéal de la Patrie et de l'Humanité ; notre Glaive ce fut ce Verbe ; notre force, c'était l'âme des philosophes dont nous étions nourris.

L'un de ces philosophes, entre tous, était salué avec amour et respect : ce Jean-Jacques Rousseau, à qui la Constituante et la Convention votèrent une statue, et dont les cendres, avec celles de Voltaire, furent transférées au Panthéon.

Quel fut donc son rôle?

On a dit mille fois, on le répète chaque jour, qu'il fut l'inspirateur d'un seul parti, le chef d'une secte. M. Édouard

Laboulaye le qualifie «Grand pontife des Jacobins». Sans doute, Robespierre le nomme son maître, et Saint-Just, ce Spartiate, l'appelle presque son Dieu; mais écoutez la voix de tous les Girondins et surtout la prophétesse, l'héroïne de la Gironde, Mme Roland; quelle adoration aussi pour Jean-Jacques!

Certes, nous ne voulons point réveiller le souvenir des luttes fratricides surgies entre des hommes qui, de leurs bras, ont édifié le même grandiose monument et ont su y porter leurs têtes. Songeons seulement que, lorsque tous invoquaient Rousseau, tous auraient pu s'unir dans son grand cœur.

Il avait proclamé le peuple souverain. Est-ce à dire que la volonté du peuple fait le juste ou l'injuste? Oui, dit Édouard Laboulaye, « c'est la prétention de Jean-Jacques Rousseau. »

Impossible de défigurer davantage la pensée d'un homme. Eh! plût au ciel qu'à l'heure où monta ce cri: « Citoyens, la Patrie est en danger! », à l'heure où la terreur morale, saisissant les patriotes, se tourna par un contrecoup fatal en Terreur sanglante contre les ennemis de l'intérieur; à l'heure où une foule d'innocents tombèrent, mêlés aux criminels, et sans qu'on y regardât de près, tant l'on vivait dans l'obsédante et aveuglante doctrine que résume ce mot : *Salut public*, mot qui semblait justifier l'injustice même, ah! plût au ciel qu'on se fût souvenu de cette ferme parole:

« Le prétexte du *Bien public* est toujours le plus dangereux fléau du peuple. L'engagement du corps de la nation n'est-il pas de pourvoir à la conservation du dernier de ses membres avec autant de soin qu'à celle de tous les autres? Et le salut d'un citoyen est-il moins la cause commune que le *Salut de tout l'État*? Qu'on me dise qu'il est bon qu'un seul périsse pour tous : j'admirerai cette sen-

tence dans la bouche d'un vertueux patriote qui se consacre volontairement et par devoir à la mort pour le salut de son pays; mais, si l'on entend qu'il soit permis au gouvernement de sacrifier un innocent au salut de la multitude, je tiens cette maxime pour une des plus exécrables que jamais la tyrannie ait inventée, la plus fausse qu'on puisse avancer, la plus dangereuse qu'on puisse admettre....Pressez les partisans de cette doctrine à mieux expliquer ce qu'ils entendent par *le corps de l'État*, et vous verrez qu'ils le réduiront à la fin à un petit nombre d'hommes qui ne sont pas le peuple, et qui, s'étant obligés par serment à périr eux-mêmes pour son salut, prétendent par là que c'est à lui de périr pour le leur.»

Ainsi parle Rousseau, dans son *Économie politique.* Réponse victorieuse à ces esprits tolérants de nos jours qui, de bonne foi, l'accusent encore d'avoir fait dévier la Révolution dans la Terreur; réponse vengeresse à ces esprits fanatiques de nos jours qui demandent encore au penseur la justification anticipée des dictatures violentes qu'ils rêvent au nom du *Salut de l'État.*

Les acteurs du drame révolutionnaire qui avaient connu personnellement Rousseau, ou étaient familiers avec ses œuvres, ne lui firent jamais ni ce reproche injuste, ni cet honneur outrageant. Lally-Tollendal affirmait qu'il fût mort de douleur, s'il avait vu couper des têtes; Buzot croyait qu'il serait monté dans la fatale charrette emportant les Girondins, et le Conventionnel Dussaulx, ce savant si doux que Marat lui-même le sauva de la guillotine, Dussaulx s'écriait à propos de Jean-Jacques : « Ses œuvres à la main, il eût provoqué les bourreaux pour obtenir la palme du martyre. » — Non, non, ce ne fut pas un étroit sectaire, celui que les monarchistes libéraux de la Constituante, Mounier, Malouet, Barnave, le marquis Lezay de Marnésia, saluaient comme « l'ami, le défenseur de la li-

berté »; celui dont Mirabeau disait : « Les Constituants regrettent sans cesse de n'avoir pas Rousseau au milieu d'eux ; » celui à qui ces deux illustres adversaires de tout despotisme, Mme de Staël et Chateaubriand, donnent ce titre : « le grand Rousseau (1) ! »

JEAN-JACQUES ET LAZARE CARNOT.

Simple comme le génie, comme le génie également, Rousseau révéla en soi les facultés les plus diverses. Réalisant le vers de Térence : « Je suis homme, et rien de ce qui touche à l'homme ne m'est étranger », il embrassa la Politique, l'Économie sociale, la Physiologie, les Sciences, les Lettres, les Arts ; il embrassa surtout la Nature, et quelle pénétration de ses harmonies ! Quel amour pour tout ce qui enchante l'oreille ou les yeux, pour les paysages, le chant des oisaux, la musique, les fleurs !

Notre but à nous est d'expliquer son rôle dans la Révolution française, et encore laisserons-nous à part un des plus larges points de vue : son influence politique dans la régénération du vieux monde. — Le philosophe Charles Fauvety s'est chargé de ce soin, et heureux sommes-nous d'être de nouveau associé à cet apôtre de la solidarité universelle, notre maître et notre ami !

Donc c'est sous un autre aspect que nous envisagerons l'écrivain génevois, aspect qui, on nous l'affirme, n'a jamais été même entrevu. Et cependant, aux jours anxieux où nous vivons, il n'est peut-être point chez le philosophe de côté plus attractif, ni plus vibrant : c'est le côté patriotique, c'est son influence sur la défense nationale de 1792

(1) Cette largeur politique du philosophe a été fort bien mise en lumière par M. Edme Champion, dans son livre : *Esprit de la Révolution française.*

et 1793, c'est sa forte empreinte sur tout le génie militaire de la Révolution.

On le sait : avant que l'Homme de Corse, nouveau César et nouvel Alexandre, fût venu ruer nos troupes vers les conquêtes et le butin, bafouant « les *Idéologues* », glorifiant les *Sabreurs*, démoralisant la guerre, tout autre était le caractère de nos soldats-citoyens. Simples défenseurs de la Patrie, ils ne furent pas seulement habiles entre les habiles, braves entre les braves, forts entre les forts : ce qui leur donne une incomparable élévation, nous l'avons dit, c'est l'Idée inspiratrice. Leur divinité ne fut point la terrible Bellone, déchaînée sur le monde en ses fureurs : ce fut la calme et puissante déesse de la Sapience, la protectrice de la Civilisation, Minerve, qui surgissait de nouveau, armée de pied en cap.

A leur tête se place celui à qui fut confiée la direction des armées et qui mérita de ses contemporains le surnom glorieux d'*Organisateur de la victoire*, Lazare Carnot.

Or, — chose qu'on sait moins, — Carnot, l'admirable stratégiste, fut également un philosophe, et sa philosophie est celle de Jean-Jacques.

Pour s'en convaincre, on n'a qu'à lire ses *Mémoires*, écrits comme sous sa dictée, de la main pieuse de son très digne fils. Nous y voyons que, tout jeune encore, vers 1771, âgé alors de 18 ans, il avait visité à son 4me étage de la rue de la Plâtrière (aujourd'hui rue Jean-Jacques-Rousseau) le pauvre grand écrivain qui le passionnait. — Plus tard, quand celui-ci goûtera enfin le repos éternel sous les peupliers aimés d'Ermenouville, et qu'il sera, lui, l'officier du Génie, entraîné dans la tourmente révolutionnaire, il évoquera le maître, il suivra ses conseils. Nous lisons dans les *Mémoires* : « Carnot était d'accord

avec Rousseau dans la pensée que les clubs agitent plus qu'ils n'éclairent... Sur aucune liste (d'entre eux) on ne trouve le nom de Carnot. » — Porté par le peuple aux Assemblées nationales, à l'exemple de ses plus éminents collègues et des plus illustres Constituants, il rédige une *Déclaration des Droits du Citoyen*, et, les *Mémoires* le disent : « c'est une profession de foi philosophique où l'in- « fluence de Rousseau est manifeste. »

Mais écoutons-le, nous dévoilant lui-même son amour pour celui à qui la Convention venait de voter une statue. Le 17 floréal (6 mai 1794), une députation de citoyens de Genève se présente à la barre pour remercier l'Assemblée; c'est Carnot qui la préside, et il répond aux délégués : « Républicains, la Convention nationale ne peut voir sans un vif intérêt, devant elle, des compatriotes et des amis de l'homme qui s'occupa sans cesse du bonheur de ses semblables; qui fut persécuté par ceux qu'il voulait rendre bons; qui vivifia la morale et qui fit passer la vérité, de l'esprit, où elle est inerte, au cœur, où elle rencontre le germe des vertus; qui, plus qu'un autre enfin, approcha du véritable but de la philosophie pratique : celui de fondre tous les intérêts dans un seul, de faire dériver le bonheur individuel de la prospérité publique... Genève lui a donné le jour, la France a recueilli son dernier soupir, son génie appartient à l'univers. L'univers doit le pleurer, la France honorer ses cendres, et Genève en être fière... »

Jamais éloge plus senti; car l'âme de Jean-Jacques avait pénétré l'âme de Carnot. En veut-on la preuve? Voici l'homme qui a le plus coopéré au salut de sa patrie réduit à aller mourir en exil; le voici à Magdebourg, parmi ces Germains qu'il a vaincus... et qui le vénèrent. Le pain de l'étranger lui sera un peu moins amer; et puis, il avait gardé, dit son fils, « une naïve confiance... Il s'applaudissait d'être du nombre des vaincus et regardait l'avenir avec

sérénité ». Pauvre, il portait en soi les trésors d'intelligence et d'amour que les despotes ne peuvent ravir. Son activité restait grande. « Il marchait beaucoup. Il répétait, disent les *Mémoires*, ce mot de Jean-Jacques : « C'est surtout à cause de l'âme qu'il faut exercer le corps. » De ses excursions, il rapportait tantôt une étude scientifique, tantôt une composition poétique ou une page de morale. Ces pages, il les réunit sous ce titre : *Méditations d'un promeneur solitaire*. Les *Mémoires* ajoutent : « S'il avait eu la plus lointaine velléité de les livrer à la publicité, il se serait gardé de rappeler aussi visiblement les *Rêveries* de Jean-Jacques. »

La fraternité des deux âmes se dévoile mieux encore dans ces détails touchants : « Carnot, dit son fils, aimait la musique... Il aimait surtout passionnément les fleurs. Nous avions soin de l'en entourer. La privation d'un jardin où il pût les cultiver de ses mains lui était fort sensible. Quelquefois, il disposait des pots de fleurs et des caisses d'arbustes sur les meubles de sa chambre; puis il disait en riant : « Je vais me promener dans mon jardin. » Et, à voir son contentement, on aurait pu supposer un moment d'illusion.

Est-ce bien là le même homme qui, à Wattignies, après avoir dicté au général en chef Jourdan le plan de la bataille, impassible devant le feu terrible de l'ennemi, élevant à la pointe de son sabre son chapeau de Représentant, entraînait l'une des trois colonnes d'attaque et décidait de la victoire?

Oui, c'est bien le même! — Seulement, dira-t-on sans doute, en des moments si opposés, il n'est plus sous la même inspiration. Le Carnot écrivant des pages morales, des vers attendris, adorant les fleurs, s'épanouissant aux sons de la musique, ce Carnot rappelle et peut se rappeler Jean-Jacques. Mais le Solitaire de l'Hermitage, que pouvait-il

être pour le Carnot organisant la défense de sa patrie?

Eh bien ! c'est au Directeur des Quatorze armées que Rousseau prêtera le plus puissant concours : le rêveur avivera le génie du guerrier.

Certes, voilà un paradoxe, si jamais il en fût ! On pourrait le croire né de ce désir, si commun aujourd'hui, d'émettre des opinions inattendues, étranges, bizarres, fussent-elles ridicules ; né du précepte :

> Il nous faut du nouveau, n'en fût-il plus au monde.

Non pas ! Seul, l'amour du vrai nous pousse à affirmer l'influence militaire du philosophe. Pareille opinion doit-elle être écartée avec dédain pour ce motif que Rousseau ne fut jamais soldat? Mais Machiavel, — cet autre génie plus méconnu encore, — ne l'avait pas été davantage, soldat, et Machiavel n'en fut pas moins admiré des capitaines tels que Gustave-Adolphe, Montécuculli, Frédéric II, Napoléon ; et le maréchal Gouvion Saint-Cyr, en ses *Mémoires*, a pu écrire : « Je regarde comme *un grand homme de guerre* le publiciste florentin, bien qu'il soit resté toute sa vie étranger à la pratique des armes. »

Admirateur aussi de Machiavel, Rousseau formule à son tour des préceptes qui ont déjà donné et donneront de plus en plus à la guerre un caractère très distinct du caractère ancien. Il se consacre à ce double but, convergeant au même idéal : Glorifier et préparer la Paix perpétuelle entre les peuples. Et quand la paix est impossible, quand un ennemi rapace et jaloux fait de la défense nationale la plus sainte obligation, alors Rousseau indique les moyens qui visent à rendre la défense victorieuse, ainsi qu'à démocratiser, nationaliser, humaniser la guerre. Il énonce, d'abord ce principe : « *Tout citoyen doit être soldat par devoir : nul ne doit l'être par metier.* » C'est l'armement de la nation : système qui, forcément, prévaudra, et, loin d'engen-

drer et de multiplier les guerres, deviendra la plus solide base de la paix.

Former des guerriers aptes à vaincre, mais ennemis de la guerre, ennemis du *Militarisme*, ce fut la pensée de Jean-Jacques, le génie de la Révolution, le génie surtout de Lazare Carnot. Et c'est dans ce rôle glorieux que l'*Organisateur de la victoire* se montra, plus que partout, disciple du philosophe.

Cette conviction a jailli en nous de sérieuses recherches. Depuis plus de vingt ans, nous avons appris à connaître Carnot. Outre les documents que chacun peut avoir sous la main, outre ses beaux *Mémoires*, si sincères, il nous a été donné de puiser dans les précieuses archives du grand homme, grâce à la très affectueuse obligeance de son fils, que nous avons vénéré, aimé, et que nous pleurons aujourd'hui comme un homme de bien par excellence.

Oui, déjà, sous le dernier Empire, alors que le nom de Carnot était mal sonnant, nous l'avons, dans nos livres, dans nos articles, dans nos discours, glorifié sans cesse. A l'heure où ce nom est porté par le premier magistrat de la France, un scrupule devrait-il nous retenir, nous empêcher de le glorifier encore ? Non, car personne n'a jamais pu ni ne pourra jamais nous confondre avec ces êtres que le Romain Pompée a définis « les éternels adorateurs du soleil levant ». Tout dans notre cœur se borne à un vœu, formé pour le bien de la France : Puisse l'héritier des Carnot, faire revivre, avec leur nom qui oblige, leur caractère et leur vertu !

Ce nom va être uni, au courant de notre œuvre, à celui de Jean-Jacques. — Jean-Jacques fut la Parole, son disciple l'Action. Notre plan est d'établir, d'abord, ce que le Maître fit pour la Paix ; nous dirons ensuite comment il régénéra la Guerre.

SES RAPPORTS AVEC L'ABBÉ DE SAINT-PIERRE

Comment le citoyen de Genève fut-il conduit à l'étude des graves problèmes qui devaient, en 1792, quatorze ans après sa mort, se poser impérieux devant la France envahie ?

Il existe, dans l'œuvre du philosophe, un fragment non ignoré, non méconnu, mais trop oublié, si oublié qu'on n'en parle pas (1). Ce fragment, toutefois, a été le précurseur et comme le point de départ de ses travaux politiques les plus retentissants. A ce titre, il nous apparaît comme fécond entre tous dans son œuvre complète. De plus, il porte la forte empreinte de sa griffe géniale, et c'est un des fleurons les plus purs de sa couronne de gloire. Il est juste qu'on l'y restitue.

Nous voulons parler du travail sur la *Paix perpétuelle*.

Voici à quelle occasion il fut écrit : C'était en 1756, Rousseau venait de faire paraître son fameux *Discours sur l'inégalité*, cet anathème jeté à un monde où « une poignée de gens regorge de superfluités, tandis que la multitude affamée manque du nécessaire ». Tout à coup son attention fut attirée vers un autre fléau social : la Guerre.

Est-ce parce que le canon de la funeste Guerre de Sept ans allait retentir ? Non ! tout était calme autour de lui. Il

(1) En 1878, lors du Centenaire, parmi nos éminents contemporains qui, à Paris, à Ermenonville, à Genève, ont célébré éloquemment le plus éloquent des écrivains, aucun d'entre eux, ni Louis Blanc, ni Henri Martin, ni Eugène Pelletan, et en 1889, lors de l'inauguration de sa statue à Paris, personne encore, ni MM. Jules Simon, Ernest Hamel, Jules Steeg, Auguste Castellant, Grand-Carteret, personne n'a signalé chez Rousseau ce qu'il tenta pour la *Paix perpetuelle*. C'est que, dans un un seul discours, chacun a cru devoir se restreindre aux ouvrages les plus connus du novateur. Cela n'implique point le dédain pour le reste.

venait d'arriver à l'Hermitage, et, là, quelques amis, M[me] Dupin, l'abbé Mably, Saint-Lambert, le pressèrent de remplir une tâche qui honorerait la mémoire d'un noble apôtre de l'humanité et mettrait au jour des idées excellentes, lumineuses, perdues dans une masse d'ombres.

L'homme, c'était le fameux abbé de Saint-Pierre (1).

Les idées, c'étaient celles que nourrissait, dans les dernières années de sa vie, celui que Voltaire salue comme

Le seul roi dont le peuple ait gardé la mémoire.

Ce sont les idées de Henri IV, que le philanthrope abbé de Saint-Pierre reprit, chercha à faire prévaloir, et que le triste ministre, le cardinal Dubois lui-même, avait nommées justement « les rêves d'un homme de bien ».

Rêveur et *homme de bien*, l'abbé le fut entre tous. Nul ne pratiqua mieux la *Bienfaisance* et ne dédaigna plus la *Gloriole*. Et notons que ces deux mots : *Gloriole* et *Bienfaisance* n'existaient point avant lui. Il les créa, les introduisit dans la conversation et leur fit donner droit de cité dans notre dictionnaire.

C'est qu'il était membre de l'Académie française et y

(1) George Sand (*Histoire de ma vie*, tome I, édition Calmann-Lévy) voit un sens ironique dans cette qualification de : *fameux* qu'on donnait, au XVIII[e] siècle, à l'abbé de Saint-Pierre. Elle défend, du reste, avec énergie celui qui avait entassé pêle-mêle dans son cerveau « toutes les idées dont chacune a défrayé la vie entière d'hommes très forts », et elle trouve que Rousseau a été ironique à l'égard de ses utopies.

Avouons que l'ironie, s'il y en eut, ne fut pas bien méchante, puisqu'il fut le « metteur en scène » des idées quelque peu nuageuses de l'Académicien.

Mais ce point était d'autant plus à noter que la plupart des économistes modernes partageront ses sentiments à l'égard de l'abbé de Saint-Pierre et partiront de là pour méconnaître la part personnelle à Rousseau dans la question de paix perpétuelle.

J. G.-C.

acquit un titre d'honneur : ayant porté sur le pouvoir absolu de Louis XIV un jugement sévère et juste, l'Académie le chassa honteusement de son fauteuil... honteusement pour elle!

Cet acte fit que Rousseau s'attacha à lui, ou plutôt à sa mémoire, car l'abbé, qu'il avait à peine connu, était mort depuis 13 ans. Il apprit à voir en lui un « homme rare, l'honneur de son siècle et de son espèce ».

Cet homme avait assisté aux conférences d'Utrecht et senti quels obstacles entravaient la paix générale de l'Europe. C'est alors qu'il écrivit son *Projet*, publié à Utrecht en 1713. — Il laissait, en outre, une masse énorme de manuscrits, que son neveu, le comte de Saint-Pierre, apporta à l'Hermitage. Rousseau se chargea d'en faire un extrait.

« L'entreprise, a-t-il écrit dans les *Confessions*, n'était pas légère ; il ne s'agissait de rien moins que de lire, de méditer, d'extraire vingt-trois volumes, diffus, confus, pleins de longueurs, de redites, de petites vues courtes et fausses, parmi lesquelles il en fallait pêcher quelques-unes grandes, belles, et qui donnaient le courage de supporter ce pénible travail. »

Comme dans le tableau de Raphaël, *Jehovah séparant les Eloims*, il y avait là une lutte entre les clairs rayons et la masse, noire, lourde, des ombres. Mais le génie n'est-il pas la puissance qui débrouille les éléments confus et du choc fait jaillir la lumière?—Ainsi va faire Jean-Jacques.

D'abord, l'œuvre qui lui est soumise, il la métamorphose complètement, il en élague le mauvais et l'inutile, et, dans ce qui reste d'utile et de bon, il introduit méthode, clarté, précision, élégance. Il entre dans les vues de l'auteur, les corrige, les approfondit, les relève par des considérations morales, les fortifie de preuves historiques. Et néanmoins, ô miracle! les 23 lourds volumes se trouvent réduits à trente pages, trente pages vivantes, qui volent comme la flèche à

son but, qui pénètrent et brûlent du feu d'une ardente conviction. — Rousseau appelle cela : EXTRAIT DU PROJET DE PAIX PERPÉTUELLE DE M. L'ABBÉ DE SAINT-PIERRE.

Un pareil titre, juste pour une simple analyse, est bien trop modeste pour une sorte de création. Voilà ce qu'objecta à l'auteur M. de Bastide, son ami, qui, en 1758, publia la brochure à Rotterdam. Le philosophe lui répondit : « Je ne peux consentir à ce que le titre soit changé ; car le projet ne m'appartient point. Il est vrai que j'ai vu l'objet sous un autre jour que l'abbé de Saint-Pierre et que j'ai quelquefois d'autres raisons que les siennes ; mais le principal honneur en demeure toujours à cet homme respectable. »

Par scrupule encore, Rousseau sépara ce premier travail du second, qui lui est absolument propre et est intitulé : JUGEMENT SUR LA PAIX PERPÉTUELLE.

Ainsi, dans cet ensemble, c'est, d'abord, un grand écrivain qui se fait le merveilleux interprète de l idée d'autrui ; c'est ensuite un vigoureux penseur qui soumet à la critique l'œuvre édifiée, et non pour l'ébranler, mais pour la raffermir.

Le but de l'abbé de Saint-Pierre : fonder la Paix en Europe, est sublime ; ses moyens sont enfantins. Accordant trop aux plus généreuses idées, il n'a guère tenu compte des passions. « Il n'a travaillé, dit Jean-Jacques, que pour des êtres imaginaires. » Or, il veut, lui, travailler pour des hommes, c'est-à-dire prendre pour base ce qui intéresse les hommes.

Hélas ! cette base même, depuis lors, a fléchi, s'est effondrée bien des fois. Nous faut-il donc redire avec Dante : « Laissez toute espérance, *Lasciate ogni speranza* ? » Faut-il que l'intelligence se courbe devant la banalité qui (par l'organe du *Petit Journal*, du 11 août 1889) répète : « Je ne crois guère à la paix universelle. Entre pays civilisés, les intérêts sont trop nombreux ; les populations devien-

nent trop denses et ne peuvent plus gagner leur vie ; et il faut une poussée en avant qui donne la conquête aux vainqueurs, et qui est une hécatombe pour les deux parties belligérantes ; ce qui permet de compter sur vingt-cinq ou trente ans de tranquillité. »

La vraie science proteste contre cette ignorance des faits, la raison contre cette inconscience stupide des choses. Si cela était vrai, plus d'espoir ! Mais non ! et les efforts tentés de nos jours, dans presque tous les États, par les *Sociétés de la Paix*, sont une promesse pour l'avenir. Nous traversons une gehenne, soit ! Mais nul ne croit plus à l'enfer éternel, et l'on verra s'ouvrir pour le genre humain une autre cité que la *cita dolente* d'Alighieri. Que de nobles penseurs, que d'apôtres nous en préparent l'accès ! Combien nombreuse est la pléïade de ceux qui, dans les rapports de peuple à peuple, ont réclamé ou réclament la justice, le respect du droit des gens !

Après Thomas Morus, Érasme, Montaigne, Grotius même, Puffendorf, Leibnitz, Pascal, Labruyère, Fénelon, Massillon, Jenkins, l'abbé de Saint-Pierre ; — avant l'abbé Raynal, Mirabeau, Brissot, l'abbé Grégoire, Kant, Bentham, Mackintosch, Klopstock, Schiller, Volney, Chateaubriand, Ballanche, Victor Cousin, Saint-Simon et son école, Charles Fourrier et la sienne, Colins et ses adeptes ; avant Lamartine, Victor Hugo, Garibaldi, Vacquerie, Marc-Dufraisse, Patrice Larroque, Michelet, Quinet, Pierre Leroux, John Bright, sir Richard, Hogdson-Pratt, Charles Lemonnier, Charles Renouvier, Charles Fauvety, Léon Brothier, la Cécilia, Albert Castelnau, Alfred Naquet, Auguste Desmoulins, Eugène Simon, Eugène Bonnemère, les frères Reclus, Prat, Emile Acollas, Léon Richer, etc. ; avant M[mes] Fauvety, d'Héricourt, de Barrau, Maria Deraisme, Julie Toussaint, etc ; avant ces membres de l'Institut, Hippolyte Carnot, Henri Martin, Frédéric Passy, Franck, Jules Simon et tant d'autres encore ;

avant eux, Rousseau fut un des plus hardis pionniers de la Terre promise. Il a voulu nous y conduire. Suivons-le sur le chemin qu'il a parcouru.

EXTRAIT DU PROJET DE PAIX PERPÉTUELLE

Nous n'avons qu'une tâche à remplir : donner un extrait de cet *Extrait*, c'est-à-dire la quintessence de l'œuvre. Dès lors, nous n'avons pas à suivre la lettre, ni même le plan, mais à saisir l'esprit. Or, de l'ensemble des idées et des faits que le philosophe embrasse dans sa vaste conception, il se dégage ces traits principaux, ce plan général, cet ordre logique :

1° *Mal dont souffre l'Europe : l'état de guerre ;*

2° *Remède qui peut guérir ce mal ;*

3° *Obstacles qui s'opposent à l'application du remède;*

4° *Moyen de vaincre ces résistances et d'établir enfin la Paix perpétuelle en Europe.*

Tout le *Projet* se résume dans les trois premiers points. Le *Jugement sur le Projet* envisage le quatrième, c'est-à-dire la vraie solution.

Et, maintenant que nous avons éclairé la route, en marche !

Dès l'exorde, en vrai poète, Rousseau chante l'entreprise : « Jamais projet plus grand, plus beau, ni plus utile n'occupa l'esprit humain ;..... Jamais auteur ne mérita mieux l'attention du public que celui qui propose des moyens pour mettre ce projet en exécution. » Une moment, il suppose le fait accompli, la concorde régnant entre les États, le monde n'offrant plus qu'une « douce et paisible société de frères », et il se livre à la plus douce émotion.

Mais, hélas ! cette émotion n'est que le fruit d'un rêve : il faut ouvrir les yeux à la réalité ; la voici :

Mal dont souffre l'Europe. — Quelle étrange contradiction frappe d'abord l'observateur ! Dans chaque État, les rapports entre concitoyens sont réglés par des lois ; entre peuples étrangers, absence de lois ! Le pauvre meunier de Sans-Souci peut invoquer des juges contre le grand Frédéric qui convoite sa cabane ; l'impératrice Marie-Thérèse n'en saurait trouver contre ce même conquérant qui lui enlève la Silésie. Conséquence :

On respecte un moulin, on vole une province.

Insulter un particulier est un acte puni ; égorger ou asservir une nation peut s'accomplir impunément ; « la honte diminue quand le forfait grandit, » s'écrie Schiller. La Paix est sauvegardée à l'intérieur de chaque État : rien ne la garantit dans les relations externes. « Nous n'avons, dit Rousseau, prévenu les guerres particulières que pour en allumer de générales qui sont mille fois plus terribles. »

Et cependant, si nous considérons l'Europe, combien de motifs semblent devoir y imposer l'accord ! « Ses Puissances forment entre elles une sorte de système qui les unit par une même religion, par le même droit des gens, par les mœurs, par les Lettres, par le commerce et par une sorte d'équilibre qui est l'effet naturel de tout cela. »

Si unie en apparence, quel spectacle en réalité ! « A voir les dissensions perpétuelles, les brigandages, les guerres, les meurtres qui désolent journellement ce séjour des sages, ce brillant asile des sciences et des arts ; à considérer nos beaux discours et nos procédés horribles ; tant d'humanité dans les maximes et de cruauté dans les actions,..... on ne sait à peine comment concilier ces étranges contrariétés, et cette fraternité prétendue des peuples de l'Europe ne semble être qu'un nom de dérision pour exprimer avec ironie leur mutuelle animosité. »

Le tableau devient plus navrant, si, avec Rousseau, l'on

fait cette remarque : « Les peuples d'Europe se touchent par tant de points, que le moindre mouvement des uns ne peut manquer de choquer les autres ; leurs divisions sont d'autant plus funestes que leurs liaisons sont plus intimes, et *leurs fréquentes querelles ont presque la cruauté des* GUERRES CIVILES. »

Quel mot! C'est la première fois qu'il est prononcé. Il n'en est pas de plus profond, de plus humain, de plus juste ; il n'en est pas qui puisse faire mieux sentir à la fois toute l'horreur du mal et l'impérieuse nécessité d'un remède.

REMÈDE CONTRE CE MAL. — La cause première des luttes internationales, nous l'avons vu, c'est l'impolice de peuple à peuple. Ils vivent entre eux à *l'état de nature*, disons le mot, à l'état sauvage. Comment les en arracher? « Ce ne peut être que par une forme de gouvernement confédérative qui, *unissant les peuples par des liens semblables à ceux qui unissent les individus*, soumette également les uns et les autres à l'autorité des lois. »

Et qu'on ne dise pas : Ce lien fédératif est pure chimère! Regardons dans l'antiquité : « Les Grecs eurent leurs Amphictyons, les Étrusques leurs Lucumonies, les Latins leurs Féries, les Gaulois leurs Cités, et les derniers soupirs de la Grèce devinrent encore illustres dans la Ligue achéenne. » Regardons les temps modernes : Rousseau nomme « le Corps germanique, la Ligue helvétique, et les États généraux ».

Cela était écrit en 1756 ; vingt ans plus tard, la République des États-Unis, qui devait s'inspirer du philosophe, vint prouver ce que peut une Confédération.

L'abbé de Saint-Pierre, qui l'avait conçue pour l'Europe, en indiqua les bases dans des articles que Rousseau résume ainsi :

« Il faut que cette Confédération soit tellement générale

que nulle Puissance considérable ne s'y refuse; — quelle ait un *Tribunal judiciaire*, établissant les lois qui doivent obliger tous les membres; — qu'elle ait une force coactive et coërcitive, pour contraindre chaque État de se soumettre aux délibérations communes; — enfin qu'elle soit ferme et durable, pour empêcher que ses membres ne s'en détachent à leur volonté, sitôt qu'ils croiront leur intérêt particulier contraire à l'intérêt général. »

Sécurité du lendemain dans tous les Pays ; essor donné au Commerce, à l'Industrie et aux Arts ; disparition du fléau dont la seule crainte paralyse les forces vives de chaque peuple : voilà quel serait le fruit d'un Tribunal arbitral.

Qui donc pourrait ne pas vouloir d'un tel bienfait ?

Obstacle a l'application du remède. — Le point capital est de savoir qui prendra l'initiative pour fonder le nouvel ordre de choses.

A ce sujet, Jean-Jacques expose les vues de l'abbé de Saint-Pierre, puis les siennes propres. On dirait un dialogue animé entre le philanthrope naïf, qui voit les hommes tels qu'il les rêve, et le profond politique, qui les voit tels qu'ils sont.

Pour que son plan réussît, l'abbé comptait d'abord sur un Congrès, une Diète. Voici comment Rousseau apprécie ce beau moyen : « Il se forme de temps en temps parmi nous des espèces de Diètes générales sous le nom de Congrès, où l'on se rend solennellement de tous les États de l'Europe, pour s'en retourner de même ; où l'on s'assemble pour ne rien dire ; où toutes les affaires publiques se traitent en particulier ; où l'on délibère en commun si la table sera ronde ou carrée, si la salle aura plus ou moins de portes, si tel plénipotentiaire aura le visage ou le dos tourné vers la fenêtre, si tel autre fera deux pouces de chemin de

plus ou de moins dans une visite, et sur mille questions de pareille importance inutilement agitées depuis trois siècles, et très dignes assurément d'occuper les politiques du nôtre. »

Ce n'est donc pas le personnel diplomatique qui établira jamais une Confédération générale.

L'abbé de Saint-Pierre avait bien quelque méfiance à cet endroit; mais il espérait dans les princes. Espoir si bien placé, vraiment, que Fleury, le cardinal-ministre, lui dit un jour : « Vous avez oublié un article essentiel, celui d'envoyer des missionnaires pour toucher le cœur des princes et les persuader d'entrer dans vos vues. » Je ne sais si Jean Jacques connut cette parole (1), mais il ne jugeait, certes, pas autrement que le cardinal, et voici la question qu'il pose à l'abbé :

« Vous ôtez aux souverains le droit de se faire justice à eux-mêmes ; vous leur ôtez le pouvoir de s'agrandir, vous les faites renoncer à cet appareil de puissance et de frayeur dont ils aiment à effrayer le monde, à cette gloire des conquêtes dont ils tirent leur honneur ; enfin vous les forcez d'être équitables et pacifiques : Quels sont les dédommagements de tant de privations ? »

— Eh ! avait déjà répondu l'abbé, en sa candeur : « l'utilité publique, le bonheur des sujets, l'excellence d'une entreprise, non souillée, celle-là, de sang, de rapines, de pleurs et de malédictions. Quelle véritable gloire pour les princes ! »

Rousseau alors de s'écrier : « Dans les cours des princes, ces discours ont couvert de ridicule l'auteur et ses projets. »

Les trouve-t-il ridicules, lui aussi ? Non, il s'indigne contre les railleurs ; il exalte le *Projet* ; il veut qu'il abou-

(1) C'est le ministre plénipotentiaire américain Wheaton, qui, en son *Histoire des progrès du Droit des gens*, la rapporte.

tisse ; mais ce sera par d'autres moyens. Et c'est alors que, sans se préoccuper des vices ou des vertus des monarques, il parle à leurs intérêts et pénètre au cœur de la question, en exposant tous les fléaux de la guerre.

« Considérons, dit-il, la consommation d'hommes, d'argent, de forces de toute espèce, l'*épuisement où la plus heureuse guerre jette un État quelconque*, et comparons ce préjudice aux avantages qu'il en retire ; nous trouverons qu'il perd souvent quand il croit gagner, et que le vainqueur est toujours plus faible qu'avant la guerre..... La moindre dépopulation que la guerre produise est celle qui se fait dans les armées. C'est bien là la perte apparente et sensible; mais il s'en fait une plus grave et plus irréparable que celle des hommes qui meurent, par ceux qui ne naissent pas, par l'augmentation des impôts, par l'interruption du commerce, par la désertion des campagnes, par l'abandon de l'agriculture. Ce mal, qu'on n'aperçoit point d'abord, se fait sentir cruellement dans la suite, et c'est alors qu'on est étonné d'être si faible, pour s'être rendu si puissant. »

C'est de là que Jean-Baptiste Say devait extraire sa fameuse formule : « La guerre coûte plus que ses frais; elle coûte tout ce qu'elle empêche de gagner. »

Jean-Jacques ne s'arrêtera point là ; à « des gens aussi avides d'argent que le sont toujours les princes », il prouve que, si la guerre ruine les rois aussi bien que les peuples, la paix enrichit les peuples et surtout les rois.

Rien ne peut être objecté contre tant de raisons péremptoires. Rien ?... Eh ! quoi ! oubliez-vous l'éternel axiome : « Si tu veux la Paix, prépare la guerre, *Si vis pacem, para bellum* ? » L'Europe a conquis le calme permanent, soit ! mais, si elle est menacée, attaquée par les Tartares d'Asie, ne guerroyant plus chez elle, comment se défendre ?

Jean-Jacques réplique : « Croit-on qu'il soit toujours

nécessaire de se battre chez soi pour devenir guerrier, et les Français sont-ils moins braves, parce que les provinces de Touraine et d'Anjou ne sont pas en guerre l'une contre l'autre ? »

Ainsi, toutes, les objections s'écroulent : nul prétexte plausible contre la Paix ; au contraire, que de désolation, dans l'état de guerre où s'agite l'Europe ! « Si, malgré tout cela, conclut le Philosophe, le *Projet* demeure sans exécution, ce n'est pas qu'il soit chimérique, c'est que les hommes sont insensés, et que c'est une sorte de folie d'être sage au milieu des fous. »

Va-t-il donc s'abandonner au découragement ? Loin de là ! l'Utopie tant raillée, il va la prendre plus au sérieux encore, et il écrit la seconde partie de l'œuvre.

JUGEMENT SUR LA PAIX PERPÉTUELLE.

Dès la première page de ce travail, Rousseau jette cette grande parole qu'entendra l'avenir : « *Réaliser* LA RÉPUBLIQUE EUROPÉENNE pendant un seul jour, c'en est assez pour la faire durer éternellement, tant chacun trouverait par l'expérience son profit particulier dans le bien général. »

Nous, vivants d'aujourd'hui, nous disons : *États-Unis d'Europe*, et, dès 1756, — voilà presque un siècle et demi, — le doux et puissant rêveur de l'Hermitage écrivait *République Européenne*.

Ce qui l'amena à cette hardie conception, c'est le problème étonnant, bizarre, qui se posa devant lui, avec la rigueur du syllogisme que voici : « L'établissement de la Paix perpétuelle dépend uniquement du consentement des souverains et n'offre point d'autre difficulté que leur résistance ; » — or, rien ne saurait garantir aux souverains eux-mêmes plus d'avantages que la Paix ; — donc les

souverains ne peuvent que favoriser une aussi utile entreprise.

La conséquence semble inéluctable. Détrompez-vous ! Rousseau proclame que ce projet, si bienfaisant, ne peut que leur être odieux.

Pour l'établir, il met à nu, mieux encore que le grand Machiavel, ce que contient le cœur des Princes. — Sans doute, il y a des exceptions, mais les Henri IV sont des phénomènes si rares, dans l'histoire ! — Il nous montre donc le commun des monarques jaloux de leur indépendance absolue, préférant toujours se soustraire aux lois pour n'obéir qu'à leurs caprices, préférant la tempête à la sécurité du port, préférant à la Paix la Guerre. La Guerre ! ce mot seul résume le métier de roi.

« Toute l'occupation de rois se rapporte à deux seuls objets : Étendre leur domination au dehors et la rendre plus absolue au dedans ; toute autre vue ne leur sert que de prétexte ; telles sont celles du *bien public*, *bonheur des sujets*, *gloire de la nation*..... Aussi, le peuple gémit d'avance quand ses maîtres lui parlent de leurs soins paternels...... »

Lisez en entier le portrait du souverain ! — « Quelquefois, il lui est utile au dedans de *purger les mauvaises humeurs*, d'affaiblir des sujets indociles. » Que de guerres, en effet, entreprises comme diversion ! Patriotes, rappelons-nous le mot de l'impératrice Eugénie. C'était vers la fin du règne ; elle voyait l'Opposition monter, monter comme le flux grondant ; regardant alors son jeune fils : « Cet enfant, dit-elle, ne règnera pas, s'il n'y a pas la guerre. » Et cette Espagnole jeta notre France dans l'aventure qu'elle appelait « ma guerre ! » série lugubre de catastrophes inouïes, rançon de 5 millards : démembrement de la France !

Ainsi, la passion du pouvoir absolu aveugle les princes

à tel point qu'ils précipiteront leurs pays aux abîmes.

— Mais, dira-t-on, les Ministres, eux qui, près du Trône et non sur le Trône, ont d'autres intérêts que le Prince, et, plus près du Peuple, connaissent ses besoins, eux certainement seront amis de la Paix?

Jean-Jacques répond : « Les Ministres ont besoin de la guerre pour se rendre nécessaires, pour jeter le prince dans des embarras dont il ne puisse se tirer sans eux, et pour perdre l'État, s'il le faut, plutôt que leurs places..... ; ils en ont besoin, pour caser leurs créatures, pour *gagner sur les marchés* et faire en secret mille odieux monopoles ... Ils perdraient toutes ces ressources par la Paix perpétuelle.... Et il n'y a rien d'impossible dans ce Projet, sinon qu'il soit adopté par eux. Que feront-ils donc pour s'y opposer ? Ce qu'ils ont fait toujours : ils le tourneront en ridicule. »

Conclusion :

La Guerre n'engendre que calamités; la Paix est le bien le plus enviable. Ce bien, comment le conquérir? — Pour cela, il faut avoir la *souveraineté*. Or, elle est aux mains de ces Rois et Ministres, qui trouvent dans la Guerre l'instrument de leur domination.

Oui; mais si la souveraineté a appartenu jusqu'ici aux Porte-couronne, ne pourrait-elle appartenir un jour au Peuple entier, où gémissent tant de porte-besace?

Voilà la question suprême, le point culminant.

Arrivé là, le Philosophe sonde, avec sa vue géniale, les profondeurs de l'avenir; mais, avec son cœur si impressionnable, si humain, en face des cataclysmes futurs, des luttes sanglantes qu'il prévoit, il hésite et, d'une main qui tremble, il écrit : « Cela ne peut se faire que par des moyens violents et redoutables à l'humanité. » La Ligue

ne pourra « s'établir autrement que par des révolutions, et, sur ce principe, qui de nous oserait dire si cette Ligue européenne est à désirer ou à craindre » ?

En traçant ces lignes anxieuses, Rousseau a-t-il manqué de franchise et de courage, et, comme Rabelais, dissimulant aux yeux des grands ses hardiesses sous ses farces et la lie dont il se barbouille, a-t-il cherché, lui, à affaiblir l'audace de sa pensée sous une feinte modération ? Non pas ! L'homme qui disait : « L'écrivain doit faire trois vœux : *Pauvreté, Liberté, Vérité !* » qui les fit et sut les tenir ; l'homme qui s'exposa à tant de persécutions, ne recourut jamais à aucun subterfuge. Sa modération n'est pas un artifice : c'est le fond même de son âme. Apôtre de l'humanité, ennemi de toute violence, il ne fera jamais d'appel direct à la révolte, car il frémit à cette seule idée : l'effusion du sang humain. Nous l'avons entendu condamnant avec la dernière énergie l'immolation d'un seul, quand ce n'est pas lui qui s'immole, mais qu'on l'immole au *Salut public*. A ses yeux, la Patrie, l'Humanité sont aussi vivantes dans un seul de leurs membres que dans tous, et quiconque le nie, nie l'Humanité et la Patrie. Rousseau les sent palpiter si fort en chacun, comme en lui, que sa main ne frappera personne. Il sera victime, s'il le faut : jamais exécuteur.

La nature, du reste, ne l'a point créé pour l'action. Tel notre Lamennais, son fils par l'humilité de sa vie, le noble orgueil, la pitié et l'éloquence, et qui refusa de siéger comme Représentant du peuple, sentant que sa place, sa mission était ailleurs ; la nature ne fit pas Rousseau pour agir, mais pour penser, sentir et souffrir. Seulement, comme ses douleurs sont les douleurs de tous, que les siennes propres ont leur source première dans celles de tous, il agira plus que pas un, pour la rédemption de tous. La Révolution française sortira de ses entrailles.

Il suffit pour cela qu'il ouvre aux yeux du monde son

cœur saignant, qu'il fasse entendre les cris arrachés à ce cœur par le spectacle des misères publiques, par la frivolité des riches voluptueux, par la dureté des potentats, par la cruauté des tyrans, et un prodigieux réveil secouera les torpeurs, ébranlera les consciences. Lui-même, plus tard, entendant quel écho a répondu à sa voix, jettera cette prophétie : « Nous approchons de l'état de crise et du siècle des révolutions. » A ce moment, il ne les redoute plus. Que la Justice descende enfin, et la Paix règnera sur la Terre!

Le grave problème de la Paix, qui remua si profondément son esprit, est le point de départ des grandes œuvres politiques de Jean-Jacques. Il a vu les *Souverains* se nourrir de la Guerre ; il a vu le spectre endolori de celui qui alimente la Guerre de ses impôts, de ses sueurs, de sa ruine, de ses larmes, de son sang : le *Peuple ;* et il a vu encore que, pour échapper à son martyre, le Peuple doit conquérir enfin la *souveraineté*. Conséquemment, voilà le Citoyen de Genève qui, le premier (Villemain le constate), fait vibrer dans la France émue ces mots nouveaux : *Souveraineté du Peuple !*

Dans ce principe, et nulle autre part, réside la clé de la grande question posée par le bon abbé de Saint-Pierre.

Et Jean-Jacques apporte au monde son *Contrat social*.

L'IDÉE DE LA PAIX SE PROPAGE.

L'apparition du *Contrat social* fut comme un de ces événements qui portent coup dans l'Histoire. Les peuples se tournèrent avec amour vers le Philosophe. Corses et Polonais lui réclamaient chacun une Constitution pour leur patrie, et, en 1776, la jeune République américaine lui empruntait les principaux articles des *Déclarations de*

Droits de ses divers États, exemple que, treize ans plus tard, devait suivre la France (1).

Nous n'avons pas à examiner ici les *Déclarations* soit américaines, soit françaises, dans leur ensemble et au point de vue politique ou social. Nous n'y signalerons, au courant de notre étude, que ce qui touche à la question de Paix ou de Guerre. On verra ainsi comment a levé la semence répandue par Rousseau.

L'impulsion qu'il avait donnée au *Projet de Paix perpétuelle* de l'abbé de Saint-Pierre se répercuta au loin et d'une façon durable. En 1786, l'illustre Anglais, Jérémie Bentham, écrivait aussi un *Projet de Paix perpétuelle*, basé encore sur l'idée d'une Confédération. En 1795, le pur et calme génie qui salua avec tant d'amour la France régénérée et régénératrice, le philosophe de Kœnigsberg, Emmanuel Kant, publiait (toujours ce même titre !) un *Projet de Paix perpétuelle*, où, le premier, il signale, comme condition préalable et nécessaire, que la Constitution de chaque État confédéré soit une République.

La France ayant ouvert la voie, pouvait-elle la déserter ? Ils s'y précipitèrent aussitôt, les acteurs de la Constituante, que Lamartine a dépeints en son magique langage : « Ces hommes n'étaient pas des Français; c'était *des hommes universels*..... Ils étaient, ils se sentaient les ouvriers de Dieu, appelés par lui à restaurer la *raison sociale dans l'humanité*, et à rasseoir le droit et la justice dans l'univers..... Il n'y eut pas un de ces apôtres qui ne proclamât *la paix entre les peuples*. »

Le poète ajoute : « Quand la guerre éclata, la Révolution avait dégénéré. » Il faut reconnaître pourtant que la guerre était fatale, et que, lorsque grondait le canon, les principes

(1) C'est donc une erreur, l'enseignement donné par maints auteurs classiques : que nos propres *Déclarations* ont été calquées sur le modèle des Américains.

ne furent point méconnus. Oui, durant toute la phase héroïque, avant que Bonaparte eût renié et pu faire oublier l'esprit de **92**, nos soldats, en tête même de toutes les proclamations belliqueuses, pouvaient lire cette devise : « *Paix aux peuples.* »

Trois hommes entre tous, au sein de nos Assemblées nationales, se firent les apôtres éloquents de cette devise : Condorcet, Lazare Carnot, l'abbé Grégoire.

C'est Condorcet, le doux et puissant prophète des temps futurs, qui, à l'heure même de la déclaration des hostilités, publia son beau Manifeste à l'Europe et dicta les termes du décret de la Législative : « La nation française, fidèle au principe de n'entreprendre aucune guerre de conquête et de n'employer ses forces contre la liberté d'aucun peuple, ne prend les armes que pour la défense de sa liberté et de son indépendance. »

Plus tard, il proposait à la Convention qu'on formât une Diète pour établir la Paix perpétuelle.

Un autre apôtre des mêmes principes fut ce Lazare Carnot, que nous avons vu, en 1771, dès l'âge de 18 ans, monter l'humble escalier de Jean-Jacques.

Un peu plus tard, lieutenant du Génie, il montrait sa vive intelligence des doctrines sociales du Philosophe, dans l'éloge de son glorieux concitoyen bourguignon, Vauban, celui pour qui le duc de Saint-Simon créa le mot de *Patriote*. Quel plus beau modèle, d'ailleurs, que cet ami du Peuple, de la Patrie et de l'Humanité !

L'académie de Dijon, célèbre à cette heure pour avoir couronné le premier *Discours* de Jean-Jacques, couronna celui de Carnot. L'attention fut attirée sur le jeune officier, qui publia ensuite un ouvrage plus retentissant : un *Mémoire militaire*. Épris de son art, va-t-il ici exalter les combats ? Ecoutons-le :

« S'il est un pays en Europe dont l'intérêt particulier soit d'accord avec les principes de cette Morale universelle, de cette grande Politique qui considère toutes les nations comme les parties d'un même peuple, c'est sans doute la France. Dans quelle affreuse désolation ce royaume ne fut-il pas plongé toutes les fois qu'il voulut se livrer à l'ambition et à la manie des conquêtes !... » Et l'écrivain appelle de tous ses vœux « cette Paix universelle si désirée par Henri IV.., cette paix donnée par la justice, et si différente de la paix d'épuisement et de faiblesse » qui s'impose après les batailles.

Bientôt la Révolution éclate. Carnot, épris de la Liberté, en voit dans la Paix même la plus sûre garantie. Et nous lisons dans ses *Mémoires* : « Il répétait avec Rousseau : « Quiconque veut être libre ne doit pas vouloir être con-« quérant. »

En 1792, dès la proclamation de la République, envoyé par la Convention, avec Lamarque, comme commissaire à l'armée des Pyrénées, il compose un long Rapport, où le côté guerrier, traité avec une merveilleuse compétence, s'efface néanmoins devant un but plus élevé encore : « les véritables éléments de la félicité du Peuple. » Ce Rapport, dont les Conventionnels votèrent l'impression avec enthousiasme, exalte de nouveau la Paix. « Elle règnera inaltérable, écrit Carnot, lorsque la voix irrésistible de la raison, proclamant les droits des peuples et dessillant leurs yeux, leur apprendra qu'ils n'ont d'autres souverains qu'eux mêmes, d'autres ennemis que les stupides idoles révérées sous le nom de rois, et que le globe entier ne doit plus leur offrir que des égaux, des amis et des frères. »

On sent passer, là, le souffle de Rousseau.

DÉCLARATION DU DROIT DES GENS.

Même souffle anime le philanthrope qui fit proclamer la République en France et abolir l'esclavage dans nos colonies : l'abbé Grégoire (1).

En 1795, à cette Convention qui avait renouvelé la *Déclaration des Droits de l'homme*, il vient demander de compléter sa tâche, en *déclarant le Droit des gens.*

Ne craignez point qu'il s'égare en un cosmopolitisme banal ; élève de Rousseau, il retient cette pensée du maître : « Le sentiment d'humanité s'évapore en s'étendant sur toute la terre ; il ne peut être utile qu'à ceux avec qui nous avons à vivre..., et il est certain que les plus grands prodiges de vertu ont été produits par l'amour de la Patrie. » Donc, Grégoire repousse « ces hommes faux qui font profession d'aimer les hommes placés à deux mille lieues de distance, pour se dispenser d'être justes et bons envers leurs voisins.... Nous devons, dit-il, un amour de préférence à la Patrie. La Patrie conserve nos vies et nos fortunes ; nous devons au besoin lui sacrifier la fortune et la vie. » Seulement, le Patriotisme serait coupable en semant des haines entre les peuples, que la même Politique doit unir. Et l'orateur donne cette belle définition :

« *La Politique est une branche de la Morale universelle*, puisqu'elle est l'art de gouverner un peuple de la manière la plus conforme à son bonheur, sans nuire à celui des

(1) Lire sa biographie : *Henri Grégoire, évêque républicain*, par H. Carnot, membre de l'Institut, sénateur. (Martin et Charavay.) — Pourquoi M. Émile Acollas, dans son livre si consciencieux, le *Droit de la Guerre*, n'a-t-il pas seulement nommé Grégoire, à qui tant de reconnaissance revient dans les progrès accomplis, Grégroire qui montra en outre un si beau caractère ?

autres... Longtemps elle ne fut que la fourberie réduite en système. Les opérations ténébreuses des tripots diplomatiques n'offrent guère qu'un tissus de crimes et de petitesses. »

Et, à l'instar de Rousseau, le Conventionnel rappelle maintes scènes tragi-comiques des Congrès.

Grégoire présente donc un *Projet de code*, en 21 articles, dont voici, en substance, les principaux :

« Les peuples ont un lien de nature dans la Morale universelle. — Ils sont indépendants et souverains. — Un peuple doit à un peuple ce qu'un homme doit à un homme. — La mer appartient à tous et ne peut être la propriété d'aucune nation. — Toute guerre défensive est sainte. — Toute guerre offensive est un attentat contre la famille humaine. »

Ce Projet, acclamé par la Convention, est le premier monument législatif du Droit international, le premier pas d'une grande Assemblée vers la Paix universelle.

— Mais, dira le Lecteur, n'était-il pas dérisoire de parler de Paix, à l'heure où toute l'Europe n'était qu'un formidable champ de bataille?

L'ARMÉE DE LA RÉVOLUTION.

L'expression des vœux de paix par les membres de la Convention ne paraîtrait qu'un acte chimérique, irrationnel, si l'on oubliait que ces hommes, acharnés au salut du présent, se préoccupaient non moins de l'avenir. La paix fut leur plus chère espérance; mais ils savaient que la guerre était provisoirement dans la fatalité des choses.

Toute nouvelle doctrine qui menace, ébranle, renverse l'ordre ancien, soulève, par ce fait, des craintes, des haines, des luttes : ce fut le destin du Christianisme primitif

et celui de la Révolution française, qui fraternisent par tant de points.

Amie des peuples, la Révolution eut les rois pour ennemis. Ils se hâtèrent de la combattre. Elle dut se défendre : il lui fallut donc des armées.

Alléguera-t-on que, dès lors, rien ne la distingue de l'ancienne monarchie ; rien, sinon un vain mot?

Ce serait ne juger que sur les apparences. Si l'on va au fond des choses, — et nous y pénétrerons, — on voit que, par son but et son caractère, l'armée de la Révolution, démocratisée selon les préceptes de Rousseau, diffère essentiellement des armées monarchiques. Celles-ci avaient pour résultat d'éterniser l'état de guerre, et la génération de 89 n'eut qu'un but : anéantir ce que le grand poète allemand promu citoyen français, Klopstock, définissait en ces termes : « La guerre est la flétrissure du genre humain. »

Pour atteindre à ce but, que d'efforts! que de vieux éléments à détruire! Il s'agissait de créer un monde nouveau. Nous allons exposer ici et les principes conçus par nos pères, et les actes qui ont réalisé leur idéal.

Démolition des Bastilles, — danger des armées permanentes, — création des Gardes nationales, la Nation armée, — courte durée de l'apprentissage militaire et aptitudes du soldat français, — haine du *Militarisme* et suprématie du Pouvoir civil sur le Pouvoir militaire. — anathème à l'obéissance passive, — élan de nos Soldats-citoyens et force morale qui les rendit victorieux, — leur désintéressement, — leur mépris des décorations et des titres de noblesse, — leur humanité, — recul de notre siècle sur ce point : le *Struggle for life*, — enfin, base de la Paix future dans la Liberté et la Justice : voilà autant de points distincts du grandiose problème posé devant nous.

Ils vont surgir à nos yeux, les héros de la Défense nationale de 92 et de 93. Pourquoi furent-ils des géants et

pourquoi sommes-nous des pygmées ? quelle fut la cause de leurs victoires et quelle est la source de nos revers ? Il y a là une question de vie et de mort.

Regardons du côté où nos aïeux trouvèrent la vie.

DÉMOLITION DES BASTILLES

Le premier élan de nos pères fut pour la Liberté, leur premier coup de marteau contre la Bastille. Qui donc avait armé, dirigé leur bras, si ce n'est l'esprit justicier des philosophes, surtout l'esprit de Rousseau ?

Ah ! comme elle était abhorrée, la colossale et sombre prison, d'où semblaient suinter les larmes de tant de victimes ! Eh ! ne s'en dressait-il pas sur tous les points de la France, des bastilles, déguisées sous le nom de forteresses défensives ? On les avait érigées en invoquant la défense du sol ; mais bien vite elles avaient reçu une autre destination. Aussi, Rousseau les avait toutes maudites, écrivant : « C'est un mauvais conseil pour un peuple libre d'en avoir. Partout, elles deviennent tôt ou tard *des nids à tyrans.* »

Voilà pourquoi, dès 89, partout, en France, la sape populaire frappa les noirs donjons.

Cependant, en 1792, il en restait debout, et l'on vit, à Perpignan, quel usage la réaction en voulut tirer contre les citoyens de la ville. C'est alors qu'on entendit l'ingénieur militaire rendu illustre par son traité *De la défense des places*, Carnot lui-même, porter à la Législative cette motion : « Je demande la destruction de toutes les bastilles. Je voudrais démanteler la partie de leurs remparts tournée contre l'intérieur des villes. Cette partie ne peut visiblement nuire qu'aux citoyens et nullement à ceux qui viennent les attaquer. Une citadelle est une monstruosité dans un pays libre, *un repaire de tyrannie*, contre lequel doit s'élever l'indignation des peuples. »

Mais le despotisme avait en main un autre instrument de terreur que ces lourds et inertes colosses de pierre : il avait cette force qui vit, se meut, se transporte au loin et foudroie : les Armées permanentes.

DANGERS DES ARMÉES PERMANENTES

L'antipathie provoquée, à certains moments, par le rôle de ces troupes, se révèle dans le fameux *Programme de Belleville*, en 1869, programme auquel M. Gambetta ajoutait : « Voici mon serment : Je jure obéissance au présent contrat. » Or, le contrat contenait cet article : « *Suppression des armées permanentes*, cause de ruine pour les finances et les affaires de la nation, source de haines entre les peuples et de défiance à l'intérieur. »

Nous n'avons pas à rechercher ici quels vents divers, plus tard, emportèrent la feuille et le serment. Ce qu'il faut reconnaître, c'est que ces armées, dressées d'abord pour la sauvegarde des nations, devinrent bientôt pour celles-ci une perpétuelle menace, une cause de ruine et d'excès de centralisation.

Le jour arriva enfin où l'on sentit tous ces vices. Alors Rousseau, — le philosophe, — écrit : « Les troupes réglées, peste et dépopulation de l'Europe, ne sont bonnes qu'à deux fins : ou pour attaquer et conquérir les voisins, ou pour asservir et enchaîner les citoyens. » C'est dans son *Gouvernement de Pologne* qu'on trouve cet anathème. Et, dans le *Contrat social*, il est dit : « Tous les gouvernements du monde, une fois revêtus de la force publique, usurpent tôt ou tard l'autorité souveraine. » — « Les fers de Rome n'ont pas été forgés dans Rome même, mais dans ses armées. »

Carnot, — le guerrier, — dans son *Mémoire militaire*, écrit aussi : « Les armées permanentes énervent le royaume en minant la population, enlèvent les cultivateurs à la cam-

pagne, corrompent les mœurs des villes, épuisent pendant la paix les ressources qu'on devrait ménager pour les temps de crise. » — A la tribune de la Législative ou de la Convention tour à tour il dira : « Vous ne pouvez entretenir sur pied une armée de six à sept cent mille hommes. Leurs besoins immenses finiraient par dévorer la patrie elle-même. » — « Partout où une section du peuple demeure constamment armée, tandis que l'autre ne l'est pas, celle-ci devient esclave de la première, ou plutôt l'une et l'autre sont réduites en servitude par ceux qui savent s'emparer du commandement. »

Servir au despotisme, provoquer la ruine et la démoralisation, tel était le fruit des armées, sous la vieille monarchie. Comment elles étaient composées, nul ne l'ignore, surtout de mercenaires.

A qui elles obéissaient, on le sait : aux ordres de la Cour.

Quant à la Nation, nul n'en avait cure. Mais voici l'heure où s'impose le devoir de la *garder*.

CRÉATION DES GARDES NATIONALES : LA NATION ARMÉE

C'était la veille de la prise de la Bastille. La Cour avait fait venir les régiments étrangers contre lesquels Mirabeau jeta sa foudroyante objurgation. L'heure était donc venue de défendre, de *garder la nation*.

On créa la *Garde nationale*.

C'est là que va s'infiltrer, s'affirmer le génie de Rousseau. Il nous offre à ce sujet toute une moisson de préceptes (1). Bornons-nous à cueillir dans son œuvre quelques épis, véritables épis d'or.

(1) On les trouvera surtout dans son *Gouvernement de Pologne*, qu'on ne lit plus aujourd'hui, mais qui était familier à nos pères, comme le prouvent tant de brochures, lettres, discours et leçons publiques du temps.

Le philosophe qui vient de maudire les armées permamanentes écrit : « L'État ne doit pas rester sans défenseurs, je le sais; mais ses vrais défenseurs sont ses membres. TOUT CITOYEN DOIT ÊTRE SOLDAT PAR DEVOIR, NUL NE DOIT L'ÊTRE PAR MÉTIER.

« Au lieu de troupes réglées, cent fois plus onéreuses qu'utiles à tout peuple qui n'a pas l'esprit de conquête, établissez donc une véritable milice où tout habitant est soldat, mais seulement quand il faut l'être... Et *il n'est permis à personne d'envoyer un autre homme à sa place*... Cette milice coûtera peu de chose à la République, et la servira bien, parce qu'enfin l'on défend mieux son propre bien que celui d'autrui...

« Durant l'été, les dimanches et jours de fête, on exerce ces milices, selon l'ordre de leurs rôles, d'abord par petites escouades, ensuite par compagnies, puis par régiments, jusqu'à ce que, leur tour étant venu, elles se rassemblent en campagne et forment de petits camps, dans lesquels on les exerce à toutes les manœuvres... »

Les chefs sont nommés à l'élection. « Et il importe, dit Rousseau, que dans le choix des officiers on n'ait aucun égard au rang, au crédit, à la fortune ; mais uniquement à l'expérience et aux talents. »

Ainsi sera régénérée, démocratisée l'armée. « Tel est le système militaire de tout État libre. »

Ceux qui s'intitulent « hommes pratiques » vont peut-être ne trouver là qu'une lubie de rêveur. Or Rousseau avait les yeux fixés sur les Romains de la grande époque ; il avait vu en Suisse les milices à l'œuvre, et son système est celui que va faire prévaloir Carnot. Écoutons ce dernier parlant à la Législative :

« Il faut, suivant l'expression de J.-J. Rousseau, *que tout citoyen soit soldat par devoir, aucun par métier*. Il faut que les bataillons de la troupe de ligne deviennent bataillons

de la Garde nationale... Alors, diparaîtra ce germe de division qu'on cherche à semer entre soldats et citoyens; *chaque corps nommera ses officiers*, et l'on ne verra plus ceux-ci, vendus au Pouvoir exécutif, passer à l'ennemi et trahir la patrie qui les a comblés de bienfaits. Ce vœu, j'ose le dire, est celui de la nation entière : il n'est personne qui ne sente que la liberté française ne peut s'établir que par la chute de cette dernière colonne du despotisme. »

Ce vœu : l'élection des officiers par les hommes du bataillon, la Législative, le 28 décembre 1791, en fit une loi. Et, comme la plupart des officiers de ligne sortaient des cadres de la Garde nationale, une foule d'enfants du pauvre peuple purent devenir de grands généraux. Elevés par leurs compagnons, ils leur restaient attachés par la gratitude et la sympathie d'origine.

Ainsi fut créée l'ARMÉE NOUVELLE. Et, disait Carnot aux Conventionnels : « l'instruction publique donnant à tous une éducation militaire, il serait facile en tout temps de ramasser en un clin d'œil une force immense sur un point quelconque de la République, et *certainement alors la France n'aurait jamais de guerre à soutenir que celle qu'elle voudrait bien entreprendre.* »

Tel est, dans ses grandes lignes, le système de Jean-Jacques et de Lazare Carnot. C'est le système de la NATION ARMÉE, dont on parle tant aujourd'hui, en oubliant ses vrais auteurs et quelle pensée le leur fit concevoir.

« Tout citoyen doit être soldat. » Est-ce à dire que la France va ne plus offrir qu'une nation où tout homme, de 20 à 40 ans, sera troupier, vêtu de l'uniforme, et où les jeunes filles n'auront qu'à se faire cantinières ? Adieu le commerce, l'industrie, la science, les arts ! et que revive à jamais la Sparte farouche nommée par Simonide « la dompteuse d'hommes ! »

Cet organisme étrange, quelques Fracasses l'ont rêvé, quelques naïfs trembleurs l'ont maudit. N'en ayons ni l'espoir, ni la crainte : il est impossible.

L'axiome : « *Tout citoyen est soldat* » a pour corollaire : « *Tout soldat reste citoyen.* » Les soldats seront partout : aux champs, à l'atelier, au magasin, au comptoir, sur les bancs ou dans la chaire des Facultés, dans le laboratoire du savant, dans le cabinet d'étude ; les soldats seront le jeune fiancé et le père de famille. Et si, troublant le calme de leur vie d'honneur et de travail, monte ce cri : « La Patrie est en danger ! » on verra soudain la population valide debout, ardente, courant à la frontière, et la Patrie sera sauvée.

Mais c'est après la lutte que le système apparaît dans sa grandeur. L'histoire montre que des troupes de mercenaires, avides de butin, n'aspirent qu'à guerroyer encore et toujours : des soldats-citoyens, amis de leur foyer et n'ayant pris les armes que pour le défendre, n'aspireront qu'à reprendre au plus vite les travaux interrompus de la paix.

Noble et pur Idéal, si cher aux hommes de la Révolution, leurs descendants qu'en ont-ils fait ?

Avec le premier Empire, c'est le règne des Sabreurs ; sous les Pouvoirs qui ont suivi, c'est le triomphe d'une oligarchie d'argent qui veut bien que l'on guerroie, mais à condition qu'en achetant le sang du pauvre, elle ni ses fils n'aient jamais à combattre. Le service obligatoire pour tous ? Quoi ! le futur notaire, le futur banquier, le futur avocat, le futur médecin, obligés de servir ? Mais ce serait écraser dans l'œuf toutes les fonctions vitales du Pays !

Or, pendant que nous raisonnions de la sorte, — et que de gens raisonnent encore ainsi ! — la Prusse, dès 1813, et surtout en 1814, organisait le système de la *Nation armée*, au moyen de sa *Landwehr*, ou *Garde nationale* ou *Garde du pays*.

D'abord, la France l'ignora. Quand elle s'en aperçut enfin, ce fut pour railler. Et le rire a duré longtemps.

Ah ! l'on ne rit plus aujourd'hui ! On va même ne répétant que ces trois mots, comme devise de salut : « IMITONS NOS VAINQUEURS ! »

Eh bien ! ne sortons pas du vrai génie de notre race ; et, oublieux, ignorants que nous sommes, cessons de regarder comme d'origine prussienne le système que la Prusse nous a emprunté, système qui fut celui de Jean-Jacques, de Lazare Carnot, et par qui fut sauvée la France de la Révolution.

Que n'avons-nous l'espace voulu afin d'établir cette autre vérité émise par nos pères, admise aussi par les Prussiens et si méconnue de nous : Il faut peu de temps pour former un bon soldat ! « *Un an ou dix-huit mois,* » disait Carnot. Mais ce qui importe, avec ce court apprentissage, c'est ce que nos vainqueurs de 1870 appellent « l'*entraînement* ». Or, qui jamais eut plus d'*entrain* que nos héros révolutionnaïres?

HAINE DU MILITARISME ET SUPRÉMATIE DU POUVOIR CIVIL SUR LE POUVOIR MILITAIRE

Oui, la Révolution fut l'élan d'un peuple entier vers la Liberté et la Justice. De là découle sa noble conception de l'Armée. Qu'elle se dresse à la frontière, sauvegarde sacrée de la Patrie ! Pour elle alors tous les honneurs ; au Panthéon, les noms ou même les cendres de ses héros ! Mais maudite soit-elle, si jamais elle devient, à l'intérieur, le servile instrument d'un despote ! « Tout citoyen sera soldat » ; mais, encore une fois, selon le vœu de Rousseau, « tout soldat restera citoyen. »

La défiance pour le *Militarisme* est générale, du reste,

en ce grand XVIIIe siècle, où Montesquieu va jusqu'à jeter cette grave prophétie : « La France se perdra par les gens de guerre. »

Aussi, les guerriers de la phase héroïque ne manifestent que répulsion pour le régime du sabre. Lui-même, Bonaparte, Premier Consul, en parlera avec horreur. Ce fut pour mieux tromper la France. Cela prouve du moins qu'il voulait ainsi flatter ses goûts. Mais recueillons la parole d'un sincère. Hoche s'écrie : « Fils aînés de la Révolution, nous abhorrons nous-mêmes le *Gouvernement militaire*. Il est celui des esclaves ; et, à ce titre, il ne peut convenir à des hommes qui ont acheté de leur sang la liberté française. »

Or, comment défendre contre le *Militarisme* cette précieuse liberté ? — Dès la Constituante, les lois y avaient pourvu. Rappelons ces lois trop ignorées et si importantes.

Nous lisons dans Rousseau : « L'esprit des régiments *n'est jamais favorable à la liberté*. Les soldats, surtout ceux qui sont tels par métier, ne doivent jamais être livrés seuls à leur propre conduite », mais « *toujours subordonnés* et surveillés. »

Ouvrons les *Déclarations des Droits* des Américains. Selon les mœurs des États, en divers points, elles varient ; mais, au sujet du Militarisme, accord absolu. Toutes répètent les deux articles que voici, empruntés à l'État de Maryland : « Des armées toujours sur pied sont *dangereuses pour la liberté*. — Dans tous les cas et *toujours le militaire doit être subordonné* à l'autorité civile et gouverné par elle. »

Et, maintenant, écoutons, dans notre France, formant un superbe concert, les voix des grands citoyens qui ont fondé la Souveraineté du peuple.

J'entends, d'abord, Siéyès, lisant au Comité de Constitution de l'Assemblée nationale, en 89, deux *Déclarations*,

dans chacune desquelles il formule ces vœux : « L'ordre intérieur doit être tellement établi et servi par une force intérieure et légale, qu'on n'ait jamais besoin de requérir le secours dangereux du pouvoir militaire. — Le pouvoir militaire n'est créé, n'existe et ne doit agir que dans l'ordre des relations politiques extérieures. Ainsi, *le soldat ne doit jamais être employé contre le citoyen. Il ne peut être commandé que contre l'ennemi extérieur.* »

Là est la vraie doctrine. Elle devait, hélas ! être modifiée ; mais ce qui fut maintenu, c'est le principe de subordination du militaire au civil.

Mounier, dans sa *Déclaration*, écrit : « La force militaire destinée à la défense de l'État ne peut être employée au maintien de la tranquillité publique que sous les ordres de l'autorité civile. »

Et le Comité de Constitution adopte et reproduit, dans sa *Déclaration*, les termes mêmes de Mounier.

Confirmant ces principes, l'Assemblée Constituante, dans son *Projet de Déclaration des Droits*, proclame : « Il est très essentiel que la constitution de l'armée soit l'ouvrage de la puissance législative. »

Et Mirabeau, lui qui, dès 1777, avait écrit : « Les armées permanentes ne sont bonnes qu'à établir l'autorité arbitraire et à la maintenir. Le plus vil, le plus odieux, le plu détestable des métiers est celui de satellite d'un despote, de geôlier de ses frères ; » Mirabeau, chargé de fondre en un seul les divers Projets de Déclaration, formule ainsi l'article final : « L'établissement de l'armée n'appartient qu'à la législature, le nombre des troupes doit être fixé par elle ; leur destination est la défense de l'État ; *elles doivent toujours être subordonnées à l'autorité civile.* »

Toutes les Constitutions françaises qu'a inspirées l'esprit de 89 ont solennellement consacré ces vœux :

La Constitution de 1791 proclame : « *La force publique est essentiellement obéissante; nul corps armé ne peut délibérer.* »

Et le Plan de Constitution de 1793, et l'Acte constitutionnel de 1793, et la Constitution de 1795 dite Constitution de l'an III, et même la Constitution de 1799 ou Constitution de l'an VIII, cette préface de l'Empire, et enfin jusqu'au Projet d'acte constitutionnel présenté par la Chambre des Représentants le 29 juin 1815, tous ces pactes fondamentaux répètent textuellement ce même principe, inspiré de Rousseau : « La force publique est essentiellement obéissante ; nul corps armé ne peut délibérer. »

La Constitution de 1848 redit à son tour : « La force publique est essentiellement obéissante ; nul corps armé ne peut délibérer. »

Sans doute, direz-vous, notre troisième République a suivi la même tradition ? — Eh bien ! lisez, relisez le recueil des *Lois constitutionnelles de la République :* vous n'y découvrirez pas un mot, pas un iota sur ce point capital.

Pardon ! on y parle incidemment de l'Armée, là où l'on parle des pouvoirs du Président de la République. M. Édouard Laboulaye, qui oncques ne fut démocrate farouche, proposa, dans son *Esquisse d'une Constitution*, l'article suivant : « Le Président de la République dispose de la force armée, *sans pouvoir jamais la commander.* » C'était en faire un magistrat purement civil, et tel fut l'esprit de la Constitution de l'an VIII ou du Consulat lui-même (1). Mais notre Assemblée nationale, jugeant cela trop libéral, réduisit l'article 3 de la loi organique du

(1) Cela se révèle dans ce fait : En 1800, lorsque le Premier Consul engagea la seconde campagne d'Italie, il eut recours à un subterfuge : il nomma son secrétaire Berthier général en chef, et il partit pour la guerre, disant : « Si la Constitution défend d'y *commander*, elle ne défend pas d'y *assister.* »

25 février 1875 à ces termes : « Le Président de la République dispose de la force armée. »

La loi du 16-18 juillet 1875 ajoute : « Il ne peut déclarer la guerre sans l'assentiment préalable des Chambres. » C'est bien le moins qu'on n'ait pas été plus autocrate que le second Empire ! — Après cela, cherchez dans la Constitution un mot de plus sur l'Armée. Rien, rien !

Ah ! nous sommes les dignes fils de 89 !

Fervents disciples de Jean-Jacques, les législateurs de 89 ne voulurent point que l'Armée fût sous la main d'un homme ; de là, l'article constitutionnel 110, de 1793 : « *Il n'y a point de généralissime* (1). » Ils ne voulurent point que l'esprit militaire étouffât l'esprit civique ; de là, les Représentants du peuple au sein des armées. Ils voulurent enfin ce que leurs plus fidèles héritiers désirent toujours : que Nation et Armée, ne faisant qu'un, se confondent dans un même élan de patriotisme. — Tourner l'Armée contre la Nation : crime et désastre ! Notre histoire contemporaine en fournit, hélas ! de navrantes preuves.

LIMITE OU DOIT S'ARRÊTER L'OBÉISSANCE DU SOLDAT.

Sous les deux néfastes Empires, l'Armée avait-elle donc enfreint la loi, en cessant d'être « *essentiellement obéissante ?* » Certes, elle ne fut que trop servile. Or, c'est le servilisme militaire que redoutaient les hommes de la Révolution.

On le vit bien dans le débat sérieux engagé au sein de la Législative, touchant l'obéissance du soldat.

Cette obéissance, dans quelle mesure l'exiger ? Doit-elle

(1) Et dire que naguère un de nos Législateurs, qui a été ministre, éclamait naïvement « un Généralissime » !

être sans réserve, sans limite? L'homme, dès qu'il a revêtu un uniforme militaire, a-t-il dépouillé son libre arbitre d'homme, sa liberté de citoyen ? — Oui, affirment unanimement les Politiques de nos jours. — Non! avaient répondu les fondateurs de la liberté française, suivant en cela les principes de notre grand philosophe.

Il faut entendre, sur ce point, le plus tenace champion de l'autorité rigide : Robespierre. Il ne siégeait pas à la Législative, mais son autorité était grande ; il avait son club et son journal; il prit la parole et il tint la plume. Élève de Rousseau, qu'il est si loin d'avoir toujours bien compris, cette fois du moins, il sut se rapprocher du maître.

Parlant des troupes en face de l'ennemi du dehors, Rousseau a écrit : « *Les soldats ne doivent être que des instruments aveugles aux mains de leurs officiers.* » Mais, envisageant les troupes à l'intérieur, il avait dit, non moins énergiquement : « *Les armes dans des mains serviles sont toujours plus dangereuses qu'utiles à l'État,* » témoin les Prétoriens et mercenaires romains. « Méprisant les lois, ils se crurent plus honorés d'être les satellites de César que les défenseurs de Rome; et, *dévoués à une obéissance aveugle,* ils tenaient le poignard levé sur leurs concitoyens, prêts à tout égorger au moindre signal. »

Le contraste des deux situations est saisissant. Adonc, Robespierre distingua chez le militaire deux sortes d'obéissance : « L'obéissance, dit-il, qui fait des soldats autant de serfs destinés à seconder aveuglément les caprices d'un homme, et l'obéissance qui en fait les serviteurs dociles de la Patrie et de la Loi, qui les laisse hommes et citoyens. La première convient aux despotes, la seconde aux hommes libres. »

Mais le problème restait, là, obscur. La vraie solution consiste à déterminer en quel cas l'autorité du chef est légitime, en quel cas illégitime ; quand le soldat doit obéir

sans examen et quand la désobéissance devient pour lui un droit, même un devoir.

Rousseau l'avait fait pressentir ; Siéyès l'avait précisé dans son principe, que Mirabeau ni la Constituante ne renièrent, mais qui est si méconnu, à cette heure : « Le soldat ne doit jamais être employé contre le citoyen ; il ne peut être commandé que contre l'ennemi extérieur. »

C'est sur cette base que s'appuya Carnot, lorsque, du haut de la tribune, il dit aux Législateurs : « *L'obéissance passive ne doit être exigée du soldat qu'en face de l'ennemi ;* mais le soldat, employé à l'intérieur, comme *troupe de police*, redevient garde national, et ne doit plus être assujetti qu'aux lois communes, c'est-à-dire à *une obéissance raisonnée*.... On objecte que les chefs sont responsables. Je voudrais savoir à quoi aurait servi la responsabilité de Bouillé, si, au mois de juillet 1791, les troupes eussent obéi à ses ordres ; celle de Breteuil, si, en juin 1789, l'armée du Champ-de-Mars lui eût accordé une obéissance aveugle ? En un mot, je ne conçois pas comment on a osé, dans ce temple de la Liberté, vous proposer à la fois le principe de l'obéissance passive et celui des triomphes militaires, les deux plus puissants moyens de détruire la Liberté ! »

L'héritier des pensées du grand homme, son fils, 70 ans plus tard, ajoutait : « Si le militaire ne cesse pas d'être citoyen, il ne saurait lui être interdit de se demander de quel côté est la justice. C'est une vertu sans doute que la soumission de notre raison devant une raison supérieure qui nous inspire confiance; mais cette vertu n'exige point que l'homme se dépouille du noble attribut que Dieu lui donna pour le distinguer de la brute, qu'il abdique sa propre conscience. Une telle abdication serait le comble de l'impiété. D'Orthez n'a-t-il pas immortalisé son nom par une magnanime désobéissance ? »

A notre tour, évoquant des faits plus proches, nous demanderons : les soldats de Dumouriez, en révolte contre leur général devenu traître, ne firent-ils pas mieux que de seconder sa traîtrise ? — Les grenadiers que le Bonaparte du 18 Brumaire rua contre le Conseil des Cinq-Cents, les tirailleurs que le Bonaparte du 2 décembre lança contre le Palais-Bourbon et contre la Mairie où s'étaient réunis 220 Représentants, seraient-ils flétris par l'histoire pour un refus d'attentat contre la Représentation nationale? — En 1822, lorsque les Royalistes furieux votèrent que le pur Manuel, qui venait de glorifier la Convention, devait être expulsé de la Chambre, ordre fut donné à un sergent de le saisir ; le sergent refusa. Ce trait de conscience et de bravoure de l'humble sous-officier n'a-t-il pas été glorifié à bon droit par le peuple de France, qui offrit à Manuel une couronne d'or ?.....

Tels sont les vrais principes, ceux de Jean-Jacques et de son grand disciple, le philosophe-général.

J'entends, ici, une protestation indignée : « Principes subversifs, corrupteurs, dissolvants ! Avec cela, plus de *Discipline*, plus d'Armée, plus de Patrie ! »

Cent fois déjà l'Histoire a répondu à l'argument Tenez ! le même Bouillé cité par Carnot, Bouillé, fougueux aristocrate, ennemi implacable de la Révolution, mais général très compétent, a fait, dans ses *Mémoires*, ce franc aveu : « Il n'y a jamais eu de discipline militaire et une discipline plus rigoureuse que chez les peuples libres, témoin la République romaine et la République française. »

La vraie Discipline émane de la conscience et n'est que l'exécution virile d'un patriotique devoir. Mais Prétoriens, Janissaires, Mamelucks, Condottieri, Routiers, vieux Grognards des deux Empires et Ramollots de nos jours, ignorent ce devoir, dont le sentiment va emplir l'âme du soldat créé par la Révolution : le Soldat-citoyen.

ÉLAN DE NOS SOLDATS-CITOYENS. LEUR FORCE MORALE.

La France de 92 et de 93, outre les soulèvements royalistes qu'elle dut comprimer, ne fut pas, comme la France de 1870, attaquée seulement sur le Rhin et par un seul peuple, mais attaquée par une formidable coalition, sur divers points de ses côtes et on peut dire tous les points de sa frontière. Or, elle qui n'avait presque rien des ressources matérielles nécessaires à la Défense, — que nous possédions bien plus nombreuses en 1870, — par quels moyens put-elle refouler, terrasser l'ennemi ?

L'âme de Rousseau avait porté aux âmes ces pressantes exhortations : « Une seule chose suffit pour rendre impossible à subjuguer : l'amour de la Patrie et de la Liberté, animé par les vertus qui en sont inséparables... Travaillez donc sans relâche, sans cesse, à porter cet amour au plus haut degré dans tous les cœurs. »

Et Girondins, Jacobins, Cordeliers, tous unis, confondus à cette heure dans un même sentiment, tous exaltent la Liberté et la Patrie.

La France eût voulu la Paix ; les Princes d'Allemagne imposent la Guerre. Soit ! La Législative, fière sans provocation, déclare ceci : « Les Français porteront chez eux, non le fer et la flamme, mais la Liberté. »

Et Isnard ajoute : « Si l'on engage les rois dans une guerre contre les peuples, nous engagerons une guerre des peuples contre les rois. » — Et Merlin de Thionville crie à son tour : « Votons la guerre aux rois et la paix aux nations. » — Et le Toulousain Mailhe : « Songez que vous décrétez la liberté du monde ! »

Et le monde entier tressaille, applaudit. Mme de Staël l'a remarqué : « La force de la Révolution française était

immense, parce qu'elle se composait de la volonté publique des Français et du vœu secret des autres nations. »

La France, par ses doctrines, avait captivé les Peuples ; par sa fougue et sa force, elle va dompter les Rois.

Vieux sol de la Gaule devant être partagé enfin avec celui qui la féconde, l'*homme du Pays*, le *Paysan* ; foyer paternel qui abrite « ses fils et sa compagne » ; « liberté chérie » devenue son patrimoine moral : tous ces trésors on veut les lui ravir. Voici que s'avance une « horde d'esclaves, de traîtres, de rois conjurés ». Soudain, de la glèbe surgit la plèbe, et des bourgs et des villes accourent des Légions qui vont inspirer au génie de Carnot *la Guerre par grandes masses*. Et du sein de la trombe humaine monte un chant prodigieux, un « *Te Deum* révolutionnaire, » (ainsi Gœthe l'a-t-il appelé). C'est la *Marseillaise*. Et les rois terrifiés, les peuples émus, les mânes réjouis des aïeux entendent cette strophe :

Amour sacré de la Patrie !

O passion nouvelle et ardente dont Rousseau fut dans son siècle le poète le plus tendre, le plus inspiré ! « Amour de la Patrie, s'écriait-il, amour plus vif et plus délicieux cent fois que celui d'une maîtresse..., sentiment qui joint la force de l'amour-propre à toute la beauté de la vertu, lui donne une énergie qui en fait la plus héroïque de toutes les passions ! C'est lui qui produisit tant d'actions immortelles dont l'éclat éblouit nos faibles yeux et tant de grands hommes dont les antiques vertus passent pour des fables depuis que l'Amour de la Patrie est tourné en dérision. »

Grâce à de tels accents, en 92, les jours héroïques du passé renaissent. L'amour de la Patrie, Carnot l'appelle « *la grande passion* » et s'exclame : « Elle est l'unique principe de tout ce qui se fait de beau et de grand dans le

monde. » De nouveaux miracles étonnent les peuples, si bien que l'épopée guerrière d'alors apparaît comme la fantaisie de quelque nouvel Homère divin. Oui ! seulement ici, ce que l'imagination avait conçu a pris corps dans les événements, le Verbe s'est fait chair, le rêve est devenu Histoire. Ce que Jean-Jacques, dans son enthousiasme, a chanté, Lazare Carnot, avec le même enthousiasme, l'accomplit, non à lui seul, mais avec tous les généraux, tous les jeunes Volontaires, communiant du même esprit insufflé par les philosophes et dont ils furent les sublimes réalisateurs.

Aussi, même les Rapports, les simples procès-verbaux, tout, à cette heure, est empreint de lyrisme. Impie, et inepte qui rirait de ce lyrisme en action ! car (ainsi le prophétisait Mme de Staël) : « Quand on aura tué l'enthousiasme, on aura tout tué. »

Mais je vois le dédain aux lèvres de nos « hommes pratiques ». La force morale ! qu'est-ce que cela devant les canons Krupp ? — Si quelqu'un, répliquerons nous, peut en juger, ce sont les maîtres guerriers de l'Allemagne. Or, leur opinion, c'est qu'avec des feux de tirailleurs et une forte poussée à l'arme blanche, nos soldats eussent pu souvent enlever les batteries prussiennes (1). Mais les chefs, loin d'exciter, retinrent leur essor ; que de fois on les fit s'arrêter, se coucher même, sur la lisière où arrivait la mitraille ennemie !

Assurément, ce serait une aberration que de dédaigner les ressources matérielles, mais c'en est une non moins grande que d'en faire le seul point de mire. Sans la force

(1) Nous ne faisons que reproduire ici les paroles d'un colonel du Génie français, chargé officiellement d'étudier la question en Allemagne. Dans la prochaine lutte, disait-il (c'était en 1871), nous nous préparons à une guerre de canonniers, et les Prussiens nous feront surtout une guerre de tirailleurs. — L'avis n'a pas été perdu, l'on a le fusil Lebel.

morale, tout reste inerte ; les engins militaires sont paralysés.

Déjà, au XVIe siècle, Machiavel, montra que tout réside dans le courage et le patriotisme. Aussi combattait-il l'axiome fameux : « *L'argent est le nerf de la guerre.* » Il allait même jusqu'à faire fi des places fortes, et, invoquant le peuple guerrier par excellence : « Les Romains, écrivit-il, rasaient les forteresses et n'en bâtissaient pas (1). »

Sur ces deux points, Rousseau partage l'avis du grand Florentin. Pour le nerf tant vanté, il dira : « Un gouvernement est parvenu à son dernier degré de corruption, quand il n'a plus d'autre nerf que l'argent. » Et quant aux forteresses, maudites par lui comme bastilles ou prisons, il ne conseille que défiance à leur endroit comme places fortes : « Les places que vous croirez fortifiées contre vos ennemis, vous les fortifierez infailliblement pour eux ; elles deviendront pour vous des entraves. »

Triste parole que ne saurait démentir un coup d'œil sur la portion de notre carte de France ombrée de deuil ! Voici nos Places du Nord : Neuf-Brissach, Schlestadt, Strasbourg, Haguenau, Wissembourg, qui défendaient la ligne du Rhin ; voici Phalsbourg, la Petite-Pierre, Bitche, qui gardaient les passages des Vosges ; avec ses deux satellites, Thionville et Marsal, voici, plus forte et plus près du cœur de la Patrie, Metz l'imprenable, *Metz-la-Pucelle*.... Hélas ! elles sont toutes prises, toutes violées !.... A qui serventelles aujourd'hui ?

Qu'on nous dise, après cela, si c'est bien le conseil d'un fou, celui de Rousseau écrivant : « Laissez votre pays tout ouvert comme Sparte, mais bâtissez-vous comme elle de bonnes citadelles dans le cœur des citoyens. »

(1) Il est juste de reconnaître que le général Brialmont, dans *la Défense des Etats et les camps retranchés*, citant Machiavel, dit que « les Romains ont élevé autour de leurs armées de solides retranchements passagers. »

D'ailleurs, qu'on veuille bien méditer sur les moyens qu'il indique pour garder son pays : « Vous ne ferez jamais en sorte qu'il soit impossible à vos voisins d'entrer chez vous; mais vous pouvez faire en sorte qu'il leur soit difficile d'en sortir impunément... Antoine et Crassus entrèrent aisément, mais pour leur malheur, chez les Parthes.... Et quand l'expérience apprendra que la sortie de chez vous est si difficile, on deviendra moins pressé d'y entrer. »

Ce moyen est celui auquel eut recours l'ordonnateur de nos armées, à l'heure où la Coalition était maîtresse de nos places du Nord. « Au lieu, dit Carnot, d'attaquer l'ennemi dans la trouée qu'il avait faite, on résolut de le cerner, de lui couper ses communications et de le réduire enfin à l'option ou d'abandonner le terriroire envahi, ou d'y rester lui-même enfermé et d'y périr. C'est ce plan, suivi avec persévérance, exécuté avec autant d'énergie que de talents par les généraux, consommé enfin par le courage incomparable des soldats, qui a fait crouler en un moment l'échafaudage de conquêtes formé par les brigands coalisés. »

D'après les vrais gens de guerre, même tactique s'imposait, en 1870, lors de l'irruption allemande. Au lieu de ne songer qu'à prémunir telle ou telle ville, il eût fallu porter tous nos efforts au Nord-Est, couper ce qui reliait encore les Prussiens à la Prusse. L'Empire n'en eut pas même l'idée, et ceux qui ensuite prirent en main la Défense nationale ne songèrent à ce moyen que lorsqu'il n'était plus temps.......

DÉSINTÉRESSEMENT DES SOLDATS-CITOYENS.

Pourquoi faut-il que le seul mot *désintéressement*, appliqué aux hommes de 89, soit la satire de tant de nos contemporains?

Dans la politique, une race nouvelle a fait irruption, toute pétrie par l'axiome du jour : « L'ère chevaleresque, l'ère de l'héroïsme est close pour la Démocratie. » On a fait appel aux « hommes d'affaires » et sont accourus les tripoteurs ; l'ère de l'héroïsme fermée, on a vu s'ouvrir l'ère des intrigues, des pots-de-vin, l'ère de la boue.

Assez d'abaissement ! Relevons nos cœurs ! Relevons-les vers ces hautes régions où planent les *Saints* de la Démocratie.

Nous n'avons à considérer ici que les guerriers.

Une âme stoïque les anima : le Girondin Brissot, à la Législative, avait pu en faire la prédiction : « Six mois se seront à peine écoulés, que l'ancienne classe des plébéiens se vantera d'avoir produit des héros, non pas de ces héros altérés de sang qui achetaient leur gloire par des massacres, mais de ces hommes précieux qui se montreront économes du sang dans les batailles, *seront pauvres et n'en rougiront pas*. »

En rougir ? Mais c'était là leur orgueil. Demandez-le à ce Cambon, chargé de les nourrir, Cambon, le créateur du Grand-Livre, l'organisateur des Finances, comme Carnot de la Victoire, et qui, ayant tenu dans ses mains le Trésor public, alla mourir dans l'exil et la misère. Toute cette génération redisait, non comme un vain thème de réthorique, mais comme un sérieux enseignement de morale, la fameuse prosopopée de Rousseau : « O Fabricius ! qu'eût pensé votre grande âme, si pour votre malheur, rappelé à la vie, vous eussiez vu la face pompeuse de cette Rome sauvée par votre bras ! « Dieux ! eussiez-vous dit, que sont devenus « ces toits de chaume et ces foyers rustiques qu'habitaient « jadis la modération et la vertu ?... »

Et nos soldats-citoyens firent revivre les vieux Romains et les Spartiates. Ah ! ils ignoraient « la tenue de rigueur en gants blancs, » eux qui, tant de fois, manquaient de sou-

liers! Leur austérité morale se révélait par celle du costume; point de broderies, point de galons d'argent ou d'or: de grossières tuniques bleues; mais quels cœurs battaient là dessous!

> Les cœurs de ces enfants n'étaient pas faits d'argile:
> Ils s'appelaient Joubert, Desaix, Hoche, Marceau!
> Leurs longs cheveux jamais n'émoussaient le ciseau;
> Les balles déchiraient leurs habits bleus de bure
> Et leur épée était leur plus belle parure.

Ainsi les dépeint notre illustre Edgar Quinet, fils d'un colonel de ce temps-là. Figures qu'un autre « enfant de la balle », Victor Hugo, a burinées en traits immortels, on ne sait ce qui l'emporte en elles de la pureté ou de la grandeur.

Ce double caractère éclate surtout chez La Tour d'Auvergne, dont on ne peut lire la biographie sans qu'il vous vienne des larmes d'attendrissement et d'admiration (1). Ce héros de la famille de Turenne et qui se cachait, Carnot le mit en lumière aux yeux de la France ; il dit et ses merveilleux fait d'armes, et son étonnant savoir, et son désintéressement absolu. « Pauvre, mais fier, il vient de refuser le don d'une terre (une terre de 200.000 francs) que lui offrait le chef de sa famille (le duc de Bouillon). Ses mœurs sont simples, sa vie est sobre ; il ne jouit que du modique traitement de capitaine à la suite et ne se plaint pas. »

Qui se ressemble s'assemble. Cela explique la vive amitié de Carnot pour le soldat breton. Étudions-le lui-même, éprouvons-le, avec cette pierre de touche si délicate : l'argent. — En l'an III, pour quatre missions aux armées, qui

(1) Encore moins peut-on l'écrire sans larmes. Nous l'avons éprouvé. Cette vie, une première fois, en 1868, nous l'avons retracée, à la demande de notre vénéré ami Charles Fauvety, pour sa Revue sociale, *la Solidarité*. Depuis, il en a été fait plusieurs éditions. La dernière est celle de H. Martin et Charavay.

durèrent cinq mois et demi et nécessitèrent bien des frais, il dépense... 8870 livres. — En l'an VIII, ministre de la guerre, il est chargé encore d'une mission à l'armée du Rhin. On veut qu'elle ait de l'éclat; dix personnes l'accompagnent, un colonel d'État-major, un capitaine du Génie, un Commissaire des guerres, deux aides de camps. Ils ont à faire 400 lieues, à séjourner en différentes villes, Dijon Genève... Au retour, Carnot croit devoir accorder une gratification à chacun de ses compagnons de route, « pour les récompenser de leur zèle extrême. » Il verse, en outre, 480 francs pour les Invalides. Aujourd'hui, la moindre mission hors de France confiée à tel de nos députés coûte des prix énormes. Avec quel dédain ceux-ci repousseraient la somme dérisoire qui fut allouée au ministre pour ce voyage : 24.000 francs ! Insuffisante une si misérable obole ! Carnot trouva moyen de suffire à tout, et écrivit après : « Sur les 24.000 francs mis à ma disposition, il reste 10.200 francs, que je fais remettre au Trésor public. » — Et j'entends les Fouchés ou Barras de nos jours s'écrier : « O l'imbécile ! »

Oui, imbécile, n'est-ce pas ? celui qui, dans l'âge mûr, garde l'idéal, la générosité, le désintéressement de la jeunesse! Imbécile, celui qui, loin de fermer les yeux à l'avenir et de redire : « Après nous le déluge ! » nourrit cette conviction que les pouvoirs publics, suivant le mot de Rousseau, courent à la ruine par la soif des richesses et des folles dépenses ! Rien ne corrigera Carnot. Il n'a, à cette heure, que 47 ans. Prenons-le plus âgé encore, à l'automne de la vie. « C'est à l'automne, dit le proverbe chinois, que le cultivateur juge de toute l'année. »

Voici donc Lazare Carnot à 62 ans. On est en 1814. Il a vu le « Cavalier corse » auquel il mit lui-même le pied à l'étrier, en lui confiant la première campagne d'Italie, il a vu Bonaparte devenir empereur. Son opposition patriotique

n'ayant pu arrêter l'ambitieux dans son essor, il s'est retiré à l'écart, pleurant la liberté, s'occupant de l'Éducation populaire, qui lui semblait la plus solide base des États, mais prévoyant encore de tristes jours. — En effet, le prodigieux colosse d'airain aux pieds d'argile s'écroule; la France est envahie, et Carnot, n'écoutant que ses nobles instincts, offre son épée à l'Empereur pour la Défense nationale. « Dès que Carnot m'offre ses services, dit Napoléon à son ministre de la guerre, Clarke, il sera fidèle au poste que je lui indiquerai. Je lui confie la première place de France, je le nomme Gouverneur d'Anvers. »

Cela exigeait qu'il fût général. On découvre alors, chose inouïe, que celui qui avait promu autrefois tant de chefs d'armée, n'était que simple capitaine et avait oublié son propre avancement. Mais il avait commandé devant l'ennemi, on put lui conférer le grade voulu.

Il part pour Anvers; il arrive à l'hôtel réservé au Gouverneur. En entrant, le disciple de Jean-Jacques, nouveau Fabricius, s'écrie : « Il y a ici trop de luxe! » Et ce n'est pas une impression éphémère qui va s'effacer bien vite dans la jouissance d'un tel milieu : trois jours plus tard il donne l'ordre formel qu'on enlève les somptuosités, en écrivant : « Je suis très surpris que, pour les meubles de ma maison, on ne se soit pas borné au strict nécessaire. »

Dès lors, nous ne serons pas surpris, nous, des actes que cette âme si simple et si forte va accomplir.

Le comte de Bülow, commandant les forces prussiennes, lui écrit les éloges les plus mérités sans doute, les plus sincères peut-être, mais aussi les plus insidieux, afin de le tourner contre Napoléon Ier. Carnot répond : « J'ai trop à cœur de conserver l'estime dont vous me donnez le témoignagne, pour ne pas défendre par tous les moyens en mon pouvoir le poste honorable que m'a confié l'Empereur... J'ai le bonheur de commander dans une place *aussi bien*

armée contre la séduction que contre la force ouverte. »

Aux sollicitations encore plus pressantes du roi de Suède (c'était Bernadotte, son ancien compagnon d'armes,) il réplique : « Un prince né Français connaît bien les lois que prescrit l'honneur. » — Et Anvers reste imprenable.

Mais Paris a capitulé. Le Gouvernement des Bourbons ordonne que la grande Place belge soit livrée dans vingt jours. Carnot refusera cette mission douloureuse ; mais surtout il repousse avec indignation une demande de l'Angleterre, celle de céder la ville quelques jours plus tôt. La demande, disons-le, était accompagnée du plus sanglant outrage : l'offre d'une somme énorme (8 ou 10 millions, a-t-on dit,) que Carnot eût reçue... en récompense !

O Fabricius, vous qui aviez refusé les riches présents du roi d'Épire, combien vous eussiez tressailli d'allégresse si vous aviez pu voir que, grâce aux amis de la simplicité, comme Rousseau, chantant vos vertus, ces vertus renaissaient après plus de vingt siècles, et vous créaient, dans une autre patrie, de véritables enfants de votre grande âme !

MÉPRIS DES DÉCORATIONS ET DES TITRES NOBILIAIRES.

« Les ordres de chevalerie, qui jadis étaient des preuves de vertu, ne sont maintenant, avait écrit Rousseau, que des signes de la faveur des rois. Les rubans et bijoux qui en sont la marque ont un air de colifichet et de parure féminine qu'il faut éviter dans notre Institution. »

Il avait dit encore, avec plus de hauteur : « L'héroïsme, détaché de tout intérêt personnel, n'a pour but que la félicité des autres et pour prix que leur admiration. »

Fidèle à ces doctrines et voulant rétablir l'homme dans sa fière indépendance et sa vraie dignité, la Révolution abolit et les décorations et les titres de noblesse.

Mais Rousseau n'avait pas oublié et elle n'oublia point les moyens d'émulation et d'encouragement, surtout au sein des armées. Ces moyens, le fils du grand Carnot les énumère, dans son beau livre, *la Révolution Française :* « Un décret de *bien mérité de la Patrie* pour le corps qui s'était distingué ; un sabre d'honneur pour les braves ; l'inscription au Panthéon pour le nom de l'homme, général ou soldat, qui avait héroïquement succombé ; des Rapports lus à la Convention » faisaient connaître les actions d'éclat et entretenaient la noble émulation du civisme et du dévoûment. »

Ces récompenses, provoquées par le témoignage public, le Pouvoir les ratifiait, voilà tout. Un chef d'État n'aurait pu les décerner à sa fantaisie, encore moins, comme on dirait en style de chanson :

Il n'aurait pu les laisser vendre
Par ses ministres ou son gendre,

En outre, le prix vénal de la récompense était d'autant moindre que l'action avait plus d'éclat ; ainsi agissaient les vieux Romains. « Les couronnes civiques et celles des triomphateurs, observe Jean-Jacques, étaient de feuilles ; toutes les autres *n'étaient que d'or.* » Quel mot charmant, mais inconcevable pour les vaniteux et avares ! L'or moins estimé qu'une branche de laurier ou de chêne ! Oui, l'or avili devant l'honneur.

Cette austérité, mère de l'indépendance, ne pouvait convenir au despotisme de Bonaparte. Sitôt Premier Consul, il veut chamarrer, consteller, brillanter les poitrines de broderies et décorations ; il crée l'*Ordre de la Légion d'Honneur.*

« Fonder un ordre de chevalerie, avec des distinctions personnelles, dans ce pays qui rêvait encore l'égalité républicaine, c'est peut-être la tentative la plus hardie du

Bonaparte contre-révolutionnaire. » Ainsi parle, dans les *Mémoires*, le fils de Lazare Carnot, et il rappelle ce fait notable et notoire : les plus vives résistances vinrent de l'armée.

Là se conservait le mieux la simplicité des mœurs et se manifestèrent le plus tour à tour l'indignation ou l'ironie ou les tristes pressentiments. Gouvion Saint-Cyr écrivait : « Au lieu de chamarrer nos uniformes, nous n'avons plus qu'à porter le deuil de nos libertés. » — Après un modeste dîner offert à son état-major de l'armée du Rhin, le vainqueur de Hohenlinden, Moreau, faisait venir son cuisinier, et, lui posant sur la veste une miniature de casserole. « Je te sacre, lui disait-il, chevalier de la casserole d'honneur. » — Au sein du Tribunat, Carnot montra les abus que le Pouvoir exécutif ferait de ces distinctions, dont il était seul arbitre.

Il n'avait que trop bien prévu. Aussi, en 1814, dans son célèbre *Mémoire au Roi*, il reprendra le sujet et le traitera magistralement. Ses pages d'alors, expression des plus saines doctrines, gardent tant d'actualité qu'il est utile d'en extraire les passages essentiels :

« L'*honneur*, dit Carnot, est à proprement parler le grand levier avec lequel on remue les nations et surtout la nation française.

« Nous devons peut-être la plus grande partie de nos malheurs à une simple équivoque, au défaut de la distinction qui existe entre l'*honneur* et les *honneurs ;* cependant, qu'y a-t-il de commun entre ces deux choses?

« L'*honneur* est le principe de tout ce qui se fait de grand dans le monde; *les honneurs* un simple signe de la faveur, et le plus souvent la marque de l'intrigue ou d'une vile complaisance... L'honneur excite une généreuse émulation, les honneurs une basse jalousie : ceux-ci rendent indifférent sur les intérêts du gros de la nation dont ils dis-

tinguent et isolent celui qui en est revêtu : l'honneur de chaque citoyen, au contraire, n'est qu'une émanation, une portion de l'honneur national.

« Tout ce qu'on peut dire de plus favorable à ce qu'on nomme les *honneurs*, c'est qu'ils ne sont pas précisément incompatibles avec le véritable *honneur ;* mais un homme taré, flétri dans l'opinion, peut réunir sur sa personne tous les titres, toutes les dignités, toutes les décorations, tous les honneurs, tandis qu'un homme modeste, plein de vertus, de talents, de véritable honneur enfin, peut n'avoir rien des honneurs. L'honneur est inhérent à celui qui a su l'acquérir : on se dépouille des autres en ôtant son habit...

« Sans doute c'est un grand avantage pour une nation de pouvoir payer avec une branche de chêne ou de laurier, avec des croix ou des rubans les plus importants services; mais si ces distinctions deviennent le prix de la flatterie, de l'espionnage, de services plus honteux encore, de quelle utilité pourront-elles être bientôt pour cette nation ? Qui voudra se dévouer aux plus pénibles travaux pour les obtenir, qui ira les chercher dans les camps, si on peut les ramasser à pleines mains dans une antichambre ?

« Cependant, lorsque ces décorations sont devenues à ce point triviales que ce n'est plus, même aux yeux du vulgaire, un honneur de les avoir, mais seulement un déshonneur de ne les avoir pas, ceux qui les méprisent le plus se trouvent obligés souvent de les postuler humblement, d'intriguer pour les obtenir. Et c'est ainsi que les honneurs factices finissent par tuer le véritable honneur, par produire l'avilissement et la démoralisation; ils substituent la vanité à la grandeur.... Au milieu de ces hochets, la patrie n'est plus rien, et les siècles s'écoulent sans qu'il reste rien de ces innombrables puérilités. »

La Restauration fit saisir le *Mémoire* où se trouvait,

— avec d'autres vérités plus rudes, plus désagréables au Pouvoir, — ce viril et patriotique enseignement. Elle était dans son rôle. Quand donc la République comprendra-t-elle le sien et remplira-t-elle son devoir, au sujet des décorations, en transformant en loi les maximes morales du grand Carnot?

En fondant la *Légion d'Honneur*, Bonaparte avait prévu les résistances et, pour les vaincre, il usa de son stratagème : la ruse. L'Ordre fut présenté comme « l'auxiliaire de toutes nos lois républicaines ». Bien mieux, au début, les chevaliers durent prêter ce serment : « Je jure de maintenir la liberté et l'égalité et de combattre toute entreprise de rétablissement des titres nobiliaires. »

Or, ce que rêvait le *Grand Rétrogradateur* (ainsi le nomme Auguste Comte), c'est le rétablissement même de ces titres que la Révolution, fille de la philosophie, fille de Rousseau, avait abolis, en disant à l'homme : Cherche à illustrer par des actes le nom de ton père, sans prétendre être illustre toi-même par ce nom seul !

Et, — pour ne citer que les noms familiers à notre étude, — voilà Condorcet devenu si grand, que la foule gnore son titre de marquis.

A l'heure où la noblesse est restaurée, voilà Grégoire, qui avait déjà refusé toute décoration, refusant aussi le itre de *comte*. « Je ne veux pas, dit-il, prendre un nom de erre. » Qu'est-ce à dire? C'est que le raccommodeur, adoubeur et rapetasseur du passé, Bonaparte, qui ne fit que du vieux-neuf, avait repris les traditions féodales où l'homme n'était rien, la terre tout ; le titre de noblesse devait s'appuyer sur un titre de propriété. — Qu'on se rappelle es vers satiriques de Molière. — Et Grégoire voulut garer intact le nom de son père, le pauvre paysan lorrain.

Voilà enfin Carnot, qui, le 22 mars 1814, apprend par

une lettre obséquieuse de l'Archichancelier Cambacérès que l'Empereur vient de lui conférer à lui, Ministre, le titre de *comte*.

L'astronome Arago, son biographe, rapporte qu'il s'écria : « Je sais d'où part le coup! c'est ma démission qu'on désire. » Il crut voir là le fruit des manœuvres de son ennemi, l'odieux, le méprisable Fouché. Mais non! Fouché, la malveillance n'y étaient pour rien. Carnot n'en refusa pas moins le titre, disant : « Je ne veux pas *affubler mon nom d'un sobriquet.* » Il le déclara nettement à l'Empereur.

Noble dans le sens profond du mot, l'auteur des *Mémoires* dit à son tour : « Les lettres patentes sont demeurées dans quelque carton de la Chancellerie où les fils de Carnot n'ont pas été les chercher. »

Ils ont compris qu'entre cette appellation : *Monsieur le comte Carnot* et ce nom simple : *Carnot*, il y a l'abîme qui sépare la vaniteuse petitesse de la modeste grandeur. Garder le nom dans sa pureté native, c'est honorer les vertus de l'aïeul. Le jour où un descendant oserait *s'affubler du sobriquet*, celui-là ne serait plus de race, et la gloire de l'Ancêtre, cette gloire qu'il ne saurait soutenir, accuserait sa propre honte.

HUMANITÉ DE NOS SOLDATS-CITOYENS.

En dédaignant titres nobiliaires et décorations, ce qui est externe, les législateurs de 89 songeaient aux qualités intimes, à ce qui crée en nous la *virilité* ou *vertu*, le *Vir*, l'*Homme*, l'*Humanité*.

L'Humanité! Depuis les Stoïciens antiques, les grands Chrétiens amis des pauvres, les Humanistes de la Renaissance, jamais cette noble figure ne se dressa plus haut qu'au XVIIIe siècle.

— Quoi! s'exclament encore les esprits rétrogrades, vit-on en aucun temps époque plus inhumaine?

Lazare Carnot, dans son *Mémoire au Roi*, leur avait déjà répondu : « Vous faites le plus hideux tableau de la Révolution ! Plus il est hideux, plus vous êtes criminels, car c'est votre propre ouvrage, c'est vous qui êtes les auteurs de toutes les calamités. »

Eux seuls, effectivement, déchaînèrent la lutte, en s'opposant avec fureur au pacifique triomphe des principes de justice formulés dans la *Déclaration des Droits*, et quels droits? Ceux de l'*Homme*.

Les amis de l'Humanité se trouvèrent-ils, en ces jours-là, parmi ceux qui arborèrent ou parmi ceux qui voulurent déchirer son drapeau?

Il est un domaine où, plus que partout, ce drapeau était foulé aux pieds : la Guerre. Et c'est là que Jean-Jacques va encore faire sentir son action ; c'est la guerre, régie par une législation barbare, qu'il va *humaniser*.

Mais ces deux termes, *Guerre* et *Humanité*, n'expriment-ils pas la plus cruelle antinomie, la plus irréconciliable opposition? L'Humanité aspire à la vie et au bonheur ; la Guerre apporte désolation et mort. Aussi, quelle énigme dans sa persistance sur notre planète et surtout dans la gloire dont les peuples entourent les conquérants!

Maints philosophes ont vu là un mystère insondable. Les théosophes, et le plus grand de tous, Joseph de Maistre, expliquent la Guerre par une loi implacable, immortelle, divine.

Le sang des sacrifices coula partout sur les antiques autels. Qu'il coule encore, partout et sans fin, sur les échafauds et les champs de bataille! Dieu le veut. Et pourquoi? Parce que l'Homme, fils d'Ève, né du Péché, vivant dans le Péché, ne trouvera de Rédemption ou de salut que dans

l'Expiation et une expiation sanglante. Ne rêvez donc point la Paix dans le monde ; quand la Guerre s'y déchaîne dites-vous : C'est la justice de Dieu qui passe, et saluez son Ange Exterminateur !

Ses excès vous épouvantent ?... Homme de peu de foi, sachez donc que plus il fait de victimes, mieux il atteint son but providentiel. Respectez la Guerre dans son essence ; or, qui dit Guerre dit ravage, pillage, saccage, carnage, — carnage même des femmes et des enfants.

Ceci paraît monstrueux ; mais écoutons Grotius, qui ne fut, certes, pas un monstre, et dont la parole, durant deux siècles, jusqu'à la fin du XVIIIe, fut un oracle dans les Cours, les Chancelleries et les Universités d'Europe ; eh bien ! Grotius a écrit : « *Le massacre des femme et des enfants est compris dans le droit de la Guerre.* » Et, comme pour raffermir sa main qui tremblait sans doute, il s'appuie aussitôt sur un texte sacré : « *Fille de Babylone, heureux qui écrasera contre une pierre la tête de tes petits enfants !* » — Grotius, avec ses contemporains et les âges antérieurs, croyait n'exprimer là qu'un article de foi.

O XVIIIe siècle, c'est toi le vrai Rédempteur du genre humain, toi qui, pour écarter la déchéance et la malédiction originelles, proclama, par l'organe de ton fils Jean-Jacques : « L'homme est bon naturellement, » et abattis ce dogme impitoyable, ce Moloch aux pieds duquel les générations ont immolé tant d'hécatombes humaines !

La philosophie a libéré tout ensemble les âmes et les corps. Elle a chassé l'erreur et les horreurs. Arrière pour toujours cette foi monstrueuse que le sang des Batailles est agréable à Dieu et que pour Dieu on doit le répandre !

En vain cette foi morte veut-elle reprendre vie ; en vain de Maistre et son École proclament-ils la Guerre divine, mystérieuse, inexplicable. Offensive ou défensive, sacrilège

ou sainte, la guerre n'offre rien de plus inexplicable que le combat particulier qu'on appelle duel. La guerre n'est qu'un *duel* entre nations. (Son plus vieux nom latin, *Duellum*, l'atteste encore.) Elle est un fait, non divin, mais essentiellement humain.

Et ce qui le prouve, c'est que, dans cette sphère, l'humanité a exercé son action et pu conquérir des droits : droits dont l'antiquité prit conscience du jour où elle cessa d'égorger les vaincus pour en faire seulement des esclaves ; droits s'élargissant lorsque le captif put, avec une rançon, payer sa liberté ; droits qui se révèlent enfin avec bien plus d'éclat, lorsque, révolté du principe de Grotius, le XVIIIe siècle s'écrie : Assez de monstruosités ! Seuls, les combattants peuvent être englobés dans les lois de la Guerre, dans la mort. Respect à tous les êtres inoffensifs : femmes, enfants, vieillards et soldats désarmés !

Ce principe, tout nouveau, est formulé en ces termes : « *La Guerre n'est point une relation d'homme à homme, mais une relation d'État à État, dans laquelle les particuliers ne sont ennemis qu'accidentellement,* non point comme hommes, ni même comme citoyens, mais comme soldats ; non point comme membres de la patrie, mais comme ses défenseurs. Enfin, *chaque État ne peut avoir pour ennemis que d'autres États, et non pas des hommes...* On a droit de tuer les défenseurs de l'État ennemi, tant qu'ils ont les armes à la main ; mais sitôt qu'ils les posent et se rendent, cessant d'être ennemis, ils redeviennent simplement hommes, et *l'on n'a plus de droit sur leur vie.* »

Voilà la loi morale que, théoriquement du moins, nul peuple civilisé n'oserait renier encore. Elle s'impose peu à peu dans les faits. Sur cette pierre angulaire, on a vu s'installer, près des champs de bataille, à l'abri du canon, sous la sauvegarde de l'Humanité, les Ambulances fondées

par la *Convention de Genève*, arborant leur noble et libre étendard : *la Croix Rouge*.

Celui qui a donné cette loi possède donc, dit le savant professeur Émile Acollas, « des titres incomparables dans l'histoire du droit des gens... Il a renouvelé le Droit de la Guerre tout entier. »

A qui ce bienfait sans pareil est-il dû ?

Personne n'ignore le nom du comte Portalis : son souvenir est lié à l'édifice du Code Napoléon, tout comme sa majestueuse statue au seuil du Palais de Justice d'Aix, sa ville natale.

Le 14 floréal an VIII (6 mai 1800), Portalis inaugurait un des Conseils de l'État (le Conseil des prises) par un important discours. Là, il prit pour base le principe nouveau. Cela a suffi pour qu'on le lui attribuât. Et tous les juristes spéciaux les plus en renom de notre époque, — à l'étranger, Wheaton, Heffter, Bluntschli, Fiore ; en France, de Laboulaye, de Molinari, — tous lui en font honneur, tous, excepté Émile Acollas, qui signale dans ce fait « l'une des plus étonnantes spoliations scientifiques ».

Le principe n'émane nullement de Portalis. Il a été formulé par Jean-Jacques Rousseau, dans son *Contrat social* (L. I, c. 4). Et le pauvre écrivain qui, dans l'œuvre sur la *Paix perpétuelle*, refusant de prendre l'immense part qui lui revient, présenta, rayonnantes de son propre génie, les idées obscures de l'abbé de Saint-Pierre, et couvrit ainsi de sa gloire un homme de bien, le pauvre Rousseau s'est vu ravir par un très puissant personnage officiel un de ses titres les plus incontestables et les plus précieux à la reconnaissance des hommes.

Eh ! qu'importe au grand semeur d'idées, bien moins soucieux de son renom que de voir lever, fleurir et fructifier les principes qu'il jetait à pleines mains ?

Il voulut humaniser la Guerre. Rien de plus conforme au vieux génie de la France : Qu'on se rappelle les Bayard et les Vauban. Rien de plus conforme au génie de la Révolution.

C'est elle qui, indignée des préceptes autorisant tout contre un peuple ennemi, — tout jusqu'au viol des femmes, — répondra, avec l'abbé Grégoire, dans la *Déclaration du Droit des gens :* « Hâtons-nous d'oublier cette profanation d'idées morales, en rappelant que *les cris de l'humanité et de la Justice doivent se faire entendre à travers le bruit des armes*, et qu'à la brutalité des despotes nos armées substituent les vertus fières et humaines des républicains. »

Déjà, avant la déclaration des hostilités, la Législative avait dit, à la barbe des princes germaniques menaçants : « Les Français porteront chez eux, *non le fer et la flamme*, mais *la Liberté.* » Et ce ne fut point là une de ces paroles publiques que des ordres secrets viennent démentir. Non ! l'homme qui à la frontière exerça bien vite une influence absolue, c'était Carnot, c'est-à-dire le grand disciple de Jean Jacques. On devine quels sentiments il insufflait aux chefs de corps. Il écrit à l'un : « Ne souffrez pas qu'une armée qui s'est couverte de tant de gloire déshonore ses triomphes par l'esprit de pillage et de cruauté. Chassez des corps militaires les auteurs de ces pernicieux exemples. » A un autre : « Ménagez partout les objets du culte ; faites respecter les chaumières, les malheureux, les femmes, les enfants, les vieillards ; entrez comme les bienfaiteurs des peuples. » A un autre : « Il faut faire craindre le nom français, mais ne pas le faire haïr. » A tous enfin : « Les peuples doivent voir en nous des libérateurs. »

De telles paroles répondent des actes. Lisez dans l'historien en qui palpite si fort le cœur de la Patrie, lisez, dans Michelet, la conduite de nos soldats de Valmy envers les Prussiens faits captifs. Avec eux, ils partagent leur pain et

pour eux se privent de leur tabac. — Lisez, dans l'abbé Grégoire, ce fait : « Pendant la dernière guerre (1794), un bâtiment anglais livré aux horreurs de la famine aperçoit un navire français ; il court lui demander des vivres et *des fers* (style de l'époque). Celui-ci donne tous les secours nécessaires et le laisse achever sa route. » Lisez, dans les biographies de nos grands soldats-citoyens, tels que La Tour d'Auvergne et Hoche, les traits admirables dont elles fourmillent. On ne sait ce qui l'emporte, en eux, de labravoure ou de l'Humanité.

Mais ce qu'il y a de plus éloquent, c'est la réponse des ennemis eux-mêmes à une telle conduite. Ici, fermons nos historiographes, ouvrons les grands écrivains étrangers, les Allemands surtout : Klopstock, Wieland, Gœthe, Schiller, Henri Campe, Fichte, Hœlderlin... Leur enthousiasme pour la France déborde. Écoutez ces salves d'honneur de l'artillerie prussienne, au siège de Mayence : c'est pour saluer la mort de notre savant et héroïque général Meunier. Voyez les larmes que les généraux autrichiens et leur vaillant chef, l'archiduc Charles, répandent à Altenkirchen : elles coulent devant le cercueil du jeune et intrépide Marceau !

A ce spectacle, l'émotion nous gagne. Cette chevaleresque courtoisie, cette communauté des grands sentiments humains, dévoilée durant les guerres mêmes, où l'on pousse les nations, ne sont-elles point la promesse qu'un jour, entre les peuples frères, règnera l'inaltérable Paix ?

Or ces sentiments généreux, Campe, l'un des Germains que la Législative honora du titre de *Citoyen français*, Campe en attribua l'éveil surtout à Rousseau.

RECUL EN HUMANITÉ. LE *STRUGGLE FOR LIFE*.

« Advienne le règne de Dieu ! » Telle fut la prière du Christianisme ; le règne de l'Humanité, tel fut l'idéal de la

Révolution. Aussi, dans sa séance de clôture, la Convention nationale décréta que, sitôt la guerre étrangère finie, la peine de mort serait abolie en France, et la *Place de la Révolution*, naguère théâtre sanglant de la guillotine, reçut le nom de *Place de la Concorde*. Déjà l'on avait transféré au Panthéon les restes du Prophète dont les doctrines étaient enfin triomphantes.

L'œuvre de Jean-Jacques s'achève donc, semble-t-il, à cette heure-là. Il a purifié la Guerre, et son vœu va s'accomplir : les générations nouvelles jouiront des fruits de la Paix.

Amère déception ! Tout recommence. Hélas ! les rêves de Jean-Jacques et de Carnot sur la Paix perpétuelle sont pour longtemps évanouis.

Et ce n'est pas seulement parce que deux Bonaparte et un Bismarck ont paru dans le monde, ramenant la guerre à son origine brutale ; ce n'est point parce que, reculant vers la Barbarie, l'Europe actuelle vit, travaille, sue, s'épuise, se ruine en terribles armements : non, l'excès d'un tel mal contient son propre remède, et les fléaux de la folie font mieux comprendre les bienfaits de la raison.

Mais le mal est plus profond encore, et à quel remède recourir, quand la raison elle-même est troublée, pervertie ; quand ce trouble, cette perversion lui viennent de ce qui doit être pour elle source de lumière et de pureté ; quand, enfin, non plus au nom de la Foi, — la Foi désormais sans empire, — mais au nom de la Science, — la Science souveraine aujourd'hui, — le monde ne nous est offert, ô spectacle inattendu, monstrueux ! que comme un fatal et éternel champ de bataille ?

Cela s'exprime en trois mots, formule d'une loi aussi universelle, dit-on, que la loi newtonienne : *Struggle for life, Lutte pour l'existence !*

Et surtout pas d'objections ! ajoutent les Docteurs de la

nouvelle doctrine. La Nature y contraint. Rentrons dans les lois naturelles, ignorées du XVIIIe siècle, méconnues principalement par « ce néfaste » Rousseau, ce « déiste », ce « métaphysicien », qui, nourrissant ses contemporains d'abstractions, de quintessences, les poussa dans la voie de réformes que devait frapper un juste avortement; car tel est le destin des utopies par lesquelles on méconnaît la Nature ou la Loi des choses.

Voilà, en résumé, ce qu'on écrit dans mille articles, ou volumes, ou discours savantasses.

Rousseau méconnaissant la Loi des choses, la Nature! Pareille assertion stupéfie, quand on lit, dans son *Contrat social* : « Ce qui est bien et conforme à l'ordre est tel par la nature des choses et indépendamment des conventions humaines; » quand on lit dans sa belle lettre à d'Alembert : « Les hommes, abrutis par leur vain savoir, avaient fermé leur esprit à la voix de la raison et leur cœur à celle de la Nature »; quand on songe que c'est précisément lui, le premier, qui, portant ses regards sur l'*homme à l'état de nature*, fraya la voie à cette science contemporaine, l'*Anthropologie*, dont s'enorgueillissent tant les ingrats qui insultent à leur génial précurseur!

Veut-on reconnaître sincèrement l'évidence? La voici : L'amour que le XVIIIe siècle éprouva si ardent pour l'humanité, il l'étendit à la Nature entière. Et cette effusion lui vint de Rousseau.

Oh! pas de Jean-Baptiste! Superficiels, les versificateurs d'Académie et de salons n'entrevoyaient la Nature qu'à travers un boudoir. Rivarol disait du plus choyé de tous, l'abbé Delille :

> Sur un papier chinois il a vu les montagnes,
> La mer à l'Opéra, les forêts à Longchamps.

Enfin Jean-Jacques vint, tout vibrant des voix entendues

au pied des monts, au bord des lacs, au fond des bois. La nature qui, pour ses contemporains, était muette, inanimée, froide comme une statue de marbre, lui, nouveau Pygmalion, il lui donne la parole, l'anime, l'embrase de son amour. De là, le mot de Mme de Staël : « Rousseau a tout enflammé ; » de là, cette gratitude du grand romancier anglais Eliot : « Le génie de Rousseau a fait pour moi de l'homme et de la nature un nouveau monde... Le souffle de son inspiration a vivifié mon âme ; » de là, enfin, toute la grandiose et palpitante Poésie de notre XIXe siècle, mêlant, harmonisant l'âme de l'homme avec l'âme de l'univers.

Jean-Jacques n'éveilla cette Poésie que par sa tendresse ineffable pour tous les êtres de la création. Comme François d'Assise, ami des pauvres, comme lui, adorant les fleurettes (*Fioretti*), volontiers il les eût appelées « mes sœurs », et nos compagnons muets, les animaux, « mes frères. » Parlant du fidèle Achate, « mon chien bien-aimé, disait-il..., mon chien était mon ami, non mon esclave. Nous avions toujours même volonté. »

Son empire alors était immense. Grâce à lui, dans nos parterres, où seuls les ifs, les buis, les ormes, taillés, équarris, arrondis à la règle et au compas, étalaient leur orgueilleuse et morne rectitude, voici que soudain apparurent les plantes fleuries, échevelées, épanouissant leurs couleurs, leur grâce, leur sourire. — Jenny l'ouvrière sait-elle bien que le jardin de son humble fenêtre, c'est à Jean-Jacques qu'elle le doit ? Il le savait, Lazare Carnot, quand il contemplait avec amour les pots de fleurs de son appartement.

Et, chez son ami Condorcet, quelle affection pour les animaux ! Écoutons-le, quand, traqué tel qu'une bête fauve et prêt à se refugier dans la mort, il écrit ce divin testament : *Avis d'un Proscrit à sa fille*, dernier cri d'amour

vers l'enfant qu'il ne verra plus : « L'habitude des actions de bonté, lui dit-il, celle des affections tendres, est la source de bonheur la plus pure, la plus inépuisable.... *Que ton humanité s'étende même sur les animaux*. Ne dédaigne pas de t'occuper de leur bien-être ; ne sois pas insensible à leur naïve et sincère reconnaissance ; ne cause à aucun des douleurs inutiles : c'est un outrage à la nature dont elle nous punit par la dureté de cœur. »

Douce émotion ! elle a gagné les plus hautes âmes. Deux beaux génies scientifiques, Lamarck et Geoffroy Saint-Hilaire, vont cherchant s'il n'existerait pas un lien secret entre tous les êtres vivants, et ils découvrent ce mystère, insondé jusque-là : L'homme et les êtres supérieurs, durant leur vie obscure, embryonnaire, au sein maternel, passent par les phases où s'arrêtent les êtres inférieurs ; donc, à l'origine, ils se ressemblent ; donc une étroite parenté les unit tous. Eh ! quelle joie de relever les plus humbles !

Merveilleux rayonnement !... Or c'est de là que sont sorties les ombres les plus noires.

Sous la fumée des batailles du premier Empire, l'Idée nouvelle ne put germer chez nous ; elle passa le Rhin et la Manche. Et c'est de là qu'elle nous est revenue, sous un autre nom, celui de Darwin. On dit aujourd'hui *Darwinisme*, et aussi *Transformisme*, *Évolution*, *Sélection*, *Concurrence vitale*.

Lamarck, le vrai créateur, était mort pauvre, aveugle, dans l'oubli. Du moins, sans la douleur de voir sa synthèse toute dénaturée par cet esprit anglo-saxon, que Hobbes façonna et incarna, Hobbes qui, sous le masque de liberté, ne glorifia que le brutal égoïsme et érigea en loi l'*antagonisme des individus*.

Là où le génie français, si cordial, avait vu Accord,

Sympathie, Fraternité universelle, l'âpre génie anglo-saxon ne trouva que Rivalité, Antipathie, universelle Bataille, enfin une seule loi dominant tous les êtres : la *Lutte pour l'existence*, le *Struggle for life*.

Le beau rosier de France était devenu buisson.

Or, la plante épineuse et hideuse, vivace et vorace, envahit peu à peu notre sol. Partout on acclame avec orgueil la doctrine de Darwin.

Nous ne pouvons, ici, approfondir une thèse où des savants tels que MM. Littré et Wirouboff n'ont trouvé que « *des hypothèses et rien de plus* ». Et, disons-le : si l'on était resté sur le terrain purement scientifique, nous n'eussions qu'admiré les investigations des nobles esprits toujours avides de conquérir, comme Sénèque, « cet avantage au-dessus duquel il n'est rien : la connaissance de la nature. » Mais, sortie de ce domaine, l'Idée a fait irruption dans la morale pratique, morale privée et morale sociale; elle prétend régenter le monde. Et quels sont ses préceptes ? — La négation absolue de tous les principes de 89.

L'homme est né bon, avait dit Rousseau et avait répété le XVIIIe siècle, voulant échapper à la vieille malédiction jetée à la race adamique. — L'homme est né méchant, réplique la science de nos jours; et elle nous le montre descendant du singe.

La Science rit de quiconque est assez ignare pour croire encore au « *Péché originel* ». D'accord ! Mais, en même temps, elle enseigne « l'*Atavisme* », l'hérédité fatale, ce qui est absolument la même chose. Ne croyez point que nous ayons hérité des vices de notre père Adam : mais sachez bien que les instincts de notre aïeul le singe fatalement nous dominent.

Fatalité ! voilà le fond et tréfond du système. Le Fatalisme, dit un Académicien, règne « dans le monde moral comme dans le monde physique ». Donc, la LIBERTÉ est

« une chimère, un non-sens » ; donc l'Égalité aussi est une « erreur inconcevable ».

Mais bien plus « inconcevable » est-il d'avoir cru à la Fraternité des hommes ! — Pour être *frères*, il faut être de *la même famille.* Quelle est-elle ? Depuis Confucius, Socrate, Zénon, Jésus, Marc-Aurèle, on l'appelait *Humanité ;* on la voyait dans son semblable ; on se disait, ce que répète ce grand cœur naïf, Élie Reclus : « Le plus misérable des hommes est encore mon frère, os de mes os, chair de ma chair. »

— « Bête philanthropie ! » riposte avec atticisme un de nos plus graves et plus savants journaux. Et un doctissime professeur écrit, jusque dans un livre destiné aux Écoles primaires : « L'idée d'Humanité est *une utopie*... L'Humanité (est) un être vague, abstrait, que *personne n'a vu ni ne verra* . » Un autre écrit pour les militaires : « Quand les théories dissolvantes de philanthropie ou de fraternité universelle ont essayé de pénétrer dans nos esprits, alors il y a eu défaillance réelle, effondrement subit. »

Quelle serait la stupéfaction de Jean-Jacques et de Lazare Carnot en entendant cela ! Mais que voulez-vous ? c'est le Progrès ; progrès implique changements, et aujourd'hui nous plaçons le cœur à droite.

Oh ! la métamorphose est complète ! Nos aïeux disaient : « *Aide pour l'existence* », nous crions, nous, aux quatre vents du ciel : « *Lutte pour l'existence !* Ce globe est un Colysée où se disputent, se déchirent, se dévorent les fauves dans les bois, les oiseaux dans l'air, les poissons dans l'Océan. Notre espèce est soumise à la même Loi ; car Hobbes l'avait déjà affirmé : « *L'homme est un loup pour l'homme, Homo homini lupus.* »

Allons ! que les amis, non de la seule Révolution française, mais du vieux génie et de la noble Littérature de

France, poussent le cri d'alarme! (1) Il ne faut pas que les conquêtes de nos pères, des Jean-Jacques, des Lazare Carnot, des Condorcet, deviennent la proie d'une invasion morale pire que l'invasion matérielle de 1870. On a pu nous arracher, pour un moment, deux provinces : qu'on ne nous arrache point notre âme française, et que soit entendu le petit-fils de Carnot, résumant son ferme Discours à l'Hôtel-de-Ville de Paris, le 11 mai 1889, dans cette ultime parole : « La France travaille à la Paix du monde et à la Fraternité des Peuples! »

BASES DE LA PAIX FUTURE DANS LA LIBERTÉ ET LA JUSTICE.

Nous voici au terme de notre course. Nous avons mis en lumière, chez Rousseau, l'œuvre la plus oubliée et néanmoins l'une des plus importantes : celle où il a agité le problème de la Paix et de la Guerre.

C'est par les idées écloses de ce germe primordial, qu'il a exercé le plus d'action sur l'époque révolutionnaire; c'est par là encore qu'il en exercera le plus sur l'avenir; car il ne faut pas que les tristesses, les craintes, les rancœurs du présent nous aveuglent sur ce qui sera un jour.

(1) Depuis deux ou trois ans, deux de nos romanciers nouveaux, déjà illustres, Alphonse Daudet et Paul Bourget, entrent en révolte contre un système dominateur et néfaste. Aimés du public, ils auront plus d'action que les penseurs solitaires.

Pour nous, depuis longtemps nous signalons le danger. En 1878, nous publiâmes une série d'articles : *Darwinisme et Batailles humaines*, reproduits par plusieurs journaux. En 1885, nous reprîmes la question, qu'ici nous effleurons à peine, dans un long discours : *La jeune et la vieille Morale, le Péril et le Salut*. Cet écrit nous attira les adhésions les plus chaleureuses. « *Votre discours,* nous écrivait le fils de Lazare Carnot « *s'adresse à tout le monde, en* « *combattant une tendance détestable, dangereuse et malheureuse-* « *ment très générale...* »

Cet avenir, cet Ordre d'association et de Paix entre les Peuples, que les philosophes d'aujourd'hui entrevoient et saluent dans le lointain, comment nous adviendra-t-il ?

Les nations contemporaines ne connaissent encore que le principe : *Si tu veux la Paix, prépare la Guerre.*

— « *Si vis Pacem, para Libertatem et Justiciam ;* si tu veux la Paix, prépare la Liberté et la Justice ! » Telle est la devise nouvelle qu'arbore la *Ligue internationale de la Paix et de la Liberté* (1).

Pour que le règne de la Paix advienne, il faut des peuples maîtres de leurs destins. *Liberté*, condition première. Mais insuffisante, sans la *Justice* ou cette *Équité* sociale qui engendre l'*Égalité.*

La *Question de Paix et de Guerre* est donc inséparable de la grande *Question sociale.*

Et cette question devait captiver le Penseur que Victor-Hugo a défini en ces termes : « Rousseau, c'est le Peuple. » Il regarda face à face le terrible Sphinx dont il nous faut déchiffrer l'énigme, si nous ne voulons que le monstre nous dévore.

Quel immense domaine s'ouvre ici à nos yeux ! Impossible de l'explorer. Marquons du moins les jalons posés par Jean-Jacques sur ce terrain, et voyons du même coup son influence sur Carnot, dans l'ordre des conceptions sociologiques, sources de toutes les autres.

Rousseau formule ce principe, — que reproduiront toutes les *Déclarations de Droits :* — « Le fondement du pacte social est la Propriété, et sa première condition, que

(1) Fondée en France vers le milieu du second Empire, grâce aux efforts surtout de son vénérable Président, Charles Lemonnier (qui est à cette heure, avec Édouard Charton, le dernier survivant des Saint-Simoniens), cette Ligue a son organe à Genève : *Les États-Unis d'Europe,* et elle a rallié des hommes illustres de tous les pays.

chacun soit maintenu dans la paisible jouissance de ce qui lui appartient. »

Mais si la Propriété est si précieuse, ne faut-il pas qu'elle soit répartie *équitablement ?* Rousseau écrit donc : « C'est une des plus importantes affaires du gouvernement de prévenir l'extrême inégalité des fortunes ; non en enlevant les trésors à leurs possesseurs, mais en ôtant à tous les moyens d'en accumuler ; non en bâtissant des hôpitaux pour les pauvres, mais en garantissant les citoyens de le devenir. » Détruisez l'antagonisme entre l'opulence et la misère ; car c'est ce qui engendre « la haine mutuelle des citoyens, leur indifférence pour la cause commune, la corruption du peuple et l'affaiblissement de tous les ressorts de l'État ».

Carnot écrira à son tour : « Quel doit être l'objet du gouvernement, sinon d'obliger au travail tous les individus de l'État ? Et comment les y déterminer, si ce n'est en faisant passer les richesses des mains où elles sont superflues dans celles où elles sont nécessaires ?... Mais lorsque les impositions ôtent à celui qui a trop peu pour donner à celui qui a trop, lorsqu'on arrache au pauvre cultivateur le pain trempé de sueur qu'il allait partager avec ses enfants, que doit-on attendre de ce monstrueux système, si ce n'est de dépeupler les campagnes, semer la jalousie et la haine entre les citoyens, effacer de leurs cœurs la confiance et la gaieté, rendre indifférent sur le sort de la patrie, en brisant les liens qui unissent à elle ? »

On le voit par là : le nœud gordien réside dans le système des impôts. Le Maître et le grand Disciple l'ont tranché de la même façon.

Rousseau écrit carrément : « Celui qui a dix fois plus de bien qu'un autre doit payer dix fois plus. Celui qui n'a que le simple nécessaire ne doit rien payer du tout. »

Carnot dira à son tour, à la Convention : « Jamais il

n'y aura ni justice ni ombre d'égalité sur la terre, tant que, pour payer l'imposition, il faudra que l'un donne le quart du pain qui fait sa subsistance, tandis que l'autre en sera quitte pour avoir un laquais de moins... Celui-là ne doit rien qui n'a que le strict nécessaire. »

Sur ce point, les deux grands esprits furent dominés par cette unique préoccupation : Quel impôt réclamer à qui trouve avec peine le pain quotidien? Navrés de sa misère, ils oubliaient alors ce qui était dans leur âme, ce que leur amie Mme Roland exprima, savoir : « qu'on s'attache à la Patrie autant par les sacrifices qu'on lui fait que par les biens qu'on en reçoit. » Nul ne doit donc être exempt de l'impôt, si modique soit-il ; car, exonéré d'une façon absolue, affranchi d'un tel devoir, il tomberait au rang de paria ; il serait hors de la Société, hors de la Patrie.

La question fut résolue dans le sens patriotique et humain. L'équité dans l'impôt fut consacrée, et alors s'écroula cet ancien régime où tout le poids des subsides pesait sur le peuple seul, et où les deux Classes privilégiées, dévorant tout, ne payaient rien. Elles avaient conduit la France à ce gouffre : le *Déficit*, d'où sortit la Révolution et, avec elle, la *Question sociale*.

Or, c'est parce que nos pères l'ont agitée, cette question, et ont opéré un immense abattage dans la forêt séculaire des privilèges, des abus, des injustices, c'est pour cela que fourmillèrent les défenseurs de ces biens nouveaux Égalité et Liberté, et que la Révolution fut triomphante.

Préparée par une longue suite de générations couchées sous la terre de France et sous le sol de bien d'autres pays, elle se dresse comme le phare vers qui fixaient leurs yeux pleins de larmes et d'espoir les opprimés du vieux temps. Mais tout ce qu'elle conçut pour le bien de l'Humanité n'a pu se réaliser encore : voilà pourquoi elle reste le phare vers qui doit se tourner l'avenir.

Puisse sa lumière éclairer toujours nos enfants! Puisse son Verbe, le Verbe des Jean-Jacques, des Lazare Carnot, des Condorcet, des Grégoire, devenir chair, leurs Pensées devenir Légions, Légions pacifiques, marchant par la seule propagande à la conquête du monde! La Justice alors descendra sur la terre, et les peuples jouiront enfin de cette paix que ne saurait dédaigner nul être vivant, et qui fut le rêve des grands Morts.

EUGÈNE GARCIN.

———

XIV

J.-J. ROUSSEAU

ÉDUCATION DES FILLES

George Sand dépeint, dans l'*Histoire de ma vie*, l'enthousiasme et l'indescriptible émotion que ressentirent sa bisaïeule, Mme Dupin, les femmes de sa famille et ses amies, à la lecture de la *Nouvelle Héloïse* et de l'*Émile*. L'impression en fut si profonde que la seule vue de l'auteur les fit fondre en larmes.

Et ces dames ne furent pas des exceptions. L'émotion produite par l'apparition de ces deux ouvrages fut générale. Elle se maintint et se prolongea, en se renforçant, bien au delà des contemporains du philosophe de Genève.

Personne, du reste, n'ignore que l'ensemble de ses œuvres n'ait eu une action extraordinaire sur les hommes de la Révolution. Ils se pénétrèrent de son esprit et s'assimilèrent sa forme; et Mme Roland même, bien que sortie des limites que Rousseau avait imposées au cerveau féminin, en fut la fervente admiratrice. Heureusement pour elle et pour la cause qu'elle a servie, que, comme correctif, elle avait lu d'abord les *Grands hommes* de *Plutarque*, et qu'elle s'était sentie de taille à se ranger à leur niveau.

Aujourd'hui qu'une instruction plus large et plus scientifique a éclairé nos jugements et nous a permis d'émettre

de plus saines appréciations, nous nous étonnons de cet engouement féminin pour un auteur qui, sous la pompe de la phrase et la chaleur de l'expression, déguisait mal son mépris pour la femme. Certes, de toutes les sottises dites et écrites sur la femme, il n'en est pas une dont Rousseau soit l'inventeur; il n'a fait que les répéter, les développer; mais, vu sa notoriété, elles n'en eurent que plus de crédit.

Évidemment, étant donné le génie de Rousseau, on reste surpris de le voir rééditer, servilement, les lieux communs du passé. Mais c'est que Rousseau, tout en étant un profond penseur, était un sentimentaliste outrancier, et qu'il n'avait pu se dégager complètement des influences de la légende. Il avait conservé, dans une certaine mesure, les préjugés de la tradition. En ce cas, comme dans beaucoup d'autres, celui qui s'intitulait l'*amant de la nature* ne paraît pas avoir eu une notion très juste de cette nature.

Dans le cinquième volume de l'*Émile*, intitulé *Sophie*, Rousseau, traçant le portrait de celle qui est destinée à être la compagne de son héros, traite de l'éducation que doit recevoir toute fille. Il déclare très clairement, et sans aucune réticence, que la femme est inférieure à l'homme et qu'il est dans l'ordre de la nature qu'elle lui obéisse. Or, si la femme, dans l'ordre de la nature, obéit à l'homme, elle ne fait que céder au droit du plus fort. L'auteur oublie qu'il s'insurge, au premier chapitre de son *Contrat social*, contre ce même droit dont il nie, avec beaucoup de véhémence, la légitimité.

Dans ses promenades à travers champs, il a plus rêvé qu'observé. C'est un subjectif qui souvent ne prend pas souci des réalités du dehors. De plus, comme tant d'autres mâles, ses semblables, il se venge en rabaissant théoriquement et publiquement celles dont il subissait le joug malgré lui. Sans doute, en guise de palliatif, il proclamait

l'empire de la femme et ses grâces irrésistibles. Si on ajoute à cela le lyrisme passionnel dont il sait revêtir ses paradoxes, comme ses concepts de raison, on s'expliquera facilement le succès qu'il obtint auprès d'un sexe encore enténébré dans l'ignorance, sauf quelques rares exceptions.

Céder à la force, suivant lui, est un acte de nécessité et non de volonté.

Mais, me fera-t-on observer, ne peut-on pas comprendre par droit du plus fort la juste suprématie de la force intellectuelle et morale ? Sans doute, mais il n'est nullement démontré que cette suprématie soit, dès le début de l'humanité, l'apanage d'un sexe plutôt que de l'autre. Puis cette suprématie n'est proclamée par aucune loi ; elle s'établit naturellement, sans contrainte légale. Ceux qui s'y soumettent le font de bonne volonté et facultativement.

Le droit, dans nos sociétés modernes, ne se base pas sur l'équivalence des individus, mais sur leur seule qualité d'être conscient, et certes Rousseau n'a pas voulu dire autre chose en proclamant le peuple, *souverain*.

Alors, par quelle étrange inconséquence repousse-t-il la prépondérance de la force en matière politique, tandis qu'il l'admet comme juste quand il s'agit des rapports sociaux de l'homme et de la femme. Et plus loin, pour rendre, il semblerait, ses contradictions plus saillantes, il reconnaît que la femme est appelée à gouverner l'homme. Vous croyez alors qu'il va conclure que la femme étant, par une fatalité inéluctable, appelée à gouverner l'homme, et par suite la société, il est d'autant plus indispensable de favoriser le libre essor de ses facultés supérieures ; ce n'est point ainsi que l'entend Rousseau, la logique ne l'inquiète pas. D'après sa méthode, un quart d'instruction suffit, plus est trop. Et pour lui, « il aimerait mieux une fille grossièrement élevée qu'une fille savante et bel esprit. »

Diderot a dit, quelque part, la même absurdité.

Rousseau confesse encore que les ménages où la femme a le plus d'autorité sont les plus heureux : c'est vraisemblablement quand il est harmonique et prospère. Ce qui prouve alors amplement que la direction de la femme est préférable à celle de l'homme, parce qu'elle a plus de raison que lui, et qu'elle peut, par un don naturel et sans l'aide de fortes études, l'exercer pour le plus grand bien de la famille et de l'humanité. Ce qui indiquerait donc chez elle une supériorité notoire.

Telle n'est pas l'opinion de Jean-Jacques. Il tient à garder pour son sexe le monopole de l'intelligence ; et, à cet effet, il se place sur le terrain du sentiment. « L'empire de la femme, dit-il, est un empire de douceur, d'adresse et de complaisance ; ses ordres sont des caresses, ses menaces sont des larmes. »

L'auteur n'a pas pensé que ces phénomènes de sensibilité extérieure peuvent être produits sans que le cœur y soit pour rien : des notions de comédie suffisent. Et qui n'est pas un peu comédien dans la vie ?

Ces moyens de persuasion sont à la portée des plus indignes comme des plus dignes, et les premières sont infiniment plus sûres de réussir que les secondes. La porte est désormais ouverte à toutes les ruses, à toutes les intrigues, à toutes les hypocrisies.

Ici, il n'est pas douteux que le tempérament de Rousseau n'ait troublé l'équilibre de son génie. L'homme qui a affirmé, dans un discours académique, devenu fameux, que les arts, les sciences, les lettres étaient des éléments de corruption en société, est excusable quand il applique aux femmes ce qu'il applique à l'humanité entière.

Et cependant, n'est-ce pas une insulte à la vérité que de professer que la culture de l'intelligence, le développement de la pensée, l'acquisition des connaissances puissent porter préjudice aux qualités morales des individus, et n'être

qu'une source de vanité, de pédantisme, lorsque c'est le contraire qui existe ?

L'ignorance et le demi-savoir n'engendrent-ils pas manifestement toutes les erreurs politiques et sociales ? N'est-ce pas l'exercice des hautes facultés qui peut seul contrebalancer les instincts inférieurs, les combattre, les vaincre ? S'il en était autrement, toutes les notions du bon sens seraient renversées.

Je me plais à le répéter, Rousseau n'est pas toujours responsable ; il est la victime de son impressionnabilité maladive qui le porte d'un extrême à l'autre, et le fait tomber dans les antinomies signalées par Kant, sans cependant quitter le terrain du concret, ni s'élever jusqu'à la métaphysique.

En ne considérant même que le fond de la doctrine pédagogique de Rousseau, et en éliminant les détails puérils qui s'y rencontrent, nous constaterons que les conséquences en ont été funestes pour les deux sexes.

D'abord, il ressort de sa méthode que le précepteur est tout et que l'élève n'est rien. Le précepteur est le machiniste et l'écolier est l'automate. Grâce à cette éducation, Émile est dénué de spontanéité ; il est incapable de prendre par lui-même ni une initiative, ni une résolution. Dans tous les actes de sa vie, il va consulter son ancien maître. Et si ce dernier ne vit pas à perpétuité, c'en est fait des Émile du présent et de l'avenir. C'est, en un mot, l'annihilation complète de la volonté, c'est la disparition de l'autonomie individuelle. En outre, se broche sur le tout un placage de sensibilisme qui dépasse de beaucoup la réalité des sentiments. A force de se dépenser en phénomènes externes, il finit par rester peu de chose au dedans : des effusions déclamatoires, des effusions lacrymales vous tiennent quitte envers votre conscience.

C'est ainsi qu'abusés par cette phraséologie certains

Conventionnels, se posant en humanitaires, violèrent les lois les plus élémentaires de l'humanité. Si ce système éducatif est pernicieux pour l'homme, il n'en est pas moins détestable pour la femme.

Les Sophie et les Héloïse ont donné naissance à toute une descendance de larmoyeuses vaporeuses. Il fut de mode et de bon ton qu'une femme, dans certaines épreuves de la vie, se livrât à des éclats de sanglots, à des évanouissements. On poussa même cette mode jusqu'aux circonstances dites *heureuses* de l'existence : mariages, premières communions, etc., etc.

Agir autrement, c'était faire preuve d'insensibilité, d'égoïsme ; c'était manquer à toute convenance. De là, obligation d'une pose uniforme pour toutes.

Il est certain qu'il ne faut pas perdre de vue que le XVIIIe siècle a un caractère prononcé de transition. Chacun sent qu'on est sur le seuil d'une nouvelle ère ; le jeune esprit qui fait invasion lutte avec l'ancien pour prendre sa place. Les institutions consacrées par des siècles de servitude chancellent sur leur base. Alors l'état des intelligences et des consciences offre un singulier amalgame de faux et de vrai, de convenu et de réel.

D'accord, me dira-t-on ; mais cette période transitoire passée et les institutions changées dans un sens favorable à l'égalité, les opinions de Rousseau sur les femmes ont continué de prévaloir. Ce qui démontre que si la femme était l'égale de l'homme, elle n'aurait pas supporté depuis le commencement du monde sa subordination ; elle aurait brisé sa chaîne dans ce grand mouvement de liberté.

Je répondrai à cette observation par une question. Comment se fait-il que la masse des hommes se laisse mener par quelques-uns ? C'est qu'il y a un fond de paresse dans l'humanité et qu'elle s'accommode, tant bien que mal, d'un état de choses établies, n'ayant pas le plus souvent

l'énergie nécessaire pour réagir constamment afin d'en sortir.

Les tentatives d'insurrection sont toujours suivies de longs abattements. Quant à la femme, elle n'est pas asservie à la façon des peuples. Elle croit, non sans motif, et on l'encourage dans cette croyance, qu'elle possède une force naturelle devant laquelle se réduisent toutes les autres. La beauté, le charme irrésistible, cette séduction féminine dont elle dispose, parlent en sa faveur mieux que l'égalité : elle peut aspirer au privilège. Pourquoi demanderait-elle le droit ? Pourquoi étudier, acquérir science et talent, quand elle n'a qu'à paraître, à sourire, à pleurer ?

Elle est semblable à ces riches héritiers qui se dispensent de tout effort, jugeant que la fortune tient lieu de tout mérite.

Trop longtemps, la femme a été dupe de ce mirage, et en dehors de quelques protestations isolées, elle a accepté son asservissement.

La longue expérience des siècles, le récit de ses misères, la lutte pour la vie et, plus que cela, ce grand souffle de liberté qui entraîne les peuples, ces mots de droit, d'autonomie, qui constituent le fond de toute réclamation politique, sociale et individuelle l'ont fait sortir de son rêve.

Les femmes qui travaillent, qui souffrent de leur infériorité civile et économique, ont depuis longtemps senti toute l'injustice de cette distribution des droits et des devoirs. Mais sans voix dans les conseils, sans représentants dans les assemblées, sans le concours de celles dont la fortune, la situation sociale assurent la considération et l'influence, elles ont gémi entre quatre murailles.

A la fin, ces plaintes se sont associées, elles ont formé un chœur tragique comme le chœur antique. Des consciences d'élite, profondément émues, se sont faites les avocats de cette grande cause. Et déjà d'importantes réformes se sont

opérées, non en France, mais à l'étranger. Le mouvement se généralise. Tandis que la division se produit sur toute autre question, l'accord se manifeste sur celle-là.

Les esprits impartiaux commencent à comprendre que les difficultés sociales qui troublent et menacent la sécurité des nations ; la stagnation du progrès et les symptômes de décadence qui se produisent, pourraient bien n'être que la conséquence de ce dogme de l'infériorité de la femme, consacré par les légendes religieuses et maintenu par la plupart des philosophes ; voire même ceux du XVIIIe siècle, hormis Voltaire et Condorcet. Les philosophes croyaient pourtant s'être affranchis de toute superstition, de tout préjugé ! Or cette infériorité constituée artificiellement par l'ignorance imposée et par l'exclusion à toute participation dans les affaires d'intérêts généraux, a porté un grave préjudice à la marche de la civilisation.

La compression d'une force essentielle et éminemment active a faussé tous les rapports humains. Il en résulte le maintien de la guerre et l'accroissement de l'immoralité ; caractéristique fatale de l'abaissement de la femme et de l'omnipotence masculine.

Faisant justice de ces théories mensongères, basées sur l'absence de la science, notre génération, abdiquant les préjugés du passé, est en train d'ouvrir une voie nouvelle à cette moitié de l'humanité asservie depuis l'origine des mondes, qui lui permettra de parvenir au développement intégral de son être, et de se trouver en mesure de remplir sa haute mission doublement pacifique et moralisatrice.

On rendra alors à cette force indiscutable sa véritable destination.

Nous avons fait du chemin depuis l'*Émile* de Jean-Jacques Rousseau. La méthode expérimentale, les études anthropologiques ont succédé aux idées préconçues. Les théo-

ries ont été démontrées par les faits, ce qui a singulièrement dérangé les conceptions arbitraires et fantaisistes qui, sous une forme séduisante, ont égaré le jugement de nos pères.

Rousseau est de ceux qui, avec un immense talent, ont semé autant d'erreurs que de vérités ; mais ces vérités sont d'une telle envergure, elles ont jeté dans les esprits de si vives clartés, que, malgré les lapsus du penseur et de l'homme privé, il lui restera toujours des titres à la reconnaissance de l'humanité.

Maria Deraismes

XV

J.-J. ROUSSEAU MUSICIEN

I

C'est avec l'espèce de fureur enthousiaste qu'il apportait en toutes choses, que Rousseau toute sa vie s'occupa de musique. Au reste, il est singulier que cet art enchanteur, dont l'idéal semble résider en dehors de l'entendement humain, et qu'on croirait ne devoir exciter que les sentiments les plus paisibles et les plus tendres, soit précisément celui qui, de tout temps, ait enfanté les disputes les plus animées et suscité les polémiques les plus violentes. Au temps de Rousseau justement, ces polémiques affectèrent, à deux reprises, un caractère étonnant de passion véhémente, et l'auteur de l'*Émile* ne fut ni l'un des derniers, ni l'un des moins ardents à se jeter dans la mêlée, la première fois lors de la fameuse querelle dite des bouffons italiens et de la musique française, la seconde, un quart de siècle plus tard, lors de la grande guerre des gluckistes et des piccinistes.

Ce n'est pas que Rousseau fût un grand clerc en musique; loin de là. Mais avec sa nature sensitive et nerveuse, il était prodigieusement impressionné par ses manifestations, et il en ressentait les effets avec une étonnante intensité. S'il

en raisonna mal au point de vue technique, par le fait d'une instruction spéciale absolument insuffisante, en revanche il lui arrivait, lorsqu'il abordait la poétique générale et l'esthétique de l'art, d'en parler avec une souveraine éloquence et d'exprimer à son sujet des idées neuves et d'une justesse inattaquable. Telle page de son *Dictionnaire de Musique* est profondément misérable; telle autre, au contraire, est tout simplement admirable. Théoricien ignorant des principes de l'art, praticien incapable de les appliquer, il étonne souvent par la hardiesse, la finesse et la justesse de ses aperçus lorsqu'il apprécie cet art de poète, en philosophe et en esthéticien.

Il est certain que les connaissances musicales de Rousseau étaient absolument rudimentaires. C'est à peine s'il avait quelques notions de solfège, et il était incapable de déchiffrer couramment une romance. Lui-même l'avoue en plus d'un endroit de ses écrits, particulièrement dans ses *Confessions;* lui-même nous fait connaître de quelle façon capricieuse, irrégulière, incomplète, il en apprit le peu qu'il en sut jamais. « Il faut assurément, dit-il, que je sois né pour cet art, puisque j'ai commencé à l'aimer dès mon enfance, et qu'il est le seul que j'aie aimé constamment dans tous les temps. Ce qu'il y a d'étonnant est qu'un art pour lequel j'étais né m'ait néanmoins coûté tant de peine et avec des succès si lents qu'après une pratique de toute ma vie, jamais je n'ai pu parvenir à chanter sûrement tout, à livre ouvert. »

Lorsqu'on veut parler de Rousseau musicien, on ne peut séparer en lui le théoricien du praticien, le critique et le polémiste du compositeur. Tout se tient en lui sous ce rapport, et c'est en vain qu'on voudrait faire deux parts de son individualité musicale. Le peu qu'il savait de la pratique de l'art lui donnait une grande confiance dans son appréciation de la théorie de cet art, et ce musicien

singulier, qui était incapable de souder ensemble deux accords de trois sons, prétendait tout réformer, depuis le système de la notation jusqu'à la poétique même de la musique dramatique telle que l'envisageaient alors nos compositeurs. Et, chose vraiment singulière, ce prétendu musicien, à l'instruction incomplète et tronquée, non seulement écrivait parfois des chants pleins de grâce et de fraîcheur, mais encore trouvait, dans son génie philosophique et littéraire, des vues générales pleines d'élévation sur l'art qu'il chérissait et qui faisait la joie de son existence.

Ce n'est que sur le tard, et lorsqu'il avait déjà dépassé l'adolescence, que Rousseau commença à s'occuper un peu sérieusement de musique. Il en avait dû le goût à une de ses tantes, qui, lorsqu'il était enfant, lui chantait des chansons qui le ravissaient. Dans la suite, il reçut, fort irrégulièrement, quelques leçons de Mme de Warens, après quoi il passa une année à la maîtrise d'Annecy, où nous tenons de lui-même qu'il n'apprit pas grand'chose. Cela ne l'empêcha pas de s'installer à Lausanne, avec la prétention d'y enseigner l'art qu'il connaissait si peu, et, qui plus est, de s'y dire compositeur. Avec une audace singulière, il s'avisa même d'écrire ce qu'il appelle une symphonie, et ne recula pas devant un essai d'exécution, dont il rend compte avec une verve à la fois plaisante et douloureuse : — « ... On s'assemble pour exécuter ma pièce; j'explique à chacun le genre du mouvement, le goût de l'exécution, les renvois des parties : j'étais fort affairé. On s'accorde pendant cinq ou six minutes, qui furent pour moi cinq ou six siècles. Enfin, tout étant prêt, je frappe, avec un beau rouleau de papier, sur mon pupitre magistral, les deux ou trois coups du *Prenez garde à vous!* On fait silence; je me mets gravement à battre la mesure : on commence.... Non, depuis qu'il existe des opéras français,

de la vie on n'ouït pareil charivari : quoi qu'on eût dû penser de mon prétendu talent, l'effet fut tout ce qu'on en semblait attendre ; les musiciens étouffaient de rire ; les auditeurs ouvraient de grands yeux et auraient bien voulu fermer les oreilles, mais il n'y avait pas moyen. Mes bourreaux de symphonistes, qui voulaient s'égayer, ràclaient à percer le tympan d'un quinze-vingts. J'eus la constance d'aller toujours mon train, suant, il est vrai, à grosses gouttes, mais retenu par la honte, n'osant m'enfuir et tout planter là. Pour ma consolation, j'entendais les assistants se dire à l'oreille ou plutôt à la mienne, l'un : Quelle musique enragée! un autre : Il n'y a rien là de supportable, quel diable de sabbat!... Mais ce qui mit tout le monde de bonne humeur fut le menuet. A peine en eut-on joué quelques mesures, que j'entendis partir de toutes parts les éclats de rire. Chacun me félicitait sur mon joli goût de chant : on m'assurait que ce menuet ferait parler de moi et que je méritais d'être chanté partout. Je n'ai pas besoin de peindre mon angoisse, ni d'avouer que je la méritais bien. »

Cette déconvenue n'empêcha pas Rousseau de continuer de donner quelques leçons à Lausanne, puis à Neuchâtel, où il prétend qu'il apprit la musique en l'enseignant, ce qui peut être vrai jusqu'à un certain point, mais jusqu'à un certain point seulement. C'est dans le même temps qu'il commença à se créer quelques ressources en copiant de la musique, quoiqu'il ne fût pas, d'après lui-même, fort habile à cette besogne : « Il faut avouer, dit-il, que j'ai choisi dans la suite le métier du monde auquel j'étais le moins propre. Non que ma note ne fût pas belle et que je ne copiasse fort nettement ; mais l'ennui d'un long travail me donne des distractions si grandes que je passe plus de temps à gratter qu'à noter, et que si je n'apporte la plus grande attention à collationner et corriger mes parties, elles

font toujours manquer l'exécution. » Il est certain que ce travail de copiste devait être rebutant pour une si haute intelligence, toujours en quête de spéculations et de réflexions. Mais il faut croire, d'autre part, et malgré qu'il en pensât, que Rousseau n'était que médiocrement organisé pour la musique, sans quoi ce travail, précisément, eût été le plus propre à le familiariser au bout d'un certain temps avec la lecture musicale et à lui en faire comprendre tous les secrets.

C'est justement la difficulté qu'il éprouvait à cette lecture qui lui suggéra l'idée de la simplifier à l'aide d'un système nouveau de notation, plus ingénieux que pratique, et qui donna naissance au premier écrit consacré par lui à la musique : *Projet concernant de nouveaux signes pour la musique*, lu par lui à l'Académie des sciences, le 22 août 1742. « Cette quantité de lignes, disait-il, de clefs, de transpositions, de dièses, de bémols, de bécarres, de mesures simples et composées, de rondes, de blanches, de noires, de croches, de doubles, de triples-croches, de pauses, de demi-pauses, de soupirs, de demi-soupirs, de quarts de soupirs, etc., donne une foule de signes et de combinaisons, d'où résultent deux inconvénients principaux, l'un d'occuper un trop grand volume, et l'autre de surcharger la mémoire des écoliers... » Le système imaginé par Rousseau était basé sur la substitution des chiffres aux notes de la gamme, et c'est celui qu'une certaine école vocale emploie encore aujourd'hui, après lui avoir fait subir diverses modifications ; d'ailleurs, seulement applicable au chant, il serait d'un usage impossible pour les instruments. La démonstration de cette impossibilité a été suffisamment faite, et en tous cas elle ne saurait trouver place dans cette courte notice. L'Académie des sciences, saisie de la communication de Rousseau, se borna à faire remarquer que son système n'était qu'une sorte de perfectionnement

de la méthode précédemment imaginée (1677) par un moine franciscain, le P. Souhaity, qui l'avait uniquement appliquée au plain-chant, et que Rousseau d'ailleurs ignorait complètement. Rameau, qui s'y connaissait, fut moins accommodant et, avec sa vigueur ordinaire, mit en lumière les vices de la théorie de Rousseau. Celui-ci ne publia pas son *Projet*, qui ne parut que plus tard, dans la réunion de ses œuvres complètes; mais, en l'amplifiant, en le développant et en l'accompagnant d'un exposé de ses principes, il en fit l'objet de sa *Dissertation sur la musique moderne* (Paris, Quillau, 1743), écrit qui reste un peu sec et un peu froid, en dépit du maître style de l'auteur.

Peu fortuné de ce côté, Rousseau voulut de nouveau tâter de la composition, dans des conditions qu'il estimait meilleures que celles du premier essai tenté par lui à Lausanne. Il entreprit d'écrire les paroles et la musique d'un opéra-ballet en un prologue et trois actes ou « entrées », *les Muses galantes*. C'est au cours de ce travail qu'il partit pour Venise, pour y remplir les fonctions de secrétaire particulier de l'ambassadeur de France, et c'est pendant son séjour en ce pays qu'il se prit d'une ardente passion pour la musique italienne, passion qui devait, plus tard, l'exciter à soutenir les polémiques les plus vives et les plus acharnées. De retour en France, il se reprit à ses *Muses galantes*, en tête desquelles on trouve un *avertissement* dont je détache ces lignes : « Cet ouvrage est si médiocre en son genre (c'est du poème qu'il parle), et le genre en est si mauvais, que, pour comprendre comment il m'a pu plaire, il faut sentir toute la force de l'habitude et des préjugés.... Cependant, quoique la musique de cette pièce ne vaille guère mieux que la poésie, on ne laisse pas d'y trouver de temps en temps des morceaux pleins de chaleur et de vie. L'ouvrage a été exécuté plusieurs fois avec assez de succès, savoir : en 1745, devant M. le duc de

Richelieu, qui le destinait pour la cour; en 1747, sur le théâtre de l'Opéra; et, en 1761, devant M. le prince de Conti. Ce fut même sur l'exécution de quelques morceaux que j'en avais fait répéter chez M. de La Popelinière, que M. Rameau, qui les entendit, conçut contre moi cette violente haine dont il n'a cessé de donner des marques jusqu'à sa mort. »

Quelques écrivains, Fétis entre autres, ont inféré de ces paroles que *les Muses galantes* avaient été « représentées sans succès à l'Opéra ». Or, le fait est inexact, et *les Muses galantes* ne furent point jouées à ce théâtre, ce que Rousseau ne dit pas d'ailleurs, car il se sert du mot « exécuté ». La vérité, sans doute, est qu'on en fit une répétition, et que l'ouvrage fut jugé insuffisant. Nous n'en pouvons apprécier aujourd'hui la valeur au point de vue de la musique, puisqu'il ne reste rien de celle-ci. Ce qu'on sait seulement, c'est que Rousseau, incapable d'orchestrer sa partition, dut, pour ce travail, avoir recours à Philidor, encore fort jeune alors, mais qui était destiné à devenir l'un de nos plus grands maîtres, et que celui-ci n'eut pas le temps ou la volonté d'achever cette besogne, que Rousseau dut terminer tant bien que mal. De là, on le comprend, une inégalité flagrante entre certains morceaux, ce qui fit dire à Rameau, assistant à l'audition des *Muses galantes* chez M. de La Popelinière, qu'il était impossible que toutes les parties de cet ouvrage fussent de la même main, parce qu'il y en avait d'excellentes à côté d'autres où se dévoilait l'ignorance la plus complète. Voilà ce que Rousseau, en laissant volontiers croire à un sentiment de jalousie qui s'expliquerait difficilement, appelle « la haine » de Rameau contre lui. C'est qu'il était malaisé, en vérité, de faire prendre le change à celui-là !

Nous en arrivons à la part considérable et toute spéciale que Rousseau prit à la rédaction de l'*Encyclopédie*.

Diderot et d'Alembert le prièrent de se charger de toute la partie musicale de ce recueil, mais, s'il dit vrai dans la préface de son *Dictionnaire de musique*, sans lui donner le temps nécessaire pour un travail de cette nature, et si important : « Le manuscrit entier de l'*Encyclopédie* devait être complet avant qu'il en fût imprimé une seule ligne; on ne me donna que trois mois pour remplir ma tâche, et trois ans pouvaient me suffire à peine pour lire, extraire, comparer et compiler les auteurs dont j'avais besoin : mais le zèle de l'amitié m'aveugla sur l'impossibilité du succès. Fidèle à ma parole, aux dépens de ma réputation, je fis vite et mal, ne pouvant bien faire en si peu de temps. Au bout de trois mois mon manuscrit entier fut écrit, mis au net et livré. » Il est certain que dans de telles conditions, avec l'insuffisance de son instruction musicale, et en dépit de son étonnante faculté d'assimilation, Rousseau ne pouvait faire de bonne besogne. Toutefois, c'est en s'appuyant sur son travail de l'*Encyclopédie*, en le reprenant en sous-œuvre, que, quinze ans plus tard, il fit et publia son *Dictionnaire de musique* (Genève, 1767, in-4°), livre défectueux assurément, inégal, incomplet, mais qui a été critiqué outre mesure, et qui contient, en somme, d'excellentes parties. Dans une lettre qu'il adressait à Lalande au mois de mars 1768, Rousseau nota certains articles de son *Dictionnaire* comme spécialement dignes d'attention et n'appartenant qu'à lui seul, et il cite les mots *Accent*, *Consonnance*, *Dissonance*, *Fugue*, *Goût*, *Harmonie*, *Intervalle*, *Licence*, *Mode*, *Modulation*, *Opéra*, *Préparation*, *Récitatif*, *Son*, *Tempérament*, *Trio*, *Unité de mélodie*, *Voix*, et surtout l'article *Enharmonique*, dans lequel « ce genre, jusqu'à présent très mal entendu, *est mieux expliqué que dans aucun livre* ». Mon attention et mes louanges ne porteraient pas précisément sur les mots choisis par Rousseau. Il n'en est pas moins vrai, je le ré-

pète, que si certaines parties de son livre sont insuffisantes et défectueuses, d'autres sont dignes d'estime et d'intérêt, et que quelques-unes sont remarquables. On ne doit pas oublier, d'ailleurs, qu'à part l'ouvrage de Brossard, publié en 1703, et qui n'était guère plus qu'un vocabulaire, le *Dictionnaire de musique* de Rousseau est le premier ouvrage de ce genre qui ait été publié en langue française, et que ce seul mérite a son importance, puisque l'auteur n'avait aucun modèle à se proposer. On doit même ajouter qu'après cent trente-deux ans nous en sommes encore réduits à ce Dictionnaire, car tous ceux qui ont été livrés depuis au public, à commencer par celui de Castil-Blaze, son détracteur acharné, ne vivent que par lui et par les grossiers emprunts qu'ils lui ont faits. Il est même singulier de voir Castil-Blaze dénigrer son devancier avec cette fureur, lui qui lui emprunte *textuellement* plus de *trois cents* articles. Pour moi, je partage, au sujet du *Dictionnaire de musique* de Rousseau, l'opinion de Fétis, qui s'exprime ainsi à son sujet : « Nonobstant la réalité des imperfections du livre de Rousseau, il ne faut pas oublier que la rareté des livres spéciaux et des autres matériaux en France, à l'époque où il fut écrit, rendait un semblable travail fort difficile, qu'il fut terminé dans une solitude (1) où l'auteur était dépourvu de tout secours, et qu'enfin une partie des erreurs de Rousseau sont celles de son temps. Dans toute la partie esthétique, il montre d'ailleurs un rare instinct de l'art et des vues fort élevées. »

Mais voici que nous touchons à la grande manifestation musicale de Rousseau, c'est-à-dire à la composition et à la représentation, à l'Opéra, de son intermède fameux, *le Devin du village*.

(1) On sait que Rousseau s'était retiré alors à Motiers-Travers.

II

Le 1er août 1752 était venue débuter à notre Opéra une petite troupe de chanteurs de bouffes italiens, engagés pour exécuter à ce théâtre quelques-uns des plus jolis *intermezzi* dus aux compositeurs de leur pays. Au mois de janvier précédent on avait repris, sur la même scène, un ancien opéra de Destouches, *Omphale*, représenté pour la première fois en 1701. Grimm, cet Allemand familiarisé avec la langue française, mais qui passait son temps ici à dénigrer la France et la plupart de ses artistes, quels qu'ils fussent, profita de la présence à Paris des chanteurs italiens pour publier un écrit intitulé *Lettre sur Omphale*, dans lequel il avilissait cet ouvrage et portait aux nues la musique italienne et particulièrement les *intermezzi* que Manelli, la Tonelli et leurs compagnons jouaient alors à l'Opéra. Ce fut le commencement d'une polémique ardente qui ne prit fin qu'après le départ des Italiens et qui se traduisit par la publication d'un déluge de brochures, parfois piquantes et spirituelles, à l'aide desquelles les partisans de l'une ou de l'autre musique, italienne ou française, défendaient passionnément leurs idées en combattant avec acharnement celles de leurs contradicteurs. C'est ce qu'on appela plaisamment la *Guerre des Bouffons*. Rousseau ne se fit pas prier pour entrer dans la danse, et Grimm ayant, à une brochure anonyme publiée en réponse à la sienne (*Remarques au sujet de la Lettre de M. Grimm sur Omphale*), répliqué par un second pamphlet : *Lettre à M. l'abbé Raynal sur les Remarques au sujet de la Lettre d'Omphale*, il publia lui-même une *Lettre à M. Grimm au*

sujet des Remarques ajoutées à sa lettre sur Omphale. Il va sans dire que celle-ci était tout à la gloire de la musique italienne; un seul trait suffira à le constater. Parlant du genre bouffe en musique, Rousseau dit : « Je n'examine point si le genre bouffe existe réellement dans la musique française. Ce que je sais très bien, c'est qu'il doit nécessairement être autre que le genre bouffon de la musique italienne : *une oie grasse ne vole point comme une hirondelle.* » Pour le reste, la brochure était une critique amère de la musique de Rameau, alors au comble de la gloire. Rousseau ne pouvait pardonner à Rameau l'opinion que celui-ci avait exprimée au sujet des *Muses galantes.* Mais comme Rameau était puissant, Rousseau, qui se préparait à faire répéter à l'Opéra son *Devin du village* et qui craignait sans doute les effets possibles de son animosité, n'osa pas signer sa brochure, et la publia sous le couvert de l'anonyme. Je constate le fait sans le commenter.

Les bouffons italiens occupaient depuis sept mois la scène de l'Opéra, ils y avaient joué *la Serva padrona* et *il Maestro di Musica*, de Pergolèse, *la Finta Cameriera*, de Latilla, *la Donna superba*, lorsque, le 1er mars 1753, ce théâtre donnait la première représentation du *Devin du village*, intermède dont Rousseau avait écrit les paroles et la musique, et dont les deux rôles principaux étaient tenus par Jélyotte et Mlle Fel, les favoris du public. Le succès fut éclatant, et tel que Rousseau n'eût peut-être jamais osé l'espérer. C'est beaucoup dire pourtant que d'affirmer qu'il avait écrit la musique du *Devin du village.* Il en avait évidemment fourni le premier jet, mais, toute question d'inspiration réservée, il n'était certainement pas devenu capable de construire, dans tous ses détails et toutes ses parties, une partition d'opéra, même d'une opéra en un acte, comme celui-ci. Il avoua lui-même, en publiant sa parti-

tion, que les récitatifs en furent refaits par le compositeur Francœur, alors directeur de l'Opéra avec Rebel, et par Jélyotte, les siens ayant paru d'un genre nouveau (et sans doute insuffisants); mais ce qu'il n'avoue pas, c'est que Francœur refit aussi la musique des divertissements, c'est qu'il écrivit un air de bravoure pour Mlle Fel (il n'y a pas à se tromper sur la provenance de celui-ci si on le compare aux autres morceaux, on y sent la main d'un musicien expérimenté), c'est qu'enfin toute l'instrumentation dut être refaite soit encore par Francœur, soit par Philidor.

Néanmoins, ceci ne veut pas dire, comme l'ont affirmé plusieurs écrivains de son temps et du nôtre, que rien, dans la musique du *Devin du village*, n'appartienne à Rousseau, et qu'il aurait tout simplement volé sa partition à quelque compositeur obscur. De nos jours, un historien musical un peu trop fantaisiste, Castil-Blaze, a voulu lui enlever tout l'honneur de cet ouvrage et, rééditant une calomnie qui avait eu cours jadis, a prétendu reporter tout cet honneur à un musicien nommé Grenet. Castil-Blaze avait voué une haine profonde à Rousseau, peut-être en raison du pillage auquel il s'était livré à son égard en lui enlevant, sans scrupule et sans façon, la moitié de son *Dictionnaire de musique* pour la placer dans le sien. Il s'est appuyé, pour justifier ses assertions, sur ce fait que déjà du vivant de Rousseau, et peu après sa mort, on lui avait contesté la musique du *Devin*. Particulièrement il avait paru au mois d'octobre 1780, dans le *Journal encyclopédique*, un article d'une forme étrange, dans lequel l'écrivain croyait pouvoir affirmer (d'après une lettre reçue par lui en 1750, brûlée aussitôt et rappelée de mémoire après trente ans!) que le véritable auteur de la musique du *Devin du village* était un musicien de Lyon nommé soit Grenet, soit Garnier. Le peu de certitude en ce qui concerne le nom pouvait déjà sembler singulier; mais l'article était

perfide, et son auteur avait mis à profit les récentes leçons de Basile. C'est sur cette piste que Castil-Blaze se lança, soixante ans plus tard, et c'est à l'aide de cet article qu'il s'efforça d'enlever à Rousseau la paternité de son œuvre.

Mais si l'on s'est servi de l'article du *Journal encyclopédique*, personne ne paraît avoir eu connaissance de la réponse qui y fut faite sous la forme d'une brochure de trente pages, aujourd'hui rarissime, et qui le refute victorieusement. J'ai eu la chance, il y a quelques années, de découvrir cette brochure, dont voici le titre : *Eclaircissements donnés à l'auteur du Journal encyclopédique sur la musique du Devin du village*, par le sieur de Marignan, comédien (Paris, veuve Duchesne, 1781, in-8°), et comme le sujet en vaut la peine, j'en vais extraire un fragment dont j'espère qu'on me pardonnera l'étendue en faveur de l'intérêt qu'il présente :

..... J'étais à Lyon en 1749; j'y revins en 1751, et j'y restai jusqu'en 1758. Comme j'aime la musique, et que je chantais alors, je connaissais tous les musiciens qui pouvaient avoir quelque réputation. J'y ai connu ce *Grenet,* et j'y ai connu un *Granier*, et non un *Garnier*, mais ce Granier était à Grenoble et à Chambéry en 1750, où il avait épousé la nièce de Madame Legrand, épouse de Legrand, comédien-français, et pour lors directrice d'une troupe de comédiens. Ce Granier ne vint à Lyon qu'en 1751. C'était un excellent violoncelle, qui n'avait alors que quelques faibles notions de la composition, qu'il apprit ensuite de l'abbé Roussier. Ce Granier n'a de sa vie composé d'autre musique vocale que quelques vaudevilles. Il ne commença même de composer de petits airs de danse qu'en 1757, et ce fut pour les ballets ingénieux de M. Noverre; encore ces airs lui étaient-ils, pour ainsi dire, dictés et calqués par cet admirable artiste, qui lui en indiquait l'esprit et le caractère. Lorsqu'on donna pour la première fois, en 1754, *le Devin du village* à Lyon, ce Granier jouait de la basse dans l'orquestre. Si la musique eût été de lui, il aurait pu s'en faire honneur : il n'y aurait pas manqué.

En voilà, je crois, suffisamment, Monsieur, pour vous prouver que la lettre que vous avez reçue de Lyon ne pouvait pas

être d'un homme qui n'y était point, et que ce même homme qui ne savait pas la composition en 1751 n'avait pas pu composer la musique du *Devin du village* en 1750. Et pour vous ôter toute idée que cette musique et cette lettre pourraient être, non du *Granier* que j'ai connu, mais d'un *Garnier* ou d'un *Grenier*, j'ai l'honneur de vous répéter, et cent personnes à Lyon vous le diront comme moi, que depuis 1749 jusques en 1758, il n'y a point eu dans cette ville de musicien d'un nom ressemblant à celui de ce Granier dont je viens de vous faire l'histoire non pas *à peu près,* mais très exactement.

J'ai connu Grenet tout aussi particulièrement que Granier. Il était maître de musique du Concert de Lyon. C'était un homme très vif, plein du génie de son art, auteur de plusieurs motets et d'un opéra qui a pour titre *le Triomphe de l'harmonie.* Il était effectivement grand harmoniste, de plus homme d'esprit, et par conséquent incapable d'écrire une lettre aussi plate que celle que vous avez reçue, et encore moins d'y avoir mis une suscription aussi bête. Il est en effet mort vers l'année 1752. Je n'entre dans tous ces détails que pour mettre les éclaircissements que je vous donne dans un plus grand jour.

Si la musique du *Devin du village* pouvait avoir été faite par un des deux musiciens que vous voulez indiquer, il n'y a pas de doute que ce serait Grenet qui en aurait la gloire; ayant fait *le Triomphe de l'harmonie,* le préjugé serait en sa faveur. Mais la musique du *Triomphe de l'harmonie* ne ressemble en rien à celle du *Devin.* Il n'y a pas le moindre trait, il n'y a pas le plus petit air de famille. Il est aisé de les comparer. Je les ai entendus l'un et l'autre : il est vrai que je ne m'y connais pas; mais je doute que les meilleurs connaisseurs puissent y trouver le plus léger indice qui décèle l'identité de génie. Si Grenet avait fait la musique du *Devin du village,* quelqu'un l'aurait sçu dans Lyon. Comme maître de musique du Concert, il était trop bien répandu pour que toute la ville l'eût ignoré. On ne pourra jamais s'imaginer que l'auteur d'un aussi charmant intermède ait envoyé sa musique à Paris sans en avoir fait exécuter plusieurs morceaux devant ses amis, ou devant quelques amateurs, dont le nombre est si grand à Lyon, et qui plus est, sans l'avoir entendue lui-même. On ne se persuadera jamais qu'il ait pu cacher pour toujours une aussi heureuse production à sa femme et à son fils, lequel pouvait avoir alors vint-deux à vingt-trois ans. Enfin, Monsieur, cette musique n'a point été jetée dans un moule.

Grenet, ni tout autre musicien, quelque génie qu'ils pussent avoir, ne l'eût point écrite couramment sans y faire des fautes et des ratures; ils l'auraient copiée pour la mettre au net afin de l'envoyer; ils en auraient gardé les minutes : que sont-elles devenues? La veuve Grenet et son fils n'ont certainement rien trouvé qui pût leur faire soupçonner que le défunt eût jamais travaillé sur le sujet du *Devin du village*. Ils ont entendu cette musique et comme tout le monde ils l'ont admirée, mais sans songer à la réclamer, sans la reconnaître.

Grenet n'a donc pas, plus que Granier, fait la musique du *Devin du village*, ni la lettre que vous dites avoir reçue.

Je pourrais vous citer cinquante témoins respectables qui les ont connus comme moi, qui ont vu souvent donner, dans la nouveauté, *le Devin du village* à Lyon, sans que jamais ils aient ouï dire que Grenet ou Granier pouvaient en être les auteurs; mais vous voudrez bien vous contenter que je vous en nomme six, qui, j'espère, ne le trouveront pas mauvais. Ils sont connus généralement : il y en a quatre qui font encore les plaisirs du public par leurs grands talens; ce sont M. Préville, Mme Préville et M. Brizard, de la Comédie-Française, M. Noverre, maître des ballets de l'Opéra, Mme Noverre, son épouse, qui tous cinq étaient à Lyon comme moi en 1751, et Mme Lobreau, qui en 1748 était pensionnaire dans la comédie de Lyon sous la direction de M. Préville, et qui en a été directrice ensuite, depuis 1752 jusqu'en 1780.

Il n'y a pas de doute, je l'ai dit, que le premier jet, c'est-à-dire la partie vocale et mélodique du *Devin du village* ne fût bien de Rousseau, et l'on peut convenir facilement que les petits airs qui composent cette partitionnette sont vraiment pleins de grâce, d'un joli sentiment et empreints d'une sorte de tendresse pénétrante. Il est certain que l'apparition de cette espèce de petit pastel musical, qui contrastait si fort avec le style grandiloquent en honneur sur la scène de notre Opéra, détendit un peu les nerfs des spectateurs, et que la note nouvelle apportée par l'auteur justifiait son succès — car le succès fut très considérable. Toutefois, Rousseau fut si mortifié de voir qu'on lui con-

testait la paternité de la musique du *Devin* qu'il finit, pour fermer la bouche à ses détracteurs, par déclarer qu'il en écrirait une nouvelle. Il tint parole en partie, et composa en effet une ouverture et six airs nouveaux, avec lesquels *le Devin du village* fut repris à l'Opéra, l'année même de sa mort, en 1778. « Hélas! dit Adolphe Adam dans ses *Souvenirs d'un musicien*, il avait mis vingt-six ans à les composer, et ils donnèrent presque raison à ceux qui prétendaient qu'il n'était pas l'auteur des premiers. M. Leborne, bibliothécaire de l'Opéra, a eu la complaisance de me communiquer la partition de cette seconde édition du *Devin*. Son examen m'a confirmé dans l'opinion que l'instrumentation de la première édition du *Devin*, telle pauvre et telle mesquine qu'elle soit, ne peut être de Rousseau. De 1752 à 1778, la musique avait fait de grands progrès. Monsigny, Grétry et surtout Gluck, dont Rousseau était grand admirateur, avaient fait faire de grands pas à l'instrumentation : dans la nouvelle version de Rousseau, il n'y a jamais que deux violons jouant quelquefois à l'unisson et l'alto marchant toujours avec la basse. Il est donc bien improbable que la première version ait été plus richement instrumentée que la seconde, exécutée vingt-six ans plus tard (1). »

(1) En 1803, on fit à l'Opéra une reprise du *Devin du village*, avec l'admirable Mme Branchu dans le rôle de Colette, et Nourrit père, qui pour son début à ce théâtre, jouait celui de Colin. L'instrumentation avait été refaite et de nouveaux récitatifs avaient été écrits à cette occasion par Lefebvre, bibliothécaire de l'Opéra, ce qui fait que la partitionnette du *Devin* devenait comme une sorte de couteau à Janot musical. L'ouvrage, sous cette nouvelle forme, resta au répertoire jusqu'en 1826, époque de l'arrivée de Rossini à Paris : c'est alors qu'il en a disparu, à la suite d'une manifestation bizarre qui causa comme un semblant de scandale. L'auteur du *Barbier de Séville* et de la *Cenerentola* assistait un soir au spectacle, dans lequel était compris *le Devin du village*, joué par Adolphe Nourrit, Dérivis et Mme Damoreau. La pièce finissait, lorsqu'un mauvais plaisant, sans doute pour indiquer son âge et qu'il se faisait temps de la remiser,

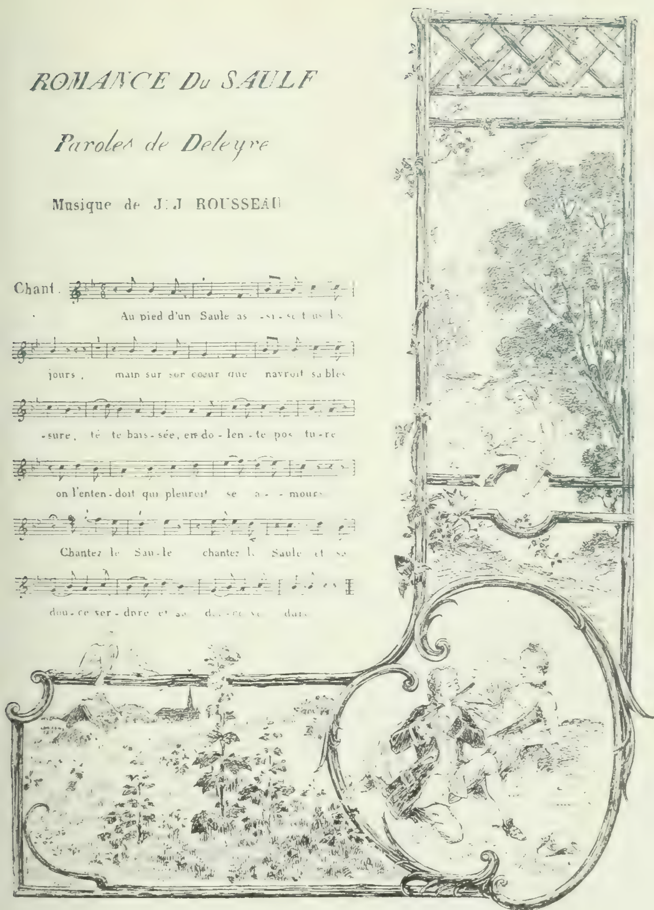
III

Le Devin du village avait vu le jour au plus fort de la guerre des bouffons, qui avait partagé tout le Paris artiste et dilettante en deux camps ennemis. Les chanteurs italiens ayant quitté l'Opéra au cours de l'année 1753, Rousseau écrivit sous ce titre : *Lettre d'un symphoniste de l'Académie royale de musique à ses camarades de l'orchestre*, un petit pamphlet facétieux, critique vive et mordante de l'orchestre de l'Opéra, qui ne semble pas avoir été publié alors, et qui sans doute courut seulement dans le public sous forme manuscrite. Il n'en fut pas de même de la fameuse *Lettre sur la musique française* (1753, in-8), qui était un plaidoyer vraiment éloquent et souvent justifié en faveur de la musique italienne, mais où l'auteur, dans l'excès de sa critique de l'art français, avait le tort de méconnaître et de nier les incontestables et puissantes beautés contenues dans les œuvres de Lully et de Rameau. Cet écrit, dont la forme est d'une splendeur que Rousseau n'a jamais ailleurs surpassée, renferme de certaines propositions bizarres, qui appellent aujourd'hui le sourire; témoin surtout sa conclusion : « Je crois avoir fait voir qu'il n'y a ni mesure ni mélodie dans la musique française, parce que la langue n'en est pas susceptible ; que le chant français

s'avisa de lancer sur la scène une horrible perruque poudrée qui vint s'abîmer aux pieds de la jeune cantatrice. Depuis lors, jamais plus il ne fut question du *Devin du village* à l'Opéra. Mais le 2 septembre 1864, la pastorale de Rousseau reparaissait de nouveau devant le public, cette fois sur la scène du Vaudeville, où elle était jouée par Mlle Laporte, Troy et Leroi. Pour cette circonstance, elle avait encore été l'objet d'une nouvelle orchestration, dont le soin avait été confié à Justin Cadaux, auteur de quelques gentils opéras-comiques, mort il y a une quinzaine d'années.

n'est qu'un aboiement continuel, insupportable à toute oreille non prévenue ; que l'harmonie en est brute, sans expression, et sentant uniquement son remplissage d'écolier; que les airs français ne sont point des airs; que le récitatif français n'est point du récitatif. *D'où je conclus que les Français n'ont point de musique et n'en peuvent avoir, ou que, si jamais ils en ont une, ce sera tant pis pour eux.* »

Au nombre des écrits de Rousseau relatifs à la musique, il faut encore citer sa *Lettre à M. l'abbé Raynal*, au sujet d'un prétendu troisième mode inventé par un nommé Blainville, son *Essai sur l'origine des langues*, et sa réponse à une brochure de Rameau. La *Lettre à l'abbé Raynal* n'offre rien d'intéressant. L'*Essai sur l'origine des langues, où il est parlé de la mélodie et de l'imitation musicale*, renferme au contraire des vues ingénieuses et des remarques excellentes, à côté de choses fort médiocres. Ce passage, entre autres, me paraît d'une finesse exquise : « C'est un des grands avantages du musicien, de pouvoir peindre les choses qu'on ne saurait entendre, tandis qu'il est impossible au peintre de représenter celles qu'on ne saurait voir, et le plus grand prodige d'un art qui n'agit que par le mouvement est d'en pouvoir former jusqu'à l'image du repos. » Par contre, voici qui touche à l'absurde : « *Naturellement, il n'y a point d'autre harmonie que l'unisson.* M. Rameau prétend que les dessus d'une certaine simplicité suggèrent naturellement leurs basses, et qu'un homme ayant l'oreille juste et non exercée entonnera naturellement cette basse. C'est là un préjugé de musicien démenti par toute expérience. Non seulement celui qui n'aura jamais entendu ni basse, ni harmonie, ne trouvera de lui-même ni cette harmonie ni cette basse; *mais même elles lui déplaisent si on les lui fait entendre, et il aimera beaucoup mieux le simple unisson.* »



ENCADREMENT DE FERNAND FAU.

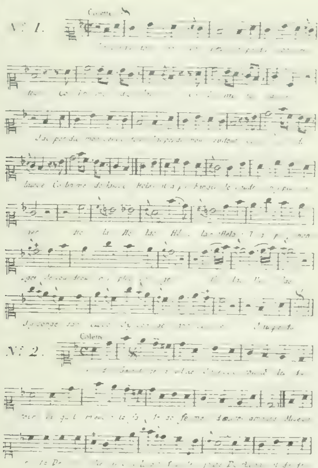
Musique d'après l'original gravé du « Voyage à Ermenonville 1788 ». Voir page 527

Et ce pendant les limpides ruisseaux
A ses sanglots mêlaient leur doux murmure.
Pleurs de ses yeux s'échappaient sans mesure,
Que les rochers affligeaient sur ses maux.
Chantez le saule, etc.

O saule vert, saule que je cheris!
Saule d'amour, tu seras ma parure;
Ne l'accusez des ennuis que j'endure;
Je lui pardonne, hélas! tout ses mépris.
Chantez le saule, etc.

A cet ingrat qui trahit ses serments,
Je reprochais tendrement mon injure:
Imite-moi, répondit le parjure;
Ouvre ton cœur à de nouveaux amants.
Chantez le saule et sa douce verdure.

LE DEVIN DU VILLAGE

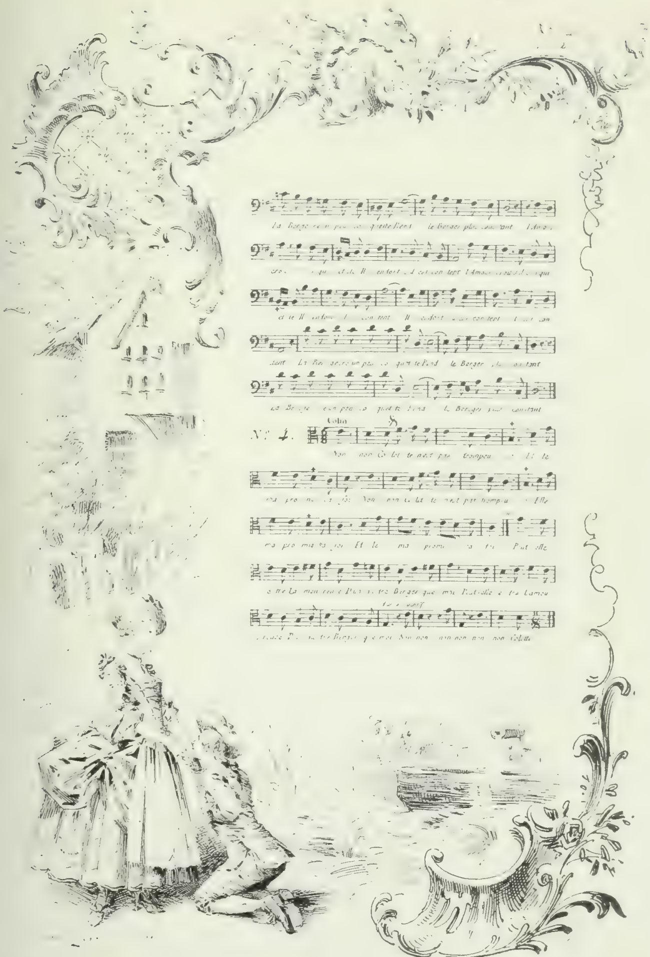




ENCADREMENTS DE MAURICE LELOIR.

Musique pour chant des quatre premiers airs, d'après un [illegible]


Le Devin
N.º 3.


Colin
N° 4.

La dispute de Rousseau avec Rameau n'offre plus aujourd'hui qu'un médiocre intérêt. Rameau avait publié une brochure sur les erreurs théoriques commises par Rousseau dans ses articles de l'*Encyclopédie;* celui-ci répliqua par une autre brochure ainsi intitulée : *Examen de deux principes avancés par M. Rameau dans sa brochure intitulée : Erreurs sur la musique dans l'Encyclopédie.* Dans ce nouvel écrit, Rousseau prouvait suffisamment qu'il ne comprenait rien à l'admirable génie de Rameau et qu'il ne savait pas lui rendre justice. C'est tout ce qu'on en peut dire.

Mais la musique ne cessait de l'occuper et de le préoccuper. Quelques années après il imaginait d'écrire un petit poème scénique intitulé *Pygmalion,* dans lequel la musique, qui n'avait qu'un rôle d'accompagnement et d'interprétation, devait cependant acquérir une véritable importance symphonique. Il me paraît de toute évidence qu'il avait conçu littérairement ce petit ouvrage dans le dessein d'en composer lui-même la musique, et, de fait, il en écrivit deux morceaux. Cependant, ayant fait connaissance, au cours d'un voyage à Lyon, d'un industriel de cette ville nommé Horace Coignet, qui s'occupait beaucoup de musique et de composition, et ayant assisté à la représentation d'un opéra-comique de celui-ci, il lui proposa de faire la musique de son *Pygmalion.* Coignet accepta, et *Pygmalion* fut ainsi représenté, d'abord à Lyon en 1770, puis à la Comédie-Française, le 30 octobre 1775 (1). C'est à propos de sa représentation à Lyon et des détails que divers journaux en avaient donnés, que Coignet adressa au *Mercure*

(1) A Lyon, la pièce fut représentée « en société fermée ». Les premières représentations réellement publiques de *Pygmalion* eurent lieu en 1772, à Vienne, avec la musique de Fr. Aspelmeyer. (Voir, sur ce sujet, la rarissime plaquette de M. Georges Becker, Genève, 1878.) J. G.-C.

de France la lettre que voici, utile à reproduire en ce qu'elle fait connaître les idées qui avaient guidé Rousseau en cette circonstance et établit d'une façon précise la part qu'il avait prise à la musique de *Pygmalion :*

A Lyon, le 26 novembre 1770.

Permettez-moi, Monsieur, de relever une petite erreur qui s'est glissée dans votre *Mercure* de ce mois, page 124, dans l'extrait que vous y donnez des feuilles 3 et 4 de *l'Observateur français à Londres*. Vous dites, d'après lui sans doute, pour prouver la possibilité de faire de bonne musique sur des paroles françaises, *qu'un voyageur anglais a vu à Lyon une représentation de* Pygmalion, *drame de Mr J.-J. Rousseau, qui*, dites-vous, *en a fait la musique, et les paroles, également sublimes :* il serait bien flatteur pour moi, qui suis l'auteur de la musique, de pouvoir imaginer qu'elle approche de la sublimité des paroles ; je n'en ai jamais attribué le succès qu'au genre neuf et distingué de ce spectacle, à la supériorité avec laquelle ce grand homme a traité ce sujet, et à celle des talents des deux acteurs de société qui ont bien voulu se charger de le représenter ; mais ce n'est point un opéra : il l'a intitulé *Scène lyrique*. Les paroles ne se chantent point, et la musique ne sert qu'à remplir les intervalles des repos nécessaires à la déclamation (1). Mr Rousseau voulait donner, par ce spectacle, une idée de la mélopée des Grecs, de leur ancienne déclamation théâtrale ; il désirait que la musique fût expressive, qu'elle peignît la situation, et, pour ainsi dire, le genre d'affection que ressentait l'acteur. J'ai fait mon possible pour remplir ses vues : il parut content de mes efforts ; son suffrage m'a valu ceux du public. Je dois cependant à l'exacte vérité d'annoncer que dans les vingt-six ritournelles qui composent la musique de ce drame,

(1) La dénomination de « scène lyrique » impliquerait aujourd'hui l'idée de cantate ou scène chantée, ce qui, on le voit, ne saurait convenir à *Pygmalion*. En fait, Rousseau eut là la première idée de ce qu'on appellerait proprement de nos jours un mélodrame, la musique, purement symphonique, accompagnant le texte parlé ou lui servant d'intermède. C'est, dans de moindres proportions, l'application du principe mis en œuvre par Mendelssohn dans *le Songe d'une nuit d'été*, par Meyerber dans *Struensée*, et par bien d'autres. On voit que Rousseau, avec son âme ardente et son grand sens poétique, était singulièrement en avance sur son temps.

il y en a deux que Mr Rousseau a faites lui-même. Je n'aurais pas besoin de les indiquer à quiconque verra ou entendra cet ouvrage; mais, comme tout le monde ne sera pas à portée d'en juger, par la difficulté de représenter ce spectacle, je déclare que l'andante de l'ouverture et que le premier morceau de l'interlocution qui caractérise le travail de Pygmalion appartiennent à Mr Rousseau (1). Je suis trop flatté que le reste de la musique que j'ai faite puisse aller auprès des ouvrages de ce grand homme. Il faudrait lire celui-ci tout entier, pour en connaître les beautés ; il n'y a personne qui ne convienne qu'il n'est pas une des moindres productions de cette plume célèbre. Je n'entreprendrai pas de vous en faire un extrait : il serait à désirer que Mr Rousseau se déterminât à le donner au public, qui le désire; vous seriez à même alors de parler de ce drame, et de lui rendre la justice qui lui est due. Vous me devez celle d'insérer la présente dans le plus prochain *Mercure*. J'attends ce procédé de votre honnêteté et de votre complaisance.

Coignet, *Négociant à Lyon* (2).

IV

Rousseau avait soixante-deux ans lorsque Gluck, voulant opérer en France la révolution que depuis longtemps

(1) En tête du n° 2 et du n° 12.

(2) Il faut croire qu'on ne fut, à la Comédie-Française, qu'à demi satisfait de la musique de Coignet, car, peu d'années après la première apparition de *Pygmalion*, c'est-à-dire vers 1780 (Rousseau était mort depuis peu), l'ouvrage fut repris, mais avec une nouvelle musique écrite par Baudron, chef d'orchestre de ce théâtre, artiste fort distingué, à qui Beaumarchais confia le soin de composer les airs du *Mariage de Figaro*. Baudron, par respect sans doute pour la mémoire de Rousseau, avait cru devoir conserver seulement, de l'ancienne musique, l'un des deux morceaux qui lui appartenaient. En 1822, la musique de *Pygmalion* fut refaite une seconde fois, par Plantade, pour le Cercle des Arts, entreprise qui n'eut qu'une existence éphémère. C'est Larive qui avait créé le rôle de Pygmalion à la Comédie-Française; il était joué au Cercle des Arts par Lafond, l'émule de Talma, dont on voulut faire son rival.

il rêvait d'effectuer dans la musique dramatique, vint, en 1774, faire représenter à Paris ses premiers ouvrages français; c'est alors qu'on vit renaître la guerre de libelles, de pamphlets et de brochures qui avait signalé, en 1752, la présence à l'Opéra des bouffons italiens. Cette fois encore, Rousseau ne put se tenir d'y prendre part. Il écrivit une *Lettre à M. le docteur Burney*, qu'il accompagnait de *Fragments d'observations sur l'*Alceste *italien de M. le chevalier Gluck* (1), et un autre opuscule intitulé : *Extrait d'une réponse du petit faiseur à son prête-nom sur un morceau de l'*Orphée *de Gluck*. La *Lettre au docteur Burney* n'est qu'une apologie du système de notation musicale imaginé par Rousseau plus de trente ans auparavant et qui, on le voit, lui tenait fort à cœur. Il y fait même part à son correspondant d'un nouveau mode, non plus cette fois de noter, mais de transcrire et de tracer la musique. Jugeant incommode l'obligation où se trouve le musicien de sauter, en lisant, de la fin d'une ligne au commencement d'une autre, il propose d'écrire la musique *en sillons*, c'est-à-dire qu'après avoir lu la première ligne de gauche à droite, selon la coutume, on lira la seconde de droite à gauche, puis la troisième de gauche à droite, et ainsi de suite ; ce n'est pas tout, et toujours pour ne pas égarer l'œil, comme on finira la première page par en bas, on commencera la suivante aussi par en bas, et en lisant cette fois de bas en haut, toujours en continuant le même système. Ceci est de la folie pure, et d'autant plus que, pour obéir à ce système excentrique, il faudrait, pour les lignes commençant à droite, écrire la musique à rebours, la fin ordinaire de chaque mesure en devenant le com-

(1) Le docteur (en musique) Burney était un artiste fort instruit, auteur d'un ouvrage très important : *A général History of music*, qui fit sensation lors de son apparition et auquel il doit une juste renommée.

mencement, tandis que pour les autres on continuerait de suivre la coutume adoptée. On voit d'ici le beau gâchis que cela ferait, et quelle complication nouvelle l'emploi d'un tel procédé apporterait, sous prétexte de simplicité, dans la pratique de l'exécution musicale. Quant aux *Fragments d'observations sur l'*Alceste et à la *Réponse du petit faiseur*, on trouve dans ces deux écrits des remarques judicieuses et intéressantes (1).

Ce sont là les dernières manifestations de son activité musicale, qui ne s'était pour ainsi dire jamais ralentie depuis ses premières tentatives, ses premiers travaux dans

(1) Ni l'un ni l'autre n'ont éte publiés séparément. La *Lettre* et les *Observations* qui la suivent ont paru seulement dans les œuvres complètes de Rousseau. Elles sont précédées, dans l'édition de Genève, de l'*Avertissement* que voici : « Les deux pièces qui suivent ne sont que des fragments d'un ouvrage que M. Rousseau n'acheva point. Il donna son manuscrit, presque indéchiffrable, à M. Prévost, de l'Académie royale des sciences et belles-lettres de Berlin, qui a bien voulu nous le remettre. Il y a joint la copie qu'il en fit lui-même sous les yeux de M. Rousseau, qui la corrigea de sa main, et distribua ces fragments dans l'ordre où nous les donnons. M. Prévost, connu du public par une excellente traduction de l'*Oreste* d'Euripide, a supprimé, dans les *Observations sur* « l'Alceste », quelques passages dont le sens était resté suspendu, et qui ne semblaient point se lier avec le reste du discours. Nous avons fait écrire ces passages en italiques ; sans cette précaution, il aurait été difficile de les distinguer du texte de M. Rousseau. » Pour ce qui est de la *Réponse du petit faiseur*, elle parut pour la première fois dans le recueil si intéressant de tous les écrits relatifs à la guerre des gluckistes et des piccinnistes publié sous ce titre par l'abbé Leblond : *Mémoires pour servir à l'histoire de la révolution opérée dans la musique par Mr le chevalier Gluck.* (Paris, Bailly, 1781, in-8.) En tête, l'éditeur plaçait ces quelques lignes : « Nous ne doutons pas qu'on ne voie avec plaisir le morceau suivant, écrit par le célèbre J.-J. Rousseau, et qui n'a jamais été imprimé. Nous dirons seulement, pour l'intelligence du titre, que par allusion au reproche qu'on lui avait fait de n'être pas l'auteur du *Devin de village*, il désigne par le nom de *petit-faiseur* l'auteur prétendu de sa musique, dont il se suppose le *prête-nom*. »

Il est inutile d'ajouter que ce petit écrit a été compris dans toutes les éditions des œuvres complètes.

cet ordre d'idées. C'est seulement après sa mort, en 1781, que fut publié, par les soins de quelques-uns de ses amis, le recueil plus curieux et volumineux que véritablement intéressant intitulé *les Consolations des misères de ma vie*, qui ne comprenait pas moins de *quatre-vingt-quinze* morceaux de chant (1). C'est là au premier chef, il faut bien le dire, de la musique d'amateur. Des basses fausses, des modulations brutales ou intempestives, boiteuses ou tronquées, des cadences fautives, des successions de quintes plus ou moins cachées, des fausses relations, etc., voilà pour ce qui concerne le côté technique, et ce qu'on peut appeler l'orthographe harmonique. Pour ce qui est du chant proprement dit, il faut constater que Rousseau ne savait même pas gouverner sa mélodie lorsqu'il était obligé de lui donner quelques développements, de sorte qu'en ce cas elle devient gauche et lâche, perd son unité et n'a plus d'équilibre. Les morceaux des *Consolations* sont écrits tantôt avec accompagnement de quatuor, tantôt avec clacevin seulement, tantôt encore avec une simple basse, laquelle est d'ailleurs pauvre et misérable. Ils ont été reproduits exactement d'après les manuscrits de l'auteur et selon les volontés exprimées par lui, ainsi que nous l'apprend l'*avertissement des éditeurs* placé en tête du volume : « On s'est conformé scrupuleusement à ce qu'on a trouvé dans le manuscrit par respect pour les intentions de l'auteur, qu'il a consignées dans une note en ces termes : *Dans toute ma musi-*

(1) Pourtant, dans les dernières semaines de sa vie, celles qu'il passa à Ermenonville, Rousseau s'occupait d'un opéra, auquel il avait travaillé déjà précédemment. On en trouve la trace dans un livre assez singulier : *Voyage à Ermenonville* (Paris, Decourchant, s. d. (1826), in-12), où l'auteur, Arsenne Thiébaut de Berneaud, racontant la façon dont le philosophe employait son temps dans cette retraite, dit : « Le jour il s'occupait à donner une suite à l'*Émile*, ou bien à refaire son opéra de *Daphnis*... »

que, je prie instamment qu'on ne mette aucun remplissage partout où je n'en ai pas mis (1). »

Ce qu'il faut remarquer, c'est le caractère général qui distingue ces petits airs, dont je vais citer les seuls qui me paraissent dignes d'attention : ce caractère se traduit par la tendresse, la grâce, la mélancolie, une naïveté qui peut passer parfois pour excessive, et presque jamais par la gaîté. Sous ce rapport, pourtant, il faut faire une exception pour le petit branle qui porte le n° 55 (*J'avais pris mes pantouflettes*), et pour le *Branle sans fin* (*Aimez, vous avez quinze ans*), qui fut si longtemps populaire ; l'un et l'autre sont d'une allure leste, alerte et légère qui contraste avec le reste. Deux des romances contenues dans les *Consolations* sont demeurées justement célèbres : *Que le jour me dure !* et *Je l'ai planté, je l'ai vu naître*. La première, *Que le jour me dure !* présente cette particularité qu'elle est écrite sur trois notes seulement ; s'est-elle offerte ainsi, tout naturellement, à l'inspiration du compositeur, ou est-ce là un petit tour de force auquel il s'est astreint de sa propre volonté ? La seconde supposition est la plus vraisemblable, mais dans ce cas on peut dire qu'il a réussi à souhait et que la gêne qu'il s'est imposée n'a point porté tort à sa mélodie, qui est tout à fait aimable (2). Quant à la seconde : *Je l'ai*

(1) Mon excellent confrère Adolphe Jullien fait observer avec raison, ce me semble, dans un de ses feuilletons du *Moniteur universel*, que ni Gluck, ni Berlioz, ni Wagner n'ont jamais plus fièrement parlé. J. G.-C.

(2) Je ne connais guère qu'un autre exemple de ce genre, qui est dû à Boieldieu. Celui-ci avait écrit pour le fameux chanteur Martin, au troisième acte de *Ma tante Aurore*, une romance à trois notes qui avait excité l'enthousiasme du public. Malheureusement, ce troisième acte lui-même avait été, dans son ensemble, si mal accueilli, à la première représentation que les auteurs crurent devoir le supprimer entièrement à la seconde. Mais l'effet de la romance avait été tel pourtant que chaque soir, après la pièce, les spectateurs la demandaient avec tant d'insistance que Martin ne manquait jamais de venir la chanter.

planté, je l'ai vu naître, c'est un petit chef-d'œuvre de grâce et de sentiment, une de ces trouvailles heureuses comme les artistes les mieux doués n'en rencontrent pas toujours. Et le fait est d'autant plus intéressant à enregistrer que ce morceau minuscule ne comporte que huit mesures (1). A côté de ces deux bleuettes charmantes, on peut citer encore la romance qui porte le n° 8 : *Alexis depuis deux ans adorait Glycère*, celle inscrite sous le n° 30 : *Au fond d'une heureuse vallée*, qui est d'un joli sentiment, et le gentil duetto : *Tendre fruit des pleurs de l'Aurore*. Pour ce qui est de tout le reste, j'en fais bon marché, me bornant à mentionner encore la romance du Saule d'*Othello* intégralement reproduite dans une autre partie du présent volume, et à laquelle je renvoie le lecteur, qui trouvera à son sujet une note spéciale.

Rousseau a eu toute sa vie la passion de la musique, le désir de se faire passer pour musicien et l'envie de le devenir; mais il n'a pas eu le temps, ou le courage, ou l'énergie nécessaire pour apprendre les principes d'un art dont la technique toute spéciale exige de ceux qui s'y livrent une étude sévère et longue. Dans le but et avec l'espoir de rendre cette étude plus rapide et moins laborieuse, il a tenté de réformer l'écriture de cet art, sans se rendre compte que cette réforme, eût-elle été possible, n'en pouvait d'ailleurs changer les conditions fondamentales. D'autre part, il a eu

(1) Cette romance est restée tellement fameuse, que Dumersan a cru devoir l'insérer sous ce titre : *le Rosier*, dans son recueil de *Chants et chansons populaires de la France*, et que depuis on l'a fait entrer dans presque toutes les anthologies musicales. On pourrait lui donner pour pendant une autre romance célèbre : *Il pleut, il pleut, bergère*, qui semble inspirée du même sentiment et qui en reproduit la grâce touchante et l'exquise naïveté. Cette dernière, dont on sait que les paroles ont été écrites par Fabre d'Eglantine, est l'œuvre d'un musicien obscur nommé Simon, qui a été inspiré une fois en sa vie.

la prétention de devenir compositeur sans vouloir apprendre la langue de la composition musicale, de telle sorte qu'il a écrit de la musique sans savoir coordonner ses idées, sans savoir en tirer les développements qu'elles pouvaient comporter, sans savoir enfin les accompagner et par conséquent leur donner le mouvement, la chaleur et la vie qu'un simple canevas mélodique ne peut acquérir par lui seul et, sans le vêtement harmonique qui le colore, le transfigure et le complète. Enfin il a cru à tort qu'il pouvait, avec la seule aide d'une étude toute superficielle, faire connaître les règles et fixer les préceptes d'un art dont on ne peut se rendre maître que par une pratique constante, une longue expérience et le secours du raisonnement appliqué à la sensibilité.

On voit ce qui manquait à Rousseau pour être réellement musicien, surtout pour être compositeur ; car on n'est pas compositeur pour trouver quelques mélodies agréables, pas plus qu'on est écrivain pour trouver les phrases dont on a besoin pour exprimer sa pensée d'une façon quelconque.

Et pourtant Rousseau a joui de son vivant, même en matière musicale, d'une influence qu'on ne saurait lui contester, et cette influence n'était pas sans raison d'être. Presque ignorant des éléments même du solfège, il n'était pas dénué d'inspiration, et, à peine capable de transcrire correctement ses idées, il trouvait parfois des chants aimables, tout empreints de grâce, de tendresse et de fraîcheur. Vivant en un temps où les traités théoriques de l'art étaient fort rares et un peu rébarbatifs, il a su se pénétrer assez de ce qu'ils contenaient pour transmettre au public les notions qu'il y puisait, et si son étonnant esprit critique ne pouvait pas s'exercer dans une matière où la faculté d'analyse est indispensable, mais qui pour cela ne lui était pas assez familière, si par conséquent il n'a pu éviter de

tomber dans de fâcheuses erreurs, du moins peut-on presque dire, avec Fétis, que ces erreurs, propagées par lui, étaient plutôt celles de son temps que les siennes propres. Enfin, le sentiment de la beauté et de la vérite artistique était en lui si intense, si affiné, si remarquable, que malgré les vices et les lacunes de son éducation musicale il a écrit sur la musique des pages d'une éloquence superbe, dans lesquelles le rôle philosophique et esthétique de cet art est envisagé, caractérisé avec une largeur de vues, une sûreté de coup d'œil et un enthousiasme poétique qui provoquent l'émotion et qui sont faits pour surprendre autant que pour charmer. En tout état de cause, si l'on ne peut dire de Rousseau, comme il le croyait et le disait trop volontiers, qu'il était né pour la musique, on ne peut nier pourtant que l'homme qui a pu, dans les conditions défavorables où il s'était placé lui-même (et tout en tenant compte du secours qu'il dut demander à autrui), écrire la gentille musique du *Devin du village*, était, à certains égards, doué d'une façon toute particulière. Le succès même de cet aimable ouvrage suffirait à le prouver, et l'on sait si ce succès fut considérable pendant tout un demi-siècle. Pour s'en faire une idée, on n'a qu'à se rappeler cette boutade que Chamfort a inscrite dans ses *Caractères et anecdotes* : « On disait de J.-J. Rousseau : — C'est un hibou. — Oui, dit quelqu'un, mais c'est celui de Minerve ; et quand je sors du *Devin du village*, j'ajouterai : déniché par les Grâces. »

Je connais bien des musiciens qui ne feraient pas les dédaigneux devant un pareil compliment, — et j'en sais d'autres qui ne le mériteront jamais.

Arthur Pougin.

LES SUCCESSEURS DE ROUSSEAU

NOTICE SUR LA MÉTHODE GALIN-PARIS-CHEVÉ

Le système de notation de Rousseau mis en lumière, au commencement du siècle, par Pierre Galin, a été repris de nos jours, et défendu avec une conviction sans égale par le Dr Émile Chevé, un enfant du Finistère, d'abord chirurgien de marine, qui arrivait à Paris, en 1835, pour y exercer la médecine, et fut, peu de temps après, nommé professeur à l'Académie. Par suite de ses rapports de famille et d'amitié avec un jeune avocat, Aimé Paris, qui travaillait, selon ses propres expressions, à « humaniser la musique », Émile Chevé, enthousiasmé par la clarté du système, ne tarda pas à devenir un défenseur de la notation chiffrée. Et dès lors se forma cette association Galin-Paris-Chevé que la mort seule devait rompre.

Chevé, pour qui la théorie musicale et les mathématiques spéciales étaient d'anciennes connaissances, entra bravement dans la mêlée et, tout en soutenant d'innombrables polémiques, publia une *Méthode élémentaire de musique vocale*. Il lui fallut, pendant des années, lutter contre le *non possumus* des commissions officielles, et ce fut, de sa part, pour arriver à battre en brèche des idées un peu trop préconçues, une véritable guerre à coups de brochures, de pamphlets et de journaux. Signalons, entre autres, *Coup de grâce à la routine musicale* (1851) et *Le dernier mot de la science officielle* (1858).

Galin, le plus modéré des trois, qui ne prétendit jamais substituer le système de l'écriture chiffrée à l'écriture vulgaire, faisait valoir en sa faveur les motifs suivants dans son *Exposition d'une nouvelle méthode pour l'enseignement de la musique* (1818) : « Il faut convenir qu'elle est si commode pour l'usage particulier, par le peu de volume qu'elle occupe, par la facilité et la rapidité de l'écrire, tout papier y étant propre, et par l'économie de l'impression, si on voulait faire des recueils à peu de frais, qu'elle mérite bien d'être plus connue, indépendamment de celle dont on se sert. » Il est vrai que, depuis, au point de vue *volume* et *économie*, les choses ont bien changé, — les partitions et parties de chœur coûtent aujourd'hui très bon marché, — si bien que la méthode Rousseau se trouve avoir perdu un grand argument en sa faveur.

Quoi qu'il en soit, l'école Galin-Paris-Chevé a fait, depuis 1848,

de louables efforts, et si elle n'a pas encore pu parvenir à se faire ouvrir, même à titre de pure expérience, les portes du Conservatoire, ce qui est son plus vif désir, elle a eu, depuis ce moment, de nombreuses occasions de se produire et de faire constater son excellence pour les sociétés populaires. Or, il ne faut pas l'oublier, son principal but est de venir en aide aux classes laborieuses en mettant entre leurs mains un moyen pratique de lire la musique sans passer dix ans à l'étudier.

A la suite du concours international de 1852, qui lui donna toute la publicité désirée, la méthode a été introduite en 1857 à l'École normale supérieure et à Sainte-Barbe, en 1858 à l'École polytechnique, en 1861, au lycée Louis-le-Grand, à l'École normale de Versailles, à l'École de Saint-Cyr. Elle est officiellement enseignée dans les armées, et a été adoptée par un nombre considérable de sociétés orphéoniques et d'institutions (1).

Et depuis lors, après des hauts et des bas, après avoir gagné ou perdu des établissements, après avoir obtenu le concours de la ville de Paris, l'école que dirige aujourd'hui, avec un dévouement filial, M. Armand Chevé a formé nombre d'artistes et donné quantité de concerts. Pour nous, un de ses titres à la reconnaissance de la postérité sera d'avoir largement contribué à populariser la musique de Rousseau. Qu'il me suffise de rappeler la part prise par elle à la cérémonie du Panthéon, le 3 février 1889, et au banquet-concert qui l'a suivi, concert organisé par M. Julien Tiersot, l'érudit sous-bibliothécaire du Conservatoire de musique.

Deux mots, maintenant, sur le système lui-même dont tant de gens parlent sans même vouloir se donner la peine de l'étudier. Faisant avant tout œuvre de bonne foi, je crois devoir emprunter les quelques appréciations suivantes à la préface de M. A. Thys pour le volume de M. Sophronyme Loudier, *La musique au Village*, histoire anecdotique de la méthode dont il est ici question et qu'on ne saurait trop faire connaître. Après avoir déclaré que l'école Chevé ne change nullement l'écriture *notée* par l'écriture *chiffrée*, M. Thys dit :

« Les élèves de cette école ont une écriture qu'ils préfèrent, mais ils n'ignorent rien de l'écriture usuelle ; ils ont même, pour en apprendre les procédés, des moyens infiniment plus ingé-

(1) A l'étranger la méthode Chevé est adoptée pour les classes primaires dans plusieurs cantons suisses (à Genève, notamment) et en Russie. On l'enseigne également en Amérique.

nieux que ceux de l'ancienne école. Il lisent sur toutes les clés avec une très grande facilité, chose que peu de musiciens de profession soient capables de faire. On dit qu'ils ne chantent qu'en *Ut*. C'est également une erreur : l'ancienne école chante *Ut* dans tous les tons ; la nouvelle chante tous les tons en *Ut*, ou autrement dit, *dans la langue d'ut*, ce qui est simplement un inverse. Mais ce qui fait surtout la supériorité de la nouvelle école sur sa devancière, c'est la *langue* dite des *durées*, imaginée par M. Aimé Paris. Cette ressource rhythmique est un métronome vocal qui, combiné des voyelles A-E pour le binaire, et des voyelles A-E-I pour le ternaire, compte avec une rigidité mathématique les 64 fractions binaires, ainsi que les 96 fractions ternaires de l'*entier* de durée appelé RONDE, opération que les appellations numérales : *un*, *deux*, *trois*, *quatre*, sont impuissantes à faire réussir avant des années de travail, tandis que l'école Galin-Paris-Chevé obtient, même des oreilles les plus rebelles, les résultats les plus complets au bout de moins de trois mois d'exercices.

« Cette méthode a également des appellations particulières pour le *son naturel*, le *dièse*, le *double dièse*, le *bémol*, et le *double bémol*, ce qui fait que, jamais, il n'y a de doute dans l'intonation. TOUTES CES CHOSES SONT PARFAITEMENT APPLICABLES A LA MUSIQUE USUELLE, soit instrumentale (1)....

« Quant au *chiffre*, tant honni, c'est un signe excellent qui répond à tous les besoins, et qui est appelé à rendre les plus grands services aux musiciens compositeurs. Le chiffre est la sténographie de l'écriture musicale dans l'école ; il n'est pas, comme on l'a cru à tort, la méthode, mais seulement un incident. »

Je termine sur cette citation, certain que tous les musiciens, quelle que soit leur école, seront heureux de trouver ici une exposition claire et précise de l'ancienne méthode de Rousseau reprise et perfectionnée par Galin-Paris-Chevé (2).

J. G.-C.

(1) Le Dr H. Gontard, inventeur d'un système de clavier ayant figuré à l'exposition, lequel permet d'exécuter avec la plus grande facilité la gamme enharmonique et « quelques autres encore ignorées avec le piano actuel », vient de déclarer dans une communication adressée au *Rappel* que si son système était adopté, la « révolution musicale » préparée par Roussseau deviendrait un fait accompli.

(2) L'école Chevé vient d'obtenir deux médailles d'or à l'Exposition universelle (classes 6 et 7).

XVI

J.-J. ROUSSEAU ET LES FEMMES

XVIIIe ET XIXe SIÈCLE

I

Jean-Jacques Rousseau a fait les délices des femmes charmantes du XVIIIe siècle, des jolies pécheresses qui mettaient un amour dans leur écusson de marquise ou de comtesse, et consacraient leur vie aux soins touchants du cœur. Ses livres furent l'aliment de leurs mystérieux désirs, de leurs élégantes convoitises, de leur idéal passionné.

Aimer ! Tel est le grand mot qui résonne incessamment dans l'âme des femmes, et celui qui le prononce les intéresse toujours. Or, ce mot sublime palpite à chaque page des principales œuvres de Jean-Jacques, et lui arrache les cris les plus éloquents de l'*Émile*, des *Confessions*, de la *Nouvelle Héloïse*, des *Rêveries*. En Rousseau, l'imagination domine et échauffe la raison ; une chaleur bienfaisante accompagne sa pensée, et l'émotion, ressentie vivement même sur le terrain de l'argumentation, est la caractéristique de son génie... Il est donc naturel qu'il séduise la femme, être de sentiment avant tout, né pour les aveux, les baisers, les mélancoliques espérances, les tendresses infinies.

Quand son nom commença à sortir de l'obscurité, quand il publia ses premières œuvres, empreintes déjà de cette flamme de l'idée et de cette magie du style qui devaient enfanter sa gloire et faire de lui un grand homme, toute la belle société philosophique et lettrée du XVIIIe siècle fut attentive, et reconnut qu'un astre nouveau se levait à l'horizon du monde intellectuel.

Les femmes ne s'y trompèrent pas. Bien que ces travaux du début fussent consacrés à des questions d'économie sociale et morale, elles reconnurent qu'une âme puissamment aimante les avait inspirés, et elles s'inquiétèrent de ce Jean-Jacques qui célébrait la simplicité, la vertu, la joie de l'affection, qui chantait la poésie de la Nature et qui semblait accablé sous le poids de l'injustice et du malheur.

Le *Devin du village* fut l'harmonieux prélude qui prépara sérieusement les sympathies féminines en faveur de Rousseau. Songez quelle émotion durent ressentir les belles mondaines de la Cour de Fontainebleau et de l'Académie royale de musique, lorsqu'elles virent sur la scène le désespoir des abandonnées, personnifiées dans Colette :

Si des galants de la ville
J'eusse écouté les discours,
Oh ! qu'il m'eût été facile
De former d'autres amours!
Mise en riche demoiselle,
Je brillerais tous les jours;
De rubans et de dentelles
Je chargerais mes atours !
Pour l'amour de l'infidèle
J'ai refusé mon bonheur;
J'aimais mieux être moins belle,
Et lui conserver mon cœur!

Voyez-les applaudir, de leur fines mains, le volage Colin qui revient à son trésor :

> Quand on sait aimer et plaire,
> A-t-on besoin d'autre bien?
> Rends-moi ton cœur, ma bergère,
> Colin t'a rendu le sien!

Plus d'une sans doute portait à ses yeux son mouchoir de dentelle, et, dans la salle, échangeait un doux regard avec un brillant chevalier!



La *Nouvelle Héloïse* fut l'œuvre attendue, et détermina le triomphe suprême de Rousseau dans les cœurs féminins. Jamais écrivain n'avait encore parlé de l'amour avec cette ardeur communicative, avec ces images brûlantes, cette fièvre de l'être entier transfiguré par la passion, et calciné dans ses feux.

Le titre seul de l'ouvrage, tel qu'il parut d'abord à Amsterdam en 1760, et à Paris en 1761, renferme une séduction. Le voici :

JULIE

OU LA NOUVELLE HÉLOÏSE
OU LETTRES DE DEUX AMANTS

HABITANTS D'UNE PETITE VILLE
AU PIED DES ALPES RECUEILLIES ET PUBLIÉES
PAR JEAN-JACQUES ROUSSEAU

Je me souviens qu'à Naples, j'aperçus cette édition

d'Amsterdam à la vitrine d'un libraire. Le premier volume était ouvert, et le titre m'attira par son mélange de caractères noirs et rouges. En lisant ces mots magiques : *Lettres de deux Amants*, en contemplant cette édition ancienne, j'éprouvai une sensation extraordinaire et, remontant le cours des années, je crus avoir la perception de l'attrait que ce livre fameux avait exercé sur les contemporaines de Rousseau, sur les femmes qui étaient, en 1760, dans la fleur de leur jeunesse et l'éclosion de leurs amours.

Vous vous les représentez, n'est-ce pas, ces femmes adorables, à la fois sentimentales et spirituelles, élégantes et tendres, attirées par les lettres et les arts, saluant le mérite, quelle que fût son origine, sachant par cœur *Phèdre* et *Andromaque* de Racine, et se reconnaissant avec bonheur dans l'ineffable Araminte des *Fausses Confidences* de Marivaux. Emportées par le courant philosophique du siècle, elles admiraient Voltaire et Diderot, et s'intéressaient à Rousseau. Mme d'Épinay, Mme d'Houtetot, d'autres encore étaient, il est vrai, les protectrices attitrées du philosophe, mais toutes les amantes, — et Dieu sait si le nombre en était respectable, — avaient pour lui de l'amitié.

Elles sentaient bien que c'était son âme, à lui, qui vibrait dans la *Nouvelle Héloïse ;* elles lui savaient gré d'avoir pénétré si loin dans la profondeur des passions, et, en définitive, de n'avoir vécu que pour aimer.

L'histoire de Julie, c'était plus ou moins la leur. Chacune d'elles avait un Saint-Preux dans son existence, et ne connaissait que trop ses fascinations et son empire. Au fond de leurs hôtels et de leurs châteaux, repliées sur elles-mêmes, ne trouvant pas ou n'éprouvant plus, dans la foi religieuse, le contentement rêvé, avides d'inconnu, assaillies de désirs inassouvis, elles dévoraient avec volupté ces *Lettres de deux Amants*, qui leur rappelaient leurs propres souvenirs ou faisaient éclore leurs espérances.

Durant les beaux jours, elles s'égaraient sous l'ombrage de leurs parcs magnifiques, elles gagnaient la retraite embaumée des bois, et, devant la statue de quelque déesse, Diane, Vénus, ou Pomone, elles méditaient longtemps sur le charme d'une confidence, la félicité d'un rendez-vous, d'un regard cher, d'une première étreinte, sur le vivant poème enfin d'un attachement qui se déclare, grandit, se développe, et va absorber une vie entière.

Choisir pour héros un jeune homme et une jeune fille qui s'aiment, raconter, jour par jour, tous les petits événements de leur liaison, les progrès de leur penchant, les phases de leur fougueux entrainement, leur naïve allégresse, leurs chansons de victoire, leurs défis jetés aux cruautés du destin, leurs insomnies, leurs amertumes et leurs désespoirs, c'était conquérir sûrement ces fières aristocrates, prêtes à se jeter dans l'amour avec frénésie, et à y goûter les inénarrables délices que leur imagination avait caressées.

Les moindres faits, un sourire inattendu, une subite pâleur, un coup d'œil irrité, revêtent, aux yeux des amants, une importance capitale. Pour eux, une entrevue manquée devient d'une gravité plus considérable qu'une bataille perdue, et les intérêts des États ne sont que des jeux d'enfants, comparés au plus faible témoignage de la tendresse qui les unit.

Rousseau l'avait compris, et c'est ce qui fait de la *Nouvelle Héloïse* un chef-d'œuvre. Ce livre a pour point d'appui l'exclusivisme éternel et fatal de ceux qui aiment ; de là son succès sans précédent lorsqu'il fut publié, et de là aussi sa survivance à travers les âges.

Certaines parties de l'ouvrage ont vieilli, sans doute, mais le fond, le début surtout, ont conservé leur fraîcheur et leur éclat, parce que le cœur humain reste le même dans tous les temps, et sous toutes les latitudes.

Ouvrons, au hasard, cette *Héloïse*, qui fut, dans le domaine du sentiment, un événement de premier ordre, dont le contre-coup se fit longtemps sentir sur nos mœurs, et dure peut-être encore. Telles les étoiles du ciel, qui continueraient à briller pendant des centaines d'années, si leur foyer lointain pouvait tout à coup s'éteindre.

Je tombe sur une lettre de Julie. Elle donne un rendez-vous à Saint-Preux, malgré mille dangers. « Loin de rebuter mon courage » dit-elle, « tant d'obstacles l'ont irrité; je ne sais quelle nouvelle force m'anime, mais je me sens une hardiesse que je n'eus jamais; et, si tu l'oses partager, ce soir, ce soir même peut acquitter mes promesses, et payer d'une seule fois toutes les dettes de l'amour... Viens donc, âme de mon cœur, vie de ma vie, viens te réunir à toi-même; viens, sous les auspices du tendre amour, recevoir le prix de ton obéissance et de tes sacrifices; viens avouer, même au sein des plaisirs, que c'est de l'union des cœurs qu'ils tirent leur plus grand charme. »

Saint-Preux n'a garde de manquer à cet appel, il accourt, et, seul, en attendant celle qu'il adore, il s'écrie : « En ce mystérieux séjour, tout flatte et nourrit l'ardeur qui me dévore. O Julie! il est plein de toi, et la flamme de mes désirs s'y répand sur tous tes vestiges. Oui, tous mes sens y sont enivrés à la fois. Je ne sais quel parfum insensible, plus doux que la rose et plus léger que l'iris, s'exhale ici de toutes parts. J'y crois entendre le son flatteur de ta voix. Toutes les parties de ton habillement éparses présentent à mon ardente imagination celles de toi-même qu'elles recèlent... Ce déshabillé élégant et simple, qui marque si bien le goût de celle qui le porte, ces mules si mignonnes, qu'un pied souple remplit sans peine; ce corps si délié, qui touche et embrasse... Quelle taille enchanteresse! Au devant, deux légers contours... O spectacle de volupté! la baleine a cédé à la force de l'impression...

Empreintes délicieuses, que je vous baise mille fois !... Dieux ! Dieux ! que sera-ce quand..... O viens, vole, ou je suis perdu ! »

Ces citations suffisent, pour rappeler à ceux qui l'auraient oublié le ton enflammé de l'ouvrage, et leur expliquer le succès triomphal qu'il obtint dans toute l'Europe. Les périodes incandescentes de Rousseau, pareilles à la lave du Vésuve et de l'Etna, illuminaient le cœur des femmes de clartés fortunées, et toutes souhaitaient avec fureur d'entendre d'une bouche aimée ce langage divin de l'abandon et de la volupté.



A l'apparition de l'*Émile*, ce ne fut plus seulement les mondaines et les grandes dames qui apportèrent à Rousseau leurs suffrages et leurs applaudissements, il eut, pour l'admirer, toutes les épouses et toutes les mères.

Pouvaient-elles refuser leurs hommages à celui qui savait si bien peindre leurs transports, leur enthousiasme, leurs inquiétudes et leurs angoisses, à celui qui, voulant décrire la félicité d'un jeune couple que l'hyménée attend, prononçait ces paroles sublimes : « Albane et Raphaël, prêtez-moi le pinceau de la volupté ! Divin Milton, apprends à ma plume grossière à décrire les plaisirs de l'amour et de l'innocence ! Mais non, cachez vos arts mensongers devant la sainte vérité de la nature ! Ayez seulement des cœurs sensibles, des âmes honnêtes, puis laissez errer votre imagination sans contrainte sur les transports de deux jeunes amants, qui, sous les yeux de leurs parents et de leurs guides, se livrent sans trouble à la douce illu-

sion qui les flatte, et, dans l'ivresse des désirs, s'avançant lentement vers le terme, entrelacent de fleurs et de guirlandes l'heureux lien qui doit les unir jusqu'au tombeau. Tant d'images charmantes m'enivrent moi-même !... »

Jamais Diderot, jamais Voltaire n'ont trouvé de pareils accents! Aussi, jamais ils ne furent chers, comme Jean-Jacques, au chœur mélodieux des mères, des épouses, des amantes !



Dans le grand mouvement d'idées de la seconde moitié du dix-huitième siècle, dans la savante et laborieuse préparation des droits et des libertés modernes, les hommes de pensée commençaient à prendre, au sein de la société, la place prépondérante qui leur est due. La naissance, le rang, la richesse, les titres des aïeux ne suffisaient plus pour donner de la valeur. Il fallait affirmer son talent, prouver soi-même sa supériorité, afin de conquérir l'influence, et d'illustrer son nom. Le Tiers-État sortait de l'ombre, les enfants de la bourgeoisie et du peuple devenaient les rivaux des membres du clergé et des fils de la noblesse; bref, l'éclosion d'un monde nouveau s'affirmait chaque jour, et déjà apparaissaient, dans les mœurs, les principes que 89 devait solennellement proclamer.

Les femmes prenaient part à ce mouvement salutaire ; elles suivaient les travaux des penseurs et encourageaient les poètes, les nouvellistes, les philosophes, les musiciens, les artistes et les écrivains de tout genre. Que n'auraient pas fait ceux-ci pour leur plaire, pour mériter leurs encouragements, leurs grâces, leurs faveurs ?

Doucement émues par le *Devin du village*, ensorcelées et conquises par l'*Héloïse* et l'*Émile*, elles s'étaient demandé quel sort avait l'auteur de ces captivants ouvrages, elles savaient qu'il était pauvre, malheureux, accablé d'ennuis, et leur affection pour lui s'en accroissait encore.

La calomnie, les malentendus avaient beau s'acharner sur l'infortuné Jean-Jacques , ceux qui l'avaient lu ne pouvaient oublier sa sensibilité profonde, et restaient les amis du grand homme.

Quant à ses lectrices, elles s'apitoyaient sur ses malheurs, et elles croyaient l'entendre s'adresser à elles, dans l'admirable lettre où il fait pousser à Saint Preux, quittant Julie et Mme d'Orbe, ce cri désespéré: «Il faut finir, je le sens. Adieu, charmantes cousines! Adieu, beautés incomparables! Adieu pures et célestes âmes! Adieu! tendres et inséparables amies, femmes uniques sur la terre! Chacune de vous est le seul objet digne du cœur de l'autre. Faites mutuellement votre bonheur. Daignez vous rappeler quelquefois la mémoire d'un infortuné qui n'existait que pour partager entre vous tous les sentiments de son âme, et qui cessa de vivre au moment qu'il s'éloigna de vous. Si jamais.... J'entends le signal et les cris des matelots; je vois fraîchir le vent et déployer les voiles; il faut monter à bord, il faut partir. Mer vaste, mer immense, qui dois peut-être m'engloutir dans ton sein, puissé-je retrouver sur tes flots le calme qui fuit mon cœur agité! »

C'était bien Rousseau, hélas! qui poussait ce cri perçant! Chateaubriand devait plus tard lui répondre avec *René*, Gœthe avec *Werther*, Sénancour avec *Obermann*, George Sand avec *Lélia*, Alfred de Musset avec *la Coupe et les Lèvres*, Lamennais avec les *Paroles d'un Croyant;* tous les poètes, tous les écrivains du dix-neuvième siècle, avec un chant de désespoir, ou une page pleine d'amertume, car tous, plus ou moins, nous sommes les fils de son génie!



L'engouement des femmes pour Rousseau lui survécut. Pendant la Révolution, le Directoire, l'Empire, et jusqu'en 1830, le village d'Ermenonville fut un lieu de pèlerinage pour les âmes tendres, les amants, les fiancés, les époux.

C'était dans cette solitude qu'il avait écrit ses dernières pages, qu'il avait passé ses derniers jours, et que, le 3 juillet 1778, il avait rendu l'âme. La main d'un ami généreux lui avait élevé un tombeau dans l'île des Peupliers, ornement de ce séjour champêtre.

Un charme indéfinissable attirait là tous les couples que sa prose étincelante avait émus et consolés. Sa mémoire évoquée portait bonheur à leurs attachements voluptueux, et lorsque, de loin, ils considéraient son tombeau, caressé sous le mobile feuillage par le flot paisible du lac, ils s'étreignaient la main avec une ferveur plus intime, et il leur semblait qu'un dieu tutélaire les encourageait dans leurs caresses (1).

(1) N'est-ce pas en tête du volume : *Lettres originales de J.-J. Rousseau à Mme de **** (Mme de Créqui), publié en 1798, que se trouve une lettre gravée d'après l'original, calquée, dit la notice, « pour ceux qui versent encore des larmes en lisant les dernières pages de la *Nouvelle Héloïse*, et qui doivent jouir de tout ce qui peut leur rappeler le souvenir d'un grand homme »?

On ne saura jamais toutes les larmes que firent verser ces dernières pages de la *Nouvelle Héloïse*, toutes les lettres émues, passionnées, qu'elles valurent à Rousseau, et toutes les réponses que les belles caillettes du XVIIIᵉ siècle se montraient entre elles. Telle femme qui avait écrit à Rousseau sans en jamais obtenir réponse était sûre de faire rompre au philosophe son silence si elle mettait la main à la plume dans un de ces instants de tendresse suscités par la lecture de la correspondance de Julie ou de Saint-Preux. (Voir l'exemple que cite Cousin d'Avalon dans son *Rousseana*.)

Que de gens, secourus par Rousseau de son vivant, se proster-

Aimé, dans sa première jeunesse, par Mme de Warens, devenu plus tard l'ami de Mme d'Epinay et de Mme d'Houdetot, Jean-Jacques Rousseau a été cher à toutes les femmes de son époque. Aucune de celles qu'il connut ne lui garda rancune de son caractère porté à la misanthropie, et en proie à la manie de se croire persécuté.

Je n'en veux pour témoin que cette très vive, très pimpante et très gracieuse Mme d'Epinay, qui fit les vers suivants sur celui qu'elle avait si généreusement protégé, et auquel elle avait donné un toit paisible :

O toi, dont les brûlants récits
Furent créés dans cet humble Ermitage,
Rousseau plus éloquent que sage,
Pourquoi quittes-tu mon pays ?
Toi-même avais choisi ma retraite paisible ;
Je t'offris le bonheur et tu l'as dédaigné ;
Tu fus ingrat, mon cœur en a saigné ;
Mais qu'ai-je à retracer à mon âme sensible ?
Je te vois, je te lis, et tout est pardonné ! [1]

naient devant le tombeau de l'Ile des Peupliers, priant comme au pied des autels, embrassant cette tombe de laquelle leur semblait devoir sortir la consolation suprême ou la chaleur communicative de la passion !

Jean-Jacques ne fut-il pas une sorte de médecin des âmes, dont les cures passaient pour merveilleuses ! N'arracha-t-il pas à la mort, s'il faut en croire Cousin d'Avalon (voir *Rousseana*, page 59), un jeune homme qui, martyr de l'amour, allait le devenir d'Hippocrate !

Arrangés ou non, tous ces récits montrent bien l'influence réelle qu'a exercée Jean-Jacques et sur ses contemporains et sur la génération suivante. Il était bon de le rappeler. J. G.-C.

(1) Ces vers, on le sait, furent gravés sur le simple monument que Mme d'Epinay fit élever, sur ses terres, au philosophe, aussitôt qu'elle apprit sa mort.

« Après le départ de Jean-Jacques de l'Ermitage, » dit une note du volume *l'Ermitage de J.-J. Rousseau et de Grétry*, « et jusqu'à sa mort, Mme d'Epinay venait souvent, en partie de plaisir, visiter cette retraite ; cependant elle s'y rendait quelquefois seule et sans faste, pour y contempler la nature, rêver à Rousseau et y lire sa *Julie*. »

Touchant exemple d'affection survivant aux brouilles et aux rancunes humaines. J. G.-C.

Si Mme d'Épinay parlait ainsi de l'auteur d'*Émile*, qu'on juge quels étaient les sentiments de sympathie de ses autres contemporaines.

Parmi les admiratrices ferventes de Rousseau, il faut citer Mme de Staël et George Sand, c'est-à-dire les deux femmes qui sont les plus hautes incarnations de leur sexe dans la littérature de ce siècle. « L'on se sent entraîné par lui, dit la première, comme par un ami, un séducteur ou un maître. » George Sand a paraphrasé cette belle parole dans maints passages de son œuvre immense.

Ce n'est pas une mince gloire de conquérir ainsi toutes les femmes remarquables, qui se succèdent de génération en génération, et ces amitiés célèbres, qui s'attachent au souvenir d'un penseur, vengent mieux sa mémoire attaquée que tous les panégyriques.

II

De nos jours, quel est le sentiment des femmes à l'égard de Rousseau? — Ont-elles pour lui de la sympathie, de l'indifférence, ou de la répulsion ?

Nous affirmons d'abord que, parmi celles qui parlent de lui, très peu ont lu ses œuvres, même superficiellement. Leur jugement n'a donc pas une véritable importance. Celles qui professent pour lui de l'antipathie ne le font que parce qu'elles ont entendu dire que les *Confessions* renfermaient des passages qualifiés abominables, que, d'autre part, Rousseau avait porté ses enfants aux Enfants-Trouvés, et qu'il n'avait pas craint de raconter ses aventures galantes, en donnant le nom de ses maîtresses.

N'essayez pas d'expliquer ses fautes et ses malheurs,

l'originalité de son caractère et de son génie ; n'alléguez pas que, si nous connaissons ses faiblesses, c'est qu'il nous en a fait lui-même l'aveu, que, d'ailleurs, il les a durement expiées ; n'allez pas insinuer qu'uni à une femme indigne de lui il n'a peut-être renoncé aux enfants mis au monde par Thérèse que parce qu'ils n'étaient pas de lui, comme le croyait George Sand ; bref, ne prenez pas sa défense trop chaudement, sans quoi vous passeriez, auprès de certaines, pour être affligé de tous les vices et capable de toutes les ignominies.

Une dizaine de pages des *Confessions*, mal comprises, lues souvent en citations tronquées, et dénaturées par la malveillance des critiques, voilà, pour beaucoup de femmes modernes, la base du jugement sans appel qu'elles portent sur Rousseau, si toutefois on peut appeler jugement un commérage incohérent, qui confine à la criaillerie. Le reste ne compte pas ; les dix-huit volumes in-quarto qui vont du *Discours sur le Rétablissement des Sciences* aux *Rêveries* et à la *Correspondance* sont non avenus !

Qu'on ne parle pas de Rousseau à ces dames, c'était un misérable, et ceux qui l'admirent ne méritent, comme lui, que le mépris !

Rousseau a le privilège spécial d'exciter la bile de certaines viragos humanitaires, égarées dans les lettres. Elles comprennent toutes les misères, elles veulent se sacrifier pour tous les malheureux, apporter une consolation à toutes les souffrances ; elles se réclament de tous ceux qui ont lutté pour la Justice, la Liberté, le Droit. Leur cœur est une ambulance où gémissent tous les blessés de la vie... Vous êtes touché par tant de compassion, et, passant en revue les militants du Progrès, le nom de Jean-Jacques vous vient naturellement aux lèvres, lui dont l'*Émile* fut brûlé par la main du bourreau, lui qui souffrit pendant sa vie entière !

A ce nom de Rousseau, une fureur épileptique s'empare de nos consolatrices au cœur si large, leurs yeux s'allument de haine, leur visage pâlit, leur bouche se tord, une écume y apparaît, et des imprécations furibondes en sortent à flot précipité. Elles excusent les crimes des plus grands scélérats, mais elles ne pardonneront pas la moindre peccadille à l'écrivain des *Confessions*.

L'une vous dira qu'il n'avait pas de cœur, et ne savait pas aimer. Vous ouvrirez les *Rêveries*, et vous leur lirez ce passage : « Aujourd'hui, jour de Pâques fleuries, il y a précisément cinquante ans de ma première connaissance avec Mme de Warens..... Quels paisibles et délicieux jours nous eussions pu couler ensemble ! Nous en avons passé de tels, mais qu'ils ont été courts et rapides, et quel destin les a suivis ! Il n'y a pas de jours où je ne me rappelle avec joie et attendrissement cet unique et court temps de ma vie où je fus moi-même pleinement, sans mélange et sans obstacle, et où je puis véritablement dire avoir vécu..... J'ai besoin de me recueillir pour aimer. J'engageai *maman* à vivre à la campagne. Une maison isolée, au penchant d'un vallon, fut notre asile, et c'est là que, dans l'espace de quatre ou cinq ans, j'ai joui d'un siècle de vie, et d'un bonheur pur et plein, qui couvre de son charme tout ce que mon sort présent a d'affreux. »

Vous demanderez à votre interlocutrice si le plus élégiaque des poètes a parlé de l'amour en termes aussi pénétrants. Elle ne vous écoutera pas, et vous répondra : Je vous dis que c'était un homme indigne !

Une autre ne craindra pas de vous affirmer effrontément qu'il n'a point compris la Nature, qu'il n'a jamais « regardé s'ouvrir une fleur, ni écouté chanter un oiseau, ni contemplé la mort du soleil se noyant dans l'horizon. »

Rousseau n'a point compris, n'a point aimé la Nature ! Vous croyez rêver en entendant ces insanités, et, prenant

les *Confessions*, vous citez cette page : « L'aurore, un matin, me parut si belle que, m'étant habillé précipitamment, je me hâtai de gagner la campagne pour voir lever le soleil. Je goûtai ce plaisir dans tout son charme ; c'était la semaine après la Saint-Jean. La terre, dans sa plus grande parure, était couverte d'herbe et de fleurs ; les rossignols, presque à la fin de leur ramage, semblaient se plaire à le renforcer : tous les oiseaux, faisant en concert leurs adieux au printemps, chantaient la naissance d'un beau jour d'été, d'un de ces beaux jours qu'on ne voit plus à mon âge... »

Vous pouvez citer cent passages aussi étincelants que celui-ci.

— Votre Rousseau n'était qu'un laquais ! vous répondra une voix éraillée, où se révèle la folie.

— Un laquais, Madame, celui qui écrivait à Frédéric II, roi de Prusse, ces fières paroles, le 30 octobre 1762 : « Sire, vous voulez me donner du pain. N'y a-t-il aucun de vos sujets qui en manque ? Otez de devant mes yeux cette épée qui m'éblouit et me blesse ; elle n'a que trop fait son devoir, et le sceptre est abandonné ! »

— Ne parlons plus de Rousseau, reprend la mégère, au paroxisme, Robespierre l'avait en vénération particulière !...

C'est là l'argument final, le trait de Parthe sans réplique. Du moment que Robespierre aimait Jean-Jacques, la cause est entendue, celui-ci ne peut être que le dernier des scélérats. A ce compte, il faudrait aussi condamner Racine, car le grand Conventionnel l'admirait de même, et se plaisait, le soir, à lire, avec âme, les vers de Phèdre et d'Iphigénie aux amis qui l'entouraient.



A côté de ces femmes ignorantes, mal élevées, mal embouchées, et souverainement injustes, il y en a d'autres,

par bonheur, qui savent, qui sentent, qui s'expriment avec grâce et qui jugent avec bonne foi. Celles-là admirent sincèrement Rousseau, même en compagnie de Robespierre et de Saint-Just, le plaignent dans ses malheurs, et lui pardonnent ses travers et ses fautes. Sans doute, elles ne sont plus passionnées à son égard, comme les belles marquises de 1760. A un siècle de distance, on ne prend plus feu pour un écrivain, comme de son vivant. Quel esprit s'enflamme, aujourd'hui, pour Diderot, Voltaire, Buffon, Beaumarchais ? Pourtant, qui ne s'incline devant ces maîtres ? — De même pour Jean-Jacques.

Depuis une quinzaine d'années que j'observe la société parisienne, j'ai toujours constaté que les femmes véritablement distinguées, possédant le charme, ayant de la tête et du cœur, dignes d'être aimées enfin, évoquaient la mémoire de Rousseau avec attendrissement. Il en est encore qui s'arrêtent aux Charmettes, qui vont en pèlerinage discret à Ermenonville, et qui s'y enivrent, au printemps, du parfum des roses, de l'odeur érotique des bois, de la poésie d'un beau paysage consacré par un souvenir immortel.

La poésie ! ce mot magique me fait songer au récit qui me fut conté naguère par un poète qui m'est cher. C'est un fidèle de Jean-Jacques, et souvent le génie du grand homme a absorbé les méditations et les veilles de sa jeunesse. Le récit de ce compagnon de lutte rentre dans le cadre de cette Étude, et c'est par lui que je la terminerai.

En 1877, — c'est mon ami qui parle — j'avais fait lire les *Confessions* à une femme du monde, que nous appellerons, si vous voulez, la comtesse d'Orgefin. Elle commençait à partager mes sympathies pour Rousseau, pourtant elle faisait encore de nombreuses réserves. Je lui proposai d'aller passer une journée à Montmorency, et de visiter l'Ermitage. Elle accepta.

Par une riante matinée du mois de mai, dès huit heures, je l'attendis dans une des avenues qui avoisinent l'Arc-de-Triomphe. Ce n'était pas chose facile, pour elle, de quitter sa maison à cette heure, et toute une série de jolis mensonges avait dû être imaginée pour colorer son absence. Rien n'était sûr. Je me promenais inquiet, fiévreux, l'œil sondant toutes les directions, m'arrêtant tout à coup, sans motif, tirant ma montre à chaque minute, et ne voyant pas l'heure. Elle apparut enfin. Je la reconnus de loin à sa démarche, à son chapeau d'été, large de bords, relevé d'un côté. Elle enfilait ses gants, et le nœud rouge de son ombrelle voltigeait à la brise.

Je ne fus tranquille que lorsque le sifflet de la locomotive annonça le départ du train, mais alors, vogue la galère, et après nous le déluge, comme disait le tyran Louis XV !

Nous visitâmes, avant le déjeuner, le logis fameux de l'Ermitage, que Mme d'Épinay avait offert à Rousseau, pour qu'il pût y travailler en paix. Silencieux, nous rendions un secret hommage à l'hôte illustre qui y écrivit la *Nouvelle Héloïse*, et notre pensée, remontant vers le passé, ressuscitait les beaux jours du dix-huitième siècle.

C'est à propos de ce séjour que Rousseau a écrit une de ses pages les plus vivantes. Rappelant son installation à Montmorency, il dit : « On voyait des violettes et des primevères, les bourgeons des arbres commençaient à poindre, et la nuit même de mon arrivée fut marquée par le premier chant du rossignol, qui se fit entendre presque à ma fenêtre, dans un bois qui touchait la maison... Mon premier soin fut de me livrer à la délicieuse impression des objets champêtres dont j'étais entouré. Au lieu de commencer à m'arranger dans mon logement je commençai par m'arranger pour mes promenades, et il n'y eut pas un sentier, pas un taillis, pas un bosquet, pas un réduit

autour de ma demeure que je n'eusse parcouru dès le lendemain. »

J'avais les *Confessions* dans ma poche, et nous lûmes ce passage, et les pages qui suivent. Nous regardions l'habitation, les bois, les champs, la vallée, et nous cherchions à y saisir les sensations qu'y avait cueillies notre héros.

O Rousseau, va-nu-pieds de génie, avais-tu le pressentiment de ta gloire future, lorsque, plongé dans tes pensées profondes, tu te promenais à travers ces riants paysages, lorsque tu te reposais sous les châtaigniers de cet Ermitage, qui t'ont survécu, lorsque tu allais cueillir la pervenche dans les sentiers de ces forêts qui parlent de toi, et sont consacrées à jamais par ton souvenir ?

Pensais-tu que plus tard les âmes tendres et aimantes viendraient en pèlerinage en ces vallons fortunés, et sentiraient s'accroître leur mutuelle affection, en évoquant ton image, en s'entretenant de ta sensibilité, en se racontant les aventures de ta vie orageuse ?



Nous fîmes un déjeuner champêtre, dehors, sous une tonnelle. Je demandai un vin généreux de Bourgogne, vin chargé d'années, qui nous mit en belle humeur. Les rayons du soleil nous arrivaient à travers le feuillage, et la liqueur sacrée, fraîche et parfumée, avait la transparence des rubis les plus purs.

Nous nous attardâmes à bavarder, quand le café fut servi. Le chat de l'hôtelier daigna nous présenter ses devoirs. Il grimpa d'abord sur une chaise, puis voyant qu'on lui faisait bon accueil, et qu'il avait à faire à des

amis, il escalada la table et vint, en ronronnant, se caresser les oreilles contre le corsage de la comtesse d'Orgefin. Le bon apôtre, comme tous les représentants de sa race, adorait les parfums, et il saisissait avec empressement l'occasion de satisfaire son vice.

La charmante femme passait sa main sur la tête et le dos du gracieux animal, et lui adressait des paroles aimables, tout un petit discours affectueux qu'il semblait comprendre.

Le reste de la journée s'acheva en courses à travers les bois. Nous nous perdîmes sous leur ramure, respirant à pleins poumons ces senteurs voluptueuses qu'exhalent les chênes, les buis, les plantes et les fleurs. Nous fîmes une longue halte sous un vieux châtaignier, et notre causerie revint à Rousseau.

— Il s'est sans doute reposé là où nous sommes, dit Mme d'Orgefin. Quel y fut son rêve ?

Et elle parla de Mme d'Épinay, de Mme d'Houtetot. Je l'écoutais, la comparant secrètement à ces riantes et spirituelles figures, et j'aurais voulu que le soleil s'arrêtât, et que la journée ne finît jamais !

Hippolyte Buffenoir.

XVII

ROUSSEAU HYGIÉNISTE

Après Sénèque, Plutarque et Montaigne, Rousseau est, de tous les littérateurs proprement dits, celui qui a traité avec le plus de compétence certaines questions hygiéniques d'un capital intérêt. Son terrain favori, presque exclusif, a été l'hygiène et l'éducation de la première enfance : pouvait-il mieux choisir que cette science d'avant-poste, qui prime toute l'hygiénologie, — l'enfant étant véritablement *le père de l'homme*, suivant l'expression d'un poète anglais ?

Rousseau est loin d'avoir méconnu (comme on pourrait l'insinuer) toute l'importance de l'hérédité en biologie ; mais il avait une foi profonde, intuitive, dans la toute-puissance de l'éducation rationnelle, pour l'éradication des germes morbides du corps et de l'esprit. « Les maux dont nous souffrons, dit-il, sont curables. »

L'idée qui a présidé à la publication d'*Émile* est celle-ci : « On ne connaît point l'enfance... L'homme aime les monstres. » C'est en rapprochant, le plus possible, du reste, son programme pédagogique du *convenienter naturæ*, qu'il a pu construire ce monument éternel, révolutionnaire dans le bon sens du mot, modificateur profond des mœurs éducatives, capable de transformer (on peut l'affirmer sans crainte) l'âme même du corps social...

L'*Émile*, brûlé à Paris et à Genève, condamné, dès 1762,

par la faculté de théologie (1), est un livre conçu et exprimé avec la netteté, « ce vernis des maîtres » ; une sorte de cahier des doléances de l'enfant, où Rousseau revendique, éloquemment, pour le petit être, le droit au sein maternel, et bannit, sans retour, les maillots, les lisières, la mémorisation, la prématuration factice, et cette *educational overpressure* que Locke venait de stigmatiser, de son côté, en Angleterre. Élargissant le premier, dans notre pays, les idées du grand philosophe anglais, Rousseau osa réclamer un peu plus d'art et moins de science dans l'éducation. L'*Émile* fut l'Évangile pédagogique qui précéda la doctrine des Frœbel et des Pestalozzi, la déclaration des droits de l'enfant, la véritable semence des idées neuves et du progrès hygiénique contemporain : « Quand mes idées seraient mauvaises, si j'en fais naitre de bonnes à d'autres, je n'aurai pas tout à fait perdu mon temps. »

Appuyé sur la liberté bien réglée, l'*Émile* intéresse chacun à soigner la vie de l'enfant, espérance de la patrie, et à provoquer chez lui, d'une manière préventive, tout ce qui est capable de neutraliser les impressions morbides et d'augmenter ce capital vital que tout organisme apporte en soi lorsqu'il naît à la lumière. Si l'on suivait à la lettre les préceptes de cet ouvrage, que Voltaire a eu la honte de définir « le fatras d'une sotte nourrice en quatre tomes (2), » on restreindrait, à coup sûr, de beaucoup, la mortalité énorme qui pèse encore, annuellement, sur nos enfants, dépassant, hélas ! le contingent annuel de nos armées permanentes.

Avant d'aborder la rapide analyse de l'*Émile*, considéré au point de vue de l'hygiène, rappelons que la paternité des idées qu'il renferme sur l'éducation physique lui fut

(1) *Concl. de la fac. de théologie.* (Arch. nat. MM. 258, p. 200.)
(2) *Voltaire*, éd. Garnier, tome 42, page 136.

bruyamment contestée par Charles Desessartz, doyen de la faculté de médecine de Paris, et principal adversaire de MM. de la Société Royale. (*Plagiats de M. J.-J. Rousseau sur l'éducation*, Paris, 1766, un vol. in-12.) Desessartz prétend que *la plume enchanteresse* de Jean-Jacques lui a subtilisé ses principes sur l'allaitement maternel, le coucher, l'habillement, la nourriture, le sevrage, le choix d'une nourrice. Il paraîtrait que Piron, ayant eu connaissance du plan de l'*Émile*, aurait exhorté Rousseau à faire remonter ses conseils jusqu'à la première enfance. Rousseau lui répondit que les philosophes ne s'en étaient jamais occupés. Alors, Piron fit lire à Rousseau le livre de Desessartz, et en demanda un nouvel exemplaire à ce dernier, — qui fut ainsi instruit de ces détails.

Nous avons pu nous procurer l'ouvrage, assez rare, de Desessartz : *Traité de l'éducation corporelle des enfants en bas-âge, ou Réflexions pratiques sur les moyens de procurer une meilleure constitution aux citoyens.* —Paris, 1760, in-12. — Dédié au duc d'Orléans. — 2e édition, an VII de la R. F. — Traduction allemande, 1763. Nous avouons, franchement, être de l'avis que va exprimer Buffon à cet égard — et ne trouver la trace d'aucun plagiat : « Ce que l'*Émile* dit de l'éducation, affirmait Buffon, tout le monde le pense; mais M. Rousseau *est le seul qui se soit fait écouter.* » Autrement dit, Rousseau a su faire accepter, comme monnaie courante, des principes alors inconnus ou mal reçus du grand public. C'est donc grâce à lui que nous pouvons, maintenant, considérer comme des lieux communs ce qui, de son temps, n'était que paradoxe, en matière d'éducation physique. Rousseau, homme de lettres et philosophe, a eu la gloire de recueillir et de faire vivre, dans des pages immortelles, les idées les meilleures et les plus scientifiques en matière d'hygiène; ces idées seraient peut-être longtemps, sans lui, restées lettre morte, immobilisées ou

monopolisées par quelques docteurs et professeurs en médecine...

L'éducation hygiénique est comme la clef de voûte de l'hygiène individuelle et de la sociologie. Elle commence à la naissance, — et même auparavant, dès la grossesse de la mère. Rousseau a, prophétiquement, pressenti les ravages que devaient faire, en notre pays, les préceptes du *moral restreint* de cette sirène de Malthus : « Non contentes, dit-il, d'avoir cessé d'allaiter leurs enfants, les femmes cessent de vouloir en faire... Cet usage, ajouté aux autres causes de dépopulation, nous annonce le sort prochain de l'Europe. »

Jean-Jacques proteste (nous suivons autant que possible le texte de l'*Émile*) contre cette habitude déplorable, enracinée encore, il y a peu de temps, dans certains pays, — de pétrir la tête des enfants nouveau-nés, sous le fallacieux prétexte de lui donner une forme plus convenable : « Nos têtes seraient mal, de la façon de l'Auteur de notre être; il nous les faut façonner, au dehors, par les sages-femmes, au dedans par les philosophes. Les Caraïbes sont, de la moitié, plus heureux que nous (1). »

Il nous montre, ensuite, combien l'enfant nouveau-né a réellement besoin d'étendre et de mouvoir ses membres, pour les tirer de l'engourdissement où ils sont demeurés pendant les longs mois de l'état fœtal. Et, au lieu de lui laisser développer sa myotilité, que faites-vous ? Vous emprisonnez le pauvre petit être dans un absurde maillot. L'ancien maillot constituait, en effet, la pratique la plus absurde et la plus barbare, — un vrai lit de Procuste, pour le nouveau-né, un *carcere duro* pour la première enfance : « Il était moins à l'étroit, moins comprimé dans l'amnios

(1) La coutume dont parle Rousseau existe encore, de nos jours, en Haute-Garonne!

qu'il n'est dans ses langes : je ne vois pas ce qu'il a gagné de naître. » Rousseau nous décrit, alors, d'une manière imagée, les périls de l'inaction et de la compression, aux points de vue de la croissance, de la constitution organique et de la circulation du sang. De même qu'il demandera, plus loin, l'amnistie pour les pauvres écoliers, de même il réclame, pour les nouveau-nés, la liberté motrice : « Leurs premières voix, dites-vous, sont des pleurs ? Je le crois bien ; vous les contrariez dès leur naissance ; les premiers dons qu'ils reçoivent de vous sont des chaînes... N'ayant rien de libre que la voix, comment ne s'en serviraient-il pas pour se plaindre ? Ils crient du mal que vous leur faites... » Il est bien certain que le cri de l'enfant n'a jamais eu pour cause une sensation agréable !

Contre les nourrices et leur industrie mercenaire (si florissante parce que, de tout temps, les mères ont trouvé commode de se débarrasser de leurs enfants), Rousseau a dressé l'acte d'accusation le plus complet, et fait appel, tour à tour, à toutes les ressources du raisonnement et du sentiment, à tous les arguments de la morale et de la philosophie, pour engager les mères à nourrir. Persuadé, avec Bacon, que l'on ne commande vraiment à la nature qu'en lui obéissant, Jean-Jacques lance aux sceptiques ce dilemme irréfutable, le plus humain, peut-être, qui ait jamais été proféré sur la question : « Celle qui nourrit l'enfant d'une autre est une mauvaise mère. Comment sera-t-elle une bonne nourrice ? »

Il décrit, à cette place, les règles techniques de l'allaitement, et nous fournit les conseils les plus complets sur l'alimentation normale du premier âge. Il n'y a rien à retrancher, rien à ajouter, sur ce qu'il dit du choix d'une nourrice. Il préconise surtout, pour elle, le régime végétal, peu assaisonné, non échauffant, et recommande, avec une grande raison, de ne pas trop modifier l'alimentation d'une

le milieu de culture indispensable à la production de la plupart des épidémies urbaines, et notamment de la fièvre typhoïde. De récentes expériences, dues à Brown-Sequard et d'Arsonval (1) ont démontré, enfin, la vérité littérale de la fameuse phrase de Jean-Jacques sur l'haleine de l'homme. D'après ces deux savants, l'air expiré renferme un poison (alcaloïdique, probablement) des plus énergiques, qui, injecté à des animaux, détermine la mort rapide et constante.

« La seule habitude qu'on doit laisser prendre à l'enfant est de n'en contracter aucune. » C'est ainsi qu'il ne faut pas l'accoutumer à être porté sur un bras plus que sur l'autre; à ne pouvoir demeurer seul ni nuit ni jour. Bien plus, il faut aimer à lui montrer des objets nouveaux et affreux; le familiariser avec les animaux répugnants, les détonations, etc...; pratiquer, en un mot, pour les sens, la même méthode d'endurcissement que pour la peau. Toutefois, Rousseau reconnaît très bien les prédispositions nerveuses et convulsives de l'enfance, puisqu'il demande qu'on éloigne des enfants les domestiques, qui les agacent et les irritent. Il veut enfin qu'on voie dans les enfants de petits hommes, auxquels il faut laisser l'usage de leur liberté et de leurs faibles forces, sans rien accorder à leurs désirs irraisonnés, — mais en pratiquant l'étude attentive de leur langage et de leurs signes. Pleurent-ils sans motif plausible? il faut les distraire et les amuser. « Mais il est de la dernière importance que l'enfant n'aperçoive pas l'intention de le distraire, et qu'il s'amuse sans croire qu'on songe à lui. »

Le sevrage ne doit pas être prématuré, et Rousseau donne, à cet égard, les conseils les plus détaillés et les plus précis. Tous les petits moyens qu'il indique sont excel-

(1) Acad. des sciences, — 1888 (décembre).

lents et ont une importance capitale. C'est même un gros mérite, pour un profane, de ne point avoir passé outre sur ce qui ressemble fort à des bagatelles; de n'avoir pas dit : « *de minimis non curat prætor* », mais bien : « *la medizina e la scienza delle minutie* (1). »

Il fait observer l'innocuité providentielle des chutes, chez le bébé qui commence à marcher : il y a, en effet, un Dieu pour les enfants plus encore que pour les ivrognes. Laissons donc prendre au jeune être, sans danger, ses importantes leçons de souffrance. Laissons-le s'ébattre en liberté, dépourvu de lisières, et ne redoutons point, pour lui, exagérément, les contusions : « Souffrir est la première chose qu'il doit apprendre, et celle qu'il aura le plus grand besoin de savoir. »

Pour l'éducation proprement dite, Rousseau, protestant énergiquement contre ces « risibles établissements qu'on appelle *collèges* », pose en principe que la règle la plus utile, en matière pédagogique, « ce n'est pas de gagner du temps, *c'est d'en perdre.* » Il faut à l'enfant peu de connaissances, mais qu'elles soient *siennes :* on respectera ses facultés d'acquisition (Aug. Comte dira : *de réceptivité*) ; ainsi, il ne saura rien à demi. C'est l'apparente facilité d'apprendre, qui est cause de la perte des enfants. Émile n'apprendra jamais la dioptrique, s'il ne l'apprend autour du bâton brisé dans l'eau par la réfraction :

> Quand l'eau courbe un bâton, ma raison le redresse ;
> La raison décide en maîtresse,

ainsi que le dit le bon La Fontaine...

Il faut que l'entendement s'approprie doucement les choses, avant de les déposer dans la mémoire. C'est pour cela que les anciens, moins raisonneurs et plus sages que

(1) Bufalini.

le milieu de culture indispensable à la production de la plupart des épidémies urbaines, et notamment de la fièvre typhoïde. De récentes expériences, dues à Brown-Sequard et d'Arsonval (1) ont démontré, enfin, la vérité littérale de la fameuse phrase de Jean-Jacques sur l'haleine de l'homme. D'après ces deux savants, l'air expiré renferme un poison (alcaloïdique, probablement) des plus énergiques, qui, injecté à des animaux, détermine la mort rapide et constante.

« La seule habitude qu'on doit laisser prendre à l'enfant est de n'en contracter aucune. » C'est ainsi qu'il ne faut pas l'accoutumer à être porté sur un bras plus que sur l'autre; à ne pouvoir demeurer seul ni nuit ni jour. Bien plus, il faut aimer à lui montrer des objets nouveaux et affreux; le familiariser avec les animaux répugnants, les détonations, etc...; pratiquer, en un mot, pour les sens, la même méthode d'endurcissement que pour la peau. Toutefois, Rousseau reconnaît très bien les prédispositions nerveuses et convulsives de l'enfance, puisqu'il demande qu'on éloigne des enfants les domestiques, qui les agacent et les irritent. Il veut enfin qu'on voie dans les enfants de petits hommes, auxquels il faut laisser l'usage de leur liberté et de leurs faibles forces, sans rien accorder à leurs désirs irraisonnés, — mais en pratiquant l'étude attentive de leur langage et de leurs signes. Pleurent-ils sans motif plausible? il faut les distraire et les amuser. « Mais il est de la dernière importance que l'enfant n'aperçoive pas l'intention de le distraire, et qu'il s'amuse sans croire qu'on songe à lui. »

Le sevrage ne doit pas être prématuré, et Rousseau donne, à cet égard, les conseils les plus détaillés et les plus précis. Tous les petits moyens qu'il indique sont excel-

(1) Acad. des sciences, — 1888 (décembre).

lents et ont une importance capitale. C'est même un gros mérite, pour un profane, de ne point avoir passé outre sur ce qui ressemble fort à des bagatelles ; de n'avoir pas dit : « *de minimis non curat prætor* », mais bien : « *la medizina e la scienza delle minutie* (1). »

Il fait observer l'innocuité providentielle des chutes, chez le bébé qui commence à marcher : il y a, en effet, un Dieu pour les enfants plus encore que pour les ivrognes. Laissons donc prendre au jeune être, sans danger, ses importantes leçons de souffrance. Laissons-le s'ébattre en liberté, dépourvu de lisières, et ne redoutons point, pour lui, exagérément, les contusions : « Souffrir est la première chose qu'il doit apprendre, et celle qu'il aura le plus grand besoin de savoir. »

Pour l'éducation proprement dite, Rousseau, protestant énergiquement contre ces « risibles établissements qu'on appelle *collèges* », pose en principe que la règle la plus utile, en matière pédagogique, « ce n'est pas de gagner du temps, *c'est d'en perdre.* » Il faut à l'enfant peu de connaissances, mais qu'elles soient *siennes :* on respectera ses facultés d'acquisition (Aug. Comte dira : *de réceptivité*) ; ainsi, il ne saura rien à demi. C'est l'apparente facilité d'apprendre, qui est cause de la perte des enfants. Émile n'apprendra jamais la dioptrique, s'il ne l'apprend autour du bâton brisé dans l'eau par la réfraction :

Quand l'eau courbe un bâton, ma raison le redresse ;
La raison décide en maîtresse,

ainsi que le dit le bon La Fontaine...

Il faut que l'entendement s'approprie doucement les choses, avant de les déposer dans la mémoire. C'est pour cela que les anciens, moins raisonneurs et plus sages que

(1) Bufalini.

nous, ne donnaient point d'autres gouvernantes à leurs enfants que leurs nourrices : « Après avoir nourri les enfants de leur sexe, les nourrices ne les quittaient plus. Voilà pourquoi, dans leurs pièces de théâtre, la plupart des confidentes sont des nourrices. » Remarquons, en passant, que Rousseau ne nous propose aucune autre innovation pour l'éducation de la femme : dans ses idées, il la considère comme faite uniquement pour plaire à l'homme.

Chemin faisant, recueillons son avis sur l'inoculation, la seule *vaccination* que connût le XVIIIe siècle, celle dont Voltaire s'était fait comme le vulgarisateur passionné. Jean-Jacques ne blâme pas cette opération; il la considère comme indifférente, et se montre assez *docteur Pangloss*, sur la question de savoir si Émile devra être inoculé : « Si on lui donne la petite vérole, on aura l'avantage de prévoir et connaître son mal d'avance ; c'est quelque chose. Mais s'il la prend naturellement, nous l'aurons préservé du médecin ; c'est encore plus. » Rousseau est méchant pour la Faculté : mais combien de gens de bon sens émettent, un siècle après Jenner, une analogue opinion, — surtout depuis que nous assistons aux exagérations du *pastorisme* triomphant !

Rousseau est volontiers dur, d'ailleurs, pour la médecine et pour les médecins. Tout en déclarant que le corps doit avoir de la vigueur pour obéir à l'âme (*un bon serviteur doit être robuste*), il dit, après Sénèque, que nos plus grands maux viennent de nous. « On ne se tue point pour les douleurs de la goutte : il n'y a guère que celles de l'âme qui produisent le désespoir. » Il affirme, comme un bon hypocondriaque qu'il est, — et parce que l'infirmité qu'il traine avec lui (1) est au-dessus des ressources de l'art

(1) Incontinence chronique d'urine : Voir, plus haut, l'étude du Dr Roussel. J. G.-C.

de son temps, — il affirme que la médecine est un art pernicieux et mensonger : « On me dira que les fautes sont du médecin, mais que la médecine en elle-même est infaillible. A la bonne heure, s'écrie-t-il ironiquement : mais qu'elle vienne donc sans médecin : car, tant qu'ils viendront ensemble, il y aura cent fois plus à craindre des erreurs de l'artiste qu'à espérer du secours de l'art. » Et, ailleurs, dans une note de l'*Émile*, sa mauvaise langue s'exerce contre la moralité des médecins de son temps : « La ligue des femmes et des médecins m'a toujours paru l'une des plus plaisantes singularités de Paris. C'est par les femmes que les médecins acquièrent leur réputation, et c'est par les médecins que les femmes font leurs volontés. On se doute bien, par là, quelle est la sorte d'habileté qu'il faut à un médecin de Paris pour devenir célèbre. » « Un homme qui vit, dix ans, sans médecins, vit plus pour lui-même et pour autrui que celui qui vit trente ans leur victime... », etc., etc. (1).

La déviation mentale d'un malade incurable excuse amplement, pour nous, ces boutades erronées. Il est, toutefois, bizarre que le génie de Rousseau ait pu méconnaître ainsi ce qu'il y a de grand et de véritablement secourable, dans ce calcul des probabilités qu'est la science médicale, — et dans cette « *animi consolatio* » que le sceptique Pétrone concédait, du moins, à la pratique consciencieuse de l'art de guérir.

Mais peu importe que Rousseau dédaigne et blâme la médecine, puisqu'il a reconnu la toute-puissance de l'hygiène, cette science paternelle par excellence, seule et vraie médecine de l'avenir, dont personne, alors, n'entre-

(1) Cf. dans le *Discours sur l'origine de l'inégalité*, etc., le passage, plus équitable, dans lequel il admet la médecine parmi les sciences sociales : « On pourrait faire l'histoire des maladies humaines en suivant celles des sociétés civiles, etc... » (Edition de 1790, pages 63.)

voyait encore la mission éminemment populaire, pratique et vulgarisatrice ; l'hygiène, dont les lois sont expérimentales et usuelles, et dont le but est le perfectionnement de nos destinées sur la terre : « La seule partie utile de la médecine, dit Jean-Jacques, c'est l'hygiène. Encore, l'hygiène est-elle moins une science qu'une vertu. La tempérance et le travail sont les deux vrais médecins de l'homme, etc... »

Mais revenons à l'enfant et à son éducation. Rousseau fait la critique de tous vêtements serrés ; il demande peu d'habillements, peu ou point de coiffures. A l'exemple de Locke, il veut qu'on endurcisse l'enfant au froid et au soleil. Il est bien certain que la pratique de l'*insolation* a rendu de grands services, notamment pour le traitement du lymphatisme, ce tempérament monopolisé par la première enfance. Pline disait : *sol remediorum maximum.* C'est le soleil qui confère, en effet, aux jeunes organismes comme une imbibition plus profonde de la vie : la fleur humaine est celle qui a le plus besoin de soleil ; et où ses rayons n'entrent point, entre la maladie (*proverbe oriental*).

L'enfance a besoin aussi de beaucoup dormir. On lèvera le bébé et on le couchera avec le soleil. On l'habituera à dormir sur un lit dur, et non sur un amas de duvet : « Un lit mollet, où l'on s'ensevelit dans la plume ou dans l'édredon fond et dissout le corps, pour ainsi dire. » Si l'enfant ne dort pas, Jean-Jacques recommande les pratiques suggestives, dont il reconnaît, implicitement, le puissant secours, puisqu'il s'empresse d'ajouter : « Si vous voulez employer le soir ce *narcotique*, gardez-vous de l'employer le jour. »

Pour les exercices du premier âge, il faudra toujours donner la préférence aux plus utiles. On préférera, par exemple, la natation à l'équitation : « On a craint qu'un enfant ne se noie en apprenant à nager. Qu'il se noie en

apprenant, ou pour n'avoir pas appris, ce sera toujours votre faute.. » On doit exercer tous les sens, mais être assez judicieux pour éviter les efforts insuffisants ou superflus. Jean-Jacques recommande avec prédilection les jeux de nuit, parce que la nuit effraie naturellement les hommes, et que *ab assuetis non fit passio*. Si vous guérissez l'enfant de l'horreur des ténèbres, en affermissant ses pieds et ses mains dans l'obscurité, vous l'habituez, ainsi, à ne s'effrayer plus de rien. Car « les jugements du tact sont bien plus sûrs que ceux de l'œil, précisément parce qu'ils sont les plus bornés, et qu'ils rectifient l'étourderie des autres sens. »

Tout serait, d'ailleurs, à citer, dans cette étude philosophique de l'éducation sensorielle. Notre Académie de médecine a mis, cette année, au concours : *De l'éducation des sens chez les enfants*. Eh bien! nous estimons que les concurrents ne pourront se passer de lire et de citer l'*Émile*, puisque les savants les plus patients et les observateurs les plus consommés, tels que W. Preyer (1), par exemple, n'ont rien changé aux magistrales observations de Jean-Jacques.

L'exercice, dans toutes ses formes, la course, le chant, les travaux rustiques en plein air, la menuiserie, etc. (sous le rapport de la nécessité d'un métier manuel, Rousseau, comme on le sait, a précédé les Fouriéristes et les Saint-Simoniens), — voilà l'hygiène somatique indispensable à l'enfance. Évitons, toutefois, les acrobaties pour Émile : « J'en ferais l'émule d'un chevreuil, plutôt qu'un danseur de l'Opéra..... »

Il ne faut point habituer l'enfant aux saveurs fortes, qui causent l'obtusion du sens du goût; il faut lui épargner les condiments. Souvenons-nous que l'appétit est le meilleur

(1) *L'âme de l'enfant*, 1887. Félix Alcan, éditeur.

assaisonnement, et que la gourmandise est le vice des cœurs qui n'ont point d'étoffe, « l'âme d'un gourmand étant toute dans son palais. » Ici, se place une apologie du végétarisme, cette doctrine que certains néo-pythagoriciens ont tenté de ressusciter de nos jours, et qui a certainement du bon (1), parce qu'elle réagit contre les absurdes abus nécrophagiques de notre époque. Rousseau attribue la barbarie anglaise au régime carnassier, et nous rappelle qu'outre Manche, les bouchers ne sont point admis, comme jurés, au jugement des crimes.

Tout ce que l'*Émile*, également, pense de l'odorat, « ce sens de l'imagination. » est très scientifiquement observé, notamment l'explication originale du fait, absolument démontré, que les femmes sentent plus vivement les odeurs que l'homme.

Jean-Jacques nous trace, ensuite, les grandes lignes de ce qu'il nomme l'éducation *pratique*. Persuadé que *facta sunt potentiora verbis*, il fait l'éloge des *leçons de choses*, qui sont devenues le fondement actuel de toute éducation rationnelle. Après avoir préconisé l'exercice qui forme les hommes et répudié l'inactivité qui prépare des invalides, exalté la mobilité nerveuse et fait, dès le premier choc, succomber des êtres à peine entrés dans l'existence, Rousseau voulait, parallèlement, améliorer la nutrition intellectuelle de la jeunesse. Il choisit précisément, comme exemple, les falsifications du vin avec la litharge et les sels de plomb; et apprend à Émile, — 120 ans avant M. Girard et le Laboratoire municipal, — comment on peut distinguer ces fraudes, si déplorables pour la santé publique (2).

(1) Voir. Dr Monin, *L'hygiène de l'estomac*, 1 vol. in-18 de 400 p. Octave Doin, édit., 1888.

(2) Dans une note à ce passage, Rousseau déplore, déjà, la mauvaise qualité des vins débités au détail sur les comptoirs des marchands de vins : « Il est étrange qu'un abus si manifeste et si dangereux soit souffert par la police. Mais il est vrai que les gens aisés,

C'est ainsi qu'il veut que l'on mette, en actions plus qu'en discours, toutes les leçons à la portée de l'esprit prime-sautier des enfants : « Avec notre éducation babillarde, nous ne faisons que des babillards. » Hélas ! il n'est que trop démontré par l'histoire, le signalement diagnostique que Julius Cæsar donnait de notre pays : « *Gallia nutricula causidicorum.* » Jean-Jacques, lui-même, en est un bel exemple : auprès de ses paroles si audacieuses, quelle conduite *timide!* (Soyons euphémique envers sa mémoire, *quoique* médecin...)

L'enfantillage est, pour Rousseau, la supercherie éducative la plus utile à encourager. « Vous ne parviendrez jamais à faire des sages, si vous ne faites, d'abord, des polissons. » Tous les préceptes qu'il dicte s'adressent, du reste (ainsi qu'il le fait remarquer avec un très grand sens d'observation), à un enfant des climats tempérés. C'est dire que l'hygiène varie avec les latitudes. Or, s'il est vrai, comme il le prétend, qu'elle est moins une science qu'une vertu, il s'ensuit que la morale, elle-même, changera avec les climats. Cela n'est guère soutenable que sous une forme paradoxale. Mais, au fond, qu'est-ce que l'hygiène? Une science? Non. Un art? Peut-être. Si nous osions proposer une définition, nous dirions que l'hygiène est une sorte de compromis entre les sciences morales et les sciences naturelles : c'est ce qui permet, pour elle, la diversité, dans son *immanente ubiquité.*

Rousseau peint, d'un style coloré, la physiologie de la puberté, ce doux printemps de l'homme, qu'il appelle la

ne buvant guère de ces vins-là, sont peu sujets à être empoisonnés. »

N.-B. — Je crois devoir ajouter quelques renseignements complémentaires à cette intéressante observation du Dr Monin.

Rousseau écrivit à l'abbé Raynal, sur les friponneries des marchands de vins de Paris, une lettre qui fut insérée dans *le Mercure*, opéra une véritable révolution dans la capitale et occasionna un arrêt du Conseil défendant l'usage du cuivre, du plomb et de la litharge à tous les vendeurs livrant du vin *sans raisin*. J. G.-C.

seconde naissance. Il nous explique pourquoi elle est plus tardive à la campagne qu'à la ville ; il nous rend compte des modifications s'opérant, à cette époque, dans l'être humain. Emile est trop porté vers les femmes. Que faire? le mener dans un hôpital spécial « voir des vérolés expier leurs écarts. C'est ainsi que l'on revêt la raison d'un corps et qu'on fait passer par le cœur le langage de l'esprit ». Cette méthode nous semble, à nous, assez puérile, et nous remet en mémoire la caricature de M. Prudhomme, en arrêt avec son jeune fils devant la boutique d'un charcutier : « Vois, mon fils, où cela conduit d'être cochon!... »

Rousseau croit (ce qui n'est guère vrai en général) que l'on peut étendre, jusqu'à vingt ans, l'ignorance des désirs et la pureté des sens. « Cela est si vrai que, chez les Germains, un jeune homme qui perdait sa virginité avant cet âge en restait diffamé; et les auteurs attribuent avec raison à la continence de ces peuples durant leur jeunesse la vigueur de leur constitution et la multitude de leurs enfants (1). » En montrant à Émile que la chasteté engendre la santé, la force, le courage, les vertus, l'amour même, on lui rendra, à coup sûr, la chasteté désirable et chère. Il faut aussi lui faire aimer l'agriculture et la chasse, où il perdra les dangereux penchants qui naissent de la mollesse : « On a fait Diane ennemie de l'amour, dit-il, et l'allégorie est très juste ; les langueurs de l'amour ne naissent que dans un doux repos : un violent exercice étouffe les sentiments tendres. » Rien n'est plus juste que cette assertion, — renouvelée, d'ailleurs, de Flaccus :

.... « Manet, sub Jove frigido,
« Venator, teneræ conjugis immemor »....

(1) Rousseau aurait dû voir que, puisque la puberté est plus tardive dans les campagnes, à plus forte raison est-elle plus précoce dans les civilisations modernes que dans les sociétés barbares et guerrières.

On doit aussi savoir gré à Rousseau d'avoir stigmatisé, dans l'*Émile*, l'onanisme, « ce dangereux supplément, » la plus funeste habitude à laquelle un jeune homme puisse être assujetti. « Je t'arracherai plus aisément aux femmes qu'à toi, etc... » Rien n'enraie, de l'avis unanime, le *nisus formativus*, comme ce vice si redoutable. Jean-Jacques en savait quelque chose et répétait sans doute son vers favori :

Haud ignara mali, miseris succurrere disco,

lorsqu'il s'efforçait de verser aux adolescents un peu de cet élixir de sagesse, qui est aussi l'élixir de santé.

« Ne laissez l'enfant seul ni jour ni nuit; qu'il ne se mette au lit qu'accablé de sommeil et qu'il en sorte à l'instant qu'il s'éveille... C'est par la seule imagination que parlent les sens; leur besoin proprement n'est pas un besoin physique; il n'est pas vrai que ce soit un vrai besoin (1). »

Peut-on imaginer quelque chose de plus utile et de plus vrai que toutes ces remarques, burinées *intùs et in cute?* Nos modernes pédagogues, aveuglés par une fausse pudeur, ont beau s'ingénier à laisser dans l'ombre cette grande cause de dégénérescence physico-mentale : il n'en est pas moins vrai que c'est elle qui est surtout visée, aujourd'hui, par les adversaires des internats et les ennemis du surmenage scolaire.

Rousseau a donc posé, dans l'*Émile*, toutes les bases de l'éducation hygiénique. *Inventis facile aliquid addere :* le XIXe siècle a pu perfectionner cette tâche. Toutefois, il est évident qu'une incomparable puissance de vulgarisation

(1) C'est aussi l'opinion de Plutarque disant : « Il est rare que les voluptés ne descendent pas de l'âme au corps. » — Et celle, plus crûment exprimée, de Burdach : « La lubricité tient plus au vide de la tête qu'à la plénitude des testicules. »

avait été mise au service de l'hygiène par un écrivain éminemment français, dont le livre énergique et foncièrement populaire a richement ensemencé l'avenir. Supposez, un instant, que Rousseau se fût fait l'apôtre de doctrines tout opposées ; et voyez quel redoutable adversaire nous avions à combattre ! Les générations, mollement élevées, n'auraient pu supporter les modifications variées, progressivement introduites (par un traditionnalisme littéraire du meilleur aloi) dans la santé publique, qui n'est, en somme, que le résumé d'une multitude de santés particulières. La moyenne de la vie humaine en aurait été sûrement diminuée. On n'a jamais fini de réparer une maison mal bâtie.

Rousseau n'a, d'ailleurs, pas attendu notre époque, pour être jugé comme un pédagogue de premier ordre. Certains esprits élevés avaient déjà su apprécier, de son vivant, toute la valeur du système hygiénique qu'il avait osé préconiser. Citons Tissot, l'illustre médecin de Lausanne, et surtout le prince de Wirtemberg, qui, dans une série de lettres (1), demanda à l'auteur du *Contrat social* des conseils détaillés sur l'art d'élever selon l'*Émile*, une jeune enfant de quelques mois, puis (peu de temps après) un nouveau-né, sur lequel il lui fournit de plantureux renseignements. Ce ne fut pas, du reste, sans peine et sans mérite, que le prince put suivre les préceptes du philosophe et résister aux préjugés qui l'entouraient de toute part, malgré le grand libéralisme de son caractère. Dans plusieurs de ces lettres (2), Rousseau revient, avec complaisance, sur ses idées favorites et insiste pour la méthode qui lui est chère. Finalement, la petite Sophie et sa sœur se trouvent fort bien de l'éducation physique et rationnelle à laquelle elles ont été livrées...

(1) *Rousseau, ses amis et ses ennemis*, par Streckeisen-Moulton. Paris, Michel Lévy, 1865.

(2) Correspondance de Rousseau avec M. le prince de Wirtemberg.

Et comment pourrait-il en être autrement? « La vérité, » ainsi que l'a fort bien exprimé Claude Bernard, « ne saurait différer d'elle-même; et la vérité du savant ne saurait différer de celle de l'artiste et du penseur. »

Dr E. Monin.

XVIII

DE L'INFLUENCE DE LA MUSIQUE

SUR LE STYLE LITTÉRAIRE

J.-J. Rousseau, avant de songer à écrire des livres, composait de la musique.

Composer fut toujours chez lui plus qu'une récréation de son esprit, ce fut un besoin de son cœur.

Toute sa vie, un peu par goût, beaucoup par nécessité, il fit métier de copier de la musique.

Passionné pour l'art des sons, il en a parlé avec une rare élévation de sentiment, une sagacité merveilleuse, émettant, sur son caractère essentiel et sa puissance, des aperçus nouveaux pour son époque. C'est ainsi qu'en un style enflammé, en critique de génie, il a déterminé son esthique et prévu ses transformations.

Outre son opéra *le Devin du village*, qui eut un si grand succès et se maintint au répertoire de l'Opéra durant plus d'un siècle, on doit à l'illustre philosophe-artiste divers morceaux pour musique militaire, des compositions variées pour un ou plusieurs instruments, et une centaine de romances dont quelques-unes sont restées célèbres, comme, par exemple, *Je l'ai planté, je l'ai vu naître*, paroles de M. Paire, traduction de l'italien, et *Que le jour me dure*

passé loin de toi, air de trois notes d'un sentiment tendre et pénétrant dans son extrême simplicité.

De tous les grands écrivains appartenant au cycle de la civilisation moderne, J.-J. Rousseau est, avec Shakespeare, celui qui a le plus aimé et le mieux compris la musique.

Il n'est pour ainsi dire pas une pièce de Shakespeare où on ne trouve quelque louange ingénieuse sur cet art :

« La musique est le doux agent de la mélancolie, a-t-il dit. Je ne suis jamais gai quand j'entends une douce musique. »

Gœthe, qui eut pour ami Beethoven (ils se brouillèrent un jour, car au fond ils ne s'aimaient guère), a souvent disserté sur la musique sans jamais la comprendre.

Victor Hugo, qui ne dissimulait pas son insuffisance à comprendre ce qu'il appelait la « musique savante », qui chez les maîtres est de la musique bien faite, de la musique de grand style, a fait cette observation sur le chant, c'est-à-dire sur la musique alliée aux paroles :

« La musique est un masque qui défigure la bonne poésie et ne cache pas assez la mauvaise. »

L'exemple de Gœthe et de Victor Hugo suffirait à prouver que l'on peut exceller dans l'art d'écrire en vers et en prose, sans aimer la musique, sans la comprendre, car l'art de l'écrivain et celui du musicien sont deux arts très indépendants l'un de l'autre. Toutefois, il est hors de doute que le sentiment musical et la culture de la musique exercent une influence sur le génie de l'écrivain. La pratique de l'art des sons donne plus d'idéal à la pensée du littérateur, plus de couleur à son style, plus d'accents et plus de passion. Elle revêt cette pensée d'une sensibilité particulière dans la mélancolie, dont la musique est le « doux agent ».

S'il est bien vrai que la poésie et la musique sont deux arts très distincts, très indépendants l'un de l'autre, ayant chacun ses moyens d'action, son esthétique, ses

procédés d'expression, son génie propre, la poésie et la musique sont deux muses sœurs que des aspirations communes unissent tout particulièrement.

La musique est la poésie des sons, comme la poésie est la musique des mots.

L'une éveille les sentiments, l'autre les précise.

Et c'est parce que la musique nous émeut sans rien préciser, que, plus que la poésie encore, elle sonde les abîmes et perce le ciel de l'idéal.

« La musique, a dit Carlyle, est une sorte de langage inarticulé et insondable qui nous conduit sur les bords de l'infini et nous permet, par instant, d'y plonger nos regards. »

A peine peut-on dire que cet art, dont l'action est si puissante sur notre cœur et sur notre imagination, soit « une sorte de langage inarticulé ». En effet, il n'y a pas de langue sans mots et pas de mots sans articulation.

On se sert donc d'une expression impropre quand on dit que la musique est une langue, qu'elle est la langue des sentiments. Les langues, ainsi que l'a très justement fait observer Condillac, sont des méthodes d'abstraction et de généralisation. Les langues expriment des idées ; la musique les éveille par le sentiment. Quand elle inspire l'écrivain, elle donne des ailes à sa pensée.

Dans son *Dictionnaire de musique*, J.-J. Rousseau définit ainsi la musique :

« Art de combiner les sons d'une manière agréable pour l'oreille. »

Cette définition a été souvent et justement critiquée.

Elle est fort incomplète et même inexacte, car beaucoup de sons ne sont point combinés pour être *agréables à l'oreille*; au contraire, ils le sont pour heurter l'oreille et produire en nous une forte émotion par le moyen d'accents déchirants et d'accords dissonants et dramatiques.

Mais cette définition, le premier qui en montra l'insuf-

fisance et l'incorrection, ce fut son auteur lui-même, dans des pages admirables que seul un musicien pouvait écrire.

« Tant qu'on ne voudra, dit J.-J. Rousseau, considérer les sons que par l'ébranlement qu'ils excitent dans nos nerfs, on n'aura point les vrais principes de la musique et de son pouvoir sur les cœurs. Les sons n'agissent pas seulement sur nous comme sons, mais comme signe de nos affections, de nos sentiments ; c'est ainsi qu'ils excitent en nous les mouvements des sentiments qu'ils éveillent. »

Et plus loin :

« Si le plus grand empire qu'ont sur nous nos sensations n'est pas dû à ces causes morales, pourquoi donc sommes-nous si sensibles à des impressions qui sont nulles pour des barbares ? Pourquoi nos plus touchantes musiques ne sont-elles qu'un vain bruit aux oreilles du Caraïbe ? Ses nerfs sont-ils d'une autre nature que les nôtres ? Pourquoi ne sont-ils pas ébranlés de même ? Ou pourquoi les mêmes ébranlements affectent-ils tant les uns et si peu les autres ?... Je ne connais qu'un sens aux affections duquel rien ne se mêle : c'est le goût ; aussi la gourmandise n'est-elle jamais le vice dominant que des gens qui ne sentent rien. »

La conclusion de ces aperçus est aussi vraie qu'elle est éloquente. Elle va droit contre la définition de la musique « art de combiner les sons d'une manière agréable », c'est-à-dire contre la musique qui n'est qu'agréable, légère et futile. Écoutons le maître :

« Que celui donc qui veut philosopher sur la force des sensations commence par écarter les impressions intellectuelles et morales que nous recevons par la voie des sons, mais dont ils ne sont que les causes occasionnelles ; qu'il évite l'erreur de donner aux objets sensibles un pouvoir qu'ils n'ont pas, ou qu'ils tiennent des affections de l'âme

qu'ils nous représentent.... Des suites de sons et d'accords m'amuseront un moment, peut-être ; mais pour me charmer et m'attendrir, il faut que ces suites m'offrent quelque chose qui ne soit ni son, ni accord et qui me vienne émouvoir malgré moi. Les chants mêmes qui ne sont qu'agréables et ne disent rien lassent encore; car ce n'est pas tant l'oreille qui porte le plaisir au cœur, que le cœur qui le porte à l'oreille. »

Que cela est bien dit par Rousseau et fait bonne justice de sa définition tronquée et erronée de la musique!

L'écrivain sensible à la musique, qui la recherche et la cultive, est mieux préparé que l'écrivain insensible à cet art, à se servir de la langue, vers ou prose, pour exprimer les sentiments qui trouvent leur plus grande force d'expression dans le coloris, le mouvement, la passion et les accents poétiques de l'idéal; car le coloris, le mouvement, la passion, la poésie indéterminée sont précisément les qualités par excellence de la musique.

Une âme éduquée musicalement, — quand d'ailleurs elle est douée des facultés qui font l'écrivain, — trouve avec les mots des effets qui appartiennent à l'art des sons. Elle trouve, — je cite Rousseau, — « de ces accents qui font tressaillir, auxquels on ne peut dérober son organe; de ces accents qui pénètrent jusqu'au fond du cœur. »

Que de fois la poésie proprement dite est née de la musique! Lisez ce passage des *Soixante ans de souvenirs*, d'Ernest Legouvé, un livre exquis :

« Après le déjeuner, une heure de musique nous servait de repos, de récompense et d'auxiliaire. Il y a un lien mystérieux entre les arts. Une mélodie vous dicte souvent un bon vers, et plus d'une fois c'est Beethoven, c'est Weber, c'est Schubert qui m'ont aidé à me tirer d'affaire dans une scène difficile. »

Je crois fermement que J.-J. Rousseau, s'il n'avait été

musicien, s'il n'avait aimé et compris la musique avec cette envergure d'esprit, cette force de sentiment qui caractérisaient son organisation si sensible et si géniale, n'aurait pas toujours écrit comme il l'a fait.

Dans ses plus belles pages, dans les pages d'une passion intense et presque maladive de la *Nouvelle Héloïse* et des *Confessions,* Rousseau, en écrivant, a fait de la musique.

Lui, si net, si précis, si logique, si clair, quand il raisonne sur un sophisme ou sur une vérité acquise, devient, dans certains passages où la raison s'efface pour laisser l'âme agir comme seul agent du cœur, flottant, mais toujours cadencé et merveilleusement harmonieux. Négligeant alors l'analogie grammaticale pour s'attacher surtout à l'euphonie, au nombre, à la cadence harmonique, à la beauté du son, il transforme la langue et crée, en quelque sorte, un art nouveau. Il appelle à son aide les particules explétives et peint sans raisonner, persuadant ainsi sans convaincre. Par un singulier phénomène de sentiment, dans le développement pathétique de quelques scènes d'amour au paroxysme de l'enivrement, les mots semblent perdre de leur signification pour ne produire, comme une succession de notes, que des impressions à la fois ardentes et vagues agissant sur tous les sens et les troublant délicieusement. Par instinct, dans ces pages sublimes qui sont restées des modèles de style romantique, Rousseau emprunte à la musique son génie et jusqu'à certains de ses procédés. Et quelle admirable variété dans le développement de cette musique parlée! Que d'imprévu, que d'abondance, que d'intérêt et que de choses que l'on comprend, qui ne sont pas exprimées! On dirait une symphonie de Beethoven.

Qui ne verrait dans ces pages si personnelles l'influence de la musique?

Rousseau dit quelque part : « Les sons n'ont jamais

plus d'énergie que quand ils font l'effet des couleurs. »

Cette couleur, qu'il veut dans les sons pour l'énergie du sentiment, il a su la trouver dans les mots pour son style littéraire le plus passionné et aussi pour ses descriptions pittoresques où l'on sent, avec un vif amour de la nature, l'influence du chant, l'influence de la mélodie qui servit à l'homme primitif pour exprimer ses sentiments avant l'invention des langues.

On dut chanter, en effet, avant de parler, car avant de raisonner on sent, et ce sont moins les mots qui expriment les sentiments que les accents et les gestes.

« Ce n'est, dit justement Rousseau, ni la faim, ni la soif, mais l'amour, la haine, la pitié, la colère qui arrachèrent aux hommes les premières voix. Les fruits ne se dérobent point à nos mains, on peut s'en nourrir sans parler, on poursuit, en silence, la proie dont on veut se repaître; mais pour émouvoir un jeune cœur, pour repousser une agression injuste, la nature dicte des accents, des cris, des plaintes. Voilà les plus anciens mots inventés, et voilà pourquoi les premières langues furent chantantes et passionnées avant d'être simples et méthodiques. »

S'il est incontestable que l'amour et le culte de la musique, en exaltant l'esprit vers l'idéal, en nourrissant le cœur, en l'émouvant de toutes les nobles passions, rendent l'écrivain plus impressionnable à l'infini du beau, plus apte à ressentir les émotions profondes, en imprimant à son style quelque choses des procédés et du génie de la musique, j'oserai ajouter que cet art n'est point non plus sans influence sur les vertus morales de l'écrivain.

Comment pourrait-il en être autrement, quand il est incontestable que la musique, — j'entends la musique pure, la musique sans paroles, — est par excellence l'art honnête? Que dis-je? la musique est de tous les arts le seul dans lequel il soit impossible de se montrer malhonnête,

le seul qui ne permette pas la manifestation d'un sentiment pervers, d'une pensée vicieuse quelconque.

Qu'est-ce que la malhonnêteté? C'est la transgression du bien et du juste, innés chez l'homme et dont est faite la conscience de tout être responsable.

Pour commettre un acte contre le bien et contre le juste, il faut lutter contre sa conscience, il faut, pour le cacher à la société qui le réprouve, dissimuler et au besoin mentir.

On ne peut ni dissimuler, ni mentir par le moyen de la musique.

Les seules pensées qu'elle puisse faire naître sont des pensées inoffensives.

Les seuls sentiments qu'elle éveille sont des sentiments d'ordre, de justice avec le sentiment du beau.

Aussi la musique est-elle d'instinct la récréation des honnêtes gens.

Les hommes pervers, les méchants ne chantent point.

La musique est donc un art essentiellement honnête, le plus honnête de tous les arts, car, immatérielle, échappant à la figure, à l'étendue, n'étant point définie, elle manque de tout ce qui peut séduire un esprit faible en le corrompant, soit par la vue d'objets extérieurs, soit par des sophismes vicieux.

Les anciens voulaient que la musique rendît les hommes meilleurs. Voici ce que Napoléon Ier, Napoléon le Grand, écrivait de Milan :

« De tous les beaux-arts, la musique est celui qui a le « plus d'influence sur les passions, celui que le législateur « doit le plus encourager. Un morceau de musique moral » (nous avons dit qu'il ne pouvait pas y avoir de musique immorale) « et fait de main de maître touche immanqua- « blement le sentiment et a beaucoup plus d'influence « qu'un bon ouvrage de morale qui convainc la raison « sans influer sur nos habitudes. »

Il convient de ne rien exagérer et de mettre chaque chose à sa place. La musique (sans le secours des paroles) ne saurait tenir lieu des préceptes de la morale qui, avant de s'adresser à notre cœur, doit parler à notre esprit, éclairer notre raison. Mais si la musique n'a pas le pouvoir de raisonner, le vainqueur de Marengo avait parfaitement raison de dire que la belle musique élève nos sentiments et peut, en conséquence, influer sur nos habitudes.

J.-J. Rousseau fut, sans contredit, un des hommes les plus vertueux de son siècle malgré des défauts de caractère, malgré des travers d'esprit qui le rendirent esclave de certains systèmes et le firent souvent juger sévèrement.

De tous les écrivains du XVIIIe siècle, il fut le plus coloré, le plus passionné, celui dont le style présente le plus de qualités personnelles, le plus d'originalité dans ses procédés.

J.-J. Rousseau, non musicien, eût été néanmoins, cela n'est pas douteux, un grand écrivain, il n'eût pas été tout à fait l'écrivain qu'admire la postérité.

C'est tout ce que je voulais démontrer.

Oscar Comettant.

XIX

L'ESTHÉTIQUE DU ROMAN

SELON ROUSSEAU

Après le succès prodigieux qui salua son apparition, la *Nouvelle Héloïse* a insensiblement pris rang parmi les livres célèbres qui ont plus d'admirateurs que de lecteurs. Les jugements qu'on émet sur elle sont pour la plupart des appréciations de seconde main. Les histoires de la littérature ont pris peu à peu l'unisson de l'indifférence publique. Ouvrez-les et vous y trouverez cette sentence sans appel : « La *Nouvelle Héloïse* est déclamatoire et ennuyeuse. » Il faut avouer que l'orientation des esprits a singulièrement changé en un siècle ! Certains ne souriraient-ils pas à cette nouvelle qu'il a pu se rencontrer des lecteurs assez enthousiastes pour louer douze sous l'heure le roman de Jean-Jacques ? Il est vrai que ces lecteurs étaient, pour la plupart, les mêmes qui avaient dévoré, en moins de trois ans, vingt-deux éditions de l'*Esprit des lois*.

Quoi qu'il en soit, l'injuste délaissement actuel nous paraît uniquement le résultat de la forme épistolaire adoptée par Rousseau pour son roman. Rien de froid comme ces intrigues par correspondance ; mais c'était alors la mode. La

Clarisse Harlowe (1748) était également un roman épistolaire. L'accueil fait par le public à l'œuvre de Richardson avait contre-balancé la vogue des contes licencieux, dits *Contes moraux*, — comme le *Sopha* de Crébillon fils, comme les contes que Marmontel publiait dans le *Mercure*. Le volume de Rousseau parut et éclipsa tout. Ce fut une fureur, une frénésie. Jamais rien de tel. Quelle route parcourue! Il y avait vingt-huit ans que *Manon Lescaut*, le plus immoral des livres, avait vu le jour (1731) : attendons vingt-huit ans encore (1788), nous arrivons à *Paul et Virginie*. Il est curieux de constater que la *Nouvelle Héloïse* est à mi-chemin entre l'abbé Prévost et Bernardin de Saint-Pierre.

Cent soixante-trois lettres divisées en six parties, formant environ douze cents pages in-8°, près de 48.000 lignes, tout cela consacré à l'analyse des phases successives et des contre-coups psychologiques d'un sentiment, contrarié sans doute par les événements, mais sans intrigue nouée, sans coup de théâtre, sans « fait divers ». « Des événements si simples qu'ils le sont trop. Rien d'inopiné, » nous dit l'auteur. « Pas un méchant homme, pas une mauvaise action. » Quand ailleurs il affirme que « l'intérêt est nul », il entend évidemment l'action concrète, visible, physique.

Nous n'avons pas l'intention de développer par le menu le sujet du livre, mais seulement d'en extraire ce qui peut contribuer à construire l'idéal du roman selon Jean-Jacques. Il faut d'ailleurs faire deux parts quand il s'agit du Génevois : il a souvent ce qu'on pourrait appeler des opinions d'attitude. Malgré le laisser-aller dédaigneux avec lequel, en de nombreux endroits, il condamne sa *Nouvelle Héloïse*, le vrai jugement à porter nous semble être celui qu'il porta lui-même lorsqu'en la préface il dit : « Ces lettres n'intéressent pas tout d'un coup; mais, peu à peu, elles attachent : on ne peut ni les prendre, ni les quitter. »

On a reproché à Rousseau de se perdre en des digressions qui font hors d'œuvre. Nous croirions volontiers que les passages visés par cette critique sont ceux auxquels il tenait le plus, car pour lui le Roman, le Livre n'a de raison d'être que comme instrument d'instruction, d'éducation, de moralisation. Et comment d'ailleurs consentir à biffer ces merveilleuses pages sur le suicide, les plus fortes que plume ait écrites pour poser le problème, les plus fortes pour le résoudre? Felix culpa! Heureuses digressions qui nous valent la belle lettre de Julie sur le duel, ce morceau superbe où la plus haute philosophie est tempérée, attendrie par le sentiment sous-entendu que l'amante de Saint Preux ne laisse se manifester ouvertement que dans quelques lignes de la fin! D'ailleurs, ces discussions sont-elles bien des hors-d'œuvre? Ne jaillissent-elles pas du sujet même? Et comment, à tout prendre, se plaindre de s'égarer en compagnie d'un penseur de génie doublé de l'observateur le plus subtil? Les détails sur l'organisation domestique chez M. Wolmar présentent des longueurs, mais rachetées par les vues les plus profondes et les plus originales sur l'éducation des enfants. A côté de cela, des raffinements de finesse piquante, comme lorsque Saint-Preux nous dit que l'unique règle de conduite du Parisien du XVIII[e] siècle a pour principe « ce qui se fait et ce qui ne se fait pas ». Quand il note ce « petit nombre d'hommes et de femmes qui pensent pour tous les autres et pour lesquels les autres parlent et agissent », nous nous prenons à songer que le siècle de Jean-Jacques avait aussi son « Tout-Paris ».

Quant à la forme, on allègue quelques traces de ce style protestant qui a reçu le nom de « style réfugié », et aussi quelques tours vieillis. Les apostrophes à Julie, — « fille incomparable », « céleste Julie », — sont la marque de l'époque. Nos modernes, si épris des saveurs fugaces des actualités terre à terre, seraient mal venus à en médire, si

l'on veut bien penser que ce piquant, ce parisien, ce modernisme très recherché est la condition la plus sûre d'une vieillesse prématurée : beaucoup de nos romans du jour, de nos « romans parisiens », si prisés de l'heure présente, n'auront plus dans quelque cinquante ans que la valeur des gravures de mode de la Restauration. C'est également au goût de l'époque que nous attribuerons l'abus des prosopopées chez Rousseau, prosopopées dont quelques-unes ont pourtant mérité de devenir classiques. Sans doute la Sensibilité est invoquée un peu trop souvent, un peu trop souvent aussi la Vertu, qu'on s'étonne de voir intervenir là où elle n'a que faire : « Nous serons coupables, mais nous aimerons toujours la vertu. » (Partie III, lettre XXVI.) Après ces réponses aux critiques de Rousseau et à Rousseau lui-même, qui est le plus sévère de tous, il ne reste plus qu'à admirer.

Nulle part, dans aucun de ses livres, le grand écrivain n'a fait mieux jouer la magie de la forme. Que nous parle-t-il de « style emphatique et plat » ! C'est la belle langue du XVIIIe siècle, libre, dégagée, fluide, souple, si « intellectuelle », mais avec un rayon de sentiment qui la réchauffe et la colore. Et quelle variété ! Ce n'est pas un style, ce sont tous les styles. Chaque personnage a le sien auquel il demeure fidèle, marquant d'une empreinte toujours reconnaissable l'expression de ses pensées. Si Saint-Preux, dogmatique, sentencieux, emprunte la plume et souvent le caractère même de Jean-Jacques, ses lettres ne sont pas plus celles de Julie que celles de Claire ou de milord Edouard.

Julie, « la belle prêcheuse », est touchante, tendre, abandonnée. Claire se montre espiègle, fine, coquette, éveillée. L'éloquence la plus sereine règne dans la lettre de milord Edouard au jeune amant qui veut se tuer. « Il t'est permis de cesser de vivre ? Je voudrais bien savoir si tu as com-

mencé ! » Quelle touche sobre, ample, large en même temps, dans les tableaux de la Nature, dans la description des montagnes! Il est telle page de pénétrante poésie qui fait songer involontairement au poème de *Jocelyn*, avec lequel la *Nouvelle Héloïse* présente plus d'une analogie. Mais là où joue tout le prestige de ce style merveilleux, c'est dans les demi-teintes rêveuses, dans les délicatesses exquises, les nuances fugitives estompées de réticences, de sous-entendus de sentiment ou d'esprit. Saurait-il être rien de charmant comme le billet par lequel Julie annonce mystérieusement l'envoi de son portrait? « Une espèce d'amulette que les amants portent volontiers. La manière de s'en servir est bizarre. Il faut la contempler tous les matins un quart d'heure, jusqu'à ce qu'on se sente pénétré d'un certain attendrissement. Alors, on l'applique sur ses yeux, sur sa bouche, sur son cœur : cela sert, dit-on, de préservatif durant la journée contre le mauvais air du pays galant. » (Part. II, lettre XX.) Et le post-scriptum de la lettre II, d'une espièglerie souriante : « Sais-tu qu'il est question d'une jolie promenade sur l'eau, pareille à celle que nous fîmes, il y a deux ans, avec la pauvre Chaillot? Que mon rusé maître était timide, alors ! Qu'il tremblait en me donnant la main pour sortir du bateau ! Ah! l'hypocrite!... il a beaucoup changé. » C'est avec le plus adorable enjouement que, à mots couverts, Julie parle à Saint-Preux de la surprise qui l'attend au fameux bosquet. La maîtresse page, touchante, attristée, sur la dernière promenade en barque après ce souper fait, « les yeux baissés, l'air rêveur, mangeant peu, parlant encore moins ! » « La lune se leva..... Julie proposa de partir. Je lui donnai la main pour entrer dans le bateau et, en m'asseyant à côté d'elle, je ne songeai plus à quitter sa main. Nous gardions un profond silence. Le bruit égal et mesuré des rames m'excitait à rêver. Le chant assez gai des bécassines, me retraçant les plaisirs d'un

autre âge, au lieu de m'égayer, m'attristait. Peu à peu, je sentis augmenter la mélancolie dont j'étais accablé. Un ciel serein, la fraîcheur de l'eau, les doux rayons de la lune, le frémissement argenté dont l'eau brillait autour de nous, le concours des plus agréables sensations, la présence même de l'objet chéri, rien ne put détourner de mon cœur mille réflexions douloureuses. » (IV, 17.)

Les deux pittoresques, abstrait et concret, se trouvent, comme on le voit, dans Rousseau. Il excelle à *situer* dans un milieu interprété par un sentiment un. Le pittoresque concret est dans la *Nouvelle Héloïse*, descriptif sans sécheresse. Quel délicieux pastel de Julie nous donne Saint-Preux dans ses observations sur le portrait de celle qu'il aime ! « Les cheveux plus cendrés que les sourcils, assez près des tempes pour affiner le regard,... puis les veines des tempes, la mobilité des fossettes, le coloris des joues moins près des yeux, la tache sous l'œil droit, la petite cicatrice sous la lèvre, l'ovale du visage modifié agréablement par la sinuosité qui sépare le menton des joues. »

A côté du pittoresque concret, est le pittoresque abstrait, psychologique, plus malaisé, contrôlé par chacun sur lui-même. Le pittoresque concret est fort à la mode chez nos romanciers du jour : le descriptif aboutit à des inventaires catalogués avec la précision de commissaires-priseurs. Combien les incidents, les accidents fugaces du drame psychologique de la conscience réclament une analyse plus profonde, plus subtile, plus démêlée, et combien Rousseau s'y montre supérieur ! Les caractères de ses personnages se développent peu à peu, se précisent à mesure ; d'apparentes contradictions, déviations causées par la tourmente des passions, se mêlent, s'expliquent, se fondent en une même personnalité. Les preuves seraient innombrables. Nous nous contenterons de citer la première lettre de Saint-Preux, avec son début de professeur, ses expressions spé-

ciales (« orner de quelques fleurs un si beau naturel, » etc.), ses tours si marqués (« je ne vous dirai point que... », « j'ai du moins la consolation... »); les interrogations animent la phrase, un style plus personnel se fait jour, la passion se débride, les exclamations éclatent; enfin le calme revient; la lettre s'achève sur un ton de pédagogue avec des lancements de périodes extraits de cahiers d'expressions : « Je consens qu'on vous puisse imaginer..... J'ose me flatter...., » etc... Cette puissance d'analyse psychologique se manifeste dans l'ensemble du personnage bien caractérisé et dans le détail des nuances les plus fugitives de la passion qui l'inspire. L'étude la plus déliée du cœur humain met Rousseau à côté de Montaigne et de Sénèque Nous ne citerons que deux passages, mais exquis. « Depuis quand un cœur sensible marque-t-il avec tant de soin les bornes de la reconnaissance? N'est-ce pas être déjà coupable que de vouloir aller jusqu'au point où on commence à le devenir et cherche-t-on si scrupuleusement le terme de ses devoirs quand on n'est point tenté de le passer? » La même finesse subtile se rencontre dans cette esquisse de l'amour : « Nous avons éprouvé ce je ne sais quoi qui rend le silence éloquent, qui fait parler les yeux baissés, qui donne une timidité téméraire, qui montre le désir par la crainte et dit tout ce qu'il n'ose exprimer. »

Nous avons analysé la *Nouvelle Héloïse* et nous croyons que c'est dans le roman de Rousseau qu'il faut étudier le roman selon Rousseau. L'auteur est le plus violent et le plus injuste de ses critiques. Ses *Dialogues*, si amers, si étranges, parlent de « style emphatique et plat, de pensées communes ». Dans une lettre à M. Vernes (1761), il dira qu'il « n'a jamais prétendu excuser les innombrables défauts de la *Nouvelle Héloïse* ». Sa préface est plus dure encore : « La matière alarmera les gens sévères, le style rebutera les gens de goût. » Mais là, Jean-Jacques n'est pas sincère :

il affecte l'attitude favorite, se déguise en Caton, en paysan du Danube, — comme il s'est habillé en Arménien.

C'est pourquoi il nous a semblé préférable de prendre d'abord le roman tel quel, d'en extraire un idéal. Il y a en effet beaucoup à rabattre des théories que le philosophe génevois répète dans ses livres. Le roman est un des genres littéraires qui ne trouvent pas grâce devant son anathème. Il est plus sévère pour lui que pour la comédie. « Il faut des romans aux peuples corrompus. » « C'est la dernière instruction qu'il reste à donner à un peuple assez corrompu pour que toute autre lui soit inutile. » L'auteur de Julie avoue que la peinture de l'amour est dangereuse, qu'elle « énerve l'âme, lui ôte tout son ressort ». Il n'excepte pas d'ailleurs son livre. « Jamais fille chaste n'a lu de romans... Celle qui oserait lire une page de la *Nouvelle Héloïse* est une fille perdue. » Pourtant, il imagine un idéal de roman. « Si les romans n'offraient à leurs lecteurs que des tableaux d'objets qui les environnent, que des devoirs qu'ils peuvent remplir, que des plaisirs de leur condition, les romans ne les rendraient point fous, ils les rendraient sages. » L'influence mauvaise pourrait devenir bonne, mais avec quelles garanties! « Je voudrais que la composition de ces sortes de livres ne fût permise qu'à des gens honnêtes, mais sensibles, dont le cœur se peignît dans leurs écrits..., qui fissent aimer la vertu et y conduisent. » Pour Rousseau, en effet, le livre d'imagination doit être essentiellement moralisateur; mais cette fonction de moralisation ne saurait s'exercer sans que les lettres se rapprochent de la réalité en laissant là le monde chimérique des personnages de fantaisie. « Il semble, dit-il, que, pour les littérateurs, il n'existe que des gens du bel air. » Pourquoi dédaigner les humbles? « Une ménagère des champs peut être une femme charmante. » « Les auteurs d'aujourd'hui, dit-il formellement dans un autre endroit, se croiraient déshonorés s'ils

savaient ce qui se passe au comptoir d'un marchand ou dans la boutique d'un ouvrier; il ne leur faut que des interlocuteurs illustres..... Il y a, dans cette ville (Paris), 5 ou 600.000 âmes dont il n'est jamais question sur la scène... Vous diriez que la France n'est peuplée que de comtes et de chevaliers. » Jean-Jacques ne vise ici que le théâtre, mais sa thèse peut s'appliquer au roman, et il est probable qu'il aurait voulu tenter, en ce genre littéraire, l'innovation de Diderot qui, l'année précédente, avait donné au public le second de ses drames bourgeois, *le Père de famille*. Mais ce réalisme dans le sujet suppose l'idéalisme, le spiritualisme du point de vue. Rousseau ne sépare pas les conceptions du beau et du bien : son témoignage est formel sur ce point. Quand Julie avoue qu'elle « juge des lectures en sondant les dispositions où elles laissent son âme », qu'elle « imagine à peine quelle sorte de bonté peut avoir un livre qui ne porte point ses lecteurs au bien », Rousseau met en note : « J'approuve cette règle et qu'on s'en serve pour juger ce recueil ; l'éditeur n'appellera pas du jugement. » Si l'on voulait donner une forme plus concrète à la question, il nous semble qu'on pourrait voir en Jean-Jacques un approbateur des *Misérables*, mais non pas de l'*Assommoir*. Comment ne pas y souscrire? N'est-ce pas relever la fonction de l'écrivain que de vouloir le rendre responsable de cette action qui est la plus préméditée des actions humaines, — le Livre?

PAUL ROUAIX.

XX

J.-J. ROUSSEAU MORALISTE

ET « LES CONFESSIONS »

M. Renan se demandait dernièrement (à la réception académique de M. Claretie), avec cette ironie qui lui est particulière, quels livres de notre siècle arriveraient à la postérité. Nous croyons que cette dernière n'adoptera, comme elle l'a fait déjà pour le siècle précédent, que les ouvrages *vrais* et *sincères*, ceux où l'écrivain n'essaie pas de donner le change à l'humanité sur sa propre nature. Nous voyons déjà, par la gloire toujours grandissante d'Alfred de Musset, l'hommage réservé dans l'avenir aux poètes, aux romanciers, aux philosophes (ce mot comprend encore aujourd'hui tous les genres), qui se sont fait du cœur humain, et de leur propre cœur, un microcosme, dont ils n'ont rien dissimulé.

Nous tenons du XVIII[e] siècle *Manon Lescaut*. Le XIX[e] siècle transmettra bien au XX[e] quelque *Dame aux camélias*, car, en fait de convenances sociales, la postérité ne se soucie que de celles qui la touchent de près. Son idéal est surtout dans le *reel*. Elle n'a pas besoin qu'une mare reflète une étoile pour s'intéresser à la mare, quand elle est bien peinte.

Tout écrivain qui a trempé sa plume dans son cœur est sûr d'avance des suffrages de la postérité.

Elle laissera dans le passé les œuvres *mortes*, pour ne s'attacher qu'aux *vivantes*.

Et les *vivantes* ne sont pas celles, en général, que les contemporains s'imaginent.

Les œuvres *mortes* — et bien mortes — sont celles qui *traitent* d'après l'antique. Les prix de Rome et l'Institut ne les sauvent pas de l'oubli.

Un tableau de genre, au contraire, que la postérité se transmettra d'âge en âge, est celui où Rousseau, jeune et joli garçon, s'est peint lui-même, dans son ignorance et sa candeur, chevauchant en croupe avec Mlle de Graffenried, lui faisant une ceinture de ses deux bras pour ne pas tomber, et n'osant pas vérifier si, comme elle le lui disait, le cœur lui battait à elle par la même crainte, pendant que Mlle Galley, d'un an plus jeune que sa compagne et encore plus jolie, chevauche à leur côté; — puis, deux pages plus loin, celle où il s'est représenté dans le cerisier : « Mlle Galley, avançant son tablier et reculant la tête, se présentait si bien, et je visai si juste, que je lui fis tomber un bouquet (de cerises) dans le sein; et de rire. »

On n'imagine rien de plus éternel, de plus jeune, de plus frais, rien qui justifie mieux ce que Rousseau a voulu dire de lui-même : je suis né avec un cœur sensible... et si peu oseur!

Voilà un livre qui ne vieillit pas, les *Confessions!* chaque page évoque le titre de grand écrivain. Toutes les grâces de l'esprit français, ses licences, le mot propre, familier alors, puisque Rousseau l'emploie, une sincérité absolue et complète, telle qu'aucun autre livre n'en offre d'exemple; à part une seule image choquante et voulue, due à un excès même de sincérité, le rideau baissé tou-

jours à temps (ce qu'on ne fait plus aujourd'hui) sur ce qui ne doit être qu'indiqué, comme dans le voyage en chaise jusqu'à Montélimar avec Mme de Larnage. On ne saurait prendre plus spirituellement congé de cette dame. C'est du Rabelais adouci, c'est-à-dire du très bon français. On dirait que l'air de la contrée agissait déjà, — en approchant des villes de Rabelais et de Molière; — cette cure méridionale a été de tout temps saine aux bons esprits. On a là une série de petits tableaux de maître et de genre, qui nous initient à un siècle plein d'élégance. La douceur des mœurs en exclut la grossièreté. Tout y est naturel, sans intention de corrompre. Certes, le siècle de Rousseau fut un siècle de dissolution. Mais Rousseau n'a rien de Laclos. Son livre est le miroir des âmes honnêtes. Que celui qui est sans péché lui jette la première pierre! Il s'est donné à nous tel qu'il était. Il semble dire : voilà l'homme! Bien qu'il écrive : « et cet homme, ce sera moi, Moi seul, » ce n'est pas faire du tort à l'espèce humaine que d'ajouter en le prenant pour type : *Ab uno disce omnes*. L'homme n'est ni ange ni bête, avait dit Pascal. Ce n'est pas non plus un pur esprit, comme a dit depuis Sainte-Beuve de Chateaubriand.

Tout ce qu'on exige du roman moderne est dans les *Confessions*. Les portraits de femmes y sont bien du XVIIIe siècle, et non d'un autre. Ils sont ravissants. Moraliste, Rousseau l'est dans toute la force du terme. Des pensées, des observations, prises sur le vif, peuvent s'en détacher. Il a tout vu, tout éprouvé, tout souffert. L'amitié, l'amour y sont rendus avec le fini de la passion.

A force de *brouter des roses*, il acquiert de l'expérience :

« La privation que je m'étais imposée, et qu'elle avait fait semblant d'approuver, est une de ces choses que les femmes ne pardonnent point, quelque mine qu'elles fassent, moins par la privation qui en résulte pour elles-mê-

est pour une fille le plus beau moment. Toutes deux s'aimoient tendrement, et leur bon caractère à l'une et à l'autre ne pouvoit qu'entretenir longtems cette union, si quelque amant ne venoit pas la déranger. Elles me dirent qu'elles alloient à Toune, vieux château appartenant à Madame Galley; elles implorèrent mon secours pour faire passer leurs chevaux, n'en pouvant venir à bout elles seules; je voulus fouetter les chevaux, mais elles craignoient pour moi les ruades et pour elles les haut-le-corps. J'eus recours à un autre expédient. Je pris par la bride le cheval de Mlle Galley, puis le tirant après moi je traversai le ruisseau ayant de l'eau jusqu'à mi-jambes, et l'autre cheval suivit sans difficulté. Cela fait, je voulus saluer ces Demoiselles et m'en aller comme un benêt: elles se dirent quelques mots tout bas, et Mlle Graffenried s'adressant à moi, non pas, non pas, me dit-elle, on ne nous échappe pas comme cela. Vous vous êtes mouillé pour notre service; nous devons en conscience avoir soin de vous sécher; il faut s'il vous plait venir avec nous, nous vous arrêtons prisonnier. Le cœur me battoit, je regardois Mlle Galley: oui oui, ajouta-t-elle en riant de ma mine effarée, prisonnier de guerre; nous voulons rendre compte de vous. Mais Mademoiselle, je n'ai point l'honneur d'être connu de Madame votre mere; que dira-t-elle en me voyant arriver? Sa mere, reprit Mlle de Graffenried n'est pas à Toune, nous sommes seules, nous revenons ce soir, et vous reviendrez avec nous.

L'effet de l'électricité n'est pas plus prompt que celui que ces mots firent sur moi. En m'élançant sur le cheval de Mlle de Graffenried je tremblois de joye, et quand il falut l'embrasser pour me tenir, le cœur me battoit si fort qu'elle s'en apperçut; elle me dit que le sien lui battoit aussi par la frayeur de tomber; c'étoit presque, dans ma posture, une invitation de vérifier la chose; je n'osai jamais, et durant tout le trajet mes deux bras lui servirent de ceinture, très serrée, à la vérité; mais sans se déplacer un moment. Telle femme qui lira ceci me souffletteroit volontiers, et n'auroit pas tort.

La gaité du voyage et le babil de ces filles aiguisèrent tellement le mien, que jusqu'au soir et tant que nous fumes ensemble nous ne déparlames pas un moment. Elles m'avoient mis si bien à mon aise, que ma langue parloit autant que mes yeux, quoiqu'elle ne dit pas les mêmes choses. Quelques instans seulement, quand je me trouvois tête-à-tête avec l'une ou l'autre, l'entretien s'embarrassoit un peu; mais l'absente revenoit bien vite, et ne nous laissoit pas le tems d'éclaircir cet embarras.

Arrivés à Toune, et moi bien séché, nous déjeunames. Ensuite il falut procéder à l'importante affaire de préparer le diné. Les deux Demoiselles tout en cuisinant baisoient de tems en tems les enfans de la grangère, et le pauvre marmiton regardoit faire en rongeant son frein. On avoit envoyé des provisions de la ville, et il y avoit de quoi faire un très bon diné, surtout en friandises, mais malheureusement on avoit oublié du vin. Cet oubli n'étoit pas étonnant pour des filles qui n'en buvoient guères: mais j'en fus fâché, car j'avois un peu compté sur ce secours pour m'enhardir. Elles en furent fâchées aussi, par la même raison peut-être, mais je n'en crois rien. Leur gaité vive et charmante étoit l'innocence même, et d'ailleurs qu'eussent-elles fait de moi entre elles deux? Elles envoyèrent chercher du vin partout aux environs; on n'en trouva point, tant les paysans de ce canton sont sobres et pauvres. Comme elles m'en marquoient leur chagrin, je leur dis de n'en pas être si fort en peine et qu'elles n'avoient pas besoin de vin pour m'enivrer. Ce fut la seule galanterie que j'osai leur dire de la journée; mais je crois que les friponnes voyoient de reste que cette galanterie étoit une vérité.

Nous dinames dans la cuisine de la grangere, les deux amies assises sur des bancs aux deux cotés de la longue table, et leur hôte entre elles deux, sur une escabelle à trois pieds. Quel diné! quel souvenir plein de charmes! Comment pouvant à si peu de frais gouter des

PAGE DU MANUSCRIT DES CONFESSIONS.

D'après l'original à la Bibliothèque de Genève. Voir page 529.

mes que par l'indifférence qu'elles y voient pour leur possession. Prenez la femme la plus sensée, la plus philosophe, la moins attachée à ses sens; le crime le plus irrémissible que l'homme dont au reste elle se soucie le moins puisse commettre envers elle est d'en pouvoir jouir et de n'en rien faire... »

Mme de Warens restera le type de la femme douce, bonne, compatissante, peu résistante. Rousseau plaide toutes les circonstances atténuantes en faveur de celle qui le fit homme.

« Je le répète : toutes ses fautes lui vinrent de ses erreurs, jamais de ses passions. Elle était bien née, son cœur était pur, elle aimait les choses honnêtes, ses penchants étaient droits et vertueux, son goût était délicat; elle était faite pour une élégance de mœurs qu'elle a toujours aimée, et qu'elle n'a jamais suivie, parce qu'au lieu d'écouter son cœur qui la menait bien, elle écouta sa raison qui la menait mal. Quand des principes faux l'ont égarée, ses vrais sentiments les ont toujours démentis : mais malheureusement elle se piquait de philosophie, et la morale qu'elle s'était faite gâta celle que son cœur lui dictait. »

Il ressort des *Confessions* que la morale de ce temps-là n'était guère plus relâchée que celle du nôtre. C'est la morale naturelle de tous les temps, mise à jour par nos romanciers physiologistes, qui, sous le couvert de la fiction, nous en ont conté bien d'autres depuis. Le livre des *Confessions* fait de Rousseau le plus grand inventeur du genre : il a donné, le premier, des portraits vrais de ses maîtresses, de celles qu'il a aimées et de celles qui l'ont aimé.

Faut-il lui faire encore un crime, à l'heure avancée du siècle où nous sommes, de les avoir nommées? Dans un temps comme celui d'à-présent, où la liberté de la presse a renouvelé les mœurs, et où l'incessante curiosité, toujours excitée et jamais assouvie, n'admet même plus de baux

emphythéotiques pour la divulgation de certains secrets *célèbres*, que Rousseau ne confiait du moins qu'à des papiers posthumes, le grand philosophe semble relevé de tout reproche.

C'est vers la fin de l'été de 1736 que Mme de Warens et lui prenaient possession des Charmettes. A plus d'un siècle et demi, leurs mânes sont apaisés, et la prescription est depuis longtemps acquise. Il lui a rendu le prix de ses faveurs : il l'a immortalisée.

De bonne heure, il se sentait de la vocation pour nos productions littéraires. Il a dit parlant des romans français, et de la nation en général :

« Les romans plus que les hommes leur attachent (aux Français) les femmes de tous les pays... »

Il parlait encore des romans « à grands sentiments ».

Il avoue ailleurs comment le goût de l'observation lui est venu.

« Mlle du Châtelet (qu'il visitait à Lyon)... avait ce goût de morale observatrice qui porte à étudier les hommes ; et c'est d'elle en première origine que ce goût m'est venu. Elle aimait les romans de Le Sage, et particulièrement *Gil Blas ;* elle m'en parla, me le prêta ; je le lus avec plaisir. Mais je n'étais pas mûr encore pour ces sortes de lectures... »

Il s'est rattrapé depuis, et il l'a bien prouvé. Il ne s'aperçoit pas qu'il est lui-même de la famille de Gil Blas, — mais un Gil Blas de haute volée !...

JULES TROUBAT.

IMPRESSIONS DIVERSES

SUR L'HOMME ET SUR L'ŒUVRE

XXI

DIALOGUE INTIME

POUR ET CONTRE ROUSSEAU

Alphonse Daudet, qualifié, entre tous, pour écrire sur le grand ancêtre, n'ayant pu me donner l'étude que je lui avais demandée, je suis heureux de pouvoir publier ici les quelques pages si senties, si vivantes, si humaines, qu'il m'écrivait à ce propos.

Ces lignes expliquent tout : en vingt phrases magistrales Daudet répond à toutes les calomnies, il venge victorieusement le philosophe de toutes les avanies qu'il eut à subir de son vivant.

Par sa logique, par sa précision, par sa hauteur de vues, ce petit morceau littéraire restera un modèle.

J, G.-C.

Rousseau! Je m'émeus en pensant à lui, en parlant de lui. Chez nous, c'est un sujet de discussions fréquentes, un de nos champs de bataille, ce nom de Rousseau. « Sale type! » dit mon fils aîné le carabin, resté généreux et passionnément jeune malgré ses bouquins et sa trousse. « Un vilain Monsieur! » rectifie ma femme, Parisienne raffinée, mère admirable et grande artiste, mais superlativement femme, et grâce au ciel! — Moi qui suis très vieux, moi qui ai cent ans par l'expérience et la souffrance, je m'agite, je défends mon maître, et sa vie, et ses *Confessions*. Je leur ouvre l'homme et l'œuvre que je comprends mieux en la leur expliquant. L'homme debout, seul, échappant aux

conventions sociales, s'accusant, disant tout, « témoignant » à voix haute et forte devant son temps et les temps qui viendront.

— « Un cynique! » — Vous appelez cynisme la peur de mentir, d'être lâche, le *scrupule*, tourment des âmes religieuses, cette soif de sincérité qui nous brûle, nous tous qui essayons d'être l'histoire du vrai. — « Un ingrat ! » — Ah! oui, je la connais cette légende d'ingratitude. On me l'a faite, et vous savez, mes chéris, si nous en rions entre nous. Pauvre Grand Rousseau ! Assez naïf pour accepter l'hospitalité d'une spirituelle caillette, le pavillon au bout du parc, rêve de tous les artistes, ne sachant pas que tout se paie et qu'on exigerait de lui un loyer autrement onéreux et de tous les jours. — « Une âme de laquais! » — Le mot est de Taine, je crois, et indigne de ce haut esprit. Il prend le parti des salons contre l'écrivain, le philosophe en révolte tournant le dos à la Société qu'il avait connue et jugée. Laquais, ne l'étaient-ils pas tous d'ailleurs, et Voltaire, et d'Alembert, même le Grand Diderot.

— « Et ses enfants, parlez-nous de ses enfants. » — Le malheur de ce grand homme est d'avoir voulu mettre sa vie d'accord avec sa doctrine, et l'écueil est là. Assez prêché, maintenant à l'action ! assez de théories, au tableau ! Et comme la doctrine est toujours entière, supra-humaine ; exactement appliquée, elle devient folie, elle peut devenir crime. Pensez aux déments de 93! Plus près de nous, et dans un ordre d'idées plus paisible, regardez Tolstoï lâchant ses beaux romans pour se faire cordonnier, boulanger, faneur, etc... Tout cela, vieux comme le monde, vous explique Rousseau mettant ses enfants aux Enfants-Trouvés, les donnant à l'État comme dans la constitution de ses rêves. Savez-vous s'il n'a pas pleuré, avant et après l'acte farouche; le débat entre son

cœur de père et sa caboche de philosophe, qui peut dire qu'il ne fut pas terrible?

— « Enfin, tu as beau le défendre... tout son temps est contre lui, c'est un grognon, un mauvais coucheur. » — L'ont-ils assez ennuyé, poursuivi jusque dans son ménage! On voulait le forcer à être heureux d'une certaine façon, à l'envers de ses goûts, de ses besoins, de la maladie qui le rongeait, car il souffrait, et quand on l'obligeait à parler, à écrire sous l'étreinte, quand il disait « non » aux appels des belles dames à goûts littéraires, des indiscrets, des gêneurs, des raseurs, des amitiés tyranniques et assommantes comme celle du bon Diderot qui, dans toute cette affaire, joue un rôle de terre-neuve brutal, maladroit, finissant par noyer l'homme qu'il veut tirer de l'eau (1) ; quand il leur criait « non » à tous ces voleurs de temps, à tous ces empêcheurs de penser, d'écrire et de souffrir en repos, à tous ces *salonniers* qui lui redemandaient toujours la musiquette du *Devin de village*, à ces jolies perruches pavoisées qui voulaient l'avoir chez elles, le montrer en ours de la foire dressé, muselé par elles; quand il leur rugissait : « Non, laissez-moi,

(1) Rousseau était excédé de l'infatigable obstination de Diderot à le contrarier en tout et sur tout, sur ses goûts, ses penchants, sa manière de vivre. Ce qui le révoltait, c'était la prétention de Diderot, plus jeune que lui, à vouloir le gouverner comme un enfant.

Il avait été froissé des rendez-vous sans cesse donnés et sans cesse manqués, et ce qui mit le feu aux poudres ce fut, on le sait, la fameuse sentence de Diderot : *Qu'il n'y avait que le méchant qui fût seul.*

Quant au cœur de Jean-Jacques, on peut en juger par ce qu'il dit de son entrevue de réconciliation avec son ami : « Que l'embrassement d'un ami peut effacer de torts ! Quel ressentiment peut, après cela, rester dans le cœur? Nous eûmes peu d'explications, il n'en est pas besoin pour des invectives réciproques. Il n'y a qu'une chose à faire, c'est d'oublier. »

Et voilà l'homme qu'on voudrait nous faire passer pour un méchant!

J. G.-C,

« je travaille, je souffre... j'ai tant à dire encore et si peu « d'heures avant la suprême nuit... » Eh! bien, son « non! » partait comme un zut et même mieux, et ce n'était que justice. Ce qu'on lui reproche encore, ce dont je tiens encore à le justifier, ce sont les souillures à certaines pages, le livre tombant des mains de l'honnête femme écœurée, blessée dans toutes ses délicatesses. Tant pis! Une confession est une confession. Rousseau a écrit pour les femmes la *Nouvelle Heloïse;* que les femmes de notre temps essaient de la lire. Mais les *Confessions* sont un livre pour hommes, pour wagon de fumeurs. Et qui s'avise de reprocher à Montaigne les détails qu'il nous donne sur ses privés, la description de sa garde-robe?... — « Ah! oui, « ton Montaigne, parlons-en... Encore un que je déteste... » Et ma femme ajoute en riant : « Un de ces jours, je jetterai « ton exemplaire au feu... »

ALPHONSE DAUDET.

XXII

INFLUENCE DE ROUSSEAU

La fortune littéraire de Rousseau est l'une des plus extraordinaires de l'histoire. Nul écrivain n'est plus savant que lui; nul n'a mieux connu toutes les ressources de cette langue française, si difficile à manier; nul n'a poursuivi avec un goût plus délicat et une patience plus tenace la perfection de la forme. Quand on regarde ses manuscrits, on y trouve parfois jusqu'à douze ou quatorze expressions rayées successivement par l'auteur, avant qu'il eût trouvé le mot qui rendait la nuance exacte de sa pensée, ou satisfaisait pleinement son oreille de musicien.

Un lettré si scrupuleux et si raffiné ne s'adresse d'ordinaire qu'au public lettré lui-même; il faut une initiation préalable pour le goûter. Rousseau, cependant, a rencontré des lecteurs aussi bien parmi le peuple que parmi les letrés; disons mieux, c'est presque sur le peuple que l'influence exercée par lui a été le plus considérable.

D'où vient ce phénomène étrange et presque unique?

C'est que si, chez Rousseau, la forme est savante et compliquée, le fond chez lui est toujours d'une extrême simplicité; et c'est cette simplicité qui a séduit la foule. Les thèses de Rousseau sont nettes, tranchées; il se plaît aux violentes oppositions de blanc et de noir; il procède par

axiomes absolus, par formules d'une clarté, souvent plus apparente que réelle, mais toujours sommaires et aisées à retenir. Il supprime de la réalité tout ce qui la complique et gêne sa logique : « L'homme est né bon ; c'est la société qui le déprave. — Tout est bien sortant des mains du Créateur ; tout est mal sortant des mains de l'homme. — La nature fait les hommes égaux ; c'est la société qui a fait l'inégalité. — La souveraineté n'est que dans le peuple ; c'est un contrat, volontaire ou tacite, qui est la base de toutes les communautés humaines. »

Si cette redoutable simplification de toutes les questions a fait beaucoup pour la fortune de Rousseau, une autre cause a fait plus encore, sa passion. Non seulement sa passion pour la justice idéale dont il rêve, mais une autre passion, moins noble celle-ci, à coup sûr, mais autrement puissante et contagieuse : je veux dire sa passion de révolté social, de déclassé.

Les révolutionnaires qui avaient précédé Rousseau, Montesquieu, Voltaire, Diderot, se bornaient à remuer des idées. Ils montraient l'absurdité des privilèges et l'injustice des abus ; leurs livres ne s'adressaient qu'à la raison. A l'appel à la raison, Rousseau a ajouté l'appel à la passion ; c'est avec la passion surtout qu'il a fait le procès à l'ancien régime. Les autres, en fait, prenaient leur parti du mal existant. Ils s'accommodaient de cette société qui les choyait. Rousseau, lui, hait cette société de toute son âme. Il la hait de ce qu'il n'y a pas la place dont il se juge digne ; il la hait de ce qu'il est pauvre ; il la hait de ce qu'il est méconnu et humilié. Il a connu la faim et le froid, les souffrances physiques et morales. Il est né susceptible, orgueilleux, jaloux, envieux. Il porte en lui des appétits et des convoitises qu'il ne peut satisfaire ; et sa rancune fait appel, non seulement à la justice, qui condamne l'état présent, mais aussi aux convoitises et aux appétits de tous

les déshérités. Il leur montre le banquet où d'autres sont assis, et où leur place était cependant marquée.

C'est par là surtout, par cet appel aux passions des misérables et des opprimés, âpres revendications de tous les désirs de jouir non satisfaits, que Rousseau a trouvé tant d'écho.

Qu'on l'en loue ou qu'on l'en maudisse, tel a été son rôle. Sans lui, la Révolution se fût probablement faite de même; mais peut-être elle n'eût parcouru d'abord que la première moitié de sa carrière; l'autre n'eût suivi que bien plus tard. On l'a dit souvent, si l'*Esprit des lois* avait inspiré les Constituants de 1789, le *Contrat social* a été le breviaire des orateurs des clubs de 1790 et de 1791; et aussi celui des hommes de la Convention. Peut-être, sans Rousseau, la France eût-elle fait une longue halte dans la Monarchie constitutionnelle; elle n'eût pas, en une année, passé de la Constitution de 1791 à l'abolition de la royauté et à la proclamation de la République. La crise n'eût pas offert son caractère âpre et violent; notre pays n'eût pas connu la Terreur. Mais ce que l'on peut dire surtout, c'est que peut-être, sans Rousseau, les haines sociales entre les classes n'offriraient pas cette sauvagerie farouche qui menace le XIXe siècle d'un retour à la barbarie.

CHARLES BIGOT.

XXIII

ENTRE STATUES

« Horreur prodigieuse! une statue en marche! » a écrit Victor Hugo dans les *Quatre vents de l'Esprit*, en tête d'une page du *Livre épique*. Ce qui ne l'a pas empêché, dans ce même *Livre*, de faire marcher trois statues. Il est vrai que ce sont des statues équestres et qu'on peut alléguer que ce sont les chevaux qui marchent. Mais une pareille interprétation aurait quelque chose de sophistique. Du reste, il existe, au moins en littérature, un illustre précédent, le commandeur du *Festin de pierre*, ou, à mieux parler, selon l'original espagnol, le *Convive de pierre*. Le commandeur n'a point de cheval, et c'est, je ne dirai pas de son pied léger, mais de son pied pesant et fatal, qu'il vient rendre visite à Don Juan.

On ne saurait donc traiter d'absolument invraisemblable la scène suivante à laquelle, par une nuit d'hiver, assista, non sans quelque épouvante, l'un de nos amis, homme très digne de foi et peu enclin au merveilleux.

Minuit, comme on sait, n'est plus, à Paris, l'heure des fantômes. C'est le moment où chacun revient des théâtres, où redouble et se multiplie le mouvement des bals, des soirées. Le silence ne se fait guère que vers deux heures du matin. Et voilà que juste comme les deux coups venaient de sonner à Saint-Germain-des-Prés, notre ami, qui passait

sur le boulevard, vit très distinctement le Diderot de Gautherin se lever du fauteuil qu'il lui est interdit de quitter dans la journée en même temps que résonnait sur l'asphalte un pas lourd, semblable à celui de la Vénus d'Ille (un beau précédent que j'oubliais). Se retournant, il aperçut le Voltaire du quai Malaquais qui se hâtait pour venir serrer la main du philosophe.

Nous ne lui avons pas demandé comment il s'y prit pour se dérober à l'attention des deux interlocuteurs et pour saisir au vol quelques bribes de leur conversation. Allant au plus pressé, nous avons transcrit ses notes, exactes quant au sens, nous assure-t-il, sinon quant à la forme.

DIDEROT.

Soyez le bienvenu comme toujours, mon cher patriarche. Vous êtes fort aimable de tenir compagnie à un solitaire qui ne peut aisément emporter son fauteuil sous le bras, et votre gaîté me console de ma glorieuse et ennuyeuse station à perpétuité. Il me semble cependant, — bien qu'une satue doive rester nécessairement impassible, — que sur votre visage se lit aujourd'hui une contrariété assez vive.

VOLTAIRE.

Vous ne vous trompez point, mon cher Platon. Je suis en effet très vivement contrarié. Quoi que vous en puissiez dire, les Welches sont et demeureront éternellement des Welches, aussi sots dans leurs goûts que dans leurs dégoûts.

DIDEROT.

Et d'où vous vient ce renouveau de colère !

VOLTAIRE.

Vous le demandez! Ne se sont-ils pas avisés ces jours-ci

d'élever une statue à ce charlatan génevois, à ce polisson de Jean-Jacques, votre ennemi et le mien! J'admire en vérité votre calme. Cela crie vengeance. Pour moi je me veux aller jeter dans la Seine. Comme je suis de bronze, je coulerai certainement au fond. N'avez-vous pas quelque envie de suivre mon exemple?

DIDEROT.

Des statues se suicider! Y pensez-vous? Quel scandale!

VOLTAIRE.

Élever une statue à Rousseau, c'est comme si l'on brisait les nôtres.

DIDEROT.

Pas tout à fait. Vous savez que ce siècle a la noble prétention de l'impartialité. Quand il prend à cœur de la justifier, on aurait tort de lui en faire un crime. Le nombre est grand de ceux qui, sur la foi de Marie-Joseph Chénier, s'imaginent que l'un et l'autre,

. . . . . . Vous avez entendu,
Sur les bords de ce fleuve où la haine s'oublie,
La voix du genre humain qui vous réconcilie.

Pour ma part je souhaiterais que cela fût vrai.

VOLTAIRE.

Quelle générosité! Vous oubliez bien facilement vos griefs. Le caustique Diderot se fait évangélique.

DIDEROT.

Laissons mes griefs. Il y a eu entre Jean-Jacques et moi

tant de commérages de femmes, tant de tracasseries de gens de lettres que nous avons fini, lui comme moi, par ne plus nous y reconnaître. Nous nous sommes battus et blessés dans les ténèbres. Maintenant, la lumière s'est faite, et si les différences de doctrine subsistent, les mesquines irritations personnelles ont disparu.

VOLTAIRE.

Eh quoi! l'auteur du *Rêve de d'Alembert* se serait-il réconcilié avec le piétiste du *Vicaire savoyard?* Vraiment, Diderot, je vous trouve un air embarrassé. Votre regard est distrait. On dirait que vous attendez quelqu'un.

DIDEROT.

Puisqu'on ne vous peut rien cacher, ô malin patriarche, je vous avouerai que Rousseau étant venu, il y a quelques nuits, me donner des nouvelles de mon vieux et cher logis, sur la place de l'Estrapade, je l'ai engagé à revenir. N'entendez-vous point le bruit de ses pas?

VOLTAIRE.

Serviteur. Je vous quitte, je vous laisse avec l'homme qui, pour faire pièce aux philosophes, a relevé le christianisme, entravé votre œuvre et la mienne, retardé pour plusieurs siècles peut-être l'émancipation de l'humanité.

La statue de Jean-Jacques (qui a entendu ces dernières paroles) :

Vous vous trompez, Monsieur de Voltaire, ou plutôt vous confondez, ainsi que vous l'avez toujours fait, le christianisme et l'éternelle religion, ce qui n'est pourtant pas la même chose. Il est vrai que je n'ai point considéré Jésus comme

un thème à facéties, que je me suis gardé de le comparer à Brioché ou à Polichinelle, et que j'ai tracé de lui un portrait qui, sous la plume d'un habile écrivain, est devenu un livre fameux. Est-ce là relever l'orthodoxie ? Ignorez-vous que jamais le christianisme officiel n'est plus en péril que lorsqu'on le rapproche de son type initial ? Allez, les orthodoxes ont vu clair sur ce point, et le ressentiment qu'ils peuvent avoir contre vous est bien au-dessous de la haine et de l'horreur qu'ils m'ont vouées.

DIDEROT.

Ne sont-ce pas des chrétiens qui sont venus nuitamment violer, au Panthéon, vos sépultures et jeter vos cendres à l'égout ? Voilà qui doit vous mettre d'accord.

ROUSSEAU.

Des chrétiens, je ne sais ; des royalistes, à coup sûr.

VOLTAIRE.

Ces royalistes, convenez-en, étaient singulièrement aveugles. Qu'ils s'en prissent à un révolutionnaire comme vous, cela ne s'excuse peut-être pas, mais cela se conçoit. Vous avez sur la conscience la République, Robespierre et la Terreur. C'est votre œuvre et non la mienne. J'ai pu médire des monarques, non de la monarchie. Pourquoi m'associer à l'injure qu'on vous faisait, puisque je ne m'étais pas associé à votre tâche de destruction? Ai-je écrit le *Contrat social* ou les *Lettres de la Montagne ?*

ROUSSEAU.

Qui de nous deux a détruit ou bâti? C'est une question qu'il ne nous appartient pas de résoudre. Dans votre poème, *La guerre de Genève*, l'un de vos moins bons ouvrages,



STATUE DE J.-J. ROUSSEAU A GENÈVE.

Œuvre de Pradier. (D'après une gravure au trait de 1835 : Voir page 527

Monsieur de Voltaire, et l'une de vos pires actions, vous mettez sur mes lèvres ces paroles :

« Bâtir est beau, mais détruire est sublime. » J'aurais cru que le *Contrat social* et l'*Émile* étaient de la construction et non de la destruction. Quant à la République, je n'ai jamais cessé d'enseigner qu'elle ne convient qu'aux petits États déjà démocratisés, nullement aux grandes nations envieillies dans la monarchie. Le procédé révolutionnaire n'a pas eu d'adversaire plus résolu, plus constant que moi. Dans ces *Lettres de la Montagne*, que vous me reprochez, j'ai écrit formellement :

« Les moyens violents ne conviennent point à la cause juste.

« Quelque utiles que soient des lois nouvelles, les avantages en sont toujours moins sûrs que les dangers n'en sont grands. »

Montaigne et le président de Montesquieu ne sont certes pas plus modérés que moi.

Et qui donc, si ce n'est moi, a dit :

« Dans la misère des choses humaines, quel bien vaut la peine d'être acheté du sang de nos frères ? La liberté est trop chère à ce prix. »

Pour Robespierre, croyez-m'en, ne nous jetons pas de noms à la tête, je pourrais vous répondre que Barère, le pourvoyeur et l'Anacréon de la guillotine, était un parfait voltairien. Mais, de grâce, que prouveraient ces mutuels reproches? Nous sommes responsables de nos intentions et non de nos disciples, lesquels souvent dénaturent ou exagèrent nos pensées. Notre œuvre même, mêlée de bien et de mal, comme tout ce qui est humain, produit des résultats inégaux. Il ne me paraît pas que dans les conséquences de la mienne tout soit si mauvais.

VOLTAIRE.

Vous flattez-vous, par hasard, que votre déisme sentimental soit maintenant en honneur? L'erreur serait grande, Monsieur le citoyen de Genève. Le monde moderne, après avoir rompu avec le dieu atrabilaire des théologies, est en délicatesse avec votre dieu paternel, et j'ajouterai même avec le mien, bien qu'il soit presque aussi indifférent que les dieux d'Épicure. La balance penche sensiblement du côté de notre confrère Diderot, et si quelque divinité revient à la mode, ce pourra bien être le dieu Pan.

DIDEROT.

Confrère ou compère, comme vous l'entendrez, sur ce chapitre je ne suis pas de votre avis, si flatteur qu'il puisse être pour mes idées. Quoi que le déisme compte en France des représentants fort dignes de considération, je vous concède qu'il n'est guère en faveur. Les grandes forces naturelles, l'immense et incessant mouvement des choses, la perpétuelle puissance rénovatrice, transformatrice dont j'ai tant parlé, dominent présentement les esprits et voilent la croyance à un ordonnateur invisible et conscient de l'univers. Mais, vous le savez aussi bien que moi, cette tendance ne règne pas sans partage. En Angleterre, et surtout en Amérique, le *Vicaire savoyard* a suscité une philosophie qui est en même temps une religion. Qu'ils en aient conscience ou non, Channing, Parker, les Unitaires sont des fils de Rousseau, et la famille est nombreuse. Ne dites donc pas que son œuvre est stérile. Elle s'étend au contraire et se continue dans le temps et dans l'espace.

VOLTAIRE.

Vous ne me ferez jamais croire que j'aie poussé en vain mon fameux cri de guerre : Écrasez l'infâme. L'humanité

s'éclaire, prend conscience d'elle-même; rien ne la fera revenir en arrière. Vos Unitaires ne sont que des protestants perfectionnés ou dégénérés, à votre choix. Ils ont un culte ; ils auront un sacerdoce, et vous savez ce que je pense des sacerdoces. Eh, mon bouillant philosophe, qu'avez-vous fait de votre belle indignation contre les bonzes et les derviches?

DIDEROT.

Mon indignation se mesurait à ma crainte, et cette crainte n'existe plus. La devise de ce siècle est diversité et contradiction, mais la diversité vivante vaut mieux que l'unité morne et la contradiction commande impérieusement la tolérance qui est un acheminement vers la justice. Puisque chacun de nous se réclame de ses anciennes paroles, permettez-moi de rappeler celle-ci que Gœthe m'a dérobée : « Si Dieu n'est pas, il sera quelque jour. » Nous avons cherché, vous, moi, Rousseau, et ce que nous avons cru entrevoir nous l'avons dit aussi nettement que le permettait le régime sous lequel nous vivions. Les hommes d'aujourd'hui nous en savent gré, et voilà pourquoi ils nous élèvent des statues que nous n'avons point volées, n'est-ce pas, Jean-Jacques?

Notre ami ne put malheureusement entendre la réponse du citoyen. Succombant à la fatigue, il s'était endormi sur son banc. Quand il se réveilla, le grand jour éclairait le boulevard, et Diderot, carrément assis dans son fauteuil, paraissait méditer profondément sur l'étrange entretien nocturne non prévu par Gautherin.

JULES LEVALLOIS.

———

XXIV

LE MAL ET LE BIEN CHEZ ROUSSEAU

On peut dire beaucoup de mal de Rousseau, à la condition d'en dire aussitôt beaucoup de bien. Commençons par le mal; le bien aura son tour. L'écrivain qui a jugé la société moderne avec le plus de sévérité et qui s'est jugé lui-même avec le plus d'indulgence trouve dans M. Saint-Marc Girardin un juge sans illusions qui lui demande compte à son tour de ses rigueurs envers les autres et de sa complaisance pour ses défauts. De toutes les réformes que ce grand réformateur nous propose, celle dont il parle le moins et qu'on est tenté de lui demander le plus, c'est celle de son caractère. Lorsqu'on le voit se donner tant de peine pour régénérer l'homme et pour refaire l'État, on voudrait qu'il employât à se corriger lui-même la sagacité de son analyse et la vigueur de sa dialectique. Mais les esprits solitaires et orgueilleux s'appliquent rarement les leçons qu'ils donnent. Les descendants de Rousseau, fidèles aux exemples de leur maître, sinon à son génie, continuent à nous offrir des solutions pour tous les problèmes, des remèdes pour tous nos maux, remettent en question ce que le temps a établi, ce que l'expérience a consacré, et se hâtent de douter de tout avant de douter d'eux-mêmes. Je pardonnerais plus volontiers à Rousseau ses paradoxes que ces dis-

ciples. Comment oublier, en le lisant, que nous lui devons la contagion d'une maladie nouvelle, plus fatale à la France que nos vieux préjugés, source première de nos révolutions et de nos désastres, la maladie du *moi?* Tous ceux qui se croient plus de droits que de devoirs, qui invoquent le bénéfice de sentiments extraordinaires, qui se considèrent comme des êtres à part, affranchis de la loi commune, d'un tempérament plus délicat et plus susceptible que le vulgaire, descendent en droite ligne de l'auteur des *Confessions*. Il a peuplé le monde d'âmes incomprises et de citoyens déclassés.

Il l'a aussi peuplé de prétentions. Lui-même prétend tout renouveler. M. Saint-Marc Girardin oppose spirituellement à l'ambition de ses projets le néant des résultats. Suivant Rousseau, on avait mal compris jusqu'à lui la nature de l'homme; on développait avec excès l'intelligence humaine; qu'on revienne aux soins du corps, et l'humanité retrouvera sa vertu primitive. Ce magnifique système nous ramène en réalité, à l'innocence des brutes; l'idéal qu'on nous propose, c'est le triomphe de l'instinct, c'est la vie sans la pensée, c'est le travail toujours semblable du castor, de la fourmi, de l'abeille. Puisque le grand mal que combat le philosophe, l'inégalité des conditions humaines, a pour cause l'inégalité de l'éducation, moins les hommes penseront, plus ils seront près d'être égaux. On croyait auparavant que le véritable signe de la supériorité de l'homme, ce qui le distinguait des animaux, c'était la faculté de réfléchir. On se trompait, le mal commence au contraire avec la réflexion ; l'homme qui pense est un animal dépravé: dès qu'il réfléchit, il est perdu, il sort de l'état de nature, il introduit l'inégalité dans le monde par la disproportion des intelligences. Le dernier mot de la réforme inaugurée avec tant de pompe et si solennellement annoncée, c'est d'inviter l'humanité à prendre désormais pour type un sauvage bien portant.

Renonce-t-on à cette chimère pour se résigner à l'éducation de l'enfant, au prix de quels efforts, dans quelles conditions d'invraisemblance l'élèvera t-on ? Pour que l'éducation d'Émile réussisse, il faut qu'Émile habite un château isolé, que personne n'y pénètre, que l'élève n'entende d'autre voix que celle du maître, ne reçoive que des exemples autorisés par lui. Une conversation de quelques minutes avec un étranger pourrait détruire l'effet de plusieurs années de précautions. Émile ne doit apprendre ce qu'il lui importe le plus de savoir qu'à une époque déterminée, dans des circonstances prévues; s'il le sait trop tôt ou trop tard, l'échafaudage s'écroule. Que de subtilités, d'autre part, et que de complices! Par quel tour de force la série des drames domestiques qui initieront le jeune homme aux réalités de la vie se développera-t-elle sans accident? Le moindre hasard dérangera tout. Ne pourrait-on l'instruire à moins de frais? Lui faut-il un décor pour chaque leçon? Ne comprendrait-il la beauté de l'Évangile que si le soleil se lève en face de lui sur les cimes des Alpes? Rousseau nous annonçait un moyen infaillible d'élever les hommes, et voilà que son procédé ne sera peut-être applicable qu'une seule fois en un siècle.

Que ferait-on d'ailleurs d'un homme tel qu'Émile dans un État tel que l'organise le *Contrat social*? La supériorité de son éducation lui inspirerait un sentiment de sa dignité et de ses droits, peu compatible avec l'esprit de soumission absolue que Rousseau exige de chaque citoyen. A quoi bon développer les facultés intellectuelles dans un système de gouvernement où la souveraineté de l'État anéantit l'individu? Si la volonté du peuple est tout, si la liberté individuelle de penser et d'agir n'est plus protégée par ces lois de l'éternelle justice qui n'ont pas de représentant sur la terre, qu'il n'appartient à aucun pouvoir, ni peuple, ni souverain, de confisquer à son profit, tout ce qu'Émile a

appris ne servira qu'à faire de lui un factieux, à moins qu'il ne devienne un dictateur.

Les erreurs de Rousseau nous rendront elles insensibles aux puissantes qualités de son esprit, à la force de son langage, à tant de sentiments nobles qu'il exprime souvent avec éloquence, quelquefois avec charme? N'a-t-il pas compris mieux que personne en France la vie de la nature, la mystérieuse poésie des champs et des bois; n'a-t-il pas entendu le premier cette voix universelle qui s'élève à certaines heures du sein de la terre et qui parle de l'infini au cœur de l'homme? L'âme que remue si profondément le spectacle des choses, qui de l'arbre ou de la fleur remonte sans effort à celui qui les a créés, ne garde-t-elle pas, malgré ses souillures, la trace lumineuse de sa divine origine? L'honneur éternel de Rousseau sera d'avoir ramené en triomphe, au milieu d'une société frivole et incrédule, des sentiments que l'ironie mondaine en exilait. L'amour, que les romans de Crébillon fils rabaissaient jusqu'au libertinage, se relève et s'épure dans la *Nouvelle Héloïse*. Julie ne remplace pas seulement la galanterie par la passion; elle ennoblit les dernières années de sa vie par la sincérité de son repentir, par sa défiance de ses forces, par l'humilité de son recours à Dieu. Fiez-vous à votre âme qui est pure et forte, fiez-vous à votre vertu, lui disent son mari et son amant; plus on lui parle de sa force, moins elle y croit; elle sent qu'elle succombera de nouveau si une main divine ne la soutient et ne la sauve. L'*Émile* nous introduit dans un monde moral qui n'a pas encore la beauté du monde chrétien, mais qui n'a plus la légèreté du siècle; il nous parle de devoir et de règle, tandis qu'on ne parlait ailleurs que de penchants et de plaisir.

La *Profession de foi du Vicaire savoyard*, remettant en honneur des idées méconnues, fait passer du côté de la religion l'éloquence, la passion, le génie qu'on employait

auparavant à déraciner des âmes jusqu'aux derniers restes du sentiment religieux. Une société qui a perdu le souci de la grandeur morale, mais où souffrent tous les cœurs qui ont besoin de croire, besoin d'espérer, entend enfin revendiquer comme un patrimoine nécessaire et impérissable de l'esprit humain les droits de la conscience, les droits de la liberté, la notion de l'existence de Dieu. Ces idées dont ne peuvent se passer les hommes, mais que le persiflage philosophique réduisait au silence, et dont une fausse honte retenait l'expression sur ses lèvres mondaines, reparaissent avec éclat entourées de tout le prestige d'un nom et d'un style populaires. Ce ne sera pas encore la victoire du christianisme, mais ce sera déjà la défaite de l'incrédulité. Après Rousseau, on ne rougira plus de confesser sa foi, il deviendra plus embarrassant de ne rien croire que de croire à quelque chose. Tenez votre âme en état de désirer toujours qu'il y ait un Dieu, et vous n'en douterez jamais, disait le vicaire savoyard. Dès lors, le doute ne ressemble plus à un acte d'énergie, à une démonstration de courage et de liberté d'esprit; il ressemble, au contraire, à l'aveu d'une faute. Rousseau, du reste, malgré sa timidité et la gaucherie orgueilleuse qui le paralysaient souvent dans le monde, n'avait jamais permis qu'on touchât devant lui à l'idée divine. Un soir, chez Mlle Quinault, voyant que la conversation prenait le tour d'un athéisme élégant, il interrompit tout à coup cette débauche d'incrédulité, très à la mode alors, en s'écrian d'une voix forte : « Si c'est une lâcheté que de souffrir qu'on dise du mal de son ami absent, c'est un crime que de souffrir qu'on dise du mal de son Dieu qui est présent, et moi, Messieurs, je crois en Dieu. » De telles paroles rachètent bien des erreurs.

Ed. Mézières.

———

XXV

ROUSSEAU RÉFORMATEUR

La Convention avait décrété d'élever une statue à Rousseau. Nous avons enfin acquitté la dette de nos pères, et c'est par un bien juste hommage que nous venons de dresser au Panthéon l'image de l'un des hommes à qui notre société et notre littérature modernes doivent le plus.

Bien que Rousseau soit né à Genève, il appartient à la France par sa vie et par sa mort. La Suisse fut son berceau, mais la France a son tombeau. C'est en France qu'il a passé la plus grande part de sa vie ; c'est chez nous qu'il a souffert et lutté, c'est chez nous et pour nous qu'il a écrit ; chez nous qu'il a été aimé et haï, défendu et persécuté. C'est chez nous surtout qu'il a eu des disciples.

Rousseau est notre ancêtre à nous tous qui vivons de la vie politique et de la vie littéraire. Il est un des pères de la Révolution dans le sens le plus large et le plus grand du mot; et quand, il y a dix ans, on a fêté le centenaire de Voltaire, nous avons applaudi à l'idée de fêter aussi le centenaire de Rousseau.

Au point de vue social, en effet, Rousseau est évidemment un des hommes qui ont le plus contribué à l'écroulement du vieux monde. Il fut le semeur des idées nouvelles ; préoccupé, tourmenté par les vices de l'ancien régime, épris de liberté, d'égalité, de justice, Rousseau

conçut un idéal dont la réalisation était sans doute chimérique par certains côtés, mais dont la splendeur devait éclairer et attirer les esprits.

Dans l'exposition de ses théories démocratiques, dans les détails de la constitution nouvelle qu'il rêve, et qui sort tout entière et toute bâtie de son cerveau, il y a sans doute des conceptions dont la pratique n'est point facile; mais. qu'on y songe, l'étude métaphysique en politique n'est pas plus impeccable qu'en philosophie, et les théories doivent presque toujours être modifiées dans l'application.

Il n'en reste pas moins acquis que dans ses *Discours*, dans le *Contrat social*, dans la *Profession de foi du vicaire savoyard*, Rousseau s'est montré un profond et puissant réformateur.

Avec une audace que n'ont pas toujours eue ses contemporains les plus vaillants, il a fait table rase du vieux monde, des vieux systèmes politiques, économiques, religieux, et, tout d'une pièce, il reconstruit une société nouvelle.

Il a bien vu que, pour édifier sa société nouvelle, il fallait des hommes nouveaux. Aussi commence-t-il toutes ses réformes, pour ainsi parler, *ab ovo*.

Pour avoir, dans son État, les citoyens qu'il rêve, il veut réformer toute l'éducation de son temps, il prend l'enfant à sa naissance, afin d'en faire un homme absolument différent de ce qu'il a été jusqu'alors; et il écrit l'*Émile*, livre puissant, plein d'idées, jusqu'à en déborder, livre prodigieusement fécond, et dans lequel s'est retrempée toute la société qui a vu la fin du dix-huitième siècle.

Sans doute, dans ce livre-là comme dans ses livres politiques, Rousseau ne tient pas toujours compte des faits et de la nature même à laquelle il prétend obéir. Il joint bien souvent rêve à l'expérience. Mais il le dit lui-même, il ne s'agit pas d'écrire seulement ce qui est absolument pos-

sible; il faut aller tout de suite à l'absolu ; et ce sera avoir fait un immense progrès que d'approcher de ce qu'il conseille.

Il ne faut donc pas prendre à la lettre ses théories ; il faut les accommoder à la situation, au temps, à toutes les choses qui, en dehors de nous, modifient et courbent parfois notre nature. Mais il est indéniable que les livres de Rousseau ont été une mine inépuisable de réformes, et, même avant la Révolution, il a exercé une surprenante influence sur les habitudes et les mœurs.

On sait la frivolité du dix-huitième siècle; dans cette société mondaine et pervertie, la famille existait peu. La femme et le mari vivaient indépendants, séparés, uniquement occupés de leurs intrigues, de leurs plaisirs.

Entre un père et une mère qui ne se rencontraient presque jamais que dans les assemblées mondaines, quand le hasard des relations les réunissait, que devenait l'enfant ?

Il était abandonné à des mercenaires, et il recevait une singulière éducation des valets de chambre, ou des précepteurs.

Or, sait-on quelle influence eut l'*Émile* ?

L'*Émile* mit la maternité à la mode. Le livre fit une impression si profonde dans la société que les femmes les plus frivoles prirent la fantaisie de nourrir elles-mêmes leurs enfants comme le voulait Jean-Jacques; et, dans les soirées mondaines, on les vit se faire apporter leurs enfants pour leur donner le sein.

Eh oui! sans doute, c'était encore un jeu! Les femmes jouèrent à la mère et à la nourrice, comme elles avaient joué à l'amazone sous la Fronde, puis à la femme de lettres, au philosophe et aux libertines ; mais cette mode-là est une preuve même de la profonde impression que fit l'œuvre de Jean-Jacques.

Et s'il a eu sur les idées et les mœurs une influence évidente, que dire de son action sur la littérature?

Rousseau est le premier qui, de son temps, ait écouté les voix de la nature. Dans cette époque toute de raison, philosophe lui-même, il a été le rêveur. Il s'est senti pénétré par l'âme des choses, il a vu et compris la nature, il a pour ainsi dire réhabilité la campagne que l'on ne comprenait qu'arrangée en décor d'opéra-comique, avec les bergères vêtues de satin, et des moutons enrubannés.

Oui, il a senti la nature, et bien autrement que La Fontaine, sans souci, distrait, et de bonne humeur. Rousseau a mis dans notre littérature le vert des prés, l'azur du ciel, le murmure des sources, le bruissement des feuilles, l'ombre des bois ; il y a mis les fleurs, leurs couleurs et leurs parfums.

Il y a mis les oiseaux. Souvenez-vous des hirondelles, dans les *Confessions*.

Rousseau a fait plus encore que de mêler la nature à notre vie, il a exprimé le premier — et avec quelle puissance ! — un sentiment nouveau, la tristesse, ou pour mieux dire la mélancolie.

La sienne était âpre et noire souvent; il a dit ses angoisses dans les *Confessions;* en bien des pages de ses œuvres, elle apparait; il a crié ses douleurs à la nature, il l'a associée à ses peines, à ses terreurs ; il en a fait une amie, une confidente, et il a renouvelé ainsi le trésor enrichi des impressions morales.

Les douleurs, l'inquiétude, les passions, avec quelle chaleur il les a exprimées! Avec quelle intensité et quelle éloquence il a dit l'amour, ses tourments et ses joies, ses tortures, ses désespoirs! Tous ceux qui ont aimé, tous ceux qui ont rêvé, souffert, ont eu des larmes en lisant la *Nouvelle Héloïse*, car ils y ont trouvé, découverts par une pénétrante analyse, exprimés avec une surprenante fidélité et

une vraie magie de style, tous leurs propres sentiments.

C'est après Rousseau que sont éclos, et c'est de lui que s'inspirent tous ces livres de confidences amères, tous ces caractères sensibles et douloureux, qui ont pris sa mélancolie : *Werther*, et *René*, et *Jocelyn*.

Et si la philosophie sociale de Rousseau a ses disciples, c'est surtout le rêveur, le poète qui, de nos jours, a des admirateurs ; Rousseau aura toujours pour amis ceux qu'agitent les vagues espérances, les rêves entrevus, les inquiétudes du cœur. Ce novateur a pour lui les penseurs, les politiques ; il aura éternellement les poètes, les jeunes gens, les femmes ; tous ceux qui ont aimé, qui aiment, qui aimeront, et qui, dévorant les lettres passionnées de Julie et de Saint-Preux, se sentent pénétrés par l'âme ardente de ce grand triste.

GUSTAVE RIVET.

XXVI

LES MOTIFS DE MON ADMIRATION POUR ROUSSEAU

A Monsieur Grand-Carteret,

Vous me demandez pourquoi je suis l'un des admirateurs de Jean-Jacques Rousseau ; bien des gens, en effet, sont surpris de compter des savants parmi eux. La méthode dialectique et rationnelle appliquée à la solution des problèmes politiques et sociaux, qui fut celle de Rousseau, est peu en faveur de notre temps parmi les esprits sérieux ; car nous avons pour règle dans les sciences de fonder toute vérité pratique sur l'observation des faits, plutôt que sur la déduction pure : mais ce n'est pas la méthode qui a fait la grandeur de Rousseau. Ce n'est pas par là que sa renommée a duré, au lieu de s'effacer du souvenir des hommes, comme celle de tant d'autres de ses contemporains. Elle domine même celle des philosophes, tels que Diderot, dont la vue était plus profonde et plus étendue. Il y a plusieurs raisons à cette sympathie persistante qui s'attache à l'œuvre de Rousseau : les unes, littéraires, tiennent à la forme de cette œuvre ; d'autres, historiques, aux circonstances où son influence s'est exercée d'abord ; les principales,

d'ordre moral et idéaliste, sont les plus durables, car elles agissent encore sur les générations présentes.

Ce qui a fait pénétrer le nom de Rousseau plus avant dans les esprits que ceux de la plupart des philosophes du XVIIIe siècle, c'est d'abord son génie d'écrivain et le caractère passionné de ses livres. Nulle grande réputation en France ne se fonde et ne subsiste, sans un certain mérite littéraire : la magie du style de la *Nouvelle Héloïse* a été pour beaucoup dans la vogue de Rousseau. Si Diderot n'est pas resté au premier rang, c'est que ses ouvrages sont écrits d'une façon trop imparfaite; ils contiennent d'ailleurs trop de brutalité pour plaire aux âmes délicates. Mais le style ne suffit pas à soutenir une renommée; il y faut aussi la passion, et elle éclate dans Rousseau. Le côté sentimental de ses œuvres, l'amour de la nature, reparaissant au milieu d'un monde artificiel et corrompu, ont fait une bonne part de son succès; surtout auprès des femmes de sa génération et des femmes de tous les temps, sans lesquelles il n'est guère de réputation universelle. Ces caractères se retrouvent dans l'œuvre de son grand disciple, George Sand, que les hommes de ma génération ont tant admirée et tant aimée : la gloire de George Sand fait aussi partie de la gloire de Rousseau.

Tel n'est pourtant pas le motif qui a donné à son nom un si grand retentissement. C'est surtout le fond de son œuvre qui a fait sa gloire ; ce sont les idées agitées dans le *Contrat social* et dans l'*Émile*, les thèses qui y sont proclamées et le rôle qu'elles ont joué dans l'histoire de la France et du monde. Quel que soit le jugement que l'on porte sur Rousseau, nul ne saurait contester l'influence énorme que ses doctrines ont eue sur le développement de la Révolution. Or, l'attachement que notre génération porte à la démocratie, à la République, à la Révolution, en un mot, ne saurait aller sans quelque admiration pour leurs promo-

teurs. De là notre amour pour Rousseau, dont le nom, associé dans la tradition populaire à celui de Voltaire, résume les philosophes et les initiateurs de la Révolution.

Les conceptions égalitaires, qui forment la base du *Contrat social*, ont eu un immense succès révolutionnaire. Cette grande soif d'égalité qui nous dévore, qui fait vivre et agir la société française, en même temps qu'elle semble toujours prête à la précipiter vers sa perte, Rousseau en a été l'organe principal et le héraut. Nul n'a élevé la voix plus fortement que lui au nom de la justice abstraite, en faveur des pauvres et des opprimés ; nul n'a protesté plus énergiquement contre les inégalités humaines, même contre celles qui résultent de la nature des choses. A la notion précise, mais stationnaire et conservatrice, de l'utilité sociale, si chère aux gouvernements établis, il a opposé la doctrine plus haute, plus favorable au progrès, mais aussi plus équivoque et plus dangereuse, de la justice sociale, toujours prête à les renverser. Il a été l'ancêtre et le précurseur des socialistes, si puissants dans les États modernes. Là est la différence essentielle entre Rousseau et Voltaire. L'œuvre de Voltaire, sensée, définie, précise, a été accomplie pleinement dans l'ordre civil par les réformes de la Révolution : sous ce rapport et dans cet ordre, la Révolution, déclarons-le hautement, a pleinement réussi. Mais l'œuvre entreprise par Rousseau et par les socialistes est plus vaste. Elle s'attaque à des problèmes éternels et illimités, que nous devons poursuivre sans relâche sous peine de périr, mais qui ne seront jamais complètement résolus. Voilà pourquoi l'œuvre de Rousseau n'est pas épuisée ; elle subsiste incessamment dans le cours des évolutions nouvelles qu'elle a provoquées. Elle a donc pour les hommes de notre temps un intérêt supérieur à celui d'un souvenir purement historique : car elle se prolonge dans les problèmes du présent et de l'avenir.

C'est par là, s'il m'est permis d'invoquer des souvenirs personnels, que j'ai été attiré, dès les heures de ma jeunesse, vers les idées de Rousseau et que j'ai persisté, sinon dans ses doctrines, du moins dans ses aspirations, malgré la cruelle déception de 1848. Je ne suis pas seul parmi nous à demeurer fidèle aux nobles espérances. Dans bien des savants d'aujourd'hui, à côté de l'esprit méthodique qui fait reposer toute certitude sur les résultats immédiats de l'observation et de l'expérimentation, il existe un esprit imaginatif et mystique, qui les pousse au delà et jusque dans la région du désir et du rêve. Non, je ne puis abandonner ainsi les pensées, les illusions peut-être, qui ont animé ma jeunesse et cesser de confondre l'amour de la France et de la Révolution, dans de communes espérances.

Certes, nous ne nous dissimulons ni les lacunes, ni les fautes de cette grandiose entreprise. Mas il est certain qu'elle a changé la face du monde. Ses résultats dans l'ordre civil sont immenses, acquis, inébranlables. La plupart de ses idées sur la liberté, la justice, l'égalité, la fraternité constituent une partie fondamentale de l'être moral de tout Français et même de tout homme civilisé. La grandeur de cette conception, qui tentait de refondre les bases des sociétés humaines, au nom de la raison pure, a frappé les esprits d'un enthousiasme qui n'est pas éteint.

Dois-je ajouter que l'entreprise ne saurait être réputée chimérique à priori? Une œuvre semblable a été réellement accomplie par la science depuis cent ans, dans l'ordre matériel et industriel. Dans l'ordre moral et social, elle est certes infiniment plus difficile, et ses premiers promoteurs, tels que Rousseau, n'en avaient pas aperçu l'extrême complication. Mais est-ce une raison pour nous décourager et pour abandonner par désespoir tout ce qui est depuis cent ans la force véritable de la France, le principe durable de son établissement politique à

l'intérieur et de son action extérieure dans le monde ?

Le jour où la France, désenchantée de la Révolution, renoncerait à poursuivre la réalisation de l'idéal auquel elle a tant sacrifié, ce jour-là elle serait regardée par les nations qui nous entourent comme ayant fait banqueroute à sa destinée. Nous serions bien près de la fin de la Patrie !

M. Berthelot.

XXVII

LES VERTUS D'UN VICE

(Simple lettre à M. Grand-Carteret)

Monsieur, j'ai reçu, fin février de cette année 1889, la lettre par laquelle vous me demandez de vous donner au commencement de mars quelques pages destinées à un volume qui, certes, ne manquera pas d'intérêt : « Rousseau jugé par les Français d'aujourd'hui. » Comme le délai est bref, Monsieur, pour un sujet si puissant ! Qu'il est surtout bref pour moi, polygraphe perdu dans un coin de province, au milieu de dossiers administratifs, sans un livre, sans une note ! Je suis loin de Paris, c'est-à-dire loin des études littéraires, et ces études sont encore bien plus loin de moi par le temps. Quand on ne se fait pas une existence de bibliothécaire et que l'on se jette dans le tourbillon de la vie sociale, on perd l'habitude de relire, et pour écrire sur un sujet ancien, il faut recourir au fond qu'on s'est formé quand on était plus jeune ; cela ne peut suffire pour une « étude » sur le citoyen de Genève, et je ne puis que vous envoyer un article de journal actuel, quelques lignes tirées de mon cerveau, jetées sur le papier *currente calamo*, et dont vous ferez, ce que bon vous semblera, ayant à choisir entre l'imprimerie ou le panier.

Cette dernière, et d'ailleurs fort honorable condition de

beaucoup d'écrits, serait peut-être celle qui conviendrait le mieux à cette note où je serai certainement au-dessous de mon admiration pour Jean-Jacques. Cette admiration, elle a grandi dans mon active et républicaine vie politique, en coudoyant les gens qui chantent :

C'est la faute à Voltaire,
C'est la faute à Rousseau,

et qu'il faut excuser, puisqu'ils n'ont lu ni l'un ni l'autre. Le propre de notre époque est de porter des jugements sur des choses qu'on ne connaît point...

Je me demande si on ne dira pas que je ne connais plus Rousseau quand on lira ceci ? Ce serait me mettre en bonne et nombreuse compagnie, et c'est ce qui m'encourage à continuer ma lettre.

Il y a quelques années, un ministre de l'Instruction publique auquel je disais qu'il appliquait les idées de l'*Émile* se récriait bien fort ; ensuite, peut-être qu'il le lut et fut convaincu. Je me croirai encore en la compagnie de ce ministre, et je convaincrai peut-être quelqu'un... au moins de la nécessité d'ouvrir l'*Émile*.

Car il n'y a point de livre au monde qui soit plus digne de louanges que celui où on trace un plan d'éducation, même quand c'est le « Traité des études » de Rollin, et quelle gloire quand ce plan d'éducation est réalisé un siècle après soi ! Lisez ou relisez l'*Émile*, voyez tout ce que nous faisons, la manière dont nous poussons l'enfant, dont nous conduisons son instruction, et vous vous convaincrez que notre maître est Rousseau. Assurément, nous ne lui prenons pas tout. L'homme n'est pas parfait. Il n'est pas complet non plus. On prend du Rousseau comme on prend du Fourier, on extirpe, on pressure, et on rejette... La fleur elle-même est jetée quand on en a extrait un peu de parfum.

Ce n'est pas peu que donne Rousseau, c'est beaucoup : usque dans la musique (il fit une bien petite musiquette pour les wagnériens d'aujourd'hui, celle du *Devin du village*, mais elle se chantait), il indique le moyen de remplacer les notes par des chiffres (on appellera cela, plus tard, la méthode Chevé) ; jusque dans le dessin, il montre la manière, et les « leçons de choses » qui prennent chaque jour plus d'importance dans notre système d'instruction n'avaient pas échappé à ce grand esprit.

Il m'arriva jadis, dans un milieu phalanstérien où j'étais néophyte, d'avoir une discussion avec Pompéry qui venait de publier un livre intitulé, si je me souviens bien, le *Roi Voltaire*. Pompéry détestait Jean-Jacques. — Au moins, lui dis-je, laissez-lui l'*Émile*. — Un livre traitant de l'éducation ! s'écria-t-il, d'un homme qui abandonnait ses enfants !... — Mais qui vous apprenait à élever les vôtres.

L'*Émile*, cependant, n'est pas le meilleur livre de Jean-Jacques. C'est encore moins la *Nouvelle Héloïse*. Le XVIIIe siècle n'est pas le siècle du roman (il a laissé ce genre au nôtre, pour nous laisser quelque chose), et Jean-Jacques Rousseau n'en eût fait que de mauvais s'il n'en avait vécu un qu'il a raconté avec une telle franchise et une si prodigieuse hardiesse qu'il a produit le plus merveilleux roman qui ait jamais été fait et un des chefs-d'œuvre de notre littérature. Qu'on nous vienne parler du naturalisme, avec ou sans mots orduriers, comme d'une invention moderne, c'est ne se rappeler ni Pétrone, ni Rousseau, c'est ne pas s'être imprégné de ce modèle qui a nom les *Confessions*.

Dans ce livre admirable, Jean-Jacques s'est mis à nu, et c'est après l'avoir étudié qu'on peut juger l'homme, l'écrivain se révélant partout hors de pair. J'ai lu, pour ma part, les *Confessions*, lorsque j'étais un homme. Mon père,

qui n'était pas sans tendresse pour le *Contrat social* et pour le *Vicaire savoyard*, avait laissé son Rousseau à ma portée excepté les *Confessions*. Je lus donc ces dernières alors que je les pouvais raisonner, et je fis une chose qui n'a pas été faite souvent et que je vais vous raconter.

J'achetai à bon compte deux ou trois de ces petits livres où l'on traite de ce péché que la bible reproche à Onan, et que la Grèce, si mon grec reste encore dans ma mémoire, reprochait à Chrémès. Je les lus attentivement. Vous savez que leur conclusion est à peu près ceci : Onan aime la société et cependant il la fuit ; il en rêve, et elle lui est à charge ; il désire la femme, mais ne sait comment l'aborder et, s'il l'aborde, il ne l'aime déjà plus ; il se fatigue vite, se dégoûte ; il est chagrin, morose, enclin à se plaindre, à gémir ; il aime à rêver et recherche la solitude... Arrêtons-nous là.

Jean-Jacques, qui prenait plaisir à être fouetté par Mlle Lambercier, qui eut de bonne heure de mauvaises habitudes et ne s'en débarrassa point, n'eut dans sa vie aucune grande passion, aucunes de ces amours qui font les hommes. Les femmes, qui sentent quand on les aime, ne sentirent pas Rousseau. Nul plus que l'auteur de la *Nouvelle Héloïse* ne désire la femme, n'en a envie, nul n'est plus gauche avec elle, plus prompt à battre en retraite et à s'en plaindre. Il rate, comme nous disons, des jeunes filles, il s'éloigne d'elles en condamnant sa timidité. Quand il a une maîtresse, c'est qu'elle a été au-devant de lui, comme Mme de Warens, femme fort raisonnable et si bonne qu'elle fait plaisir à un chacun, dans le genre de Sophie Arnould. Ce sont des amours de cuisinières déjà mûres que les amours de Jean-Jacques, et il est constamment désillusionné. Il s'est, comme un collégien, monté la tête, s'est figuré des choses qui ne sont point, et il s'en repend et il avoue aimer mieux retourner à des habitudes où le rêve

lui est facile, où rien n'entrave son imagination fertile. Ah ! dam ! c'est autrement traité et autrement humain que *Charlot s'amuse*, les *Confessions*. Jean-Jacques ne s'en crée pas moins une vie de dégoût uniquement par l'influence d'un vice qui était fort répandu dans notre ancienne éducation, mais dont on se débarrassait en général au sortir de la prison dénommée collège, pour jouir des bienfaits de la liberté.

Pour la société, c'est la même chose que pour la femme. Jean-Jacques n'a pas d'amis, et s'il s'en fait ce n'est pas pour longtemps. Il est jaloux des autres. Il copiera de la musique, seul et se lamentant à chaque croche; mais il eût été incapable de collaborer d'une façon suivie à l'*Encyclopédie*. Ce n'est pas un penseur mêlé au mouvement de la société tout entière, comme Voltaire, toujours affairé, sans cesse écrivant, actif, entouré de femmes, d'amis, recherché en tous lieux et par tous, soucieux de sa fortune et de son bien-être; non. Jean-Jacques traînera une existence besoigneuse, misérable, anathématisant la société qui le rejette parce que son vice le rend insociable, s'essayant à reformer cette société qui lui semble d'autant plus mauvaise qu'elle ne veut de lui et qu'il trouve toujours la nature bénigne et accueillante, prêtant son ombre mystérieuse et son grand silence à celui qui, *telum imbelle sine ictu*, lui demande un refuge suprême.

La nature, Jean-Jacques la comprend et il l'aime. Elle lui offre ses bois, ses lacs, ses précipices qui lui font grand'peur et ses pervenches à une altitude où elles deviennent rares. S'il n'aimait pas tant la nature, il mourrait, monomane de la persécution. La nature doit aimer les solitaires. Dans son sein, Jean-Jacques se trouve bien pour ses longues œuvres. Il lui faut la liberté du bohême et du vagabond, la grande indépendance du trouvère, « du Gaël dans le clan, du Germain dans la forêt hercynienne », comme dit

Quinet. Il se place dans les conditions où on se mettait pour écrire l'épopée. Des sommets étincelants de la Suisse, il découvre les horizons immenses, l'espace. De là-haut, l'homme est bien petit. Alors, il l'appelle à se rapprocher de la nature, il lui propose un nouveau contrat, il jette des idées qui vont avoir pendant quelque temps une importance sociale redoutable et encore plus puissante que celle que l'*Émile* aura sur notre éducation. Jean-Jacques va introduire le rêve dans la politique, sans tenir compte de l'histoire et de la pondération des éléments constitutifs de la société à quelques mois près sa contemporaine, et ses vues les plus fécondes et les meilleures vont, sans que la Révolution le soupçonne, porter l'empreinte du vice qui le rendait misanthrope.

Mais j'ai peur, Monsieur, de vous choquer, vous ou quelque personne, en indiquant l'originale étude qu'il y a à faire sur Jean-Jacques vu à travers Onan, et je ne veux pas, si ces pages se trouvent à côté de tant d'autres plus autorisées, pousser des réflexions qui exigeraient un large développement.

Il est un endroit de la Terre que Rousseau aimait et pour lequel j'ai une préférence marquée, c'est ce bord fleuri du Léman, à Clarens, où les lèvres de Julie et celles de milord Edward se touchèrent. Il y a là, au bord de l'eau, dans les jardins de l'Hôtel Roy, des peupliers qui ont vu Jean-Jacques; sur le sommet, on trouve des châtaigniers énormes (Oh ! les beaux châtaigniers ! me disait Gustave Courbet, qui ressemblent à un homme aux fortes épaules, au torse nerveux, aux muscles gonflés, rudement assis par terre); sous ces châtaigniers, autour du château des Crêtes, il faut retrouver le bosquet de Julie, et c'est par là que je souhaite avoir ce que Rousseau souhaita sa vie entière, une humble maisonnette avec des volets verts. Si jamais je l'ai, au déclin de mon existence, voyant derrière moi les événements

politiques auxquels j'ai été mêlé depuis 1864 et ceux qui m'attendent encore, vivant enfin au milieu de mes livres et de mes notes, continuant à lire et à apprendre, quelle belle étude sur Rousseau je ferai! Mais sera-ce utile? Prendre Rousseau corps à corps, œuvre par œuvre, lettre par lettre, pour le discuter à un point de vue plus pathologique encore que physiologique, ce serait bien moderne, bien de mon temps, mais ne serait-ce pas manquer de respect au génie? Ne vaut-il pas mieux laisser se former des légendes que de soumettre ce qui doit y donner naissance à de rigoureuses analyses? La vie est-elle toujours si correcte que tout s'y doive soumettre à la logique?

Ne convient-il pas de laisser les grands hommes en paix sur leur piédestal? Jean-Jacques est à côté du Panthéon, et il repose tranquille dans son île, au milieu de ses peupliers, placé en avant de Genève comme la statue de la Liberté en avant de New-York : pourquoi le déranger?

Et puis, n'en arriverait-on pas à se demander si Jean-Jacques eût laissé le *Contrat social*, l'*Émile* et les *Confessions* s'il n'avait eu son misérable défaut? On serait peut-être amené à répondre « non », et alors, quelle déplorable excuse pour la jeunesse cléricale! Allons, je n'écrirai rien sur Rousseau quand j'aurai ma maison aux volets verts couverte de roses et de vigne vierge (la vigne vierge d'un si beau pourpre en automne, là-bas, à Clarens!), et ces pages qui me prirent une soirée, tandis que la neige s'amoncelait à la base des puys, seront sans doute les seules que je publierai.

Edgar Monteil.

XXVIII

ROUSSEAU ET SCHILLER

Que dire de Rousseau? S'il est un être complexe, c'est Jean-Jacques. Il n'est jamais, comme on dirait, identique à lui-même. Les uns le haïssent, les autres l'adorent, et je sais des gens qui, tour à tour, l'ont adoré et l'ont haï.

Il y a du reste, — c'est une des fatalités de notre existence, — dans un même homme plusieurs hommes qui se survivent les uns aux autres. Le Rousseau des Charmettes ne ressemble au Rousseau d'Ermenonville que comme le fantôme de la jeunesse à la réalité vieillie. Ce Rousseau de nos vingt ans, il a eu ses fanatiques non seulement en France, parmi les jeunes gens et les femmes, mais à l'étranger, mais en Allemagne surtout, et tandis que Gœthe, — tête encyclopédique — s'éprenait de Diderot et le traduisait, Schiller, plus sentimental, s'exaltait pour Jean-Jacques d'une juvénile passion qui allait jusqu'au délire.

Dans l'*Anthologie* de 1782, l'auteur de *Don Carlos* laisse éclater son enthousiasme pour le philosophe, sa colère contre le siècle coupable de n'avoir pas compris un tel génie. Il faut lire les strophes ardentes que l'auteur des *Confessions* inspire au poète irrité. On dirait le héros des *Brigands* fulminant contre la société et marquant d'un stigmate son siècle, le siècle de Jean-Jacques, de Jean-Jacques méconnu et misérable.

« Monument de la honte de nos temps! Éternel opprobre de la patrie, tombe de Rousseau, je te salue! s'écrie

Schiller. Paix et repos aux débris de ta vie ! Paix et repos, tu les cherchas en vain. Paix et repos, tu les trouves ici !

« Quand donc l'antique plaie se cicatrisera-t-elle ? Autrefois, il faisait sombre dans ce monde et les sages mouraient ; aujourd'hui il y fait plus clair, et le sage meurt ! Socrate a péri par des sophistes ; Rousseau souffre, Rousseau meurt par des chrétiens, Rousseau, lui qui des chrétiens veut faire des hommes ! »

Et pour Schiller, Rousseau n'est pas seulement un *chrétien* dans toute la force du terme, c'est mieux encore : c'est *un ange*, et Jean-Jacques, à coup sûr, eût été stupéfait d'un tel hommage.

« Tu n'étais fait pour cette terre..., dit Schiller. Tu fus trop honnête pour elle, trop grand..., trop humble peut-être... Retourne chez toi, chez les anges, tes frères, d'entre lesquels tu t'es échappé !!. »

On peut mesurer la distance qui sépare 1782 de 1889 en comparant ce dithyrambe de Schiller aux arrêts scientifiques de la critique actuelle. *Ce frère des anges* n'est plus pour quelques-uns d'entre nous qu'un être souffrant, aigri et troublé. Mais ce révolté devait plaire à Schiller jeune, à ce poète qui, plus exalté encore que Rousseau, mettait ce cri dans la bouche de Karl Moor, son brigand humanitaire : « Fou que j'étais de m'imaginer que je perfectionnerais le monde par des crimes et que je maintiendrais les lois par l'anarchie ! »

Ce qui d'ailleurs est piquant dans l'éloge, et je dirai dans l'apothéose de Rousseau par Schiller, c'est que le poète allemand loue Jean-Jacques de n'être pas Français, de n'avoir rien du français. A son avis, Rousseau fut « un vrai météore pour les cervelles de France ». Schiller allait même plus loin, dans une strophe qu'il a effacée et que M. Ad. Régnier nous a conservée, en cette pièce de l'*Anthologie* intitulée : *Rousseau*. Il se demandait si la Parque de Jean-

Jacques avait rêvé : « Est-ce dans le délire de la fièvre qu'elle imagina de t'allaiter sur les bords de la Seine? Ah! déjà je vois la stupeur de nos neveux, lorsqu'au son des trompettes de la résurrection, ils verront d'une tombe française Jean-Jacques Rousseau se lever. » Et, déclamatoire, irrité, violent, admirateur de Rousseau jusqu'à l'hyperbole, le poète allemand le regarde comme « *une pauvre étoile errante* » dans le « *vacarme de foire de la vie* ». L'auteur des *Brigands* devançait, ce jour-là, Schopenhauer dans son pessimisme. Il jugeait Rousseau comme nous le jugions nous-mêmes, à vingt ans.

Au surplus, il a raison, et Jean-Jacques n'a point, comme Voltaire, par exemple, des qualités, des dons de pure race française. Ce n'est pas seulement un cerveau troublé, c'est bien une cervelle exotique. L'influence qu'il exerce sur Schiller jeune il l'exercera sur bien des jeunes hommes, non pas même de 1782, mais de 93, et nous la trouverons, avec son appétit de justice, et ses déclamations et ses généreuses mais terribles chimères dans plus d'un discours de la Terreur. Ce qui était éloquence dans le *Contrat social* deviendra rhétorique à la tribune, et lorsque la rhétorique se traduit en actes, l'humanité souffre de l'*humanitairerie*.

Je sais bien que Rousseau, enfant du peuple, incarne les passions, les souffrances, les révoltes, les revendications du peuple. Mais ce grand homme, — admiration de notre jeunesse, — se rapproche plus encore peut-être du déclassé que de l'homme du peuple. C'est moins un ouvrier qu'un laquais, ce Ruy Blas qui s'éprend d'une femme en la servant : « A table, j'étais attentif à chercher l'occasion de la servir, je cherchais dans ses yeux ce qu'elle allait demander, j'épiais le moment *de changer son assiette*... » L'esprit est élevé ; l'âme, par quelque coin, est basse. En parlant de Thérèse Le Vasseur, Rousseau dira, par exemple, le plus naturellement du monde, dans son inconscience qui navre :

« Elle ne me satisfait pas au point de vue moral, mais elle me donne de bon bouillon quand je suis malade. » Du moins, il est franc, il est brutalement sincère, il se livre à fond, jusqu'à l'ingénuité. On devrait, après avoir lu les *Confessions*, lire le récit des causeries à travers bois que Bernardin de Saint-Pierrre fit avec son maître. Bernardin explique excellemment Jean-Jacques ; il semble que les impressions soient des notes mises au bas des *Promenades d'un voyageur solitaire*. Il l'aime et profondément. Ce n'est pas seulement un disciple qui parle, c'est un ami. Le rude P.-J. Proudhon, trouvant la signature d'un révolutionnaire de 1848 sous cette devise de Rousseau : *Vitam impendere vero*, écrivait rageusement au-dessous : « Tous ceux qui ont pris audacieusement cette devise ont menti. » Non, — et c'est là ce qui explique, excuse, dépeint, amnistie et sacre Rousseau. Il n'a pas menti. Il n'est, selon le mot de Pascal, ni ange ni bête. Il n'est pas l'ange dont parlait Schiller, il n'est point le monstre, le sanglier qu'eussent volontiers *forcé* ses ennemis.

C'est un homme. Un des plus grands parmi les plus grands, un des plus faibles parmi les plus faibles. Un maniaque de persécution, débile en amour, hanté de l'âpre désir d'être aimé et se heurtant à la haine imaginaire ou réelle. Que n'est-il resté toujours aux Charmettes ! Peut-être y eût-il été heureux ! Mais le bonheur ne se trouve nulle part. Il n'est pas hors de nous, il est en nous.

Et qui sait? l'humanité a besoin de ces *otages de la douleur* qui souffrent pour elle et lui enseignent à la fois et comment il faut supporter le malheur, et comment aussi il se faut contenter des fantômes et des miettes du bonheur, rien n'étant absolu en ce monde, excepté la mort.

JULES CLARETIE.

FANTAISIE ET RÉCITS

XXIX

LE PETIT-FILS DE ROUSSEAU

I

Autrefois, il y a bien longtemps, quand j'étais jeune, j'habitais le Pays Latin, rue Serpente. Récemment arrivé de province, je m'étais installé dans une mansarde, sise au troisième; c'était de là que je devais m'élancer pour faire mon entrée dans le monde. Mes classes finies, que deviendrais-je? Comme tous ceux de mon âge qui ont eu une enfance orpheline et point de fortune, j'hésitais sur le choix d'un état. Un moment, j'avais eu la pensée d'étudier le droit, mais le très mince avoir dont je disposais ne m'eût pas permis d'aller sûrement jusqu'à l'examen où l'on confère la licence. Les miens, se croyant bien inspirés, ambitionnaient pour moi un emploi de surnuméraire dans l'enregistrement. Un rond-de-cuir, la seule supposition d'une telle perspective suffisait pour me faire dresser les cheveux sur la tête. En définitive, j'allais peut-être accepter d'être pion dans quelque obscur pensionnat, et cet expédient serait la servitude des servitudes. Mais en attendant qu'il me fût possible de prendre un parti, je courais volontiers, en batteur d'estrade, de la Sorbonne au Collège de France, me faufilant dans la cohue des auditeurs afin

d'attraper un peu de science, car, au bout du compte, comme je n'avais fait ma philosophie que dans ce qu'on appelait déjà *une boîte à bachot*, j'avais à compléter mille notions qui n'avaient pu être pour moi que rudimentaires.

En ce temps-là, le quartier des Écoles ne ressemblait en rien à ce qu'il est de nos jours. Premier point, ses vieilles rues, étroites et tortueuses, conservaient encore, sur cent points divers, la physionomie du Moyen-Age. Là, c'était une borne, évidemment posée pour permettre à un officier de l'antique Université de monter sur sa mule. Là, se dressait un portail à écusson décoré d'une devise contemporaine des Valois ou bien une enseigne suivant la vieille orthographe. Quant au personnel, il avait de même son cachet bien typique. Comme on était pour ainsi dire encore au lendemain de la Révolution de Juillet, les étudiants, pour la plupart, touchés par le vent du siècle, s'étaient jetés à corps perdu dans le mouvement républicain. Coiffés d'un béret rouge, qui, parfois, était taillé sur le patron du bonnet phrygien, ils portaient la moustache, indice d'instincts guerriers. Beaucoup avaient la barbe de bouc, ce qui donnait visiblement à entendre qu'ils étaient tout à la fois démocrates et romantiques.

En ce qui concernait les professeurs, on en comptait alors bon nombre d'éminents. Je ne m'arrêterai pas à parler du vénérable Geoffroy Saint-Hilaire, le rival de Cuvier, ni de M. Guigniaut, qui donnait une si vaste étendue à la géographie, ni de Victor Leclerc, qui passait pour le plus grand latiniste de son temps, un homme qui savait par cœur les vingt volumes de Cicéron. Dans le clan que je fréquentais, chez Blosse, le fameux cabinet de lecture établi au passage du Commerce, il en était deux surtout qu'on portait aux nues. L'un était M. Saint-Marc Girardin, qui faisait ses conférences dans le grand amphithéâtre de la Sor-

bonne; l'autre, M. E. Lerminier, qui professait au Collège de France l'histoire des législations comparées.

Tous les deux, pourvus d'une célébrité à peu près égale, attiraient régulièrement, chaque semaine, un nombreux auditoire de jeunes têtes, mais il est juste de noter que c'était le second qui faisait le plus de bruit. La seule présence de M. Lerminier excitait un enthousiasme étrange et qui dégénérait parfois en marques de fanatisme. Il y avait à ce succès plusieurs raisons. D'abord, étant très soigneux de sa personne, le professeur montrait avec une sorte de complaisance la figure d'un homme à la mode. Il avait, en outre, à son service une voix assez sonore. En troisième lieu, il posait en esprit avancé. Après être allé en Allemagne boire les sciences philosophiques à la tasse de Kant et à l'écuelle d'Hégel, il était revenu avec les idées les plus téméraires, jouant au Gracque autant du haut de sa chaire que dans la presse de gauche, alors lue dans Paris avec un vif empressement. Pour le moment, il écrivait au *Monde*, feuille radicale, entre Lamennais et George Sand. A son cours, il s'efforçait d'être toujours théâtral et toujours pompeux, se préoccupant beaucoup moins d'enseigner les âmes que de les séduire. Moyennant tant d'artifice, il avait fini par ensorceler toute la jeunesse. Les étudiants, sans défiance, s'entêtaient à ne voir en lui qu'un homme disert, audacieux, qui serait pour les générations d'alors ce qu'avait été le savant Daunou pour leurs aînées du règne de Charles X. C'était tout au plus si quelques yeux de lynx, perçant la pénombre de l'avenir, devinaient que ce brillant enfileur de phrases cachait un sycophante, un renégat du libéralisme, qu'il faudrait siffler prochainement beaucoup plus encore qu'on ne l'applaudissait pour le quart d'heure. Mais, pour la plupart, en 1837, nous étions à mille lieues de prévoir un tel revirement. M. Lerminier était donc une manière de demi-dieu. Je n'ai pas, du reste, à

raconter ici pourquoi et comment il est tombé de son piédestal. Ce sera pour plus tard et ailleurs, si Dieu me prête vie. Hélas! que j'en ai vu rouler à terre sur mon chemin de ces idoles d'un jour !

Une chose certaine, c'est que j'étais l'un des plus assidus à ce cours, et pourquoi ne l'avouerais-je pas? l'un des plus charmés. Sous prétexte de législation comparée, l'orateur faisait défiler devant nous tour à tour les grandes figures de la civilisation romaine qu'il ne nous avait été donné d'apprendre que sommairement et sous la forme insipide du *pensum*. Par exemple, il consacra trois leçons à nous détailler Horace dans ses rapports avec les mœurs de son temps et si, dans ces commentaires, il n'y avait rien de bien neuf, il est certain qu'il s'y trouvait beaucoup d'agrément. Toute une séance avait roulé sur les affranchis de l'un et de l'autre sexe, thème fécond en surprises pour des humanistes de cinquième ordre tels que nous. Ces jolies filles qu'ont aimées Horace, Tibulle, Properce et Catulle, nous ne savions pas au juste ce que c'était. Il nous apprenait que c'étaient les plus séduisantes des créatures, des filles d'esclaves, mais décrassées intellectuellement par les grammairiens grecs et ornées, physiquement, par tous les raffinements du luxe antique. A ce tableau, qu'il esquissait à longs traits, beaucoup se prenaient à applaudir. Cependant un de mes voisins de gauche, un jeune homme blond, avec de grands yeux bleus, qui écoutait avec une profonde attention, ne partageait point l'engouement général. A un certain moment, je le vis sursauter sur son banc comme s'il eût été sous le coup d'une soudaine indignation. — « Ah çà, grommelait-il entre ses dents, voilà « qu'il nous distille la corruption des grands telle qu'elle « a été sous Auguste. Est-ce qu'il va maintenant nous par- « ler des lupanars ? » On murmura, on le chuta, on le fit taire. Pour un peu, on l'aurait assommé. A la sortie,

comme il se trouvait encore près de moi, il jugea à propos de m'adresser la parole. — « Je ne suis pas plus bé-« gueule qu'un autre, me dit-il, mais il me semble que « cette matière n'est pas précisément conforme à ce que « promet le programme. — Bast! répliquai-je, le pro-« gramme d'un cours, qu'est-ce qu'il y a de plus élasti-« que? » Dès ce moment-là, le dialogue fut engagé. Comme il faisait beau temps, nous allâmes à petits pas faire un tour de promenade au Luxembourg, qui, à cette époque, était le quartier général des étudiants.

De quoi avions-nous parlé? De tout un peu, mais plus particulièrement des idées qui donnaient la fièvre à la France d'alors. Mon interlocuteur, plus âgé que moi de trois ou quatre ans, était de taille moyenne. Il avait la figure un peu pâle, pas précisément belle, mais pourtant correcte, suivant les règles de l'esthétique. Les cheveux étaient blonds, les yeux bleus, ainsi que je l'ai dit, avec plus de douceur que d'éclat. Vêtu avec une grande simplicité, mais très proprement, il n'y avait rien en lui qui annonçât l'étudiant pour rire, celui qui fait de la vie une fête, quitte à en faire, plus tard, une carrière de raté. Je ne tardai pas à voir qu'il épousait avec ferveur cette Révolution des Trois-Jours, qui, à sept ans de distance, ayant éclaté comme un coup de tonnerre, avait renversé ce qui restait debout de l'ancien régime pour ouvrir aux jeunes gens des sentiers dans toutes les voies : politique, poésie, législation, médecine, opinions philosophiques, sciences, religion, arts, et il s'étendait sur cette nomenclature avec une très belle pétulance de langage. Avant de me quitter, il m'apprit que, conséquemment avec ce qu'il venait de me dire, il étudiait toutes ces spécialités à la fois. — « Mais, me disais-je en le voyant embrasser tant de « choses, quel état veut-il donc exercer ? Où trouvera-t-il « un gagne-pain ? » — Ce jour-là, en nous séparant, comme

il était bien évident que nous pourrions nous entendre, nous nous promîmes de nous retrouver. Ainsi, nous échangeâmes nos cartes. La sienne, que j'ai conservée comme une relique, était un très simple carré de carton et consistait en deux lignes, imprimées en bâtarde, à l'aide de la lithographie. Voici ce qu'on y lisait :

EMILIEN-JEAN-JACQUES ROUSSEAU,

7, rue de l'Éperon.

— Rue de l'Éperon ! Mais nous sommes tout à fait voisins, cher Monsieur, dis-je en serrant sa carte dans un petit calepin de maroquin rouge. Dieu merci, ce sera une raison de plus de nous revoir.

La semaine d'après, nous nous retrouvâmes de nouveau, en effet, mais, cette fois, ce fut en Sorbonne, au cours de M. Saint-Marc Girardin. Cet autre professeur était tout l'opposé de M. Lerminier. Si l'un était gras, rose et volontiers endimanché, l'autre était pâle, maigre et d'une mise des plus simples, invariablement une redingote bleue dont les plis tombaient jusque sur les talons. L'homme du Collège de France parlait en tonnant. N'ayant qu'un petit filet de voix aigrelette, celui de la Sorbonne se bornait à causer, mais sans chercher ses effets, et comme la nature l'avait doué d'une grande dose d'esprit, il finissait toujours par captiver son monde. M. Lerminier s'occupait de la Rome d'il y a 1800 ans ; M. Saint-Marc Girardin nous entretenait de la littérature française telle qu'elle était au siècle de Louis XV. Enfin, pour terminer le parallèle, si l'un collaborait aux organes de la démocratie, l'autre était l'un des rédacteurs assidus du *Journal des Débats*, c'est-à-dire du principal soutien de la monarchie constitutionnelle. Autour de nous, on disait en faisant quelque peu la moue :

« C'est un doctrinaire. » Il est vrai qu'il ne devait jamais tourner casaque.

A la séance où, pour la seconde fois, j'eus à me rencontrer avec mon voisin, le professeur étudiait spécialement Voltaire et, qu'on me passe un mot d'argot fort en vogue aujourd'hui, tout en l'admirant, il ne se défendait pas de le *bêcher* avec force. Entr'autres choses, il nous rappelait combien avait été grande la haine du grand Désossé pour les juifs. — « Oui, Messieurs, il ne laisse échapper aucune « occasion d'injurier Israël, disait-il. Et quand il est à bout « d'argument, savez-vous comment il traite les douze tri- « bus? *Ces polissons de Juifs !* s'écrie-t-il. Et pourquoi tant « de colère? Tout simplement parce que c'est d'eux qu'est « sorti le Fils du Charpentier et, par conséquent, ce qu'il « appelle la superstition nazaréenne. » Il est bien vrai, Voltaire s'est laissé aller jusqu'à ces emportements. On voit par ce fait qu'il n'y a précisément rien d'inattendu dans la *Fin d'un monde* et que M. Drumont a eu, il y a 130 ans, un illustre prédécesseur. Millième preuve à l'appui de cette archi-vieille vérité qu'il n'y a rien de neuf sous la calotte des cieux.

Pendant que l'orateur se livrait à sa maligne et charmante diatribe, je regardais mon voisin, assis à deux bancs en avant de celui sur lequel j'étais moi-même. Il était l'un de ceux qui applaudissaient le plus et il riait de plaisir lorsqu'il n'applaudissait pas. La leçon finie, quand nous fûmes face à face dans la grande cour, j'allai droit à lui et, avec un certain sans-gêne, je lui parlais de son attitude. — « Il est clair, lui dis-je, que si vous êtes pour l'*Encyclo-* « *pédie*, vous n'êtes pourtant pas voltairien. Je vous ai vu « vous emporter en marques bruyantes d'assentiment « toutes les fois qu'il déchirait le dieu que le ciseau d'Hou- « don a fait sortir du marbre. — Je ne cache pas mon « antipathie, répondit-il, mais quoi de plus simple ? Ne

« pas aimer l'auguste et méchant vieillard de Ferney, c'est « héréditaire dans ma famille. »

Dans le premier moment, le sens de cette réplique ne m'avait pas encore frappé. Ce ne fut que quelques minutes après, à la réflexion, que je compris ce que cela signifiait, au juste. Dès lors, en vertu de ce procédé de raisonnement que les métaphysiciens appellent l'association des idées, je vins à me rappeler la carte de mon voisin et, mentalement, je me mis à en faire l'analyse. Jusqu'à présent, je n'avais pris les trois prénoms et le nom qui y étaient tracés que comme une homonymie arrangée par le hasard. Est-ce qu'il n'existe pas des Rousseau partout et sans qu'ils touchent de près ni de loin au citoyen de Genève? Mais après la réponse qui venait de m'être faite, il n'y avait nul moyen de douter qu'il n'y eût là quelque parenté avec l'auteur de la *Nouvelle Héloïse*. Puis, avec la rapidité fulgurante que met la pensée d'un homme à faire le tour d'une idée, je m'arrêtai au nom d'Émilien. — « Mais « Émilien doit procéder de l'*Émile*, comme le Césarion, « issu de Cléopâtre, venait de Jules César. »

Il arriva que j'avais deviné juste.

« — Voulez-vous que nous allions au Luxembourg? » me dit mon voisin en mettant dans sa parole quelque chose d'affectueux. « En marchant sous les arbres, loin de la « foule, nous pourrons parler plus librement. » — Je le suivis et bientôt, dès que nous fûmes dans le grand jardin, étant sûr de n'être écouté que de moi, il me dit très vivement. — « Tout à l'heure, à la Sorbonne, votre air de « tête, vos regards, votre maintien, tout m'a fait voir que « vous éprouviez un très grand étonnement, presque de la « stupeur, au moment où je vous disais quelle est mon « origine. Au fait, qui m'empêche d'achever la confidence « en vous éclairant tout à fait ? Eh bien ! oui, vous voyez « en moi le petit-fils de Jean-Jacques Rousseau. » Ce qu'il

disait était empreint d'un profond caractère de sincérité. Mais pourquoi n'en pas faire l'aveu ? Il me restait au fond de l'esprit un doute cruel, et ceux qui connaissent à fond la vie de l'homme qui a écrit les *Confessions* me comprendront à demi-mot. Jean-Jacques raconte que, toutes les fois qu'il a eu des rejetons, il les a portés lui-même à l'asile des Enfants-Trouvés. Et, dès lors, comment admettre qu'il ait pu laisser une lignée certaine ?

Émilien lisait sans doute sur mon visage le sentiment d'hésitation qui s'agitait au-dedans de moi-même, car, sans me laisser le loisir de lui répondre, il reprit tout à coup et avec un surcroît d'ardeur : — « Je vois bien que vous « n'êtes pas disposé à ajouter foi à ce que je vous dis et « rien n'est plus concevable que ce mouvement d'incré- « dulité. Mon Dieu, oui, je le sais, mon grand-père, n'en- « tendant point la paternité comme les autres hommes, « imaginait un nouveau système de solidarité sociale en « demandant à la cité d'adopter ses enfants. Était-ce là, « ainsi qu'on l'a dit, une rêverie saugrenue ou une impiété ? « En tout cas, c'est un fait, et ce fait, qu'il aurait pu taire, « s'il eût été un Tartuffe, il a été le premier à le révéler. « Au nom de quelle loi morale les vrais sages, vu la cir- « constance atténuante de la misère, lui en feront ils un « crime ? En ce cas, il faudra du même coup accuser tous « ceux qui, depuis la naissance des sociétés, ont fait des « bâtards et ne les ont point reconnus. Soit, mais, dès lors, « mettez donc sur la sellette tous les rois, à dater de « Pharamond jusqu'à celui qui trône maintenant aux « Tuileries, et aussi tous les riches oisifs qui se donnent « le luxe de deux familles, une de la main droite et une « de la main gauche. Mais en ce qui me concerne person- « nellement, permettez que je déchire pour vous le voile « qui recouvre le mystère. Je suis le petit-fils de Jean- « Jacques Rousseau et de Mme de ***, une grande dame

« fort éprise du génie du grand écrivain. Lorsque mon « père est venu au monde, on ne l'a pas porté au tour « d'un hospice, mais au fond d'une campagne, dans les « environs de Paris. C'est là qu'il a été élevé. On a d'abord « fait de lui un enfant du peuple, habillé de droguet, chaussé « de sabots, à la manière des petits paysans. Vers sa « dixième année, un jour qu'il jouait à la corne d'un bois, « une calèche est venue le prendre. On l'a alors amené en « ville où il a été placé dans une maison d'éducation, sous « le nom de chevalier de Saint-Pons. La vérité est qu'il « n'avait pas d'état civil, chose qui devait aussi se voir, « plus tard, pour un publiciste fameux et qui, comme moi, « porte le prénom d'Émile. A sa majorité, — on était alors « sous le Directoire,— le chevalier de Saint-Pons changea « de nom pour se parer de celui de son père. Il prit du « service dans l'armée, fit partie de l'expédition d'Égypte et « revint, sous le Consulat, avec Desaix, un peu éclopé « et pauvre. Dix ans après, à la fin de l'empire, il se maria « avec la fille d'un libraire du quai des Augustins et c'est « de cette union que je suis sorti. Ma naissance a coûté la « vie à ma mère. De mon père, qui avait repris d'autorité « le nom de son auteur, on avait fait un commis aux écri- « tures, à l'Instruction publique. Béranger a été quelque « temps quelque chose comme son sous-chef. Je l'ai perdu « en 1829 et ça été pour moi une grande douleur, une tris- « tesse qui durera autant que moi, parce que le digne « homme, avec des prodiges d'économie, avait trouvé « moyen de m'élever comme un enfant de riche. A sa mort, « pour toute fortune, je n'ai trouvé qu'un usufruit de « 1.000 francs, devant finir avec moi. Comment vivre avec « si peu d'argent ? Eh ! mais, j'imite mon aïeul ; je m'in- « génie, je copie de la musique et je travaille pour au- « trui. » Il s'arrêta quelques secondes et reprit : — « Voilà « toute mon histoire. Que vous en semble ? »

Il n'y avait pas grand'chose à répondre. Je ne pouvais qu'exprimer combien ce récit me parassait touchant et que les détails de cette existence ne pouvaient qu'ajouter à l'estime que j'avais éprouvée pour lui. Là-dessus nous descendîmes dans ce compartiment du jardin qu'on appelait la Pépinière et où les spécialistes venaient parfois, pendant la belle saison, faire, à ciel ouvert, une leçon de botanique. Émilien paraissait comme allégé d'un poids pour s'être ouvert à un ami. Quant à moi, j'étais tout à la fois fort heureux et très ému d'avoir recueilli ce que je venais d'apprendre. Tout à coup je vis mon chevaleresque compagnon se pencher sur une plate-bande et revenir à moi avec une petite fleur bleu-tendre à la main. — « Une « pervenche ! » m'écriai-je. — « Oui, une pervenche, dit-il, « la fleur de mon aïeul. Tenez, conservez-la en mémoire « de cette journée. » Et comme j'avais sous le bras un in-octavo alors fort à la mode, le *Stello* d'Alfred de Vigny, j'y mis pieusement la fleur des Alpes entre deux pages.

On le sait, il demeurait rue de l'Éperon, à cent pas de chez moi. Sa chambre un peu plus spacieuse, mais pas mieux meublée que la mienne, était celle des étudiants pauvres. Non seulement on n'y voyait pas de cheminée, mais encore elle donnait sur une cour bruyante, celle d'un marchand de papier en gros. Quand il avait loué, il avait ignoré ce voisinage, incommode pour un anachorète, ami du calme et de la solitude. — « Je me sauverai au bout du « trimestre, me disait-il. Sans vous je serais déjà parti. Me « suivrez-vous du côté du Jardin-des-Plantes ? » Une chose à ne point passer sous silence, il avait l'esprit toujours inquiet, la tête mobile. Ceux des physiologistes qui ont étudié à fond les lois de l'atavisme n'auraient pas manqué de retrouver dans l'inconstance de son humeur un peu de l'homme qui a écrit la *Profession de foi du vicaire savoyard*. Mais je reviens à sa cénobie où, si souvent, nous avons

engagé ensemble de fraternelles causeries autant sur le dix-huitième siècle que sur les graves folies du dix-neuvième. Sur une étagère on voyait une statuette en bronze, et vous devinez sans peine qui elle représentait : le philosophe qui a marché si longtemps entre la Renommée et la Persécution. Une très petite bibliothèque, pouvant contenir cent volumes, au plus, formait, avec le lit en acajou, le meuble le plus considérable de cette résidence. Qu'on y ajoute une petite commode en merisier à serrer le linge, une petite table de sapin, un vieux fauteuil en velours d'Utrecht et deux chaises de paille : ce sera tout. Toutes les fois que je venais en visite, le fauteuil était obstinément pour moi. Émilien tenait avec opiniâtreté à m'en faire les honneurs.

Un jour que je m'étais présenté à l'improviste, j'aperçus, pas bien loin du buste, accrochée au mur, entre quatre baguettes de bois noir, une manière de dessin auquel je ne prêtai d'abord que peu d'attention. Au bout d'une demi-heure de logomachie, ayant eu à me lever pour secouer tant de rhétorique et pour me dégourdir les jambes, j'allais d'instinct me planter devant ce cadre, tout nouveau pour moi. — « Ah ! vous regardez ma nouvelle acquisition. « Eh bien, qu'en dites-vous? » — Sur cette invite, je visai avec plus de fixité cette page qui me fit l'effet d'être assez vulgaire. Cela consistait en une manière de paysage sans beaucoup de relief. Une maison rustique, noire, inélégante, située dans une sorte de renfoncement, au bout d'un jardin inculte, où l'on voyait plus d'herbes que dé fleurs et d'arbres fruitiers. — « Ce que je dis de cela? » répondis-je. « Eh ! mon cher, je dis que c'est du dernier « commun, une taupinière de petit bourgeois, tout au plus. » « — Eh bien, » répliqua-t-il un peu piqué, « j'espérais que « vous sauriez deviner en cela un monument historique. »

Il s'arrêta une demi-minute environ, projeta un regard d'admiration sur le dessin : — « Ce paysage-là, mon cher,

« ce sont les Charmettes, dessinées d'après nature. » — Ça, les Charmettes! Ah! que la prose chatoyante de l'aïeul avait donc embelli cette bicoque agreste! Muet de stupeur, étant véritablement sous l'étreinte d'une invincible déconvenue, je ne me sentis pas la force d'ajouter un mot. Quant à lui, sans se déferrer, il reprit sur un ton presque triomphant : — « On m'a écrit justement de là-bas que la petite « propriété est à vendre. Douze ou quinze mille francs au « plus. Vous pensez bien que je vais faire des pieds et « des mains pour gagner cette somme. Aussitôt que je « l'aurai, j'achèterai ce nid d'amour où j'irai terminer ma « vie, s'il m'est donné de vivre un peu. »

Un autre jour, comme je l'avais rencontré sur les quais, occupé à bouquiner, il me fit de vives instances afin de me faire prendre part à ses promenades en dehors de Paris. On était au commencement de mai. Tout renaissait. Au jardin des Tuileries, les marronniers étaient déjà en fleur. Cà et là, on voyait sortir du sol ce vert si tendre, un vert qui ne dure pas plus de quinze jours, et que le seul Diaz a su rendre dans ses paysages. A travers les rues, les marchandes, coiffées alors en marmottes, poussaient en chantant leurs petites voitures à bras chargées de violettes.

— « Tout cela, j'en conviens, pousse à l'ivresse, » me disait Émilien, « mais pardonnez-moi encore de répéter ce « vieux cri : Paris ne cesse pas d'être la ville de boue et de « fumée. Voyons, voulez-vous faire une chose? Venez avec « moi passer deux jours dans la vallée de Montmorency. « Ce ne sera pas du temps perdu, allez. Ah! cette vallée, « elle est pour moi comme une forêt enchantée de l'Arioste! « Dès que j'y mets le pied, j'y respire en pleine nature un « air imprégné de mille magies. Et puis, quand je m'en- « fonce par là, du côté des massifs, en inclinant vers Erme- « nonville, il me semble voir tout à coup une forme hu-

« maine, celle que je vénère le plus, sortir de dessous les « chênes, un herbier à la main. Je me dis alors, tout bas : « *Ne serait-ce pas lui?* Ce qu'il y a de certain, c'est que « voilà cent ans, il passait, presque tous les jours, par ces « mêmes sentiers. Il a imprimé par là, en long et en large, « la trace de ses pas. Il s'est reposé un instant sur cette « pierre couverte de mousse, en contemplant tout ce qui « l'entourait, en cherchant le vrai, toujours si difficile à « trouver, en se disant ainsi qu'il l'a écrit : *J'admirais la* « *nature des heures entières, en pensant à son inconcevable* « *auteur*. Moi, je ne suis bien qu'en cet endroit. Voyons, « venez. »

Le suivre, je l'aurais bien voulu, mais bien des choses s'y opposaient et surtout l'état de mes finances. Cependant, les vacances étant venues, j'allai, pour deux mois, faire un tour dans le Berri et ne reparus qu'à la rentrée, en octobre. On pense bien que mon premier soin fut de courir serrer la main à Émilien. A mon grand étonnement et aussi à mon grand chagrin, je le trouvai tout affairé, en train de faire sa malle. Il m'apprit alors, non sans un peu de larmes dans la voix, qu'il partait, le surlendemain, pour un voyage d'outre-mer. Un riche Yankee du nom de Fenimore Dunoowodie l'emmenait avec lui en Amérique, avec promesse de l'associer à son commerce de peaux de buffles, affirmant qu'il lui ferait faire une jolie fortune en moins de cinq années. — « J'ai accepté, poursuivit-il, bien qu'il m'en « coûte de quitter la France et vous, mais vous sentez bien « que c'est là le seul moyen qui me soit offert de pouvoir, « un jour, acheter les Charmettes. » — Le soir même, nous allâmes diner ensemble chez Flicoteaux, à vingt-six sous, un grand festin. Ce fut notre repas d'adieux.

A deux jours de là, en compagnie de son Américain, il s'embarquait au Havre pour se rendre en droite ligne à New-York. De cette ville, il m'arriva, un matin, une lettre

de quatre pages. Émilien m'y disait que, séparés par l'Océan, nous ne cesserions pourtant point de nous entendre, puisque nous aurions la ressource de nous écrire. Seulement, il ne faudrait pas rompre cette habitude fraternelle un seul trimestre. « Ayez toujours soin de me donner votre adresse « et, de mon côté, je ne cesserai pas de vous transmettre « la mienne. » Très belles paroles, mais que le vent emporte toujours, car ce que les hommes font, une destinée ironique s'applique sans cesse à le défaire. Chacun de nous deux, d'ailleurs, s'en allait en aveugle au-devant de son sort, lui en voguant sur l'Ohio, moi en désertant le Pays-Latin pour me jeter dans cette effroyable bagarre qu'on appelle le journalisme. Peu à peu, notre correspondance se ralentit. Le temps marchait à grands pas. Où était le petit-fils du philosophe? Je ne le savais plus. Que devenais-je moi-même? Un obscur artisan de la presse, et quoique j'aie mis plus de mille fois mon nom au bas de mes œuvres, même dans les feuilles les plus répandues, il est supposable qu'il ignorait mon train de vie et même si j'existais encore. Toujours est-il que nous avions fini par nous perdre entièrement de vue.

II

Tout passe vite. Le règne de Louis-Philippe tirait sur sa fin. On sait de combien de drames sinistres a été marquée sa dernière année. Dans ce même temps, témoin journalier de ces lugubres aventures, je rédigeais le compte rendu de la Chambre des pairs pour le *National* d'Armand Marrast. A la fin d'une séance, en décembre, où le comte de Montalembert, parlant du Sonderbund, avait prédit

l'avènement prochain de la République, je descendais la rue de Tournon afin de regagner mon domicile, lorsque je me sentis tout à coup frapper sur l'épaule. Je me retournai vivement; Émilien se trouvait près de moi, souriant et ému. — « Oui, c'est moi, me dit-il en me sautant au cou. « Pardieu, je vous ai *filé*, comme on dit en terme de « police, car j'ai pu apprendre par un rédacteur de la « *Démocratie pacifique* ce que vous faites en ce moment. « Eh bien! voilà qui est fini : à l'avenir, nous ne nous « quitterons plus. »

Il me mit alors au courant de sa situation. Sans être riche, il était au-dessus des nécessités prosaïques de la vie. Moyennant une assurance contractée à Boston, il avait une rente viagère de 6,000 francs. En y ajoutant les 1,000 francs de l'usufruit, il avait tout ce qu'il fallait pour vivre honorablement en garçon, car il s'était promis de ne jamais se marier. Pour moi, c'était autre chose; j'étais déjà en famille, assujetti à d'impérieux devoirs, condamné, dès cette heure, à dessécher, tous les mois, une bouteille d'encre. Il n'y avait plus à dépenser le temps en faisant le péripatéticien.

Émilien s'était installé rue Taitbout et passait presque tous ses jours à lire. Un vrai marin voit venir le grain; lui, en savant observateur, pronostiquait l'arrivée d'une forte tourmente. — « Voilà la République qui vient, disait-il, « mais avec l'impétuosité terrible d'un mascaret. Réunissant « en moi Jean qui rit et Jean qui pleure, je m'en réjouis et « je m'en effraie. J'éprouve de la joie, parce que c'est l'avè- « nement de tous mes rêves; je m'en épouvante, parce que « ce grand jour n'a pas été suffisamment préparé. Si pro- « gressiste qu'elle soit, la France ne saurait être mûre en- « core pour le règne de la justice. »

Il ne disait que trop vrai. — Au lendemain du 24 Février, tout en saluant avec enthousiasme la nouvelle aurore, il ne pouvait se défendre d'un certain mouvement d'effroi.

L'état d'antagonisme où étaient les diverses classes de citoyens le remplissait de crainte. — « C'est mon grand-« père, disait-il encore, qui a appris aux Français tout ce « qu'il y a de saint dans le mot de Fraternité. On inscrit « maintenant ce mot sur tous les murs, mais sait-on à « quoi il engage? En comprend-on le sens? »

Mon Dieu, non, on ne le comprenait pas, ou plutôt on ne voulait pas le comprendre. Pendant quatre mois consécutifs, de mars à juin, la haine remuait tous les cœurs. Les clubs, la presse, les meetings, les affiches, au lieu d'éclairer les esprits, personne n'y voulant mettre du sien, ne faisaient qu'amener le plus lamentable des quiproquos. Tant de cacophonie sociale ne pouvait qu'aboutir à une lutte sanglante. On était à la veille des journées de juin.

J'avais vu Émilien, le 15 mai, au moment de l'envahissement de la Constituante. Lui et moi, nous avions fait l'impossible pour faire sortir ce fameux pompier de Montargis qui a joué dans l'affaire un rôle si bizarre. Mon ami, très éloquent, comme toujours, adjurait, mais en vain, les masses en les suppliant de se retirer. Il leur disait que c'était un crime que de chercher à opérer une pression sur leurs représentants. De belles paroles! Elles y répondaient par des rires ou par de grossiers quolibets. La foule a toujours eu et aura toujours un faible pour Barabbas. La foule aimait mieux s'en rapporter à Huber, le corroyeur, un agent secret de Louis Bonaparte, ainsi que les protections de l'Empereur l'ont si bien prouvé dans la suite.

Mais le 15 mai, cette parodie du Premier Prairial, avec un Boissy d'Anglas en moins, n'aura été qu'une farce de tréteaux, si l'on veut la comparer à cette sacrilège trilogie des journées de juin durant laquelle le sang a coulé par ruisseaux, à travers les rues. Jamais guerre fratricide n'avait autant attristé une grande civilisation. Cent mille Français armés contre cent mille Français!

De l'Assemblée Nationale, où mon métier de journaliste m'appelait tous les jours, j'avais à parcourir le faubourg Saint-Denis, où je demeurais; c'était dans ce quartier, en grande partie peuplé de prolétaires, que l'insurrection avait son état-major. Près de vingt barricades s'étendaient sur ces rues devenues si menaçantes. Tant que je vivrai j'aurai sous les yeux ce spectacle horrible de membres de la même famille s'entr'égorgeant pour de vains mots, hélas! pour un adjectif, pour un malentendu. De cent pas en cent pas, j'entendais ou la fusillade ou le canon alterner avec ce gémissement des mères ou des veuves qu'on ne peut plus oublier une fois qu'il vous a frappé les oreilles. — Dans la soirée du 28 juin, après une séance où l'on avait appris que le combat redoublait partout avec un surcroît d'acharnement, je revenais du Palais Bourbon en exhibant de poste en poste le sauve-conduit qui m'avait été délivré par la questure, lorsqu'à l'entrée du faubourg je vis un très gros attroupement des plus houleux entourer un homme encore jeune, pâle, sanglant, qu'on emportait sur une civière à une pharmacie voisine. — « C'est un insurgé, disaient les uns, « un gredin qui tirait sur nous. Achevez-le donc, le mons- « tre! — Vous vous trompez, répliquaient les autres : « c'est un homme d'ordre. Il était allé sur la barricade de « la rue des Vinaigriers supplier ces enragés de déposer les « armes, ainsi que le leur demande le général Cavaignac, « et ils l'ont tué, les gueux! — Tué, non, mais blessé griè- « vement. Voyez : il parle! » Après avoir fait quelques pas en écartant la foule de la main, tout hors de moi, je reconnus Émilien. Je m'approchai aussitôt de lui de manière à le garantir de toute attaque, s'il arrivait qu'on le menaçât. Blessé d'une balle dans l'aine, mon pauvre ami était mourant, mais il lui restait encore assez de force pour articuler quelques mots. — « Ah! dit-il en mettant dans la mienne « sa main de glace, ah! vous voilà! c'est vous! Que Dieu

« soit béni puisqu'il m'est donné de vous voir avant de « mourir! » En ce moment, nous arrivions chez le pharmacien de la rue de l'Échiquier. Un carabin, qui se trouvait là, examina la plaie et, en se penchant à mon oreille, il me dit à voix basse. — « Il n'y a rien à faire. Il sera mort avant cinq minutes. » Néanmoins on lui fit boire un cordial afin de le réconforter un peu.

Je regardais Émilien. Ses lèvres pâlies et déjà changées en marbre ou à peu près faisaient visiblement effort pour remuer. — « Ah! mon ami, reprit-il d'une voix saccadée, « quelle guerre atroce que cette guerre des rues! Des frères « contre des frères! Encore et toujours Caïn et Abel! Les « malheureux! Ce n'est pas seulement moi qu'ils viennent « de tuer. Moi, je ne suis rien qu'un pauvre rêveur. Ils ont « blessé la République au cœur, et elle en mourra! Oui, elle « en mourra, mais pour renaître, un jour. Les mourants « ont le don de prophétie, je vous dis ça, moi. » — Il s'arrêta, un moment, comme pour ramasser un peu d'énergie, puis il reprit. — « Elle en mourra, mais vous la verrez « ressuciter. Mon ami, quand vous assisterez au réveil de « cette reine de l'avenir, dites bien à ses soutiens qu'ils « n'oublient pas d'inscrire en tête de leur programme le « mot tant préconisé par mon grand-père : — Fraternité! « Fraternité! Fraternité! » Là-dessus, il ferma les yeux et mourut.

On l'enterra, le lendemain, au cimetière Montmartre, et, suivant le vœu qu'il avait exprimé, dans la fosse commune.

Telle est la très simple histoire que je me suis rappelée, hier, en feuilletant le *Stello* d'Alfred de Vigny, pages 125, 126, où j'avais vu une pervenche desséchée par les ans et tombant en poussière.

PHILIBERT AUDEBRAND.

ANECDOTES SUR UN PRÉTENDU FILS DE ROUSSEAU

La question de l'existence ou de la non-existence de fils de J.-J. Rousseau a souvent préoccupé le public, et amené dans les journaux de vives discussions. L'incident qui fit le plus de bruit est le suicide d'un jeune homme resté inconnu qui se tua à Ermenonville le 4 juin 1791, et dont la mort donna lieu à toutes sortes de conjectures et de polémiques.

Ce fait étant absolument inconnu de la génération présente, on ne lira certainement pas sans intérêt le récit qu'en donne, d'après les feuilles de l'époque, Thiébaut de Berneaud dans son curieux volume : *Voyage à Ermenonville.*

Dès le 1er août 1791, dit cet écrivain, un ouvrage périodique anglais intitulé : *the Censor*, nº XXIII, publia l'article suivant : « Un voyageur, qui était dernièrement à Paris, nous mande qu'un « jeune homme, dont le nom demeure inconnu, est allé à Erme- « nonville dans les premiers jours de juin, et s'est brûlé la cer- « velle près de l'endroit où le célèbre Rousseau a été enterré. On « n'a pu découvrir encore le motif de cet acte de désespoir. « On suppose qu'un amour malheureux l'a conduit à rechercher « dans le tombeau la fin de ses peines. Nous nous souvenons « parfaitement d'avoir entendu parler d'un jeune homme qu'on « disait être le fils de Rousseau. Il avait découvert son père, et « il l'avait même vu. Se trouvant en Angleterre après cette in- « téressante découverte, il communiqua son aventure à quelques « personnes qui lui avaient donné des marques particulières « d'attention. C'était un jeune homme fortement enclin à la mé- « lancolie. Ses amis disent qu'il se plaisait à faire des courses « dans la campagne, et qu'il passait des heures entières absorbé « dans ses rêveries. Il avait l'air, comme le dit Shakespeare :

« Like patience on a monument
« Smiling at grief.... (1).

« Il ne prononçait jamais le nom de Rousseau sans être vive- « ment ému. Il paraît cependant qu'il n'avait confié son sercet

(1) De la statue de la Patience assise sur un tombeau, et souriant à la douleur.

« qu'à peu de personnes : probablement par respect pour la « mémoire de son père. Il y a quelques mois qu'il retourna dans « son pays. Ces circonstances peuvent faire soupçonner que le « jeune homme qui a commis un suicide à Ermenonville est la « même personne de laquelle nous venons de parler. Quoique ce « ne soit qu'une simple conjecture, nous ne serions pas surpris « que des recherches ultérieures confirmassent notre soupçon. »

En 1813, M. Gunther, d'Aix-la-Chapelle, a publié dans un numéro du *Mercure de la Roer*, qui s'imprimait dans cette ville, une notice fort longue sur cet événement. Il annonce avoir puisé les faits à des sources qu'il croit certaines, et paraît convaincu de la vérité de ce qu'il raconte. Voici la substance de sa notice.

Un colon très riche, nommé M. *Anson*, après avoir vu périr par une maladie épidémique toute sa famille aux Indes occidentales, où il était établi, prit le parti, pour échapper à de tristes souvenirs, de se transporter en France avec toute sa fortune. Après son arrivée, il vint, comme font les étrangers, visiter Paris, ses monuments et ses établissements publics. En parcourant les salles de la maison des Enfants-Trouvés, il fut si vivement frappé de la figure intéressante d'un jeune garçon de dix à douze ans, qu'il ressentit sur-le-champ le besoin de le tirer de l'humble état ou il se trouvait. Il n'eut qu'à se faire connaître et à remplir quelques formalités pour obtenir l'enfant, à qui il donna le nom de *Germain*, et qu'il plaça dans une maison d'éducation. Il l'y laissa jusqu'à sa dix-huitième année ; mais, étant allé à cette époque pour l'en retirer, il fut séduit par les charmes de la nièce de l'instituteur, en devint subitement amoureux, et était déjà déterminé à lui donner sa main, lorsqu'il découvrit avec autant de surprise que de douleur que *Germain* était son rival. M. *Anson*, ne se sentant pas assez d'empire sur lui-même pour vaincre sa passion et sacrifier son bonheur à celui de son fils adoptif, lui enjoignit de partir à l'instant pour voyager. Avant de s'en séparer, il lui remit une carte hiéroglyphe trouvée sur lui lors de son exposition : on la lui avait donnée à la maison des Enfants-Trouvés lorsqu'il en avait tiré *Germain*.

Le malheureux jeune homme, après avoir, pendant plusieurs années, parcouru différents pays, revint en France et alla à Ermenonville. Là, en se promenant dans les bois où Rousseau venait herboriser chaque jour, il y perdit son portefeuille. Jean-Jacques le trouva et, par une curiosité assez naturelle, il l'ouvrit : mais que l'on juge quel dut être son étonnement, en y voyan la carte couverte de caractères hiéroglyphiques tracés de sa

main, et qu'il avait attachée au bras d'un de ses enfants. Cependant *Germain*, qui s'était aperçu de sa perte, revenait sur ses pas, et voyant son portefeuille dans les mains de Rousseau, il s'approche et le réclame, en désignant ce qu'il renferme. Le philosophe le regarde un moment en silence, se jette dans ses bras, le serre contre sa poitrine, et lui dit, les larmes aux yeux : « Jeune homme, tu vois en moi le plus coupable des hommes, « mais ce coupable est ton père. Si tu te sens le courage de lui « pardonner, reviens demain ici à la même heure. » *Germain* revint, mais le lendemain Rousseau n'était plus; il n'avait pu résister à une impression aussi vive, aussi cruelle. Son malheureux fils, en proie à la plus sombre mélancolie, au lieu d'aller à Paris, comme il en avait le projet, reprit sur-le-champ le cours de ses voyages.

Au bout de quelques années, son ancien instituteur, avec lequel il était toujours resté en correspondance, attaqué d'une maladie grave, et sentant sa fin approcher, lui écrivit pour l'engager à venir le remplacer. A cette nouvelle, *Germain* reprit la route de Paris. Il espérait que *Thérèse*, dont son instituteur s'était fait une loi de ne lui parler jamais dans ses lettres, lui serait restée fidèle ; mais en arrivant il apprit qu'elle était l'épouse de M. *Anson*, mère de plusieurs enfants, et qu'il lui fallait renoncer à la seule idée de bonheur dont il s'était bercé pendant cinq ans d'exil. Alors, n'écoutant plus que son désespoir, il retourna à Ermenonville, et se brûla la cervelle sur le tombeau de son père

Telle est l'anecdote que M. Gunther raconte, en disant *qu'il se serait dispensé de la publier, s'il n'avait pas la conviction qu'elle est de la plus exacte vérité*. L'erreur plaît et convient à tant de gens, qu'un journal, qui s'est emparé du roman de M. Gunther, ajoute qu'il doit ces faits à cet écrivain, *qui a entre les mains tous les renseignemens qui peuvent les affirmer ;* ce qui veut donner à entendre qu'on ne saurait les révoquer en doute. Mais on n'a pas fait attention que M. Gunther n'a parlé que de sa propre conviction, et non point de tous les renseignements qui peuvent constater l'anecdote, ce qui est bien différent; car tous les renseignements qui peuvent affirmer une chose sont nécessairement de nature à entraîner une conviction générale; au lieu qu'une conviction individuelle s'opère quelquefois d'après les indices les plus légers, et il ne serait pas du tout étonnant que M. Gunther eût puisé la sienne dans un roman de Saul Ascher, intitulé : *Le fils de J.-J. Rousseau*, publié à Berlin en 1802, et dont son anecdote n'est absolument que le précis. Cette identité jette beau-

coup de doutes sur la vérité des éléments de conviction de M. Gunther, et rend inutiles les pièces plus ou moins incertaines que l'on pourrait citer pour l'appuyer (1).

A cette époque, les journaux français rapportèrent la fable composée par M. Gunther; le *Journal de Paris* du 30 juillet 1813, après avoir cité celle du *Censeur* anglais, ajouta : « La lettre suivante, sur le même sujet, nous a paru digne de l'attention de nos lecteurs. — « Monsieur le rédacteur, dans ce moment où « plusieurs journaux supposent que l'infortuné jeune homme, « qui se donna la mort dans les bois d'Ermenonville, était un « des fils de J.-J. Rousseau, je m'empresse de rappeler qu'une « semblable conjecture est depuis longtemps consignée dans « un ouvrage français intitulé : *Voyage à l'Ile des Peupliers*, « par Arsenne Thiébaut de Berneaud, qui parut à Paris en « l'an VII (1798). Ce livre donne les raisons qui portèrent « l'auteur à penser ainsi, et l'on y trouve la lettre du jeune « homme, signée (3.S.1.L.S.R....) »

Le 5 août suivant, je réclamai contre cette assertion, en ces termes : « Permettez-moi, Monsieur, de relever une erreur commise « dans votre feuille du 30 juillet dernier. Je n'ai point assuré, « dans mon *Voyage à l'Ile des Peupliers*, publié en 1798, « que le jeune homme qui se donna la mort le 4 juin 1791, « dans les jardins d'Ermenonville, fut un fils de J.-J. Rousseau. « Cette opinion n'a jamais été la mienne. J'ai seulement cité le « bruit qui circula dans le temps sur cet objet. Quelques traits « de ressemblance avec Jean-Jacques, l'extrême bonté de ce « malheureux, sa mélancolie profonde et l'ignorance dans laquelle on sera toujours sur son nom, sa famille et le lieu de « sa naissance, accréditèrent, dans le temps, cette prévention; « mais rien ne la légitime à mes yeux, et rien, dans sa lettre « que j'ai le premier mise au jour, ne peut raisonnablement la « faire naître. Cette histoire, ainsi que celle donnée par « MM. Ascher et Gunther, sont de véritables romans. Je publierai quelque jour les notes curieuses que j'ai recueillies sur ce « jeune homme, sur son amie que j'ai connue, et qui vint, pendant onze ans, toujours à la même époque, visiter la tombe « de celui qu'elle aimait et ne put avoir pour époux, etc. »

C'est ici l'occasion de raconter une anecdote qui me revient

(1) On avait eu, en septembre 1813, la maladresse de mettre cette fable sur la scène de l'Odéon. Les sifflets firent justice du drame.

à la pensée. Le fait appartient à l'année 1790; j'avais alors treize ans. Ma mère, mon excellente mère, était connue par son enthousiame pour Rousseau. Un jeune homme nouvellement arrivé dans le département des Vosges, où ma famille résidait alors, demanda à lui parler: sa figure était intéressante; il paraissait fort enclin à la mélancolie. Il déclare à ma mère qu'il est fils de Rousseau, qu'il porte sur une épaule et au talon un signe que son père y imprima avant de le faire mettre aux Enfants-Trouvés, et que le secret de sa naissance lui avait été révélé à Genève par M. Moultou, l'ami le plus fidèle de Jean-Jacques. Il ajoute que son intention est de se rendre à Paris, pour se faire reconnaître par l'Assemblée Nationale. Il est porteur de lettres de recommandation de M. Moultou, dans lesquelles on atteste les faits qu'il avance (1); ses récits eux-mêmes ont un air de vérité capable de séduire les moins crédules. Ma famille lui fit bon accueil : il y parut fort sensible. Avant de s'en aller, il nous laissa un portrait de Rousseau, qu'il disait avoir modelé d'après celui que possédait M. Moultou, que j'ai conservé longtemps, et qui s'est perdu pendant mon long séjour en Italie. Ma mère lui donna l'argent nécessaire pour continuer commodément sa route ; de son côté, mon père, qui ne demandait qu'à rendre service, mon père l'accompagna de plusieurs lettres de recommandation pour Paris. Depuis ce temps-là, malgré toutes nos recherches, nous n'en avons plus entendu parler (2).

(1) Ces lettres étaient controuvées et de la même fabrique que celles que l'on dit copiées sur les originaux de Rousseau par un Suisse qui, en 1763, se piquait d'imiter l'écriture et l'ortographe du grand homme. On découvre de ces prétendus autographes chez les amateurs. Je nommerai dans ce genre un distique sur Frédéric II, une lettre au doyen Grumet, curé d'Ambérieux; un traité de mathématiques, etc., que l'on assure être authentiques et qui ne le sont aucunement.

(2) Il est intéressant d'observer ici, que, à plusieurs reprises, les romanciers se sont emparés de la question et l'ont mise soit dans le livre, soit au théâtre.

Notons entre autres *Les enfants de J.-J. Rousseau*, par Claude Genoux (1857), *Un fils de J.-J. Rousseau*, par Devick (1855), *Les chemises Rouges*, par Ch. Monselet (tome I), *Les enfants de J.-J. Rousseau*, drame par Demarteau (1876). (A Liége, chez Demarteau, libraire et publiciste.)

J. G.-C.

Ce jeune homme aura été reconnu pour imposteur par tous ceux qui se seront rappelé 1° que Rousseau avait fait mettre un chiffre dans les langes de l'aîné des enfants de Thérèse, mais que douze ou quatorze ans après, le chiffre à la main, on ne put retrouver l'enfant (*Confessions*, liv. XI) ; 2° que le dernier de ces enfants, dont on ignore le sexe, vint au monde en 1757, qu'il aurait eu trente-quatre ans en 1790 ; ce calcul seul détruit le prestige, et montre l'impossibilité de tout rapport du jeune inconnu d'Ermenonville avec J.-J. Rousseau.

(Thiébaut de Berneaud, édition de 1826, pages 284-293.)

XXX

PÈLERINAGE A ERMENONVILLE

« Plessis-Belleville, — Ermenonville ! » criait le chef de train de la ligne du Nord, le dimanche 21 juillet 1878, pendant que s'alentissait la file des wagons, devant la petite station, vers deux heures de l'après-midi.

Et l'on vit alors, parmi la cinquantaine d'arrivants, deux « messieurs bien mis », que rien ne pouvait faire prendre pour des poètes, — car il est de notoriété publique que les amants des muses portent une lyre en bandoulière et se vêtent de légères draperies aux nuances chatoyantes, mille fois plus agréables durant la canicule que les plus minces jaquettes d'alpaga, — gravir prestement le marchepied d'un omnibus de l'Union-des-Postes. Ce prosaïque char, peint en jaune, mais traîné par deux vigoureux coursiers, devait, moyennant une faible rétribution, épargner aux pèlerins le tourment de franchir la plaine sous un ciel de feu.

Ces jeunes hommes, — pourquoi retarder cette éclatante révélation ? — n'étaient autres que deux écrivains parisiens, — dont celui qui signe ceci, — partis à l'annonce, peu bruyante, du reste, d'une cérémonie quasi-intime, organisée par les fidèles de Rousseau.

Un Sahara dont les avoines, les seigles et les blés éblouissants d'or sont les sables, une fois traversé, une oasis de

verdure apparaît. Quelle est ravissante, la vallée festonnée de feuillages, ponctuée de maisons! Et que l'on oublie vite, à la voir, perché de haut, la longueur du chemin!

Encore quelques tours de roues, quelques claquetis de fouet, et, par une pente rapide, — un casse-cou, — voici qu'on descend au milieu du petit village tout en liesse, devant l'auberge où a lieu la solennité, parmi le brouhaha des allants paysans et des venants citadins, à même les blouses bleues et les redingotes noires.

Une tente, dans la cour de l'hôtellerie ermenonvilloise, se dressait, à l'intention des orateurs et des orphéonistes tenant leurs cahiers de musique chiffrée. A deux pas, sur la route, une tourelle en poivrière, de construction ancienne, faisait deviner le château.

Ce château partage la commune en deux parties assez distantes l'une de l'autre. Il n'offre rien de bien extraordinaire en son architecture du XVIIe siècle. Une petite rivière, la Nonette, au nom souriant, qui descend du village de Ver, dont l'appellation éveille des idées de printemps, après avoir formé le lac de l'Ile des Peupliers, vient baigner de tous côtés cette vaste habitation que la famille des Montmorency posséda autrefois. La belle d'Estrées, de joyeuse mémoire, y fixa quelque temps sa résidence, comme paraît le témoigner une « Tour Gabrielle » qui existe encore... Mais dites où, en quel pays, ne se trouve pas un colombier ayant, selon le populaire, caché quelques nuits de cette pigeonne en blanche collerette!... Ici, du reste, rien d'invraisemblable, si l'on songe à Cœuvres, dans le Soissonnais. — Peut-être une étape pour se rendre à la cour, ou pour en revenir? Et en forêt de Villers-Cotterêts, l'amoureuse du Vert-Galant n'a-t-elle pas aussi laissé son souvenir, avec des anecdotes à l'appui?

En 1763, le marquis de Girardin devint propriétaire de ces beaux lieux. Un aimable homme, à coup sûr, ce mar-

quis-là! Chérissant les lettres et les lettrés, troussant agréablement les petits vers mythologiques, doué de goûts artistiques très raffinés, il entreprit de transformer son magnifique parc, où l'on sentait encore l'influence de Le Nôtre, en un « jardin-paysage », à l'instar de ceux que les Anglais mettaient à la mode.

Tout fut bouleversé. On construisit une cascade, on imagina une grotte; on modifia quelque peu les lignes sinueuses des étangs et des ruisseaux. Le maître de céans, qui se choisissait lui-même pour architecte, s'en donna librement. Une porte gothique s'ouvrait sur le village : une singulière raison de symétrie, qui ne s'accorde guère avec ces projets d'embellissement, la fit supprimer.

On ne garda que deux autres tourelles moyen âge ayant appartenu à des édifices déjà détruits. Il y eut bientôt l'*Autel de la Rêverie*, l'*Hermitage*, la *Prairie arcadienne*, le *Temple rustique*, l'*Obélisque*, le *Temple de la philosophie*, l'*Orme heureux*, le *Monument des anciennes amours*, la *Fontaine du Bocage*, etc., etc. Les vers d'Horace, de Virgile, de Pétrarque, de Piron même, les phrases de Montaigne, se gravèrent sur les rochers, sur les entablements des colonnes, dans les pavillons à rocailles habités par d'invisibles naïades que le spirituel gentilhomme honorait de ses rimes tendres et caressantes.

Tout cela sentait bien un peu la prétention, la fausse rusticité des éventails, ce que l'on a appelé le rococo; mais c'était pourtant un acheminement vers l'amour de la nature réelle. Les idées de Jean-Jacques allaient percer progressivement. — Et nous tous, aujourd'hui, peintres et écrivains paysagistes, après la lignée des Bernardin, des Chateaubriand, des George Sand, nous en continuons la filière, de ces idées-là, quelque petit que soit le trou par où elles entrent en nos cerveaux! — Si la gentille bergère Colette, le gracieux et enrubanné berger Colin

passaient leur temps, inemployé à la tonte de leurs ouailles frisées au petit fer, à danser la gavotte ou le menuet sous les ormeaux, et à chanter des variantes du *Donec gratus eram tibi*, convenons que la réception faite par M. et Mme de Girardin, au mois des aubépines de 1778, à Rousseau et à Thérèse, à ce pauvre grand homme malade et à cette coquette vulgaire, prouve en faveur de leur largeur de vues, de leur admiration sincère pour le génie et de leur mépris des préjugés de caste.

Il suffisait, en ce temps-là, quand on sonnait à la grille et qu'un jardinier venait ouvrir, de donner son nom et d'indiquer ses qualités. M René de Girardin, s'il reconnaissait un artiste, ne laissait pas à ses gens la joie de le guider à travers ce dédale de merveilles.

Étaient-elles donc perdues, ces habitudes d'urbanité, ou modifiées singulièrement à leur désavantage? On aurait pu le croire, en vérité, ce dimanche-là, il y a onze ans. Les clôtures du parc étaient scrupuleusement verrouillées, les fenêtres du logis chastement fermées comme celles d'un couvent. Le propriétaire s'était justement absenté, en laissant des ordres sévères aux gardiens. Impossibilité de s'approcher de l'îlot consacré. Défense de pénétrer dans la grotte. — Heureusement pour moi, je connaissais tout cela depuis une visite antérieure. — Sans doute, l'actuel seigneur, installé là depuis une couple d'années, jaloux des faveurs que lui prodiguaient les charmantes divinités aquatiques, craignait qu'un regard profane scrutât les mystères de ce séjour enchanteur... Ou bien plutôt, ainsi que nous le dit un paysan rencontré devant la pelouse, le descendant de l'ami du citoyen de Genève voyait d'un mauvais œil, — d'un œil de clérical, — la réunion projetée en mémoire de celui qu'estimait son ancêtre au point de lui faire édifier un simple asile de penseur à l'ombre de ses propres murailles. — Depuis, la terre d'Ermenonville est passée en

d'autres mains, — lesquelles, sans doute, s'efforcent à renouer, au profit d'inoffensifs visiteurs, les bonnes traditions d'accueil bienveillant.

Pourtant, on ne pouvait nous empêcher, mon compagnon et moi, de mettre un peu de poésie dans notre hommage au poète des *Rêveries*.

Les discours écoutés, nous gagnâmes la campagne.

Un sentier accidenté court, à travers les hêtres, parmi les fougères, dans la direction de l'île. Au bas, les eaux claires de la Nonette, séparée du lac par une sorte de petite digue, s'embarrassent de roseaux à massue, de sagittaires, de nénuphars, de plantes aux longs filaments flottants. Un délicieux fouillis d'arbres, de rochers, qui rappelle un peu les cascades de Cernay, conduit jusqu'à un petit pont franchissant la rivière. Hélas ! ce pont est intercepté par une porte défendue, des deux côtés, de véritables chevaux-de-frise, aigus, menaçants. Mais les audacieux touristes ne connaissent pas d'obstacles ! Nous aidant des pieds et des mains, sans rien dégrader de la propriété d'autrui, au risque de faire un dangereux plongeon ou de gâter nos hauts-de-chausses, nous traversons la passerelle récalcitrante. Fiers de notre exploit, nous arrivons à un rond-point sablé, l'endroit le plus proche du tombeau, dont aucune barque ne s'offre pour nous faciliter l'abord.

De maigres arbres remplacent les hauts peupliers d'autrefois et ombragent à peine le cénotaphe où l'on aperçoit vaguement les sculptures de Lesueur. Mais sur le monument brille au soleil la couronne d'immortelles qu'un étudiant, aussi empêché, mais plus habile que nous, traversant à la nage, est allé y suspendre, une des nuits précédentes. Une blanche flotille de cygnes, comme pour fêter à sa manière le mort illustre, évolue, se masse, s'éparpille devant nous, entre les deux rives. L'étang miroite. Les arbres se courbent avec des saluts. Les pinsons, les

fauvettes, les mésanges chantent à cœur joie. A nos pieds des campanules fleurissent : —les pervenches sont passées depuis longtemps ! Nous cueillons une longue tige chargée de ces fleurettes bleues. Nous nous exaltons mutuellement, et, prenant en main le texte d'un court poème : *La nuit d'Ermenonville,* composé par l'un de nous, à tour de rôle, ayant de l'émotion à défaut de talent dramatique, nous en lisons tout haut, tournés vers l'île inaccessible, les strophes alternées, écrites sur le mode lyrique. Des promeneurs, hommes et femmes, attirés par cette partie de la fête non inscrite au programme, et obligés de rester sur le chemin que nous avons quitté, nous applaudissent.

Nous revenons sur nos pas. Nous nous rendons, à travers des taillis éclaircis récemment, vers le petit Temple de la Philosophie. Un énorme pied de lierre, tordu, noueux, ébouriffe ses feuilles sur le mur de la rotonde où poussent l'ortie et la pariétaire. De hauts sapins, qui font songer à des mâts de navire, assombrissent un peu le fond du décor. Assis sur les marches, nous admirons le merveilleux paysage : le château, là-bas ; le lac, encore ; les chaudes frondaisons messidoriennes, s'étalant, variées imperceptiblement, sous le bleu de l'atmosphère pure. Un enchevêtrement de ronces bronzées, de viornes grimpantes, de légers houblons, de végétations touffues, met un premier plan intéressant au grand tableau naturiste.

Et nous nous disons que l'âme du « contemplatif » dut être réjouie, quand, il y a cent ans, par un beau clair de lune, une barque chargée d'un cercueil passa, escortée des sarcelles réveillées, égratignant l'eau lumineuse, et se dirigea vers le rideau des peupliers... Le souvenir de l'île de Saint-Pierre, où il semblait à Rousseau qu'il prenait congé de son siècle, nous revint à l'esprit. Nous le voyions « errer dans la campagne, prendre machinalement, çà et là, tantôt une fleur, tantôt un rameau », s'asseoir sur une pierre et

longuement rêver à ses malheurs imaginaires, — causes de souffrances réelles, — bercé par le flotlotement des vagues du lac de Bienne.

Et Gérard de Nerval, aussi, surgit, évoqué d'un mot, dans ce milieu qu'il aimait tant, amenant à notre mémoire les noms des pays voisins, où de si douces impressions souriaient à son enfance de Parisien en congé, où de si naïves chansons sortaient de la bouche des filles : les mêmes que le philosophe, sans doute, entendit des grand'-mères, pendant ces trois mois passés à travers les sentes zigzaguant des hauteurs boisées à la route de Chaalis...

Le temps s'écoulait rapidement, à étudier ainsi, familièrement, l'homme et l'œuvre, à examiner par quelle magie du style neuf et ému le solitaire a ouvert les voies de tous les désasservissements... Au loin, du côté du village, des fanfares exécutant des airs patriotiques nous firent regarder vers les endroits habités où nous espérions trouver à souper.

Près des bois, un restaurant rustique, au jardin converti en salle de bal, nous offrit un asile. Il y avait là une véritable kermesse à la Téniers, — ou mieux, une de ces fêtes champêtres à la Jean-Jacques, — avec un peu de réalisme en plus : la jeunesse des environs buvait, mangeait, bacchanalisait. C'était plein d'une gaieté folle. Involontairement, nous pensions encore à l'amoureux de *Sylvie*, à Gérard, amenant par la main sa douce belle, simplement parée, et fredonnant « Au jardin de mon père... ». Il manquait cependant la musique du *Devin*, jouée par un ménétrier, sur l'estrade ornée de fleurs, et les *ensemble* des villageoises endimanchées :

Allons danser sous les ormeaux,
Animez-vous, jeunes fillettes :
Allons danser sous les ormeaux,
Galans, prenez vos chalumeaux...

Répétons mille chansonnettes,
Et pour avoir le cœur joyeux,
Dansons avec nos amoureux,
Mais n'y restons jamais seulettes...

Oh! combien oubliés, maintenant, les chalumeaux et les ormeaux, et les tendres vers aux faibles prosodies, mais à la poésie enveloppante, enlaçante, ainsi que des bras de jeune forestière ne connaissant ni la *nouvelle*, ni l'autre *Héloïse!...*

Les deux amis, les coudes appuyés sur les madriers servant de table, furent bientôt gagnés par l'allégresse générale, et, le clairet aidant, la *Chanson de Musette* vint « mouiller son aile » dans leurs verres, en s'envolant de leurs lèvres.

LÉON DUVAUCHEL.

ÉTAT ACTUEL D'ERMENONVILLE

Tant de gens parlent d'Ermenonville et si peu le connaissent, que nous croyons devoir faire suivre l'étude de M. Duvauchel de quelques notices exactes et précises sur l'état actuel du domaine illustré par Jean-Jacques :

Sous les derniers des Girardin (1), le vaste domaine d'Ermenonville, aujourd'hui divisé en deux, était tombé dans un état d'abandon et de délabrement dont on n'a nulle idée. Il faut rendre au propriétaire actuel, le prince Radziwill, cette justice qu'il a su, quelles que soient, du reste, ses opinions, agir en homme d'esprit et en homme de cœur, en respectant religieusement tous les souvenirs de Jean-Jacques Rousseau.

Ermenonville, on le sait, est à neuf lieues de Paris, et l'on peut s'y rendre par le chemin de fer du Nord, ligne de Soissons. Depuis la station de Plessis-Belleville-Ermenonville, quelques kilomètres restent encore à faire à pied.

En arrivant au centre du village, on se trouve entre deux jolies pelouses entourées d'eaux vives, l'une à droite et au Nord en avant du château ; l'autre, à gauche, en avant de la cascade. Il est préférable de commencer la promenade par le Nord et de revenir au point de départ par la petite vallée du Sud. De la sorte, les différentes stations qui sont à faire dans le parcours de cette vaste circonférence présentent un intérêt qui va toujours croissant.

D'après le plan gravé sur le relevé cadastral de 1824, nombre d'objets et de sites étaient à voir dans ce merveilleux domaine. Aujourd'hui, plusieurs ont disparu ou n'offrent plus rien de curieux.

Du tombeau du jeune inconnu, du bâtiment gothique, de l'autel de l'Amitié (dans l'île des Platanes), de la cabane de Philé-

(1) Le marquis Stanislas de Girardin, actuellement vivant, et arrière-petit-fils de celui qui donna l'hospitalité à Jean-Jacques, vendit il y a quelques années la partie du domaine qui appartenait encore aux siens.

mon et Baucis, de la Brasserie, du Temple rustique consacré à la Muse pastorale, de l'obélisque consacré à Théocrite, à Virgile, à Gessner, toutes choses tant popularisées par les estampes de l'époque, il ne reste plus rien. Le « Saule de la Romance » et la chambre où mourut Rousseau ont également disparu. Ceci dit, voici sur l'état actuel des souvenirs les plus intéressants pour la personne de Rousseau quelques renseignements qui pourront être consultés avec fruit par les excursionnistes.

En entrant dans le parc du côté nord où se trouve le château, on a tout de suite à sa droite l'emplacement du pavillon où mourut Rousseau. Je dis l'*emplacement*, car le pavillon a été démoli et les matériaux en ont été dispersés, de telle façon qu'il n'en reste pas le plus petit vestige. C'est sous la Restauration, naturellement, que cette action d'éclat s'accomplit, à l'époque où le fanatisme religieux s'attaquait avec rage à tous les souvenirs de la Philosophie.

Depuis quelques années on a construit sur l'emplacement un pavillon, mais qui ne ressemble en rien à l'ancien.

LE BOCAGE. LA FONTAINE DE L'AMOUR. LA MAISONNETTE BATIE POUR ROUSSEAU

Au nord du château et prenant tout de suite direction vers l'Ouest, se trouve une large vallée traversée par les eaux tranquilles de la Nonette; le lit en a été assez élargi pour y former un beau lac dont le niveau est presque à fleur de berges. Cette vallée est ornée, de chaque côté de la rivière, de peupliers, de frênes, de platanes, de chênes disposés en massifs et de façon à ménager partout les plus charmantes perspectives.

La partie de la vallée appelée le Bocage est sillonnée de clairs ruisseaux roulant leurs ondes légèrement murmurantes sur un lit de sable fin et de cailloux polis. Près et en face de l'une d'elles s'élève une petite grotte, dont la voûte est incrustée de coquillages et de cailloux. C'est ici que Jean-Jacques Rousseau aimait surtout à donner ses leçons de botanique au plus jeune des fils de M. René de Girardin, à cet enfant qu'il appelait son petit gouverneur.

Non loin de là se trouvent les ruines de la maisonnette dont M. René de Girardin avait fait commencer la construction pour Rousseau, construction bientôt interrompue par la mort du phi-

losophe, mais assez achevée cependant pour être logeable. Peut-être Thérèse l'occupa-t-elle avant de se retirer au Plessis-Belleville.

A l'encontre du pavillon habité par Rousseau, cette maisonnette demeura intacte de toute souillure. Seul, le temps lui a fait du mal, et beaucoup de mal. Il n'en reste plus, aujourd'hui, que quelques pans de muraille, un tas de décombres au milieu des splendeurs actuelles.

LE DÉSERT ET LA CABANE DE JEAN-JACQUES

En suivant à travers prairies et bocages un sentier qui se dirige vers l'Ouest, on arrive en face d'un grand et bel étang appelé : le *Lac de Jean-Jacques*, parce qu'il aimait beaucoup à en suivre les ondulants contours à l'ombre des bois environnants. Au delà de cette pièce d'eau s'étend le *Désert* qui, à quelques lieues de là, se confond avec la forêt de Chantilly. Le *Désert* d'Ermenonville comprend d'immenses plaines de sable aride, de vastes et superbes sapinières, des collines couvertes de roches vitreuses comme celles de Fontainebleau.

C'est sur l'une des collines dominant le lac que se trouve la cabane de Jean-Jacques Rousseau. Cette cabane, adossée à d'énormes rochers et couverte en joncs arrachés aux bords vaseux du lac, a un aspect sauvage et presque sinistre. L'intérieur en est aussi primitif que l'extérieur; on y voit un foyer plus que rustique, un.... canapé formé par la rude saillie d'un rocher, recouverte d'une mousse abondante et sèche.

D'après la tradition locale et populaire, Rousseau aurait travaillé de ses propres mains à la construction de la cabane. Une phrase de l'*Émile*, gravée sur un des rochers qui soutiennent le toit, semble appuyer cette tradition : « *Celui-là est véritablement libre qui n'a pas besoin de mettre les bras d'un autre au bout des siens pour faire sa volonté.* »

Sur le flanc d'un autre rocher est gravée cette autre inscription extraite, plus ou moins textuellement, d'une des lettres que Saint-Preux écrivait du haut Valais à Julie :

« *C'est sur la cime des montagnes que l'homme se plaît à contempler la nature, c'est là que tête à tête avec elle il en reçoit des inspirations toutes puissantes qui élèvent l'âme au-dessus de la région des erreurs et des préjugés.* »

Disons, en terminant, que pas un rocher, pas une pierre de la cabane de Jean-Jacques n'a bougé depuis un siècle.

LE MONUMENT DES ANCIENNES AMOURS

En voilà un monument qui se moque du temps! A vrai dire, ce n'est qu'un amoncellement naturel de rochers sur le flanc de la colline dont le sommet est occupé par la cabane de Jean-Jacques.

Les rochers consacrés aux anciennes amours sont couverts d'inscriptions, de noms, de chiffres voluptueusement enlacés. Sur plusieurs d'entre eux se lisent des phrases de la *Nouvelle Héloïse* ou des vers de Pétrarque.

Le « Monument des anciennes amours », sur les sinuosités du rivage du grand lac, est situé dans cette partie d'Ermenonville qui a été détachée de l'ensemble du domaine, et qui appartient maintenant aux Inguerlot.

LE TEMPLE DE LA PHILOSOPHIE

En continuant son excursion dans la direction du Sud-Est, la nature change bientôt d'aspect; elle reprend celui qu'elle a dans la vallée du Nord. Après avoir traversé plusieurs futaies et jolies clairières, on arrive sur une éminence dominant tout le pays, le lac et l'île des Peupliers. Là se trouve le *Temple de la Philosophie* qui, chose remarquable, depuis sa construction par René de Girardin, n'a pas subi de modification.

Ce temple de forme circulaire, dans le style simple et élégant des temples de Vesta et de la Sibylle Albunia, est construit de façon à symboliser, aussi parfaitement que possible, la Philosophie; il n'a d'autre voûte que celle du ciel et l'embrasure de l'entrée n'a pas été pourvue de porte; sans doute pour signifier que la Philosophie reste accessible à toutes les idées, à tous les systèmes. Sur le frontispice on lit cet hémistiche... de Virgile,

Rerum cognoscere causas.

On peut encore voir à l'intérieur du temple, sur une pierre brisée dont les morceaux ont été réunis et replacés, cette inscription que nous retraçons dans la disposition exacte qu'elle avait :

Hoc templum inchoatum
Philosophiæ nondum perfectæ

Michaeli Montaigne
Qui omnia dixit
Sacrum esto (1).

A l'extérieur et autour du mur d'enceinte règne une galerie circulaire formée de six colonnes d'ordre toscan, soutenant un entablement en forme de corniche très saillante. Chacune des six colonnes porte le nom d'un homme célèbre avec un mot caractérisant le genre de services qu'il a rendus à la philosophie moderne.

On lit sur la première : Rousseau. *Naturam;* sur la seconde : Montesquieu. *Justitiam;* sur la troisième : Voltaire. *Ridiculum;* sur la quatrième : W. Penn. *Humanitatem;* sur la cinquième : Descartes. *Nihil in rebus inane ;* sur la sixième : Newton. *Lucem.*

A la place de la septième colonne est un socle attendant son fût et portant ces mots : *Quis hoc perficiet?* Les autres places sont vides et attendent l'œuvre de la nature, de la science et de la conscience. Enfin, sur une colonne brisée, on lit encore cette inscription : *Falsum stare non potest.*

LE TOMBEAU DE ROUSSEAU A L'ILE DES PEUPLIERS

Du temple de la Philosophie, on descend par un sentier ombragé sur les bords du petit lac et l'on se trouve en présence du tombeau de J.-J. Rousseau dans l'île des Peupliers, tombeau en forme d'autel antique.

Sur une des faces est gravée cette inscription :

ICI REPOSE L'HOMME DE LA NATURE ET DE LA VÉRITÉ (2)

Sur la face opposée est le bas-relief signé de Le Sueur (au millésime de 1782). Au pied d'un palmier, symbole de la fécondité, est assise une mère de famille tenant ouvert un volume

(1) Ce temple, tout imparfait qu'il est, est dédié à la Philosophie dans la personne de Michel Montaigne qui sut tout dire.

(2) M. Aug. Castellant, toujours précieux à consulter quand il s'agit d'Ermenonville, fait observer que cette sorte de monument funéraire était pour ainsi dire inusitée avant 1778 et qu'elle s'est beaucoup répandue depuis lors. Chose caractéristique, en tout cas, la plupart des tombeaux du village d'Ermenonville affectent cette forme d'autel.

d'*Émile* en allaitant son plus jeune enfant, les autres prennent leurs ébats autour d'elle; l'un d'eux porte, au bout d'une pique, le bonnet, symbole de la liberté; d'autres brûlent sur l'autel de la Nature les corps et buscs de baleine, les bandes à maillot, tous ces liens dont, avant l'*Émile*, on garrottait les enfants. Au-dessus du bas-relief, une couronne civique encadre la belle devise de l'intrépide philosophe : *Vitam impendere vero.*

Aux deux côtés du bas-relief sont les attributs de la musique et de l'éloquence.

Dans le fronton, deux colombes expirent sur des torches fumantes et renversées. Les deux parties latérales offrent une urne lacrymatoire.

LE SAULE DE LA ROMANCE

Non loin de l'île des Peupliers, à l'extrémité d'une pointe de terre qui s'avance à l'Ouest dans le lac, se trouvait le fameux saule chargé de branches et d'années, célèbre sous le nom de « Saule de la Romance », depuis le jour où Rousseau grava sur son écorce les plaintes amoureuses de la tendre Isaure. Voir les paroles de Ducis pour la musique de Grétry.)

Les eaux ayant peu à peu miné le terrain sous ses racines, le saule finit par tomber. On pouvait encore le voir vers 1850, mais aujourd'hui il a totalement disparu.

LE BANC DES MÈRES DE FAMILLE

A l'extrémité sud du petit lac, à vingt mètres environ de l'île des Peupliers, se trouve le banc connu sous le nom de : *Banc des mères de famille*, qui était autrefois au milieu d'un bosquet de robiniers. A deux pas en avant et à droite du banc, est une pierre sur laquelle on lit ces vers :

Là, sous ces peupliers, dans ce simple tombeau
Qu'entourent ces ondes paisibles,
Sont les restes mortels de Jean-Jacques Rousseau :
Mais c'est dans tous les cœurs sensibles
Que cet homme si bon, qui fut tout sentiment,
De son âme a fondé l'éternel monument.

A gauche, une autre pierre porte cette inscription qui figurait autrefois sur le dossier du banc (1) :

(1) Ces deux pierres, par conséquent ces deux inscriptions, firent partie du tombeau provisoire gravé par Moreau, et qui fit place, en 1782, au tombeau actuel.

De la mère à l'enfant il rendit les tendresses;
De l'enfant à la mère il rendit les caresses :
De l'homme à sa naissance il fut le bienfaiteur,
Et le rendit plus libre, afin qu'il fût meilleur.

LES HABITATIONS DE MONTMORENCY

On sait qu'après les différends avec Mme d'Épinay, Rousseau accepta l'habitation que lui offrait M. Mathas, procureur fiscal du prince de Condé; c'est la petite maison du jardin Mont-Louis, à Montmorency, où il resta du 17 décembre 1757 au 9 avril 1762, et dont il a donné lui-même une description dans les *Confessions*. Cette petite maison existe toujours. Au-dessus de la porte, sur une plaque de marbre et en lettres d'or, on a placé une inscription relatant le séjour de Jean-Jacques.

Les tilleuls de l'allée du jardin plantés, on le sait, par Rousseau, la table de pierre sur laquelle il travaillait, le petit pavillon du jardin qu'il appelait, on ne sait trop pourquoi, le petit donjon, la chambre qu'il occupait à l'intérieur de la maison, avec ses boiseries, rien de tout cela n'a disparu. (A observer que cette pièce a été tapissée par le propriétaire actuel d'images de sainteté.) Au rez-de-chaussée, l'inscription gravée au-dessus de la porte d'entrée de la salle à manger, sous la Révolution, se trouve toujours en place.

On peut voir aujourd'hui, à Montmorency, différents objets qui servirent à l'usage particulier de Rousseau durant son séjour à l'Ermitage : ce sont un bois de lit, une table en bois de noyer, sur laquelle il composa une partie de la *Nouvelle Héloïse*, deux chiffonniers en bois de noyer, un petit casier-bibliothèque, un baromètre (1).

A l'Ermitage, le buste élevé à Rousseau par Mme d'Épinay a disparu ; on en voit encore l'emplacement.

Près de la source du jardin, se trouve une pierre avec inscription, sur laquelle Jean-Jacques venait souvent s'asseoir. Le fameux rosier de la romance n'existe plus : M. Castellant me dit en avoir vu, il y a quelques années, l'énorme racine arrachée et desséchée.

D'autre part, il reste encore une pierre monumentale du monument rustique élevé par les habitants de Montmorency, le 25 novembre 1791, à la mémoire de Jean-Jacques.

(1) Ces objets ont figuré, en 1883, à l'Exposition iconographique de J.-J. Rousseau, au Pavillon de la ville de Paris.

XXXI

ROUSSEAU A BOSSEY

Jean-Jacques, âgé d'environ dix ans, qui ne le sait? fut mis, avec son cousin Bernard, en pension chez le ministre de Bossey, petit village savoyard situé à quelques kilomètres de Genève. Le Grand-Salève se dresse là, majestueux comme une muraille titanique, bruni, lézardé et rongé par le temps. Aux environs du village, on rencontre, à chaque pas, des ruisseaux d'eau vive alimentés par les sources de la montagne. Ils se précipitent dans les prairies du fond de la vallée et y forment une petite rivière qui va se jeter, plus loin, dans le torrent limoneux et dévastateur de l'Arve.

Ce paysage dut vivement impressionner Jean-Jacques enfant, car il est plein de contrastes frappants et heurtés. Il a des aspects riants et doux, il en a de sévères et tragiques. Tour à tour, il enchante et terrifie, mais surtout il opprime. Ce rempart formidable qui, brusquement, domine le village et tantôt lui réverbère les rayons éclatants du soleil, tantôt l'enveloppe de ses ombres lugubres, est toujours là pour heurter la vue, assombrir la pensée, attrister l'âme. On n'évite sa tyrannie qu'en portant le regard du côté de Genève ou du côté de la France.

Jean-Jacques enfant passa deux années au sein de ce paysage étrange où il se familiarisa bientôt avec la grande

nature, et s'éprit pour elle d'un profond et inaltérable amour.

N'ayant plus, comme à Genève, l'imagination surexcitée et surmenée par des lectures peut-être un peu fortes pour son âge, faites dans une chambre où rien ne venait distraire sa pensée de leur objet, son âme se calma et, peu à peu, rentra dans la douce paix de la nature. Personne ne vint se placer entre elle et lui. Son cousin Bernard était un tranquille et doux enfant qui se faisait plaisir et gloire de se mettre toujours à l'unisson de Jean-Jacques, qu'il aimait beaucoup et qui le lui rendait bien. Quant au ministre et à sa digne sœur, ils étaient la bonté, la dignité, la douceur, la simplicité mêmes. Donc, à Bossey comme à Genève, nulle contrainte, nulle discipline importune et vexatoire. Ce fut un vrai prolongement de la vie de famille et du bonheur presque inconscient, hélas! qu'il y avait goûté. Il eut en plus la nature, l'espace, la liberté. Ah! c'en était assez pour être parfaitement heureux, il le fut.

Je ne rapporterai point ici l'histoire du noyer de la terrasse, auquel Jean-Jacques et son cousin Bernard servirent de parrains; qui ne la connaît? J'ai cherché ce noyer et ne l'ai point retrouvé; peut-être est-il mort, n'importe! il n'en vivra pas moins dans la mémoire des hommes aussi longtemps que le chêne de Dodone. Il n'a pas rendu d'oracles, sans doute, bien que le tout-puissant génie de Jean-Jacques ait ressuscité le grand Pan, mais il a inspiré à l'auteur des *Confessions* une des plus jolies pages de la littérature française.

Sur le déclin de ses jours, après une vie remplie des plus étonnantes vicissitudes, Rousseau écrivait ces lignes d'une mélancolie si pénétrante: « Je sens que les souvenirs de Bossey renaissent, tandis que les autres s'effacent, et se gravent dans ma mémoire avec des traits dont le charme et la force augmentent de jour en jour, comme si, sentant

déjà la vie qui s'échappe, je cherchais à la ressaisir par ses commencements. Les moindres faits de ce temps-là me plaisent, par cela seul qu'ils sont de ce temps-là. »

Le génie et les malheurs de Rousseau ont sacré pour toujours Genève, Annecy, les Charmettes, Montmorency, Vevey, Motiers-Travers, l'île Saint-Pierre, Ermenonville, le Panthéon, et la foule des pèlerins de la nature et de la libre-pensée se porte, chaque année, vers ces lieux à jamais célèbres. Pourquoi Bossey est-il demeuré à peu près inconnu ?

Pour moi, me rappelant les lignes précitées de Rousseau, pèlerin silencieux et recueilli, je me détachai, un jour, de la foule et me dirigeai seul vers Bossey, espérant y rencontrer plus qu'ailleurs l'ombre rêveuse et tendre du grand homme. Mon espérance ne fut pas déçue. Je me rappellerai toujours avec attendrissement que c'est là surtout, dans ce désert, que j'ai retrouvé mon Jean-Jacques. Il m'y est apparu enfant, dans la rayonnante auréole de son innocence et de son bonheur. Je l'ai vu, les cheveux au vent, escalader les mamelons et les rochers du flanc de la montagne ; puis, comme les ruisseaux vagabonds, redescendre par bonds dans les profondeurs de la vallée. Je l'ai vu, buvant dans le creux de la main l'eau puisée aux sources mugissantes du Salève. J'ai entendu le fidèle écho de la montagne complaisamment multiplier les cris éclatants de sa joie. J'ai vu aussi sa souriante figure redevenir, tout à coup, rêveuse et triste en voyant le ruisseau entraîner du côté du torrent d'Arve la poignée de fleurs qu'il venait d'abandonner à son courant. La cloche du soir étant venue, au même moment, mêler ses ondulations mélancoliques aux grandes ombres du Salève, ses yeux se voilèrent de larmes qui, bientôt, inondèrent son visage; puis, lentement, péniblement, comme s'il eût porté le monde sur ses épaules, — il portait l'infini dans son âme, — il tourna ses pas vers le

presbytère. Le cousin Bernard accourut à sa rencontre : « Voilà encore que tu pleures *pour rien*, mon Jean-Jacques ? Ah ! je ne te laisserai plus jamais seul, puisque, seul, tu finis toujours par pleurer. » Jean-Jacques ne répondit pas, mais il serra doucement son cousin dans ses bras et le couvrit de baisers et de larmes.

Ému moi-même jusqu'au plus profond du cœur, je les suivis des yeux ; mais, au moment où j'allais les atteindre, leur charmante image s'évanouit avec mon rêve.

Auguste Castellant.

NOTICES DIVERSES

ET

BIBLIOGRAPHIE

HOMMAGES PUBLICS

RENDUS A ROUSSEAU EN FRANCE

1. — *Assemblée Nationale* (séance du 27 juin 1790). L'Assemblée, sur la proposition du Président, décrète que le buste de Rousseau par Houdon dont le citoyen Chazir vient de lui faire don sera placé dans la salle de l'Assemblée, vis-à-vis des bustes de Franklin et de Washington.

2. — *Assemblée Constituante* (séance du 21 décembre 1790).

Décret ordonnant l'élévation d'une statue à l'auteur de l'*Émile* et du *Contrat social*.

Séance du 26 août 1791. — L'Assemblée décrète, sur la proposition de M. Montmorency, que les honneurs décernés aux grands hommes seront rendus à Rousseau.

3. — *Assemblée Législative* (séance du 7 octobre 1791). L'Assemblée décide que les bustes de Rousseau et de Mirabeau, offerts par Palloy, seront placés dans la salle de ses séances.

4. — *Convention* (séance du 14 avril 1794). L'Assemblée, après avoir reçu à sa barre Thérèse Levasseur, décrète la translation des cendres de Rousseau au Panthéon.

La translation des cendres eut lieu le 11 octobre 1794.

Comme on sait, la statue décrétée à Rousseau ne fut jamais exécutée, quoique le projet ait été repris plusieurs fois.

Il y eut un modèle de Houdon (Rousseau assis, entouré d'une draperie à la façon du Voltaire, ayant auprès de lui un enfant) (1).

Il y eut aux Tuileries, à l'endroit même où est le Méléagre, dans une petite place gazonnée, entourée d'une grille, une statue de Rousseau assis, en robe de chambre flottante, en perruque ronde, et tenant dans sa main une petite statue de la Nature.

Ce Rousseau, d'une exécution quelque peu naïve, ainsi qu'on

(1) Une petite maquette en terre cuite de ce projet appartenant à M. Hédouin, l'habile graveur-dessinateur, a figuré à l'Exposition iconographique de Rousseau en 1883.

Dans la vente après décès de cet artiste (avril 1889), elle a été achetée 350 fr. par M. Salvator Mayer, l'antiquaire de la rue Laffitte.

peut le voir par l'image reproduite dans le *Guide du promeneur aux Tuileries, an VI*, disparut à la fin de l'année 1797.

Il y eut un concours, en l'an IV, pour une statue destinée aux Champs-Élysées, et Moitte obtint le prix, mais sans qu'on vînt encore à l'exécution.

En l'an VIII, nouveau projet de monument décidé par la commission des inspecteurs du palais du Conseil des Anciens. Celui-ci devait être élevé dans le jardin des Tuileries et fut confié au sculpteur François Masson. Le groupe de cinq figures exécuté par ce dernier fut d'abord placé aux Tuileries, au bout de la terrasse du bord de l'eau, puis transporté au jardin du Luxembourg.

Le 10 juillet 1790, le buste de J.-J. Rousseau fut porté en triomphe autour des ruines de la Bastille. Il avait le corps ceint d'une écharpe de feuilles de chêne et le front orné d'une couronne civique. Il fut également promené avec la même pompe dans tous les districts de Paris.

A Maubec (Isère), où Rousseau avait séjourné dans les dernières années de sa vie, les communes rurales de la contrée se fédérèrent sous son nom (1790); un prêtre fit son éloge funèbre.

En 1791, fête champêtre en son honneur à Montmorency.

Dans la même localité, un buste du philosophe fut élevé avec grande pompe, en 1794. Une nouvelle fête eut lieu à cette occasion, accompagnée d'illuminations, discours, musique et poésies.

Un buste lui fut également élevé à Lyon pendant la Révolution, et une grande fête célébrée le 25 vendémiaire an III (16 octobre 1794). — Voir, pour les détails de cette fête, l'intéressant volume d'Albert Metzger : *Lyon en 1794*. (Georg, édit.)

En 1794, lorsque la fureur contre-révolutionnaire s'acharna après les bustes de Marat, c'est Rousseau qui, partout, fut appelé à remplacer l'ex-tribun. On connaît l'incident qui se produisit le 16 pluviôse an III, au théâtre Feydeau, où le buste de Jean-Jacques mis, séance tenante, à la place qu'occupait Marat, fut accueilli par de vifs applaudissements. C'est à cette ocasion qu'on récita le quatrain suivant :

Des lauriers de Marat, il n'est point une feuille
Qui ne retrace un crime à l'œil épouvanté ;
Mais ceux que le sensible et bon Rousseau recueille
Lui sont dus par la France et par l'humanité.

En 1815, les chefs des puissances alliées, par respect pour la mémoire de Rousseau, exemptèrent le village d'Ermenonville de toute contribution de guerre.

Le 14 juillet 1878, célébration du centenaire de Rousseau à Paris, au Cirque. Discours de MM. Marcou, Louis Blanc, Ernest Hamel, poésie de Clovis Hugues.

(Voir la brochure : *Le centenaire de Rousseau*, Derveaux, 1878.)

La même année, le 2 juillet, fête champêtre à Ermenonville, avec une causerie de M. le professeur Baillon sur la botanique de Rousseau (1). Puis, le 21 juillet, célébration officielle du Centenaire organisée par MM. Castellant et Cottier.

Le 10 août 1879 et le 16 mai 1880, fêtes au Plessis-Belleville.

Le 24 juin 1883, fête champêtre à Montmorency.

(Voir la plaquette de M. Castellant : *J.-J. Rousseau.*)

Dans un réquisitoire de Séguier, premier avocat général du Parlement de Paris et membre de l'Académie française, relatif à la condamnation du volume du marquis de Langle, *Voyage en Espagne* (février 1786), se trouve un long éloge du philosophe.

Le 25 août 1789, l'Académie française mit au concours l'éloge de J.-J. Rousseau. Le libraire Hardy rapporte dans son *Journal* que la salle éclata en applaudissements à cette annonce.

En 1868, l'Académie française donne, comme sujet du concours d'éloquence, l'éloge de J.-J. Rousseau.

Le prix est remporté par Ch. Gidel, dont le discours a été publié dans la *Revue des cours littéraires*, 1868, nos 40 et 41.

Enfin le nom de Rousseau a été donné dans plusieurs villes à des rues ou à des places, ce qui est on le sait un des signes de la reconnaissance publique. Je citerai, en outre de Paris : Brioude (le 15 mai 1842), Calais (le 27 octobre 1882) Asnières (en 1885), Lyon (en 1888, à la partie du quai des Etroits où le grand écrivain passa la nuit en arrivant pour la première fois à Lyon), Dijon (le 31 janvier 1884).

---

(1) Cet intéressant discours a été reproduit *in-extenso*, quelques jours après, dans le *Journal de Genève*.

LA STATUE DE ROUSSEAU A PARIS

(*Voir la gravure du frontispice.*)

La première proposition d'une statue à Rousseau fut faite en 1878, au Conseil municipal, par Ernest Hamel. Elle n'aboutit pas.

En mai 1882, un nouvel appel fut adressé, cette fois, au public et aux autorités sous forme d'une circulaire signée de M. Aug. Castellant, pour le comité du centenaire d'Ermenonville. En juin, un comité était constitué sous la présidence d'honneur de MM. Berthelot, Hipp. Carnot, Ed. Charton, Louis Blanc, sous la présidence effective de M. Henri Martin, avec M. Tiersot pour trésorier et M. Castellant pour secrétaire.

Au bout de peu de temps, le comité perdit successivement Louis Blanc, Tiersot, Henri Martin. M. Tiersot fut remplacé par M. Henri Rouville au dévouement moral et pécuniaire duquel l'œuvre doit une bonne part de son succès, et M. Henri Martin par M. Paul Boiteau, conseiller d'État, éditeur des *Mémoires de Mme d'Epinay*. Nouveau vide créé par la démission de M. Boiteau et, en mars 1884, reconstitution du comité ayant pour présidents d'honneur Edmond About, Berthelot, Carnot, Ed. Charton, Alex. Dumas, F. de Lesseps et le Ministre des États-Unis.

En 1885, les efforts de ce nouveau comité ne paraissant pas devoir mieux aboutir, une commission exécutive prit sur elle de mener l'œuvre à bien.

Dès le mois de mars, elle ouvrait un concours entre tous les sculpteurs français et, en août, soixante-quinze esquisses étaient exposées à l'Hôtel-de-Ville. Trois projets furent primés : ceux de MM. Berthet, Larche et Steiner. En décembre avait lieu le second degré du concours, et le projet de M. Paul Berthet réunissait à cette nouvelle épreuve la majorité des suffrages.

Bien des emplacements divers avaient été projetés pour la statue : terre-plein de la place du Théâtre-Français, place devant la future Bourse du Commerce, etc. Un instant, le Conseil municipal eut l'idee d'élever la statue de Rousseau en pendant de celle de Voltaire, place du Panthéon, mais ce projet fut abandonné comme ne donnant satisfaction ni aux Voltairiens, ni aux Rousseauistes.

Enfin, grâce à l'appui de l'État et du Conseil municipal, la statue de Rousseau a pu être élevée place du Panthéon et inaugurée le 3 février 1889.

Elle mesure 2 m. 50 et représente Rousseau dans l'attitude familière que les dessinateurs et les graveurs du XVIII[e] siècle se sont plu à lui donner. Son auteur, Paul Berthet, élève de Jouffroy et Dameron, a exposé pour la première fois au Salon de 1870. Il a pris part à différents concours ouverts par la ville de Paris et obtint, entre autres, le 2[e] prix pour la statue d'Etienne Dolet. Son Rousseau lui a valu une médaille au Salon de 1887. De lui également deux figures décoratives à l'Hôtel-de-Ville et le plafond de la salle des Fêtes.

Revenons au monument.

Le socle, en marbre rouge, et d'un fort bon goût en son élégante simplicité, est l'œuvre de M. Formigé. Trois inscriptions y sont gravées en lettres d'or : une quatrième, non encore exécutée à ce jour, devra reproduire la célèbre devise de Rousseau : *Vitam impendere vero.*

La face principale porte :

A
JEAN-JACQUES ROUSSEAU
28 juin 1712 — 3 juillet 1778 (1)

Sur le côté droit on lit :

LA STATUE DE
JEAN-JACQUES ROUSSEAU
SERA ÉLEVÉE SUR UNE DE NOS PLACES PUBLIQUES
(Convention nationale, 15 brumaire an II.)

Sur le côté gauche :

IL SERA ÉLEVÉ A L'AUTEUR
D'*Émile* ET DU *Contrat social*
UNE STATUE AVEC CETTE INSCRIPTION :
LA NATION FRANÇAISE LIBRE
A JEAN-JACQUES ROUSSEAU
(Assemblée nationale, 30 décembre 1791.) (2)

(1) Rousseau est mort le 2 et non le 3 juillet.

(2) M. Aulard, dans la *Révolution Française* (n° du 14 février 1889), relève avec raison l'erreur grossière commise dans les dates de cette dernière inscription. Au lieu de 30 décembre 1791, c'est 21 décembre 1790 qu'il faut lire. Et cette fausse date est d'autant plus regrettable qu'elle constitue une erreur historique que ni le Comité du monu-

PROJET DE MONUMENT, PAR SALMSON

(*Voir la gravure page 129.*)

Le projet de monument que nous reproduisons d'après une maquette en cire fut exécuté en 1882, sur les données du Comité du monument, par le statuaire Jules Salmson, auteur, on le sait, de la Dévideuse du Luxembourg, du Hændel de l'Opéra, de la Prudence du Tribunal de commerce, du Henri IV de la Rochelle, du monument de Saussure à Chamounix.

Précédemment, Jules Salmson avait exécuté pour le centenaire de Genève, en 1878, un autre Rousseau colossal, en plâtre, d'après l'estampe si populaire de Meyer. C'est le Rousseau qu'on peut voir à la page 65.

La maquette reproduite n'est qu'une première esquisse destinée à mettre en relief les idées du Comité. Des modifications devaient être apportées aux raccourcis, afin d'éviter la confusion ; le socle devait être diminué au profit de la statue elle-même, les bas-reliefs grandis, et les pans coupés recevant les consoles diminués. Ceci dit afin que de justes observations ne puissent pas être faites à une œuvre restée encore à l'état embryonnaire.

Les bas-reliefs monochromes, pris dans le marbre même, demi-mats dans les parties modelées, devaient représenter : 1° le sujet de Lesueur symbolisant l'*Émile* au tombeau d'Ermenonville ; 2° la translation des cendres de Rousseau au Panthéon ; 3° le tombeau du Panthéon s'entr'ouvrant pour laisser sortir la main armée d'une torche ; 4° les décrets de la Constituante et de la Convention. Le devis d'un tel monument s'élevant à plus de 75.000 fr., le Comité dut, bien à regret, renoncer à en poursuivre l'exécution.

ment ni la ville de Paris ne peuvent laisser perpétrer plus longtemps. Le 30 décembre 1791, en effet, l'Assemblée nationale constituante n'existait plus.

Notons, à ce propos, que ce décret de l'Assemblée constituante fut rendu sur la proposition d'Eymar, plus tard — particularité curieuse, — préfet à Genève, et qu'il vint se greffer sur une proposition de Barrère tendant à accorder une pension à Thérèse Levasseur.

M. Aulard, qu'il faut remercier d'avoir signalé cette erreur, — rares sont les gens qui lisent les inscriptions lapidaires à notre époque, — demande pourquoi on n'a pas gravé sur le piédestal la devise de Rousseau. Mon texte répond plus haut à sa question.

LE MONUMENT DE J.-J. ROUSSEAU A ASNIÈRES

(*Voir la gravure page 225.*)

Nombre de personnes se sont demandé et se demandent encore pour quel motif particulier on a cru devoir élever à Asnières un monument à Rousseau, sous forme d'une fontaine surmontée du buste du philosophe.

Voici sur ce point les renseignements précieux que veut bien nous transmettre M. Aug. Castellant, lequel s'est voué tout particulièrement, on le sait, à l'étude de Rousseau, et a longtemps habité Asnières.

Il y a une trentaine d'années, mourait, à Asnières, Mme de Corancez, belle-fille de Corancez, l'un des derniers et plus fidèles amis de J.-J. Rousseau.

Elle avait longtemps habité un petit château situé à l'angle de la rue Saint-Denis et de la rue de la Concorde, près la place du marché, où Arsène Houssaye venait souvent la voir pour l'entendre parler de Jean-Jacques qu'elle avait connu. Elle savait par son beau-père tout le XVIIIe siècle, et elle était elle-même, en quelque sorte, le commentaire vivant de la bibliothèque qu'il lui avait léguée.

Un jour, Arsène Houssaye trouva dans cette curieuse bibliothèque un exemplaire des *Confessions* de Jean-Jacques, avec de nombreuses notes marginales écrites de la main de Corancez, par lesquelles, confirmant les récits de l'immortel écrivain, il mettait les points sur les *i*. Précieuse découverte! Arsène Houssaye s'est empressé de donner une édition des *Confessions*, avec les notes de Corancez. C'est donc du village d'Asnières que nous est venu ce document historique.

J.-J. Rousseau a-t-il, au moins, connu le village d'Asnières? Ses pieds ont-ils foulé le sol sur lequel on lui a érigé un monument? Cela paraît infiniment probable.

Toute la vallée de Montmorency est pleine de son souvenir. Peut-être pour venir chez Mme Dupin, qui, l'été, séjournait à Clichy-la-Garenne, passait-il par Deuil, Labarre, la Chevrette, Gennevilliers et par Asnières, à deux pas de la place qui porte aujourd'hui son nom.

Plus tard, de retour de l'exil, alors qu'il habitait son quatrième étage, en face de l'Hôtel des Postes, rue Plâtrière, J.-J. Rousseau parcourait presque journellement, avec son fidèle ami et disciple

Bernardin de Saint-Pierre, le périmètre de Paris : bien des fois, ils ont dû s'arrêter sur les rives asniéroises.

Le monument, œuvre de l'architecte Baillif, se compose d'une grande vasque dans laquelle quatre têtes de lion déversent l'eau par la gueule ; au-dessus de la stèle, haute de six mètres, le buste du philosophe par Carrier-Belleuse (1).

L'ensemble est simple et de bon goût.

Voici les inscriptions gravées sur la pierre :

Face sud :

VITAM
IMPENDERE
VERO

A
JEAN-JACQUES
ROUSSEAU
1712-1778

Face est :

TOUT EST BIEN
SORTANT DES MAINS
DE L'AUTEUR DES CHOSES

Émile
Livre I

Face ouest :

LA LOI EST L'EXPRESSION
DE LA VOLONTÉ
GÉNÉRALE

Face nord :

ÉRIGÉ
PAR SOUSCRIPTION
PUBLIQUE

—

INAUGURÉ
LE 30 MAI 1886

Au-dessous du chapiteau, les tablettes portent les titres du CONTRAT SOCIAL, de l'ÉMILE, de la NOUVELLE-HÉLOÏSE et des CONFESSIONS.

(1) Rappelons ici que c'est M. Castellant qui a pris l'initiative de cette nouvelle œuvre de glorification de J.-J. Rousseau.

J. G.-C.

LA STATUE DE ROUSSEAU A GENÈVE

(*Voir la gravure, page 441.*)

Avant la statue actuelle, Genève ne possédait qu'un simple buste en marbre déjà sculpté par Pradier. Ce buste se trouvait au Jardin botanique, avec cinq autres, représentant les Génevois qui s'étaient illustrés dans l'étude de la botanique.

C'est en décembre 1825, qu'il fut pour la première fois question, sur la proposition de Guillaume Moultou, membre du Conseil représentatif, d'élever un monument à Rousseau. En décembre 1828, un comité définitif se formait et la statue de Pradier était enfin inaugurée le 24 février 1835 (1). Cette statue est élevée, comme on sait, à l'entrée du lac Léman dans une île appelée depuis lors « île Rousseau » et que Moultou avait exprimé le désir, en 1825, de voir arranger « de manière à ressembler, autant que possible, à l'île des Peupliers ».

Primitivement, cette statue devait être en marbre et représenter Rousseau debout, mais on dut renoncer au marbre à cause de l'intempérie des saisons. Notons, d'autre part, que « le costume en chemise, les manches attachées avec un nœud, et les pieds nus » furent alors vivement critiqués par quelques personnes.

Coulée en bronze à Paris par Crozatier, la statue de Rousseau fut exposée pendant quelques jours dans la cour du Louvre.

LA ROMANCE DU « SAULE »

(*Voir la musique, page 353.*)

Sur quelle musique se chantait, au temps de Shakespeare, la romance du *Saule*, d'*Othello*? Il serait probablement difficile, en dépit de toutes les recherches, de le savoir aujourd'hui. Cette romance est devenue célèbre, il y a près de quatre-vingt ans, lors de l'apparition de l'*Othello* de Rossini, dont elle formait, surtout par le fait de sa situation, l'un des épisodes les plus émouvants. Elle n'était point du goût pourtant de ce rossiniste convaincu qui avait nom Stendhal, et qui la traite assez cavalièrement. « Cette romance, dit-il, est bien écrite, elle est d'un style sage,

(1) Précédemment, un riche Génevois, voulant payer la dette de sa patrie, avait offert 30,000 fr. à Canova pour une statue de Rousseau, mais le grand statuaire mourut avant d'avoir pu accéder à ce désir.

et voilà tout. Elle doit son grand effet à la situation, et, à Paris, à la manière admirable dont Mme Pasta la chante. » La Malibran, elle aussi, la rendait d'une façon incomparable. Tout récemment un autre grand Italien, Verdi, se mesura avec elle lorsque, il y a peu d'années, il eut l'idée de refaire *Othello* après Rossini. Il est assez curieux toutefois de constater que la première interprétation musicale de la romance du *Saule*, en dehors de l'époque de Shakespeare, s'est produite en France, et qu'elle est due à Rousseau. Ce qu'on sait moins, c'est que, peu d'années après, et en France encore, elle fut remise en musique par un artiste illustre, par Grétry.

C'était en 1792, pour l'adaptation d'*Othello* que Ducis faisait représenter à la Comédie-Française. Les deux rôles principaux de l'ouvrage, ceux d'Othello et d'Hédelmone (Desdémone), étaient joués le premier par Talma, le second par une actrice charmante, Mlle Desgarcins, qui devait mourir bientôt, à la fleur de l'âge et dans des circonstances terriblement douloureuses. Bonne musicienne, Mlle Desgarcins était douée en outre d'une voix pure et mélodieuse. Ducis n hésita donc pas à lui confier l'exécution de la romance, pour laquelle Grétry avait bien voulu se faire son collaborateur. Voici ce qu'il en dit dans l'*avertissement* placé en tête de sa tragédie.

Aucun des historiens de Grétry n'a eu connaissance de cette romance du *Saule* écrite par lui. Le témoignage de Ducis serait le seul qui pourrait nous révéler ce fait, si le texte même de la musique de Grétry n'avait été publié dans un livre où l'on n'aurait assurément pas l'idée de l'aller chercher, le *Voyage à Ermenonville*, d'Arsenne Thiébaut de Berneaud, qui l'a mise en parallèle avec celle de Rousseau. Le rapprochement est assez curieux, et c'est ce qui m'a engagé à le signaler.

C'est son ami Deleyre, l'ancien élève des Jésuites, le collaborateur de l'*Encyclopédie*, le futur conventionnel, qui traduisit pour Rousseau la romance du *Saule* et qui lui en fournit le texte, comme il lui avait déjà fourni celui de plusieurs de ses romances, entre autres *Je l'ai planté, je l'ai vu naître*, dont Rousseau a tiré le parti que l'on sait. Si l'on s'en rapporte à l'auteur du livre que je viens de citer, ce serait là la dernière composition de Rousseau; on lit, au cours de la description qu'il fait d Ermenonville : « ... On se rappelle toujours avec un nouveau plaisir cette romance, dont la musique delicieuse peut être regardée comme le chant du cygne, puisqu'elle fut la dernière que com-

A Motiers-travers le 9 xbre 1764

A Monsieur

Monsieur Abauzit

a Genève

Daignez, vénérable Abauzit, écouter mes justes plaintes. Combien j'ai gémi que le Conseil et les Ministres de Genève m'aient mis en droit de leur dire des vérités si dures ! Mais puisqu'enfin je leur dois ces vérités, je veux payer ma dette. Ils ont rebuté mon respect, ils auront désormais toute ma franchise. Pesez mes raisons et prononcez. Les Dieux de chair ont pu me punir si j'étois — coupable ; mais si Caton m'absout, ils n'ont pu que m'opprimer.

J. J. Rousseau

Texte original (sans réduction) et adresse de la celèbre lettre à Abauzit.

posa l'auteur du *Devin du village ;* il lui a imprimé le caractère antique des ballades, et cette teinte vaporeuse qui s'allie si bien avec l'excessive mélancolie du sujet... »

On peut juger de la valeur de la romance par le texte ci-joint ; mais, quelque opinion qu'on ait sur elle, il est difficile de ne pas remarquer combien la prosodie du dernier vers est fautive, et comme il eût été pourtant aisé de la corriger.

A. POUGIN.

NOTES SUR LES MANUSCRITS DE ROUSSEAU

(Voir l'autographe des *Confessions*, page 425.)

Tout le monde connaît, ne serait ce que par les nombreux manuscrits ayant figuré en 1883 à l'Exposition iconographique organisée dans le Pavillon de la ville de Paris, la belle écriture ronde de Rousseau, cette écriture inimitable qui suffit à personnaliser une époque et qu'on appelle aujourd'hui encore du nom du siècle, écriture XVIIIe. « Ses manuscrits, » dit M. Fritz Berthoud » sont d'une netteté et d'une régularité parfaites, faciles à lire et agréables à l'œil comme des pages d'impression. »

Les deux pièces que nous publions ici, page des *Confessions*, et lettre à Abauzit, proviennent du fond Streckheisen-Moultou, à la Bibliothèque de Genève qui, avec la Bibliothèque de Neuchâtel et le *British Museum* de Londres, contient, on le sait, des merveilles dans ce domaine.

Mais ce que l'on ignore généralement, c'est qu'il existe à la Bibliothèque de la Chambre des députés une collection de manuscrits, je ne dirai pas « plus riche que toutes les autres collections », comme l'écrivait dernièrement M. Badin dans la *Nouvelle Revue*, — ce qui est une exagération, — mais une collection fort intéressante pour l'histoire littéraire de Rousseau, se composant, soit de brouillons avec les premiers jets de la pensée de l'écrivain, soit de textes définitifs, soit de copies autographes.

Les manuscrits du Palais-Bourbon comprennent les pièces suivantes :

1° Une copie des *Confessions* trouvée dans les papiers de Rousseau et offerte par sa veuve à la Convention (2 cahiers petit in-8, ayant l'un 182 pages, l'autre 172 pages, d'une écriture très serrée, puisqu'elle contient près du double

de l'impression, ce qui ne l'empêche pas d'être très lisible et très nette);

2° Une série de brouillons et non pas *les brouillons* (puisqu'il en existe également à Genève), de la *Nouvelle Héloïse* (gros volume grand in-4°, de 541 pages), chargés de corrections et de variantes;

3° La belle copie de la *Nouvelle Héloïse*, faite avec une véritable coquetterie pour Mme la maréchale de Luxembourg, ornée des douze estampes originales de Gravelot, et divisée en six volumes. Ce véritable chef-d'œuvre de calligraphie est pur de toute rature. « Chaque page est réglée au crayon, et les lignes sont aussi droites, aussi régulières, aussi compassées que dans un livre imprimé; »

4° Une copie de l'*Émile*, sans doute la dernière avant celle qui a servi de base à la première édition, en 3 volumes, avec nombreuses notes et additions, d'une écriture nette et très lisible, aux lignes peu serrées, écrite sur le recto seulement, le verso ayant été réservé aux notes et aux corrections;

5° Le manuscrit du *Devin du village* sur lequel cet intermède fut joué en 1752, au théâtre de la Cour, à Fontainebleau.

BIBLIOGRAPHIE

(De 1879 à 1889)

Une bibliographie de toutes les publications se rapportant à Rousseau d'une façon quelconque demanderait un gros volume (1).

Nous avons donc pensé, plusieurs travaux de cette espèce ayant été déjà faits, que le mieux serait de donner la bibliographie des ouvrages et articles publiés de 1879 à ce jour, période non encore classée.

C'est le sujet du travail qui va suivre :

I. — Publications bibliographiques antérieures.

= Musset-Pathay. — *Œuvres complètes de Rousseau*, 1827. Notices bibliographiques des écrits relatifs à la personne et aux ouvrages de Rousseau. (En tête du volume I.)

= Quérard. — Article Rousseau. Tome VIII.

= *Notice des principaux écrits relatifs à J-J. Rousseau*, par M. Barbier, bibliothécaire du Conseil d'État. Paris, 1820.

= *Mémoires de la Société d'histoire de Genève*. Tomes XIX (pp. 195 à 197) et XX (pp. 199 à 216).

Ce dernier travail contient la bibliographie de tout ce qui a été publié sur Rousseau de 1874 à 1878.

= *Aperçu bibliographique sur le Centenaire de Rousseau*. Notice par M. Mohr. Genève, 1878.

(1) Ce travail se fera assurément, quelque jour, pour servir de pendant au véritable monument littéraire élevé par M. Bengesco au philosophe de Ferney. Voir : *Voltaire, Bibliographie de ses Œuvres*. Perrin et Cie, éditeurs, 3 volumes.

= G. Vapereau. — *Dictionnaire des Littératures.* Paris, Hachette, 1875.

= Buisson. — *Dictionnaire pédagogique*, articles de MM. Steeg et Compayré. (T. II, 1re et 2e parties.)

= Albert de Montet. — *Dictionnaire biographique des Genevois et des Vaudois.* Lausanne, 1870.

II. — Volumes.

= *J.-J. Rousseau au Val-de-Travers.* — (1762-1765), par Fritz Berthoud. Paris, G. Fischbacher, 1881. Avec une gravure en tête représentant la maison de Rousseau à Motiers, d'après la restitution faite par l'auteur lui-même.

Intéressant ouvrage dans lequel M. Berthoud, rousseauiste de vieille date, tout en relatant les torts que certains habitants des montagnes neuchâteloises, les ecclésiastiques spécialement, eurent envers Rousseau, a cherché à rappeler les preuves de leur affection pour sa personne et de leur respect pour son génie.

= *J.-J. Rousseau et le pasteur de Montmollin* (1762-1765). Suite et complément du précédent volume. Fleurier (Suisse), 1884.

Publication des papiers de M. de Montmollin concernant ses démêlés avec Jean-Jacques ; lettres et billets de Rousseau, quelques-uns inédits, d'autres avec variantes, correspondance de M. le pasteur Sarasin, de Genève, qui fut le véritable metteur en scène de la nouvelle querelle suscitée à Rousseau : enfin lettres des parents et amis du professeur de Montmollin relatives à cet incident.

= *Querelles de philosophes. Voltaire et J.-J. Rousseau*, par Gaston Maugras. Paris, Calman Lévy, 1886. Fort volume divisé en 22 chapitres.

M. Maugras, dans ce volume, s'est plus particulièrement attaché à Rousseau « dont la vie a été relativement très peu étudiée », dit-il, et il a cherché « à le montrer », suivant ce qu'il croit, « sous son véritable jour ». Voir plus haut, pages 30 à 33, les appréciations que je porte sur cet ouvrage.

= *J.-J. Rousseau*, par Louis Ducros, professeur à la faculté des lettres de Poitiers. Volume illustré, de la *Collection des Classiques populaires*, publiée par Lecène et Oudin. Paris, 1888.

Intéressante étude laissant de côté la politique, ne parlant du pédagogue que pour faire connaître l'originalité de ses idées et essentiellement consacrée au peintre de la nature.

= *Trois Confessions. Saint Augustin, Montaigne, J.-J. Rousseau*, par P. Antonini. Paris, Sandoz et Thullier, 1882.

= *J.-J. Rousseau als Musiker*, par Albert Jansen. Berlin, Georg Reimer, 1884.

Etude très complète sur l'œuvre musicale de Rousseau, avec des aperçus et des chapitres entièrement nouveaux : notamment : *Les chauvinistes contre Rousseau, Thème pour la nouvelle musique dramatique, La nouvelle forme de l'opérette et de l'opéra en France, De Rousseau à Richard Wagner.*

= *J.-J. Rousseau als Botaniker*, par Albert Jansen. Berlin, Georg Reimer, 1885.

Etude non moins complète, non moins fouillée, sur l'œuvre de Rousseau en botanique.

Tout un livre est consacré à l'étude des différentes fleurs observées par Jean-Jacques et un appendice contient plusieurs pages curieuses : *Observations de Rousseau sur certaines plantes de son herbier*, déposé, comme on sait, au Musée botanique de Berlin. Un chapitre est également employé à démontrer que Rousseau s'est, là encore, élevé contre le chauvinisme en faveur de Linné.

= *Friedrich II und J.-J. Rousseau*, par Dubois-Reymond, recteur de l'Académie des sciences de Berlin. Berlin, 1879.

= *Jean-Jacques Rousseau. Leben, Geistesentwickelung und Hauptwerke* (Vie, Génie et œuvres principales), par Richard Mahrenholtz. Leipzig, 1889, Rengersche Buchhandlung.

Avec un portrait de Rousseau gravé sur bois.

= *Rousseau*, par Henry Grey-Graham. De la collection des : *Foreign Classics for English Readers.* (Edimburg et Londres, 1882, publiée par M. Oliphant.)

Histoire de la vie de R. assez bien étudiée.

= *J.-J. Rousseau's Krankheitsgeschichte*, par le Dr P. J. Mœbius. Leipzig, Vogel, 1888.

Histoire clinique de la maladie qui empoisonna la vie de Rousseau. Le distingué neurologiste de Leipzig estime qu'il fut atteint du délire des persécutions combinateur. D'après lui R. aurait été amené, par ce fait, à donner aux faits réels une explication erronée.

III. — Brochures et plaquettes.

= *La vérité sur la mort de J.-J. Rousseau*, par le docteur Chéreau, bibliothécaire de l'École de médecine (1875). Paris.

Opuscule plein de faits et de renseignements contre le suicide de Rousseau.

Nouvelle édition, avec pièces inédites. La 1re édition a paru en 1866.

= *Nouvelles recherches sur les Confessions et la Correspondance de J.-J. Rousseau*, par Eugène Ritter, professeur à l'Université de Genève. (Extrait de la *Zeitschrift für neufranzösische sprache und literatur*.) Oppeln et Leipzig, 1880.

= *Le consul de Genève jugeant les œuvres de Rousseau*. (Extrait de l'*Alliance Libérale* du 14 juillet 1883.)

= *Essai sur l'état mental de J.-J. Rousseau et sa mort à Ermenonville*, par Alfred Bougeault. Paris, Plon et Cie, éditeurs 1883.

= *Die Bildnisse J.-J. Rousseau* (étude sur les portraits de Rousseau), par Albert Jansen. (Extrait du tome LII des *Preussischen Jahrbücher*, 1883. Berlin.)

= *Fragments inédits de J.-J. Rousseau, recherches bibliographiques et littéraires*, par Albert Jansen. Berlin, 1882.

= *Documents sur J.-J. Rousseau* (1762 à 1765), recueillis dans les archives de Berlin, et publiés par Albert Jansen. (Extrait du tome XXII des *Mémoires de la Société d'Histoire de Genève*.) Genève, librairie Jullien, 1885.

Documents inédits provenant des archivès secrètes de Berlin et se rapportant au séjour de Rousseau dans la principauté de Neuchâtel.

= *Zur Litteratur über Rousseau's Politik*. (Extrait du tome XLIX des *Preussischen Jahrbücher*, Berlin.)

= *Etude sur J.-J. Rousseau*, par E. Maillard (ancien maire d'Ancenis.) Paris, imp. Balitout et Cie, 1886.

Plaquette sur le caractère, les œuvres et l'influence du philosophe.

= *La Nouvelle Héloïse et Mme d'Houdetot*, par Lucien Brunel, professeur de rhétorique au lycée St-Louis. (Extrait des *Annales de l'Est*, octobre 1888.) Paris, Berger-Levrault et Cie, 1888.

Intéressante étude de psychologie intime.

= *J.-J. Rousseau à Venise* (1743-44). Notes et documents recueillis par Victor Cérésole, consul de la Confédération suisse à Venise, publiés par Th. de Saussure (1885).

Précédemment publiés dans *l'Art* (1877).

= *Briefwechsel J.-J. Rousseau mit Leonhard Usteri in Zurich und Daniel Roguin in Yverdon*, par Paul Usteri. Zurich, 1886.

Intéressante publication de lettres inédites.

= *J.-J. Rousseau à Ermenonville*, par M. Ferdinand Labour, vice-président du Tribunal de la Seine. (*Plaquette non mise dans le commerce.*)

= *J.-J. Rousseau. Hommage National*, par Aug. Castellant. Plaquette documentaire contenant toutes les pièces officielles, les discours du centenaire d'Ermenonville, de l'œuvre du monument national, du monument de Montmorency, du monument d'Asnières et plusieurs articles de l'auteur (réponses à des anti-rousseauistes) sous le titre de : *Rousseau vengé*. Paris, Vanier, 1887.

IV. — Articles de revues.

= *La politique de Rousseau*, par Nourrisson, de l'Institut. (*Le Correspondant* des 25 août et 10 septembre 1883.)
Etude d'après les travaux de M. Jules Vuy.

= *J.-J. Rousseau à Venise*, par M. P. Faugère. (*Le Correspondant* des 10 et 25 juin 1888.)
A été réuni en brochure. Paris, De Soye et fils, imprimeurs.

= *J.-J. Rousseau et Thérèse Levasseur*, par R. Chantelauze. (*Le Livre*, 10 mai 1884.)
Intéressante étude d'après des documents peu connus, avec un portrait de Rousseau et de Thérèse. (Ce dernier rarissime.)

= *Les Confessions de Rousseau et les Mémoires de Mme d'Épinay*, par Lucien Brunel. (*Revue Générale* du 15 octobre 1887.)
L'auteur cherche à tracer la méthode à suivre pour l'usage de ces deux ouvrages, souvent si différents.

= *J.-J. Rousseau*, par Mme Macdonald. (*The Woman's World*, february 1888.)

= *Les manuscrits de J.-J. Rousseau de la Bibliothèque de la chambre des Députés*, par Adolphe Badin. (*Nouvelle Revue*, tome LV, 15 novembre 1888.)

= *L'Idylle et la romance au XVIIIe siècle.* Etude accompagnée d'encadrements dessinés par Fernand Fau et de différents fragments des œuvres musicales de Rousseau, par John Grand-Carteret. (*Revue Illustrée*, fascicule du 1er mars 1890.)

= *Le basset de Mme de Warens*, par Albert de Montet. (*Revue Internationale*, de Rome, 25 septembre 1888.)

Recherches sur la petite campagne du Basset près Clarens qui vient d'être démolie, dans laquelle Mme de Warens passa sa jeunesse, et dont Rousseau a donné la description dans la *Nouvelle Héloïse*.

= *La pédagogie de Jean-Jacques au théâtre après le IX thermidor*, par Gaston Bizos (*Revue d'Art dramatique*, 15 décembre 1889).

Intéressante étude sur la comédie de Fabre d'Eglantine, *Les Précepteurs*, représentée en 1799, et qui n'est, suivant le mot de l'auteur de l'étude, qu'une interprétation dramatique de l'*Emile*.

= Deux lettres inédites de J.-J. Rousseau (*Revue Rétrospective*, tome IX, Juillet-Décembre 1888), dont une signée Renou.

= *Le timide au théâtre* (et dans la vie), par Francisque Sarcey. (*Revue de Famille*, 15 décembre 1889.)

Dans cette étude faite entièrement d'après *Les Confessions*, Rousseau a été pris pour type du timide.

= Articles concernant Rousseau publiés dans l'*Intermédiaire des Chercheurs et des Curieux* (Années 1878, 1880, 1881, 1882, 1884, 1885, 1886, 1887, 1888, 1889).

Un « intermédiaire » qui signe Pont-Calé demande des preuves certaines de la « folie » de Rousseau et, sous le titre de « Rousseaulâtrie », déplore de voir Eugène Ritter et moi employer notre temps à la défense de Rousseau.

Les autres notices sont consacrées à des questions de bibliographie, à des recherches sur la véritable maison de R., rue Plâtrière, aux enfants du philosophe, à son herbier. — Parmi les pièces curieuses citons : une lettre sur sa mort, de Mme Delessert (1778), et un autographe de Rousseau à 27 ans (procès-verbal d'un vol de fruits commis chez Mme de Warens), plein de fautes d'orthographe.

V. — Articles sur l'exposition iconographique (1883).

= *Exposition iconographique de J.-J. Rousseau :* Les portraits, les estampes, les suites de vignettes, par John Grand-Carteret. (*Revue politique et littéraire*, 14 juillet 1883.)

Voir sur le même sujet le *Figaro* du 16 juin 1883 (avec reproduction d'estampes), le *Journal de Genève* des 1 et 8 juillet. (Articles de M. Grand-Carteret.)

= *Le Parlement*, 17 juin 1883.

= *Le Temps :* Au jour le jour (16 juin). — *La vie à Paris*, de Claretie (également en juin, et tome III des Chroniques réunies en volumes. Havard, 1884).

= *Justice*, 19 juin. (Article de M. Sutter-Laumann.)

= *Voltaire*, juin. *Les reliques de saint Jean-Jacques*, par Paul Fresnay.

= *Evènement*, 15 juin. Article de Firmin Javel.

= *La Petite Revue*, 5 août. *L'iconographie de J.-J. Rousseau*, par Alfred Julia (avec vignettes).

VI. — Articles publiés a l'occasion de l'inauguration de la statue de Rousseau (1889).

= *Paris*, 5 février. Chronique de Caribert (H. Fouquier). « Hommage à Rousseau. »

= *Le Siècle*, 5 février. Chronique de Ch. Bigot.

= *Le Gaulois*, 4 février. « La statue de Tartufe, » par Fourcaud.

= *Gil Blas*, 8 février. « Un Pion, » par Jacqueline (Séverine).

= *Revue Bleue*, 23 février. « Un jugement à reviser : J.-J. Rousseau, » par Edme Champion.

(Article ayant pour but de protester contre la sentence qui assimile Rousseau à Marat, et de montrer que les hommes de la Révolution le considéraient comme un sage, c'est-à-dire un modéré.)

= *Samedi-Revue*, 9 février. Article de M. de la Brière, plein de fiel clérical.

= *L'Univers Illustré*, 26 janvier et 9 février (reproduction de la statue et notice).

= *Le Monde Illustré*, 9 février. *Souvenirs de J.-J. Rousseau.* Article accompagné d'une série d'illustrations (maisons habitées par Rousseau, état actuel du tombeau, château d'Ermenonville), d'une reproduction de la statue et de dessins sur la cérémonie d'inauguration.

= *Le Journal Illustré*, 3 février (reproduction de la statue d'après un bon dessin de Henri Meyer, et notices sur Rousseau).

= *Petit Parisien* (supplément illustré), 10 février. Reproduction de la statue.

N. B. — Nous ne donnons ici que les études et non les comptes rendus de la cérémonie qui abondent dans les journaux et seraient sans intérêt pour une bibliographie. La même observation doit être faite au sujet de l'Exposition iconographique.

VII. — Ouvrages divers se rapportant a Rousseau.

= *La Ville et la Cour au XVIIIe siècle*, par Adolphe Jullien. Paris, Rouveyre, 1881.

Ce volume du savant musicologue qui contient tout un chapitre sur

Rousseau se compose d'articles qui parurent d'abord dans la *Revue et Gazette musicale* en 1873, puis en brochure dès la même année, sous le titre de : *La Musique et les Philosophes.*

= *Lettres autographes composant le cabinet de M. Alfred Bovet.* Paris, Charavay, 1885.

Nombreuses lettres de Rousseau, quelques-unes inédites.

= *Histoire de l'éducation des femmes en France*, par Paul Rousselot, 2 volumes. Paris, Librairie Académique, Didier et Cie, 1883.

Le chapitre IX du tome II (L'éducation domestique au XVIIIe siècle) est presque en entier consacré à Jean-Jacques. L'auteur y examine successivement l'éducation des filles d'après Rousseau et l'influence pédagogique exercée par lui dans la suite.
Ouvrage consciencieux, que l'on peut toujours consulter avec fruit.

= *L'éducation des femmes par les femmes. Etudes et portraits*, par Oct. Gréard, de l'Académie française. Paris, Hachette et Cie, 1887.

Un chapitre est consacré à l'étude des doctrines de Rousseau puis à la propagation de ses idées par les femmes (Mme d'Epinay, Mme Necker, Mme Roland), qui ont ainsi, dit M. Gréard, pleinement justifié la maxime favorite du philosophe : que les femmes sont juges des mérites des hommes.

= *Etudes critiques sur l'histoire de la littérature française*, par Ferdinand Brunetière, 3e série. Paris, Hachette et Cie, 1887.
Etude sur Voltaire et J.-J. Rousseau. (Voir plus haut pages 25 à 27.)

= *La fin du XVIIIe siècle. Etudes et portraits*, par Caro. Paris, Hachette et Cie, 1886.

Un chapitre est consacré à Rousseau.

= *La conversion de Mme de Warens*, par Albert Metzger. Chambéry et Paris, 1886.

Livre destiné à préparer l'édition critique des livres II à VI des *Confessions* et plein de curieux documents. (Voir, entre autres, la conversion de Mme de Warens d'après le témoignage de son mari.)

= *Les pensées de Mme de Warens*, par Albert Metzger, Lyon, Henri Georg, 1888. 1 volume avec plusieurs portraits et, notamment, un portrait présumé de Rousseau adolescent.

Etudes sur son biographe Amédée Doppet. — Mme de Warens aux Charmettes. — Les Charmettes après son départ. — L'oratoire de Mme de Warens. — Wintzenried et Mme de Warens.
Documents tirés des archives départementales de la Savoie.

= *Une poignée de documents inédits concernant Mme de Warens*,

trouvés à Londres et à Turin, avec la photographie du portrait conservé au Musée de Lausanne. Lyon, Henri Georg, 1888.

On y trouve le testament de J.-J. Rousseau (texte de la minute originale du notaire et du tabellion de Chambéry) et sa procuration.

= *Le Dix-huitième siècle*, par Emile Faguet. 1 vol. in-18 jésus. Paris, Lecène et Oudin.

Etudes sur les grands écrivains de l'époque, de Bayle à André Chénier. Un chapitre est consacré à Rousseau.

= *Histoire littéraire de la Suisse française*, par Philippe Godet. Paris, librairie Fischbacher, 1890.

Travail intéressant dans lequel se trouve tout un chapitre : Voltaire et Rousseau. M. Godet réclame Rousseau comme enfant de Genève. « La Savoie a pu le compléter, dit-il, elle ne l'a pas fait. » Malgré sa conversion au catholiscisme, il est toujours resté protestant. « Rousseau, c'est le protestantisme exilé reprenant possession de sa patrie. »

= Ouvrages divers à consulter : *Histoire de la notation musicale depuis ses origines*, par Ernest David et Matthy Lussy (1882. — *Psychologie des grands hommes*, par Henri Joly. — *Histoire critique des doctrines de l'éducation*, par G. Compayré. — *La déclaration des droits de l'homme de 1793*, par Emile Acollas, 1885. — *Cours de littérature française*, par Antonin Roche. — *Etudes sur la littérature contemporaine*, par Edmond Scherer. — *Lettres à Quinet*, par Théophile Dufour. (*Une lettre sur la Nouvelle Héloïse, et une lettre sur les Confessions.*)

VIII. — Réimpressions d'œuvres de Rousseau.

= *Le Devin du village et chefs-d'œuvre lyriques de Rousseau* : paroles et musique pour piano. De la collection Ad. Rion dite des 100 Bons Livres à 10 c. Paris, 1878.

= *Les Confessions*, publiées en 4 volumes, dans la *Petite Bibliothèque artistique* de Jouaust, avec eaux-fortes de Hédouin, et préface de Marc-Monnier. 1882.

= *La Nouvelle Héloïse*, publiée en 6 volumes, avec eaux-fortes de Hédouin et Lalauze (en tout 18 compositions), un portrait de Rousseau en Arménien et une introduction de J. Grand-Carteret. Paris, Jouaust, 1889-90. (Même bibliothèque artistique.)

= *Les Rêveries du promeneur solitaire*, publiées par Jouaust dans la collection des *Petits chefs-d'œuvre*, 1885.

= *Du Contrat social.* Publié par Jouaust dans la même collection, avec préface de Jean Larocque. 1889.

Intéressante préface dans laquelle l'auteur s'élève contre les jugements de parti-pris et affirme que Rousseau n'a nullement rêvé l'utopie des écoles égalitaires, ni « présenté comme résolu le problème de la sagesse et de la justice des majorités », ni « superposé le droit des majorités au droit du citoyen. »

= *Morceaux choisis de Rousseau,* avec une introduction par Georges Renard. Paris, 1882. Collection Charavay frères.

= *J.-J. Rousseau. Œuvres choisies,* volume 134 de la « *Nouvelle Bibliothèque populaire* » à 10 centimes, publiée par la librairie Henri Gautier.

= *Les Confessions,* avec 96 compositions de Maurice Leloir gravées à l'eau-forte par Boulard, Champollion, Ruet, Mordant, Abot, et une préface de Jules Claretie. Paris, librairie artistique. Launette et Cie. 1888-1889. 2 volumes publiés en 12 cartons.

Véritable monument artistique élevé à la gloire de Rousseau par le peintre Leloir.

EN PRÉPARATION

= *J.-J. Rousseau.* Œuvres choisies. Dans la *Bibliothèque Littéraire de la Famille,* sous la direction de M. F. Lhomme, publiée par la Librairie de l'Art.

= *J.-J. Rousseau.* Etude sur sa vie, son œuvre et son influence, par Victor Cherbuliez. Dans la collection « *Les grands écrivains français* » publiée par la maison Hachette.

= *J.-J. Rousseau et l'hospice des Enfants-Trouvés,* par M. Brièle, archiviste de l'administration de l'Assistance publique.

= *Etude sur Rousseau,* par Mme Macdonald.

L'écrivain anglais, se plaçant au même point de vue que le Dr Roussel, doit soutenir dans ce travail la thèse que Rousseau n'a jamais eu d'enfants de Thérèse et que les cinq grossesses des *Confessions* ont été simulées.

= *Histoire de la vie, des œuvres et de l'influence de J.-J. Rousseau jusqu'à nos jours,* par Auguste Castellant.

Ce travail de l'écrivain rousseauphile doit comprendre 3 volumes.

J. G.-C.

APPENDICE

LA CÉRÉMONIE DU PANTHÉON

CÉRÉMONIE DU PANTHÉON

DISCOURS PRONONCÉS
A L'INAUGURATION DE LA STATUE DE ROUSSEAU
(3 FÉVRIER 1889)

Dimanche 3 février, à 2 heures, par une pluie diluvienne, a eu lieu dans l'intérieur du Panthéon la cérémonie d'inauguration du monument élevé à J.-J. Rousseau.

Moins pompeuse que celle du 20 vendémaire an III, la solennité, dit *le Rappel*, a été tout aussi imposante et, malgré l'affreux temps qu'il a fait toute la matinée, les invités étaient venus en grand nombre. Voici, à ce sujet, quelques détails empruntés à un article de M. Eugène Clisson dans *l'Événement:*

« Depuis que le Panthéon a été rendu à sa destination primitive, aucune cérémonie exclusivement laïque n'y avait eu lieu. On ne peut, en effet, qualifier de purement laïques les obsèques de Victor Hugo, qui furent entourées d'une pompe et d'un appareil auxquels il ne manquait que la présence du prêtre et les cantiques psalmodiés pour affecter le caractère d'une cérémonie religieuse.

« A vrai dire, l'édifice se prête mal aux fêtes laïques; son architecture, la hauteur de ses voûtes sonores, les emblèmes dont ses murs sont revêtus, font penser à une église, et l'on est tenté de se découvrir en y pénétrant.

« Cette réserve faite, constatons que la cérémonie d'inau-

guration de la statue de J.-J. Rousseau nous a fourni l'occasion, toujours trop rare, d'entendre les remarquables discours de quelques maîtres de la parole.

« Sur l'estrade, à la place de l'ancienne nef, sont disposés les sièges, fournis par le Garde-meuble et destinés aux personnages officiels : ministres, députés, conseillers municipaux, délégués. A côté, la tribune drapée de velours rouge crépiné d'or, où se succéderont les orateurs ; derrière ce premier groupe, une foule, au milieu de laquelle on remarque un grand nombre de dames ; dans l'enceinte, plus de trois mille personnes ; au fond du temple, les chœurs de l'école Galin-Paris-Chevé.

« Un millier de places ont été réservées, dans la première partie du monument, en face de l'estrade, aux personnes munies de cartes spéciales. D'autres cartes donnent seulement accès dans le Panthéon. Les divers échafaudages qui voilent les travaux entrepris pour la décoration picturale de l'édifice ont été recouverts de huit tapisseries appartenant au Garde-meuble.

« Ajoutons que ces tapisseries représentent des sujets connus ; entre autres : Jésus guérissant les malades, Jésus lavant les pieds du bon Samaritain, etc. »

Un énorme trophée de drapeaux, surmonté d'un écusson portant les deux lettres R. F. placé au-dessus de l'orgue, occupait le fond de l'édifice. D'autres trophées, des tapis, quelques oriflammes et les vingt-quatre lustres en bronze se balançant dans l'espace, complétaient l'ensemble décoratif du Panthéon.

Tel est le décor. Passons à la cérémonie elle-même, présidée par M. Steeg, député, assisté de MM. Henri Rouville, trésorier du Comité, et Grand-Carteret membre du comité, spécialement chargé de l'organisation. M. Lockroy, ministre de l'instruction publique, empêché, avait délégué pour le remplacer M. Buisson, directeur de l'enseignement pri-

maire. M. le président de la République était représenté par M. le commandant Chamoin.

De son côté, le Gouvernement de Genève, sur la demande du Comité, avait chargé M. le conseiller d'État Gavard de représenter à cette cérémonie la patrie de Rousseau.

Sur l'estrade avaient pris place MM. Lardy, ministre de Suisse à Paris; Poubelle, préfet de la Seine; Darlot, président du conseil municipal; de Bouteiller vice-président; Jacques, président du conseil général; Strauss, Champoudry, Dubois, Chabert, A. Petrot, Delhomme, Mayer, Deschamps, Gaston Carle, conseillers municipaux; Caubet, chef de la police municipale; Jules Simon, Camille Doucet, Victor Cherbuliez, délégués officiels de l'Académie française; Ernest Hamel, Arthur Arnould, Ch. Gueullette, Armand Renault, Henri Demesse, Edouard Montagne, Elie Fourès, Théodore Cahu, délégués de la *Société des gens de lettres;* Ratisbonne, Ladislas Mickiewitz, A. Ocampo, Jules Lermina, Beaume, Alphonse Pagès, Le Bailly, Jules Oppert, Dr Lœwenthal, délégués de l'*Association littéraire et artistique internationale;* Jourde, syndic de la presse, et de nombreuses notabilités appartenant au monde de la politique des lettres et des arts.

Avant l'ouverture de la cérémonie, divers morceaux, entre autres la marche d'*Aïda*, ont été exécutés par la musique du 24e régiment d'infanterie de ligne, placée au fond de l'édifice. Puis, à 2 heures, la Société chorale Galin-Paris-Chevé, dirigée par M. Armand Chevé en personne, chante l'*Hymne à Rousseau*, de Chénier, musique de Gossec. Coupée par le chœur du *Devin du village,* la cérémonie fut terminée par l'*Hymne à la Liberté*, également œuvre de Chénier-Gossec.

Sept discours, que nous croyons devoir reproduire dans leur intégrité, ont été prononcés par MM. Jules Steeg, pré-

sident du Comité exécutif du monument national ; Darlot, président du Conseil municipal ; Jules Simon, au nom de l'Académie française ; Gavard, au nom du gouvernement de Genève ; Ernest Hamel au nom de la *Société des gens de lettres ;* Ratisbonne, au nom de l'*Association littéraire et artistique internationale ;* Castellant, secrétaire du Comité, comme délégué d'Ermenonville.

DISCOURS DE M. JULES STEEG

Député [illegible] de, Président du Comité du Monument.

M[illegible],

Nous acquittons aujourd'hui une dette nationale.

A deux reprises [illegible], par deux votes successifs, les grandes assemblées [illegible] Révolution française, la Constituante en 1790, la Convention [illegible] 1794, avaient décidé qu'une statue de bronze, la seule q[illegible] aient jamais décrétée, serait élevée à Jean-Jacques Rousseau, par « la nation française libre », sur une des places publiques de Paris.

[illegible] décision ne fut pas exécutée. Dans la suite des temps, [illegible] ettes de plâtre ont été exposées soit aux Champs-Ély[illegible] aux Tuileries ; elles ont disparu sans laisser de traces. [illegible] Hippolyte Carnot voulut reprendre ce projet ; les cir[illegible] ne le lui ont pas permis.

[illegible] ques a une statue à Genève, sa ville natale ; il n'en avait pas à Paris, la capitale de son pays d'adoption.

[illegible] ité s'est formé, il y a quelques années, pour réparer [illegible] du siècle. Présidé par [illegible] Henri Martin, composé [illegible] députés, de sénateurs, de conseillers municipaux, d'écrivains et de savants, ce comité a recueilli [illegible] souscriptions, organisé dans le Pavillon de la ville de Paris, [illegible] initiative de M. Grand-Carteret, une intéressante exposition iconographique de Jean-Jacques, ouvert un concours auquel d'éminents artistes ont pris part, choisi une œuvre d'élite, obtenu le précieux appui de l'État et de la Ville, et aujourd'hui, son œuvre achevée, il vous con-

voque, sous les auspices du gouvernement de la République, à rendre à Jean-Jacques Rousseau les honneurs du Panthéon.

Ces honneurs, il les a eus déjà.

Le 9 octobre 1794, par suite d'un décret de la Convention, ses restes, enfermés dans une urne, ont été apportés en grande pompe dans ce temple par les habitants d'Ermenonville, précédés de la Convention tout entière. Et « l'hymne à Rousseau », que vous venez d'entendre, paroles de Chénier, musique de Gossec, retentissait ce jour-là sous ces mêmes voûtes.

Je tairai la nuit odieuse et sombre où les agents de la réaction enlevèrent subrepticement de ces caveaux les cendres du philosophe pour les aller jeter en quelque coin inconnu de la banlieue. Ils pensaient bannir à jamais Rousseau du Panthéon. Et voici qu'il y entre aujourd'hui, non ses restes mortels, retournés à la nature, mais son esprit, son nom, sa gloire !

Son cénotaphe est sous ces dalles, à côté de la tombe de Victor Hugo ; son image est dans la frise, parmi les grands hommes dont l'histoire enregistre les noms, sa statue d'airain se dresse sur la place, et nous ouvrons la marche des fêtes du Centenaire de la Révolution par la fête de Rousseau !

Ce n'est que justice.

Rousseau est un des pères de la Révolution. Il l'a préparée, prédite, enseignée, prêchée. Il a sa large part dans ses grandeurs et dans ses fautes. C'est à lui qu'elle doit son caractère à la fois si dogmatique et si humain, si tragique et si cordial. On peut dire qu'à distance il en a inspiré les lois et présidé les fêtes. C'est lui qui a dicté la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen. C'est lui qui a suggéré la grande Féderation de 1790, la fête solennelle de l'Être suprême, les processions d'enfants et de vieillards. C'est lui, ce qui importe davantage, qui a préparé l'avènement de la démocratie, qui a ouvert les voies à la République.

Dans un temps qui ne connaissait guère que le droit divin, il a proclamé avec éclat le droit populaire. En supposant dans le plus lointain passé un contrat social librement consenti, il traçait le tableau et il établissait la théorie de la société future, de la société démocratique et républicaine, reposant sur le libre consentement du suffrage universel, dont il saluait l'aurore, dont il annonçait le règne, sur le déclin de l'ancien régime.

Ce règne du suffrage universel, il le concevait comme le triom-

phe de l'égalité, de la raison, de la justice au milieu des hommes. C'est bien de lui qu'émane la devise : Liberté, Égalité, Fraternité. Il voulait élever le plus humble au niveau des plus grands. Il voulait remplacer l'action arbitraire et abusive des hommes par la domination inflexible et tutélaire des lois. Il voulait que le peuple, s'arrachant au despotisme des individus, se gouvernât lui-même, fût la source permanente de toutes les lois et de tous les pouvoirs.

En même temps qu'il proclamait la souveraineté populaire, il la déclarait imprescriptible, inaliénable. Il ne concluait pas, selon la théorie de Hobbes et selon l'odieuse pratique des plébiscites, de cette haute et souveraine puissance du peuple, qu'il eût jamais le droit de se donner un maître, de se forger des chaînes, d'abdiquer sa liberté, d'aliéner son avenir.

Non ! Rousseau aimait passionnément la liberté, il l'aimait d'un amour farouche, d'un amour jaloux. Il répétait le mot : « J'aime mieux la liberté pleine de périls qu'un paisible esclavage. » Il donnait à la démocratie ce sévère avertissement : « Peuples libres, n'oubliez pas cette maxime : on peut acquérir « la liberté : on ne la recouvre jamais ! » Il flétrissait avec hauteur l'indifférence et le scepticisme politiques : « Quand quelqu'un vient à dire des affaires de l'État : *que m'importe?* tenez « pour certain que l'État est perdu. »

Il a fait passer cette flamme dans l'âme de ses disciples. On retrouve l'écho de son langage dans le cri enthousiaste de nos pères, sublime défi à toutes les lâchetés : « Vibre libre ou mourir ! »

C'est ainsi qu'il pétrissait les âmes de passion. Il voulait aussi les pétrir de raison. Il savait qu'il ne suffit pas des lois et des institutions pour faire un peuple libre, mais qu'il y faut encore les mœurs. Or, les mœurs ne naissent que de l'éducation. C'est par l'enfant qu'il faut refaire les sociétés.

Ici encore Rousseau est un précurseur, un initiateur, un maître. Après Rabelais, après Montaigne, il veut délivrer l'enfant du fatras des connaissances indigestes, du joug des mots, des formules, des vaines apparences, le diriger dans les voies de la nature, du bon sens, de la droite raison, le mettre en face des réalités de la vie, l'élever par la liberté pour la liberté ! Il a entrevu, il a décrit, à travers des erreurs inévitables, la vraie méthode pédagogique, la méthode moderne, progressive, rationnelle, celle qui vise à faire des esprits ouverts et vigoureux dans

des corps sains et vigoureux, qui trempe les volontés, qui forme les caractères!

Revenir à la nature, c'est le trait dominant de sa politique et de sa pédagogie, c'est l'inspiration de son œuvre tout entière. Elle est bien vieille, la nature ; elle est éternelle ; et pourtant, il semble qu'il l'ait révélée à ses contemporains ; il leur a ouvert les yeux; il leur a appris à voir, à comprendre, à admirer les spectacles familiers, le charme des bois et des prés verts, le frémissement argenté des eaux, la douceur des cieux où le soleil se lève, le mystère des montagnes et des vallons. Après la grandeur classique du dix-septième siècle, après la richesse et la fécondité du siècle de Voltaire et de l'*Encyclopédie*, on pouvait croire que l'esprit français eût besoin de se reposer, — et voici qu'à la parole magique de Rousseau surgit une longue lignée d'écrivains qui sont l'honneur du dix-neuvième siècle. Ce siècle est plein de son influence; Rousseau est entré dans la moelle et la substance de notre époque, et ceux là même qui le répudient se déchireraient les entrailles s'ils voulaient arracher d'eux tout ce qu'ils ont reçu de lui.

Volontaires ou non, ses disciples sont une légion que ne contiendrait pas ce temple. Et quels contrastes! Robespierre et Chateaubriand, Schiller et Byron, Pestalozzi et George Sand, Bernardin de Saint-Pierre et Lamennais, Kant et Lamartine pour n'en pas citer d'autres, quelle démonstration du rayonnement multiple et lointain du génie de Rousseau !

Il a eu des ennemis; il a des adversaires; ni sa vie ni son œuvre ne sont irréprochables ; mais la postérité équitable et reconnaissante, qui n'a d'autre passion que la vérité et la justice, place hardiment Rousseau parmi ceux qui ont bien mérité de la France et de l'humanité, et qui sont dignes que le bronze transmette leur nom et leur image aux âges les plus reculés.

L'habile statuaire, M. Berthet, l'a bien représenté tel qu'il faut le voir, avant les années maladives de la vieillesse, après les agitations du début, aux heures apaisées de ses belles journées. C'est le philosophe, le botaniste, le rêveur, qui se promène lentement dans la campagne, qui cueille une fleur, qui écoute les bruits de la nature, et s'arrête tout à coup pour mieux entendre la voix intérieure de sa méditation.

Et c'est ici qu'il fallait le mettre, sur ce paisible sommet de la vieille montagne Sainte-Geneviève, asile séculaire de la pensée et de l'étude, sur cette place qui est peut-être la seule du Paris

moderne et fiévreux où l'herbe pousse entre les pavés. Il sera bien ici, à l'ombre du Panthéon, le premier, sans doute, de la série des hommes illustres dont les bronzes et les marbres viendront, selon l'expression du poète, remplir ce vaste espace « d'un peuple de dieux ! »

DISCOURS DE M. DARLOT

Président du Conseil municipal.

Messieurs,

Il y a près d'un siècle, la Convention nationale, qui professait un véritable culte pour celui dont nous inaugurons en ce moment la statue, décrétait que les restes de Rousseau seraient transférés au Panthéon.

Aujourd'hui, la troisième République, complétant l'œuvre de son aînée, lui élève un monument devant ce même Panthéon où reposent dans le sein de l'immortalité les grands génies qui sont la gloire de notre pays.

Parmi eux, Rousseau brille d'un éclat incomparable. Nul plus que lui n'a mérité l'hommage de la reconnaissance nationale. Sa vie entière ne fut qu'une série de luttes, de souffrances, d'efforts pour arriver à l'émancipation des peuples. En plein dix-huitième siècle, alors que tout se courbait devant la toute-puissance de la monarchie, l'auteur du *Contrat social*, en compagnie de quelques esprits d'élite, consacrait sa vie au triomphe de la vérité, prêchant l'égalité des citoyens et soutenant les droits du peuple, les droits du souverain.

Sa voix éloquente battait en brèche l'édifice vermoulu de la monarchie et hâtait le moment où le peuple, enfin conscient de ses droits et de ses devoirs, briserait le moule de la vieille société pour reconquérir sa liberté.

Rousseau voyait approcher ce moment et c'est pour la nouvelle société qui devait sortir des entrailles de la Révolution française qu'il a écrit le *Contrat social*.

« Je dis donc, écrit-il, que la souveraineté, n'étant que l'exer-
« cice de la volonté générale, ne peut jamais s'aliéner, et que le
« souverain, qui n'est qu'un être collectif, ne peut être repré-
« senté que par lui-même. »

Et plus loin :

« ... Le souverain peut bien dire : je veux actuellement ce « que veut un tel homme, ou du moins ce qu'il dit vouloir ; « mais il ne peut pas dire : ce que cet homme voudra demain, « je le voudrai encore, puisqu'il est absurde que la volonté se « donne des chaînes pour l'avenir et puisqu'il ne dépend d'au- « cune volonté de consentir à rien de contraire au bien de l'être « qui veut. Si donc le peuple promet simplement d'obéir, il se « dissout par cet acte ; il perd sa qualité de peuple; à l'instant « qu'il y a un maître, il n'y a plus de souverain et, dès lors, le « corps politique est détruit. »

Ces lignes ne vous semblent-elles pas écrites d'hier? N'empruntent elles pas une actualité saisissante aux circonstances que nous traversons? En pleine possession de la liberté la plus large, la plus absolue, le souverain semble subir des défaillances et vouloir, cent ans après la Révolution française, aliéner sa liberté.

Epérons, Messieurs, que ces défaillances ne sont que passagères. Notre grande cité parisienne, qui fut toujours le boulevard de la République, se ressaisira, nous en sommes sûrs, à la première occasion, et repoussera les attaques dirigées contre l'édifice que nos pères ont élevé au prix de tant de sacrifices. Encore une fois, les paroles de Rousseau seront pour nous un guide et un enseignement.

Je ne terminerai pas, Messieurs, sans adresser nos remerciements aux citoyens dévoués qui ont uni leurs efforts pour rendre hommage à la mémoire de Rousseau.

Dans ce bronze qui rend avec une grande vérité les traits du grand écrivain, les générations futures viendront saluer l'image de celui qui fut l'un des précurseurs de notre glorieuse Révolution.

Au nom de la ville de Paris, j'accepte avec reconnaissance le don qui lui est fait par le Comité national.

DISCOURS DE M. JULES SIMON

Directeur de l'Académie française.

Messieurs,

Voilà, grâce à vous, Jean-Jacques Rousseau installé sur le sommet de la montagne Sainte-Geneviève, où trônaient autrefois l'Université de Paris et la Sorbonne : une place bien choisie

pour un homme qui a rompu en visière à toutes les traditions, et qui, ayant pu être un des favoris de la fortune, a choisi d'être un révolté et un persécuté. On a dit de Jean-Jacques Rousseau qu'il a formé une société nouvelle et des hommes nouveaux. Moi qui ne parle ici ni du philosophe, ni du socialiste, mais seulement du grand écrivain, je dirai : Quelque opinion qu'on adopte sur le caractère et l'étendue de son influence, soit qu'on porte sur lui le jugement de Diderot et de Voltaire, ou celui du Parlement de Paris qui se contentait de brûler ses livres, il est certain qu'il a fait de toutes pièces un homme, ce qui est, d'après lui-même, le plus beau et le plus difficile chef-d'œuvre. Et cet homme est Jean-Jacques Rousseau.

Il eut pour père un modeste horloger, travaillant de ses mains, quelque peu lettré cependant, qui lui apprit à lire dans des romans. C'était lui apprendre en même temps à rêver. Jean-Jacques, qui, dit-il, ne fut jamais un enfant, se passionne, à huit ans, pour des héros imaginaires; mais quand, au milieu de toute cette littérature, il rencontre les *Vies* de *Plutarque*, il sent la différence du conte et de la vérité, et ne veut plus se passionner que pour des réalités. Mais son père, qui est toute sa famille, disparaît de sa vie; et Rousseau se trouve seul, à neuf ans, dans le désert du monde.

Tour à tour apprenti greffier, apprenti graveur, laquais, valet de chambre, séminariste, interprète d'un archimandrite, secrétaire du cadastre, maître de musique, précepteur, employé d'ambassade, caissier d'un fermier général, il commence, à trente-huit ans, à être écrivain, et débute par un coup de tonnerre. Il n'a eu pour se former à l'art de penser et à l'art d'écrire que des livres placés sous sa main par le hasard, et la conversation des personnes fort disparates avec lesquelles sa destinée errante l'a mis en rapport.

Il trouve un botaniste, et le voilà sérieusement épris de la botanique; un musicien, et son goût, un goût très vif, pour la musique, se développe au point de l'absorber tout entier pendant plusieurs années; une femme aimable, et la vie lui apparaît comme un roman où l'amour a le droit de prendre toute la place. Le plus clair de son trésor intellectuel est formé de ce qu'il apprend sans maître et sans conseiller. Il touche à toutes les branches du savoir humain, à l'histoire, à la géométrie, à l'algèbre, à la théologie. Il s'obstine à apprendre le latin, qu'il ne sut jamais. En revanche, il est passé maître dans la langue française.

Il est avant tout un grand écrivain; mais il est en même temps savant dans l'art d'écrire, ce qui n'est pas la même chose. Il lui arrive de se laisser emporter par un élan impétueux de son âme; mais il revient ensuite sur ce qu'il a écrit, pour trouver le mot juste, l'agencement harmonieux; semblable à un peintre qui perfectionne sa première ébauche et lui donne par le travail une nouvelle et plus complète beauté. Il unit ainsi la force de l'inspiration à la grâce des nuances. Il sait l'histoire de la langue; il en possède à fond la grammaire si compliquée et si difficile. Il a la mémoire remplie des chefs-d'œuvre de notre littérature. Il les aime et il sait les aimer. Il connaît toutes les délicatesses de cette belle langue; il en développe toute les énergies. Il est, dans cet ordre de culture intellectuelle, respectueux de la règle et des traditions, qu'il dédaigne partout ailleurs. Il y apporte cette clarté, cette précision, cette fermeté qui en sont le propre caractère. Cet homme, qui domine son siècle, n'en est pas. Il appartient, par sa langue, au XVIIe siècle, et au XIXe par ses passions et ses idées politiques.

Il est né à Genève, République libre, il y a été élevé, mais il a passé la majeure partie de sa vie à Paris, après avoir habité en Italie et en Angleterre. C'est, pour son temps, être cosmopolite. Il est d'une famille bourgeoise; il a été mêlé aux pauvres et aux ignorants; il a fréquenté les deux aristocraties de l'argent et de a naissance, il en a été chassé; il a été l'ami des philosophes, il est devenu leur ennemi. Il a connu les vains enivrements de la popularité et le mâle orgueil de la solitude. Sa vie, comme son caractère, embrasse tous les contrastes. Cette variété de situations et d'impressions, qui aurait effacé toute originalité dans une âme médiocre, profite à l'originalité de Rousseau parce que sa personnalité est assez forte pour tout dominer. Les obstacles lui deviennent des instruments, ce qui est l'avantage et le signe de la force.

Cette langue cadencée et grave, qui n'abandonne rien au hasard, même quand elle est inspirée, qui tantôt décrit dans un roman enflammé toutes les passions de l'amour, qui, dans l'*Émile*, s'élève jusqu'au sublime par l'épisode du *Vicaire savoyard;* qui, dans les *Confessions*, descend parfois au ton de la comédie la plus fine; qui, dans le *Contrat social*, sert d'organe à cette entreprise inouïe de guérir tous les maux de la société au moyen d'une constitution; entreprise, espérance, maladie, inoculées par lui à la France, occupée, depuis Rousseau, à chercher son salut dans des constitutions et à leur reprocher ensuite

ses malheurs; cette langue virile, énergique, pompeuse, et pourtant simple, gracieuse quand il faut, il l'a formée de tous côtés comme une abeille compose son miel de toutes les fleurs du jardin, tantôt dans la conversation des duchesses, tantôt dans le commerce des grands écrivains, tantôt aussi, mais très rarement, en empruntant des mots et des images à la langue rude et expressive du peuple, toujours en écoutant les émotions de son âme et les élans passionnés de son enthousiasme ou de sa haine. C'est par la beauté de sa langue plus encore que par la nouveauté et la hardiesse de ses idées qu'il faut expliquer son influence. Son *Contrat social* est dans Mably; son *Émile* est dans Locke; son style n'est que dans Jean-Jacques. Le style de Jean-Jacques musicien, chose étrange, n'a que de la grâce; mais toutes les formes de la beauté se trouvent dans le style de Jean-Jacques écrivain.

C'est pour lui surtout que semble fait le mot célèbre : Le style, c'est l'homme. Et cela est vrai à ce point, qu'on ne peut lire une page de Rousseau sans se rappeler le livre entier des *Confessions* qui le peint avec tant de sincérité et de vérité. C'est ce qu'il a voulu. Il paraît devant la postérité comme il voulait paraître devant Dieu, avec son livre à la main.

Objet d'amour et de haine digne, si on l'en croit, de l'un et de l'autre, chargé par ses ennemis de la responsabilité des crimes qu'ils imputent à la Révolution française et, sans aucun doute, initiateur de quelques-unes de ses plus belles œuvres, le dernier trait de sa destinée est d'avoir eu si tard une statue dans une Ville qu'il a remplie de son nom et couverte de son influence. Je ne sais pas à quel Jean-Jacques Rousseau vous l'élevez : si c'est à l'auteur de l'*Émile*, ou à l'auteur de la *Nouvelle Héloïse*, ou à l'auteur du *Contrat social*, mais c'est à l'incomparable écrivain, à l'un des maîtres de la langue, que l'Académie française la consacre.

DISCOURS DE M. GAVARD

Conseiller d'État, représentant le Gouvernement de Genève.

MESSIEURS,

En conviant la petite République de Genève à cette cérémonie nationale, vous avez cédé au désir de rendre plus complet et plus légitime l'hommage décerné par vous au plus illustre de

ses citoyens. Elle vous remercie sincèrement de lui avoir ici réservé sa place. Depuis longtemps elle a pris, non sans orgueil, sa part des honneurs que, dans son admiration pour le génie à la fois original et puissant de Rousseau, la démocratie française a solennellement décrétés à la mémoire de l'immortel précurseur de la Révolution de 1789.

Il y a près d'un siècle, le 14 avril 1794, la Convention décidait que les cendres de Jean-Jacques Rousseau seraient portées au Panthéon français. Dans sa séance du 24 mai, Reybaz, qui fut un peu plus tard accrédité ministre de la République de Genève près la République française, fut chargé d'exprimer la reconnaissance des Genevois pour le décret de la Convention. — « Des citoyens de Genève demeurant à Paris, dit-il, rassemblés au nom de Rousseau, leur compatriote, se présentent devant vous. Le décret que vous avez rendu pour honorer sa mémoire, pour ordonner le transport de ses restes dans le dernier asile des grands hommes, a fait tressaillir nos cœurs de joie... Tous, nous payons à Rousseau le tribut le plus digne de lui, c'est de chérir, à son exemple, la liberté, de suivre et de défendre ses principes. Mais Rousseau n'appartient pas seulement à notre patrie, il appartient à toutes les nations ; il appartient surtout à la France libre ; il a marché, le flambeau à la main, dans la carrière que vous avez fournie; cet édifice que vous avez élevé, il en a posé, dans son *Contrat social*, les bases inébranlables. »

Le président de la Convention, le grand Carnot, répondit au discours de Reybaz en termes enthousiastes : « Genève a donné le jour à Rousseau, la France a recueilli son dernier soupir ; son génie appartient à l'univers : l'univers doit le pleurer, la France honorer ses cendres, Genève s'enorgueillir, et tous les êtres sensibles prendre part à la fête que la philosophie lui dédie. »

Certes, nous pouvons être également fiers et doublement heureux. Aujourd'hui, la grande figure de Rousseau, chassée de ces voûtes par l'outrage et la calomnie, rentre dans les droits du génie un instant méconnus, et le petit-fils de Carnot, personnifiant les fortes vertus de trois générations républicaines, occupe la première place dans le gouvernement de sa patrie et dans l'estime respectueuse de ses concitoyens.

Plus modeste que Reybaz, je n'aurais donc qu'à vous répéter ses paroles. Mais je tiens à vous apporter, avec l'expression d'une vive reconnaissance, les vœux de prospérité d'une petite nation qui vous apprécie et qui vous aime, car elle a scellé avec vos enfants abattus sous les coups immérités du sort, dans

un jour sombre de votre histoire, les liens d'une affection rendue vivace et durable par le souvenir des blessures fraternellement pansées et guéries.

C'est ainsi que les démocraties acquittent les obligations de la solidarité sociale préconisée par Rousseau.

Laissons à d'autres le triste souci d'examiner à la loupe d'une critique amère les lacunes, les erreurs ou les fautes de son existence. Lequel de nous, après avoir vécu et souffert, sentirait, comme lui, le courage de promener le scalpel de l'analyse psychologique dans les plaies encore béantes creusées par la violence des passions au plus profond de notre âme? Ses erreurs, il les a dues aux vices de son éducation, à sa jeunesse abandonnée, à sa vie errante, à la sensibilité nerveuse exagérée en lui par les influences féminines.

Ses fautes n'ont fait de mal qu'à lui-même, mais son génie, en ajoutant à la gloire de son pays, a largement enrichi le patrimoine intellectuel et moral de l'humanité.

Les taches de sa vie s'effacent et son œuvre grandit à mesure que l'on s'éloigne de son siècle. L'homme avec ses infirmités disparait peu à peu pour laisser la place au penseur, au philanthrope, au défenseur éloquent de la liberté et de la vertu. Le contraste de quelques grandes ombres rend plus merveilleux encore l'aspect de ce géant dont les sommités resplendissent aux clartés étincelantes de la lumière éternelle.

Oui, nous aimons et nous admirons en lui le patriote; il est pour nous un grand homme aussi parce que ses pensées, ses écrits tendaient vers un noble but : la paix et le bonheur de son pays natal. Il aimait Genève pour elle et non pour lui. Ainsi, quand, victime de l'injustice des magistrats, ayant vu ses ouvrages lacérés et brûlés en place publique par la main du bourreau, en butte à la haine et aux persécutions, banni de Neuchâtel et de Berne, excédé de polémiques sans bonne foi, blessé dans ses sentiments les plus chers, il avait lieu d'espérer enfin une réparation publique, il aima mieux laisser subsister l'offense, par crainte du désordre et des troubles que sa présence pouvait occasionner, et, plutôt que de rentrer dans sa patrie par des moyens violents et dangereux, il renonça volontairement à son droit de bourgeoisie.

« Le dernier sacrifice qui me reste à faire, écrivait il au syndic Favre, est celui d'un honneur qui m'est fort cher. Mais, Monsieur, ma patrie, en me devenant étrangère, ne peut me devenir indifférente; je lui reste attaché par un tendre souvenir

et je n'oublie d'elle que ses outrages. Puisse-t-elle abonder en citoyens meilleurs et surtout plus heureux que moi! »

Touchante abnégation d'un fils qui, sentant sa mère coupable, la juge cependant toujours digne d'affection et de respect et préfère se détacher d'elle plutôt que de lui adresser un reproche dont la délicatesse de son cœur et son amour filial auraient à souffrir!

Ce n'est pas tout. Nous aimons et nous admirons Jean-Jacques Rousseau qui, sur les ruines du vieux monde accumulées par les Encyclopédistes, traçait le cadre et fondait l'édifice du monde nouveau.

L'ironie un peu sèche, le sarcasme incisif de Voltaire nous laissent souvent froids; la parole chaude, persuasive, vibrante de Rousseau, faite de logique, de bon sens et dictée par le cœur nous pénètre et nous émeut.

En face de la toute-puissance du monarque irresponsable et redouté à l'égal d'un Dieu, il proclame, dans le *Contrat social*, la liberté individuelle et la souveraineté du peuple, l'équilibre des fonctions entre le peuple et ses magistrats; c'est la déclaration des droits du citoyen qui précède la déclaration des droits de l'homme.

Le peuple souverain, dit-il, doit être conscient de ses droits, mais aussi de ses devoirs. Aussi, dans l'*Émile*, l'inspiration de J. J. Rousseau déchire-t-elle les voiles de l'avenir et projette-t-elle sur l'éducation moderne une lumière qui ne s'est point affaiblie. Le rôle de la femme, nourricière, institutrice, vraiment mère, déterminé d'après les lois naturelles; l'instruction intellectuelle et morale de l'enfant marchant de pair avec son développement corporel, fécondée par la méthode et par l'observation raisonnée du monde physique; le travail manuel considéré comme une nécessité inéluctable : tel est, au fond, le programme de cette œuvre que Gœthe appelait l'*Évangile de l'éducation*, de ce livre d'or où les maîtres Pestalozzi et Frœbel ont trouvé la formule de leur apostolat pédagogique.

Est-il nécessaire, après cela d'épiloguer sur cette affirmation de Rousseau que tout est bien en sortant de la nature, et que l'homme est un être naturellement bon, dépravé par l'éducation? La science fournirait certainement des armes pour la réfuter, si Rousseau lui-même ne se chargeait de ce soin. En effet la réalisation de ses théories a contribué à faire les hommes meilleurs et plus heureux, prouvant ainsi que l'éducation sociale est

capable de corriger les défauts et les imperfections de l'humanité.

Enfin, à la négation religieuse et philosophique, aussi bien qu'à la croyance aveugle au dogme étroit qui asservit la raison sans discuter avec elle, Jean-Jacques Rousseau a opposé, comme une affirmation de la conscience éclairée, la profession de foi du *Vicaire savoyard.*

Et il a puisé le sens de l'au-delà, de l'invisible, cette marque des esprits supérieurs, dans la contemplation de la nature, éternellement jeune, éternellement féconde, dont il a décrit dans un langage admirable et nouveau les beautés et les splendeurs.

Voilà pourquoi nous aimons et nous admirons Jean-Jacques, fils de ses œuvres, penseur génial, artiste épris de l'idéal divin.

Victor Hugo a dit : « Voltaire, c'est l'humanité ; Rousseau, c'est le peuple. »

Le peuple, si l'on veut. Mais le peuple aussi soucieux de [illegible] droit : non pas le peuple qui élève la statue de l'idole et la brise demain; non pas le peuple qui [illegible] pain et les jeux du cirque, mais le peuple qui [illegible] pour les petits, du travail pour [illegible] pères, la [illegible] sécurité du lendemain [illegible] l'orphelin : le peuple qui confie à l'épouse, à la mère, l'honneur et la sauvagarde du foyer domestique, dont elle est la joie comme aussi la consolation; le peuple passionné pour la paix dans la liberté, ennemi des charlatans, des hypocrites et des sauveurs à tout prix; le peuple qui peut s'appliquer ces vers du poète :

> C'est [illegible] ;
> [illegible] moi-même :

le peuple, enfin, qui ne [illegible] pas d'affirmer sa croyance en un [illegible] foi dans la [illegible], dans le triomphe de la raison, [illegible] le progrès [illegible] par la lumière, la justice et la charité. J'ai dit.

DISCOURS DE M. ERNEST HAMEL

Au nom de la « Société des gens de lettres ».

MESDAMES, MESSIEURS,

C'est au nom de la « Société des Gens de lettres » que je viens saluer, à mon tour, la statue de Jean-Jacques Rousseau.

En me confiant la haute mission de parler en leur nom à cette solennité, mes confrères ont bien voulu se souvenir que, sous l'Empire, j'avais eu l'honneur de défendre par la parole et par la plume la mémoire de l'immortel auteur de l'*Émile* et du *Contrat social*, et qu'à une douzaine d'années de là, devenu membre du conseil municipal de Paris, je m'étais empressé de lui proposer d'élever lui-même la statue que nous inaugurons aujourd'hui. Qu'il soit permis à un des membres de la grande famille des écrivains français de rappeler que ce fut un simple homme de lettres qui, le premier, a réclamé hautement l'exécution des décrets de l'Assemblée constituante et de la Convention portant qu'un monument national serait élevé à la mémoire du philosophe de Genève.

La République se devait à elle-même, au moment où elle se dispose à célébrer le centenaire de la Révolution française, de payer la dette contractée par cette dernière envers celui dont elle s'est proclamée la fille légitime dans ce qu'elle avait de plus grand, de plus noble, de plus élevé, c'est-à-dire dans ses aspirations infinies vers la justice, la tolérance et la liberté.

D'autres ont dit, et moi-même j'ai dépeint ailleurs la prodigieuse influence de Jean-Jacques Rousseau sur les choses politiques de la vieille Europe. Il apparaissait comme le Solon des temps modernes. De tous les penseurs du dix-huitième siècle, c'est celui dont le nom se trouve le plus intimement lié à la grande rénovation de 1789. Mais ce n'est ni du législateur, ni du réformateur que j'ai à vous parler en ce moment.

Délégué de la « Société des Gens de lettres », c'est l'homme de lettres par excellence, c'est l'écrivain incomparable que je salue surtout dans cette imposante figure.

Parmi les anecdotes fabriquées à plaisir sur Jean-Jacques Rousseau, il en est une qui m'a particulièrement frappé. On raconte qu'un jour, à la campagne, ayant donné lecture de son *Pygmalion*, devant une société d'élite, il ne put s'empêcher de

témoigner son étonnement de la froideur avec laquelle sa lecture avait été accueillie. — Vous n'avez donc pas vu, aurait-il dit à son hôte, que cette statue de Galathée était la langue française, qui jusqu'à moi a été morte et que j'ai animée ? — De là à l'accuser du péché d'orgueil, il n'y avait pas loin. On n'y a pas manqué. Il est si facile d'incriminer un homme dans ses pensées secrètes! « Donnez-moi la meilleure action du monde, a dit Montaigne, et je vais lui trouver cent mauvais côtés. » Cette anecdote, absolument apocryphe, est contredite par tous les actes de la vie de Rousseau. Personne, plus que cet orgueilleux, n'a rendu justice aux grands écrivains de notre pays : Montesquieu, Voltaire, Buffon, Diderot, d'Alembert n'ont pas eu d'admirateur plus passionné.

Ce que je retiens de l'anecdote, c'est la constatation de ce style imagé, d'un souffle si puissant, dont il a su revêtir toutes ses productions, et dont la magie enchanteresse éclate avec tant de force dans la *Nouvelle Héloïse*, ce roman un peu démodé, mais qui n'en restera pas moins comme un monument merveilleux de son génie. Combien d'œuvres fort en vogue aujourd'hui, seront ensevelies dans l'éternel oubli, que l'on relira encore, dans la *Nouvelle Héloïse*, les pages immortelles sur le duel, sur le suicide, sur toutes les passions qui agitent et troublent le cœur de l'homme, et qu'on ne cessera d'y admirer les fraîches et gracieuses peintures du foyer domestique, si pleines de salutaires leçons et de fortifiants exemples.

Que dirai-je de l'*Émile*, sa création maîtresse? Personne ne saurait en contester l'irrésistible portée. Composé dans le parc du duc et de la duchesse de Luxembourg, poursuivi par le Parlement, en dépit des suffrages de Malesherbes, qui en avait corrigé les épreuves, ce livre eut le don de faire tressaillir l'Europe, et n'eût-il eu d'autre résultat que celui de rendre à l'enfant le lait de sa mère, il mériterait la reconnaissance des hommes.

A l'étude des langues si fort préconisée de nos jours, Rousseau, dans son traité d'éducation, préfère, pour l'enfant, celle de la géographie, de l'histoire, de la géométrie et, surtout, force leçons de morale en action. Sans doute l'étude des langues étrangères est une excellente chose. Mais ce qui me touche bien davantage, ce que j'admire surtout au dix-huitième siècle, c'est l'universelle expansion de la langue française, si claire, si nette, si harmonieuse. C'était la langue de toutes les chancelleries, on la parlait à la cour du grand Frédéric, à celle de la grande Catherine, et Jean-Jacques Rousseau n'a pas peu contribué, pour

sa part, à la conquête pacifique et glorieuse de l'Europe par les écrivains français.

En littérature, comme en politique, il eut une formidable puissance. Sa mission réformatrice a été double. Ce réformateur social a été en même temps un novateur dans les lettres. Toute notre littérature, depuis la fin du siècle dernier, porte l'empreinte de son génie. Il a été le précurseur de nos plus grands écrivains, en préparant les matériaux de la poésie mélancolique et contemplative de notre temps. Chateaubriand, Mme de Staël, Lamartine, George Sand et même Lamennais peuvent être rangés parmi ses disciples, et si j'en excepte l'auteur des *Méditations*, les disciples se sont montrés, à bon droit, fiers de leur maître. Telle était l'admiration de Chateaubriand pour celui qu'il appelait « le Grand Rousseau », qu'il le plaçait au rang des cinq écrivains qu'il fallait constamment étudier.

Cet idéologue, ce rêveur, cet ami des fleurs et des arbres, ce démocrate a été l'enfant gâté de l'aristocratie. Elle lui pardonnait sa démocratie en faveur de ses sentiments religieux, d'où le dogme était pourtant banni. Comme Voltaire, en effet, et plus éloquemment que lui, il fut l'apôtre du déisme et du spiritualisme, et sa *Profession de foi du vicaire savoyard* arracha à l'auteur du *Dictionnaire philosophique* un long cri d'admiration.

Faut-il attribuer à ce spiritualisme, mêlé d'une si douce et si touchante philosophie, le discrédit où, dans un certain milieu, nous avons vu tomber momentanément le grand nom de Rousseau? Quelle contradiction pourtant! Est-ce que la Révolution dont nous allons fêter le centenaire n'a pas été spiritualiste au premier chef? Est-ce que ce n'est pas sous l'invocation de l'Être suprême, c'est-à-dire du Dieu de Voltaire et de Rousseau, qu'elle a placé la Constitution de 1791 et celle de 1793? Est-ce que Danton, à qui le Conseil municipal a voté une statue, n'a pas été l'un des plus implacables adversaires de l'athéisme et du matérialisme de l'époque?

Il était du devoir des admirateurs de cette Révolution, toute frémissante des écrits de Rousseau, de protester contre un te déni de justice. Je l'ai fait, pour ma part, en des temps difficiles, et d'illustres suffrages m'en ont récompensé.

« J'applaudis de tout cœur à cette justice que vous revendiquez, m'écrivait Sainte-Beuve, le 25 novembre 1867. La génération actuelle n'est pas juste pour Jean-Jacques. Vous exprimez dans votre livre des sentiments que partageaient les hommes des générations antérieures, et que l'avenir, je l'es-

père, ratifiera. Quand le courant des idées publiques sera aux choses saines et généreuses, la renommée de Jean-Jacques reverdira. »

Félicitons-nous, Messieurs, de ce retour aux choses saines et généreuses qui nous a permis d'élever enfin cette statue que tous ceux qui m'entourent réclamaient de leurs vœux ardents. « L'heure de la réparation a sonné, m'écriai-je il y a vingt-deux ans. Attendrons-nous longtemps encore pour payer notre dette à la mémoire de celui qui a tant de droits à la reconnaissance des hommes, des mères, des enfants? Je ne puis le croire. »

Eh bien! Messieurs, nous avons aujourd'hui satisfaction pleine et entière. La voici qui se dresse rayonnante sur la place publique, la statue de Jean-Jacques Rousseau! Et quelle sorte de fierté hautaine ne devons-nous pas ressentir, nous tous en qui revit la pensée du maître, à la vue du bronze vivant qui nous rend, avec tant de charme et de vérité, l'image du philosophe doux et bon, dont la constante préoccupation a été la liberté du monde et le bonheur du genre humain. Il est bien à sa place devant ce Panthéon, consacré aux grands hommes par la Révolution et sous les voûtes duquel, dans une heure d'enthousiasme et d'ivresse patriotique, nos pères avaient pieusement déposé ses restes.

Il y a tout à espérer d'un peuple qui sait rendre hommage à ceux qui l'ont aimé et servi. Et jamais personne n'a aimé le peuple d'un amour plus tendre et plus profond, ne l'a servi d'un génie plus puissant que l'immortel Jean-Jacques.

« Réalisez la République européenne durant un seul jour, écrivait-il, c'en est assez pour la faire durer éternellement, tant chacun trouverait par l'expérience, son profit particulier dans le bien commun. » C'était un rêve, peut-être.

Le jour, — prochain, je l'espère, — où notre jeune République, confiante dans son droit et dans sa force, aura, par son large esprit de tolérance, par son respect absolu des libertés publiques, par son légitime souci de tous les intérêts, rallié la plupart de ceux qui doutent encore d'elle, ce jour-là, Messieurs, nous pourrons dire : le rêve de Jean-Jacques Rousseau est réalisé.

DISCOURS DE M. RATISBONNE

Au nom de « l'Association littéraire et artistique internationale ».

MESSIEURS,

Comme la *Société des gens de lettres* de France, l'*Association littéraire internationale* a été conviée à saluer la statue élevée à Jean-Jacques Rousseau. Elle n'aurait eu garde de manquer à cet honneur. Dans un de ses derniers congrès, à Genève, où un disciple de Rousseau, M. Grand-Carteret, prit le premier la parole, l'Association avait proposé pour sujet : « Le sentiment de la nature dans Jean-Jacques Rousseau. » On sait l'enthousiasme qu'excitèrent les écrits de cette homme de génie à leur apparition, en Allemagne, en Angleterre, en Russie, dans toute l'Europe. Sans le disputer à la France et à son pays d'origine, le monde revendique le grand citoyen de Genève ; il appartient à toutes les nations. Leur admiration le salue.

Mais, après tant de discours éloquents que nous venons d'entendre, la brièveté est de rigueur. Il ne faut pas que les plus justes louanges tournent en litanies, même dans ce sanctuaire élevé et rendu aux grands hommes, même quand il s'agit de celui qu'on pourrait appeler le saint Jean-Baptiste de la Révolution.

Il fut en effet un précurseur, et de tous les philosophes qui ont préparé cette immortelle rénovation, dont la démocratie européenne fêtera le centenaire avec la France, le plus considérable peut-être par son action est Rousseau. Son influence littéraire a été égale à son influence politique et sociale. On a pu dire de lui que, comme les dents du dragon qui se changaient en hommes, chacun de ses ouvrages a enfanté un écrivain.

Gœthe a écrit *Werther* sur les marges de la *Nouvelle Héloïse*, les *Confessions* ont fait écrire *René* à Chateaubriand, le *Vicaire savoyard*, les *Paroles d'un croyant* à Lamennais, et le meilleur de l'âme de Rousseau n'a-t-il pas passé dans toutes les pages de la femme la plus illustre du siècle, de George Sand?

Et qu'est-ce qu'était le meilleur de son âme? C'était un grand amour de justice et de vérité. Le républicain de Genève, l'apôtre de la religion naturelle et l'utopiste du *Contrat social* a pu s'éga-

rer dans les conceptions de la société qu'il rêvait, opposer souvent des paradoxes à des préjugés ; mais avons-nous résolu toutes les questions avec plus de certitude que lui ? Ne sommes-nous pas les fils, encore inquiets, de ce philosophe troublé et troublant ? En tout cas, il est de ceux, on ne l'oubliera jamais, dont la pensée a brisé les chaînes de la France et du monde.

O Rousseau, mécontent sublime, sauvage ami des champs et des bois, toi qu'on ne peut lire sans être remué profondément, tes déclamations se sont envolées dans l'air comme de la cendre et de la fumée; mais le feu qui t'animait est resté. Tu as été pauvre, tu as été persécuté ; tu t'es tourmenté et persécuté toi-même, tu as livré tes défaillances à tes ennemis avec une sincérité absolue, dans des confidences sans pareilles ; ton œuvre et ta mémoire seront peut-être indéfiniment le jouet des controverses. Mais tu as rêvé la Liberté et la Justice, et par elles l'humanité heureuse ; tu as exprimé ce beau rêve avec une éloquence incomparable dans la plus universelle des langues. Salut! Tu es de ces morts qui parleront toujours !

DISCOURS DE M. AUGUSTE CASTELLANT

Secrétaire du Comité du monument.

Il y a une dizaine d'années, les habitants du village d'Ermenonville et ceux de la contrée environnante, réunis sous les ombrages où Jean-Jacques Rousseau vécut ses derniers jours, célébraient, à deux pas du tombeau solitaire de l'île des Peupliers, le centième anniversaire de la mort du grand homme.

Cette solennité, présidée par notre grand historien national Henri Martin, fut le point de départ de l'œuvre de gratitude et de justice dont ce jour est le couronnement.

Pour prix de leur initiative, ses promoteurs demandent aujourd'hui la liberté d'exprimer, en toute sincérité et franchise, à quelle pensée de cœur ils ont obéi en en poursuivant la réalisation.

Persuadés que le sentiment des proportions et le respect des convenances historiques ont trop souvent fait defaut à ceux qui, de nos jours, ont mis en œuvre la statuaire, ils se seraient bien gardés, par respect même pour la grande et chère mémoire de J.-J. Rousseau, de lui apporter l'hommage devenu banal d'un monument, s'ils n'avaient eu à graver sur sa base un décret glo-

rieux qui le distingue de la multitude de ceux qui ne sont que nôtres.

La Révolution qui regardait les choses de trop haut pour être, comme nous, le jouet de misérables illusions d'optique, la Révolution, dis-je, n'a décrété qu'une statue, une seule, celle-ci!

Il convient que la France entière et l'univers sachent que le monument que nous inaugurons en ce jour n'est, à aucun degré, l'œuvre d'individualités quelconques éprouvant le besoin de prendre sous leur protection l'immortalité d'un grand homme et de se draper dans sa gloire. En l'érigeant aux abords de ce temple auguste qui, de par la volonté de nos pères, lui sert de tombeau et au frontispice duquel rayonne son image, notre comité n'a été que l'humble exécuteur du décret solennel porté d'abord par l'Assemblée nationale (30 déc. 1790) et, plus tard, par la Convention (15 brum. an II).

La Révolution! c'est d'abord de Montesquieu, de Voltaire et de Rousseau qu'elle s'inspire; mais, à mesure que croît son audace et que se précipite sa marche irrésistible vers la réalisation d'un idéal supérieur de raison et de justice, elle oublie Montesquieu et Voltaire pour ne plus se souvenir et s'inspirer que de son véritable précurseur : Jean-Jacques Rousseau. Jean-Jacques Rousseau devient sa Bible : « Il n'est pas, dit Villemain, une loi, un décret, une réforme, une création, une fête de cette époque qui ne soient inspirés de lui. » Aussi, en maintes et maintes circonstances, s'est-elle, en propres termes, reconnue l'exécutrice testamentaire du génie de J.-J. Rousseau.

Non seulement elle lui décerne les honneurs du Panthéon, et lui décrète une statue, avec cette inscription qui dévoile sa pensée intime, son profond sentiment de gratitude :

LA NATION FRANÇAISE LIBRE A JEAN-JACQUES ROUSSEAU,

mais encore, elle envoie son image aux quatre-vingt-quatre départements, elle la porte en triomphe dans ses fédérations et sur les ruines de la Bastille, elle la met à la place d'honneur dans ses Assemblées souveraines.

Voilà, certes, des faits qui mettent à néant les dénis de justice et flagellent les mensonges forcenés de certaine école prétendue philosophique (1) qui, en haine des principes de Rousseau, semble

(1) Est-il besoin de dire qu'il s'agit de l'école qui se décore du titre de *positiviste* !

s'être donné la mission de dénaturer l'histoire en feignant d'ignorer ou en affectant de méconnaître le caractère bienfaisant de son influence sur la Révolution. Pour que la lumière se fasse plus éclatante encore nous citerons, ici, quelques-uns des témoignages officiels et collectifs qui rendent à ces faits, déjà si caractéristiques par eux-mêmes, toute leur signification, toute leur portée.

Le 29 fructidor an II, dans un Rapport fait à la Convention, au nom du Comité d'Instruction publique. Lakanal s'exprime ainsi : « Citoyens, vous avez accordé les honneurs du Panthéon et décerné une statue à J.-J. Rousseau... La voix de toute une génération nourrie de ses principes et, pour ainsi dire, élevée par lui ; la voix de la République entière l'y appelle ; et ce temple, élevé par la patrie reconnaissante aux grands hommes qui l'ont servie, attend celui qui, depuis si longtemps, est placé, en quelque sorte, dons le Panthéon de l'opinion publique. » — Et plus loin : « Il doit avoir des autels chez les peuples libres, celui qui ne trouva qu'avanies sous les rois. » — Et ailleurs : « Honorez en lui le génie bienfaiteur de l'humanité, l'apôtre de la liberté, le promoteur des Droits de l'homme, l'éloquent précurseur de cette Révolution... Honorez-vous vous-mêmes, en honorant l'homme de génie qui fut le plus éloquent de vos instituteurs dans l'art sublime de policer les peuples. »

Le mois suivant, 20 vendémiaire an III, le jour où la Convention escortée d'un peuple innombrable apporta, sous cette voûte sublime, les restes de J.-J. Rousseau, le Président termina son discours d'apothéose par ces paroles non moins caractéristiques :

« Jean-Jacques Rousseau a été le précurseur qui a appelé la nation dans les routes de la gloire et du bonheur ; et, si une grande découverte appartient à celui qui l'a le premier signalée, c'est à Rousseau que nous devons cette régénération salutaire qui a opéré de si heureux changements dans nos mœurs, dans nos coutumes, dans nos lois, dans nos esprits, dans nos habitudes...

« Ces honneurs, cette apothéose, ce concours de tout un peuple, cette pompe triomphale, tout annonce que la Convention nationale veut acquitter, à la fois, envers le philosophe de la nature, la dette des Français et celle de l'humanité. »

Voilà, Messieurs, sur cet homme extraordinaire qui creusa dans le champ de notre histoire un sillon si profond et si lumi-

neux, le témoignage de la Révolution elle-même, et ce témoignage que nul homme et nulle école ne pourront jamais effacer, il a été magnifiquement confirmé par nos historiens, Michelet, Henri Martin, Louis Blanc, Ernest Hamel, et par quiconque a écrit l'histoire avec science et conscience. Et si parmi les écrivains hostiles à la Révolution il se trouve, par hasard, un penseur sincère, il n'hésite pas à constater cette prodigieuse et toute-puissante influence. « Le *Contrat social* de Rousseau, dit Proudhon, a été admiré, porté aux nues, regardé comme la table des libertés publiques : Constituants, Girondins, Jacobins, Cordeliers, tous le prirent pour oracle ; il a servi de texte à la Constitution de Quatre-Vingt-Treize... Le gouvernement venait d'en haut, il le fit venir d'en bas par la mécanique du suffrage universel. »

« Depuis l'Évangile jusqu'au *Contrat social*, a dit de son côté M. de Bonald, ce sont les livres qui ont fait les révolutions. » Le *Contrat social*, en effet, a eu cette immense fortune de devenir comme le noyau, le germe d'un monde en formation. Une force s'est trouvée en lui, mathématiquement suffisante, pour attirer et coordonner les éléments propres à la formation d'un ordre social nouveau. Sans doute, Messieurs, le philosophe de Genève n'a pas déterminé, à lui seul, la mémorable révolution qui a départagé l'histoire et ouvert l'ère de raison et de liberté ; car, en réalité, elle a été amenée et nécessitée par tout un vaste ensemble de causes plus ou moins éloignées, mais au moment suprême il s'est trouvé là !.. et il a su tirer des profondeurs de son génie quelques-unes de ces paroles d'éternelle raison et d'immense bonté qui donnent un sens, une âme, une conscience, une forme, une direction, aux éléments en fermentation encore inconsciente.

C'est ainsi qu'il écrit cette phrase prodigieuse, enregistrée depuis dans le Déclaration des Droits de l'homme, sur le nouveau, aussi bien que sur l'ancien continent : « LA LOI EST L'EXPRESSION DE LA VOLONTÉ GÉNÉRALE. » Tout le droit politique et social est renfermé dans cette définition de génie dont on chercherait en vain l'équivalent dans les siècles qui précédèrent la Révolution.

Par le *Contrat social*, J.-J. Rousseau a fondé la République moderne, la République ayant la souveraineté du peuple pour base et le suffrage universel pour organe.

Ce n'est pas seulement dans le domaine politique et social, mais encore dans celui de la Religion que Rousseau fut un novateur audacieux et bienfaisant; mais ici, il avait eu des pré-

curseurs, il en avait eu un, surtout, dans l'homme qui, dix-sept siècles auparavant, avait dit à la Samaritaine, sur la margelle du puits de Jacob : « UN JOUR VIENDRA OU, PAR TOUTE LA TERRE, ON ADORERA LE PÈRE, EN ESPRIT ET EN VÉRITÉ. » Le « discours » du *Vicaire savoyard* n'est que l'éloquente paraphrase de cette sublime parole.

La Révolution qui eut toutes les audaces et atteignit, par la foi, la science et l'amour, le fond de toutes choses, célébra, un jour, le culte de la Religion éternelle. Le soleil n'avait jamais éclairé, au moins sur ce degré inférieur de l'amphithéâtre des mondes, un spectacle comparable à celui-là ! Un peuple immense, supprimant les trônes et les tyrans, brisant toutes les idoles, pulvérisant tous les faux dieux, mais adorant l'ÊTRE SUPRÊME debout, en esprit et en vérité !!!... Je cherche dans l'histoire un jour plus grand que celui-là ! La pensée de la Révolution était enfin arrivée à son zénith ! Hélas ! elle ne devait se maintenir que peu de jours à cette hauteur vertigineuse Depuis l'histoire rétrograde, l'ombre s'étend sur la terre.

Parlerai-je, maintenant, de le prodigieuse floraison littéraire si merveilleusement éclose sous le souffle puissant du fécond génie de Rousseau ? Rappellerai-je qu'il a agrandi l'âme humaine en faisant vibrer en elle des cordes intimes et mystérieuses que nul, avant lui, n'avait même supçonnées ? « On ne sait d'où cela vient, dit Michelet, mais, depuis que cette parole ardente s'est répandue dans les airs, la température a changé, c'est comme si une tiède haleine avait soufflé sur le monde, la terre commence à porter des fruits qu'elle n'eût jamais donnés. » Sans doute, Messieurs, la partiale nature avait doué ce brûlant et lumineux génie des dons séducteurs de l'élocution la plus enchanteresse, n'importe ! Sa puissance fut telle qu'il semble, au premier abord, qu'il y ait là une énigme auprès de laquelle celle que le Sphinx antique proposait à Œdipe n'était qu'un jeu d'enfant. Cependant, pour qui connaît à fond l'œuvre de Rousseau et a jeté un regard compréhensif sur l'ensemble de l'histoire, rien de plus facile que d'en trouver le mot.

Dans l'antiquité, nul soupçon du droit humain, force y fait loi. Les énergies individuelles, se hiérarchisant suivant leur degré d'intensité, forment l'état social à l'image du monde des éléments.

Le Moyen âge arrive au même résultat par un principe différent. Ses institutions politiques, sociales et religieuses, sont

toutes basées sur la légende odieuse de la dégradation originelle de la nature ; en conséquence, les lois, le culte, l'éducation ont pour but unique de soustraire l'homme à sa raison, à sa conscience, à son libre arbitre. N'est-ce pas à la caste seule dépositaire et interprète de la vérité surnaturelle qu'il appartient de penser et d'agir pour lui ? Tout le monstrueux génie du Moyen âge est là ! Rousseau seul l'a compris, et c'est pourquoi son œuvre, qui est l'antithèse la plus exacte, la plus absolue du christianisme sacerdotal, est, avant tout, une réhabilitation de la nature.

« TOUT EST BIEN SORTANT DES MAINS DE L'AUTEUR DES CHOSES : » tel est l'*In principio erat verbum* de ce nouvel évangile de l'homme et du citoyen venant faire échec à celui des prêtres et des rois.

C'en est fait ! La nature, immortelle révélatrice des indestructibles et fécondes vérités, la nature, depuis tant de siècles calomniée, maudite, persécutée, la nature est vengée ! La voilà redevenue, comme au temps de Pythagore, l'objet de la science et de l'amour, la Bible suprême. L'antique Prométhée est désenchaîné ! L'humanité, rendue à la conscience de son droit et de ses libres destinées, se relève et marche, la Révolution approche, la République apparaît à l'horizon.

En résumé, Messieurs, l'œuvre de J.-J. Rousseau, faite en intime et profonde collaboration avec la nature, participe à sa fécondité, à son universalité, à son éternité.

Voilà le mot de l'énigme.

A 4 heures, M. Marc Bonnefoy récitait les strophes à Rousseau reproduites en tête de ce volume, puis la cérémonie était terminée par l'exécution de la *Marseillaise*, d'un très puissant effet sous les voûtes du Panthéon.

Le soir, un banquet-concert dont nous reproduisons le programme à titre de curiosité, avec les noms des assistants, d'après l'invitation remise à chaque convive (1), avait lieu chez Corrazza, au Palais-Royal, inaugurant ainsi, sous la présidence de MM. Ernest Hamel, Jules Steeg et Grand-Carteret, le « Dîner des philosophes ».

(1) Cette invitation, tirée sur Japon, contenait également le menu du dîner. En tête se trouvait une reproduction de la célèbre vignette de Marillier pour l'article J.-J. Rousseau des « Français Illustres ».

NOMS DES CONVIVES

Ernest Hamel. — Jules Steeg, *président du Comité Jean-Jacques Rousseau.* — Grand-Carteret. — Castellant, *secrétaire du Comité.* — Rouville, *trésorier du Comité.* — Spire Blondel, *critique d'art.* — Maurice Leloir, *peintre-dessinateur, le merveilleux illustrateur des « Confessions ».* — Fx. Régamey, *toujours fantaisiste et japonisant.* — Eschenauer, *orateur au Congrès littéraire de Genève en 1886, sur Jean-Jacques Rousseau.* — Gromier, *fondateur de l'Union Méditerranéenne et musicologue.* — Albert Réville, *professeur au Collège de France.* — Gustave Desnoiresterres, *auteur de l' « Iconographie Voltairienne ».* — Armand Colin, *éditeur.* — Gavard, *membre du Gouvernement de Genève.* — De Boutellier, *vice-président du Conseil Municipal.* — Fred. Vogt, *neveu de Carl, correspondant de la « Frankfurter-Zeitung », organe gallophile.* — Marc Bonnefoy, *poète rousseauiste.* — Mickiewitz, *fils du grand poète polonais, n'ayant pas oublié ce que Jean-Jacques fit pour la Pologne.* — Julien Tiersot, *sous-bibliothécaire au Conservatoire, un des propagateurs de la musique de la Révolution.* — Chevé, *vulgarisateur de l'œuvre musicale de Rousseau, au point de vue des signes.* — Poilleux, *administrateur de la Société Galin-Paris-Chevé.* — Jules Lepetit, *le savant catalogueur de nos éditions princeps.* — Ch. L. Chassin, *le promoteur du « Musée de la Révolution ».* — Georges Becker, *le musicien qui a écrit sur « Pygmalion » une plaquette rarissime.* — Dr Fiaux, *qui a si généreusement accordé l'hospitalité au Comité Rousseau.* — Louis Ariste, *homme de lettres.* — Peyre-Courant, *avocat.* — Lyon-Alemand, *conseiller municipal.* — Paul Berthet, *le statuaire auquel Rousseau doit enfin son bronze.* — Otto Rœse, *d'une vieille famille de philanthropes qui réforma l'éducation en Allemagne.* — Gustave Martin, *architecte.* — Charles Fuster, *qui, à travers son* Semeur, *sème tant de bonnes choses.* — Dr Roussel, *qui a attaché son nom à la transfusion du sang.* — Louis Noel, *statuaire.* — Émile Bedos, *peintre.* — Boussagol, *de l'Opéra.* — Cornubert, *de l'Opéra-Comique.* — Valadon, *conseiller municipal de Nanteuil le-Haudouin.* — Ferry, *directeur de la Fanfare de Nanteuil.* — Cauchard, *de Nanteuil,* tous trois *jean-jacquistes.* — Etienne Charavay, *le savant archiviste-paléographe.* — Boucherie. — Blechman. — Léon Dvorjak.

Assistaient également au dîner : Chincholle, du *Figaro.* — Dr Monin, du *Gil-Blas.* — Morhardt, du *Temps.* — Clisson, de l'*Evènement.* — Sutter-Laumann, de l'*Intransigeant,* et les reporters de l'Agence Havas et de l'Agence Libre.

Au dessert, nombreux toasts portés par MM. Grand-Carteret, Gavard, Jules Steeg, Ernest Hamel, de Boutellier, Lyon-Alemand, Mickiewitz. Arsène Houssaye, empêché par

la maladie de ses fils, — hélas! l'un devait mourir quelques jours après, — de prononcer le discours que l'on attendait de sa bouche spirituelle, avait envoyé, avec ses regrets, le toast suivant dont la lecture a été vivement applaudie :

« Jean-Jacques Rousseau a dit que les hommes qui honorent l'humanité dans ses grands hommes glorifient les Dieux.

« Elever des statues, c'est fermer des cabarets, car il n'y a pas de plus grande école que les figures de bronze ou de marbre, qui parlent au peuple sur leur piédestal. Voilà pourquoi ici je remercie tous ceux qui ont aujourd'hui fait du citoyen de Genève un citoyen de Paris.

« J'ai parlé des cabarets, mais il ne faut pas pour cela empêcher de couler sur toutes les lèvres, lèvres du pauvre, comme lèvres du riche, le sang généreux de la vigne française.

« Buvons à Jean-Jacques, à ce législateur du *Contrat social* qui, comme Moïse, a édicté les tables de la Loi. »

Après quoi, à 9 h. 1/2, a commencé le Concert organisé par M. Julien Tiersot, sous-bibliothécaire du Conservatoire de musique, avec le gracieux concours de M. Cornubert, de l'Opéra-Comique ; M. Boussagol, harpiste de l'Opéra ; — Mme Galinée, Mlle Paulin et M. Combes, élèves du Conservatoire ; — le Choral Galin-Paris-Chevé, et dont voici le programme :

PREMIÈRE PARTIE

Romances de Jean-Jacques Rousseau.

1° Je l'ai planté, je l'ai vu naître, tiré du recueil : *Les Consolations des misères de ma vie;* avec accompagnement de harpe.

M. Cornubert.

2° Pour aimer j'ai reçu la vie, ariette inédite, tirée d'un manuscrit de J.-J. Rousseau

Mme Galinée, M. Boussagol.

3° Que le jour me dure ! (*Consolations des misères de ma vie*), air sur trois notes.

M. Combes.

4° *a*) Air sur deux vers d'un sonnet de Pétrarque, avec accompagnement de harpe.

(*b*) Ariette italienne.

Mme Galinée, M. Boussagol.

5° Romance d'Alexis (*Consolations des misères de ma vie*), avec accompagnement de harpe.

Mlle Paulin, M. Boussagol.

INTERMÈDE

1° Le Rêve de J.-J. Rousseau, fantaisie pour la harpe sur des airs de J.-J. Rousseau.

M. Boussagol.

2° Air d'Alceste : *Divinités du Styx.* Gluck.

Mme Galinée.

3° Chœur d'Écho et Narcisse. Gluck.

Le Choral Galin-Paris-Chevé.

DEUXIÈME PARTIE

Fragments du « Devin du Village », de Jean-Jacques Rousseau.

1° J'ai perdu tout mon bonheur, romance de Colette.

Mlle Paulin.

2° L'Amour croit s'il s'inquiéte, air du Devin.

M. Combes.

3° Scène et duo de Colin et Colette.

Mlle Paulin, M. Cornubert.

4° Couplets du Devin : L'Art a l'amour est favorable.

M. Combes.

5° Dans ma cabane obscure, romance de Colin.

M. Cornubert.

6° Chœur final.

Le Choral Galin-Paris-Chevé.

TABLE DES MATIÈRES

III. — IMPRESSIONS DIVERSES SUR L'HOMME ET L'ŒUVRE

IV. — FANTAISIE ET RÉCITS

V. — NOTICES DIVERSES ET BIBLIOGRAPHIE

VI. — APPENDICE. — LA CÉRÉMONIE DU PANTHÉON

TABLE DES GRAVURES

6311. — POITIERS, IMPRIMERIE BLAIS, ROY ET Cie, 7 rue Victor-Hugo.


UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 16 23 05 14 014 0